



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Make Your Belongings*

*J. Smith*



Miss Sarah Hilditch Esq  
J. Smith



The page is mostly blank white space, with some very faint, illegible markings or noise visible, particularly near the top edge where it meets the dark area above.









**OEUVRES**  
**DE FRANÇOIS**  
**DE LA MOTHE**  
**LE VAYER,**

**CONSEILLER D'ETAT, &c.**  
**Nouvelle Edition revuë & augmentée.**

*Tome VI. Partie I.*



*avec Privilèges.*

---

imprimé à Pforten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

---

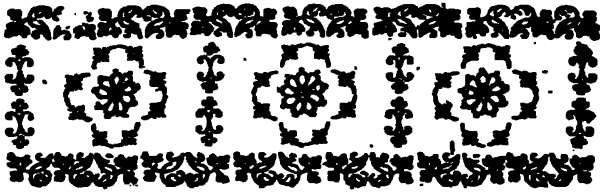
MDCCLVIII

1115  
980



FOR HIRING  
MAY 23 1970  
NEW YORK

NOV 23 1970  
NEW YORK



## AVERTISSEMENT.

*Nous donnons enfin dans ce Volume les Lettres de nôtre Auteur, ce sont, comme il les nomme lui-même, de petits Traités. Ce titre leur convient d'autant mieux, qu'elles contiennent des propos savans. Le titre annonce la matière, dont traite chaque lettre.*

*Les sujets de celles de la première Partie de ce Volume sont presque tous puisés dans la Morale, & quoique l'auteur ne laisse rien à désirer sur l'objet qu'il expose, l'on ne sauroit cependant lui reprocher, que ses déductions excèdent la grandeur d'une lettre, où qu'elles ressemblent à plusieurs de nos ouvrages modernes, qui quoique parés du même nom, n'en sont pas moins en effet de vrais volumes.*

## A,VERTISSEMENT.

*Monfieur Le Vayer a encore donné ici des preuves de la vaste étendue de fon érudition, & il a de plus fû joindre l'utile à l'agréable.*

*Ceux qui fe plairont à les lire, trouveront qu'elles font également instructives & amufantes. Les curieux pourront en même tems y decouvrir les sources dans lesquelles quantité de nos modernes ont puisé. Les oeuvres de nôtre auteur ont été jufqu'ici comme cachées. On ne les trouvoit prefque plus, que chez quelques Savans du premier ordre, & dans les Bibliothèques, fur tout en Allemagne, où depuis un certain tems le bon goût fait de grands progrès. Auffi ne doutons nous pas qu'un jour le Public ne nous fache bon gré de cette nouvelle Edition dans un Format plus commode.*



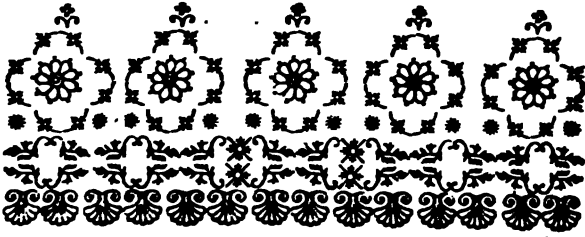


PETITS TRAITÉS  
EN FORME DE  
**LETTRÉS**  
ÉCRITES

A  
DIVERSES PERSONNES  
PREMIERE PARTIE.








A

MONSIEUR

M O L É

PREMIER PRESIDENT  
DU PARLEMENT.

MONSIEUR,

 y a long tems que je me sens vôtres redevable, du favorable jugement qu'il vous a plû faire de quelques petits Ouvrages, que j'ai déjà donnés au public. Je serois méconnoissant, si, au defaut de tout autre moien, je ne

A ij

vous témoignoïſ mon reſſentiment, plein de zèle pour vôtre ſervice, en vous offrant cette dernière compoſition. Ce n'eſt pas que j'ignore, qu'au lieu de m'acquiter, je multiplie de beaucoup ma dette; ſi vous me faites l'honneur de recevoir mes Lettres de bon œil, en me permettant de les autorifer de vôtre Nom. Mais pour n'être pas trop injurieux à mon propre travail, permettes-moi de vous dire, qu'encore que ce genre d'écrire ne ſoit pas le plus confiéré parmi les Rhéteurs, ſi j'avois reüſſi au deſſein, dont je m'explique d'abord par ma première Lettre, je ne croirois pas vous faire un préſent indigne de vôtre accueil, ni de vôtre attention. Epicure eût la hardieſſe d'écrire, à Idomenée, que les ſiennes contribueroient plus à ſa gloire, & à l'Immortalité de ſon Nom, que ni ſa haute naiſſance, ni toute ſa Politique. Celles de Ciceron à Atticus l'ont rendu plus célèbre, que l'amitié d'Auguſte, ni l'alliance des Céſars. Senèque promet franchement le même avantage à Lucilius quand il lui écrit. Et ſ'il eſt permis de mêler le ſacré avec le profane, comme cela ſe fait ſouvent ſans crime, ne pouvons-nous pas dire que les deux Epitres de ſaint Paul à Timothée, ſont ſeules cauſe, qu'il nous reſte quelque connoiſſance de lui? Je ſuis bien éloigné, MONSIEUR, de vouloir tirer aucune ligne parallèle de ces

## E P I T R E

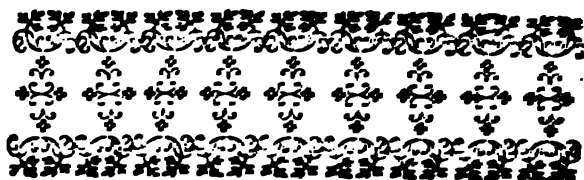
*Grands Hommes à moi. Je respecte leur mérite extraordinaire, & ma conscience me fait reconnoître ma foiblesse, Mon intention n'est autre que de recommander en général, ce que je sais bien, qui peut réussir tout autrement dans l'espece. Si j'osois néanmoins me promettre, que mes veilles, telles qu'elles sont, pussent être de quelque considération à la Posterité, je recevrais par avance une merveilleuse satisfaction, qu'elle y dût voir marqué l'estime & la vénération que j'ai eüe pour une vertu telle que la vôtre. Jamais Souverain Magistrat ne remplit sa place avec tant de dignité, de suffisance, & d'intégrité, par des tems orageux, comme sont ceux dont vous surmontés, autant qu'il est possible, toutes les difficultés. Vous avés joint la solide prud'homme à la plus haute capacité. Et l'on ne sauroit mieux comprendre la vérité de cet aphorisme moral, qui porte, que la Justice contient en soi toutes les autres vertus, qu'en contemplant vôtre vie, que leur union éclatante rend une des plus illustres de ce Siècle. Il y a long tems, qu'elle m'a imprimé dans l'esprit le respect, que je lui porte, puisqu'elle m'éblouit de ses premiers rayons dans la fonction, où je vous voiois tous les jours, d'une très grande & très importante Charge, quoiqu'inférieure à celle, que vous exercés. J'ai toujours*

*nourri depuis dans mon ame ce même respect, joint à une secrète inclination qui me fait souhaiter, qu'avec autant de vigueur & de parfaite santé que la Nature en peut donner, nous voions vos jours prolongés, pour le bien de cet Etat, jusqu' au plus haut terme où peut arriver nôtre humanité. C'est,*

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très  
obeissant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



PETITS TRAITÉS  
EN FORME  
DE LETTRES,  
ÉCRITES A DIVERSES  
PERSONNES.

---

DU SUJET DE CES LETTRES.

LETTRE PREMIERE

MONSIEUR,

**V**ous verrez bien par les lettres que je  
vous adresse, que j'ai beaucoup  
d'heures de ma vie à perdre, puis-  
que j'en donne tant à des pensées si creues &  
de si peu d'utilité. Que voulez-vous? c'est  
le propre des Muses de nous amuser inutile-  
ment, & nos Peres, qui opposoient le vieux  
mot *masart* à celui de guerrier, ont assez té-  
moigné, qu'ils tenoient les hommes d'étude



## 8 LETTRE I. DU SUJET

fort mal propres à l'action, sur tout dans un tems martial comme le nôtre. Si est-ce que le métier des neuf Sœurs & celui de Bellone ont cela de commun, qu'ils font mourir également, puisque la contemplation est une certaine séparation des deux parties, qui nous composent, & que les Hébreux, aussi bien que les Academiciens, l'ont si proprement nommée une mort pernicieuse. Tant y a que Jupiter, avec tous les honneurs & toutes les richesses qu'il distribuë, n'a jamais pû venir à bout de mon Saturne; ni l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui Emploi, prévaloir dans mon esprit sur les douceurs de mes infructueuses rêveries. Mais il faut que je vous rende quelque raison de ce qui m'a porté à vous faire voir des Lettres de si peu de prix, après tant d'autres excellentes, dont nôtre langue se trouve enrichie, & qui difficilement peuvent être égalées, soit pour la politesse du style, soit pour beaucoup d'ingénieuses pensées, qui les rélevent. Que sauroit-on voir dans la Politique de plus considérable, que celles du Cardinal d'Osat? N'en vient-on pas d'imprimer d'autres, qui portent l'ame doucement jusqu'au Ciel par des mouvemens merveilleux de pieté? Et si je ne m'éloignois expressément à l'égard des Ecri-

vains, qui vivent encore, de tout ce qui peut avoir quelque air de flatterie, ne vous pourrois-je pas nommer ici deux ou trois Auteurs de Lettres, qui ont excellé chacun dans le genre d'expression qui lui est propre? Trouvés bon néanmoins, que je vous dise, qu'aucun que je sache n'a encore tenté d'en donner de Françoises à l'imitation de celles de Seneque, puisque ce seroit être trop téméraire de prétendre à la ressemblance. Vous sçavés, comme il est impossible de lire la moins considérable des siennes, sans que la volonté soit émue, & l'entendement illuminé. Il paraphrase de telle sorte les paroles, & souvent les pensées de tant de Philosophes, de Poëtes, & d'Orateurs Grecs & Latins, qui l'ont précédé, qu'un quart d'heure de sa lecture vous fournit de quoi méditer trois jours de suite, & vous comble l'esprit de notions, dont l'usage n'est pas de moindre durée que la vie. Avoués que les lettres les mieux couchées, que nous aions, & qui flattent le plus doucement l'oreille, n'ont rien de pareil. Elles apprennent à bien parler & à bien écrire, tout ce qu'elles contiennent est plein d'agrément; & l'on y voit des choses si ingénieuses & si bien ajustées, qu'elles causent de l'admiration. Mais le profit qui s'en

recueille ( je laisse à part ce qui touche la piété Chrétienne ) n'a garde d'être comparable à celui qu'on tire des Epitres de Seneque. Les siennes instruisent par tout, & n'ont presque aucune ligne, où vous ne trouviés quelque chose pour arrêter vôtre esprit, & pour charger utilement vôtre mémoire. Une bonne partie des autres se contentant de plaire, ne touchent guères que l'imagination, & souvent, après avoir passé dessus beaucoup de tems avec bien de la satisfaction, l'on ne sauroit pourtant dire ce qu'on y a vû, qui doit être retenu pour servir à l'avenir. Je ne prétens pas de vous rendre ces dernières méprisables par là. Tant s'en faut, je les tiens pour très accomplies dans le genre où elles sont écrites. Mais comme il est fort éloigné du Didactique, ce n'est pas merveille, que je donne l'avantage aux premières en ce qui est d'enseigner & d'instruire.

Si j'avois donc tant soit peu réussi, dans le dessein, que j'ai eu de suivre, quoique de bien loin, un si grand Maître que Seneque, je ne penserois pas avoir peu fait. Ma bonne volonté doit du moins être prise en bonne part. Et je m'assure qu'il n'y a guères d'honnêtes d'étude, qui ne me sachent quelque gré en lisant la plus legere de mes Lettres, lors

que je les ferai souvenir de quelque chose assez remarquable, si leur profonde érudition ne me permet pas de la leur apprendre. Je puis parler ainsi, sans qu'on me doive reprocher d'être vain, parce que les pensées & même les paroles de tant d'illustres Personnages, que je cite, à l'exemple non seulement de Seneque, mais encore de Cicéron, de Pline, & de Plutarque, me donnent cette hardiesse. Que s'il se trouve des gens si ennemis des citations, qu'ils ne les puissent non plus souffrir ici, que dans un Roman, ou dans un Panegyrique, vous me permettrés de les renvoyer à ce que j'ai déjà écrit en plus d'un endroit contre eux. C'est un fait étrange, qu'ils respectent si peu l'autorité de tant d'excellens Auteurs, & que *tam insolenti. 1. Sacer* *ter parentis artium antiquitatis reverentiam*<sup>6. 5.</sup> *verberent*, pour parler avec Macrobe. Du moins ne sauroient-ils nier, qu'il ne vaille mieux dire apres d'autres, de bonnes choses, qu'écrire des sottises de son crû. Mais quoi, vous ne ferés jamais, que le goût des Scarabées, dit Dion Chrysostome sur un sujet ap- *Orat. 32.* *prochant* de celui-ci, s'accommode au miel Attique quelque doux & profitable qu'il soit. Et il n'y a point d'ouvrage studieux, pour bon & utile qu'il puisse être, qui plaise à de

certaines génies, ennemis de tout ce qu'ils desespèrent de pouvoir imiter. Quand on ne doit rien à personne des matériaux qu'on emploie, après les avoir achetés au prix de ses veilles, il n'y a point de deshonneur à les mettre en œuvre, de quelque lieu qu'on les ait tirés. Je puis dire en particulier, qu'encore que je me serve très souvent & très volontiers de ce que les anciens me peuvent fournir, & je ne le fais guères sans y ajouter du mien; sans joindre l'Histoire moderne à l'ancienne; la sainte à la prophane; & celle du nouveau Monde à ce que nous savons, il y a si long-tems, de l'ancien. Je prens de même la licence de faire venir quelquefois l'Italien ou l'Espagnol, au secours du Grec ou du Latin. Et il faut être bien injuste pour ne pas reconnoître, que je me rends propre assez souvent par l'application d'un sens nouveau, ce que j'ai emprunté de bonne foi, & sans qu'on me puisse reprocher le crime des Plagiaires.

Il me reste à vous justifier mon procédé douteux, dont il semble, que vous aies quelque averfion, & qui fait, que sans rien déterminer, je balance souvent les raisons contraires, laissant la liberté à chacun, de prendre tel parti, qu'il lui plaira. L'ancienne Aca-

demie, vance à la Sceptique, n'ont tenue  
 cette suspension d'esprit; à Saint Paul après  
 Salomon n'y ont concouru par leurs recom-  
 mandations contre la vérité des Sciences. à par  
 cette sentence de l'Écclésiastique. *in multis est  
 esto quasi stultus, et multo magis simul et plu-  
 raris.* Je vous veux commémorer à ce pro-  
 pos l'observation, que j'ai faite de trois de-  
 grés différens de connoissance, qui se trou-  
 vent parmi les hommes d'étude. Le pre-  
 mier est de ceux, qui pour n'avoir pas une  
 infinité de bonne main, ni dans l'ordre né-  
 cessaire des disciplines, ne savent pas quand  
 ils savent, ni ce qu'ils peuvent véritablement  
 savoir, *videtur, et non videtur.* comme au lieu de  
 dire de ceux, qui manquent de logique. Je  
 mets au second rang tous les superbes dog-  
 matiques, qui crurent savoir en persécution  
 tout ce qu'ils savent; qui sans précaution se  
 ne font ignorer; à qui néanmoins sur les  
 leurs opinions, comme si on y en avait point  
 de meilleures, *videtur, et non videtur.*  
 certainement de tout les plus à plaindre de  
 tous. Le troisième degré, qui se trouve  
 beaucoup au dessus des deux autres, est de  
 ceux, qui par une longue étude, à par une  
 profonde connoissance des choses, sont par-  
 venus jusqu'au plus haut point de la science

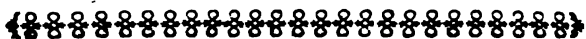


14 LETTRE I. DU SUJET

humaine, dont ils ont reconnu la foiblesse & les doutes, *sciunt se nescire*, ils avouent là dessus ingénuement leur ignorance, & font profession d'une Philosophie Sceptique, qui n'a rien de ce que l'Apôtre condannoit en celle des seducteurs de son tems. En vérité il ne pouvoit nous faire trop de peur de l'orgueilleuse vanité des Sciences. Le Diable est une ✓ des plus savantes créatures du monde. Et les plus resolutifs Dogmatiques seront toujours contraints de reconnoître, après y avoir bien pensé, qu'il n'y a que Dieu seul qui sache avec certitude, & qui puisse dire *non motor*. C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet, qui m'emporte quelquefois plus loin, que je ne voudrois. Seneque dit, qu'une lettre ne doit jamais importuner par sa longueur, *non debet finistram manum legentis implere*. Si vous en trouvés ici quelques-unes plus étenduës que les autres, au moins m'accorderés-vous, qu'il n'y en a point du volume de celles, qui peuvent passer pour des Livres.

Peut-être aurés-vous envie de savoir à qui elles ont été écrites, après en avoir reconnu, que vous avés autrefois reçûës de moi. Je contenterai vôtre curiosité quand il vous plaira, me permettant cependant de n'enga-

ger le nom de personne à la défense d'un mauvais ouvrage. S'il n'a pas de quoi se soutenir de lui même, je renonce de bon cœur à toute l'approbation qu'il pourroit recevoir d'ailleurs; & j'aime mieux le voir sans réputation, que de lui en donner par une artificieuse cabale.



## DE LA PRUDENCE.

### LETTRE II.

MONSIEUR,

**P**ourquoi trouvés-vous si étrange l'imprudence de cet homme, n'ignorant pas, qu'il n'y a rien de plus attaché qu'elle à notre humanité, ni de plus commun dans le monde que l'erreur? c'est peut-être un secret de la Providence, qui veut que comme il y a peu de Rois & beaucoup de Sujets, il se trouve très peu de personnes de bon sens, & une infinité d'inconfidérées.

- - *gaudet stultis natura creandis,*

*Vt malvis, atque urticis, & vilibus*  
*herbis.*

*Marc.  
Paling.  
in Sag.*

*Lib. 2.  
de Divin.*

Quoi qu'il en soit, si les choses extraordinairement rares peuvent passer pour des prodiges ou pour des monstres, nous serons contraints d'avouër, qu'un homme sage a je ne sai quoi de monstrueux; ce qui nous doit faire trouver moins étrange le peu de jugement des autres. Cicéron disoit de son tems, que les Muses engendroient plus souvent, qu'on ne voioit naître de personnes véritablement sages, & vous sçavés, que l'ancienne Grèce n'en pût jamais compter que sept, encore leur a-t-on disputé cette prérogative. S'ils croioient être tels, il ne faut que cette seule pensée pour prouver, qu'ils ne l'étoient pas. Et s'ils ne l'ont été qu'au jugement des autres: de quel poids, & de quelle considération peut être l'opinion des fous; ou pour le moins de gens, qui n'avoient pas la tête bien faite, puisque sept seulement possédoient cet avantage? Mais je ne vous donne pas ce dilemme pour être si concluant que Lactance l'a crû, l'ayant tiré d'une réponse de Xenophane à Empedocle. Celui-ci soutenoit, qu'il n'y avoit rien de plus difficile à trouver qu'un homme sage. Cela vient reparti le premier, de ce qu'il faut l'être pour bien discerner celui, qui mérite un si haut titre. Ce discours néanmoins n'empêche pas que  
Solon,

*Diog.  
Laërs.*

Philosophie, la Prudence, & la Sagesse. Celle-ci est une science des choses divines & humaines, accompagnée de démonstration & de certitude: L'autre change selon les tems & les lieux différens, n'ayant pour objet que la fuite, ou la fuite du bien, ou du mal. Ne laissons pas pourtant de les confondre, puisque l'usage ne s'accorde pas ici avec l'Ecole, & qu'à l'égard du personnage, dont vous me décrivez le peu de jugement, l'imprudence & la folie paroissent inseparables. Vous aurés agréable aussi, que je vous représente encore à sa décharge, qu'à prendre, comme fait Platon, l'ignorance & cette même folie pour des maladies de l'ame, il y a si peu de gens, qui se puissent dire sains, que c'est peut-être témoigner sa propre infirmité, que de s'étonner de celle des autres. Nous sommes ici comme dans l'Arche, avec beaucoup de bêtes, & fort peu d'hommes. Si quelques personnes discrettes y font des propositions, les fous les y résolvent aussi bien que dans Athenes. Et peut-être que les plus avisés sont ceux, qui pour s'accommoder à l'usage, suivent librement & en riant les folies du commun. Aristote parle d'un Tavernier de Tarente, qui exerçoit fort prudemment son métier tout le long du jour,

*De Mirab. Aufc.*

is qui ne manquoit jamais de tomber en rêverie à l'entrée de toutes les nuits. Certes on peut dire, que la chance a tourné aujourd'hui, l'on ne voit quasi que des fous et que dure la journée, qui n'ont point de meilleurs intervalles, que ceux, que leur court le sommeil de la nuit; si ce n'est que leurs débauches les empêchent de le prendre. Mais que l'Antiquité nous a fait une belle leçon de ce que peut valoir toute nôtre science, ou toute nôtre sagesse, avec sa fable de Prometheus! Cet Heros ne déroba le feu du ciel, qui nous anime, que par le moyen de la plante des Anes, qu'on nomme Ferule, pour dire, ce me semble, que nos plus hautes connoissances ne sont que des âneries, & que nôtre plus fine prudence, qu'une ridicule rêverie. Aussi n'y a-t-il rien de plus conforme à cette moralité, à ce qu'a prononcé la Philosophie Incarnée, que son Roiaume n'étoit pas de ce monde. Et je crois, qu'il ne se trouve guères d'homme, qui ait vécu si sagement jusqu'à la mort, de qui l'on ne pût dire sans l'offenser, le mot de Neron sur celui de Claudius, *morari eum inter homines desuadet.* Suet. in Ner. art. 53. en allongeant comme il fit la première syllabe.



Pardonnés-moi cette petite faille, n Sceptique est prête à vous faire raison, & reparer le tort que j'aurois fait à une ver qui vous est si familiere, si je ne couche rien ici à l'avantage de la Prudence. Que que la foiblesse de nôtre nature donne grands empêchemens à cette fille du Ciel, bien que les organes corrompus, que nous lui fournissons pour agir, pervertissent souvent ses meilleures intentions, si faut-il avouer que la main de Dieu, toute puissante qu'elle est, ne nous pouvoit rien communiquer plus excellent: Il est vrai, que l'ignorance le déreglement d'esprit sont fort étroitement attachés à nôtre Etre; mais un grain de prudence, comme dit le Poëte Callimaque dans Clement Alexandrin, est un médicament souverain, qu'il n'y a point de Panacée qui l'égle. C'est cette vertu, qui nous ouvre l'entrée à toutes les autres, & qui est de telle considération à l'égard de celles que nous nommons Morales, que la prud'homme qui les comprend toutes, tire son nom d'elle puisque nous avons formé celui de prud'homme, de prudent homme. Qu'y a-t-il de comparable à l'assiette d'une personne, qui voit tout au dessous de lui, parce que sa prudence ce lui a fait prendre place au dessus de la Fo

*Lib. 5.  
Strom.*

ie, ma  
 on, &  
 te vert  
 ouchoi  
 Quo  
 onne d  
 Ciel, &  
 ue nou  
 ent sou  
 avoue  
 e qu'ell  
 quer d  
 orance &  
 oitemen  
 de pu  
 que dar  
 ament  
 acée qu  
 is ouvri  
 t de tel  
 ue not  
 hommi  
 m d'ell  
 ud'hor  
 de cor  
 qui vo  
 e prude  
 le la Fo

tune? Et ne faut-il pas avouër, qu'Agamem-  
 non avoit raison dans ses souhaits ordinaires,  
 de desirer plutôt dix hommes aussi avisés que  
 Nestor, qu'aussi vaillans qu'Ajax ou qu'Achil-  
 le? En effet, ce pauvre petit Insulaire d'Ulyf-  
 se, que la prudente Minerve favorisoit, fut  
 le principal auteur de la prise d'une des plus  
 grandes villes, qui furent jamais. Et nous  
 savons que l'Oiseau consacré à cette même  
 Déesse, se fait plus admirer dans la Mytholo-  
 gie, que le Paon avec toutes ses plumes, le  
 Rossignol avec ses serenades, & le Cygne  
 avec sa dernière mélodie. Les conseils, qu'il  
 donna à tous les volatiles, de ruiner le Chê-  
 ne avant qu'il produisit la glû; de consumer  
 la graine du lin, qui ne leur pouvoit être  
 que très préjudiciable, & de prendre garde,  
 que l'homme ne se prévalût de leurs plumes,  
 pour rendre des fleches de telle vitesse, qu'el-  
 les les devanceroient dans l'air; lui ont ac-  
 quis ce merveilleux respect, que Dion Chry-  
 sostome a si admirablement décrit dans deux *Orat*  
 Oraisons différentes. Le chant du Hibou *7*  
 n'est pas véritablement fort agréable, non  
 plus que beaucoup d'avis, que la prudence  
 suggere. Il donne quelquefois de mauvais  
 augures, comme elle nous fait prévoir les  
 maux, dont nous sommes menacés. Et à



## 24 LETTRE III. DES BAGUES

Turquoises, qui sortent de la meilleure roche: Et l'on fait qu'autrefois les Souverains d'Egypte retenoient pour eux les Topases d'une excellence extraordinaire. C'est donc avec raison, que je considère la valeur de vôtre anneau hors de lui même, & que sans le comparer aux pierreries d'un prix inestimable, je lui en donne un, qui ne lui peut être raisonnablement contesté. Mais pour vous témoigner, combien m'a été douce la nouvelle de cette gratification, je vous veux faire part de quelques pensées, qu'elle m'a fournies, & qui m'ont servi, depuis vôtre obligeante Lettre, d'un très agréable entretien.

Déjà je fais grande distinction entre la bonté interieure & essentielle des pierres précieuses, & la bonté ou vertu, qu'on leur attribue avec trop de crédulité. Car de dire, que la pierre nommée Alectorie, parce qu'on la trouve quelquefois dans le ventre d'un Coq, ait eu le pouvoir de rendre invincible Milon le Crotoniate: Qu'il y en ait, qui donnent des songes divins, ou qui fassent prédire l'avenir: Et que d'autres soient propres tantôt à évoquer du Ciel en Terre l'Image des Dieux; tantôt à faire venir des Enfers les ombres des Trépassés, selon que Plinè écrit tout cela



dans son trente-septième livre, c'est ce que je ne croirai jamais, que quand mon esprit se disposera à recevoir toute sorte de fables pour autant de vérités. Il faut mettre au même rang les deux anneaux, d'oubli, & de souvenance, du premier desquels Moïse fit présent à sa femme Egyptienne, afin qu'elle ne pensât plus en lui: Cet autre, dont parle Joseph, qui chassoit les Demons en la présence de Vespasien: Celui de Midas, ou de Gyges, qui rendoit invisible: Et les sept encore que le Prince des Brachmanes Jarchas donna au grand Apollonius, qui portoient le nom *Fabre* de sept Etoiles, & servoient l'un après l'autre à chaque jour de la semaine. C'est sans doute sur de tels patrons, qu'on a été fabriquer les contes des bagues, qui charmerent l'esprit de l'Empereur Charlemagne. & de Henri II. Roi de France, au rapport de Petrarque, & d'Antoine de Laval.

Je ne veux pas nier pourtant, que les pierres, que nous appellons précieuses, *non in arctum coacta rerum natura majestas*, comme dit le même Plin que nous venons de citer, ne puissent avoir quelques vertus ou facultés naturelles, puisque l'Aimant nous en fait voir tous les jours de si merveilleuses. Elles agissent sans doute comme les autres mixtes, ou

par leur forme substantielle, ou par leur matière, & il n'y a rien que je ne leur accorde librement de ce qui peut venir de là, pour vû qu'il n'excede pas le cours de la Nature, & qu'on ne leur attribüë point d'effets manifestement surnaturels comme le sont les précédens, & assez d'autres semblables, dont on abusé les esprits crédules. Quelle apparence y a-t-il de s'imaginer, qu'une Turquoise, ou une émeraude tombée d'une bague, prédise l'infortune, qui menace celui, qui la portoit? Cependant il se trouve des personnes si persuadées de cela, que nous voions dans nôtre Histoire moderne le Sieur de Taligny allant avec douze cens hommes pour une entreprise sur la ville de Nantes, s'arrêter tout court, trouvant le matin après avoir bien cheminé, que la pierre de son anneau étoit tombée, sans qu'il y eût moien de le faire passer outre, parce qu'il avoit perdu toute esperance avec le verd de son E'meraude. Car, quand même il seroit vrai, que la pierre Selenite crût & décrût selon les faces différentes de la Lune; ce n'est pas à dire néanmoins, qu'il faille admettre toutes ces propriétés occultes, qu'on veut, que les pierres taillées & enchaînées dans des bagues reçoivent du Ciel, en vertu des figures, qui leur sont données du-

*Aubigné*  
tom. 1. p.  
301.

rant de certaines constellations. Tous ces Talismans & Gamahez, dont la fausse Astrologie fait tant de parade, ne doivent passer que pour des preuves de la vaine superstition de beaucoup d'esprits, qui ne croient jamais rien avec plus d'opiniâtreté, que ce qui est le moins croiable par raison. Mais quant aux autres vertus des pierres, qui operent par des émanations ou écoulemens de leurs substances, comme il s'en fait de tous les corps, & dans tous les ordres de la Nature, il est aisé d'y acquiescer par les raisons qu'en donnent autant qu'il y a de diverses sectes de Philoſophie. C'est pourquoi je ne trouve pas étrange ce qu'écrivent Aulu Gelle & Macrobe, *Lib. 10. noſt. Az. c. 50. l. 7. Saturn. c. 13.* que les Grecs & les Romains portassent leurs anneaux au doigt de la main gauche, nommé pour cela annulaire, ou médicinal; à tant est que ce nerf, dont ils parlent, s'y rencontre, qui réponde au cœur, & qui par conséquent puisse servir de vehicule à la vertu cardiaque d'une pierre précieuse. Si est-ce qu'il n'y a point eu de doigt, qui n'ait été préféré par quelques-uns à cet égard; jusques là, que celui du milieu, appelé infame, & où nous voulons, que les foux seuls mettent leurs bagues, servoit à cet usage aux anciens Gaulois, & aux Anglois, comme Pline l'a remar-

28 LETTRE III. DES BAGUES

*Cap. 11.* qué dans le trente troisiéme livre de son Histoire naturelle. Quoiqu'il en soit, les pierres précieuses; tant celles, qui sont renfermées dans un anneau, que les autres, ont des propriétés si efficaces, ou à nôtre avantage, ou à nôtre préjudice, qu'on leur attribué, entre autres effets, la mort d'un Pape, & d'un Empereur. Car pour commencer par le dernier, celle de Leon quatriéme arriva comme l'on croit, de ce qu'après avoir pillé dans Constantinople le Temple de Sainte Sophie, il portoit ordinairement une Couronne si chargée de pierreries, qu'il y trouva, qu'outre le poids, leur froideur, & les mauvaises qualités, dont elles lui touchèrent le cerveau, le firent mourir subitement. Platon rapporte à la même cause, l'apoplexie qui ôta de ce monde Paul deuxiéme, qui l'avoit tant persécuté. Il dit, que ce Pape consumma tout le trésor de l'Eglise en perles, diamans, & autres bijoux, dont il se fit une tiare plus propre à représenter une Cybèle avec sa tour sur sa tête, qu'un souverain Pontife, & que cette machine portée trop souvent fut le plus apparent sujet de sa mort; encore qu'il remarque ailleurs, que son intempérance à manger des melons y pouvoit bien avoir contribué.

*In vita.  
Hadriani  
L*

*In vita  
Paul II.*

Mais puisque le présent, que vous avés reçu, m'arrête particulièrement l'esprit sur la considération des Anneaux, je vous veux dire, comme il n'y a guères de parties du corps humain, où la galanterie n'en ait fait mettre aussi bien qu'aux doigts de l'une & de l'autre main. Les Relations de l'Inde Orientale assurent, que ses habitans les portoient ordinairement au nez, aux lèvres, aux jouës, & au menton. André Corsal en dit presque autant des femmes Arabes du port de Calayate. Nous lisons à peu près la même chose dans Ramusio des Dames de Narfingue vers le Levant. Et Diodore Sicilien témoigne au troisième livre de sa Bibliothèque, que celles d'Ethiopie avoient accoûtumé de se parer les lèvres d'un anneau d'airain. A l'égard des oreilles, c'est par tout le monde qu'on s'est plu, hommes & femmes, à y faire pendre des bagues de prix. Car bien que les oreilles percées passent dans le Deuteronome pour une marque entre les Juifs de servitude perpétuelle; que nous lisons dans la vie de Xenophon écrite par Diogene Laërce, comme ce Philosophe reprochoit à un certain Apollonides, pour lui faire injure, qu'il avoit aussi les oreilles percées; que la basse naissance de l'Empereur Macrinus parut, à ce que dit Dion

Cap. 15.

30 LETTRE III. DES BAGUES

*Cassius*, en ce qu'il en avoit une trouée à la façon des Maures, & qu'encore aujourd'hui il n'y ait guères que les femmes dans l'Europe, qui portent des pendans-d'oreille: Si est-ce qu'il y a aussi des Cavaliers, qui prennent parmi nous, & ailleurs, la licence de s'en parler. Les Perses, dit Diodore, & les Arabes Panchées mettent ordinairement des anneaux à leurs oreilles. Les Grecs sans doute en usoient de même, puisque nous savons par l'autorité de Sextus le Pyrrhonien, que Platon étant encore jeune homme avoit l'une des deux percée, où pendoit une baguc. Je ne veux pas oublier là-dessus, que les Incas, Empereurs du Perou, donnoient l'Ordre de Chevalerie en perçant les oreilles, comme on peut voir dans Garcilasso de la Vega. César de Federici représente les Naires, qui sont les Gentils-hommes de l'Inde Orientale, avec de si grandes oreilles, & si bien trouées, qu'on y peut passer le bras. Et Odoardo Barbosa montre, en parlant de ceux de Zeilam dans la même région, que cela se fait par la grosseur & pésanteur de leurs pendans-d'oreilles, qui les leur font venir jusques sur leurs épaules. Ne pouvons-nous pas remarquer encore avec quel transport d'affection Antonia femme de Drusus mit d'autres pendans-d'oreilles

*Lib. 5.*

*L. 1. adv. Math. c. 22.*

*Hist. des Incas, l. 6. c. 27.*

*Plinel 9. c. 55. & l. 32. c. 2.*

à une Lamproie, dont elle faisoit ses delices ? Et comme les Anguilles d'une fontaine de Jupiter Labradien en portoient de même ? Je ne dis rien de ceux des femmes, parce que de tout tems, & en tous lieux, elles en ont fait une de leurs plus grandes vanités : d'où vient la plainte de Seneque, qu'elles portoient deux & trois patrimoines au bout de chaque oreille, *video uniones*, dit-il, *non singulos singulis auribus comparatos, jam enim exercitatae aures oneri ferendo sunt: junguntur inter se, & insuper alii binis superponuntur: non satis muliebris insania viros subjecerat, nisi bina ac terna patrimonia auribus singulis pependissent.* Mais quelle invective n'eût-il point faite contre celles, qui se percent certaines endroits, pour y passer des anneaux d'or, qui s'ôtent & se remettent, quand bon leur semble ? Le Capitaine Portugais Pierre de Sintre témoigne, que les Dames de qualité d'une certaine côte de Guinée, ne se contentant pas de ceux, dont elles se parent, le nez & les oreilles, s'en ajustent encore au lieu que nous venons de dire, sans quoi elles ne penleroient pas être galantes. Il est vrai, que les hommes ne sont pas plus modestes en beaucoup de pais. Odoardo Barbosa dit qu'ils portent au

*Ramusio, som. 1. p.*

316. 335. férens métaux, attachées au bout, ou four-  
 340. & rées entre la chair & la peau dans un endroit  
 360. qu'on ne nomme pas, les faisant sonner par  
 les ruës, s'ils y voioient passer quelque fem-  
 me qui leur plaisoit. Linschot & assez d'au-  
 tres prennent cette invention pour un ri-  
 mede contre la Sodomie ordinaire dans tous  
 ces quartiers. Mais quoiqu'il en soit, la mê-  
 me chose s'observe au Roïaume de Siam, si-  
 non que le Portugais, qui a fait le sommaire  
 de l'Inde Orientale traduit par Ramusio, ajoû-  
 te, que les grands Seigneurs ont souvent ou-  
 tre les sonnettes, des Diamans de prix en cet-  
 te même partie. Nicolas di Conti assure,  
 que les habitans de la ville d'Ava ne croi-  
 roient pas se pouvoir rendre agréables à leurs  
 maitresses, s'ils n'avoient une douzaine de  
 ces sonnettes ainsi enchassées en forme de pe-  
 tites noisettes. Et Pigafetta témoigne, que  
 ceux de l'Île de Zubut portent tous par gen-  
 tilesse des anneaux d'or de la grosseur d'une  
 plume d'oie, qui leur traversent le même en-  
 droit; de même que je me souviens d'avoir  
 lû dans Nicolaï, qu'il y a des Religieux Turcs,  
 nommés Calanders, qui s'y en mettent en-  
 core de plus gros, & de fer, pour conserver  
 leur virginité. En vérité le luxe & la luxu-  
 re d'Orient vont bien au delà de ce qui se pra-  
 tiquoit



à une Lamproie, dont elle faisoit les delices? Et comme les Anguilles d'une fontaine de Jupiter Labradien en portoient de même? Je ne dis rien de ceux des femmes, parce que de tout tems, & en tous lieux, elles en ont fait une de leurs plus grandes vanités: d'où vient la plainte de Seneque, qu'elles portoient deux & trois patrimoines au bout de chaque oreille, *video uniones*, dit-il, *non singulos singulis auribus comparatos, jam enim exercitatae aures oneri ferendo sunt: junguntur inter se, & insuper alii binis superponuntur: non satis muliebris insania viros subjecerat, nisi bina ac terna patrimonia auribus singulis pependissent.* Mais quelle invective n'eût-il point faite contre celles, qui se percent certaines endroits, pour y passer des anneaux d'or, qui s'ôtent & se remettent, quand bon leur semble? Le Capitaine Portugais Pierre de Sintre témoigne, que les Dames de qualité d'une certaine côte de Guinée, ne se contentant pas de ceux, dont elles se parent, le nez & les oreilles, s'en ajustent encore au lieu que nous venons de dire, sans quoi elles ne penseroient pas être galantes. Il est vrai, que les hommes ne sont pas plus modestes en beaucoup de pays. Odoardo Barbosa dit qu'ils portent au

Lib. 7. de  
benef. c.

Ramusio,  
tom. 1. p.

34 LETTRE III. DES BAGUES

*runtur ut unus niteat articulus? Si ulli essent inferi, dit ce Païen, jam profecto illos avaritiæ cuniculi refodissent.* Mais il n'y auroit point d'apparence de parler de la sorte au sujet d'un anneau tel que le vôtre, venu de si bon lieu, & qui est tombé en si bonne main. Disons plutôt à son avantage, que depuis celui de Prométhée, le plus ancien de tous, les anneaux ont toujours passé pour une marque d'honneur parmi toutes les Nations. Les Philosophes Brachmanes s'en parent, dans Philostrate. Ils donnent à connoître dans Aristote le mérite des gens de guerre parmi les Carthaginois. Et Alexandre présente le sien en mourant à Perdicas, comme par une désignation de son successeur, si nous en croions Lucien. C'est une chose certaine, que les Spartiates faisoient gloire d'en porter du plus vil de tous les métaux, qui est le fer: & que l'anneau d'or chez les Romains étoit la marque des Ambassadeurs, qui le recevoient en partant; comme encore des Chevaliers, des Senateurs, & des Tribuns, qu'Asdrubal reconnut par là entre les simples soldats, selon que l'écrit Appien.

En vérité l'on a pris le doigt annulaire, orné d'une bague, pour le symbole des graces & des honneurs, qu'on fait assez souvent à

Lib. 3. c.  
4 7. Po-  
lix. c. 2.  
Dial.  
Diog. &  
Alex.



instans, de se voir, qui se méritent le  
 s; de celui de par de service, que tout  
 igne le plus exact de ceux du monde,  
 ni méritent, qu'on passe de qu'on en  
 par plusieurs d'or de de plusieurs  
 outre que son peu d'usage est le vuide  
 du cœur, qu'on a fait de lui (faillant  
 la considération de son caractère, sans  
 avoir déspairé) d'autant, qu'un militaire  
 ne se sujet à se rompre de briser, où il  
 repose & hors d'agitation: Il faut enco-  
 re garde, que dans ce symbole mé-  
 meu conserve sa dignité, & qu'il n'y a  
 mauvaise place, où il se rencontre,  
 it condamnée. Car d'ailleurs il est de <sup>De juiv</sup>  
 de autorité, que dans le Droit Romain <sup>De juiv</sup>  
 privilège obtenu d'en porter, étoit un <sup>L. de</sup>  
 ingenté aux Libéraux, quoique les <sup>De juiv</sup>  
 du Code ne soient pas bien d'accord <sup>L. de</sup>  
 ord avec celles du Digeste. J'ai sou-  
 médité sur une observation, que fait <sup>De juiv</sup>  
 Gelle, qu'il n'étoit pas permis au grand <sup>De juiv</sup>  
 de Jupiter, nommé *Flamen Dialis*, de <sup>De juiv</sup>  
 un ancien, s'il n'étoit fort large, <sup>De juiv</sup>  
*si nisi ferris cassique*; ce que d'autres  
 réent, s'il n'étoit sans pierre ou joiu,  
 ce au lieu où l'on les enchaîne. Pour  
 pense, que le sés mystique de ceux

loi Pontificale, n'est pas éloigné de celui, que couvroit le Proverbe connu des Grecs & des Latins, de ne porter jamais de bague étroite, *annulum arctum ne gestato*. Et vraisemblablement comme le possesseur de ce grand Sacerdoce étoit fort considéré & respecté, les Romains ont voulu dire par là, qu'il ne devoit jamais être contraint dans pas une de ses actions. Cette façon de s'expliquer mystérieusement me fait encore souvenir d'un des préceptes de Pythagore, fils d'un graveur d'anneaux appelé Mnesarche. Il défendit à ses disciples d'en porter, où la figure de Dieu fût représentée; ce qui a toujours été pris pour un commandement, qu'il leur faisoit, de ne révéler jamais au peuple ce qu'ils croioient de la Divinité. Si est-ce, que les Sectateurs d'Epicure, qui deferoient des honneurs presque divins à sa mémoire, mettoient ordinairement son portrait dans des anneaux, pour l'avoir toujours devant les yeux, à ce que nous apprend un de ses plus illustres Partisans Pomponius, au commencement du cinquième livre qu'a écrit Ciceron, *de finibus bonorum & malorum*.

Et parce que je vous ai dit dès le commencement de ma Lettre, que le diamant de votre bague, quoique très beau, étoit ce que

Dei figuram  
in annulo  
ne gestato.

fainéans, & à ceux, qui le méritent le moins, à cause du peu de service, que rend loigt, le plus exempt de tous du travail, celui néanmoins, qu'on pare & qu'on enuie par préférence d'or & de pierreries. Mais outre que son peu d'emploi est la vraie raison du choix, qu'on a fait de lui (laissant à part la considération du nerf cardiaque, dont nous avons déjà parlé) d'autant, qu'un anneau n'est pas si sujet à se rompre & briser, où il est en repos & hors d'agitation: Il faut encore prendre garde, que dans ce symbole même l'anneau conserve sa dignité, & qu'il n'y ait pas la mauvaise place, où il se rencontre, soit condamnée. Car d'ailleurs il est de grande autorité, que dans le Droit Romain le privilège obtenu d'en porter, étoit un titre d'ingenuité aux Libertins, quoique les articles du Code ne soient pas bien d'accord à cet égard avec celles du Digeste. J'ai souvent médité sur une observation, que fait le Gelle, qu'il n'étoit pas permis au grand Pontife de Jupiter, nommé *Flamen Dialis*, de porter un anneau, s'il n'étoit fort large, *ut uti nisi pervio castoque*; ce que d'autres interprètent, s'il n'étoit sans pierre ou joyau, crevé au lieu où l'on les enchasse. Pour moi je pense, que le sens mystique de cette

*De jure  
jur. ann.  
l. 40. Di-  
gest. tit.  
10. & l.  
6. Cod.  
tit. 8.*

*Not. At-  
tic. l. 10.  
c. 15.*

29 LETTRE II. DES BAG. ET ANN.

En la Lettre de Figariette porte, conform  
ment à celle de Maximilien Trantilvain, qu  
e son de France avoit à la Couronne des Pe  
es de l'Europe de l'œuf d'une poule, ou d'  
se de. Il paraitement rondes, qu'elles  
sont toujours en mouvement sur une tabl  
de vos images pas, qu'il soit impossibl  
à en trouver de si grosses dans la Conche d'u  
ne mare. puisque les mêmes Auteurs assu  
rent qu'il s'en est pêché dans ces mers le  
sont à en avoir peïoit julqu'à quarante-sept li  
vres. Reconnoïtes plutôt avec moi, qu  
puisque ces ces chef d'œuvres du Soleil sem  
blent à être produits, que pour les plus grand  
Merveilles, n'y aiant point de richesses  
à quelques particuliers, qui les puissent paier  
ni en raison de faire cas de vôtre anneau par  
à autres considérations, que par celle du prix  
de son Diamant.



j'en prisois le moins, ne pouvant aller du pair avec celui du dernier Duc de Bourgogne, vendu néanmoins un seul Florin; ni avec cet autre de Sancy, qui fut conservé dans un si vilain lieu; je vous veux faire voir sur ce reste de papier quelques-unes des plus belles pierreries, qui le représenteront à mon imagination. Déjà pour ce qui est des Diamans, je n'en fai point de plus admirable, que celui du grand Mogol, qu'on dit être de la grosseur & de la forme d'un œuf de poulette; aussi le porte-t-il à son bras, étant trop pesant & trop incommode pour les doigts de la main. Marc Polo disoit de son tems, que le Roi de *Lib. 3. c.* Zeilam avoit le plus beau Rubis du monde, <sup>19.</sup> d'une palme de longueur, & qui n'étoit pas moins gros, que le bras d'un homme; c'est pourquoi il écrit, que comme il paroissoit sans tache, aussi le croioit-il sans prix. L'Agathe de Pyrrhus, qui représentoit naturellement les neuf Muses préfidées par Apollon, & que Pline avec Solin ont tant admirée, ne *Lib. 37. c. 1.* pouvoit pas non plus recevoir sa juste estimation. L'Histoire des Incas dit, que dans une vallée du Perou l'on adoroit une émeraude, qui étoit presque aussi grosse qu'un œuf d'Autriche, & que ces Indiens du nouveau Monde venoient de fort loin lui faire des sacrifices.



98 LETTRE III. DES BAG. ET ANN.

Et la Relation de Pigafette porte, conformément à celle de Maximilien Transilvain, que le Roi de Borneo avoit à sa Couronne des Perles de la grosseur de l'œuf d'une poule, ou d'une oie, si parfaitement rondes, qu'elles étoient toujours en mouvement sur une table. Ne vous imaginés pas, qu'il soit impossible d'en trouver de si grosses dans la Conche d'une huitre, puisque les mêmes Auteurs assurent, qu'il s'en est pêché dans ces mers là, dont la chair pesoit jusqu' à quarante-sept livres. Reconnoissés plutôt avec moi, que puisque tous ces chef d'œuvres du Soleil semblent n'être produits, que pour les plus grands Monarques, n'y. aiant point de richesses d'hommes particuliers, qui les puissent paier, j'ai eu raison de faire cas de votre anneau par d'autres considérations, que par celle du prix de son Diamant.







DES ODEURS.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Jous avons accoutumé de dire, que ceux  
 là ont bon nez, qui prévoient avec ju-  
 nent, ce qui peut arriver, & le Latin les a  
 nommés de même, *viros non obesa, sed emun-*  
*maris*, surquoi quelques-uns se sont fon-  
 , qui ont crû, que l'Odorat excellent  
 ivoit passer pour une marque de bon en-  
 fement. Le Médecin Espagnol Huarte *Guibet*  
 en ceci contredit par d'autres de sa profes- *c. 10. § 50.*  
 1, qui s'imaginent tout au contraire, que  
 perfection de ce sens est un témoignage  
 prit pesant & tardif; d'où vient, que la  
 part des animaux ont un merveilleux avan-  
 e sur nous, pour ce qui concerne l'Odo-

Et je me souviens, qu'Antonio Perez *Carras*  
 marque dans une de ses Lettres, que son *seq. carr.*  
 itre le Roi d'Espagne Philippe II. n'en avoit <sup>31.</sup>  
 nt du tout, n'ayant jamais reconnu la dif-  
 nce des Odeurs, quoique son seul raison-  
 nement suffit à la conduite de ses Etats. *Phe-*  
*e segundo mi amo*, dit-il; *nunc a olid, ni co-*



*nosciō differentia de olores ; y sabemos el que faē.*  
Cela semble favoriser la dernière opinion, parce qu'il n'y a guères d'apparence, que la bonté de l'Odorat soit avantageuse à l'esprit, si celui-ci ne laisse pas d'avoir ses opérations excellentes dans une totale privation de l'autre ; étant encore vraisemblable, que si le défaut de flairer compatit avec la bonté de l'esprit, la perfection du même sens témoignera la pésanteur des fonctions spirituelles.

Néanmoins, puisque selon l'Ecole, la sècheresse convient aux Odeurs, de même que l'humidité aux Saveurs, & que d'ailleurs les meilleurs esprits sont ceux, qui ont le plus de cette splendeur sèche d'Heraclite, n'y aiant rien de si contraire aux plus nobles fonctions de l'ame, que l'humidité du cerveau ; n'est-il pas aisé de reconnoitre, qu'une même qualité servant à perfectionner l'Esprit & l'Odorat, ils ne peuvent pas être dans un tel divorce, que la bonté de l'un cause la foiblesse ou l'engourdissement de l'autre ? Aussi ne manque-t-on pas d'exemples formellement opposés à celui de Philippe Second. Pherecyde, le Précepteur de Pythagore, avoit cet organe, dont nous parlons, si subtil, qu'il prédit un tremblement de Terre par l'odeur d'une eau de Puits. Democrite se fit aussi

admirer dans sa conférence avec Hippocrate, jugeant de même, que le lait qu'on leur avoit présenté étoit d'une Chevre noire, & qui n'avoit encore porté qu'une fois. Je fais bien, que l'Ecrivain de sa vie parle de ce discernement, comme d'un effet de la vûe. Mais, ce que nous lisons dans Philostrate d'un jeune Pasteur, qui reconnut au flairer, que le lait n'étoit pas pur, me fait penser la même chose de l'action de Democrite. Ce Rustre grand & fort à merveille, se nommoit Agathion, & avoit prié le Sophiste Herode, de lui tenir prêt au lendemain un vase plein de lait pur à son égard, c'est à dire, qui n'eût pas été tiré de la main d'une femme. Mais il s'aperçût aussitôt qu'on le lui offrit, comme il n'étoit pas tel qu'il l'avoit demandé, protestant, que l'odeur des mains de celle qui l'avoit tiré, lui offensoit l'Odorat. Philostrate le nomme Divin là-dessus; & Pherecyde non plus que Democrite ne passeront jamais pour gens d'esprit grossier, encore qu'ils aient eu le nez aussi bon & épuré, que Philippe Second l'avoit mauvais & sans action.

Quant à ce qui touche l'avantage des Bêtes en ceci, d'où l'on prétend tirer une conséquence du peu d'esprit de ceux, qui jouissent d'un excellent Odorat, puisqu'ils ont ce-

la de commun avec elles; outre que l'argumentation est vicieuse, l'on en combat la présupposition, quoiqu'elle soit d'Aristote, de beaucoup de preuves contraires. Car comme l'on veut, que les Corbeaux & les Vautours aient ce sentiment admirable, le même Aristote aiant laissé par écrit, qu'au carnage, qui se fit des Medes à Pharsale, tous les Corbeaux d'Athenes & du Peloponese s'y transportèrent, & Averroës, qu'un Vautour sentit de Damas une charogne, qui étoit en Babylone: Aussi lisons nous des effets prodigieux de nôtre Odorat en diverses personnes. Jean Leon assure dans la fixième Partie de son Afrique, que le Guide d'une Caravane y reconnut de quarante milles loin en flairant le sable, qu'elle s'approchoit d'un lieu habité. Et Garcilasso de la Vega nomme un certain Pierre Moron, habitant de la ville de Bayamo dans l'Isle de Cube, & de ceux, que les Espagnols appellent Metifs, qui alloit à la quête des Indiens & les suivoit du nez à la piste, mieux que les chiens de chasse ne font le gibier; ajoutant, qu'il sentoit de même l'odeur de quelque lieu que ce fût où il y eût du feu allumé, bien qu'il s'en trouvât éloigné de plus d'une lieuë. Nous voilà donc à deux de jeu à cet égard avec le reste des animaux;

*In Probl.*

*Lib. 9. de  
hyst. a-  
mm. c. 31.*

*Hist. de la  
Floride 2.  
part. l. 2.  
c. 7.*

quoiqu'à parler franchement, tout ce que nous avons rapporté des uns & des autres me soit grandement suspect, aussi bien que ces vûes de Lyncées, qui percent les murailles, & ces ouïes subtiles, qui entendent la musique des sphaeres celestes, ou qui connoissent, s'il y a quelqu'un dans une chambre, au bruit que fait la porte qu'ils frappent.

C'est ce que je vous ai bien voulu écrire au sujet de ce nez, que vous nommés ennemi de tous les autres, parce qu'il leur est insupportable. Pline & son abbreviateur Solin, parlent de certains peuples des Indes vers la source du Gange, qui ne vivent que de bonnes odeurs, les mauvaises leur étant si contraires, qu'elles les font aussitôt mourir. Que nous connoissons de personnes, qui leur sont parfaitement Antipodes, & qui ont un principe de vie tout à fait différent du leur? Pour moi, je vous avouë, que je suis en cela Cyrenaique, & que je ferois volontiers des imprecations, comme Aristippe, contre ces effeminés, qui ont rendu mauvais l'usage des parfums. Nous voions dans Suetone, que *In Vesp.*  
Vespasien revoqua le don, qu'il avoit fait d'u-  
*art. 8.*  
ne Préfecture à un Jeune homme, parce qu'il étoit trop parfumé, lui en faisant de plus une sévere reprimende, où ces propres termes fu-



rent employés, *maluiffem allium fuboluiſſes*. Mais ſi cet Empereur eſt louïable de s'être voulu oppoſer au luxe de ſon ſiècle, qui étoit ſi exceſſif en cette partie, qu'un L. Plotius proſcrit, s'étant retiré dans une caverne auprès de Salerne, ne fut découvert, qu'à l'odeur des parfums, qui le trahirent; l'on peut dire auſſi, qu'on ne ſauroit condamner abſolument les bonnes odeurs & les compositions aromatiques, à moins que de témoigner de l'averſion contre pluſieurs myſteres de nôtre Réligion. En effet elle emploie tous les jours l'encens, les paſtilles, & les caſſolettes dans nos Temples. Le Thymiamme, dont elle ſe ſervoit dans l'ancienne Loi, étoit ſi excellent & ſi approprié à Dieu, qu'il y a menace dans l'Exode contre ceux, qui euſſent uſé de cette confection pour leur ſatisfaction particulière. Et ſi l'on y prend garde; le contentement des parfums eſt preſque le ſeul des plaiſirs du corps, que la Devotion s'eſt reſervé, & dont nôtre Seigneur a juſtifié l'uſage en ſa propre perſonne. Je conſidère encore, que ceux, qui s'en offenſent, & qui ne les peuvent ſouffrir, ont cela de commun avec les plus vils ou les plus immondes des animaux; puisqu'Ariſtote nous apprend, que ces mêmes parfums nommés onguens par les Romains,

*Solinus. c.*

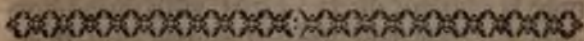
*46. art. 26.*

*Cap. 30.*

*Lib. de mi-*

*rab. auſc.*

font perir les Vautours, & que la douce odeur des Rosés tuë les Scarabées. Nous avons aussi le Proverbe, *Afinus in unguento*, qui semble porter témoignage contre de certaines personnes, qui font mine de mépriser les bonnes Odeurs. Et puisque les mauvaises ne plaisent qu'aux Esprits immondes, qu'on dit en laisser toujours des restes par tout où ils passent, n'est-ce pas une grande justification pour celles, qui leur sont contraires? Le courroux du Ciel paroît autant par la puanteur que par le coup du Tonnerre. Et quand les Anciens ont écrit, que Venus irritée contre les femmes de Stalymene ou de Lemnos, les punit de cette infection d'aisselles, qu'ils leur reprochoient, ça été assez nous declarer, qu'ils étoient du sentiment, dont je pense que vous n'êtes pas plus éloigné que moi.



## DE LA PUDEUR.

## LETTRE V.

*MONSIEUR,*

**I**e ne nie pas, qu'il n'y ait sujet de mettre de la différence entre cette Pudeur qui est toujours honnête, & cette Honte, dont quel-

*Lib. 12.  
Inst. c. 5.*

ques-uns font une passion, Quintilien un vice aimable, & d'autres une Vertu. Mais aussi devés-vous demeurer d'accord, que nôtre langage ordinaire les confond souvent comme si ce n'étoit qu'une même chose; que la définition, qu'en donnent les Philosophes, convient à toutes deux, les nommant une crainte d'une juste reprimende; & qu'elles sont l'une & l'autre opposées à cette Divinité Athenienne l'Impudence, que Menandre appelle la plus grande des Déeses, & à qui Epimenide éleva de vicieux Autels, pour user des termes de Cicéron au second livre de ses Loix. Quant à la question qu'Aulu Gelle s'est contenté de proposer sans la résoudre, pourquoi la crainte faisant ordinairement pâlir, la honte qui en est une espece, excite au contraire cette rougeur qu'on a si bien nommée la couleur de la Vertu; vous la pouvés voir décidée dans Saint Thomas, où il répond, que le mal, que craint la honte, n'étant pas opposé à la Nature, mais seulement à l'appetit animal, ce n'est pas merveille, que l'effet soit différent, & que l'appréhension de la mort fasse blêmir ceux, qui rougissent, & rien plus, sur l'imagination d'un petit deshonneur. J'ajoute, que les fins différentes, que se propose la Nature, est ce, qui la fait

*Lib. 19.  
c. 6.*

*Lib. 2. qu.  
44. art. 1.  
num. 3.*



quoi Salomon assure, que la femme debauchée, aiant perdu toute vergogne, se reconnoit manifestement à ses yeux altiers, & à

*Eccles. 26.* ses paupieres élevées: *Fornicatio mulieris in extollentia oculorum, & in palpebris illius agnoscetur.* Il est vrai, qu'il se prend encore quelque indication de la pudeur d'une personne, par son port & par sa démarche. La façon peu modeste, dont cheminoit cette Vestale Romaine, Claudia, fit croire, qu'elle avoit perdu l'honneur avec la honte. Une des loix d'Athenes condamnoit à l'amende de mille livres la femme, dont l'allure n'étoit pas honnête. Et Lycurgue ordonna dans Sparte, que les jeunes hommes iroient par les rues les yeux baissés, & les mains sous le manteau. Cela montre, que la modestie honteuse, qui est toujours bienséante à l'un & à l'autre sexe, doit sur tout être inséparable de celles, qui ne passent jamais pour pudiques, si elles n'ont de la pudeur. *Mulier sine verecundia, est cibus sine sale,* dit un Proverbe Arabique, dont je me contenterai de vous donner le Latin; Aussi bien que de ce qu'a prononcé le Sage Hebreu sur le même sujet,

*Eccles. c. 7.* *gratia verecundiæ illius super aurum.* Certes le soin qu'avoient les Romains de la Pudeur de leurs femmes, ne sauroit être trop estimé,

Sene-

que nous apprenant, qu'au Temple de  
 terre des Dieux, où elles alloient faire  
 leurs dévotions, la vue des hommes leur  
 étoit tellement interdite, *ut pueris quaque Epul. p.  
 pudorum munuscula contingerentur.* Vous  
 sçavez pas aussi, que ces filles Milesiennes,  
 en dégoût de la vie portoit à se défaire el-  
 le-mêmes, ne purent être diverties d'une si  
 terrible action, que par l'Ordonnance, qui  
 fut publiée, qu'on exposeroit nues à la vue  
 tout le monde, celles, qui se seroient  
 tuées. L'imagination de servir d'un *Ad. Gel.  
 l. 7. c. 16.*  
 spectacle si honteux, fut seule capable de les  
 arrêter de cette étrange manie: Et nous les  
 Tragiques de la Grece, dit Clement  
 Alexandrin sur la fin du second livre de ses  
 pifferies, ont représenté Polyxene, prêtre  
 immolée aux mânes d'Achille, qui  
 prit grand soin de tomber honnêtement, &  
 ne laisser par la chute nulle partie de son  
 corps dans l'indécence.

Cette louable appréhension d'une fille de  
 Rome me remet dans la mémoire l'action du  
 dernier des Césars, lors qu'il fut assassiné en  
 son Senat. Se voyant incapable de résister  
 à une si grande conspiration, il ne songea  
 qu'à la bienfiance de sa fin, & à l'hon-  
 nêteté de sa personne mourante: *Toga caput* *Suet. oct.  
 12.*

*obvolvitur, simul sinistra manu sinum ad ima crura deduxit, quo honestius caderet, etiam inferiore corporis parte velata.* Car ceux de nôtre sexe n'ont pas été souvent moins touchés d'une vertueuse pudeur, que les filles, dont nous venons de parler. Aussi n'y a-t-il rien, qui puisse plus qu'elle faire estimer les hommes, ni les rendre plus agréables, s'ils en veulent croire Salomon, lors qu'il dit, *ante grandinem præibit coruscatio, & ante verecundiam præibit gratia.* Ciceron remarque, comme de son tems les enfans depuis l'âge de leur puberté, ne se baignoient plus, où étoient leurs peres, ni les gendres en la présence de ceux, dont ils avoient époulé les filles. Et la vergogne de cet Empereur du dernier siècle, qui ordonna, qu'on l'ensevelit, sans lui ôter son caleçon, a bien du rapport aux exemples précédens. Le Poëte Bernia parle d'un S. Pere, qui ne touchoit jamais qu'avec le gant la partie, *quam ne ad cognitionem quidem admittere severioris nota homines solent,* pour la designer par les termes d'un plus ancien Satyrique. Xenocrate pratiquoit à peu près la même chose, quand Aristote qui n'étoit pas si scrupuleux, lui dit, qu'il prit garde, que les mains ne fussent plus pures que l'esprit. Et Sozomene observe

*Ecclesi. 9.*

*c. 32.*

*1. de offic.*

*Petron.*

*Arb.*

*Athen. 1.*

*12. Deip.*

dans son Histoire Ecclesiastique. que le grand  
 Saint Antoine, Pere des Anachorètes, ne  
 s'étoit jamais regardé nud. En effet, les plus  
 grands Maîtres de la Morale ont toujours  
 donné cet important précepte, de se porter  
 un grand respect à soi-même.

*Horatius ad Lucium* *argyros epist.*

*Optimum est se maximumque esse putare.*  
 dit-oit autrefois Pythagore. C'est un point  
 de telle considération dans la vie, que Sene-  
 que écrit à Lucilius, qu'il n'y a plus besoin  
 de guide, quand il y sera arrivé. *Quis iam per se  
 secretis tutissim.* *ac se totum esse in se  
 tota, licet se totum persequatur.* Et il re-  
 connoit ailleurs, qu'il n'y a plus rien à espé-  
 rer d'une personne, qui a perdu ce respect,  
 & à qui le vice ne fait plus de honneur. *Quis  
 summas est sperandum, ac totum se totum  
 delectant, sed etiam placent.* Mais outre la  
 révérence due à notre propre genre, le mê-  
 me Seneque, suivant les préceptes d'Epico-  
 re, Epictete dans Arrien, & ces autres grands  
 Précepteurs du genre humain, enseignent  
 qu'il n'y a rien de plus utile à chacun en par-  
 ticulier, que d'avoir incessamment devant les  
 yeux de l'esprit quelque personnage d'em-  
 inente vertu, que nous constituons arbitre  
 de toutes nos actions, nous imaginant qu'il

cune ne lui peut être cachée, ce qui donne une crainte honteuse de faillir devant un témoin de si haute autorité. Pourquoi cela n'arriveroit-il pas à un particulier, si tout le peuple Romain n'osa jamais, Caton présent, demander les Jeux nommés Floraux, où des femmes débauchées se faisoient voir toutes nuës? Certes, l'intervention réelle ou imaginaire d'un homme vertueux, est capable de nous contenir dans le devoir, & de réprimer par la pudeur nos plus licentieux mouvemens. Car comme l'on n'a jamais honte de rien devant ceux, qu'on méprise, ce qu'Aristote prouve par la considération des bêtes, & des petits enfans, qui n'empêche jamais personne d'agir; la présence au contraire, ou même la mémoire de ceux, qu'on estime extraordinairement, nous remplit de honte & de confusion, si nous pensons seulement à faire quelque chose, qu'ils ont condamnée comme vicieuse. Que sera-ce donc, si nous considérons aussi pieusement, que nous y sommes obligés, comme rien n'est caché à la vûe de Dieu, qui pénètre jusqu'au plus interieur de nôtre ame? d'où vient, à mon avis, que Zoroastre lui attribue dans Eusebe une tête d'Epervier. Thales inter-

2. *Rhet.*  
c. 6.

1. *Præp.*  
E.

chose si secrètement, que Dieu ne s'en aperçût pas; comment lui seroit-il possible, répondit il, s'il ne peut pas même penser quoi que ce soit sans son intervention, & sans que le Ciel en prenne connoissance? En vérité, il n'y a point d'impudence à l'épreuve de cette réflexion, si nous la faisons aussi sérieusement, que le sujet le mérite.

Mais ne jugerés-vous pas aussi bien que moi une chose digne de considération, qu'encore que, selon la remarque de Cicéron, l'homme soit seul entre tous les animaux, qui peut être touché de honte; ce qui montre combien elle lui est propre; il ne laisse pas de se trouver une plante des Indes, qui la ressent, & qui a reçu pour cela le nom de la Vergogne, parce qu'à la seule approche d'un homme elle se retire, & ferme ses feuilles, comme si elle étoit honteuse de les laisser voir. Il y en a, qui sans considérer la cause de ce sentiment vergogneux, l'ont simplement nommée la sensitive. Plût à Dieu, qu'aussi bien que la France a été enrichie depuis peu de cet arbrisseau, elle eût reçu de même une augmentation de cette vertueuse Pudeur, dont Platon veut, que les Peres soient soigneux, de laisser beaucoup

plus à leurs enfans, que d'or & d'argent. Car il y en a'une mauvaife, que Plutarque condanne dans un traité fait exprès contre les mauvais effets. Celle, qui fut cause de la mort d'Homere, aussi bien que du Dialecticien Diodore, pour n'avoir pû répondre à l'argument Sophistique de Stilpon, (qu'on lit mal dans Pline Stilbon) mérite plutôt blâme que loüange. Et je me souviens, que Senneque se fait une severe reprimende à lui même, d'en avoir été atteint. Il alloit aux champs fort mal accompagné dans une charrette tirée par de méchantes mules, & conduite par un païsan qui étoit nuds pieds. Sa naïveté philosophique lui fait avouer, qu'autant de fois qu'il rencontroit par le chemin quelque train mieux en ordre que le sien, il ne pouvoit s'empêcher de rougir, ni obtenir sur son esprit, qu'il ne condannât tacitement le petit équipage qu'il avoit. Surquoi il prononce à sa confusion cette belle sentence, Que quiconque sera honteux, d'aller dans une chétive charette, prendra sottement de la vanité lors qu'il se verra dans un superbe carrosse, *qui sordido vehiculo erubescit, preciofo gloriabitur*. Il ne faut pas croire aussi, que le vermillon de la Honte couvre toûjours de vertueuses inclinations. Domitien l'un

Lib. 7.

c. 53.

Diog.

Laërt. in

Diod.

Ep. 88.

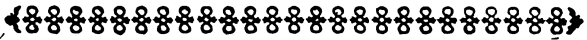
des plus cruels & infames Princes de l'Em-<sup>Suet. avr.</sup>pire Romain, avoit un visage plein de mode-<sup>18.</sup>stie & de pudeur. C'est une chose bien rare pourtant, que l'impudence n'accompagne pas le vice, comme elle fait presque toujours la bonne fortune, n'y aiant rien ordinairement de plus effronté, que ceux, à qui la félicité & les débauches ont dépravé l'esprit.

Je finirois ici sans l'envie que j'ai de vous faire souvenir de l'ingenieuse mythologie d'Esopé sur ce sujet. Il feint, que Jupiter s'étant oublié de loger séparément la Honte, comme il avoit fait les autres passions, dans le corps humain, voulut, qu'elle se mêlât avec toutes, sans lui assigner un lieu ou siège particulier: Pour nous faire entendre sans doute, que nous devons toujours accompagner de quelque honte ces mêmes passions, & les retenir dans le devoir, par le moien de la Pudeur. Mais ce qu'il ajoûte est encore plus gentil, que celle-ci ne consentit au commandement qui lui étoit fait, qu'à la charge, **que l'Amour ne se rencontreroit point, où elle seroit, protestant, qu'en ce cas-là elle quitteroit la place, & sortiroit tout aussi-tôt.** N'est-ce pas dire proprement ce qui se voit tous les jours, que les Amoureux mettent





toute honte sous le pied? & encore plus particulièrement, qu'il n'y a guères de femmes d'amour, qui ne fassent banqueroute à la Pudeur, & qui ne perdent toute honte au même tems, qu'elles abandonnent leur Honneur.



## DE L'UTILITÉ DES VOIAGES.

### L E T T R E VI.

*MONSIEUR,*

*Jamb.  
proseps.  
25.*

**P**uisque vous m'écrivés du dessein de vôtre voiage, comme d'une chose arrêtée, je vois bien, que vous êtes plus en peine de mon approbation, que vous ne l'êtes de mon conseil. Je ne me ferai point de violence en vous contentant, & quand je n'aurois rien pour appuyer vôtre résolution, vous pourriés aisément vous persuader, qu'un homme, qui a passé ses meilleures années hors de son país, n'est pas pour trouver mauvais ce que vous avés intention de faire. Mettéz-vous donc à la bonne heure en cho-



*bus etiam peragrans obierit.* Certes il ne se peut rien ajoûter à l'ardeur de connoître le Monde, qu'avoit ce Prince, faisant plus que cet Asclepiade Cynique, dont parle Tertul-  
*Lib. 2.*  
*ad Nat.* lien, qui fut par toute la terre, monté sur une vache, du lait de laquelle souvent il se nourrissoit.

Mais pour ne parler que des particuliers, d'autant que leur vie a plus de rapport à la nôtre, de qui devons-nous plutôt imiter les actions, que de tant de braves hommes, que la seule Grèce nous recommande autant pour leurs voïages, que pour le reste de leurs mérites extraordinaires? Homere, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Democrite, Oenopide, Eudoxe, sont tous nommés par Diodore Sicilien, comme aiant quitté leurs païs, afin de voir les étrangers, & particulièrement l'Egypte. C'est où ils se plaisoient si fort, à cause des belles choses, qu'ils y apprenoient; qu'on y monroit long-tems depuis le logis où Platon & Eudoxe demeurèrent treize ans ensemble, à ce que nous assure  
*Lib. 1.*  
*Bibl.* Strabon, pour profiter de la conversation des Prêtres de cette contrée, qui possedoient seuls les Sciences contemplatives. Car les Grecs donnoient tant de tems à leurs voïages, que nous lisons dans la vie de Xenophon,

*Lib. 17.*  
*Geogr.*

qu'il employa soixante & dix ans aux siens, les aiant commencés à vingt-cinq. C'est ce qui a fait dire à Pline, lors qu'il parle de la Magie, que pour s'en instruire, Empedocle, & quelques uns de ceux que nous venons de nommer, alloient plutôt en exil qu'en pèlerinage, s'il est permis de se servir ici de ce mot, *exiliis verius quam peregrinationibus susceptis*. Platon témoigne de lui même dans une de ses Epitres, que les années l'avoient déjà rendu caduc, quand il revint de ses longs voyages. Aristote, si nous en croions Ammonius dans sa vie, fut avec son disciple Alexandre par toute la Perse, & par le reste de l'Asie jusques chez les Brachmanes, où il composa ce grand Ouvrage de deux cens cinquante cinq polices différentes, quoique je ne puisse comprendre, qu'il eût vû tant de païs sans en rien dire dans tant d'ouvrages, qu'il nous a laissés. Et Ciceron observe à ce propos, comme Xenocrate, Crantor, Arce-<sup>Lib. 5.</sup>  
<sup>Tusc.</sup>
filas, Lacyde, Aristote, Theophraste, Zenon, Cleanthe, Chrysippe, Antipater, Carneade, Panaëtius, Clitomaque, Philon, Antiochus, Possidonius, & une infinité d'autres dit-il, consumèrent tout leur âge dans ce noble exercice, sans revoir leur Patrie, si ce n'est, qu'on la trouve par tout, où l'on est

bien, & où l'on peut vivre commodément, selon le beau mot d'Apollonius dans Philostrate, σοφῶ ἀνδρὶ ἑλλάς πάντα tout país est la Grece à un homme sage.

Lib. i.  
cap. 22.

Or, quand l'imitation de tant de grands Personnages ne nous seroit pas également honorable & avantageuse, comme elle est, la conformité de nôtre Génie au leur, pour ce qui est des voyages, fait, qu'on ne nous doit pas blâmer de ce que nous faisons d'un instinct naturel aussi bien qu'eux. Je n'en veux point d'autre preuve, que celle, que je puis prendre de l'étymologie de nos noms: Les plus anciens Grecs s'appelloient Pelasgiens au lieu de Pelargiens, dit Strabon, à cause, qu'ils se transportoient incessamment d'un lieu en un autre, comme des Cigognes, que ce mot signifie. Que s'il vous prend envie de faire passer cela pour des contes à la Cigogne, souvenés-vous, qu'Aristote même nous enseigne à rechercher la substance des choses dans la signification des paroles. Tant y a, que Cluverius tire de même le nom de nos premiers Gaulois de l'ancien verbe Celtique *Gallen*, qui veut dire aller par país, & voyager. En vérité nous aurions tort de rejeter une étymologie si belle, qu'elle a quelque chose de commun avec celle des

Lib. 5.  
Geogr.

Lib. 1.  
Germ.  
ant. c. 9.

Dieux, dont les Grecs derivent l'appellation *ἀπό τῆ θείης*, ou de ce qu'ils courent & se promettent continuellement, d'autant que leur premiere Théologie ne reconnoissoit point d'autre Divinité que celle des Astres. Leur Jupiter venu depuis ne fait autre chose dans Homere, que se promener du mont Athos sur celui d'Olympe, & des plaines de la Thrace chez les Ethiopiens, où il se plaisoit tant à prendre ses repas, comme avec les plus innocens des hommes. Et le vrai Dieu même, qui nous apprend, que nous ne sommes ici bas que des pelerins ou passagers, *non habentes hic manentem civitatem, sed futuram inquirentes*, n'a-t-il pas voyagé toute sa vie; & ne disoit-il pas à David par la bouche du Prophete Nathan, avant que d'avoir un Temple arrêté du tems de Salomon, qu'il avoit jusqu' alors toujours changé de demeure? *Neque enim mansi in domo ex eo tempore quo eduxi Israel de terra Ægypti usque in diem hanc; sed fui semper mutans loca tabernaculi.* Tenons pour assuré que ce qu'Abram entendit de lui, *Egredere de terra tua, & de agnatione tua, & de domo patris tui, & veni in terram quam monstravero tibi*; il l'insinué dans l'esprit de beaucoup de personnes, qui trouvent hors de chez eux de nouveaux sujets

*Paulus ad  
Hebr. c.  
13. art. 14.*

*1. Paral.  
c. 17.*

*Gen. c. 12.*

d'instruction & des occasions de bien faire, qui ne se fussent jamais présentées, s'ils n'eussent quitté leur premier séjour, comme le Docteur Médecin Huarte l'a fort bien expliqué dans son Examen des Esprits.

Si le jeune Tobie n'eût point voagé, il ne se fût pas rendu capable de guerir le mal des yeux, ou plutôt l'aveuglement parfait de son pere, avec le fiel d'un poisson. Si cet Hercule de l'Histoire profane n'eût purgé de monstres toutes les parties du Monde, il n'eût pas été deifié: & s'il ne l'eût fort attentivement considéré, l'on ne l'auroit pas nommé, *μεγάλων ἐπίστορα ἔργων, magnorum inspectorem*

*Pind. Od. operum.* La Toison d'or sert de récompense aux pénibles navigations des Argonautes. La reputation de Thésée & de son fidele Pyrithous, qu'on fait descendre ensemble jusqu'aux Enfers, n'a pour fondement, que leurs voïages de long cours. Que le fils d'Achille, déferant aux prieres & aux pleurs de Lycomedes, demeure casanier, il perdra la gloire de la prise de Troie. Zamolxis est inconnu & sans honneur au milieu de ses Gots ou Getes, on l'adore en Thrace & parmi les Grecs. Il n'y a, selon la pensée d'un Auteur Persan, que le grand & pénible chemin, que font les Perles, transportées d'un

21. &  
Srr. l. 1.  
Geogr.

THE HISTORY OF THE VILLAGE

THE HISTORY OF THE VILLAGE OF ...

THE HISTORY OF THE VILLAGE OF ...



reconnoitre, que par ce que nous lifons dans la vie de Plotin, que Porphyre nous a donnée. Celui-ci dit, qu'étant travaillé des hypochondres, & en volonté de perdre la vie en se tuant lui-même, Plotin reconnût non seulement la maladie atrabilaire, mais même le mauvais deffein, qu'il avoit. Il le combatit donc là deffus, & non content de le détourner par discours d'une fi mauvaise action, il n'eût point de cefse, qu'il ne l'eût engagé à faire des voïages, qui lui furent fi utiles, que celui de Sicile le remit en parfaite fanté. Ne font-ils pas le dernier refuge, auquel les plus favans Médecins ont assez fouvent recours, pour furmonter les infirmités, qui se rendent rebelles à leurs remedes ordinaires? Il me refte de vous donner deux ou trois petits avis, qui vous peuvent être, ce me femble, de quelque ufage.

Et premierement n'oubliez pas de mettre les ordres néceffaires pendant vôtre abfence dans vôtre domestique. Sur tout fongés, que vôtre Magiftrature vous oblige à prendre du Souverain la permiffion de fortir du Roïaume, comme nous voions dans Suetone & dans Dion Caffius, qu'autrefois les Senateurs Romains n'euffent ofé quitter l'Italie fans congé. Les mêmes loix font encore  
aujourd-

*In Aug.  
L. 52. hift.*

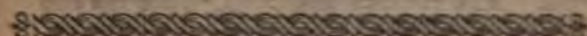


vous supplie, que le discours de Toxaris à son compatriote Anacharfis, nouvellement arrivé dans Athenes, ne sorte point de vôtre mémoire. Il l'assure dans Lucien, qu'en la personne de Solon, il lui fera voir toute cette grande Ville, & même toute la Grece; & que par le moien de la familiarité, qu'il lui procurera avec ce Grand Homme, il sera tout aussitôt connu de tous les autres: πάντα εώραμας ἤδη, Σόλωνα ἰδων, τῆτο αἰ Αθῆναι τῆτο ἡ ἐλλάς: *Viso Solone omnia videri; hoc sunt Athenæ, hoc est ipsa Græcia.*

*In Scythia  
seu hosp.*

La différence d'un homme sage & d'un malavisé est bien aisée à faire, disoit Aristippe, quand l'un & l'autre se trouvent sans assistance loin de leur païs. Je vous plaindrois, si vous vous rencontriés quelque part réduit à de si fâcheux termes: mais je ne doute point, que vôtre adresse & vôtre bonne conduite ne vous accompagnent par tout, où vous saurés vous accommoder aux mœurs différentes de ceux, avec qui vous converserés. Alcibiade étoit frugal parmi les Lacedemoniens; plein de luxe dans la Cour de Perse; & quand il fut en Thrace, il se mit à boire, comme faisoient ceux de cette Région. Tenés-vous toujourns le plus éloigné du vice, qu'il vous sera possible, en-

core que vous employés la souplesse & la dexterité de votre esprit, pour ne choquer jamais jusqu'au scandale les façons de faire, que vous improuverés le plus. C'est ce qui vous fera bien d'autre utilité, que ni les branches de Myrte, ou de Peuplier, tenues dans la main; ni les Sauges, ou Armoises, avec tout le reste des herbes de la Saint Jean; ni les nerfs des ailes, & des cuisses de Grue; quoique Pline veuille, que tout cela serve de Lib. 25. c. 29. préservatif aux voyageurs, contre leurs in- l. 24. c. 8. commodités & leurs lassitudes. Pour con- l. 26. c. 13. clusion, j'approuve votre résolution, & je l. 30. c. ult. suis de votre avis, qu'il faut voir le Monde avant que d'en sortir.



D E

## L'INUTILITÉ DES VOIAGES

L E T T R E VII.

M O N S I E U R,

**V**ous m'accusés donc de trop de complaisance, & d'avoir même péché contre les regles d'une secte de Philosophie, qui ne

me permet pas, dites-vous, d'être si déterminément pour quelque opinion que ce soit. Je veux pourtant m'accommoder encore ici à votre humeur; & puisque vous trouvés que j'ai favorisé avec excès le dessein de votre voiage, je prendrai le contrepied, comme je vois bien, que vous le desirés, & selon les loix de la Sceptique, auxquelles vous m'assujettissés, j'opposerai aux réflexions de ma dernière lettre celles, dont je pense qu'on peut les combattre.

Déjà l'on a tort de mesestimer la condition des Rois, parce qu'ils ne peuvent pas voia-ger, comme le reste des hommes. Alexandre, & assez d'autres Conquerans, ont vû plus de païs, que beaucoup de particuliers, qui ne sont renommés que par là. Et il n'y a rien de plus véritable, que ce que prononce dans Tacite cet Alleman, *quomodo lucem noctem-que omnibus hominibus, ita omnes terras fortibus viris Natura aperuit.* Mais qui leur pourroit faire quitter l'étendue de leur domination, où ils ont tout à souhait, qu'une pure inquietude d'esprit?

Lib. 2.  
Annal.

Æsch. a-  
pud Clem.  
Alex. l. 6.  
Ærom.

Οἰμοὶ μένειν χρῆ τὸν καλῶς εὐδαίμονα,  
*Domini manendum est cuncta cui sint prospera.*  
Voulés-vous savoir, combien les Princes sont éloignés de ces fantaisies? il ne faut que

lire dans Hérodote, comme la sœur de *Da-* Lib. 4.  
*rius* obtint de *Xerxes* une commutation de  
 peine pour son fils, qui avoit violé la fille de  
*Zopyre*, à condition, qu'il voiajeroit tout au-  
 tour de l'Afrique. Elle protestoit, que ce  
 lui seroit un supplice plus rude que la mort;  
 En effet, ne s'étant pas pleinement acquitté  
 de cette charge, il fut depuis crucifié selon  
 les loix de Perse.

Les hommes même de fortune ordinaire  
 ont été souvent repris, de s'être trop laissés  
 transporter à ce caprice de courir par le Mon-  
 de: & je vois, que les Grecs, nonobstant  
 l'inclination qu'ils ont eu à cela, se sont moc-  
 qués d'un *Execestides*, qu'on trouvoit tou-  
 jours par les chemins, & que le Proverbe  
*d'Artemise ou Diane Panagée*, alloit à disfa-  
 mer les semblables. Il est aisé d'opposer à  
 tous ces Philosophes errans l'autorité de leur  
 Coryphée *Socrate*, qui ne fit jamais de voia- In Cri-  
 ges; & qui, par la propre confession de *Pla-* tome.  
*ton*, sortoit moins d'Athenes, que les boi-  
 teux, ni les aveugles. Considérons la fin  
 des courses de *Démocrite*, l'un encore des  
 plus célèbres de cette profession & je crois,  
 que nous perdrons bientôt l'envie de les imi-  
 ter. Il fut trouver les Prêtres d'Egypte, les  
 Chaldées de Perse, les Brachmanes des In-

des, & les Gymnosophistes d'Ethiopie; après quoi l'Ecrivain de sa vie témoigne, qu'il se vit réduit, étant de retour, à vivre très basement, nourri par son frere Damafus, & sujet, si on ne lui eût fait grace, à perdre par les loix de son país le droit du sepulcre de ses Ancêtres, comme celui, qui avoit consumé tout son patrimoine à se promener de la sorte. En vérité, le seul exemple de ce Philosophe Romain Elien, qui a si bien écrit en Grec, & que Philostrate met entre ses plus excellens Sophistes, peut faire avouer, que la vie sédentaire & reposée n'a pas moins de charmes, que l'autre, dont nous parlons. Il se vançoit de n'avoir jamais passé les bornes de l'Italie; de ne s'être jamais mis en vaisseau, & de ne connoitre pas seulement la mer, ce qui le faisoit fort estimer dans Rome, dit Philostrate, à cause, qu'il paroissoit en cela religieux observateur des mœurs de sa Patrie.

*Solinus c.*  
*1. & Val.*  
*Max. l. 7.*  
*c. 1.*

Mais la Grece même n'a-t-elle pas toujours fait grand cas de cet important Oracle, qui declara le plus heureux de tous les hommes un Aglaus Sophidius, possesseur d'un petit héritage d'Arcadie, duquel il n'étoit jamais parti, ne connoissant point d'autres terres, que celle, qu'il cultivoit, ni d'autres eaux, que celles qui servoient à l'arroser.

Pour ce qui touche l'autorité Divine, Petrus ne sauroit nier, qu'elle ne soit très expresse contre les voïages dans l'Ecclesiastique, lorsqu'il assure que: *vita nequam est hospitandi de domo in domum*; après avoir prononcé ces propres termes, *Melior est victus sub tegmine* Cap. 29. *asserum, quam epulæ splendidae in peregre sine domicilio.* Et l'on peut même tirer cette doctrine d'un passage de Job, que c'est une chose tout-à-fait diabolique, d'aller par le monde, Cap. 1. comme font ces grands voïageurs, puis- Et. 2. que nous y voïons, que Dieu, aiant demandé à Sathan, d'où il venoit? il répondit: qu'il avoit été se promener par toute la Terre, faire le tour de son globe, & mesurer sa circonférence, *circuivi terram, Et perambulavi eam.* Aussi croit-on, que ceux, qui ont le plus couru de païs, tiennent cela de l'ennemi de nôtre salut, qu'ils mentent avec toute sorte d'impudence, & à cause vraisemblablement du peu de personnes, qui les peuvent contredire, *de luengas vias, luengas mentiras,* dit gentiment le Proverbe Espagnol.

Le profit, qui se tire des longs voïages, est si peu considérable, soit pour le corps, soit pour l'esprit, qu'à l'égard du premier, si un homme en revient avec quelque reste de santé, cent autres y perissent, & la plupart en

rapportent des infirmités, qu'ils ressentent tout le tems qu'ils doivent encore vivre. Quant à la partie supérieure, ce n'est pas l'opinion de Seneque, que le changement d'air, ni le mouvement de ceux qui cheminent, soient utiles aux maladies de l'ame. Il soutient dans la dernière du troisième livre de ses Epitres, que c'est tout au contraire, & que cette nouveauté ne lui est souvent pas moins préjudiciable, qu'à un vaisseau l'agitation de sa charge, qui pèse moins arrêtée, & qui seroit capable de le faire perir, si elle changeoit d'affiette. *Motu ipso*, dit-il, *noces tibi, ægrum enim concutis*: comme si les infirmités spirituelles demandoient le même régime, qui s'observe en celles du corps. Dans une autre Epitre, qui est la première du dix-huitième livre, il rapporte le beau mot de Socrate à celui, qui lui faisoit plainte de ce qu'ayant beaucoup voyagé, il n'avoit point perdu pour cela ses premières inclinations. Ne vous en étonnés pas, lui répondit Socrate, c'est qu'en quelque lieu que vous fussiés, vous étés toujours avec vous même, *non immerito hoc tibi evenit, tecum enim peregrinabaris*. Il montre ensuite, que jamais les voyages n'ont eu d'eux mêmes le pouvoir de modérer les passions, qui s'aigrissent plutôt

ne aventure amoureuse, peut fort bien être appliqué ici, comme un axiome très certain, *ὁ πλοῦτης βλος, οἷον τυφλότητα τὴν ἀγνοίαν ἐπιβάλλει τοῖς ξενιτεύουσι, vita que in errore, cursu, seu peregrinatione agitur, insipientiam tanquam cecitatis tenebras effundit, iis, qui in peregrinis terris & exteris nationibus versantur.* Aussi serons-nous toujours contraints d'avouer, que le génie du plus grand nombre de ceux, qui se plaisent à voyager, n'est pas celui, qui fait les hommes excellens dans toute sorte de professions. Tant s'en faut, l'on en voit peu d'entre eux, qui s'y puissent appliquer, & presque point, qui y réussissent. De sorte, qu'on peut dire, que comme il n'y a que la farine folle, qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin, la bonne se recueillant aisément dans le lieu destiné pour la recevoir; la même chose arrive aux esprits, dont les plus légers prennent l'essor, & s'écartent de l'un côté, & de l'autre, cependant que les plus solides, qui sont les plus sages, s'arrêtent, & prennent une assiette ferme sur des endroits, que la Nature semble leur avoir destinés. Qu'est-il besoin de courir comme des vagabonds, pour acquérir davantage de connoissance, si l'ame de l'homme est capable d'aller par tout, sans remuer? Il y a



plus de deux mille ans, que Cyrne a reçû de Theognis cette leçon.

Ἀνθρώπου γνώμη πείρατα πάντος ἔχει.  
*Hominis mens fines univèrſi habet.*

Et chacun ſe peut dire ici le mot de St. Paul *Ad Gal.* en le détournant un peu, *ſi vivimus ſpiritu, c. 5. art. ſpiritu & ambulemus.* Les plantes que l'on <sup>25</sup> transporte trop ſouvent, ne prennent jamais bien racine. Il faut que la pierre s'arrête en une place pour acquerir de la mouſſe, *saxum volutum non obducitur muſco.* Et afin, que les Perſans, qui ont parlé pour le parti contraire, favorifent encore celui-ci auſſi bien que les Grecs, les Romains, & les Eſpagnols ont fait, je vous ferai ſouvenir de ce que vous avez pû lire dans le Gulifſtan; que ſi l'on mène un Ane en Jeruſalem & à la Meque, (car les Mahometans font des pelerinages en l'un & en l'autre endroit) il retournera toujourns un Ane ſans avoir gagné les pardons. C'eſt par où je finirois, ſ'il ne ſe préſentoit encore à ma mémoire un vers d'Euripide, rapporté par Clement Alexandrin, dans le fixième livre de ſes Tapifſeries, avec quelques autres d'Echyle & de Menandre, qui vont au même ſens,

*Μακάριος, ὅστις εὐτυχῶν ὄμοι μένει.*

*Felix, beatus si quis & domi manet.*

Voilà des fruits Sceptiques, tels que vous me les avés demandés.



## D E L' E N V I É.

### L E T T R E VIII.

*M O N S I E U R,*

**E**st-il possible, que ce que Themistocle souhaitoit avec tant de passion, d'avoir des envieux, vous afflige, & que l'ombre de la gloire, & la compagnie, inséparable des grandes actions, vous donne tant de peine? Vous savés bien, qu'il n'y a que les arbres fruitiers, qui soient sujets à recevoir des coups de pierre; que le Croissant n'a pas le pouvoir de faire abbaier les chiens comme la Pleine Lune; & que ceux, qui n'ont ni fortune ni mérite, n'ont rien à craindre de cette Megere dont vous vous plaignés. Souvenés-vous d'ailleurs, qu'on n'a jamais vû de Vertu si pure, ni de félicité si modeste, qu'elles aient évité le coup d'une dent maligne & envieuse.

Comme il se trouve des personnes, qui ne rient jamais que du malheur d'autrui, qui pensent ne pouvoir devenir riches, que des dépouilles de leurs voisins, & qui vivent de sorte, qu'on dirait, que la mort de ceux, à qui ils portent envie, est seule capable de les rendre immortels. *Jactis aliorum jacturis, incompletis calamitatibus, immortales foverimus*: Il y en a aussi, qui ne s'affligent de rien tant que de la prospérité des autres, qui voudroient que le Ciel n'eût de bonnes influences, que pour eux, & qui meurent d'ennui, s'ils voient vivre quelqu'un dans une condition plus fortunée, comme il leur semble, que la leur. Car l'Envie a cela de propre, qu'elle multiplie les objets, soit du bien, soit du mal, & les rend incomparablement plus grands qu'ils ne sont. Ceux, qui en sont prévenus, ne jettent les yeux sur la moisson des autres, que pour se plaindre, qu'elle est infiniment plus abondante, que celle du champ, qui leur appartient. Et quand ils considèrent les moindres défauts de leur prochain, ce sont des vices énormes, & dont toute la Terre devoit avoir de l'horreur. Je vous dirai là-dessus ce que les Lunettes, dont je me sers pour vous écrire, me suggèrent. C'est, qu'il n'y en doit point avoir de meilleures au

monde que celles d'un envieux, qui lui grossissent avec tant de facilité tout ce qu'il regarde. Et je vous ajoûterai encore la pensée d'un Auteur Persan, au sujet de cette humeur incorrigible, que donne l'envie. Il dit, que l'abondance, qu'elle croit toujours voir au dehors, la rend si nécessaire chez elle, que rien ne la peut jamais satisfaire; de sorte, que pour user de sa façon de parler, les yeux d'une personne envieuse ne peuvent être remplis que de la seule terre de son tombeau.

Or quoique ce vice soit infame au dernier point, si faut-il avouer, qu'il a de si forts attachemens à l'infirmité de nôtre nature, qu'outre, qu'il est des plus communs, l'on peut dire, que de tout tems les plus grands hommes, les plus savans, & même les plus justes y ont été sujets, comme ceux de la lie du peuple. Les Fables parlent de l'envie de Dedale contre son neveu, & d'une autre, qu'eût Ulysse contre son cousin Palamede. Mais celle qu'Aristide, reconnu dans l'Histoire pour le plus juste des Grecs, portoit à Themistocle, dont il ne pouvoit souffrir la gloire ni le commandement, si nous en croions Lucien, est d'autant plus remarquable, qu'elle passa jusqu' à donner la volonté au premier, de faire perdre la vie à ce grand

Capitaine. En effet, nous lisons dans Saint Cyrille, qu'Aristide ne se pût tenir de dire nettement aux Atheniens, que le meilleur conseil, qu'il leur pouvoit donner pour le bien de leur Etat, c'étoit de commander, qu'on eût conjointement & lui qui leur parloit, & Themistocle dans le baratin de leur Ville, où les coupables avoient accoutumé d'être précipités. Personne n'ignore, que l'Ostracisme, par lequel ce même Aristide fut renvoyé en exil, non plus que le Pétalisme de Syracuse, n'étoient fondés que sur l'envie, qu'on portoit aux hommes deminente vertu. C'est pourquoi Heraclite ne pût endurer le même traitement, que firent les Ephétiens à Hermodore, le meilleur & le plus considérable de leurs Citoyens. Que dirons-nous les Monarques, qui n'ont pas été exempts de cette passion? Celle d'Alexandre, au sujet des victoires de son pere, est connue de toute le monde, & elle fut la principale cause du meurtre de Clitus. Neron fit mourir le Poëte Lucain, pour avoir été d'une conjuration, où l'envie, que ce monstre portoit à ses vers, avoit jeté, *quod famam carminum eius precebat Nero*, dit Tacite. L'Empereur Harrien voulant passer pour le premier de son temps en toute sorte d'arts & de disciplines, ne

L. 30.  
hif.

pût laisser vivre l'Architecte Apollodore; outre qu'il voulut se défaire de même des Philosophes Phavorin & Denys Milefien, comme l'on peut voir dans Dion Cassius. Et Valentinien Premier fut une copie parfaite d'Hadrien pour cela, au jugement d'Ammien Marcellin, *ut solus videretur bonis artibus eminere*, ce sont ses termes. N'appellons donc plus l'Envie le vice des trois M, dont j'aime mieux qu'un autre donne l'explication que moi, puisqu'elle n'a pas moins de pouvoir sur l'ame des Princes, que sur celle du moindre de leurs sujets. Il me souvient de deux exemples, qui vont du pair avec les précédens, pour ce qui touche les particuliers. L'Architecte de cette belle Eglise de Saint Ouen, qu'on ne se lasse point d'admirer dans la ville de Rouën, tua son serviteur, ne pouvant souffrir les loüanges qu'il recevoit à cause de la structure d'une des Roses de ce merveilleux édifice, où le maitre n'avoit point eu de part. Et l'on tient pour certain, que les fils de George de Trebisonde empoisonnèrent à Rome le Mathematicien Jean de Roiaumont, que le Pape y avoit fait venir pour la reformation du Calendrier, de rage, qu'un Allemand, disoient-ils, obscurcit la gloire des Grecs en la personne de leur pere.

Thua. l.  
76. hif.  
& l. 90.

Pre-

pour être diverses, ne laissent pas de le toucher également.

Ainsi vous n'êtes pas si fort à plaindre, que votre première imagination vous l'a pu persuader. Si vous êtes le but de l'envie, vous avez cette consolation d'être au même tems l'écueil des Envieux, *idem invidie scopus, invidiorumque scopulus*. En tout cas la plus acharnée malignité ne dure que jusqu'au tombeau, qui n'ensevelit pas le mérite des actions vertueuses, & j'ose dire, sans vous flatter, que le plus envié des hommes sera toujours regretté, s'il vous ressemble,

*Extinctus amabitur idem.*

*Horat.*

*ep. 1. l. 2.*

Mais gardés-vous bien de nous mettre à l'épreuve de cette vérité, ni de servir d'exemple moral à cet égard à d'autres, qu'à nos arriere-neveux.



## DE LA PEINTURE.

## L E T T R E IX.

MONSIEUR,

Nonobstant que Senèque traite si mal la Peinture dans une de ses Epîtres, qui lui refuse le rang avantageux que d'autres lui donnent entre les Arts liberaux, la mercede même, d'une sévérité trop Stoïque, au nombre de ceux, qui ne servent qu'aux voluptés. Si faut-il avouer qu'elle mérite, par beaucoup de considérations, qu'on en fasse bien plus d'état. Elle est très ancienne, quoi qu'elle n'ait été bien connue, au rapport de Philon, que depuis la guerre de Troye. Les Egyptiens l'avoient exercé, sinon six mille ans plutôt, comme ils se vantent dans le même Auteur, pour le moins longtems auparavant. Et les loix de Moïse, qui lui sont si desavantageuses, qu'on a dit en riant, que les Peintres s'en vengeoient en le représentant comme ils montrent assez, combien elle a précédé l'empire des Troyens: c'est pourquoi Philon a raison d'écrire, que si elle n'est de l'invention des Dieux & de la Nature, au m

Lib. 35.  
c. 10.

In exor.  
Icon.



DE L'ENTÉE

pour être devinés, ne réussissent jamais à tout  
cet égard.

Ainsi vous y êtes parvenu à l'égard de  
votre première imagination vous ne pouvez  
l'écarter. Si vous êtes le maître de votre  
esprit cette conviction d'être au dessus de  
l'écueil des Evénements, vous ne pouvez  
rien attendre d'autre. En tout cas à une  
charge malheureuse de faire tout votre  
possible, qui s'élève par le nombre des  
actions vertueuses. Il ne faut pas vous  
flatter, que le plus grand des hommes ne  
soit toujours regretté, si vous réussissez.

--- *Extrait de l'ouvrage de M. de La Rochefoucauld* ---

Mais gardez-vous bien de vous mettre à  
l'épreuve de cette vertu. Il s'agit d'un  
exemple moral à cet égard à l'égard de  
arrière-pensées.



## DE LA PEINTURE

## L E T T R E IX.

MONSIEUR,

Nonobstant que Seneque traite si mal la Peinture dans une de ses Epitres, qui lui refuse le rang avantageux que d'autres lui donnent entre les Arts liberaux, la mercede même, d'une séverité trop Stoïque, au nombre de ceux; qui ne servent qu'aux voluptés. Si faut-il avouer qu'elle mérite, par beaucoup de considérations, qu'on en fasse bien plus d'état. Elle est très ancienne, quoi qu'elle n'ait été bien connue, au rapport de Plutarque depuis la guerre de Troye. Les Egyptiens l'avoient exercé, sinon six mille ans plutôt, comme ils se vantent dans le même Auteur, pour le moins longtems auparavant. Et les loix de Moïse, qui lui font si desavantageses, qu'on a dit en riant, que les Peintres s'en vengeoient en le représentant cornu, montrent assez, combien elle a précédé l'Empire des Troyens: c'est pourquoi Philostrate a raison d'écrire, que si elle n'est de l'invention des Dieux & de la Nature, au moins

Lib. 35.  
6. 19.

In exor.  
Icon.

ne sauroit-on nier, qu'elle ne soit de tems  
 immémorial, & très-amie de cette même  
 Nature, *ἐρχομα πρεσβύτατον, καὶ ἐγγενέ-*  
*σατον τῆ φύσει, vetustissimum inventum, na-*  
*turæque cognatum.* J'ai fait voir ailleurs, com- *Instr. de*  
 me elle méritoit l'estime des plus Grands Prin- *M. le*  
 ces, sujet, que prit autrefois Aristodeme de *Dauphin*  
 Carie, & j'en ai nommé plusieurs, qui l'ont *T. I. Part.*  
 cultivée avec succès, ne croiant pas se faire *Epog. 219.*  
 tort de tenir le pinceau de la même main,  
 dont ils manioient le Sceptre & l'Epée. Ajoû-  
 tons, qu'elle a été si utile à quelques-uns  
 d'entre eux, que Constantin Porphyrogéné- *Luitpr.*  
 te reduit à vivre de son propre travail du tems *L. 3. hist.*  
 de ce Romanus, qui avoit envahi l'Empire, *cap. 9.*  
 tira principalement sa subsistance des ouvra-  
 ges de la Peinture, qu'il faisoit très excellens.  
 Et qui ne fait, que l'illustre Famille des Fa-  
 biens rapportoit son origine à ce Fabius  
 Pictor, qui avoit peint le Temple de la San-  
 té dans Rome, & que Tite Live nomme  
*Scriptorum antiquissimum?* Car les plus grands  
 Philosophes, & les plus beaux esprits nel'ont  
 pas crûe non plus indigne de leurs soins. Il  
 est certain, que Socrate apprit de son pere l'art  
 de tailler des Statuës, qui fait partie de celui,  
 dont nous parlons, selon que les Grecs ont  
 considéré la *Plastique*, & la *Zographique*, de- *Philostr.*  
*lb.*

pendantes d'un même dessein. Platon nous est représenté dans sa vie, faite par Diogene, comme très-adonné à la Peinture. Il nous assure, que Pyrrhon, Fondateur de la Sceptique, étoit Peintre avant que d'être Philosophe. Metrodore passoit pour un homme si accompli en l'une & en l'autre profession, que L. Paulus aiant demandé aux Atheniens, après avoir subjugué le dernier Roi de Macedoine, un Philosophe excellent, qu'il destinoit à l'instruction de ses enfans, & le meilleur Peintre, qu'ils eussent, pour les ornemens de son triomphe, ils ne lui envoierent que Metrodore, comme capable lui seul de satisfaire à tout ce qu'il désiroit. Et nous lisons dans *L. 12. inf. c. 10.* ce beau rapport, que fait Quintilien des Peintres excellens aux plus parfaits Orateurs, qu'Euphranor avoit conjoint toutes les autres sciences à celle de la Peinture; ce qui oblige Quintilien à lui comparer son grand maître Ciceron. Sans mentir, l'ouvrage du pinceau dépend bien plus de la tête que de la main, & si l'Historien de la Nature a pû dire, que les Lamproyes avoient l'ame au bout de la queue, rien ne nous doit empêcher de prononcer, que l'esprit des Peintres de reputation semble être tout entier au bout de leurs doigts. Ils font des figures, qui parlent, & le Jupiter de

*Plin. l. 35. c. 11.*

*L. 12. inf. c. 10.*

*Plin. l. 32. c. 2.*

ne, quodam modo, per quod hunc  
etiam in hunc mundum de eo que  
ne ut non sit. quod dicitur  
et à la langue. Sed est-il certain  
que les Nations, comme celle de l'Asie  
dans le monde ancien, et de l'Europe  
dans le monde moderne, ne sont pas  
elle peut être dite au rang des Nations  
civiles & modernes une Nation. Et  
que certains Nations de l'Asie, de  
l'Europe, que les Nations de l'Asie et  
de l'Europe sont toujours en progrès  
à l'égard de ces Nations de l'Asie  
et de l'Europe. Et c'est ce que l'on  
peut constater.

Mais comme le fait de la civilisation des  
Nations est parvenu à un point tel que  
ne croit la faculté de celle que les  
Nations ont. Et comme le même point  
qui se fera de que c'est que la Nation.

lente, son art nous fournit des maximes pour en discerner les vices, & pour censurer ce qui s'y rencontre de defectueux. Ainsi l'on trouva même à redire au Jupiter de Phidias, dont nous venons de parler, quoique Philon Byfantin, qui l'a mis entre les sept merveilles du monde, dise de lui, que Saturne n'étoit pas mieux son pere au Ciel, que Phidias en l'Édifice. Les plus capables remarquèrent, qu'il n'étoit pas proportionné à son Temple, parce que tout assis qu'il se trouvoit, il en touchoit presque la voûte de sa tête, de sorte, que présumant, qu'il se fût voulu lever, l'on jugeoit manifestement, qu'il eût renversé tout l'édifice. L'Architecte Apollodore reprit depuis, par la même raison, les statues du Temple de Venus, qu'Hadrien avoit fait bâtir, comme trop grandes pour le lieu, où elles étoient, à cause, disoit-il, que s'il leur eût pris envie d'en sortir, il ne leur étoit pas possible de le faire; ce qui fut si desagréable à cet Empereur, que Dion Cassius veut, qu'il en ait coûté la vie au pauvre Apollodore. Quoiqu'il en soit, cela vous peut faire souvenir du reproche qu'on fit à un ancien Sculpteur, d'avoir très improprement parlé d'un Prométhée, peint au Temple de Minerve par Parrhasius dans Athenes. Car lui étant

venu dans le fait ce qu'on avoit fait de mi-  
 ses représentés par Zeuxis, que de petits  
 moineaux venoient bequeter; il avoit, qu'il  
 ne pouvoit mieux louer ce Prométhée, que  
 de dire, qu'il étoit tel, qu'on voit sou-  
 vent les Vautours se jeter dessus pour lui per-  
 cer le côté, & se repaître de son foie. Cepen-  
 dant c'étoit très mal rencontré à lui; d'autant  
 qu'il n'est pas imaginable, que des Vautours  
 entrent dans un Temple; fréquenté comme  
 celui de Minerve Athenienne; encore que des  
 mortels se puissent hazarder d'aller donner  
 du bot contre un tableau exposé au jour, se-  
 lon que les Peintres ont accoutumé d'y met-  
 tre leurs ouvrages.

L'on ne sauroit donc nier, que la Peintu-  
 re ne soit spirituelle, & très propre à exercer  
 le jugement en beaucoup de façons. Mais  
 son principal usage n'est pas seulement en de  
 semblables observations, ni, comme dit Ari-  
 stote; à donner une si parfaite connoissance  
 des tableaux; qu'on n'y puisse jamais être  
 trompé, soit pour la main ou la maniere des  
 Grands Maitres, soit pour le fin discerne-  
 ment des Copies d'avec les Originaux, soit  
 pour le prix, qui dépend presque toujours de  
 la fantaisie. Le plus grand avantage, qu'on en  
 tire, vient de ce qu'elle nous apprend, en quoi

*Lib. 8. Po-  
 lit. c. 21.*

consiste la dernière beauté de tout ce qu'elle représente, & sur tout celle du corps humain. Car il ne faut point douter, que les Peintres ne jugent ordinairement mieux que le reste des hommes de la beauté humaine, tant à cause des regles qu'ils ont à l'égard de la proportion des membres & des couleurs qui leur conviennent, que parce qu'ils exercent incessamment leur imagination à former des idées les plus accomplies, qui se puissent concevoir. C'est pourquoi l'on a soutenu avec beaucoup de raison, qu'Apelles fut tout autrement touché qu'Alexandre, en voyant Campaspe dans sa nudité, parce qu'il en reconnoissoit mieux le véritable mérite, & que peut-être ce Prince, qui n'avoit pas moins de Philosophie que de générosité, ne la lui ceda, que sur cette seule considération.

Or d'autant que les graces ont été partagées de tems immémorial entre ceux de cette profession, comme elles le sont par tout ailleurs, & qu'encore aujourd'hui les Peintres, qui excellent en quelque chose, sont surmontés par d'autres, qui ont de l'avantage à leur tour, n'arrivant que rarement, qu'un seul possède la perfection de son art avec tant d'éminence, qu'il n'y soit devancé par personne, de quelque côté qu'on le puisse pren-



dre: Voions ce qui s'est dit non seulement des Anciens, mais même de ceux de ces derniers tems, qui ont acquis le plus de reputation dans la Peinture.

On remarquoit de Zeuxis, qu'encore que ses tableaux, où l'artifice des ombres parut premièrement, excédassent toute sorte de prix, il avoit néanmoins ce défaut, de représenter les têtes plus grosses, qu'elles n'étoient, & la plûpart des membres de même; en quoi Quintilien trouve, qu'il ne faisoit qu'imiter Lib. 12.  
 Homere, dont les plus belles femmes sont inff. c. 28.  
 robustes & pleines d'embonpoint. Aristote le Lib. de  
 reprend aussi de n'avoir pas exprimé comme Poët. t. 6.  
 Polygnotus les mœurs, ni fait comprendre les passions, quoique Pline dise, qu'elles étoient visibles dans sa Penelope, qui fut un Lib. 35. c.  
 de ses chef-d'œuvres, *Fecit & Penelopem, in qua pinxisset mores videtur*, ou plutôt, *in qua pinxisset Amores videtur*, afin d'accorder deux Auteurs de si grande considération. Le Peintre Aristide est le premier de tous, qui se servit de la Morale dans sa profession, & qui sçût peindre l'Ame avec ses pensées aussi bien que le corps, par l'expression visible de tous les mouvemens interieurs; les couleurs dont il se servoit, étoient néanmoins trouvées un peu rudes de son tems. 9. & 10.

Timanthe est prisé d'avoir toujours donné davantage à comprendre dans ses ouvrages, que son pinçau ne représentoit, & fait en sorte, que son esprit y paroïssoit plus grand, que l'industrie de sa main, bien qu'il l'eût très exquise. Ainsi, pour faire concevoir la grandeur de son Cyclope dormant, & fait en petit volume, il mit des Satyres auprès de lui, qui mesuroient son pouce avec une perche. Certes, nous lui pouvons comparer, à cet égard le savant Rubens que nous venons de perdre, qui a toujours joint l'invention à l'excellence de son art, & ce qu'il tenoit d'une profonde lecture à la beauté de son coloris. Les Galeries du Palais de Luxembourg le témoigneront autant, qu'elles dureront, avec le reste de ses pièces, *ubi intelligitur plus semper quam pingitur, Et cum ars summa fit, ingenium tamen ultra artem est.*

*Plin. ib.*

Ni le mérite du Caravage à faire après la nature, ni son artifice dans le clair obscur, ni les graces qu'il mettoit aux derniers traits de sa besogne, ne m'obligent pas tant à tirer quelque parallele entre lui & Parrhasius, que cette humeur fiere, qui le dominoit, & qui lui faisoit mépriser avec ceux de son tems tous les Anciens. *Fecundus artifex, sed quo*

*Ibid.*

*in infidelibus & arrogantibus fit usus gloria  
artis.* Il est de ces esprits-là dans toute sorte de professions, qui perdent presque toujours la meilleure partie des louanges, qu'on leur donneroit librement, parce qu'ils veulent les emporter de haute lutte, & se les approprier sans en faire part à personne.

Mais un autre éloge que Plinè donne à Parrhasius, d'avoir le premier enrichi la peinture de la Symmetrie, ou de cette proportion, que doivent avoir les parties entre elles; & en égard à leur tout; me donne un nouveau sujet de dire, qu'il n'a point eu de semblables dans le dernier siècle, si nous n'attribuons cet honneur à Albert Durer, & à Michelange Buonarotte. En effet, Quintilien ajoute, que Parrhasius scût si bien donner les regles de cette symmetrie, & prescrire ce qu'il falloit observer pour cela, qu'on le nommoit ordinairement le Legislatèur, tous ceux de son métier tenant alors pour constant, que la figure des Dieux & des Héros ne pouvoit être bien représentée, que sur le modele, qu'il en avoit laissé. Et qui ne sait, comme tout le monde a reconnu Michelange pour incomparable dans toutes les trois parties, d'Architecture, Sculpture, & Peinture? Et comme personne n'a jamais mieux

Ex un-  
gue Leo-  
nem.

enseigné, que lui, à reconnoître par l'ongle la grandeur du Lion? Il est vrai, que lui-même vouloit ceder la palme à Albert Durer, comme à celui, qui lui avoit tracé le chemin, dans lequel son seul avantage venoit des statues Grecques & des Antiques de Rome, dont il transportoit les ornemens & les artifices sur ses ouvrages, ce que la demeure de l'autre en Allemagne ne lui permettoit pas de faire. Ils ont pourtant été repris tous deux du même défaut, qu'on reprochoit à Demetrius, d'avoir négligé de rendre leurs ouvrages agréables, pourvû qu'ils fussent fort semblables, ne se souciant, que d'aller après le naturel; *nam Demetrius tanquam nimius in te reprehenditur, Et fuit similitudinis quam pulchritudinis amantior.*

Comme Apelle accusa de fort bonne grace tous ceux de son art de cette trop grande exactitude, & de n'avoir pas assez fait ént dans leurs travaux de la Charité des Grecs; se moquant de Protogene, qui ne pouvoit ôter sa main de dessus un tableau, *memorabili præcepto, nocere sæpe nimiam diligentiam;* Raphaël d'Urbain est celui, qui a pû de même reprendre le soin extrême de ces grands hommes, dont nous venons de parler, qui ne sacrifioient pas aux Graces, comme lui. Il

fit excellent en tout; quoiqu'il changeât quelquefois de maniere: Il donna l'agrément avec le naturel à la Peinture, proprement prise, pour celle qui emploie les couleurs: Et je le nommerois le Phoenix de son art, s'il n'étoit mort âgé de trente-sept ans seulement, à la veille d'être fait Cardinal par Jules Second, Michelange aiant doublé ce terme, & plus, puisqu'il ne s'en falut qu'une année, qu'il n'arrivât à la grande climacterique: Ce que Raphaël a eu de plus commun avec Apelle, c'est que la beauté de ses pieces n'étoit rien à la ressemblance; de sorte qu'un Physionome pouvoit faire dessus ses conjectures, comme Apion disoit d'un Metoposcope, qu'il dressoit ses jugemens certains sur le front d'une tête tirée de la main d'Apelle.

Le notable précepte, qu'il donna, de fuir comme un crime ce soin scrupuleux & superflu, qui fait dire quelquefois, que des ouvrages sont trop achevés, est cause, que plusieurs cherchèrent leur gloire dans la promptitude, & qu'en effet ils furent loués d'une diligence extraordinaire. Pline en nomme quelques-uns, comme Philoxene, Nicophane & leur Précepteur Nicomaque le plus expeditif de tous, & qui n'a point eu son pa-

reil en impetuofité d'esprit, pour ufer de ces termes. Il fait mention d'une fille nommée Lala, qui peignoit dans Rome du fiécle de Varron, avec une fi grande legereté de main, que personne jamais ne l'a paffée en cela. Il parle encore d'un Pausias de Sicyone, la plus renommée des villes de Grece pour la Peinture, qui piqué de ce qu'on le vouloit faire paffer pour trop lent, n'emploia qu'un jour à faire ce renommé tableau appelé de là *hemerosios*, où l'on voioit un jeune enfant représenté. Ces Peintres étoient tels, que Platon les demandoit, lors qu'il défendoit de mettre aux Temples d'autres figures que celles, qu'un homme de cette profession pouvoit achever en un jour, *formæ ab uno piffore, uno absolute die*, pour lui faire ufer du langage de Ciceron. Et je crois, que peut coucher encore ici ce rapport de l'ancienne Peinture à la moderne, l'artifice & la promptitude de Romanelli peuvent être jointes aux précédentes, aiant commencé à travailler en neuf mois au Palais de Monsieur le Cardinal Mazarin, le travail de cette grande Gallerie, que ceux, qui s'y connoiffent, ne peuvent contempler fans étonnement.

Cic. l. 2.  
de leg.

Les nudités à la Greçque font plus confidérables dans la peinture, que les draperies

appetit, que ceux de même genre, qui  
 exposent aux yeux du public les passions  
 brutales: *Pisat minoribus tabulis libi-*  
*co genere petulantis joci se reficiens.* dit  
 en parlant de lui. Et Suetone, nous liv. 44  
 montrant les turpitudes de Tibere, obser-  
 va qu'il avoit placé dans sa chambre un ta-  
 bleau de la main de ce même Parrhasius, où  
 étoit Atalante, qui contendoit d'une fa-  
 çon abominable les appetits déordonnés de  
 sa femme. Celui de Clefides, qui plein Ort. 207  
 d'animosité contre la Reine Stratonice, la re- 208  
 présenta avec un certain pêcheur soupçonné 209  
 de l'avoir enlevée, étoit infame &  
 ridicule tout ensemble. Car il y a des per-  
 tes, qui n'exercent pas moins le médi-  
 cament avec le pinceau, qu'avec la langue ou  
 le pinceau. Il s'en trouve, qui passent même  
 par la profanation des choses du Ciel



de Bacchus. J'aime mieux, que le paganisme nous fournisse des exemples de cette nature, que la vraie Religion, où il ne se trouve que trop de telles impietés. En combien d'Eglises voions nous l'effronterie de Praxitele, qui donnoit à Venus le visage d'une Cratine qu'il aimoit, de même que d'autres lui attribuoient celui de la Courtisane Phryné, & à Mercure celui d'Alcibiade, selon que Clément Alexandrin l'a remarqué, il ne faut que lire, pour nous en faire honter, l'invective de Pline contre un Arelius, qui pratiquoit à Rome la même chose un peu avant le tems de l'Empereur Auguste. *Fuit & Arelius Romæ celebr paulo ante Divum Augustum, nisi flagitio insigni corrupisset antea semper alicujus feminae amore flagrans, Et ad id Deas pingens, sed dilectarum imagine.*

Admon.  
ad Gen-  
tes.  
Lib. 15.  
cap. 10.

La Peinture a d'autres gaietés permises & des divertissemens innocens. Il ne peut rien tomber de si bizarre, ni de si ridicule dans l'imagination, que ses grotesques se présentent, & cette sorte de figures, qui furent nommées *Grylles*, depuis qu'Antiphile eût habillé dans un tableau le fils de Xenophon, ou quelque autre, qui portoit le nom de Grylle, avec des ornemens, qui faisoient rire de leur extravagance. D'autres se sont



galaneries de belle croûte, qui acqui-  
le surnom de *Rhyparigraphie* à un An-  
la tout adonné à cela. C'est ainsi que  
uses sont ici différentes, comme par

ailleurs; je veux dire les inclinations;  
ne, que les uns voulaient à une chose;  
autres à une autre. Le grand talent  
était dans la représentation même  
littéraire. Le génie d'Annuaire Tempe-  
pouvait à décrire parfaitement du pin-  
des combats sanglans, & des batailles  
de. Ceux des Pays-bas, qui connaissent  
les Lombards de la beauté du colonis,  
ignoraient si volontiers que des mots  
vulgaires, & des vaillances manquées de man-  
-noble, le naturel est si puissant, que  
les, il n'y a guères, dans une Relation  
littéraire, qu'encore qu'ils n'aient ni l'art <sup>Segond</sup>  
pitoyable, ni les instrumens propres à <sup>c. 7.</sup>  
certains que nous les avons, ils ne laif-

De même que je vous ai nommé des Peintres de ce tems, qui semblent aller du pas avec les meilleurs des anciens, & que nous voïons un Melan qui, soit pour les graces de son Pinceau, soit pour la hardiesse des traits de son burin, ne peut être assez estimé: Aussi en avons-nous d'autres, comme il y en a eu de toute antiquité, qui ne sont bons qu'à barbouïller, & qui blanchissant une muraille avant que de la peindre, feroient mieux de la peindre premierement, & puis de la blanchir: Aristote met au rang de ces derniers un Pauson, dont il defend à la jeunesse de regarder les ouvrages dépourvûs de toute morale, & qui eût néanmoins l'adresse de mettre le premier du verre au devant d'un portrait, pour l'adoucir & le rendre plus agréable. C'est une chose certaine, qu'il y en a eu dans les commencemens de si grossiers, qu'Eumarus Athenien s'est rendu recommandable pour avoir trouvé l'invention de distinguer dans un tableau le mâle d'avec la femelle. Et l'on fait qu'avant Apollodorus, aussi Athenien, & qui vivoit dans la quatre vint treizième Olympiade, pas un de cette profession n'avoit encore donné des yeux à ses figures, rien fait, qui méritât d'être considéré, ou du moins représenté la vivacité.

*Lib. 9.  
met. c. 8.  
l. 8. poliz.  
c. 5. & l.  
de pa. c. 2.*

de la vûë, selon que vous voudrés interpréter ces paroles de Pline, *neque ante eum ta-* Lib. 35.  
*Zula ullius ostenditur, quæ teneat oculos.* c. 8. § 9.

Je trouve fort merueilleux, que le Chevalier Turpilius peignût si excellemment de la main gauche, qu'on gardoit fort soigneusement dans Verone des pieces de sa façon, le même Pline avouiant, qu'avant lui on n'avoit Lib. 35.  
 Jamais vû de Peintre gaucher dans son mé- c. 6.  
 tier. C'est aussi une chose très digne de considération, que des ouvrages imparfaits pour n'avoir pas été achevés, ont été plus estimés que vrai semblablement s'il n'y eût en rien à redire. Cela s'est vû par l'Iris d'Aristide, par Plin. l. 35.  
 les Tyndarides de Nicomachus, par la Me- c. 11.  
 dée de Timomaque, & par la Venus Anadyomene d'Apelles où personne n'osa ajouter le moindre trait de pinceau; tous ouvrages, qui étoient autrefois de beaucoup plus de prix, nonobstant ce qu'il y manquoit, qu'aucun des travaux que ces grands Maîtres eussent laissés les plus accomplis. Joignés à cela, qu'encore que la perfection de l'art soit dans la ressemblance, l'on y a cherché de la recommandation par la dissemblance. Car qu'est-ce autre chose de rendre belles les laides personnes, & de donner des grandeurs de Géant à de fort petits hommes?

Cependant il n'y a rien de plus ordinaire parmi les Peintres & les Sculpteurs. La statue de Sesostris, dit Diodore, étoit plus haute qu'elle de quatre palmes. Neron, Gallienus, & quelques autres affectèrent d'être vûs en forme de Colosses. Entre les particuliers le Poëte Accius, qui étoit de fort basse taille, voulut, qu'on la lui fit très avantagée, quand on le mit dans le Temple des Muses. Et vous sâvez ce que dit Cicéron du buste de son frere, *frater meus dimidius major est quam totus*. Ce sont des fautes affectées, il y en a d'autres, qui se sont glissées insensiblement dans l'art, & qui méritent d'être remarquées par quelque exemple. L'on peint presque toujours l'un des douze travaux d'Hercule, en lui faisant déchirer un Lion, qu'il tient par les mâchoires. Si est-ce que tous les Anciens ont dit, qu'il le suffoqua en lui serrant le gosier, & cela se prouve par une infinité de passages. Qui a fait designer S. Jérôme par un Lion, peint comme les trois autres principaux Docteurs de l'Eglise Latine par leurs hieroglyphiques, qu'une semblable erreur fondée sur l'allusion de son nom, parce qu'on donnoit toujours cet animal à Saint Gerasime? les Poëtes & les Peintres ont des passe-droits, qui couvrent tout cela. Je vous

veux faire observer un paradoxe encore plus étrange, c'est qu'on peut faillir dans cet excellent métier pour y trop bien faire. Euphranor, travaillant à son tableau des douze Dieux, représenta d'abord Neptune si majestueux, que jamais son imagination, ni son pinceau, ne le pûrent satisfaire, quand il voulut donner après, comme il y étoit obligé, encore plus de majesté à Jupiter; les derniers efforts de son esprit & de sa main ne pouvant s'élever jusqu'où il eût été de besoin pour suivre un si noble commencement.

*Valer.  
Max. l. 7.  
c. 12.*

Mais d'où vient, que tant de personnes de réputation ont eu cette fantaisie, de ne se laisser pas tirer? Cela s'écrit d'Agésilais, & de Plotin, entre les Anciens; du Pere Paul de Venise, & du Cardinal de Berule, entre les modernes. Que si nous en croions Dion Chrysostome, le premier ne le faisoit pas, pour être boiteux & de petite stature, mais parce que faisant fort peu de cas du corps, dont il eût souhaité, que son esprit eût été delivré, il se fût d'ailleurs fâché de donner dans sa copie un nouveau moien à la fortune de le maltraiter. Le second avoit à peu près la même pensée, fortifié de cette considération dans l'écrit de sa vie, que nous tenons de Porphyre, que nôtre extérieur n'ai-

*Orat. 37.*

ant presque rien de nous, dont l'Être dépourvu d'une forme interne, il n'y avoit point d'apparence de s'amuser à copier une chose de néant, & de laisser prendre pour nôtre portrait ce qui ne nous ressembloit qu'en la moindre partie de nous-mêmes. Il faut croire, que les deux derniers ajoûtoient à cela une humilité Chrétienne, qui n'empêche pas, non plus que les raisons précédentes, que ceux, qui en ont usé tout autrement, n'aient eu aussi de très bons motifs. En vérité, l'image d'un homme de Vertu nous porte merveilleusement à l'amour de cette fille du Ciel. Les vrais sectateurs d'Epicure faisoient profession pour cela de n'être jamais sans une idée peinte ou gravée de ce qui étoit. Et les représentations sont quelquefois si puissantes, qu'on veut, que la figure d'Alexandre ait toujours favorisé ceux, qui avoient la curiosité de la porter sur eux. L'importance est de suivre en ceci avec grand soin le conseil que donne Isocrate, quand il dit, qu'on doit faire en sorte, qu'un portrait serve plutôt au souvenir du mérite, que simplement à celui du visage.

Treb.  
Pollio,  
in Quiesco.

Ovas. ad  
Nico.





# DE L'INSTRUCTION DES ENFANS.

## L E T T R E X.

**M O N S I E U R,**

**L**es choix du Précepteur, que vous avez  
 donné à vos enfans, & le soin, que vous  
 prenez de leur instruction, sont très dignes  
 de vous. Si nôtre façon de parler, qui por-  
 te, que nourriture passe nature, est vérita-  
 ble, ils vous seront plus redevables de l'at-  
 tention, que vous avés à les faire bien élever,  
 que de ce qu'ils vous doivent à cause de leur  
 naissance. Le bien être, que vous leur pro-  
 curez par ce moien, est de toute autre con-  
 sidération, que le simple être, & l'existence  
 toute nue, que peut-être assez de personnes  
 refuseroient, si elle dépendoit de leur choix.  
 C'est véritablement un grand avantage d'être  
 bien né, & d'avoir été gratifié en venant au  
 monde des bonnes graces de la Nature. Mais,  
 outre que cette faveur est très rare, l'on re-  
 marque presque tous les jours, qu'elle de-

vient presque inutile à ceux, qui manquent de bonne éducation, & dont la jeunesse n'est pas guidée comme il faut. En effet, la variété des esprits, qui paroît si grande, procede bien plus de leur culture différente, que de leur première constitution. Il en est comme des arbres, qui ne produisent rien qui vaille, tant qu'ils sont sauvageons, & qu'il faut enter, pour en avoir des fruits excellens. N'y a-t-il pas même des plantes, qu'on fait porter contre l'intention première de la nature, par le moien des greffes, & de ce que l'Agriculture prescrit pour cela? La Géorgique de nos ames, pour en parler ainsi, est toute semblable: le naturel le plus sauvage s'adoucit par les préceptes; & l'imbecillité spirituelle de beaucoup de personnes est tellement surmontée par l'art & par le secours d'une bonne conduite, qu'on les voit réussir quelquefois avec admiration. L'Histoire Romaine porte, qu'Hannibal perça les plus hautes montagnes des Alpes, & s'en applanit le passage à force de feu & de vinaigre. L'huile des études & la chaleur des veilles, n'ont pas moins de puissance au sujet, dont je vous écris; & c'est une chose assurée, qu'il n'y a rien, dont l'adresse jointe au travail obstiné, & à ce *labor improbus* des Latins, ne



le le bon chemin, où vous les avés  
Le prix de la Science, qui sert à la  
est tel, qu'il n'y a point de thrésor,  
puisse paier, ni de richesses à  
r, où il est question de l'acquérir.  
mandoit un jour en présence de cet  
se que les Arragonois nomment leur  
roi, si un souverain, comme lui, pou-  
venir pauvre. Il prit la parole & dit,  
la Sageffe se trouvoit quelque part à  
le cas étoit reüssible; témoignant,  
possédoit rien, qu'il n'eût volontiers  
pour elle. Je trouve aussi le conte,  
et Dion Chrystostome fort gentil là des-  
l'accuse ceux d'Alexandrie dans une *Orat. 3.*  
harangues, de n'être pas plus avisés  
Atheniens, qui mirent de l'or aux  
de leurs enfans, quand l'Oracle eût  
voir, que la felicité de leur Etat dé-  
de remplir ces mêmes oreilles de la

*Semire  
sup. c. 10.*

de vouloir parler, & qui sans difficulté pouvoient bien plus contribuer au bonheur d'Athènes, coulés par l'oreille dans l'esprit de ses jeunes Citoyens, que l'or ni l'argent qui n'ont rien que de vil comparés à des choses si excellentes. Il faut, que je vous rapporte encore sur le même sujet le trait d'un Arabe, nommé Hasan, qui passe pour l'un des plus savans hommes de sa nation. Craignant d'oublier une sentence, qu'il venoit d'apprendre, & qui lui plaisoit fort, il ne fit pas difficulté de donner un écu d'or d'une plume, afin d'écrire promptement ce qu'il craignoit qui échapât à sa mémoire. La chose peut paroître fort legere d'abord, n'étant question que d'une plume. Mais outre, que toutes les actions des grands hommes sont dignes d'observation, celle-ci me semble merveilleusement instructive, dans la perte que ce Philosophe fit de ce, qui étoit dans sa bourse, pour conserver une bonne pensée.

Or, quoique vous aies tout sujet de bien espérer des études de vos enfans, sous ce grand personnage, que vous leur avés choisi, si faut-il, qu'ils apportent de leur part l'attention, le travail & l'assiduité, nécessaires pour se rendre dignes écoliers d'un tel maître.

tre. Vous savés ce que le Moine de Saint Gal écrit dans la vie de Charlemagne, de ces deux Ecoſſois, qui vinrent en France sous son Regne, publiant, qu'ils y apportoi-<sup>L. 1. c. 1.</sup>ent de la science à vendre. L'Empereur en destina un pour l'Italie, & s'en allant à quelque entreprise d'importance, il laissa au Docteur Clement, qui étoit le second, un grand nombre de jeunes garçons à instruire, les uns Gentils-hommes & fils des meilleures maisons de son Roiaume, les autres roturiers, & de bas lieu. Le Moine assure, qu'au retour de Charlemagne, il trouva, qu'il n'y avoit que ces derniers qui sçûssent quelque chose, & qu'il fut contraint de maltraiter de paroles ces autres jeunes Seigneurs, qui sous un même Précepteur n'avoient rien appris, faute d'application d'esprit, & de bonne volonté pour les lettres. Imprimés leur donc s'il est possible, fort avant dans l'ame l'amour des sciences, & même de celui sous la discipline de qui vous les commettés. Si Philippe de Macedoine, étant jeune homme en ôtage dans Thebes, n'eût eu autant d'affection que de respect pour Lysis le Pythagorien, qui avoit soin de son instruction; il n'eût jamais appris de lui ces belles leçons de Morale & de Politique, qui le rendirent depuis le plus

grand Roi de tous ses prédecesseurs. Et si son fils Alexandre ne se fût porté aux mêmes inclinations pour Aristote, sa gloire en seroit d'autant moindre, que rien n'éleva tant son Génie à cette haute ambition de la conquête du Monde, que les préceptes du Lycée. Je vous veux bien déclarer là-dessus, que dans tout ce que les Grecs & les Latins ont écrit de ce Monarque, rien ne m'a paru si beau qu'une réponse, que les Arabes seuls lui font faire, & que vous jugerés, je m'assure, très digne de lui. Ils disent, que ce grand Conquérant à deux cornes, c'est ainsi qu'ils le nomment, étant interrogé, pourquoi il portoit plus d'honneur à son Précepteur qu'à son Pere, repartit aussitôt, que le Roi Philippe, en lui donnant la vie, l'avoit fait descendre du Ciel en Terre; mais, que son Maître Aristote lui avoit enseigné le chemin qu'il falloit tenir, pour monter de la Terre au Ciel. Et qui ne fait, que la valeur d'Achille se seroit beaucoup plus des enseignemens de ce Phoenix, qui l'instruit dans Homere à bien parler, & à bien faire en même tems, que de sa naissance de Pelée? Tant y a, que l'exemple de ces Princes, qui ont témoigné tant d'amour & de révérence vers ceux, qui leur avoient donné le goût des Sciences de

*Semite**Sap. c. 4.**Iliad. 9.*

**Le contraire, semblable à ce Rocher,**  
**parle Plin, qu'on fait mouvoir aisé.** *L. 2. c. 96.*  
du bout du doigt, encore qu'il soit im-  
possible de l'ébranler si l'on y emploie toutes  
les forces du corps. Les pires de tous sont  
ceux qui ont besoin d'une rude discipline,  
et on ne peut rien tirer que par la con-  
stance, non plus que de certaines plantes, si  
on leur fait des incisions *amygdali clavis*  
*scissurae*, dit Aristote, *meliores redduntur*. Je *Lib. 1. de*  
suis assuré, que vous ne serés pas réduit *plantis,*  
à pratiquer chez vous le traitement que *c. ult.*  
font ces derniers. Mais je vous dirai  
qu'une nourriture un peu austere, &  
accompagnée de quelque sévérité, est  
très utile à la jeunesse. Le pied des che-  
vaux nourris dans un país uni, & dont le ter-  
rain n'a rien de rude ni de pierreux, est bien

hommes, qui devenaient effeminés, si elle est trop molle, & s'affermissent au contraire, quand on la leur donne plus ferme & plus vigoureuse. Souvenés-vous que la dureté du caillou se surmonte par la calcination; & qu'un feu actif le peut convertir en Emeraldé.



## DES PROMESSES.

### L E T T R E X I.

*MONSIEUR,*

Ce n'est pas sans sujet, qu'on a dit, qu'il falloit penser une heure avant que de parler, & un jour entier avant que de promettre. Il n'y a rien de plus insupportable, que de se voir frustré d'une esperance, puis sur des promesses, dont on faisoit état. Et tel ne peut digérer en semblable occasion un manquement de parole, qui eût souffert patiemment le refus de sa demande. Usen donc d'une grande retenue autant de fois, qu'il sera question de promettre quelque chose; mais après que nous l'avons fait, montrons-

trons nous très religieux observateurs de ce que nous aurons promis, & nous gouvernons sur ce fondement, qu'on s'offense naturellement bien moins d'une grace déniée, que d'une perfidie. Si est-ce que la conduite des Grands, & le procédé même de la plupart des hommes, doivent avoir des regles fort différentes. Les Princes, & beaucoup d'autres, qui sont au dessous d'eux, croient avec cet Empereur Romain, qu'ils ne doivent jamais souffrir que personne sorte triste hors de leur présence. Le Roi Antigone, neveu de Demetrius, fut sur tous diffamé pour cela jusqu'à recevoir le surnom de *Doson*, comme celui, qui donnoit tout de parole, quoi qu'il ne songeât jamais à rien effectuer. Et la parœmie des Grecs taxe un Chares Général des Atheniens du même vice, de promettre indifféremment toutes choses, sans avoir dessein d'en tenir pas une. Pour moi je pense, qu'une procédure tout à fait différente leur réussiroit bien plus avantageusement. Et s'il n'y avoit un milieu de perfection à tenir entre ces deux extrémités, je suis d'opinion, que celui, qui ne promettrait jamais rien, trouveroit mieux son compte, qu'un autre, qui promet tout, dans une égale distribution de bienfaits. Quoi qu'il en

*Plus. in  
vita P.  
Æm.*

soit, ceux, qui n'obligent que de parole, sont semblables à ces arbres, qui ne portent que des fleurs sans fruit, & qui courent fortune d'être enfin arrachés, selon le texte de l'Évangile. Il est beaucoup plus à propos de prendre le figuier pour patron hieroglyphique, qui sans fleurir, & sans donner de vaines esperances, produit les figues, & nous fait présent d'un des plus agréables fruits qui se mangent.

Or, outre l'inconsidération & la légèreté d'esprit, qui font promettre à plusieurs des choses qu'ils n'accorderoient jamais, s'ils y avoient assez pensé; il se trouve des personnes, qui trompent par un bien plus mauvais principe, leur intention étant de se jouer de la crédulité de ceux, qui sont si simples que de se fier en leurs paroles. *Est qui promittit, & quasi gladio pungitur conscientia*, dit Salomon. Leur fourberie a beau piquer leur conscience, & lui donner quelque remords au même tems qu'ils promettent; ils l'ont endurcie au mal, & dans l'espoir qu'ils prennent de recueillir quelque avantage de leur perfidie, ils ajoûteront, si besoin est, l'impieté des faux sermens au mensonge, pour mieux pallier leur imposture. Combien y en a-t-il qui ne s'engagent tous les jours de



le reprénoient d'une si folle entreprise, apparemment avant le terme porté par la convention, ou lui, ou l'Elephant, ou le grand Seigneur ne seroient plus au monde. Ceux dont nous parlons s'imaginent de même, qu'il n'arrivera que trop de coups de canne, pour s'exempter de tenir ce qu'ils promettent, & que les prétextes, de quelque nature que ce soit, ne leur manqueront jamais, pour couvrir l'infamie de leur déloyauté.

Entre les marques qu'on peut avoir pour connoître de tels donneurs de cassades, celles des offres excessives n'est pas des moins certaines. L'Espagnol dit fort bien, *qui en lo da, todo lo niega*. Quiconque promet de grandes richesses, n'a pas intention de graver du moindre sou ou maravedis. Et vous pouvez être très assuré, que plus un homme vous donnera de la langue, moins vous recevrez de sa main.

de ceux, qu'ils traitent de la sorte, comme c'est sans doute leur dessein, ils s'acquièrent pour ennemis capitaux les mêmes, qui pouvoient être portés auparavant de quelque bonne volonté pour eux. Il faut bien, qu'il en arrive de la sorte, puisque l'Ecclesiastique nous apprend, que celui qui promet à un ami avec confusion d'esprit, & comme étant honteux de le refuser, plutôt que content de lui accorder sa demande, se met par là bien avant dans sa malveillance, *est qui præ confusione promittit amico, & lucratus est eum inimicum gratis.* Que sera-ce d'un autre, qu'on s'apperoit n'avoir eu intention que de tromper? Et quelle haine ne lui portera-t-on point, d'avoir malicieusement abusé de paroles ceux, à qui l'on avoit fait espérer tant d'effets? Si est-ce qu'il étoit aisé de prévoir, par la grandeur de ses promesses, le peu qu'on en devoit attendre; & il ne falloit que faire mine d'en vouloir éprouver quelqu'une, pour le jeter dans la confusion d'un, qui debite de la fausse monnoie, & qui ne craignant rien tant que la touche, ne fait que devenir, quand on lui parle de l'essai de ce qu'il expose.

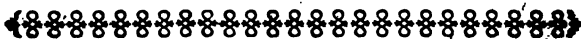
Je vous avoué pourtant, que fort peu de personnes se peuvent empêcher de tomber quelquefois dans l'inconvenient, qui vous est

arrivé, pour avoir donné trop de créance aux promesses, qu'on vous avoit faites. Le plus assuré remède qui s'y puisse apporter, c'est de n'écouter pas seulement celles, qui viennent d'un lieu suspect. Le Roi de Sparte Cleomene se trouva bien du conseil, que lui donna sa fille unique d'en user de la sorte. Aristagoras lui voulant persuader d'entreprendre la guerre contre les Perles, après l'avoir tenté d'abord, en lui offrant onze talents, augmenta peu à peu de telle sorte, qu'il lui en promit jusqu'à cinquante. Mon pere. dit alors cette fille, qui étoit préiente, & âgée seulement de huit à neuf ans, cet étranger vous corrompra à la fin, si vous ne vous en illes. Le même inconvenient doit être apprehendé, lors que nous avons affaire à des gens, qui promettent toutes choses d'autant plus librement, qu'ils sont bien résolus de n'en executer aucune. Il les faut mépriser, & ne considérer leurs promesses, que comme étant de la nature de ces pommes du lac Alphalite, qui, sous une beauté & fraîcheur apparente, se reduisent en cendre, aussitôt qu'on les touche. Souvenés-vous du mot d'Ovide,

*Pollicitis dives quilibet esse potest.*

*Liv. 1. le  
272. 273.*

Quant à moi ; je vous puis dire avec vérité, que c'est du plus loin, qu'il me souviene que d'y avoir été trompé, tant je suis défiant de ce côté-là.



## DES BONNES ET DES MAU- VAISES COMPAGNIES.

### L E T T R E XII.

*M O N S I E U R,*

**E**ncore que vous aies pû voir dans un de mes opuscules, qui traite de la conversation & de la solitude, combien j'ai toujours crû qu'il importoit de ne frequenter pas indifféremment toute sorte de personnes; le bien, que je vous veux, m'oblige à reprendre le même propos, pour y ajouter deux ou trois considérations, dont je m'imagine qu'on peut tirer quelque fruit.

Tous ceux, qui ont remonté vers notre Pôle, pour y trouver à droite ou à gauche un nouveau passage aux Indes, s'accordent en cela, qu'il n'y a que les glaces des rivières, qui rendent la mer du Nord contraire à

leurs desseins, & qu'elle leur seroit d'elle-même assez favorable, si ce, qu'elle a de bon pour leur navigation, n'étoit corrompu par le froid des eaux étrangères, qu'elle reçoit. Certainement on peut dire à peu près la même chose de beaucoup d'hommes, qui sont naturellement portés à la vertu & qui ne perdent jamais ce qu'ils ont de vive chaleur pour s'unir au bien, si les mauvaises compagnies ne ruïnoient leur bonne inclination, & si le vice de certaines ames dépravées ne se glissoit dans la leur, comme un froid poison, qui leur endurecit le cœur au mal, leur pervertit l'entendement, & leur corrompt la volonté. Car, comme il n'y a rien de plus utile, que la fréquentation des hommes vertueux, qui ne contribuë pas moins à la santé & à la force de l'esprit, que la bonté de l'air & la pureté des lieux, où nous respirons, à la bonne constitution du corps: Aussi voit-on manifestement, que la chose du monde, qui apporte le plus de préjudice aux bonnes mœurs & au droit usage de la raison, vient presque toujours des mauvaises habitudes, qui se prennent dans la compagnie des méchants. Les Grecs ont eu une façon de parler proverbiale, dans laquelle ils souvenoient, que la maturité des raisins, & cette haute cou-

leur, qui les fait estimer, ne venoient que du voisinage où ils sont, & de ce qu'ils sergent les uns les autres; ce qui a fait dire à Juvenal,

*Uvaeque conspecta livorem ducit ab uva.*

Mais il est bien plus véritable, que soit en bien, soit en mal, nous prenons le plus souvent la teinture de ceux, avec qui nous vivons familièrement, & que, sur tout à l'égard du mal, les conversations ont un merveilleux pouvoir de nous y porter, si nous n'évitons soigneusement celles, qui sont d'autant plus à craindre, qu'elles nous charment d'abord par toute sorte d'agréments. N'est-ce pas une chose étrange à considérer dans la Nature, que les bonnes choses n'ont garde de s'y communiquer avec la promptitude, ni avec la facilité, qu'ont les mauvaises pour cela? Ces pommes vermeilles & bien saines ne feroient en retablir une, qui commence seulement à se corrompre; il n'en faut qu'une pourrie pour gâter les cent premières. Qui est-ce qui a jamais remarqué, qu'il se soit mieux porté d'avoir fréquenté des gens de bonne disposition? Nous contractons à toute heure mille infirmités dans la compagnie de ceux, qui en ont,

*Dum spectant lesos oculi, leduntur & ipsi,* Ovid. lib.  
*Multaque corporibus transitione nocent.* 2. de rem.  
 Am.

Il faut donc prendre bien garde dans la Morale, que nous ne soions frappés d'une contagion, qui agit avec beaucoup plus d'activité sur l'esprit, que sur le corps. Le seul remède est en l'éloignement, & si vous croiés l'Espagnol, vous mettrés plutôt une Province entiere entre vous & une personne de mauvaise vie, que de courir le risque de son dangereux voisinage, *con mala persona el remedio, mucha tierra en medio.* L'on ne sauroit fuir ni trop tôt, ni trop loin, un si grand peril. Dieu vous préserve sur tout de ces vicieux corrompus, qui s'accostent de vos semblables comme les scélerats des asyles & des Autels, pour y trouver l'impunité à la faveur de vos premieres années. Elles m'obligent de vous recommander deux ou trois choses en suite, dont je pense, que l'observation ne vous fera pas infructueuse.

La principale regle, que vous devés garder d'ici à long tems en toute sorte de compagnies, c'est de parler peu, & de vous tenir même dans le silence en celles, où vous serés le plus jeune, si vous n'êtes contraint quelquefois d'en user autrement par les loix de la civilité. Ne pensés pas, qu'il vous soit

défavantageux de le pratiquer ainfi, ni que vous aiés pour cela moins de part dans la conversation. Comme les lettres, qu'on appelle muettes, ne laiffent pas de faire une partie de l'oraifon, en fe mêlant agréablement avec les parlantes, que nous nommons voielles. Il en eft de même dans les aflemblées ordinaires des hommes, où ceux, qui écoutent feulemment, contribuent beaucoup néanmoins à rendre la compagnie plus plaifante & plus parfaite. Mais outre la bienféance en égard à vôtre nouveauté, le profit que vous retirerez de cet ufage eft ce qui vous le doit recommander. Il reüffit avantageufement quelquefois aux perfonnes mêmes, qui font avancées dans l'âge, à plus forte raifon à celles du vôtre. Tel s'eft tû fur beaucoup de propos, où il n'eût pû rien dire de bien, *ajtaudofi col filenio*, comme difent fort gentiment les Italiens, qu'on croit fort habile homme en tout, s'il vient un peu après à prononcer trois paroles de bon fens fur un fujet, qui lui eft plus connu. Soiés taciturne jufqu'aux chofes, que vous entendés le mieux, afin que vôtre filence foit favorablement interprété en toutes les autres. L'on fe repent fouvent d'avoir parlé, prefque jamais de s'être tû.



Ne vous dégoutés pas du procédé de plusieurs personnes, que vous trouverez rude & peut-être déraisonnable en votre endroit. La modération, dont vous userez en de semblables rencontres, vous donnera ce fois plus d'avantage sur ces gens-là, que ne feroit le ressentiment, ni la contestation en des choses, au dessus desquelles vous devés mettre votre esprit. L'on dit à Rome, que l'interêt est un Maître des cérémonies le plus parfait & le plus absolu, qui se puisse établir, parce que chacun y honore son compagnon, selon qu'apparemment il doit avoir affaire de lui. C'est à peu près la même chose par tout ailleurs. Mais je soutiens, que ce même intérêt au contraire est le plus injuste & le plus imparfait de tous les Juges, puisqu'il n'observe nul ordre raisonnable, & qu'il défère presque toujours l'honneur à ceux, qui le méritent le moins. Il faut pourtant s'accommoder à tout, & puisque nous ne sommes pas pour reformer le monde, se rire de mille choses pareilles, qu'on y trouve autorisées par la coutume. Cela se fait aisément, & même avec plaisir, après quelques réflexions convenables & réitérées.

Souvenés-vous du précepte de Pythagore, qui vouloit, qu'on s'abstint de tout ce qui a

la queuë noire. Je vous en veux donner une interprétation différente de celle de Iamblique, & néanmoins assez propre, Il y a des reduits de conversation qui plaisent d'entrée, mais qu'on ne quitte guères sans y avoir reçu quelque mortification: Une certaine humeur chagrine & malfaisante de ceux, qui s'y trouvent, est cause, qu'ils rendent toujours de mauvais offices à la fin. Ce vous doit être assez, de les avoir reconnus pour vous en éloigner. Que le fruit de leur compagnie vous soit comme celui de l'Arbousier, qu'on nomme si proprement *Unedo* en Latin, à cause qu'il ne prend jamais envie d'en manger plus d'une fois. Et pour finir cette lettre par mes premières maximes, je vous ajouterais deux mots d'Italien, puisqu'il commence à vous plaire, *chi dorme co i cani, si leva con le pulci*. La pensée d'un Poëte Arabe se présente encore à mon imagination, pour vous la communiquer. Il dit, que le feu même ne se réduit en cendre, que parce qu'il vit en société avec elle. Vous ferez aisément l'application de ce caprice étranger, & qui tient du pays d'où il vient.

*Semite  
sap. c. 3.*



◊ ◊ ◊

DU  
MOIEN DE DRESSER U  
BIBLIOTHEQUE  
D'UNE CENT  
VRES SE  
LE E  
L E T T R E . XIII.

*MON* très *R. P.*

**J**e ne suis pas en si mauvaise humeur, que devoit être Seneque, quand il écrivoit au neuvième chapitre du premier livre de la tranquillité de cette vie, une si notable invective contre les trop curieuses & trop nombreuses Bibliothèques de son tems. J'ai toujours au contraire fomenté les inclinations de ceux de mes amis que je me suis apperçû être portés à faire de ces loüables amas de livres, dont le plaisir & l'utilité sont d'autant plus grands, qu'outre leur usage & la propre satisfaction de ceux, qui les possèdent, celle de beaucoup d'autres, qu'ils veulent obliger, lors qu'ils y ont recours, s'y trouve avec la

leur; *bonum quo communius, eo melius*. Est véritablement, si nous louons la charité de quelques bonnes personnes, qui font provision & distribuent par les villes des remèdes à beaucoup d'infirmités corporelles; quelle estime devons-nous point faire de ceux, qui ont de si belles boutiques, & si bien garnies de sûrs & véritables remèdes contre toutes les maladies de l'esprit? Ce qui me fait souvenir de la belle inscription, que ce grand Roi d'Egypte Osmanduas posa sur la porte de sa sacrée Bibliothèque, *ψυχῆς ἰατρῆιον, anime medicatorium*, au rapport de Diodore Sicilien. Ce n'est pas pourtant, que la reprehension de Seneque ne soit fort sentée, à l'égard de ceux, qu'on voit dans la vaine parade, & dans l'ignorante ostentation d'une Librairie, qui leur est souvent plus inconnue, que les pais, où ils ne furent jamais, *quibus libri non studiorum instrumenta, comme il dit, sed conversationum ornamenta sunt*. Ils furent depuis comparés par le Roi Alphonse aux bossus, qui ne sont jamais sans leurs bosses, & qui ne la voient jamais. Mais bien qu'il soit plus de ces *Φιλέβιβλοι*, que de *Φιλόσοφοι*, pour user des termes de Strabon, quand il parle du Bibliothécaire Appellicon, si est-ce que, considérant la chose nuëment en soi, je serai tou-

Lib. 1.

13 Geogr.

jours plus prêt à faire état de ceux, qui se plaisent à thésauriser ainsi en nombre de volumes, qu'à pointiller sur le peu de profit, que quelques-uns en retirent.

Voilà, mon R. P. ce que j'ai bien voulu vous mettre ici sur le sujet, dont nous parlions cette après-dinée, avant que de venir à la demande, que vous me faites, touchant l'achât de quelques livres. Pour y satisfaire, je vous dirai, que comme je sai bien, qu'il n'est pas permis à un chacun de se donner autant de ce beau meuble comme il pourroit en avoir de besoin: Aussi ai-je toujours crû qu'un honnête homme, dans une grande ville & pleine de gens savans, comme celle-ci, aiant recours en certaines occurrences & nécessités studieuses aux Librairies de ses amis, & à beaucoup de Bibliothèques, dont l'entrée est toujours assez libre, pouvoit avec fort peu de dépense, & par l'achât d'environ d'une centaine de volumes, se dresser une étude assez fournie, pour faire toute sorte de lecture. Car je considère les Livres comme étant ou d'une étude suivie & continuée, tels que sont tous ceux, qui traitent des Arts & des Sciences, ou d'un usage & service passager, & à tems, ainsi que sont les Onomastiques, Glossaires, Nomenclateurs, Vocabulaires, Dictionnaires, & Lexicons.

Quant à ces derniers, je tiens avec des personnes de grande literature, qu'on n'en sauroit trop avoir, & c'est une chose évidente, qu'il les faut posséder en pleine propriété, parce qu'ils sont d'un journalier & perpetual usage, soit que vous soiés attaché à la lecture & intelligence de quelque Auteur, soit que vous vacquies à la méditation ou composition de quelque ouvrage. Je voudrois donc pour commencer par ceux-ci, qu'il fit provision d'un Dictionnaire François-Latin, comme celui de Nicot, ou de Monet, & d'un autre Latin-François, comme sont ceux des Etienne. Qu'il eût de même un Lexicon Grec & Latin de Scapula, avec un autre Latin & Grec tel qu'est celui de Morel. Que si les Langues Hébraïque, Allemande, Espagnole, ou Italienne lui plaisent, il faut, qu'il se donne les meilleurs Onomastiques de chacune, comme le Pagninus pour l'Hebreu, le Dictionnaire de la Crusca, ou du moins son Compendium pour l'Italien, & le Vocabulaire Espagnol-Latin de Covarruvias ou de Nebriensis, pour ce qui touche la Langue Espagnole. Il a besoin encore des Dictionnaires de plusieurs langues réunies, tels que sont le Calepin, le Nomenclateur de Junius, & le nouveau Lexicon de Martinius. Ceux qui regardent

en particulier les Arts & les Sciences, lui sont aussi nécessaires, comme le Dictionnaire Poétique de Robert Etienne, le Géographique d'Ortelius, celui des Villes de Stephanus, le Philosophique des Goclenius, le Chymique de Rulandus, le Mathématique de Dasypodius, & l'Etymologique de Fungerus. Je mets au même rang les Antiquaires de Laurembergius, & de Lubinus; les Définitions des Gorris pere & fils, avec l'œconomie d'Hippocrate de Foësius, pour ce qui regarde la Médecine; & le Lexicon de Briffon en ce qui touche la Jurisprudence. Quand on a le Grec en singulière recommandation, il faut joindre aux précédens le Glossarium Vetus, le Suidas, l'Etymologicum Magnum, le Phavorinus Camertes, le Lexicon d'Harpocracion, l'Onomastique d'Erotian par Eustatius, & quelques autres semblables. Ensuite de ces Dictionnaires je mets volontiers, pour être quasi aussi nécessaires, les livres qui portent le titre de Bibliothèques, comme sont celles de Photius, de Gesner; de Possevin; & les autres particulieres, telles que des Historiens François, ou de quelque matiere déterminée. Je ne voudrois pas même négliger le Trésor Critique de Gruter, ni de certains ouvrages de pareille farine, parce qu'il se trou-

de des occasions, où ils peuvent beaucoup servir. Voilà donc comme avec vint-cinq ou trente volumes, je voudrois satisfaire à l'un des membres de ma division, qui regarde les livres de reprise, & qui ne sont utiles qu'en de certaines rencontres.

Quant aux autres, qui ont pour objet l'immensité des Sciences, plus le nombre en est grand, & même infini, plus je voudrois me restreindre à de certains Auteurs principaux, & qui semblent uniques, ou en fort petit nombre, en chaque Art ou Science. Car de même que nous nous pouvons accommoder de la plupart des livres de nos amis, & de ceux, qui se trouvent dans ces grandes & renommées Bibliothèques, aussi y en a-t-il, qu'il faut tellement se rendre propres par des lectures, & des notes particulières, sur lesquelles nôtre mémoire s'attache & se repose, qu'à moins de renoncer au métier des Muses, l'on ne sauroit se dispenser de les acquérir. C'est ainsi que nous voions les Artisans posséder chacun de particuliers instrumens, dont ils se servent mieux que de tous autres.

Or puisque la Théologie est la plus noble de toutes les connoissances, remarquons d'abord, qu'une seule Bible vous donnera avec le fondement de toute la positive, la plus an-



cienne & plus autorisée de toutes les Histoires, comme celle, qui commences par la création du Monde. La Somme de St. Thomas vous fera voir ensuite toutes les questions de la Scholastique, & vous tiendra lieu encore d'un bon Commentaire Chrétien sur Aristote. A l'égard de la Philosophie, où nous ne sommes aujourd'hui instruits que sur les principes du Péripatétisme, il faut de nécessité ~~avoir un~~ *tristote*, que j'accompagnerois toujours du divin Platon, & du riche trésor de Diogène Laërce, pour y voir les autres Systemes Philosophiques, & toutes ces belles pensées; qu'il a ramassées des plus grands personnages de l'Antiquité. Achetés après cela tous les Novateurs recens, qui ont fait bande à part, & qui se sont rendus chefs de parti, comme Telesius & son disciple Campanella, Raymond-Lulle, Jordanus Brunus, Patrice qui a fait les traités *novæ Philosophiæ, & Disquisitiones Peripateticarum*, Ramus, Carpentarius, Severinus Danus, Gorlaeus, Gomefius, & le grand Chancelier Anglois Verulamius. N'oublions pas nos intimes amis Baranzanus, & Gassendus, non plus que Sebastien Basson, Gilbert avec sa Philosophie magnétique ou aimantée, le Jesuite Cabzus, & Kirker son Coadjuteur.

Pour ce qui concerne la Médecine un Hippocrate pour l'ancienne, & un Fernel pour la moderne, doivent être pris par ceux mêmes, qui ne sont pas de cette profession, avec un Anatomiste, soit Du Laurent, soit autre, & un Herboriste tel que Mathiol sur Dioscoride. Et parce que la santé du corps est si importante & si jointe à l'esprit, je ne voudrois pas, que vous manquassiez d'un traité fait exprès pour elle, comme est celui de l'Ecole de Salerne, ou quelque autre semblable.

Aiés pour les Mathématiques les œuvres de Ptolomée, & d'Euclide, & particulièrement pour l'Astrologie, les systèmes nouveaux de Tichon, Copernic, Kepler, & Galilei. Les Chartes Géographiques tant anciennes que modernes, ne sont pas seulement d'ornement, mais de nécessité; sur tout le supplément d'Ortelius, pour l'intelligence des Histoires anciennes, & le dernier travail de Bertius sur ce sujet, quoiqu'assez imparfait. On se doit pourvoir sur les autres parties de ces disciplines selon l'envie que chacun a de s'y attacher précisément.

Il faut du moins avoir un Auteur de Chronologie, sur les tables duquel la mémoire se puisse tenir ferme.

Vous savés ce qu'elle est à l'Histoire, dont je ne vous dirai autre chose sinon, que sur les neuf Muses d'Herodote, & les cinq premiers Livres de Diodore Sicilien, qu'on peut nommer les Bibles du Gentilisme, la lecture de tous les autres se peut faire en les empruntant. Si ce n'est que vous aies épou-  
 le quelque Historien d'une affection singu-  
 liere. Je ne vous parle point du Berosé, ni  
 des autres Auteurs supposés par Annlus de  
 Viterbe, dont l'imposture ne peut plus trom-  
 per personne. Faites le même jugement de  
 l'Itineraire d'Alexandre Geraldin, & des An-  
 tiquités Hetrusques d'Inghiramius, vous con-  
 tentant d'en savoir la fausseté.

Les Corps du Droit Civil, & Canonique, suffisent à ceux, qui ne sont portés que d'un simple respect vers Justinien, & vers la Cour de Rome.

Vous aurés des préceptes de Rhétorique, & des exemples d'Orateurs, en Ciceron & Quintilien suffisamment. Mais je vous donne la Philosophie du premier, qui fait le quart de ses œuvres, avec Seneque, & le petit Épictete, pour des pièces de cabinet, que vous ne sauriés trop aimer, si vous êtes ami de la Morale, c'est à dire, de vous même. Peu de personnes s'exercent en l'éloquence

Grecque: de sorte, qu'il semble, que les Auteurs des Sciences, qui en ont écrit en cette langue, suffisent à cet égard.

Quant aux Poètes, un seul volume vous donnera tous les Grecs, un autre les Latins, & trois ou quatre moindres suffiront pour les langues vulgaires.

Je ne vous dis rien des livres de Chymie, ni de ceux de Magie, parce que nous considérons ici l'étude d'un esprit modéré & bien fait, sans avoir égard aux passions, ni aux déreglemens des autres. Si faut-il en avoir quelques-uns, pour savoir ce qu'il y a d'utile dans la Chymie, qui ne se promet rien d'extravagant, dont le *Tirocinium* de Beguin vous donnera quelque connoissance, & pour reconnoître ce qui se trouve véritable dans la Magie, qui ne sort point des bornes de la Nature, ce que le curieux Baptista Porta vous fera juger par sa Magie naturelle.

Mais il ne faut pas oublier ceux, qui nous ont particulièrement décrit de certains métiers, comme Vegece celui de la Guerre; Vitruve celui de l'Architecture; Marc Varron, Columella, & Caton, qu'on trouve reliés en un volume, celui de l'Agriculture; Rodolphus Agricola celui des métaux, & quelques autres encore de qui l'on peut pren-

de des lettres de Maîtres, ou de ceux qui ont fait profession d'enseigner.

Il me reste un Livre à vous nommer, que je n'ai réduit expressément sous aucun prédicament, ni mis jusqu'ici dans pas une classe, parce qu'il est transcendant & qu'il va par tout. C'est l'Histoire naturelle de Plin, qui est de si grand usage dans une étude, qu'en cette seule pièce vous posséderés en quelque façon une Bibliothèque entière.

Cela sera par elle, mon R. P. que je finirai ce petit diagramme, ou cette brève delinea-tion, que vous m'avez demandée. Je pense vous y avoir designé les Livres les plus nécessaires, soit pour être d'un usage & service quotidien, tels que sont les premiers; soit pour être de ceux, dont parle l'Orateur Romain, *in quibus immorari oportet & senescere*. Vous voyés, que j'ai fait un catalogue fort succinct de ceux-ci, tant à cause de mon premier dessein, que parce que je defere beaucoup au conseil, que nous a donné Seneque en ces mots, *Multo satius est paucis te autoribus tradere, quam errare per multos*: Quintilien nous l'a depuis repeté en ces autres termes, *optimis assuescendum est, & multa magis, quam multorum lectione firmanda mens, & ducendus est color*. Or vous savés, quelle est

Grecque: de sorte, qu'il semble, que les Auteurs des Sciences, qui en ont écrit en cette langue, fussent à cet égard.

Quant aux Poètes, un seul volume vous donnera tout ce qu'il y a de Grecs, un autre les Latins, & trois ou quatre autres suffiront pour les langues vivantes.

Je ne vous dis rien des livres de Chymie, ni de ceux de Médecine, parce que nous considérons ici l'usage de l'esprit modéré & bien fait, sans s'attacher aux passions, ni aux déreglemens de la Nature. Si faut-il en avoir quelques-uns pour savoir ce qu'il y a d'utile dans la Chymie, qui ne se promet rien d'extravagant, dont le *Tirocinium* de Beguin vous donnera quelque connoissance, & pour reconnoître ce qui se trouve véritable dans la Magie, qui ne sort point des bornes de la Nature, ce que le curieux Baptista Porta vous fera juger par sa Magie naturelle.

Mais il ne faut pas oublier ceux, qui nous ont particulièrement décrit de certains métiers, comme Vegece celui de la Guerre; Vitruve celui de l'Architecture; Marc Varron, Columella, & Caton, qu'on trouve reliés en un volume, celui de l'Agriculture; Rodolphe Agricola celui des métaux, & quelques autres encore de qui l'on p

de des lettres de Maître, en ce que chacun d'eux a fait profession d'enseigner.

Il me reste un Livre à vous nommer, que je n'ai réduit exprès sous aucun prédicament, ni mis jusqu'ici dans pas une classe, parce qu'il est transcendant & qu'il va par tout. C'est l'Histoire naturelle de Pline, qui est de si grand usage dans une étude, qu'en cette seule pièce vous posséderes en quelque façon une Bibliothèque entiere.

Ce seroit par elle, mon R. P. que je ferois ce peu de diagramme, ou cette brève delimitation, que vous m'avez demandée. Je pense vous y avoir deligné les Livres les plus nécessaires, soit pour être d'un usage & service quotidien, tels que sont les premiers; soit pour être de ceux, dont parle l'Orateur Romain, *in quibus commemorare oportet & sanescere*. Vous voyez, que j'ai fait un catalogue fort succinct de ceux-ci, tant à cause de mon premier dessein, que parce que je scie très beaucoup au conseil, que nous a donné Senèque en ces mots, *Multo satius est paucis re authoribus tradere, quam errare per multos*: Quintilien nous l'a depuis reperé en ces autres termes, *optimum assuescendum est, & multa magis, quam multorum lectio firmamentum, & succedens est color*. Or vous sçavez, quelle est

la couleur des hommes studieux, & ce que répondit l'Oracle à Zenon le Stoïcien, quand il lui demanda par quel moien il pouvoit vivre heureux? Si vous n'en avés mémoire, je vous en ferai d'autant plus librement souvenir, que les premiers Peres de l'Eglise se sont souvent servis de ces mêmes Oracles, pour autoriser les plus hauts mysteres de notre Foi. Sa réponse fut donc, au rapport de Diogene Laërce, qu'il obtiendrait facilement cette felicité, lors qu'il auroit acquis la couleur des trépassés; ce qui le porta à la lecture des Livres, & à l'étude serieuse des bons Auteurs, qui lui acquirent enfin avec la pâle couleur des morts, dont parloit l'Oracle, les sentimens, qui seuls peuvent donner moralement parlant la vraie felicité aux vivans.





\* \* \*

OOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOO

## DE L'AMOUR.

### LETTRE XIV.

**N**on, non, MONSIEUR, ne vous imaginez pas, que la passion d'amour soit si vicieuse, que beaucoup de gens la représentent. Elle n'a, non plus que les autres, que ses excès qu'on puisse raisonnablement condamner. La Nature l'avouë; les plus grands Philosophes, comme Socrate, l'ont reverée; & on peut dire, qu'il n'y a que le mauvais Demon, qui la persecute, souhaitant, que tout le monde lui ressemble, & que personne n'aime, puisqu'il ne se peut porter qu'à la haine. Mais je vous dirai bien dans la connoissance que j'ai de vôtre temperament, qu'il n'y a point d'homme, qui doive descendre plus librement que vous aux divertissemens, qui se prennent avec les femmes. Car comme les constitutions mélancholiques, dont la vôtre ne s'éloigne pas, y sont beaucoup plus portés que les autres, témoin celle du Lièvre, tenu pour le plus lascif & le plus mélancholique tout ensemble des animaux: Aussi est-il certain, qu'il n'y a

*Lib. 28.  
c. 4. & 6.  
Lib. 6.*

rien, qui serve tant à ces humeurs sombres & solitaires, ni qui en corrige si utilement le défaut, que les passe-tems amoureux. Plîne qui étend leur utilité sur diverses sortes de maladies, veut, qu'ils profitent particulièrement aux Atrabilaires. Et je me souviens d'avoir lû dans Athenée, qu'une Courtisane Grecque fut surnommée Anticyre, à cause, dit-il, qu'elle debitoit du Veratre, ou de l'Ellebore, à ceux qui en avoient besoin: Ce fut plutôt, à mon avis, parce que les recreations, qu'elle donnoit aux hommes travaillés de melancholie, leur étoient plus avantageuses, que toutes les herbes des Anticyres. Vous ne prendrés pas, s'il vous plait, ceci pour une approbation des plaisirs, qui vont contre les bonnes mœurs. Personne ne sauroit condamner plus que moi les voluptés des honnêtes. Quelques riantes qu'elles soient d'abord, j'ai appris d'Aristote à les regarder dans leur issue. Et quand je considère, que la même étoile de Venus, qui est nommée Phosphore le matin à cause de son agréable lumiere, s'appelle le soir Vesper, est cette triste avant-couriere de nos plus sombres nuits; je m'imagine facilement, que les Astronomes nous ont voulu faire lire dans le Ciel, ce que nous devons attendre en Terre

une Déesse, dont la plupart des contes-  
 mens se terminent par la douleur, & vont  
 fondre, comme autant de ruisseaux d'eau  
 douce, dans un Ocean d'amertume & de dé-  
 plaisirs. Si est-ce que la même Théologie  
 Paienne nous représente les amours, qui,  
 pour être les fils de Venus, ne sont pas tous  
 d'une même nature. Il y en a d'honnêtes &  
 de respectables, aussi bien que d'impudiques &  
 de condamnables. Et si cet *Ἔως*, qui s'écrit  
 avec un *Omega*, est tellement à rejeter, qu'un  
 Ancien disoit, que le plus grand des Dieux  
 Jupiter, ne pouvoit pas le recevoir & être  
 sage tout ensemble; l'autre *Ἔως* qui se con-  
 tente d'un petit *Omicron*, n'a rien que d'esti-  
 mable & a toujours passé pour divin. La  
 Fable reconnoit de même une Venus céleste,  
 aussi amie de la pureté de ses colombes,  
 qu'on a cru qu'elle abhorroit les ordures, &  
 le naturel immonde du Pourçau, d'où il est  
 aisé de tirer une très belle moralité sur nôtre  
 propos. Ce n'est donc que de l'autre Venus  
*Ἄφροδίτη*, qu'il faut se garder, comme de  
 celle, disoit Euripide, qui a mérité ce nom  
 plutôt parce qu'elle rend les hommes *ἄφρονες*  
 ou insensés, qu'à cause de sa naissance de  
 l'écume de la mer. Nous nous en pouvons  
 préserver par l'usage de la raison, qui nous

*Phornu-  
 rus de nat.  
 Deor. in  
 Ven.*

fera toujours reconnoître, què celui qui commande aux Dieux mêmes, si l'on en croit les Poètes, obéit aux hommes raisonnables, lors qu'ils lui savent donner la loi. En effet, soit que nous considérons l'Amour, comme un desir de l'immortalité selon Platon, soit que nous le définissons avec Aristote & S. Thomas un mouvement de l'appetit vers le bon & le beau, l'on ne sauroit légitimement le blâmer, puisque l'envie de nous perpetuer est si attachée naturellement à nôtre humanité, & que toutes les beautés d'ici bas, qui nous peuvent toucher, ne sont que des écoulemens & des dépendances de la Beauté suprême qui est au Ciel. Si l'amour étoit vicieux de lui même, il faut croire, que Salomon n'auroit pas pris son voile, comme il a fait, pour en couvrir les plus secrets mysteres de nôtre Religion dans son Cantique des Cantiques. Il est de son feu comme de mille autres choses excellentes, que le mauvais usage pervertit. Aristippe allant, selon la licence de son siècle, chez une Courtisane, soutint, que ce n'étoit pas l'entrée de son logis qu'on devoit tenir pour honteuse, mais l'obstination seule à y trop demeurer, & à ne s'en pouvoir tirer. J'avoue, que ce seroit un crime de parler aujourd'hui

sorte. Il faut avoir toute la probité de  
Crispian, & l'innocence de Synesius, pour  
éviter une fréquentation en des lieux si in-

commodes. Et difficilement au tems où nous  
vivons, les visites ordinaires, dont Socrate  
aimoit Aspasia, recevoient la favorable in-  
tervention, que leur donne le même Syne- *In Dion.*

Mais il n'y a point de Casuiste si rigou-  
reux qui vous défende de fréquenter des  
lieux d'honneur. C'est parmi elles, que  
vous verrez volontiers égayer l'esprit, &  
adoucir le temperament, que vous avez,  
par un amour vertueux. Faites choix  
de cela d'un sujet digne de vos affections,  
et vous y appliqués d'autant plus librement,  
car la passion amoureuse ressemble au Lier-  
re. Il est permis de faire cette comparaison  
de Plutarque, grim pant & se liant à tout  
ce qu'elle rencontre, ce qui nous oblige à  
donner un honnête attachement. En  
cas, comme je serois très fâché de vous  
voir dans une volupté reprochable, fustes-  
vous touché, comme cet Empereur Verus  
fut partian, sur des lits de roses, avec des  
tapis tressés de fleurs de lis, & em-  
baumés de parfums Persiques; Aussi me  
seroit-il fort, que vous fussiez scrupule  
de résister aux justes demandes de la Natu-

re, & à cette nécessité *Erotique*, tenue par Platon au cinquième livre de sa République pour beaucoup plus pressante & plus forte, que la nécessité Géométrique. Souvenez-vous là dessus de ce beau passage de Tertullien, *Natura veneranda est, non erubescenda. Concubitus libido, non conditio sœdavit. Excessus, non status est impudicus.* Et prenez en bonne part le conseil desintéressé, que vous donne un ami, au même tems qu'il peut dire aussi bien que le Pantalón de la Comédie, *io m'invocchio, & il mondo s'impunitisce.*



## DE LA BEAUTÉ.

### L E T T R E X V.

MONSIEUR,

Je ne suis pas en humeur d'acquiescer à tous vos sentimens, ni de vous accorder, que la Beauté soit une fleur qui ait toujours sa racine dans la Bonté. Il y a trop d'exceptions à faire sur cela, dans l'un & dans l'autre sexe. Les plus belles femmes ne sont

que trop souvent les plus beaux, ne font rien dire de pis. Et Niree, qui fut à Troie pour le plus agréable de tous ces Grecs, y fut encore reconnu pour utile. L'on peut dire d'ailleurs, comme Augustin, que Dieu permet assez souvent qu'on voie le vice paré du masque de la beauté, afin qu'elle ne soit pas prise pour un des plus grands biens, & que les personnes de vertu & de bon sens apprennent à n'en faire cas, qu'autant que la raison le veut: *pulchritudinem propterea largitur Deus etiam malis, ne magnum bonum videatur bonis.* Certes, si nous y voulons prendre garde un peu plus exactement, que ne fait le commun, nous trouverons, qu'il arrive souvent parmi nous la même chose, qui s'observe entre les Plantes qu'on nomme Simples, dont celles, qui ont le plus de vertu ou de force, sont ordinairement les moins éclatantes, & qui donnent le moins de satisfaction à la vue. Une belle ame n'emprunte jamais la recommandation du corps, ni de l'exterieur, non plus qu'une pierre précieuse du metal, qui l'environne. Et puis que la couleur de notre teint, ni la juste proportion de nos membres, d'où dépend la beauté humaine, ne sont pas en notre pouvoir, pourquoi mesestimerions-

leur de  
où il  
Bre-  
use  
i-

nous ceux, que la Nature n'a pas gratifiés de cette lettre de faveur, qu'elle imprime quelquefois au visage des personnes qui l'ont le moins méritée? Pour moi je trouve que le Cardinal Cajetan repartit fort bien à Louis Sforce surnommé le More, qui avoit fait un trop desavantageux jugement de lui sur sa mauvaise mine. Ce Prince de Milan allant au Couvent des Dominicains de la même ville, y vit Thomas de Vio alors Docteur seulement, mais qui avoit déjà acquis une partie de cette grande réputation qui le porta depuis au Cardinalat. Et parce qu'il étoit de fort chetive représentation, Sforce ne pût s'empêcher, ne le connoissant point, de dire aux Peres qui l'accompagnoient, qu'il s'étonnoit, qu'ils tinssent parmi eux un homme si mal-fait. Il fut desabusé sur le champ par le recit, qu'on lui fit du mérite extraordinaire de Cajetan, qui prit néanmoins sujet; dans une conférence qu'il eût quelque tems après avec cet usurpateur, de lui couler ces termes de justification: Que s'il eût été l'auteur de son être & de sa fabrique, il lui avouoit qu'il se seroit donné une plus agréable figure. Mais, que les hommes étant obligés de prendre en bonne par tout ce qui vient de la main de Dieu, comme il le faisoit de son côté; aussi



aussi y auroit-il d'ailleurs trop de rigueur de le rendre responsable d'un ouvrage, où il n'avoit rien contribué; avec ce mot du Breviaire, dont il se souvient fort à propos, *ipse fecit nos, & non ipsi nos*. Je veux vous ajoûter à cela l'observation, que fait le Cardinal Federic Borromée, neveu de celui que l'Eglise a canonisé, dans son traité *Della gratia de i Principi*, d'où j'ai pris ce que je vous viens de rapporter. C'est, qu'encore que le portrait de Cajetan le représentât plutôt agréable & de belle présence qu'autrement, il savoit avec certitude de ceux mêmes, qui l'avoient vu, qu'il étoit très laid & de fort mauvaise physionomie; les Peintres n'ayant pris la licence de le faire tout autre qu'il n'a été, que sur l'imagination, qu'un si grand Personnage devoit avoir eu un visage majestueux & plein de dignité. Surquoi vous pouvés vous souvenir de l'opinion de ceux, qui croient que Jesus Christ même ne posseda jamais cette beauté extérieure, que d'autres lui attribuent; son humilité, qui lui fit élire un Artisan pour pere putatif, l'ayant porté à se revêtir d'un corps petit, & si peu avantageux, qu'il attiroit les opprobres. Tertullien, qui

*Lib. de  
patien.  
p. 160.  
Lib. ult.*

*Jul. p.* chapitre d'Isaïe, que Saint Augustin allegue  
*228.* aussi au même sens dans l'interprétation de  
*Lib. de* plusieurs Pseaumes de David. Origene  
*carne Chr.* néanmoins au sixième livre contre Celsus,  
*p. 367. &* qui s'étoit fondé sur ce défaut de grandeur &  
*l. 3. adv.* de bonne grace, pour blasphemer contre  
*Marc.* l'humanité du Fils de Dieu, répond, que ni  
*p. 482.* les Apôtres ni les Evangelistes n'ayant rien dit  
*In Psal.* de si desavantageux touchant sa personne,  
*43. 118.* l'on pouvoit expliquer la Prophetie d'Isaïe al-  
*& 127.* legoriquement de ceux, à qui le même Dieu  
 n'a pas fait la grace de reconnoître la secon-  
 de personne de la Trinité, & qui ont mépri-  
 té la sainte parole, trouvant celle des Philo-  
 sophes Paiens beaucoup plus à leur gré. Mais  
 vous sçavez bien, qu'il y a d'anciennes medail-  
 les, qui ne le rendent pas le plus beau des  
 hommes, suivant le texte, *speciosus forma*  
*Rigalt. in* *præ filiis hominum*; & qu'on prend aussi cette  
*obj. ad* beauté, ou cet agrément de la forme inte-  
*Tert.* rieur, au même sens, qu'en disant de nous  
*q. 46.* dans les Ecoles, que nous sommes composés  
 de matiere & de forme. Quoiqu'il en soit,  
 c'est une pensée pieuse du Christianisme, que  
 les jeûnes, les veilles, & toute autre sorte  
 d'austerités avoient tellement consumé &  
 mortifié le corps de nôtre Sauveur, qu'à  
 l'âge de trente ans il paroïssoit n'en avoir

guères moins de cinquante: à quoi se rapporte ce que les Juifs, le voulant lapider, lui disent dans le huitième chapitre de Saint Jean, *quingenta annos nondum habes, & Abraham vidisti?* Quoi, vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous parlez d'Abraham, comme si vous l'aviés vû? Aussi Cardan se fondant sur de semblables passages, a bien osté rendre des raisons Astronomiques d'une vieillesse si avancée, & d'un visage si austere, si desséché, & si plein de taches, qu'on le prend pour un Lépreux dans le même lieu d'Isaïe que nous venons de citer, *putavimus eum quasi leprosum.* Car encore que cela reçoive une explication figurée, j'aime mieux appuyer les présuppositions de Cardan d'une véritable prophétie, que d'un faux texte de Joseph, qui n'a jamais nommé, comme il l'assure, *Jesum lentiginosum.* Au dire de Cardan, Saturne & Venus dans l'Ascendant de cette précieuse Nativité causèrent toutes ces disgraces, de même, qu'il se trouve dans d'autres parties de son Thème, ce qui donnoit à la Géniture (pour user des termes de l'art) une santé si ferme, & une beauté de corps si considérable. En cela ce Judiciaire ne semble pas être d'accord avec Tertullien, ni avec lui même, qui n'a fait que suivre le

Cardinal Pierre de Alliaco, le Calabrois, ~~St~~  
berius Ruffillianus, & quelques autres en-  
core plus anciens dans une si hardie en-  
prise, où il fait voir écrit au Ciel tout ce qui  
touche la vie de JESUS CHRIST, hormis,  
dit-il, la naissance d'une Vierge.

Or si Dieu même a méprisé cette beauté  
externe, & si la laideur de Cajetan, non  
plus que celle d'Esopé & de Socrate n'a rien  
de reprochable; pourquoi donner tant d'El-  
ges, comme vous faites, à une chose de si  
peu de considération? Ne m'avouerez-vous  
pas, que les Cantharides sont ordinairement  
de plus belle couleur, & bien mieux dorées  
que les Abeilles? En vérité, si un Auteur  
moderne a eu raison de dire, que la beauté  
Mâle n'est rien autre chose qu'une marque  
de la bonne constitution de la Puissance actif-  
ve dans la Génération: Et si par conséquent  
la beauté Femelle ne peut être prise que pour  
une marque de la bonne constitution de la  
Puissance passive dans la même Génération:  
Il demeure très évident, que toute sorte de  
beauté est trop sensuelle, & trop plongée  
dans la matiere, pour mériter les louanges  
exquises & spirituelles, dont vous avés vous-  
lu remplir vôtre lettre.

*De la  
Chambre  
Charact.  
des pas-  
sions c. 2.  
part. 5.*

  
**DE LA CURIOSITÉ.****LETTRE XVI.**

**MONSIEUR,**

**V**ous avés tort de me prendre pour un César en me demandant des Commentaires de nos Gaules. Je suis l'homme du monde, qui écris le plus mal volontiers des nouvelles: & quand j'y aurois de l'inclination, je me ferois conscience de vous en mander, vû que ce seroit fomenter vôtre mal, & vous entretenir dans une humeur vicieuse. Car puisqu'on met aujourd'hui entre les maladies de l'ame, la curiosité de savoir ce qui se passe à la Chine, ou dans quelque autre partie de la Terre moins éloignée de nous, je ne saurois sans pêcher donner nourriture à vôtre passion, ni contenter vôtre desir déréglé, d'apprendre ce qui se fait ou se dit ici, sans me rendre complice de vôtre crime. Contentés-vous donc, que je vous aie fait rire de cette nouvelle Morale, & qu'en continuant, je vous declare que je n'ai présentement nul-

les nouvelles, dont je vous puisse entretenir, plus fraîches que celles de Boccace, de Cervantes, ou de Straparole. Si l'on ne sauroit néanmoins, sans perdre vos bonnes grâces, se dispenser de vous écrire un peu plus au long que de coutume, j'aime mieux passer du ridicule au sérieux, & prendre le même sujet de la Curiosité, pour vous communiquer ce que je pense d'une chose, que je ne crois nullement mauvaise en elle même, mais seulement dans ses excès.

L'envie de savoir est si naturelle, qu'il y auroit trop d'injustice de la condamner absolument, & de faire un vice de ce qui sert de fondement aux vertus intellectuelles, la Science, la Sagesse, & l'Intelligence. Mais comme les meilleures choses ont toujours des limites, il en faut prescrire à celle-ci aussi bien qu'aux autres, & tenir pour constant, qu'on ne sauroit être curieux des Arts défendus, comme par exemple de celui de la Magie noire, sans offenser Dieu; ni de beaucoup d'autres connoissances, sans interesser la conscience. Ne savons-nous pas, combien la curiosité de nos premiers parens a couté cher à toute leur posterité? Et la Religion ne défend-elle pas celle de pénétrer jusqu'aux plus secrets conseils de la Providence? Il y en a

même une, qui pour ne se trouver pas si criminelle, ne laisse pas d'être à blâmer. On voit des curieux impertinens, sans être coupables. Et ce vain desir d'apprendre toute sorte de nouvelles,

- - - - - ut omne

Lucret.

*Humanum genus est avidum nimis auricularum;* <sup>l. 4.</sup>

a besoin d'être reprimé, parce qu'il est souvent indiscret, & qu'il témoigne presque toujours quelque légereté d'esprit. Ces bornes établies, je ne vois rien de plus propre à l'homme, ni de plus digne de lui, que l'envie d'apprendre & de s'instruire. Il n'est placé au milieu de la Nature, que pour s'informer de ce qui s'y passe. Le Monde est un Théâtre, sur lequel il peut jeter les yeux de toutes parts. Et la connoissance même des choses mauvaises, à les considérer en général, n'est pas condannable comme en est la pratique, parce qu'elles n'ont rien de vicieux dans l'entendement comme dans la volonté. Je sai bien, que l'Ecole blâme ordinairement, avec Saint Thomas, jusqu'à la recherche de la vérité dans les créatures, si l'on ne fait réflexion sur le Créateur, & si l'on n'a pour but de le reconnoitre par le moien de ses œuvres. Mais dautant que ce n'est pas de moi

que vous devés attendre des leçons de Théologie, je vous renvoie à ce que les Docteurs enseignent de cette sorte de curiosité, qu'ils censurent, pour vous dire l'averfion, que j'ai d'une autre, dont fort peu de personnes se peuvent vanter d'être exemts.

*Lib. 2. de  
visa sua.* Le desir de savoir ce que chacun pense de nous est si grand, que j'entre dans le sentiment de Marc Antonin, qui ne croit pas, que nôtre nature soit sujette à une plus grande misere. Nous nous devrions contenter, dit-il, de rentrer en nous-mêmes, de nous y observer & nôtre propre Génie, sans vouloir pénétrer jusques dans l'interieur des autres par une curiosité d'autant plus ridicule, qu'elle nous seroit tout à fait desavantageuse si nous la pouvions satisfaire. Car il faut tenir pour constant, qu'eu égard aux jaloufies, aux ingrattitudes, & aux autres defauts ordinaires des hommes, s'il nous étoit possible de voir ce que nos amis mêmes, ou ceux, qui se disent tels, ont souvent dans le cœur, nous en serions mortifiés au dernier point. Et je soutiens que s'il y avoit moien d'avoir un miroir magique, qui nous découvrit à nud toutes les envies, les perfidies, & les mauvaises volontés, qui nous regardent, il seroit plus à propos de le casser ou de s'en défaire, que



de le conserver & retenir, avec les inquietudes & les chagrins qu'indubitablement il nous donneroit. Aussi ne lisons-nous jamais sans une grande estime dans les Histoires, la modération de ceux, qui ont sçû commander à leurs appetits en des rencontres, où d'autres auroient voulu contenter leur curiosité. Les Atheniens renvoierent à Philippe de Macedoine les lettres qu'il adressoit à Olympias; sans que la jalousie qu'ils avoient de sa grandeur, ni l'espoir de découvrir quelque secret qui les touchât, leur eût pû persuader de les ouvrir. Alexandre victorieux porta le même respect à celles que Darius avoit écrites à sa femme. Caligula dans ses beaux *Suet. art.* commencemens brûla beaucoup de papiers <sup>15.</sup> de sa mere & de ses freres, capables de donner de l'apprehension à plusieurs personnes, protestant avec serment, que c'étoit sans les avoir regardé: Et il refusa de recevoir un libelle ou mémoire, qui regardoit la sûreté de sa vie, comme n'ayant rien fait, disoit-il, pour être haï, ni qui lui dût faire prêter l'oreille à des delateurs. Pompée mit au feu toutes *Dio. Cass.* les dépêches, & autres instructions, qu'avoit <sup>l. 71. &</sup> Sertorius, en aiant empêché la lecture. Marc *Exc.* Antonin pratiqua la même chose une autre *Const.* fois, par cette belle considération, qui se voit

dans Dion, qu'il ne desiroit pas avoir par force quelque sujet de ressentiment contre qui que ce fût. Et Commodus son successeur ne voulut jamais écouter un Manilius Secrétaire de Cassius, qui s'offroit à révéler beaucoup de choses, faisant aussi jeter dans le feu toutes les lettres qu'il avoit, afin que personne ne prit connoissance de ce qui étoit dedans.

Je grossirois trop cette lettre, si je venois aux exemples modernes, & je vous serois peut-être importun, si j'exagerois toutes les sottises, que la curiosité de l'avenir fait faire à une infinité de gens, qui se rendent malheureux par son moien avant le tems de leurs infortunes, & qui corrompent de même tout le bien, qui leur peut arriver, par l'impétience qu'ils ont de le connoître, jointe à la crainte, qu'il ne succede pas. Si l'Empereur Hadrien a été le plus curieux des hommes, comme on le dit, il peut passer encore pour le plus miserable de tous. Et néanmoins, quoique l'excès de cette passion soit fort à craindre, ce n'est pas à dire pourtant qu'on soit obligé d'y renoncer absolument. Le défaut de curiosité est une autre extrémité qui cause quelquefois d'étranges préjudices. Je sai bien que César ne se trouva pas mal, d'a-

voir dit, à demain les affaires : Mais il en courta la vie à cet Archias souverain Magistrat de Thebes, & à un nombre infini de ses Citoyens, d'avoir usé des mêmes termes, négligeant d'ouvrir un paquet de lettres, qui découvroit une conspiration de bannis. Finissons par une autre observation de Cardan, qui donne cet important aphorisme dans sa Prudence civile, qu'il faut tenir pour les plus grands ennemis que nous aions, ceux, qui, sous un prétexte de familiarité, s'informent trop curieusement de nos pensées, de nos desseins, & généralement de ce, qui nous touchant ; ne les regarde point. En effet, leur dessein est sans doute, de prendre par là le plus d'avantage sur nous qu'il leur est possible, & de faire ce que le Satyrique Romain reproche aux mauvais serviteurs.

*Scire volunt secreta domus, atque indetimeri.*

Ce n'est pas peu faire, que d'éviter de telles embûches, & à des François, comme nous sommes, de faire, qu'on ne nous puisse reprocher un vice, dont César accuse toute notre nation, comme celle qui arrétoit les passans sur les grands chemins, & les Marchands forains en plein marché, pour leur faire dire par force des nouvelles.

*Lib. 4.  
de bella  
Gall.*

~~DES FESTINS ET DES PARASITES.~~

D E S F E S T I N S E T D E S  
P A R A S I T E S .

L E T T R E X V I I .

M O N S I E U R ,

**P**renés garde, que l'ordre du festin de ce  
Seigneur Alleman, où l'on vous a fait  
vi à la mode de son país les grosses viandes  
après les delicates, ne soit plus contre nature  
usage, que contre la raison. Car j'ai bonne  
mémoire d'avoir lû en plus d'un lieu, que  
Socrate ne defendoit rien si expressément,  
que cette sorte, soit de boisson, soit de  
viande, qui donne de l'appetance: (pour  
user de ce mot) au delà de la faim & de  
la soif. Et vous pouvés voir dans un Au-  
teur Arabe, qu'on a depuis peu donné en  
public, cet important précepte contre la  
gourmandise, de manger toujours les plus  
delicats morceaux les premiers. En effet ces  
saupiquets & ces ragouts, qui succedent aux  
viandes solides, n'ont été inventés que pour  
irriter un appetit satisfait; comme l'hypocras  
& assez d'autres breuvages, sont plus propres

*Marc. 7.**Satur. c. 4.**Semite**Sap. c. 5.*

à boire sans soif, qu'ils ne sont bons à l'éteindre. Ce n'est pas, que je condamne absolument la diversité des mets, & que je ne me souviens bien de ce mot d'Hippocrate, rapporté par Macrobe, que l'homme étant composé de fort différentes parties, une nourriture trop simple, & trop unie, s'il faut ainsi dire, ne lui peut pas convenir, *si homo non unum, nutriendus est ex non uno.* Je n'ignore pas non plus, qu'après avoir bû pour s'humecter & se rafraîchir, les Philosophes les plus austères ont donné quelque coup de verre à la gaieté; & qu'on peut même imiter ce Stratonice, qui buvoit encore de peur d'avoir soif, après s'être suffisamment desalteré. Mais je soutiens, que les friandises, tant du boire, que du manger, qui viennent lors qu'on a pris toute la réfection, & que Seneque nomme fort proprement *oblectamenta ad edendum saturos cogentia*, ne sauroient être trop condamnées. Ep. 109. Quand un estomac n'en peut plus, & que la bouche même est lassée d'avoir tant travaillé à l'assouvir, on présente des vivres, tellement apprêtés & sophistiqués, qu'outre, qu'ils réveillent le goût le plus perdu, ils s'avalent insensiblement & sans avoir la peine de les mâcher. Je n'attens plus que l'heure, disoit un Ancien sur cela, qu'on nous donnera les

*Sen. ep. 96. ducata ponantur ;* & vous vous pouvez souvenir d'un certain Sagaris, dont parle Athénée, qui faisoit mâcher par sa nourrice tous les alimens, dont il se nourrissoit, encore qu'il fût fort âgé, trouvant, qu'il y avoit trop de fatigue à le faire lui même.

Mais pour n'exagerer pas davantage ce qui se peut dire là-dessus, contre le mauvais usage de nos tables, je viens à cet homme, que vous dites, qui se trouve toujours sans être prié, comme les Myconiens, aux lieux, où il est assuré de trouver la nappe mise. Celui, dont vous voulés parler, ne m'est pas inconnu.

*Juv. sat.*

- - - *rarum & memorabile magni*

2.

*Gutturis exemplum.*

*Ios. ant.*

*Jud. l. 9.*

*C. 10.*

Et pour montrer, que je le remarque bien, n'est-ce pas le même, qui ne pouvoit dernièrement comprendre, que Samson, le plus fort des Israélites, n'eût jamais bû que de l'eau ? Ace que je puis voir par ce que vous m'écrivés, les Parasites, comme lui, auront beaucoup à souffrir par tout, où ils vous rencontreront. Si serés-vous toujours contraint d'avouer, que leur nom, qui semble si odieux, n'a pas été toujours pris en si mauvaise part. Athénée le fait voir par cent passages de différens Auteurs,

*Lib. 6.*

qui montrent, que la qualité de Parasite n'étoit pas seulement honorable, mais qu'elle étoit même autrefois un terme de vénération & de sainteté: Il rapporte entre autres textes les vers d'un Diodore de Sinope, où le plus grand des Dieux Jupiter Philius passe pour le premier de tous les Parasites. Et n'y lisons-nous pas, que les Bardes des Celtes, qui étoient les Poètes de nos anciens Gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit par honneur leurs Parasites? Tant y a que vôtre Pamphagus se peut vanter d'être considéré jusques dans les festins, comme un des plus habiles hommes du monde. Auguste étoit bien aisé d'ouïr en mangeant ceux, que Suetone *Art. 74* nomme *Aretalogos*. L'Empereur Severe en avoit d'autres entre lesquels Lampridius met le grand Ulpian, qui l'entretenoit de propos d'étude & de récréation tout ensemble, *ut haberet fabulas litteratas*, dit cet Historien. Et les Grecs ont fait grand état de leurs Deipnosophistes, & de leurs *τραπεζοφίτοις*, qui étoient écoutés avec admiration, lors qu'ils prêchoient sur la vendange. Pourquoi n'estimerons-nous pas autant ceux, qui sont encore aujourd'hui la même profession? Et pourquoi les Parasites de ce tems seront-ils de

pire condition que ceux des Anciens, s'ils ne leur cedent nullement en tout ce qui concerne le métier, dont ils se mêlent? L'amour que celui, dont vous faites de si bons contes, a pour les bonnes tables, lui a fait apprendre par tables, tout ce qu'il fait. S'il n'a pas vu ce que les Livres ont de meilleur, c'est qu'en les ouvrant, il court vite à leur table, qui ne se trouve qu'à la fin, & d'où l'on ne peut presque le retirer, aiant cela de commun avec Protogene, que *nescit manum de tabula*. A la vérité il hait extrêmement celles, qu'on nomme d'attente; ce qui lui a donné quelquefois de grands dégouts des plus belles pieces d'Architecture. Mais en recompense il a des transports d'amour merveilleux pour ces anciennes loix Romaines qu'on nommoit des douze Tables, & il ne peut s'empêcher, de témoigner l'envie qu'il porte à tant de vieux Jurisconsultes, qui les avoient toujours toutes douze devant eux, sans être obligés de porter leur vûe sur un moins agréable objet.

Vous jugés bien, que je m'accommode à vos railleries, & que c'est pour vous damer le pion, que je me dispense d'écrire de la sorte. Il est vrai pourtant, que tout ce qu'on a conté des Tithymalles, des Cherephons, & de leurs semblables, se peut fort bien ajuster à ce





15. Geog.  
Camden.  
2. hist.

Cap. 7.

l'eût pris au même lieu : Pamphagus ne trouve point de plus bel apophthegme dans tout Laërce, & il s'en est souvent servi, la bouche & les mains pleines de Ratons & de Craquelains dans la Foire Saint Germain. Il allegue là dessus ce que Strabon observe des Indiens, qui mangeoient à toutes heures. Il louë la Reine d'Angleterre Elisabeth, & le Duc de Savoie, qui prenoient leurs repas à telle heure indifféremment du jour ou de la nuit, qu'ils avoient appetit. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à ceux, qui l'ont toujourns ouvert comme Pamphagus, de le contenter par tout & autant de fois, qu'ils le peuvent faire? Il ne fauroit souffrir ce mot de l'Ecclesiaste, *melius est ire ad domum luctus, quam ad domum convivi*, qu'il veut avoir été ajouté par quelque Rabin de Samarie, parce qu'à son dire Salomon enseigne ailleurs une toute autre doctrine. Il préfere Eschyle à tous les Poëtes Tragiques & Héroïques, comme celui, qui naïvement représenté Jason son principal Héros yvre sur le Théâtre. Enfin il tourne à son avantage tout ce qu'il a lû ou entendu dire, se mocquant à son tour du reste du monde, & de ceux mêmes, qui prennent plaisir à lui faire faire les meilleurs repas, *stultorum divitum adrosor, & quod sequitur ar-*

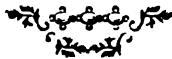
, & *quod duobus his adjunctum est deri-*  
 pour parler de lui, comme Seneque *Ep. 27.*  
 it d'un *Satellius Quadratus*, qui vraisem-  
 lement ne jouïoit pas mieux son person-  
 e. Son seul malheur, & la seule plain-  
 u'il fait contre la Nature, c'est, qu'elle ne  
 it pas donné la faculté de se vuider le  
 re, quand il voudroit, comme à cet ani-  
 Rosomaca de Moscovie, qui en est quit- *Micheooo*  
 our le presser un peu entre deux arbres, *Olaus.*  
 aïsant par ce moien que manger toute sa *Gefuerus.*  
 s'il trouve dequoi.

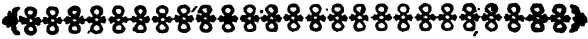
est ce que je vous ai voulu donner pour  
 ir de dessert au festin, que vous m'avez  
 aisamment décrit. L'antipathie, où mon  
 perament me porte contre les grands man-  
 rs, & l'aversion que j'ai toujourns eue des  
 asites, m'ont suggeré ces trois ou quatre  
 exions, dont j'ai accompagné les vôtres.  
 uelqu'un plus austere que nous ne som-  
 i, s'en veut scandaliser qu'il prenne gar-  
 que nos libertés sont innocentes, & nos  
 eries de saison dans le Carnaval,

- - - & *istos*

*Ut non laudandos, sic tamen esse jocos.*

*Ovid. 1.*  
*Trist. el. 8.*





## DES EPITHETES.

## L E T T R E XVIII.

*MONSIEUR,*

**V**ous voulés, que je vous mette par écrit les Epithetes, que nous remarquâmes dans nôtre dernière promenade être propres à beaucoup de Grands Personnages. Je n'ai pas de mémoire, pour vous satisfaire pleinement; mais j'ai assez d'affection, &, si nôtre amitié peut souffrir, que je parle ainsi, d'obéissance, pour vous contenter, autant qu'il me sera possible en ceci, que vous dites fort bien n'être pas absolument inutile. Car si les Philosophes, & sur tous les Stoïciens, ont eu raison de croire, que les noms, généralement parlant, servoient infiniment à reconnoître jusqu' à la substance des choses; l'on ne sauroit nier, que les Epithetes, qui sont comme de secondes appellations, inventées pour donner une plus parfaite designation de ce qui est déjà nommé, ne doivent passer pour très considérables.

Commençons par ce Mercure Egyptien, honoré du surnom de *Trismegiste*, qui n'a été donné depuis lui à personne. Entre les Philosophes de Grece, Hippocrate & Platon ont eu celui de *Divins*; & le dernier des deux est encore connu par cet autre de *Moïse Athenien*, comme Philon Juif est appelé le *Platon circoncis*. Le Sage Socrate, le *Iuste* Aristide, le *Bon* Phocion, sont des termes ordinaires; & l'on n'a point parlé d'Archelaüs Précepteur de Socrate, non plus que de Straton de Lampsaque disciple de Théophraste, sans les nommer *Physiciens*. Aristote passe pour le *Génie de la Nature*, qui a laissé un grand nombre de Sectateurs, dont la plûpart sont aussi souvent cités par leurs Epithetes, que par leurs propres noms. Averroës est il y a long-tems le *Commentateur* par excellence; comme Alexandre Aphrodisien l'*Interprete*, & Ioannes Grammaticus le *Laboricux*, ou *Philopone*. Depuis, Petrus de Apono a été batilé dans l'Ecole, du nom de *Conciliateur*; & Richard Suiseth de celui de *Calculateur*. Albert Evêque de Ratisbone ne s'y nomme jamais sans ajouter le *Grand*; Pierre Abailard y a mérité le surnom de *Dialecticien*; & Ican d'Oxford ou de Baconthorpe, celui de *Doctor resolutus*. Grégoire de Nazianze y est aussi le

*Hornius*  
*hist. phil.*

1. 6. c. 2. & *Théologien*; Pierre Lombard le *Maître des*  
*Balaus. Sentences*; Saint Thomas le *Docteur Angéli-*  
*que*; Scot son Antagoniste le *Docteur subtil*;  
 Alexander Ales le *Docteur irrefragable*; Hen-  
 Lilius Gy- ri de Gand le *Docteur solennel*; Michel An-  
 raldus de grïanus le *Docteur inconnu*; Gerson le *Do-*  
 Pœt. *cteur Très Chrétien*; & Raimond Lulle le *Do-*  
*cteur illuminé*. Alanus qui a fait l'Anti-Clau-  
 dien contre Rufin, fut aux Allemans, il y a  
 près de quatre cens ans le *Docteur Universel*;  
 Je trouve, que Saint Hilaire & Saint Bonaven-  
 ture ont tous deux obtenu le surnom de *Do-*  
*cteurs Seraphiques*; & Origene celui de *Syn-*  
*tactique*, ou de *Compositeur*. Ocham, chef des  
 Nominaux, a eu le titre de *Venerabilis in-*  
*ceptor*? Rabbi Mosès celui de *Docteur perple-*  
*xorum*; & Thomas Domus celui de *Docteur*  
*Veritatis*. Vous pouvés vous souvenir en-  
 core de deux autres, dont l'un est *Martinus*  
*contra communem*, & l'autre, *l'Idiot*, dont on  
 voit les ouvrages dans le second tome de la  
 Bibliothèque des Peres, n'étant connu que  
 par ce surnom, qui seroit une injure, si son  
 humilité ne le lui avoit fait prendre, *nominis*  
 Lib. de *proprio ex humilitate suppresso*, dit Bellarmin.  
 script. Ec- Les autres Facultés en ont donné de sembla-  
 lesf. bles à leurs Professeurs, aussi bien que la  
 Théologie. Durandus entre les Jurisconsul-

tes a eu celui de *Speculator*. Lucas Ripa ce- Lilius Gy-  
raldus de  
Poët.  
lui de *Magister syllabarum*, que lui acquit  
l'exacte connoissance des accens, ou de ce  
qu'on nomme aux Colleges, Quantité. Et  
parmi les Médecins Campegius, & Dedondis  
se disputent cet autre de *Aggregator*. Rasis  
est parmi eux leur *Experimentator*.

Il me souvient que nous passâmes de ces  
hommes de lettres à ceux d'action, pour y  
remarquer, qu'encore que les Alexandres &  
les Pompées aient rendu le titre de *Grand* si  
considérable; que les premiers hommes de  
toutes les Monarchies en ont été honorés; la  
flaterie fit trouver aux Milesiens un autre titre Apian.  
encore au dessus, quand ils surnommerent  
*Dieu* cet Antiochus, qui les avoit delivrés d'un  
Tymarche, dont la tyrannie leur étoit insup-  
portable. Le nom de ce dernier nous fit ob-  
server ensuite, comme l'on s'est plû quel-  
quefois à renverser les plus beaux Epithetes  
par des allusions ingenieuses & desavantageu-  
ses tout ensemble. Car au lieu de dire An-  
tiochus *Epiphanes*, nous voions dans Polybe  
& dans Athenée, qu'on prononçoit *Epimanes*,  
pour le taxer de beaucoup de folies, qu'il a-  
voit faites. Ceux d'Alexandrie, irrités con-  
tre Ptolomée *Evergete*, ou le *Bienfaisant*, l'ap-  
pelloient ordinairement *Caquergete*, ou le

*Malfaisant.* Et les propres noms mêmes ont reçu des inverfions ou renverfemens de lettres, tantôt en bien, & tantôt en mal. Ainfi Antiftihene pour fe railler de *Platon*, prononçoit *Saton*, c'est à dire, *Bien emmanché*. *Epicure* nommoit de même *Democrite Leroclite*, ou *Lemocrite*, & *Chryfippus*, *Chefippus*. On a dit *Biberius* pour *Tiberius*. Et dans nôtre Histoire le Duc de Savoie, fous qui un *Bellegarde* perdit le Fort de Barraut, ne le nomma plus que *Mallegarde*. Au contraire, la ville de *Malevent* fut appellée *Benevent* par les Romains; & celle d'*Epidamnum*, *Dyrrachium*, afin d'ôter le mauvais préfage des premieres dictions; comme Iean Leon nous apprend, que les Arabes changèrent le nom à la ville de *Siene*, qui fignifie *Laide* en leur langue, & lui donnèrent celui d'*Afna*, qui veut dire *la Belle*. Le Philofophe *Lycon* fut nommé *Glycon*, recevant fort à propos une lettre de plus qui témoignoit la douceur de fon langage. *Lupicane*, femme de l'Empereur Iuftin Premier, & dont le nom Latin a du rapport à celui de *Lycon*, prit à fon Couronnement dans Constantinople celui d'*Euphemie*, qui la pouvoit autant honorer, que l'autre fembloit la diffamer. Mais nôtre deffein n'étant pas de parler du changement des noms propres, qui

*Matth.*  
*tom. 2.*

*Tite Live*  
*& Plin.*  
*Lib 8. Af-*  
*fr. Diog.*  
*Laert.*



eût menés trop loin, nous reprîmes les Epithetes par la considération de ceux, qu'on a souvent donnés avec cette espece d'Ironie, de moquerie, que les Grecs appellent *Proteroi*. Trois Ptolomées Rois d'Egypte ont été traités de la sorte, quand on nomma le premier *Philadelphie*, l'autre *Philometor*, & le troisiéme *Philopator*, quoi qu'ils eussent été élevés & fait mourir leur frere, leur mere, & leur pere. Il y a d'autres Epithetes, qui paroissent injurieux, & qui néanmoins sont honorables en effet. Car il ne faut point s'offenser, qu'on ne s'offensât d'être loué d'après les oreilles de Pourceau, des mains de la Vierge, des yeux de Dragon, un nez de Corbin, une mémoire de Chien, ou une queue de Singe, encore que ces animaux soient en toutes ces parties, dont ils ont été comparés, à ce qu'on dit, beaucoup plus qu'on ne les a.

Mais nous ne voulés pas, à ce que je crois, vous rapporter, quand je le pourrois, cette infinité de surnoms Grecs, Latins, & autres, dont nous parlâmes, & qui ont été, que de simples Epithetes, attribués aux premières personnes de quelques Familles. Valere Maxime, ou Probus, en ont un petit traité pour ce qui touche leur

nation. Pline montre en divers chapitres du livre onzième de son Histoire naturelle, & en d'autres lieux encore, comme les *Strabons*, les *Coclites*, les *Scaures*, les *Vares*, & autres semblables, doivent leurs surnoms à des marques corporelles; les *Stolons*, & *Frondities*, à des arbres; & les *Pifons*, *Fabies*, *Lentules* & *Cicerons*, à des legumes, dont ils affectionnoient la culture. Macrobe aussi sur la fin du sixième chapitre de son premier livre des Saturnales traite le même sujet. Nos Rois & Princes ont presque tous leurs Epithetes de même que ceux des autres. Il y en a de plaisans, comme celui d'un Fouques d'Anjou dit *Grifegonelle*, & celui d'un Raimond de Barcelonne, dit *Tête d'Etouppi*. Les Castillans surnommèrent le Roi Alphonse *le Main percée*, à cause de sa liberalité; & Ferdinand *el Emplazado*, c'est à dire *le cité en Justice*. Garcias Sanctius, qui fut appelé *le Tremblant*, me fait souvenir d'un Consul Romain, dont parle Tite Live, qui se nommoit *Q. Martius Tremulus*; & de ce delateur *Timidius*, dont s'est souvenu Joseph au dix-neuvième livre de ses Antiquités Judaïques chapitre premier. Il se trouve de ces termes, qui ont un si grand rapport à d'autres de nôtre langue, comme le *Divitiacts* de

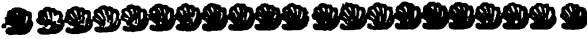
César, à *Richardiere*; le *Lycisque* des Grecs, à *Louvet*; & le P. Aurelius *Pecuniola* de Valere Maxime, à ceux qui se nomment *Argenton*, ou *Argenteau*. La douceur de Q. Fabius Maximus lui acquit le surnom de *Ovicula*, ou de Brebiette; & à P. Scipio Nasica celui de *Corculum*, ou de *Petit-cœur*, si ce ne fut plutôt à cause de son grand esprit, qu'il fut ainsi appelé, comme le veut S. Aurelius Victor dans ses Hommes Illustres.

C'est le sommaire; que vous m'avez demandé de nôtre entretien, sinon qu'un d'entre nous, qui faisoit plus profession que les autres de Jurisprudence fit cette observation, que c'étoit une marque de servitude parmi les Romains de n'avoir qu'un nom, alleguant là dessus la Loi *Cum precum* du titre *De liberali causa*, au Code. Leur proverbe *Trium literarum homo*, prouve la même chose, encore que par raillerie ils s'en servissent pour dire l'injure de *Fur*, ou de Larron; comme en les imitant un homme de trois lettres signifie en François un *Fat*, ou un *Sot*. Quoiqu'il en soit, les Epithetes firent la plupart de leurs surnoms, qui devinrent honorables, encore que beaucoup fussent ridicules, & même honteux, dans leur principe. Car par exemple celui de Servius fut la marque de la

Lib. 14.  
hiff.

naissance servile d'un Roi des Romains, si nous en croions Denys d'Halicarnasse au commencement de son quatrième livre, plutôt que cet Auteur du traité de *Prænomine*, qui veut que celui-là fût nommé *Servius*, qui *mortua matre in utero servatus erat*. Mais il y en a, qui sans controverse furent infames dans leur origine, & très glorieux dans la suite des tems. Cet Espagnol Paulus, dont Ammien Marcellin fait mention, & qui savoit si bien faire des intrigues dans la Cour de l'Empereur Constantius, qu'on lui donna le surnom de *Catena*, ou de la *Chaine*, pouvoit laisser une posterité riche, & qui eût tenu à honneur d'être nommée comme lui. Nous donnerions aisément assez d'exemples modernes de cela, s'il n'étoit plus à propos de briser ici pour ne pas irriter les Fées, & pour finir avec le papier, que j'ai rempli de plus de pédanterie, que je ne pensois, encore que, je visse bien d'entrée, que le sujet m'y obligerait.





D E  
L'INSOLENCÉ DES RICHES.

L E T T R E   X I X .

*M O N S I E U R ,*

**L**a mauvaise réception, que vous a faite cet insolent Richard, venu comme un champignon dans une nuit, ne vous doit pas étomer. Il n'en fut jamais autrement, & vous pouvés voir par ces vers ce qui se pratiquoit à Rome, lors qu'elle étoit la plus civile,

*Rara domus tenuem non aspernatur ami-* Paneg. ad  
*cum,* Piso.

*Raraque non humilem calcat fastosa clien-*  
*tem.*

Ovide dit, que du même tems il n'y avoit point de plus grande barbarie que d'être pauvre, & cela est encore vrai au sens qu'il le dit,

- - *barbarum est grandis habere nihil.* 3. am.

Mais je trouve, que la barbarie est sans comparaison plus grande du côté des richesses,

qui rendent si insupportables ceux, qui les possèdent depuis peu, qu'on diroit, qu'ils ont dépouillé l'humanité, en quittant leurs vieux haillons, pour prendre des habits de Princes. N'avoit-il pas bonne grace de vous railler sur vôtre demeure Philosophique, en vous faisant parade de ses alcoves dorées, & de ses superbes appartemens, lui, que nous avons vû, n'ayant pas dequoi faire jouer un aveugle, & qui eût été abominable par les loix du Levitique, comme rampant misérablement sur la terre? En vérité le même Aristote, qui met au quatrième livre de ses Politiques la vraie Noblesse dans la possession des richesses anciennes, jointes à la vertu, a raison de dire ailleurs, que ceux, qui ne les ont que d'une nouvelle acquisition, ont les mœurs bien différentes de celles des Nobles, parce qu'ils sont comme dans une ignorance des biens, dont ils jouissent, & dont ils ne font pas le bel usage, ὡσπερ γὰρ ἀπαιδευσία πλούτου ἐστὶ τὸ νεόπλουτον εἶναι nam quasi imperitia divitiarum est, novum divitem esse.

Cap. 11.

Cap. 8.

5. Rhet.

c. 16.

Or si cette ignorance paroît dans la plupart de leurs actions, elle est extrême en ce qu'ils mesestiment ceux, qui trouvent plus de satisfaction dans une médiocre fortune, & dans la frugalité, qu'eux parmi le luxe, ou

dans toute leur opulence. Pour moi, je ne  
 crois rien de plus véritable, que cette belle  
 sentence d'Epicure, rapportée par Clement <sup>6. Strom.</sup>  
 Alexandrin, selon laquelle l'indépendance  
 philosophique, où cette pleine satisfaction  
 que trouvent les Philosophes dans leur petite  
 condition, est nommée le plus grand tré-  
 sor de la vie, *πλοισκώτατον αὐτάρκεια πάντων,*  
*sufficiensia res est omnium ditissima.* Je sai bien,  
 disoit Caton le Censeur selon ce sentiment, <sup>A. Gell.</sup>  
 que plusieurs personnes me reprochent le de- <sup>l. 13. c. 22.</sup>  
 faut de beaucoup de choses: mais je pense  
 avoir bien ma raison d'eux, quand je leur  
 fais reproche à mon tour, qu'ils n'ont pas af-  
 fez de force d'esprit, pour supporter ce de-  
 faut, *vitio vertunt, quia multa ego, at ego il-* <sup>Arria l. 3.</sup>  
*lis, quia nequeunt egere.* Et l'incomparable <sup>c. 9.</sup>  
 Epictete pouvoit fort bien, ce me semble, à  
 un homme très riche, qu'il ne l'étoit pas tant  
 que lui, dont il méprisoit l'état nécessaireux.  
 N'est-il pas vrai, lui disoit-il, que nonobstant  
 vos grands biens vous n'êtes pas content?  
 pour moi, je vous assure, que je le suis par-  
 faitement, & que je pense en avoir assez;  
 jugés là dessus équitablement, lequel de nous  
 deux doit être tenu pour le plus opulent?  
 Revenant à vôtre importun glorieux, il doit  
 se souvenir, & ses semblables, qu'un hom-

me extraordinairement riche a toujours été tenu pour un injuste, ou pour le fils d'un père qui l'étoit. C'est aussi une maxime, qui passe pour constante dans la Morale, qu'on ne parvient point en un instant jusqu'à une affluence de biens si immenses, que sont les siens, par de bonnes voies,

Οὐδείς ἐπλούτησε ταχέως, δίκαιος ὢν,  
*Nullus dives evasit repente, justus cum  
 esset.*

Et si l'on ne s'en veut pas rapporter aux plus sages de la Grece, il ne faut qu'écouter celui des Hébreux, qui prononce en termes exprès, *qui festinat ditari, non erit innocens.*

*Prov.  
 c. 28.*

Au surplus je n'ignore pas, que les richesses ne puissent servir à une personne vertueuse, comme elles en portent assez d'autres au mal. Celui, qui a nommé l'Or un Etre souverain, auquel tous les autres font hommage, n'a pas mal exprimé sa puissance. C'est un *Maitre aliboron*, s'il faut ainsi parler, qui transforme les hommes, & les fait paroître beaux, vertueux, nobles, savans, & tels en somme, que bon lui semble. Sans lui ils ne jouissent qu'à demi de la vie, *el dinero haze el hombre entero*; & pour peu qu'il se retire d'eux, leur santé se convertit en maladie, & ne font plus que languir, *sanità senza danari*

*mezza*



*mensa malitia.* On dit, que le son du fer & de l'airain a le pouvoir de faire fuir les Esprits, que les Magiciens évoquent: celui de l'or & de l'argent a une faculté toute contraire sur nous, il fait approcher non seulement les plus beaux esprits, mais les plus fâcheux mêmes, & les plus difficiles, qui viennent au bruit de ces derniers métaux, & se rendent faciles & traitables à merveille. *Virtutem & sapientiam vincunt Testudines;* disoient autrefois ceux du Peloponnese. Et le vieil Theognis n'a-t-il pas remarqué de son tems ce que nous voions tous les jours, qu'il n'y a point de familles si illustres qui ne se mêlent avec les plus viles, pourvû que les commodités en moient l'alliance, Πλοῦτος ἔμιξε γένος, *divitiæ miscuerunt genus.* C'est pourquoi Pindare, aiant avancé dans une de ses Odes cette proposition en faveur de Chromius Sicilien, qu'il se trouvoit dans son Ile des hommes, qui avoient l'ame élevée de beaucoup au dessus des biens de Fortune, il s'en reprend quasi sur le champ, & avoué qu'il a proferé une chose presque incroyable. Voilà pour vous montrer, que je ne méprise pas absolument ces richesses, que Salomon *Cap. 14.* appelle dans une de ses paraboles la couronne des Sages, parce que s'en servant avec

jugement elles les font respecter de tout le monde.

Mais quelque avantage qu'on leur donne, en les considérant de ce bon côté, cela n'empêche pas, que le mépris, qu'en ont fait plusieurs personnes ne vaille bien leur possession. Celui, qui néglige généreusement ce que la Nature semble n'avoir caché avec tant de curiosité, qu'à nôtre profit, ne sauroit être trop estimé. En effet la Terre nous présente libéralement hors de son sein tout ce qui nous peut être utile, & ne s'est apesantie de tout son poids sur l'or & sur l'argent qu'elle retient au plus profond de ses entrailles, que pour nous préserver, si nôtre avarice le permettoit, de la chose du monde, qui cause le plus de malheurs. Qu'une belle dispensation des biens que nous possédons, mérite tant de louanges que vous voudrés, nous ne nous rendrons jamais plus considérables par là, que Diogene & assez d'autres l'ont été par une privation volontaire de ces mêmes biens. Quelle gloire à ce Philosophe, qu'Alexandre ait trouvé en lui une personne, à qui il ne pouvoit rien donner, ni rien prendre! Et qu'il y a de plaisir de se promener dans une Foire de S. Germain avec cette pensée, qu'on y est peut-être le seul, qui la

regarde sans convoitise, quoiqu'on n'ait fait ni vœu de Pauvreté, ni sacrifié sur cet Autel, que ceux des Gades lui avoient élevé, à ce que Philostrate nous apprend.

Lib. 5. c. 1.

Il faut que je vous communique là-dessus une réflexion, que j'ai souvent faite, & qui, pour être générale, ne laisse pas de toucher le particulier; d'autant que l'opulence ou la nécessité des Etats a toujours son rapport à celle des sujets, qui les composent. J'ai donc plusieurs fois pris garde à ce mot de Seneque, qui nomme la Pauvreté le fondement de l'Empire Romain. De fait vous n'ignorez pas, quelle fut la couverture & la bassesse du Capitole dans ses commencemens. Il ne vit néanmoins jamais de triomphes plus glorieux qu'alors. Et les Vertus n'y furent aussi jamais si éclatantes, ni en si grand nombre, que quand on tiroit du travail rustique ceux, qu'on avoit destinés au Consulat ou à la Dictature. Quels Empereurs peut-on comparer aux Fabrices & aux Regules? Et oseroit-on préférer les richesses de Crassus ou de Luculle, à la gloire de beaucoup de ceux, dont le public a souvent été contraint de faire les funeraillies, n'ayant pas laissé de quoi fournir à cette dépense? *Omnibus sæculis Tubercnis ficti- Sen. ep. lia durabunt.* Rome n'a rien trouvé, qui

lui pût faire tête, autant de tems, qu'elle a fait profession d'une telle frugalité, qu'elle tenoit pour très dangereux Citoyen, celui, qui ne se contentoit pas de posséder sept journaux de terre. Et Carthage ne subsista pas long-tems après que ses Ambassadeurs se furent moqués de la bonne intelligence des Romains, qui se prêtoient leur vaisselle d'argent pour les traiter tour à tour. Mais voulez-vous encore observer avec moi le déclin d'une si puissante Monarchie? Considérés dans Tite Live l'invective de Caton contre les richesses de l'Asie, & les dépouilles tant d'Athènes, que de Corinthe, qu'on avoit transportées à Rome. *Regias, dit-il, attristamus gazas, eo plus horreo, ne illæ magis nos ceperint, quam nos illas.* Lisés ensuite dans Tacite, comme sous l'Empereur Claudius, depuis lequel l'Empire abaisa toujours, on chassa du Senat ceux que la seule pauvreté fit juger indignes d'y entrer. Et vous ne vous étonnerés pas, je m'assure, que puisque toutes choses subsistent naturellement par ce qui a favorisé leur naissance, de même que ce qui leur est contraire les porte ordinairement à leur fin; le luxe & l'opulence aient fait perir Rome, que la pauvreté & la parcimonie, pour user de son terme, avoient élevée.

Pl. l. 18.

6. 3.

Idem l. 33.

c. 11.

Dec. 4.

l. 4.

Annal. 12.

Cela veut dire, que si toutes sortes de richesses ne sont pas à priser, aussi y a-t-il des pauvretés, qu'on ne doit raisonnablement ni fuir, ni blâmer. La force de l'esprit & la bonne conduite tournent ces choses vers la perfection, qu'elles doivent avoir. C'est beaucoup de manger aussi librement dans de la vaisselle de terre, que dans des plats d'argent; mais celui-là n'est pas moins à estimer, qui ne fait non plus de cas d'un service de vermeil doré, que s'il étoit de poterie. Un homme riche, qui use de ses biens comme il faut, ne plaît extrêmement; & j'admire le pauvre, qui sans avoir nécessité de rien, vit encore plus content, que le premier, & rend sa pauvreté honnête, disoit Epicure, parce qu'elle est toujours accompagnée de gaieté. Pourquoi ne le seroit-elle pas? puisqu'après tout, personne ne meurt aussi nud, qu'il est venu au monde; & puisque ceux, qui n'ont pas d'assez beaux habits, pour jouer les principaux personnages de la Tragédie, n'enlanglantent jamais en recompense, l'échaffaut, & n'y interviennent souvent, que pour y chanter quelques moralités. Je m'empêcherai donc bien de suivre l'opinion de ce Marcellus, qui eût été d'ailleurs d'assez bonnes mœurs, dit fort bien Tacite, s'il n'eût point pris la pauvreté

pour le plus grand de tous les maux: Si ce n'est, qu'il voulût parler de l'extrême indigence, où l'on se trouve dans le défaut des choses même absolument nécessaires à la vie, ce qui est possible cause, que nous disons être tombé en nécessité, pour être accablé de pauvreté. Car je sai bien qu'au jugement même de Salomon, tous les jours d'un homme réduit à ce point-là sont mauvais, & qu'il lui seroit plus avantageux de mourir, que de trainer misérablement sa vie de la sorte. Mais la pauvreté Philosophique, dont nous parlons, n'est pas si hideuse; outre qu'elle n'a rien d'insupportable, elle est sur les confins de l'autre, sans y participer, & vous comprendrés aisément la séparation des deux par cette belle sentence de Seneque, *optimus pecunie modus, qui nec in paupertatem cadit, nec procul a paupertate discedit.*

*De tran.  
quil. c. 8.*

Je me suis expressément arrêté aux avantages d'une chose, dont tout le monde semble avoir de l'aversion, pour m'opposer mieux à l'insolente présomtion de celui, qui est le sujet de cette lettre. Qu'il vit dans un grand aveuglement, s'il croit être fort considéré par des biens, qui ne sont utiles à personne, & s'il pense, qu'on doive faire plus de cas de ses richesses croupissantes, que de l'eau d'un

infame marais. Il n'y a que les trésors publics, qui aient ce privilège de devoir demeurer sans qu'on y touche, si l'extrême nécessité n'y oblige. Celui de la Chine nommé *Chidampur*, c'est à dire, *le mur ou la défense du Royaume*, n'est pas même au pouvoir du Roi. Et les Turcs ne sont guères moins circonspects en ce revenu des tailles, qu'ils appellent *le prohibé sang du peuple*. Certes ce n'est pas mal parler d'une chose, qui se leve toujours sur les plus chérifs & les plus misérables. Les Incas du nouveau Monde tiroient des plus pauvres de leurs sujets jusqu'à des poux, afin qu'ils ne pussent pas se dire exemts de tribut. Et quoique puisse représenter la Chanterelle, qu'étant la plus foible de toutes les cordes, on s'adresse sans cesse à elle sans presque toucher les grosses, elle sera toujours traitée de même, la raison harmonique le requerant ainsi. Tant y a, que des Finances amassées de la façon, ne sauroient être trop religieusement conservées. Mais il n'en est pas de même de celles des particuliers, qui ne sont estimables, que dans l'usage & la dispensation. Je blâme les Prodiges autant que personne; & si la raison du bon ménage veut, qu'on ne fasse sortir le fumier même d'une maison, qu'en le destinant à quelque emploi profitable, quel-



le apparence y auroit-il de tirer l'argent de sa bourse, pour le placer mal à propos? L'action de Crates jettant le sien dans la mer, ne me plait guères d'avantage que celle d'Heliogabale, qui faisoit abymer dans le port des vaisseaux chargés de richesses, afin de passer pour magnifique. Il n'y a que le dessein du premier, qui puisse en quelque façon le justifier. Et vous sçavés, que la voie moyenne entre cet excès, & celui d'une infame épargne, doit être suivie ici comme dans toute la Morale. Prenés tout ce discours pour une leçon, que j'ai été bien aise de repeter avec vous, comme il nous arrive souvent de le faire dans nos promenades ordinaires.



## D U F R O I D.

## L E T T R E XX.

M O N S I E U R,

Je dirois volontiers de la demeure, dont vous vous plaignés, & qui ne m'est pas inconnüe pour y avoir fait quelque séjour aussi bien que vous, la même chose, qu'un Stratoni-

*Athen. l.  
8. Deipn.*



cus, excellent joueur de Harpe, remarqué d'une ville de Thrace, où il assure, qu'il faisoit fort grand froid huit mois de l'année, & que durant les quatre autres l'Hiver y étoit insupportable. Il faut pourtant considérer, que la rigueur de celui, que nous éprouvons cette année est extraordinaire, & pour vous consoler en quelque façon, je vous ferai souvenir de certains froids, qui se sont faits sentir en des lieux, où l'on ne croiroit jamais, qu'ils dûssent être si violens.

Saint Augustin parle dans sa Cité de Dieu, *Lib. 3. c. 17.* d'un Hiver, qui fut si rude dans Rome, que le Tibre glaça, & la neige demeura très haute dans les principales places de la Ville, l'espace de quarante jours. Sous Constantin Copronyme les Bosphore Thracien, nonobstant sa rapidité, & sa position environ le quarante troisième degré de latitude, ne laissa pas de gélér de telle sorte, qu'on le pouvoit passer à pied. La glace arrêta de même le cours du Tage à Toledo, l'an mille cent quatre vints onze, comme on peut voir dans *Ma-* *Lib. 11.* *hist. c. 17.* *l. 3a.* *c. 7.* *riana*, & le même Auteur observe pour un effet miraculeux, qu'il neiga fort abondamment dans Lisbonne un dernier jour de Janvier, à la naissance de l'Infant Henri, qui succéda depuis à la Couronne de Portugal, par

la mort de l'infortuné Roi Sebastien. Les Annales de l'Abbaie de Fulde font foi, que l'an huit cens soixante, la mer Ionique géla d'une si étrange façon, que les Marchands, qui avoient accoutumé de n'aborder Venise, que dans des vaisseaux, y arrivoient, soit à cheval, soit en chariot. Et nous lisons dans une Révelation du naufrage de Pierre Quirin, que quelques années avant celle de mille quatre cens trente un, le froid fut si véhément au même lieu, qu'outre que tous les canaux de la ville étoient pris, l'on y alloit à pied de Margara, & les bœufs avec leurs charrettes passoient sur la glace d'un endroit à l'autre. Mais pour parler de chez nous Grégoire de Tours fait mention d'un froid, qui surprit en France les hirondelles & les autres oiseaux de passage, qu'il fit tous mourir, aussi bien que les plantes, que le Printems avoit déjà fort avancées; avec cette circonstance merveilleuse, que ce qui étoit ordinairement sujet à la gélée se conserva, & ce qui avoit accoutumé de lui résister, fut perdu. L'Historien Mathieu fait dire au Roi Henri Quatrième, qu'en l'année mil six cens sept, qu'on a depuis nommée du grand Hiver, le vintième de Janvier sa moustache s'étoit trouvée gélée au lit, où il étoit couché avec Marie de Medicis sa femme. Et nous

*Lib. 9. hist.*  
c. 17.

les années, & plus de ces gouats en  
ent; sur quoi le climat du Languedoc,  
l'on si peu avancée vers l'Hiver sont  
fidérables.

exemples vous font voir, qu'il n'est  
opos de juger déterminement de la  
nature d'une contrée, sur ce qui s'y  
quelquefois de chaud ou de froid con-  
linaire. Car la chaleur n'est souvent  
ins extravagante ni disproportionnée,  
contraire. Guaguin dit dans sa Sar-  
qu'il fit un si grand chaud en Pologne  
ille quatre cens quatre vints treize,  
nois de Janvier & de Fevrier les arbres  
nt fleuris, & les oiseaux avoient déjà  
rs nids; ce qui fut la perte des uns &  
res, par les grandes gélées du mois de  
qui désolèrent toute cette Région.  
st-ce une chose digne d'observation,  
mêmes lieux, qui pâtissent des excès  
d' sont suiers à ne souffrir pas moins



quent, comme les grandes gélées de Moscovie y font quelquefois entr'ouvrir la terre, & glacer les crachats avant qu'ils tombent de la bouche contre terre. Cependant le chaud y est d'autresfois si excessif, qu'en l'année 1525. selon les mêmes Auteurs, les bleds, les villages, & les forêts s'embrasèrent en beaucoup de lieux par l'ardeur de l'air enflammé, qui devint si plein de fumée, & si obscur, que plusieurs personnes en perdirent la vûe. Cela me fait encore souvenir de ces plaines de la Norwegue, où après des froidures proportionnées à son climat, la chaleur devient telle, qu'en six semaines l'on y laboure, l'on y sème, & l'on y recueille le bled dans une parfaite maturité; de sorte, que pendant les trois mois de l'Eté, ceux du païs font ordinairement une double moisson, comme Monsieur de la Pierre l'a fort bien sçû observer dans sa riche & curieuse Rélation du Groenland.

Mais puisque vous ne vous plaignés que du froid, j'acheverai de vous consoler dans ce reste de papier, par la considération de ce que fait souffrir ce destructeur de la Nature dans des endroits moins favorisés du Ciel que le nôtre. Je ne veux point pour cela vous obliger à porter la vûe jusques sous les Poles, ni vous faire souvenir des horreurs de la nou-

velle Zemble ou du país de Spitzberge. Imaginés-vous seulement, quel ennui doivent donner les neiges de Canada de 4. & 5. mois de durée, sous un climat un peu plus méridional, que n'est celui de Paris, d'où je vous écris? Pensés, je vous supplie, ce que ce doit être des lieux, où les chevaux entiers sont ruinés du froid; où pour sauver un coq l'on est contraint de lui couper la crête gélée; où l'eau tombe en glaçons des extrémités du bois, qui brûle; & où aiant mis un clou à la bouche, l'on ne le retire qu'avec effusion de sang, se gélant contre les lèvres qui s'écorchent, quand on le veut reprendre? Certes la seule pensée de ces choses nous fait transir, quand nous les lisons dans ces Auteurs, que je vous ai déjà nommés, & d'autres encore qui les rapportent.

Si est-ce qu'il n'y a aucune de ces contrées qui ne soit autant affectionnée par ceux qui y naissent, que le plus bel endroit & le plus délicieux qui soit au monde. La première terre, que nous foulons de nos pieds, avec son Air, son Ciel, & les Astres, composent cette demeure enchantée, que nous nommons Patric, qui n'a pas moins de charmes sous les Poles, ou sous la Ligne, que sous ces Zones, que nous nommons Tempérées.

Ovid. l. 1.  
de Pon.  
el. 4.

*Quid melius Rōna? Scythico quid frigore  
pejus?*

*Huc tamen ex illa Barbarus urbe fugit.*

Et si vous avés pris jusqu' ici pour une exagération Poétique ce que dit ce pauvre banni, vous l'aurez pour une vérité historique, quand le même M. de la Peirere, dont je viens de vous parler, vous aura conté l'amour passionné des Ecoliers Islandois qu'il vit à Coppenhagen, pour leur país, dont vous savés la position & l'infertilité. Il est impossible aux Danois d'en retenir aucun, après qu'ils ont achevé leurs études: & ce précieux Ami m'assûre par ses lettres, qu'ayant tâché de donner du goût de la France à l'un d'eux, à qui même M. de la Thuillerie Ambassadeur extraordinaire fit de grandes offres pour l'y amener, jamais il n'y eût moien de lui faire prendre une resolution, qui s'opposoit au desir extrême de revoir sa chere Patrie. Mais que dirés-vous de ces pauvres Sauvages de Groenland, qu'il nous représente dans la Relation, que je vous ai déjà recommandée, se jetans des vaisseaux, où ils étoient retenus dans la mer, & puis se hazardans, nonobstant tout le bon traitement, que le Roi leur faisoit faire en Dannemarc, à traverser tout l'Ocean Deucalidonien dans leurs petites nacelles,

[The text in this block is extremely faint and illegible due to heavy horizontal scanning artifacts.]



naires. Vous souvenés-vous de celui, qui se plaint d'un mari trop traitable, & trop complaisant?

*Ovid. l. 2. am. el. 19. Quid mihi cum facili, quid cum leuone merito?*

*Corrumpis vitio gaudia nostra tuo.*

Cela veut dire, qu'une chose acquiert du prix, & ne manque jamais d'être enviée, lorsqu'elle donne beaucoup d'inquietude à son possesseur.

Mais vous avés tort de nommer sans exemple le dernier acte de sa volonté. Il s'en voit de bien plus extravagans sur le même sujet. Et quand il n'y auroit que les deux testamens, qu'on lit dans Athenée, de ces deux Romains, dont l'un ordonnoit, que de fort belles femmes qu'il laissoit s'entretussent au jeu des Gladiateurs de ce tems-là; & l'autre, que de jeunes garçons, qu'il aimoit, pratiquassent la même chose aussitôt après sa mort: vous serés contraint d'avouër, qu'il y a longtems, que la jalousie a fait faire d'étranges codicilles. Ne reduisit-elle pas Hérode par deux fois à ordonner, que s'il arrivoit faute de sa personne, l'on fit mourir Mariamne? ne pouvant souffrir, qu'un autre jouit après lui d'une si belle Dame. L'Histoire représente une infinité d'actions tragiques, que la seule imagination

*Lib. 4. Deipn.*

*Ios. Ant. Jud. l. 15. c. 4. & 9.*



gination de l'avenir a fait exercer à ceux, que cette violente passion transportoit. Rhadamiste emploie dans Tacite le fer & l'eau de l'Araxe, plus pitoiables que lui, pour ôter la vie à cette Zenobie, qui ne le pouvoit plus suivre dans sa fuite. Et Jean Leon nous fait voir dans la seconde Partie de son Afrique un Roi de Maroc, lequel, après une déroute contraint de sortir d'Oran, prit sa femme en croupe, & força son cheval à coups d'épéon de se jeter du haut d'un rocher qui regardoit la mer, dans un précipice où ils furent trouvés tous trois en pièces sur un des écueils, que faisoit ce lieu escarpé.

Certes les effets de la jalousie sont d'autant plus étranges & remarquables, qu'elle ose s'attacher aux âmes les plus pures, & surprendre les plus sanctifiées. J'en parle ainsi à cause de l'opinion de beaucoup de Docteurs, que Joseph même, mari de Marie, ne fut pas exempt de quelques soupçons, qui touchoient l'honneur de la Vierge immaculée; manifestant les sentimens contraires de Saint Basile, de St. Bernard, & de quelques autres, qui prennent diversément ce que St. Matthieu dit sur cela dans le premier chapitre de son Évangile. Et de vérité l'histoire de Samson, figure perpétuelle du Messie, peut fortifier,

il me semble, l'opinion des premiers. Car le  
 texte de Joseph au dixième chapitre du cin-  
 quième livre de ses Antiquités Judaïques por-  
 te expressément, que le bon Manoches, ap-  
 pellé Manué dans la Bible, conçût une gran-  
 de jalousie de l'Ange, qui avoit apparu à sa  
 femme, l'une des plus belles de son temps,  
 lui annonçant la naissance d'un fils, qui devoit  
 un jour exterminer les Philistins.

Quoiqu'il en soit, ce n'est pas merveille,  
 que la jalousie possède un empire si général  
 & si absolu sur nous, présupposant pour vé-  
 ritable, qu'elle est tellement naturelle, que  
 la Nature même se défie du frere & de la sœur,  
 quand elle les engendre d'une même ventrée.  
 Car on dit qu'il n'y a des Gemeaux, que le  
 frere & la sœur, qui naissent séparés, d'une  
 membrane, laquelle ne se trouve point entre  
 deux garçons, ni entre deux filles, qui vien-  
 nent d'un seul accouchement. Ne vous éton-  
 nés pas après cela du soin de ces maris, qui  
 emploient dans Aristophane les Dogues ou  
 Molosses, & les clefs Laconiques, pour em-  
 pêcher, qu'on ne s'approche trop près de  
 leurs femmes. Tertullien nous assure, qu'il  
 y avoit de son temps des hommes jaloux jusqu'  
 à ce point, que le moindre Rat leur donnoit  
 de l'ombrage, s'ils en voioient quelqu'un se

glifier dans leur chambre; *Scio maritum unum atque alium, anxium retro de uxoris suae moribus, qui ne miras quidem in cubiculum inrepentes sine gemitu suspicionis sustinebat.* Je vous rapporte ses termes exprès, parce que si celui, qu'on accuse de s'être trop abandonné à l'hyperbole, en avoit dit autant, l'on en auroit fait sans doute un des plus grands crimes de son éloquence.

Au surplus ce que vous avez vû de moi dans des discours plus propres à s'étendre que n'est une lettre, m'empêchera de vous représenter ici la jalousie naturelle de presque tous les animaux. Je me contenterai de vous faire souvenir de celle des Anes sauvages, dont

~~plus Solin, qui châtrent leurs mâles, si la me-~~  
~~ronne les esche, apprehendans de les avoir~~  
~~pour rivaux.~~ Finissons par un peu de rail-  
 lerie sur la mauvaise humeur des Jaloux.  
 Ceux, qui veulent, que le Grec & le Fran-  
 çois se soient communiqués beaucoup de pa-  
 roles l'un à l'autre, ne se contentant pas de  
 dire le mot de Jaloux du ζηλώτης des Grecs,  
 prétendent que leur verbe *ιαλεμίζεν*, qui veut  
 dire pleurer, vient de notre Jalousie Fran-  
 çoise à cause qu'il n'y a rien de plus triste,  
 ni de plus plainif qu'un jaloux. Pour ce qui  
 touche la bizarrerie de quelques personnes

*Le Grains  
 dec. 2. l. 1.*

jalouses, qui sont sujettes au vercoquin, c'est la maladie ordinaire des bêtes à cornes, obin-  
*Lib. 2. de* me Aristote l'a remarqué, en parlant de la  
*hif. an. c.* tête des Cerfs, très jaloux animaux, qui l'ont  
 15. toujours remplie de beaucoup de vers. Ce-  
 pendant toutes ces mauvaises humeurs, que  
 donne la jalousie, n'ont pour fondement que  
 la sympathie, lors que de mêmes inclinations;  
 qui devroient engendrer de la bienveillance,  
*Sen. l. 3. de* nous portent à desirer une même chose; *quod*  
*Ira c. 34.* *vinculum amoris esse debebat, seditionis atque*  
*odii causa est, idem velle.*



DE  
 LA FAVEUR DES IUGES.

L E T T R E XXII.

MONSIEUR,

Parce que la Justice veut sur toutes choses, qu'on rende à chacun ce qui lui appartient, l'on a crû, que les Juges pouvoit quelquefois user de quelque indulgence, à cause que l'humanité le requiert ainsi, *si fuerit cuiusque tribuendum est, certe & venia humanitati:*

Les Atheniens firent vraisemblablement pour cela une grande Déesse de la Misericorde, au lieu de la considérer comme une simple passion. Et dans un partage d'opinions ils présupposaient toujours le suffrage de Minerve au profit de l'accusé; ce qui fait bien voir, qu'ils ne pensoient pas, qu'un peu de faveur fût contraire à la Justice. Si est ce que la loi de Dieu, qui commande expressément, qu'on n'ait aucune pitié du pauvre en Jugement, & qui ne défend pas moins de considérer alors la personne de l'indigent, que le visage d'un homme riche ou puissant, semble s'opposer à toute sorte de grace, & lier les mains aux Juges, après leur avoir bandé les yeux, pour les empêcher de favoriser qui que ce soit. Aussi a-t-on estimé toujours, que les meilleurs Jugemens se rendoient par ceux, qui avoient le moins de connoissance des parties contestantes, & qui ne leur donnoient pas le tems de faire des brigues plutôt, que des sollicitations. Platon remarque dans ce sentiment au douzième Livre de ses Loix, que l'excellent Juge Rhadamante rendoit les Sentences sur le champ, & s'il faut ainsi dire, à la Suisse. Il est vrai, que les Suisses ne sont pas seuls, qui croient que les formalités judiciaires les plus courtes sont en-

Esco. c. 23.  
 § Lois.  
 c. 19.

core les meilleures. Jean Leon dit au second Livre de son Afrique, que les Habitans du Mont Seme de au Roiaume de Maroc, n'ont point d'autres Juges de leurs différens, que quelques passans: & il assure la même chose dans le quatrième, de ceux qui demeurent dans la ville de Medua, ainsi été retenu en l'un & en l'autre endroit plus de tems qu'il n'eût voulu, pour decider toutes leurs contestations, dont il fut chargé à la mode du pais. Joseph Barbaro Gentilhomme Vénétien témoigne dans sa premiere Relation, que les Tartares, qu'il visita, se faisoient juger de même par le premier homme de considération, qu'ils trouvoient sur un grand chemin. Et j'ai lû dans un autre écrit de Federic Badoare Ambassadeur à la Cour de l'Empereur Charles Quint, qu'en Arragon, Valence & Catalogne, la Justice fait souvent appeller des hommes mariés, qui passent par hazard par la ruë, & les oblige de juger avec des balottes les procès, soit civils, soit criminels, qui sont sur le bureau. Tout cela fait voir, que le Juge le plus inconnu, & par consequent le moins interessé, passe pour le plus équitable, comme celui, qui doit apparemment être exempt de faveur, & de toute sorte de corruption. C'est pourquoi nos

Rois Philippes le Bel, & Charles Cinquième avoient ordonné que personne ne pût être Juge au lieu de sa naissance. La plupart de nos voisins se gouvernent selon cette Pragmatique. Il y a peu de villes en Italie, dont le Magistrat ordinaire ne doive être étranger. A la Chine, comme Herrera entre autres nous le témoigne, on ne donne jamais à exercer une charge publique, à quelque homme que ce soit, au pais où il est né. Et vous pouvez vous souvenir d'avoir lu dans l'Abbréviateur de Dion, comme l'Empereur Marc Aurele défendit par Edit, qu'aucun fut Gouverneur de sa Patrie. En effet il est si difficile de dépouiller en prenant la qualité de Juge tout ce que la connoissance ou l'amitié, l'intérêt ou la haine, nous peuvent donner de prévention d'esprit, que les loix n'ont pû trop soigneusement y remédier. Diodore Sicilien rapporte un apophthegme de ce renommé Roi d'Egypte Amasis, merveilleusement considérable sur ce sujet. Ceux de la Province d'Elide, à qui le soin & la surintendance des Jeux Olympiques appartenoit, le consultèrent sur ce qu'il croioit, qu'ils pouvoient ordonner de mieux, pour faire, que tout s'y passât avec un ordre & une justice, qui fut sans reproche. Ils eurent de lui pour répon-

se, que si aucun d'entre eux ne se mêloit d'entrer en lice avec le reste des Grecs, ils feroient ce qu'il pensoit devoir le plus contribuer à une si bonne fin. Cela me fait souvenir d'une excellente coutume qu'avoit le même Peuple d'Elide, comme arbitre des diverses Couronnes, qui se distribuoient aux Jeux, dont nous venons de parler. Jamais ils n'ouvroient les lettres, qu'on leur écrivoit d'une infinité de lieux en faveur des Athletes, qui se présentoient, qu'après les lutttes, & les autres exercices, où le mérite d'un chacun d'eux avoit été recompensé; dequoi Dion Chrysostome témoigne dans son Oraison Rhodiaque, qu'ils ont été fort loués de tout le monde. N'est-ce pas avec une pareille précaution, que nos Ordonnances Royales descendent à tous les Juges d'avoir égard dans la fonction de leurs charges aux Lettres de Cachet, qu'on leur apporte de la part du Prince, à cause de la facilité, qu'il y a, de les obtenir; les seules Patentés signées en commandement, & sellées du grand Seau leur devant être alors de considération. Et en vérité s'il n'est pas permis d'employer ni le cœur de Dragon, dont parle Pline, ni cet œuf de Serpent, qu'un Chevalier Romain se mit dans le sein, plaidant une cause devant l'Empereur Claudius, qui

*Orat. 31.*

*Lib. 29.  
nat. hist.  
c. 3. & 4.*



fit mourir pour cela; l'on ne sauroit non  
 is rechercher sans crime par quelque voie  
 e ce soit la faveur des Magistrats, au pré-  
 dice du cours de la Justice, & de ce que  
 : Loix ont déterminé. Cela est si vérita-  
 e dans une exacte Morale, que jamais So-  
 ite ne voulut prier les Juges, ni les émou-  
 ir par des discours oratoires à lui être favo-  
 les. Et nous lisons dans Arrien, qu'He-  
 dite, après avoir fait voir le droit qu'il a-  
 it de s'attribuer un héritage, qu'on lui con-  
 toit dans Rhodes, ajouta pour épilogue de  
 n plaidoyer, qu'il ne prioit de rien ceux, qui  
 devoient juger, parce qu'ils avoient beau-  
 up plus d'intérêt que lui, à rendre une Sen-  
 ice juridique. Cet intérêt est si grand en  
 elques lieux, qu'on peut remarquer dans  
 thenée, qu'un Roi de l'Arabie heureuse fai-  
 it mourir les Juges, dont on appelloit à *Lib. 1.*  
 i, s'ils étoient convaincus d'avoir donné *Deign.*  
 elque Jugement contre les loix; la même  
 ine étant réservée à ceux, qui s'étoient  
 aints de leur injustice, s'ils ne la rendoient  
 anifeste, & s'il se trouvoit, qu'ils ne fussent  
 is bien fondés dans leur appel. Mais aux  
 idroits mêmes, où le peril n'est pas si grand,  
 : si présent, la seule considération du Ciel,  
 ui ne voit rien si mal volontiers, que l'inju-

Pierre  
Dan. l. 2.

stice, & qui sans doute ne la laisse jamais impunie, fait souvent abominer un si grand crime à ceux mêmes, que nous croions beaucoup moins justes que nous. Je lisois il y a fort peu de tems dans une Histoire récente de Barbarie, qu'un Cadis Turc fit donner cinquante coups de baton à celui, qui lui avoit apporté un présent de quelques fruits; sur ce fondement qu'il l'avoit voulu corrompre, & détourner le cours de la justice. Cependant y a-t-il rien de plus ordinaire parmi les Chrétiens, que cette sorte de gratification? *Venid piando, y bolvere is cantando*, dit l'Espagnol, qui rend particulièrement infames les Juges de Galice par un autre proverbe, *à luctes Galicianos los piez en las manos*. Les Latins ont eu le leur, *Faba nummus*, qui témoigne, que la Justice n'étoit pas moins de leur siècle à prix d'argent, qu'elle l'est aujourd'hui, que toutes choses sont presque vénales dans nos Palais, où la balance de Themis n'incline quelquefois que du côté qu'on rend le plus pesant. Or quoique l'avarice des Juges, lors qu'ils s'y abandonnent, soit très crintinelle, leurs prévarications, & passedroits, où tant d'autres passions les portent assez souvent, ne sont pas moins reprehensibles. S'ils ont don-

est à d'autres, comme nous disons, qui vous  
 apparemment légitimement, fut en mauvais  
 pécuniaire, que votre partie méritait en avoir  
 plus de bien que vous, *proo studio, quo Lib. 42.*  
*in certamine iudicis videtur, deterio-*

*ri atque infirmiori favendo*, comme parle Ti-  
 te Live, ils ont commis une injustice toute  
 pure. Et si la recommandation de leurs amis  
 qui ont sollicité contre vous, a donné lieu à  
 l'Arrêt dont vous vous plaignés, & leur a  
 fait employer la regle Lesbienne, au lieu de  
 celle de Polyclete, je joins mes plaintes aux  
 vôtres, & je leur reprocherai toute ma vie  
 leur injustice. Je sai bien, qu'Accurse a re-  
 marqué dans la Jurisprudence de certains  
 lieux de Droit douteux, qu'il nomme *pour*  
*fratris* Mais il ne peuvent pas s'étendre jusqu'  
 à donner le bien d'autrui. Chilon trouva l'in-  
 vention de se faire recuser, ne voulant rien  
 juger ni contre la loi, ni contre celui, qui le  
 touchait d'une très étroite amitié. Et si l'on  
 ne peut pas être équitable en de semblables  
 conjonctures, il faut du moins prendre la reso-  
 lution qu'avoit Themistocle, de renoncer  
 à la Magistrature plutôt qu'à l'amitié, enco-  
 re que ce ne soit peutêtre pas l'action d'un  
 parfaitement homme de bien.

Diog.  
 Laert. in  
 ejus vita.

rateurs de l'Eau y sont jettés aux Poissons: L'on y pend en l'air ceux, qui respectent sa Divinité: Et les derniers, qui sacrifient au plus haut Element, lui sont livrés après leur mort, pour être réduits en cendre. Voilà dans une seule Province, presque tout ce qui s'est pratiqué au reste du monde sur ce sujet. Les deux façons, d'enterrer, ou de brûler, ont été les plus communes, & toutes deux observées indifféremment à Rome; au lieu qu'en beaucoup d'endroits, la dernière est encore aujourd'hui la plus estimée, Louïs Barthelemy nous apprenant, qu'en Calicut il n'y a que les Naires, qui sont les Gentilshommes du païs, dont on brûle les corps; l'inhumation, comme plus vile, étant laissée au peuple. Cambyse néanmoins ne se contenta pas de faire fouëtter le cadavre d'Amasis, il le fit brûler ensuite pour un dernier affront, sans considérer, dit Hérodote, qu'il outrageoit au même tems le Dieu des Perses, qui est le Feu. Aussi ne réduisons-nous en cendre, que les corps de ceux, dont la mémoire est condamnée, le Christianisme préférant de sorte les enterremens, qu'ils sont essentiels dans nôtre Religion. Pour ce qui est de l'Eau,

*Lib. 3.*

*Diod. l. 3.*

les Ichthyophages jettoient leurs morts aux Poissons, pour leur rendre, disoient-ils, ce

inaires n'étoient que des hôtelleries, où ne faisoit que passer; c'est pourquoi ils ligoient d'y faire beaucoup de dépense. s à l'égard des Sepulcres, vous sàvez quel- ont été leurs Pyramides, élevées pour lo- des Momies, & le même Diodore Sici-, dont je viens de vous parler, nous ap- id, qu'ils nommoient les Tombeaux ài-; *οίκους*, des maisons éternelles.

son opinion est, que vous ne m'avez ni osé cette matiere, ni recherché là dessus i sentiment, qu'à cause qu'elle est une de es, dont la Sceptique se prévaut le mieux, me l'on peut voir dans Sextus au vint- rième chapitre du 3. livre de ses hypo- es Pyrrhoniennes. Ce qu'il dit pourtant différentes façons de rendre les derniers ois aux morts, se trouve en tant d'Au- s, qui en ont fait des traités exprès, que e vous en veux rien rapporter, qu'autant peut servir à rendre plus considérables térations modernes. Car il me souvient or lû dans la douzième partie des Indes entales, qu'au Roiaume de Siam, où les P. 447 re Elemens sont adorés par des Sectes- rentes, ceux, qui y rendent leur culte , Terre, sont mis dans des fosses comme i, quand ils viennent à décéder: Les ado-

rateurs de l'Eau y sont jettés aux Poissons: L'on y pend en l'air ceux, qui respectent sa Divinité: Et les derniers, qui sacrifient au plus haut Element, lui sont livrés après leur mort, pour être réduits en cendre. Voilà dans une seule Province, presque tout ce qui s'est pratiqué au reste du monde sur ce sujet. Les deux façons, d'enterrer, ou de brûler, ont été les plus communes, & toutes deux observées indifféremment à Rome; au lieu qu'en beaucoup d'endroits, la dernière est encore aujourd'hui la plus estimée, Louis Barthelemy nous apprenant, qu'en Calicut il n'y a que les Naires, qui sont les Gentilshommes du pais, dont on brûle les corps; l'inhumation, comme plus vile, étant laissée au peuple. Cambyse néanmoins ne se contenta pas de faire fouëtter le cadavre d'Amasis, il le fit brûler ensuite pour un dernier supplice sans considérer, dit Hérodote, qu'il vouloit au même tems le Dieu des Perles, qui est le Feu. Aussi ne réduisons-nous en cendre, que les corps de ceux, dont la mémoire est condamnée, le Christianisme préfère de sorte les enterremens, qu'ils sont essentiels dans nôtre Religion. Pour ce qui est de l'Eau, *Diod. l. 3.* les Ichthyophages jettoient leurs morts aux Poissons, pour leur rendre, disoient-ils,

qu'ils tenoient d'eux; qui est la même chose à peu près, que nous pensons faire à l'égard de la Terre. Et les Péoniens n'avoient point d'autres Cimetieres que les Etangs, si nous en croions Diogene Laërce dans la vie de Pyrrhon. L'air recevoit son tribut, comme les autres, dans la Colchide, où l'on pendoit aux arbres les corps des hommes, cousus dans des cuirs de bœuf, à ce que portent les fragmens que nous avons de l'Historien Nicolas Damascene, aussi bien que le troisiéme livre des Argonautes d'Apollonius, qui excepté néanmoins de cette coûtume le sexe féminin. Et Gaguin assure dans sa Sarmatie, que les Tartares de l'horde Kirgessi uoient encore de son tems des mêmes suspensions en l'Air.

Il vous a remarqués touchant nos Enterremens, qu'au lieu, que nous ensevelissons les défunts dans des draps auparavant que de les mettre en terre, les Babylo niens couvroient de cire leurs corps morts, & puis les confisoient, s'il faut ainsi dire, dans du miel, ce que Strabon a observé au seizième livre de sa Géographie, encore plus particulièrement qu'Hérodote dans sa première Muse. C'étoit y apporter beaucoup plus de façon, que ne faisoient les Arabes leurs voisins, que le mé-

- Ibid.* me Strabon assure avoir si peu estimé ce qui reste de nous après la vie, que jusqu'à leurs Rois, ils ne les enterroient que dans du fumier. La curiosité contraire a donné lieu aux tombeaux de marbre, & aux Mausolées.
- Lib. 35. c. 2.* Marc Varron voulut être mis dans un vaisseau de poterie avec des feuilles de Meurte, d'Olivier, & de Peuplier; ce que Pline appelle à la Pythagorique. Les Ethiopiens
- Diod. l. 2.* Macrobie se servoient pour cela d'un verre transparent, surquoi quelques-uns, dit Diodore, se sont voulu moquer d'Hérodote;
- Ser. l. 17.* & néanmoins Strabon témoigne, que de son Siècle, ceux d'Alexandrie montraient les reliques d'Alexandre le Grand dans une bierre de verre, au lieu de celle d'or, dont Ptolémée l'avoit honoré, & que vers Meroë étoit la coutume de conserver les corps dans du verre, si on ne les jettoit dans le Nil. De même qu'il y a des terres sarcophages, & dont la chaleur consume les corps: presque en un instant, il y en a d'autres, où ils se conservent naturellement, comme aux Cordeliers Observantins de Toulouse, à sainte More en Touraine, & en assez d'autres lieux, sans qu'il soit besoin de les embaumer. Ordo nous apprend, que les Indiens Occidentaux dessèchoient au feu leurs Seigneurs ou Caci-



Quelques dévotés, afin de les garder recon-

naissables le plus long-tems qu'il leur étoit possible. Or considérés, je vous prie, combien ces façons de faire sont différentes de celles des Perses, qui, par un dessein absolument contraire, exposoient aux chiens & aux oiseaux de proie leurs morts, qu'ils tenoient pour des méchans & des abominables, s'ils n'étoient bientôt dévorés. Si est-ce qu'on jugea très mal du Chevalier d'Aumale, selon que Davila le rapporte, quand on s'aperçût,

qu'ils rats avoient mangé dans Saint Denis ~~une partie~~ de son cadavre. Tant y a qu'Agathin <sup>Lib. 2.</sup> ~~dit de~~ <sup>hist.</sup> ~~ce~~ des Perses, après Hérodote, au sujet de leur Chef Mermeroës, ajoûtant ailleurs, qu'un Philosophe eût cette révélation en songe, que la Terre rejettoit leurs corps à cause des incestes qu'ils commettoient avec leurs meres, & que c'étoit pourquoi ils n'étoient point enterrés. La Rélation assez récente, du Roiaume de Tibet, porte, que ceux qu'on y veut le plus honorer, sont exposés de la sorte aux oiseaux carnaciers, l'embaumement, ni l'empyreume, ou consommation par le feu, n'y étant pas tenus si glorieux. Et le Philosophe Demonax, du tems de l'Empereur Hadrien, déclara comme Diogene sur ce propos, qu'il étoit bien aisé que son

corps fût utile aux bêtes après sa mort, aussi bien qu'il l'avoit été aux hommes durant sa vie. Mais que dirons-nous de ceux, qui n'ont pas crû pouvoir donner une plus noble sepulture à leurs propres peres, que de se les incorporer en les mangeant? ce qui a peut être donné lieu à la fable des Brachmanes, touchant la Hupe, & à celle des Grecs toute semblable de l'Alouëtte, lors qu'ils ont voulu, que l'une & l'autre aient enseveli leurs peres dans leur tête, de la façon qu'Elie le conte au seizième Livre de l'Histoire des animaux. Hérodote écrit cette brutalité des Massagetes au premier Livre, de quelques Indiens dans le troisieme, & des Issedons vers le Nord au Livre qui suit. Odoardo Barbofa veut, que cela se pratique encore présentement en quelque pais sujet au Roi de Siam. Et Alvaro Nunnez attribue la même coutume aux Indiens Occidentaux, si non, qu'ils reduisent en poudre les os de leurs parens trépassés pour les avaler dans leurs boissons ordinaires.

Cap. 3.

Passons à quelques autres, soit rapports, soit antitheses, que cette matiere sepulcrale nous fournira. La regle, que donne Platon au douzième livre de ses Loix, touchant le lieu des enterremens, porte, qu'on le choi-

fisse le plus inutile & le plus infructueux de tous, voulant encore, que sa situation soit telle, que les personnes, qui vivent, ne puissent être incommodées du mauvais air des defunts, ni de quelque autre peine que ce lieu puisse causer. Aussi avoit-il vû dans ses voïages, comme les Egyptiens, suivant les Ordonnances du Legislatteur Pluton, faisoient transporter les corps morts dans une Ile écartée; aiant une barque particuliere, destinée pour cela, dont le Pilote se nommoit Charon Lib. 1. § en leur langue, ce qui a donné lieu aux fables des Grecs touchant le Roïaume des Enfers; si nous en croions Diodore. Ceux-ci ont eu grand égard à préserver leurs villes de tout le préjudice, que leur pouvoient apporter les funerailles, & parce que Delos étoit fréquentée de tous, comme une Patrie commune, il n'étoit pas permis d'y enterrer, non plus que d'y accoucher, l'île de Rhene étant le Cimetiere de celle-ci, depuis une grande peste venue, à ce qu'on crût, de la puanteur des sepulcres. La même défense étoit dans une autre Ile voisine de l'Arabie heureuse, & dont parle Diodore. Les douze Tables des Romains faisoient encore observer, *in urbe ne sepelito, neve urito.* Dion Lib. 5. Lib. 48.

defendoit de brûler les corps en lieu, qui ne fût éloigné de plus de deux milles de la ville. Et Jule Capitolin observe, que l'Empereur Antonin surnommé le Pieux, fit un autre Edit, par lequel il n'étoit pas permis d'inhumer les morts en quelque ville que ce fût. Vous sçavez avec combien de préjudice le Christianisme permet le contraire, aiant plus d'égard au Spirituel qu'au temporel, & vous ne trouverés presque rien qui approche de son usage touchant cela, que ce qu'écrivit Polybe des Tarentins, qui enterrèrent dans leur ville depuis un Oracle, par lequel beaucoup de bons succès leur étoient promis, s'ils avoient leur demeure commune avec le plus grand nombre, ce qu'ils interpréterent de ceux, qui ont cessé de vivre.

*Lib. 8.*

Nous les couchons dans le sepulcre le visage tourné vers le Ciel. Diogene vouloit si on l'y mettoit, que ce fût la face en bas. Les Atheniens les tournoient du côté de l'Orient, comme on peut voir dans la vie de Solon écrite par Diogene. Les Turcs leur font de même regarder la Meque, outre qu'ils leur donnent la contenance d'un Docteur en chaire, pour dire peut-être, que nous devons prendre leçon de ceux qui ne nous peuvent plus flater. Charlemagne fut

mis auffi dans une chaire, à ce que dit le Moine d'Angoulême, qui nous a laiffé la Vie de ce Prince, & la Chronique *Monasterii Novaliciensis* porte, que bien cent cinquante ans depuis, Othon III. l'y trouva encore fécant, les ongles des doigts aiant percé les gands, dont les mains étoient couvertes. La Rélation d'un voiage fait au Cap-vert porte, que les *Guiriots*, de ce pais-là, qui passent pour les plus viles perfonnes qu'il y ait, font mis debout par mépris après leur mort dans un arbre creux, au lieu qu'on y couche les autres hommes dans une foffe, dont l'on hache la terre au fond, comme pour la rendre plus molle, y faifant de plus un petit chevet, afin, diroit-on, que le corps du defunt y repose plus à son aife. Les Hurons de nôtre nouvelle France ont une autre mode, qui leur eft particuliere, mettant leurs morts en terre roulés en peloton, & prefque en la même pofture, que les enfans font placés dans le ventre de leurs meres, comme on peut voir dans la Rélation de l'an mille fix cens trente-fix des Peres Jefuites.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de pleurer les morts, Homere n'ayant feint, que les efprits erroient jufqu'à la feptulture de leurs corps, que pour obliger à les mettre plus

promptement en terre, & à épargner par ce moien les larmes, qu'on répandoit dessus inutilement; pour le moins est-ce la pensée de Tertullien dans son livre de l'Ame. Tant y a qu'on a fait un métier de Pleureurs & de Pleureuses, qui se lamentent & versent des larmes aux enterremens à prix d'argent. Platon montre au septième livre de ses Loix, que cela étoit fort commun parmi les Grecs. Marc Polo assure, que des femmes de ce métier alloient durant quatre semaines pleurer sur un defunt dans la ville d'Ormus. Ceux du Perou ont été trouvés observant la même cérémonie, si l'Histoire des Incas est véritable. Et celle de Joseph porte, qu'Hérode avoit si grande peur, qu'on ne pleurât pas suffisamment à sa mort, qu'il avoit prié sa sœur Salome & son mari, de faire tuer, quand il expireroit, un grand nombre des plus nobles Juifs de son tems, qu'il avoit fait assembler dans un Cirque; ce qui ne fut pas pourtant executé. Les Troglodytes tout au rebours jettoient des pierres en riant sur leurs trépassés. Les Marseillois, dit Valere Maxime, faisoient des festins aux funeraillies de leurs amis, comme beaucoup de personnes le pratiquent encore aujourd'hui, sans jamais pleurer ni se lamenter. Les instrumens de

*Sext. Pyr.  
hyp l. 5.  
c. 24. Lib.  
2. c. 6.*

maison, & sur tous les lits d'assiseur en  
 asider. Les Scythiens d'ivoire les ont  
 d'une Sympa; qu'on est dit qui pte de plaisir  
 à chercher. Les Jeux Pythiques, Isthmiques,  
 Néméens, & Olympiques, se célébroient  
 au commencement en commémoration des  
 destins. Et je vois dans la Relation de  
 George Linteriano Génois, que les Scythes  
 en attendant Circassiens croient si peu, qu'il  
 s'empêchent de pleurer les morts, qu'une  
 femme seroit deshonorée chez eux, si elle  
 alloit à l'enterrement aux obseques de son mari, au-  
 quel on a accoutumé, entre autres réjou-  
 issances, de violer à la vue de tout les es-  
 sains, une fille de douze ou de quatorze ans,  
 avec une effronterie, qu'on ne sauroit trop  
 condamner.

Si je ne vous veux point parler de toutes les  
 cérémonies des pompes funebres, qu'on n'a  
 trouvées guères différentes des autres dans  
 l'Asie, où les femmes, les serviteurs,  
 les animaux, & les meubles d'un homme de-  
 cédé lui étoient souvent sacrifiés pour son Lib. 2.  
 usage en pais des Trépassés. Marc Polo dit, c. 36. &  
 qu'on se contentoit de brûler la peinture de l. 2. 68.  
 toutes ces choses en la province de Tangut,  
 dans la ville de Quinsay, ce qui est bien  
 plus tolerable. Mais il assure, que quand on

... .. les grands Camps,  
 ... .. le trouve  
 ... .. à d'autres animaux  
 ... .. autre monde  
 ... .. bien eu dix mi  
 ... .. de la sorte aux fun  
 ... .. Camp. Hérodote avoit fa  
 ... .. de tel, où il rapporte  
 ... .. le corps du Roi des  
 ... .. de l'enterrer. Au surplus c  
 ... .. à la sépulture du Prince des T  
 ... .. qu'il n'y a guères de  
 ... .. sur la terre, qui n'aient eu de  
 ... .. lieu affecté pour la leur. La p  
 ... .. Empire Macedonien fut attribuée  
 ... .. qu'Alexandre le Grand ne fut pas mis au  
 ... .. de ses Ancêtres; ce que Perdicas l'u  
 ... .. avoit prédit. Les Rois de Juda avec  
 ... .. leur, dont Ozias fut privé à cause de  
 ... .. Jacob fit jurer ses enfans, & Joseph les  
 ... .. qu'au lieu de les enterrer en Egypte,  
 ... .. étoient porter au tombeau de leurs  
 ... .. C'est ce que les Chinois, dit Pirard,  
 ... .. vent très religieusement à l'égard d  
 ... .. compatriotes, qu'ils baument &  
 ... .. tent toujours che... Tous les  
 ... .. ques du Japon sont... dans la  
 ... .. Coja, ... .. moind... ne se peu

*Alia.*



est paru, *hominem priusquam genito dei*. Lk. 7.  
*uari mos gentium non fuit.* Je laisse  
considérations semblables, me contrain-  
e vous remarquer, que comme les  
mettoient une piece de monnaie  
nommoient *naulum* dans la bouche des  
pour paier à Charon leur passage  
scovites, avec assez d'autres Chrétiens  
donnent un autre pour S. Pierre. Les  
sians de l'île Zipangu leur enterrerent  
le en la même place. Les chrétiens  
ent avec un pareil dessein.  
en conclusion considérons, comme il  
que l'inhumation soit un office bien na-  
puisque'il se trouve des animaux, qui  
entendent les uns aux autres. Elles sont les  
les Fourmis, qui enterrent leurs mères  
ées après les avoir mises dans des ves-  
selles de grains de blé, comme

porte au mont Altay les grands Camis, pour  
 être inhumés, tout ce qui se trouve en che-  
 min d'hommes & d'autres animaux est tué,  
 pour aller servir en l'autre monde. L'Empe-  
 reur décedé, y aiant bien eu dix mille per-  
 sonnes massacrées de la sorte aux funeraill-  
 es de Mongu Cam. Hérodote avoit fait voir  
 quelque chose de tel, où il rapporte, com-  
 me on promenoit le corps du Roi des Scythes  
 avant que de l'enterrer. Au surplus ce mont  
 destiné à la sepulture du Prince des Tartares,  
 me fait souvenir, qu'il n'y a guères de Souve-  
 rains sur la terre, qui n'aient eu de même  
 un lieu affecté pour la leur. La perte de  
 l'Empire Macedonien fut attribuée à ce  
 qu'Alexandre le Grand ne fut pas mis au sepul-  
 cre de ses Ancêtres; ce que Perdicas l'un d'eux  
 avoit prédit. Les Rois de Juda avoient le  
 leur, dont Ozias fut privé à cause de sa lepre.  
 Jacob fit jurer ses enfans, & Joseph ses freres,  
 qu'au lieu de les enterrer en Egypte, ils les  
 feroient porter au tombeau de leurs peres.  
 C'est ce que les Chinois, dit Pirard, obser-  
 vent très religieusement à l'égard de leurs  
 compatriotes, qu'ils embaument & repor-  
 tent toujours chez eux. Tous les Monar-  
 ques du Japon sont inhumés dans la ville de  
 Coja, ou du moins, si cela ne se peut, on y

*Lib. 4.*

*Jassin.  
l. 7.*

*Atlas.*

porte une de leurs dents, qui s'y enterre au lieu du corps entier. Car la dent n'est pas de si petite considération en ceci, que Plin n'ait observé, qu'aux païs, où les corps se brûloient, jamais ils ne l'étoient que les dents n'eussent paru, *hominem priusquam genito dente cremari mos gentium non fuit.* Je laisse mille considérations semblables, me contentant de vous remarquer, que comme les Payens mettoient une piece de monnoie, qu'ils nommoient *naulum* dans la bouche des morts, pour paier à Charon leur passage; les Moscovites, avec assez d'autres Chrétiens, leur en donnent un autre pour S. Pierre; & les habitans de l'Isle Zipangu leur enferment une perle en la même place, & vraisemblablement avec un pareil dessein. Lib. 7.  
M. Polo  
l. 3. c. 20

Pour conclusion considérons, comme il faut, que l'inhumation soit un office bien naturel, puisqu'il se trouve des animaux, qui se le rendent les uns aux autres. Elien l'affure des Fourmis, qui enterrent leurs amies ou alliées après les avoir mises dans des peaux ou couvertures de grains de bled, comme nous mettons nos morts dans des urnes, ou dans des bieres. Et quoique Plin dise, qu'elles sont seules entre toutes les bêtes, qui ont cet usage, si est-ce que le même Elien cite Lib. 6.  
c. 43.  
Lib. 11.  
c. 30.

encore ailleurs Aristote, comme auteur de ce que les Dauphins portent à terre ceux de leur espece, qui ont cessé de vivre, en faisant la musique pour honorer leurs funeraillles, & pour prier les hommes de les inhumer. Ce fut pourquoy les Atheniens firent mourir onze de leurs Chefs, après leur grande victoire navale aux Arginuses contre des Lacedemoniens, parce que ces Capitaines n'avoient pas recueilli les corps de leurs Concitoyens, pour leur donner sépulture. Et l'on a écrit, que beaucoup de ces anciens Rois d'Egypte n'ont régné vertueusement, que sur la crainte d'être privés de l'honneur des pompes funebres, dont on ne gratifioit jamais les vicieux. Aussi est-ce la récompense que Platon ordonne en divers lieux de sa République aux hommes de mérite. L'enterrement a été tenu particulièrement de telle importance, qu'entre les imprécations de Moïse contre ceux, qui n'observeront pas la loi de Dieu, il les en prive; comme Thyeste souhaitoit dans Ennius, que son frere Atreus ne trouvât jamais le repos de sepulcre. Il n'est pas jusqu'à cet impie de Mezence, qui ne prie Enée de le mettre au tombeau de son fils Lausus:

*Ancid. 12. Et me consortem nati concede sepulcro.*

Ceux, qui ont appréhendé de ne l'avoir pas  
 tel, qu'ils le desiroient, se le sont fait dresser;  
 & en ont même pris quelque possession de  
 leur vivant. Car nôtre Louis Onzième, &  
 l'Empereur Charles Quint se plaisoient à se  
 coucher quelquefois dans ceux, qu'ils avoient  
 fait préparer; le premier aiant obtenu du  
 Pape Sixte Quatrième une Bulle d'excom-  
 munication, contre ceux, qui mettoient ail-  
 leurs son corps, qu'au monument construit  
 pût les ordres dans Nôtre-Dame de Clery.  
 Mais je ne sai personne, qui ait voulu être  
 tout de bon enterré vif, que l'Orateur ou So-  
 phiste Polemon, qui vivoit sous Trajan & *Philosfr.*  
 sous son successeur Hadrien, & qui dit à ceux,  
 qui commençoient à fermer son sepulcre,  
 qu'ils se dépêchassent, afin que le Soleil ne se  
 pût vanter de l'avoir vû sans parler. La Ré-  
 ligion Payenne inventa les *Kenotaphes*, ou  
 tombeaux vuides, pour ceux, dont les corps  
 ne se trouvoient point. Jamais on n'a sçû  
 où étoit le lieu du dernier repos de Moïse,  
 aussi y fut-il mis de la seule main des Anges.  
 Briandre, un des sept Sages de la Grece, fit  
 ce qu'il pût par le meurtre de diverses per-  
 sonnes, pour empêcher, que l'endroit de son  
 inhumation ne fût connu. L'on a dit de  
 Niobe, qu'elle avoit trouvé son sepulcrè en *Diog.*  
*Laert.*

elle même; ce qui est bien plus vrai de la femme de Loth. Diverses sortes d'animaux ont été enterrés solennellement pour honorer leur mémoire. Arton fils de Mardonius fit des dons immenses à ceux, qui avoient eu la charité d'ensevelir secretement son pere, tué au célèbre combat de Platée. Et nous lisons dans Athenée, qu'un Sybarite portant plus de respect à un homme qu'au Dieu qu'il adoroit, ne cessa de battre son valet en le poursuivant dans un Temple, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur la tombe de son pere. Cela montre bien, qu'on a toujours fait grand cas de la sepulture. Beaucoup de Philosophes néanmoins s'en sont moqués, parce qu'ils croioient, que toute la terre leur devoit servir de Tombeau, comme le mot Grec le dit des Hommes illustres. Seneque soutient, qu'une belle ame ne se soucie non plus de son corps, quand elle le quitte, que nous nous embarassons peu de ce que deviennent les rognures de nôtre barbe, ou de nos cheveux, après qu'on nous a fait le poil. Que la terre ou le feu, les loups ou les oiseaux se rendent les maitres de l'habitation qu'elle laisse, *non magis ad se judicat pertinere, quam secundas ad editum infantem.* Une Tombe, dit-il ailleurs, ne fait que charger ce qui a du

*Herod.  
l. 9.*

*Ep. 92.*

*De rem.  
fort.*

sentiment, & elle est inutile à ce qui n'en a plus. Si vous n'êtes couvert de la Terre, vous le serés du Ciel. Epicure & Diogene ont été de la même opinion, *sepelit natura relictos* : & quand le dernier pria, qu'on laissât son bâton auprès de lui pour défendre son cadavre des bêtes, il montra bien par cette raillerie le mépris qu'il faisoit de la sepulture. Pour remonter jusqu'au Pere commun de tous ceux, dont nous parlons, je ne trouve rien de plus digne de Socrate dans toute sa vie, que le reproche qu'il fit à Criton un peu avant sa fin, d'avoir perdu son temps, & sa peine à l'instruire, puisqu'il lui faisoit encore cette impertinente demande : Où il vouloit être mis après sa mort ; sans se soucier de ce qu'il lui avoit répété tant de fois, que nous partions tout entiers de ce monde, n'y laissant rien, qui nous fût propre. En vérité ce sont des pensées bien différentes de celles, que nous avons tantôt considérées, & les Sceptiques pourroient sans doute faire bien leur profit de cette varieté, s'il ne falloit suivre que le raisonnement humain sur un sujet, où l'autorité de l'Eglise est seule confidentiable. Je crois que vous n'avez pas sujet de vous plaindre, que j'aie refusé de satisfaire à ce que vous desirés de moi.



## DE L'ESPERANCE.

## L E T T R E XXIV.

MONSIEUR,

**J**e ne suis pas si ennemi que vous le croiés de toute sorte d'esperance. J'avoué qu'elle nous est tellement propre, qu'à peine se peut-on imaginer, que rien nous distingue davantage des Bêtes. Car comme la Nature a pourvû à toutes leurs nécessités, elle leur a ôté au même tems tout sujet d'esperer, n'y aiant rien au delà de ce qu'elles possèdent, ce qui les fait vivre dans une pleine & entiere satisfaction. Les biens, dont elles ne sont capables, ne sont pas aussi de leur connoissance, & cela est cause, qu'elles ne peuvent pas se les promettre par un principe de Morale, qui porte, qu'on n'affectionne jamais une chose inconnue, *ignoti nulla cupido*. Mais encore que l'esperoir soit un témoignage du discernement humain, ce n'est pas à dire, qu'il doive toujourns passer pour une marque certaine de bonté d'esprit, ou de grandeur



de courage, & je ne sai ce qui a pû faire dire si précifément à Florus, en faveur du jeune Pompée, que le vrai figne d'une ame généreufe étoit d'efperer jufqu'à l'extremité, *magnæ indolis fignum eft fperare femper*; fi nous ne rapportons cela aux fentimens du peuple, qu'il a voulu fuivre pour gratifier ce Seigneur Romain. Tant s'en faut, que les meilleurs efprits foient les plus fufceptibles d'efperance, qu'il n'y a point de gens, qui en prennent fitôt, & qui la quittent fi tard, que les fimples & les idiots, dont l'on fe joue à difcretion, pour peu qu'on leur donne à efperer. C'eft fur cela que les Italiens ont nommé cette même Efperance le jardin des Fous, qui n'ont point de plus grand plaifir, que de s'y promener, dans des efpaces imaginaires, où toutes chofes rient à leur fantailie. Platon avoit fans doute la même penfée, quand il ne mettoit point d'autre différence entre efperer & rêver, qu'en ce que l'un donnoit des fonges aux perfonnes éveillées, & l'autre à celles, qui font endormies.

Pour accorder deux opinions, qui femblent fe choquer & fe détruire l'une l'autre, je voudrois faire diftinction entre les bonnes & les mauvaiſes efperances, les raifonnables, & les vaines, ou inconfidérées. J'appelle

bonnes & raisonnables celles, qui sont réglées, faciles, prochaines, & de choses, qui doivent vraisemblablement réussir. Leurs opposées sont extravagantes, difficiles, éloignées, & qui trompent presque toujours ceux, qui les conçoivent. Il n'est pas defen-  
 du d'avoir des premières, & je crois même, que le plus sage homme du monde espère peu ou prou, (pour user de ce terme) tant de tems qu'il respire. Si les Stoïciens les ont condamnées toutes indifféremment, avec le reste des passions, les autres Sectes n'ont pas été si austeres, & le Christianisme, qui fait de l'Espérance une Vertu, ne règle pas comme Zenon ce qui touche l'appetit ou la volonté. Que chacun y prenne garde, il trouvera, que comme la mémoire du bien passé donne du contentement, l'espérance du futur n'est pas moins agréable; & que la doctrine Péripatétique a eu raison de mettre l'une & l'autre entre les voluptés raisonnables. Aussi fait-on, que plusieurs ont considéré la condition des Rois comme fort misérable, d'avoir beaucoup de choses à craindre, & très peu à espérer. C'est donc des vaines espérances seulement, qu'il faut interpréter tout ce que nous avons d'injurieux dans les livres contre cette douce pâture de

*Arist. l. 7.  
 Physic.  
 c. 3.*

nos ames: Et quoique les plus raisonnables nous trompent souvent, elles ne laissent pas d'être utiles, par un plaisir innocent, qui affaiblit & facilite nos actions, sans laisser ce dégoût, d'avoir crû de leger, que les autres nous font toujours sentir à la fin. Car l'Espérance bien prise, & qui est fondée sur un sage discours, a cela de propre, qu'elle sert même à la santé, au rapport des Médecins, & prolonge agréablement nos jours, comme la plus modérée de toutes nos passions. Elle est cette chaîne que décrit si bien Dion Chrysostome, qui nous tient attachés à la vie dans ses plus grandes extremités. D'autres l'ont nommée l'Anchre dernière & sacrée qui ar-

Orat. 30.

retient notre vaisseau au milieu de toutes les boues de la Fortune. Et à la considération de ces choses, lors que l'adversité se plaît à lui contredire, l'on peut soutenir qu'elle nous sert toujours, pour en parler comme fait le Poëte:

*Nulla quidem fallax, sed tamen apta Dea est.* Ovid. l.

Nous étonnés pas d'oûir prononcer à Senèque, qu'il ne faut rien espérer, non plus de Jupiter, pour être heureux. C'est un

des paradoxes de cette Philosophie fiere & ridicule tout ensemble, selon laquelle les Plan-

tes & les Rochers jouiroient de plus de félicité que les hommes. En effet l'exemption de toute esperance ne fait pas tant pour la Solitude, que la modération & la regle, qui s'y doit observer. Et c'est justement selon ce sentiment qu'on doit interpreter la réponse de Chilon, à celui, qui lui demandoit, en quoi principalement les hommes s'avaient différencier de la multitude, & des ignorants? Il repartit, en bonnes esperances, *Αγαράντας* ne voiant rien, qui rendit les premiers si dissemblables aux seconds, que ce que les uns & les autres se promettoient de l'avenir. Le Sage n'espere jamais qu'autant que la raison & la vraisemblance le lui permettent: Le Fou s'abandonne à tous partis & dans une soif continuelle des choses qu'il attend, il soupire toujours après l'avenir sans se pouvoir desalterer. Ce qu'il possède ne le contente jamais, &, semblable à ce Corbeau Romain, pour ne pas employer le présent, il a perpetuellement recours au futur,

*Diog.*

*Laert. in  
ejus vita.*

*Est bene non potuit dicere, dixit erit.*

Pour moi, qui tiens toutes les grandes esperances sujettées à de très grandes tromperies, sans blâmer le partage d'Alexandre, qui ne réserva de tout ce qu'il possédoit que l'esperance

mais des comptes qu'il s'étoit proposés, je crois, que pour vivre en homme particulier dans quelque tranquillité, il faut espérer peu, & ne desespérer de rien.

DE LA DEVOTION.

LETTRE XXV.

MONSIEUR,

N<sup>otre</sup> Religion n'est pas comme celle des Mahometans, où il n'est jamais permis d'user de raisonnement. Leurs Alfaqis, ou Docteurs & interpretes de l'Alcoran, ne l'enseignent dans l'Ecole, à ce qu'on dit, que le glaive en une main & le livre en l'autre. N'est-ce pas ainsi qu'on tâche de conserver par la seule violence les choses mal acquises, au lieu de défendre le droit, qu'on y prétend par les voies de la Justice? Les Payens en usoient tout autrement. Il leur étoit permis de disputer de tout ce qui concernoit les Dieux. Et quoique Pythagore eût donné ce précepte, de ne porter jamais l'image de Dieu gravée dans des anneaux, ce que Por-

phyre & les autres interpretes de tels symboles ont toujours pris pour un commandement, de ne communiquer pas indifféremment à tout le monde les mysteres de leur Théologie; Si est-ce que les livres qu'ils nous ont laissés, nous témoignent assez la grande liberté, qu'ils se donnoient là dessus. Le Christianisme tient une voie moienne entre ces deux extremités. Sans souffrir, qu'on revoque en doute aucun des articles de la Foi, il n'empêche pas, qu'en tout le reste l'on ne se serve du discours, pour prendre tel parti, qu'on veut, aux choses problematiques, & que l'Eglise n'a pas déterminées. Car comme ces hautes vérités, que le Ciel nous a révélées, sont autant de principes indémonstrables, & de médecines spirituelles qu'il faut avaler courageusement, plutôt que de les goûter avec trop de curiosité, si nous sommes amis de nôtre salut: Aussi est-il permis d'employer par tout ailleurs nôtre raison; de soutenir ce que nous jugeons lui être le plus conforme; & d'interpreter souvent l'Ecriture, qui est la parole de Dieu, par les œuvres de la Nature, ou pour mieux dire de lui-même; puisque n'y pouvant avoir de contradiction en ce qui dépend d'un seul & si parfait principe, il est impossible d'expliquer plus sûre-

ment les doutes, qui se forment sur le Code de l'Écriture, que par ce que nous lisons dans celui de la Nature, qui est du même Auteur.

Mais pour bien faire la conférence de ces deux Textes, l'on ne sauroit user de trop de respect & de soumission d'esprit. Les infidèles mêmes ont reconnu, qu'il y avoit de la témérité à un homme mortel, de vouloir parler avec assurance des choses divines & immortelles. Et leurs Philosophes ne se sont jamais tant éloignés de la connoissance de Dieu, que quand ils s'en sont voulu approcher le plus près. Ces Sphynxes posées par les Egyptiens au devant de leurs Temples, <sup>Clem. Alex. l. 5. Strom.</sup> donnoient à entendre, combien la doctrine de ce qui est au dessus de nous leur sembloit obscure & de difficile intelligence. L'on a trouvé le nouveau Monde dans ses parties les mieux policées, qui faisoit profession du même sentiment. Personne n'entroit au Temple du Créateur de l'Univers, que ceux du <sup>Hist. des Incas, l. 6. c. 31.</sup> Pérou appelloient le grand *Pachacamac*, qu'à nous, pour dire, qu'il n'y avoit point d'homme, qui fût digne de l'envisager, son nom même étant tenu pour ineffable. Et quelque ridicule que soit l'Alcoran, dont <sup>Sem. ap. 25.</sup> nous avons déjà parlé, les Musulmans ont

accoutumé de se curer les dents avant que d'y lire, par un respect fondé sur de pareilles moralités.

C'est ce qui me fait étonner de la hardiesse que prennent ceux, qui se disent Chrétiens, de disputer non seulement avec tant d'animosité, mais encore avec une si grande présomption, de tout ce qui se passe dans le Ciel, comme s'ils avoient pénétré le plus secret de la Sagesse Eternelle, & sans se sou-

*Epist. ad Rom. c. 11.* venir de ce beau mot de Saint Paul, *quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus?*

En vérité nous serions plus modestes, si nous étions aussi Chrétiens, que nous en faisons profession. Nous aurions plus de charité pour ceux, que nous aimons mieux convaincre, que retirer d'erreur; Et sans exciter de si violentes contestations, nous avouerions, qu'il n'y a que Dieu seul, qui puisse rendre justes les faux accords, qui se font quelquefois dans l'harmonie de son service. Nôtre Religion est toute fondée sur l'humilité, & il n'y a rien, que nous fassions plus mal-volontiers, que de déclarer nôtre infirmité, & de reconnoître ingenuëment nôtre foiblesse spirituelle. Je suis confus d'ailleurs, quand je vois dans l'Histoire ancienne, que ceux, qui ont été assez aveugles pour adorer des



Chats & des Crocodiles, portions plus de  
 révérence à leurs Autels, que nous ne faisons  
 aux nôtres, que nous profanons tous les  
 jours. Sous le faux prétexte de servir Dieu,  
 l'on se sert de lui, & son saint Nom n'est  
 souvent qu'une couverture à nos plus gran-  
 des méchancetés. Quelle honte de mettre  
 le Paradis à prix d'argent? de préférer l'en-  
 cas au culte, à la probité? & d'attribuer  
 des sentimens à Dieu; que nous aurions hon-  
 te de proposer à un homme raisonnable? Au-  
 trefois, on répandoit le sang des victimes  
 avant que de les mettre sur l'Autel, & cela  
 signifioit, qu'il étoit besoin de se dépo-  
 siller de toutes ces passions, qui ont leur siège dans  
 la masse du sang, si l'on vouloit attendre  
 quelque grace du Ciel. Saint Pierre reçut  
 depuis le commandement, d'éloigner sa bar-  
 que du rivage, *duc in altum, & laxate retia* *Luca. c. 5.*  
*vestra in capturam,* parce qu'il n'y a rien de *vers. 4*  
 plus à craindre dans une navigation impor-  
 tante à notre salut, que le voisinage de la  
 terre, ces respects humains, & ces considéra-  
 tions, que nous nommons temporelles. Au-  
 jourd'hui nous voulons avec impiété, que  
 Dieu prenne part dans tous nos intérêts;  
 nous serions bien fâchés d'avoir laissé à la  
 porte de l'Eglise la moindre de nos convoiti-

ses, & sous une feinte devotion nôtre hypocrisie est telle, que nous couvrons, comme le Cygne, nôtre noirceur de la blancheur de nos plumes. Il n'y a point de brouillon, qui ne parle dans la Religion, aussi bien que dans l'Etat, de pureté & de réformation parmi ses plus grandes dissolutions. Ces méchans, qui avoient occupé du tems de Vespasien le Temple de Jerusalem, & qui le remplissoient de meurtres & de brigandages, se faisoient appeller les Zèlés, & ne parloient que de corriger les abus de la Synagogue. Plût à Dieu, que nous eussions moins de sujet de remarquer, combien le spécieux prétexte du zèle de la Religion, couvre au tems, où nous sommes, de dangereuses intentions. Mais quand ces mêmes intentions ne seroient pas si mauvaises, un zèle inconsidéré n'est jamais agréable à Dieu. Il reprit celui de Nathan, qui vouloit, que David bâtît le Temple sans aucune remise. Et l'action de Saint Pierre mettant la main à l'épée en faveur de son Maître, mérita sa correction. Je sai bien, qu'on ne sauroit avoir trop d'amour pour son Créateur, & que la mesure, qu'il faut tenir en cela, c'est de l'aimer sans mesure. L'on peut dire par consequent, qu'on ne peut être excité d'une trop ardente dévotion, puisque

*Jos. de  
bel. Iud.  
l. 4. c. 5.*

est le bien d'une parfaite amitié entre Dieu  
 & les hommes. Soyons nous néanmoins  
 satisfaits de ce que nous voyons, qu'il est le grand ami  
 des Adversaires, & que le bien substantif ne  
 lui plaît jamais, s'il n'est fait adverbialement  
 bien. Vous m'avez obligé à vous tenir ces  
 propos, qui ne sont bons, que dans la Sacri-  
 ficé, & vous n'ignorez pas ce qui m'a fait  
 parler de la façon. Pour conclusion, tâ-  
 chons de faire en sorte, que comme non seu-  
 lement les fruits, mais les feuilles mêmes  
 des Cedres du Liban, ont incessamment  
 leurs pointes tournées vers le Ciel; toutes  
 nos pensées, & toutes nos pensées n'aient  
 point d'autre objet que lui, ne regardant ja-  
 mais la terre pour la préférer aux choses  
 d'en haut. *Iustus ut palma florebit, sicut Ce-  
 drus Libani multiplicabitur.*



D E  
CEUX, QUI ONT PRIS DE  
FAUX NOMS.

L E T T R E XXVI.

M O N S I E U R ,

**L**a procedure judiciaire qui vous étonne si fort, & que vous nommés une grande nouvelle, n'est rien qu'une copie de cent autres actions semblables, qui se lisent dans toutes les Histoires. Celle des Juifs a eu un faux Alexandre, qui se disoit fils d'Hérode, & dont l'imposture ne fut punie que des Galeres, *Jos. Ant. l. 17. c. 14. & de bell. Jud. l. 2. c. 5. Herod. l. 3.* tant qu'il la confessa franchement à l'Empereur. Vous trouverez dans celle des Perses un faux Smerdis, qui osa contester à Cambyse la Couronne, comme fils de Cyrus, étant depuis reconnu comme un fourbe, parce qu'il n'avoit point d'oreilles. Et vous pourrez joindre à celui-là, cet autre, qui pensa envahir le Roiaume de Cappadoce, se disant le même Ariarathes, que constamment Marc

Antoine avoit fait mourir. L'ancienne Grece vous fera voir ces *Pseudo-Alexandres*, qui se vantent dans Appien au livre second, qu'il a fait des Guerres de Syrie, tantôt d'être venus d'Alexandre le Grand, tantôt d'être de la famille des Seleucides, comme fils d'Antiochus; ce que Justin confirme dans son trente cinquième livre. Elle vous fournira de même deux *Pseudo-Philippes*. L'un se nommoit Andrisque, tenu pour fils de Persée qui *regiam formam, regium nomen, animo quoque regio implevit*, & qui fut assez heureux dans sa disgrâce, ajoute Florus, pour mériter, que le Peuple Romain triomphât d'une personne de si basse naissance, comme si c'eût été d'un Roi véritable. L'autre est celui qui fut défait en Macedoine par L. Tremellius Questeur, dont le même Florus dit encore un mot dans son epitome sur Tite Live, & qu'Eutrope nomme *Pseudo-Persée*, La Grece plus recente ne manquera pas non plus d'exemples semblables, témoin ce faux Alexius, qui pour ressembler parfaitement de visage, de poil, & de parole, aussi bien que de nom, à un fils de l'Empereur Manuel Comnene, alloit remuer tout le Levant s'il n'eût été tué dans son lit par un homme d'Eglise. Un *Pseudo-Diogene*, dont fait mention cette scavante

*et Justinus l. 33. c.*

*2.*

*Lib. 2. c. 14.*

*Lib. 53.*

*Lib. 4.*

*l. 10. Alexiadis.*

Princesse Anne Comnene, y est encore remarquable. Pour ce qui touche l'Histoire Romaine, Tite Live parloit dans son cent feizième livre d'un Chamaces, homme de néant, qui voulut passer pour le fils de Marius; Appien le nomme Amatius, recitant comme Antoine le fit mourir, & c'est apparemment le *Herophilus Equarius Medicus* de Valere Maxime. Auguste fut contraint d'en envoyer un autre en Galere, qui se disoit fils de sa sœur Octavie, prétendant, qu'on l'avoit changé, lors qu'il étoit en nourrice. Tacite & Dion font mention de ce Clement serviteur d'Agrippe, qui osa prendre le nom de son Maitre, & répondre à Tibere, qui lui demandoit, comment il étoit devenu si grand Seigneur? De la même façon, que vous êtes parvenu à l'Empire. Ils rapportent aussi l'impudence d'un faux Drusus du tems du même Tibere, & celle d'un faux Neron, qui troubla toute l'Asie sous Othon, & fut secouru avec grande ardeur des Parthes, comme Suetone l'a remarqué. Je ne vous dis rien des *Pseudo-Antonins*, pour venir aux Empereurs Allemans, & vous faire souvenir du faux Henri, & du faux Frederic, que Rodolphe Premier fit brûler. Je pourrois vous parler encore du faux Woldemar Marquis de

Lib. 3. de  
bell. civ.

Tac. l. 2.

& 6. ann.

& 2. hist.

Dio. Cass.

l. 57. 58.

& 64.

In Ner.

art. ult.

Brandebourg, qui fut aussi brûlé, reconnu enfin pour un simple Meunier, à qui l'on n'avoit fait jouer ce personnage. Mais passons à notre propre Histoire. Nous trouverons dans Grégoire de Tours, & dans l'Építome de Fredegarius, un faux Gondevault, qui se disoit fils de Clothaire Premier, & qui fut faivi d'une partie de la Noblesse & du Clergé de France, quoique ceux, qui le nommoient strictement Ballomer, lui donnaient pour pere un Meunier ou un Cardeur de laine. Il est fait mention dans la vie de St. Leger Evêque d'Autun d'un faux fils de Clothaire III. qu'on apostâ, pour disputer la Couronne à Thierry Premier du nom. Et de nos jours, regnant Henri IV. un François de la Ramée eût l'impudence de se dire fils de Charles IX. & d'Elisabeth d'Autriche, ajoutant, que la *Thuan.* Reine Mere Catherine l'avoit fait nourrir clandestinement en Poitou, pour raison de quoi *l. 117.* il fut publiquement executé dans Paris, & son corps brûlé après sa mort l'an mil cinq cens quatre vingts seize. Les Turcs ont été troublés par deux faux Mustaphas, l'un, qui osa disputer de la domination contre Amurat Second, & l'autre qui fut suscité par Bajazet, second fils de Soliman, tant contre son pere, que contre son frere aîné. Deux, ou même

trois faux Demetrius ont excité d'étranges tragédies dans la Moscovie en mil six cens enq, & mil six cens six, avec cette particularité à l'égard de l'un de ces imposteurs, qu'il avoit un bras plus court que l'autre, & une verruë au visage, comme le véritable Demetrius dont ils jouïoient le personnage. En mil six cens cinquante trois un Timosca Ancudina fit le faux Zuski, voulant passer de même pour le fils du Grand Knez Iean Basile Zuski, & persistant jusqu' au dernier soupir dans son imposture, lors qu'il fut executé. Et l'on peut voir dans Herrera, que deux Hermites voulurent être pris chacun pour le Roi de Portugal Dom Sebastien, qui faisoit pénitence à cause de la bataille de Alcaçar, qu'il avoit si miserablement perduë en Afrique. Mariana nous apprend, qu'en l'an mil cent soixante deux, un effronté se produisit, comme s'il eût été le Roi Alphonse, vint huit ans après sa mort à la bataille de Frague. Il avoit quelques lineamens de ce Prince, & disoit s'être enrêté toujourns depuis en Asie, portant les armes pour la Foi contre les Infideles, & s'il n'eût été étranglé promptement dans la ville de Sarragoce, le mal devenoit incurable. Un Juif, au rapport de Sandoval, se voulut faire couronner dans Valence en qualité de Dom Iuan,

*Voyage de  
Olearius  
l. 3.*

*Lib. 11.  
cap. 9.*

*Hist. l. 9.  
part. 21.*



fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, que toute l'Espagne faisoit être décedé à Salamanque. Cela néanmoins n'empêcha pas qu'il ne fût suivi & favorisé par diverses personnes, jusqu'à sa prise en mil cinq cens vint deux, & son execution à mort, après avoir été traîné par les rues. Et depuis, Philippe Second ne fut-il pas contraint de faire pendre un Patiflor, qui étoit assez impudent pour se dire Don Carlos, qui venoit de perir de la mort, que chacun sait? Les Flamans, pour parler du reste de nos voisins, virent paroître en l'an mil deux cens vint-quatre, un homme de Reims, qui vouloit, qu'on le prit pour Baudouin Comte de Flandre & Empereur de Constantinople. Sa fourbe fut reconnue à la Gour de France; où il eût l'audace de se présenter devant le Roi, & elle fut punie dans la ville de Lille, où aiant été pendu & puis enseveli, la Comtesse de Flandre, fille du véritable Baudouin le fit déterrer & pendre pour la seconde fois. L'Angleterre n'a pas été plus exemte de ces imposteurs, que les autres pays. Du regne du seul Henri VII. deux prétendirent se faire reconnoître pour le second fils d'Edouïard Quatrième, Richard Duc d'York qui n'étoit plus au monde. L'un se nommoit Perkin, ou Pierre Warbec; l'au-

*Cranzius*  
*metr. l. 7.*  
*c. 41.*

tre-Simmel fils d'un Boulanger, & celui-ci se dit encore depuis Edoüard Plantagenet, ~~qui~~ été proclamé Roi dans Dublin sous ce ~~bon~~ nom. Un autre Wilford, fils d'un Cordonnier, contrefit le Comte de Warvich sous le même Henri Septième, selon l'histoire de sa vie, que nous a donné Bacon. Il faut que ~~je~~ j'ajoute ici le faux Gueius de la Chine, que l'histoire du Pere Martinius nous vient de faire connoître dans sa premiere Decade, & qui fut condanné à être scié par le milieu du corps, méritant ce genre de mort, à ce que porte son Arrêt, soit comme imposteur, soit comme déserteur de ses parens affligés, & de sa patrie.

Or quoique le desir de se rendre Souverains ait donné la hardiesse à presque tous ceux, que nous venons de nommer, d'entreprendre de telles impostures, si est-ce qu'assez d'autres en ont fait de semblables, pour des fins beaucoup moins élevées. Dion Chrysostome rapporte, qu'un Callias aiant été tué dans un combat, que perdirent les Atheniens, un sien Ecuier, qui lui ressembloit fort, se présenta quelque tems après, & donna ~~un~~ de la peine aux héritiers du defunt, ~~se~~ montrant, qu'il étoit le même Callias, qui revenoit après avoir été esclave en Thrace, d'où il n'a

il n'avoit pas pû se sauver plûtôt. Je laisse à part les exemples, que vous pouvés voir dans Valere Maxime au dernier chapitre de son neuvième livre, pour vous ajoûter, que du tems de l'Empereur Vitellius, un Esclave, nommé Geta, faisoit accroire, qu'il étoit l'illustre Scribonianus Camerinus, qui s'étoit retiré en Histrie, ne s'osant montrer à cause de Neron; si son Maître ne l'eût reconnu, & fait *Tacit. 2.* condamner comme un fugitif. Depuis sous *hist.* Commodus, qui fit tuer Maximus Quintilius, son fils Sextus Condianus s'absenta & fit *Dio. Cass.* courir le bruit, qu'il étoit mort aussi, afin *L. 72.* de se soustraire à la persécution. Sa succession étant fort opulente, un *Pseudo-Sextus* se présenta inopinément pour lui, comme ne craignant plus rien, & se fût mis dans tous ses biens, si Pertinax, successeur de Commodus, ne l'eût déclaré un fourbe, après l'avoir interrogé en Grec, qu'il n'entendoit pas, quoique le vrai Sextus le parlât constamment fort bien. On vit depuis, du regne de Justinien, un faux Childibius, qu'on avoit contraint de prendre le nom de ce grand Capitaine, qui étoit la terreur des Esclavons, afin de profiter de cette imposture, en le faisant revivre, comme Procope le recite au troisième livre de la guerre des Goths. Mais afin de nous

contenter de ce seul exemple moderne, le retour d'un Martin Guerre ne fit-il pas condamner à mort dans Thoulouse en mil cinq cens soixante-un Arnaud du Tilh, qui avoit pris, outre le nom de ce Martin, sa femme même, dont il eût en trois ans deux enfans?

*Thuan. l. 26. hist.*

Au surplus, il ne faut point s'étonner, que des hommes aiant été si temeraires, puisqu'il y en a eu, qui ont bien osé attenter à la Divinité. Vous n'ignorés pas la folie de ce Psaphon, qui tâcha de se faire reconnoitre pour un Dieu par le moien des Pics & des Perroquets. On impute une vanité, qui ne vaut guères mieux, aux Philosophes Empedocle & Heraclide. Euthyme Calabrois fut consacré & adoré de son vivant même, *nihilque*

*L. 7. c. 47.*

*adeò mirum aliud, quam hoc placuisse Diis, dit Pline. Tacite assure que les Allemans de son tems croioient, que de certaines femmes, qui se mêloient de prophetiser, étoient*

*Lib. 4. hist.*

*de véritables Déesses; Et il nomme ailleurs un Maricus, qui avoit pris la qualité de Dieu dans nos Gaules, & que Vitellius fit tuer en sa présence, pour desabuser ceux, qui le disoient invulnerable. Antiochus Roi de Syrie, Caligule, Neron & Domitien, ont eu là-dessus des fantaisies semblables à celle que les Poëtes attribuent à Salmonée. C'est sur-*

*Lib. 4.*

*Lib. 2.*

quoi se fonde la raillerie de Seneque, *olim De morte magna res erat Deum fieri, jam fama minimum* Claud. *fecit.* Qui ne fait l'impieeté des hérésiarques

Montanus & Manes, qui se disoient être le Paraclét? Le Chef des Adamites voulut de même, qu'on le prit pour le Fils de Dieu. Et comme Socrate nous apprend dans le septième livre de son Histoire Ecclesiastique, qu'il se trouva un *Pseudo-Moïse* en Crete, qui promettoit aux Juifs de cette Isle de les faire passer à pied sec de là dans la Terre de promesse; ce qui en fit noier plusieurs: Nous lisons aussi dans Grégoire de Tours, qu'on vit en France un *Pseudo-Christ* venu de Berry, qui *Lib. 10.* se fit suivre jusqu'à la mort d'une grande *c. 25.* quantité de peuple, dont l'assistance ne manque jamais aux plus écervelés. Tant il est vrai, qu'il n'y a point de mensonge si impudent, ni si punissable, qui ne trouve de l'appui, & des sectateurs, *nullum tam impudens Plin. l. 8. mendacium est, ut teste careat.* Ne jugés *c. 22.*

donc plus si étrange, qu'on prenne de faux noms d'hommes, puisqu'on n'a pas épargné celui de Dieu; ou qu'on renouvelle aujourd'hui des impostures, qui ont été de tout tems pratiquées dans le monde; si cela se peut dire généralement parlant, sans rien déterminer au fait particulier, dont vous m'écri-

vés, n'en aient autre connoissance que celle que vous m'avez donnée, qui n'est pas suffisante pour une dernière résolution.

DE LA LIBERALITÉ, ET  
DE CE QUI LUI EST  
CONTRAIRE.

L E T T R E XXVII.

*MONSIEUR,*

**L**a Liberalité est si éclatante, sur tout quand elle s'éleve jusqu' à ce haut degré, qui lui fait prendre le nom de Magnificence, que la Frugalité considérée en suite a bien de la peine à maintenir son rang entre les Vertus, à cause de je ne sai quelle apparence d'opposition, qui se forme aisément de l'une à l'autre, si l'on n'y prend pas garde de près, il semble alors, que celle-ci soit une espece d'avarice; vous diriez qu'on ait eu intention d'injurier par elle ce Pison, à qui l'on donna le surnom de Frugal; Et peu s'en faut qu'on se

la faulx passer pour un défaut caché, selon le mot de Laërtius,

*Frugalitas miseria est rumoris boni.*

Car faites réflexion d'une part sur le procédé Atk. l. 12. Deipu. d'un Cimou & d'un Pisistrate, qui permettoient à tout Bourgeois d'Athenes d'emporter de leurs maisons des champs ce qu'il trouvoit à son goût: Voici encore comme ce Gillias Agrigentain dans une abondance merveilleuse de biens n'avoit rien, qui ne parût autant aux autres qu'à lui, & qui ne fût en effet *omnium Val. Max. l. 4 c. ult.* *quasi commune patrimonium*, pour user des termes de ce Romain: Certes vous trouverez votre esprit mal disposé après à souffrir le bon ménage de ce Pison, dont nous venons de parler, ni l'épargne soigneuse de Caton, ou de quelque autre Pere de famille que ce soit, sans les mettre tellement au dessous des autres, que votre imagination les méprisera pour le moins si elle ne les condamne. La raison néanmoins ne veut pas, que nous en jugions de la sorte. Comme il ne seroit pas juste d'attribuer à la Liberalité les excès des Prodiges, il ne faut pas imputer non plus à la Frugalité, ce qu'une infame Avarice peut faire faire à ceux, qui en sont touchés. Il y a des bornes, qui separent dans la Morale des actions si différentes, *distincti sunt fines My-*

*forum & Phrygum*, & pour mieux reconnaître les vertus du milieu, jettons les yeux sur l'une & sur l'autre de ces deux extrémités.

Lucien compare gentiment les Prodiges au vaisseau des Danaïdes, dont la liqueur s'épand de tous côtés. Le Philosophe Bion se moqua de l'un d'eux, qui avoit vendu & consumé un fort grand patrimoine, de ce qu'au rebours d'Amphiaraus, que la terre avoit englouti, il avoit englouti toutes ses terres: Et Diogene voiant l'écriteau d'une maison à vendre, qui appartenoit à un autre prodige, usa de cette différente raillerie, qu'il se doutoit bien il y avoit long-tems, que les excès de ce logis lui feroient enfin vomir son Maître. Car on a dit de tels grands dissipateurs, qu'ils avaloient & digeroient tout jusqu'au fer, comme l'Autruche, qui n'a pas pourtant cette faculté, qu'on lui attribue. Aristophane nomme sur cela un Ctesippus mangeur de pierres, à cause qu'il avoit vendu celles du sepulcre de son pere Chabrias. Et ce fut pourquoy Caton prononça de si bonne grace d'un, dont la maison, qui lui restoit seule de tous ses biens, avoit été brûlée, que *Proterviam fecerat*, c'est à dire qu'après avoir presque tout mangé, il avoit voulu brûler le reste, de même, qu'il se pratiquoit aux Sacrifices où ce



Proverbe avoit lieu. Je pense qu'on peut encore rapporter à cela les termes de M. Livius Drusus, qui protesta apres d'excessives liberalités, *nemini se ad largiendum præter calum & cænum reliquissè*, selon les termes d'Aurelius Victor, peu différens de ceux de Florus, quand il parle de ce Romain. Il n'y a sorte de débauches, qui ne fournisse aux Prodiges les occasions qu'ils cherchent de se ruiner. Ce Duronius, qui fit casser, étant Tri-  
 bun du peuple, les Loix somptuaires des festins, crioit, que c'étoit fait de la liberté, s'il falloit être frugal contre son gré, & s'il n'étoit pas permis de perir par le luxe, quand on en avoit la volonté, *quid opus libertate, si volentibus luxu perire non licet?* Et il se trouve assez de personnes de l'humeur d'Heliogabale, qui souhaitoit d'être héritier de soimême, en ne laissant chose du monde à ceux, qui étoient capables de recueillir sa succession. Cependant il n'y a rien de plus infame, que la prodigalité, tant s'en faut, qu'elles accorde avec l'héroïque Vertu des ames liberales. Les Areopagites la punissoient comme un crime. L'Empereur Hadrien faisoit promener honteusement par tout l'Amphithéâtre ceux, qui en faisoient profession; ce qui s'appelloit alors *catamidiari*. Ils étoient privés

*De viris  
Ill. l. 3. c.  
17.*

*Val. Max.  
l. 2. c. 9.*

*Lampri-  
dius.*

*Ath. 4.  
Deign.  
Spartia-  
nus.*

est beaucoup de lieux de la Grece du sepulcre de leurs ancêtres. On les compare à ce fou, qui allumoit sa lampe en plein midi, n'y trouvant plus d'huile, quand la nuit étoit venue. Et il n'est pas jusqu'à Mahomet, qui n'appelle freres du Diable les Prodiges dans son Alcoran, comme Aristote les a nommés *Φαυλοτάτους* très méchans, au premier chapitre du quatrième livre de ses Ethiques à Nicomaque.

Les Avars sont encore pires dans l'autre extremité, puisque sans faire jamais du bien à personne, ni à eux-mêmes, ils tiennent toute leur vie ce qu'ils possèdent sans usage.

*In nullum avarus bonus est, in se pessimus.*  
Ce sont des Dragons, des Fourmis d'Inde, des Taupes à deux pieds, comme les nomment les Latins, qui veillent incessamment à la garde d'un metal, inutile à leur égard; & qui prenant jalousie du Soleil même qui l'a produit, n'ont point de plus grand contentement que de s'enterrer dans une terre jaunie. Voiés-vous ce vieillard, qui n'est presque plus que terre? il ne voit point de terre à ses voisins, qui ne lui donne de la peine, parce qu'il voudroit la posséder. Mais le prenez-vous pour un homme? Il n'en a que la forme extérieure, c'est un sac d'argent, c'est un coffrefort. *Hominem illum judicas? arcæ*

*Sen. de  
rem. for.*

*est, pecuniæ locus est.* En vérité il n'y a point d'indigence pareille à celle d'un avaricieux. Un homme pauvre jouit au moins de ce peu qu'il possède; il s'aide de ce qu'il a le mieux qu'il peut. L'Avare manque aussi bien de ce qui est à lui, que de ce qui n'y est pas; & sa misere est d'autant plus extrême, que dans une grande abondance il traîne sa vie, pressé de la dernière nécessité de toutes choses.

*Desunt inopia multa, avaritiæ omnia.*

Le pis est, que son mal croit par ce qui devoit le faire diminuer. Plus il acquiert & accumule, plus il desire. Son feu augmente à mesure qu'on lui donne plus d'aliment. Et cette hydropisie d'avoir ne s'éteindroit pas, quand tous les fleuves d'or du vieil & du nouveau Monde seroient en sa possession. Le tems même, qui sert de médecine à tant de maladies, ne fait qu'irriter celle-ci. L'avidité des biens va toujours croissant avec l'âge de ceux, qui en sont touchés.

*Tempore crevit amor, qui nunc est siccus* Ovid.  
*habendi.* Past.

Et l'on dit de tout le monde en général, aussi bien que des particuliers, qu'il étoit plus avare, qu'il ne fut jamais, parce qu'il étoit plus caduc, & qu'il se ressentoit du vice des vieillards. Il n'y a que la mort seule, qui

puisse remédier à cette insatiable convoitise.  
*Pilpay.* Les yeux d'un avaricieux, dit une façon de  
 parler des Perses, ne peuvent être remplis  
 que de la terre de son tombeau. Et ce fut  
*App. de* pourquoi Mithridate jetta de l'or fondus dans  
*Mith. bell.* la bouche d'Aquilius, & les Parthes, fort peu  
*Flor. l. 3.* de tems depuis, dans celle de Crassus, pour  
*c. 11.* les rassasier en apparence après leur triépi, de  
 ce dont ils n'avoient jamais témoigné d'être  
*Liv. 4.* contents durant le cours de leur vie. Cela  
*Deipn.* me fait souvenir d'un certain, dont parle Ache-  
 née, si bon ami de ses écus, que se sentant  
 proche de sa fin, il les avala tous, de crainte  
 qu'on ne les lui prit : Et de cet Alexandre Am-  
 bassadeur des Etoliens, que Polybe assure n'a-  
 voir pas voulu paier trois talens pour sa ma-  
 çon, encore qu'il fût riche de plus de deux  
 cens. Mais le dernier Roi de Macedoine, *pe-  
 cunia quam regni melior custos*, comme le nous  
*Dec. 5. l. 4.* me Tite Live, ne se perdit-il pas, & ses États  
 pour ne point toucher à ses trésors dans la  
 guerre, qu'il avoit avec les Romains? Enfin  
 fet, il n'y a point d'hommes qui déboursent  
 fort souvent plus mal volontiers, que ceux  
 qui ont le plus embourfé, s'ils sont sur tout  
 enclins à ce vice honteux dont nous traitons.  
 Un Espagnol dit de fort bonne grace à un de  
 ceux-là qu'il connoissoit de très dure dessein.

*niade erades par a relax, que por no dar, no dies*  
 Ables, raillerie; qui ne peut être renduë en  
 termes François. Que ne fait point faire l'a-  
 varice usuriere? & cette navigation sur tère  
 si étroitement défenduë par un des symbo-  
 les de Pythagore? Les Hébreux la nomment <sup>Clem.</sup>  
 une morture. Les Romains l'ont punie au <sup>Alex. 5.</sup>  
 double du Larcin; *furum dupli, feneratorum*  
*quadrupli condempnant.* Et vous sçavés, que  
 Marc Caton, qui fait cette observation dans  
 la Préface de son livre *de re Rustica*, la mit au <sup>Cic. 2. de</sup>  
 point de meurtre & de l'assassinat, quand sur <sup>of.</sup>  
 la demande *quid feneratori?* il répondit, *quid*  
*hominem occidere?* Il n'y en eût jamais de plus  
 étrange, que celle, qui fut exigée par Fer- <sup>Marians</sup>  
 dinand Gonsalve, pour la vente qu'il avoit <sup>8. hist. c. 7.</sup>  
 faite d'un cheval & d'un faucon au Roi de  
 Leon. La somme usuraire étoit montée si  
 haut; suite de paiement, que toutes les fi-  
 nances de ce Prince n'y pouvant plus satisfai-  
 re, il quitta son droit de Souveraineté sur le  
 Royaume de Castille, pour demeurer quitte  
 de ce qu'il devoit à Ferdinand par cet achât.  
 Je sai bien que de toutes les passions celle-  
 ci est la moins capable de surprendre une  
 ame faite comme la vôtre. Mais quelque  
 penchant que vous aies au contraire vers la  
 Liberalité, gardés-vous bien de croire, que



égard. Il y a eu de tout tems & par tout du  
 desavantage pour les derniers venus, *semper*  
*perit ad profuit in moris.* Et je vois que Pline Lib. 4. 19  
 le Jeune, brigant sous Trajan quelque Char-  
 ge pour un de ses Amis, il s'excuse de ce qu'il  
 le fait avant de tems; à cause que ceux, qui  
 l'attendent, dit-il, peuvent bien s'affurer de  
 venir trop tard; & d'être indubitablement dé-  
 vancés par d'autres, qui leur donnent l'excla-  
 sion; *quod in ea civitate, in qua omnia quasi ab*  
*occupantibus aguntur, que legitimam tempus*  
*exspectant, non matura, sed sera sunt.* Or par-  
 ce que vous me remarqués de grandes dili-  
 gences que vous pensés avoir égalées, me de-  
 mandant si j'en fai de plus notables; je veux  
 remplir le reste de cette lettre de quelques  
 exemples signalés sur ce sujet, que je tire-  
 rai tant de l'ancienne Histoire que de la  
 moderne.

Vous savés qu'en matiere d'avis & de nou-  
 velles, l'on s'est servi de tems immémorial  
 pour les faire savoir, de beaucoup d'autres  
 moyens, que de celui des Couriers. Les Per-  
 ses allumeroient des feux à cet effet sur des lieux  
 étincelans, selon qu'on peut voir dans le livre  
*de république*, qui pour n'être pas d'Aristote,  
 ne laisse pas d'être fort ancien. Cela se pra-  
 tique encore aujourd'hui non seulement en

*Lib. 9.  
cap. 2.*

Angleterre, mais en assez d'autres endroits. Et nous lisons dans l'Histoire de Mariana, que le Roi de Castille Ferdinand premier, fit abatre environ l'an mille cinquante les échouages des Maures, qu'ils avoient disposés par toute l'Espagne, pour y faire savoir promptement ce qu'ils vouloient, par le moyen des feux & des fumées, dont ils les remplissoient. Nos Gaulois, du tems de César usent de clameurs, criant de proche en proche ce qui leur importoit qu'on sçût en grande diligence, comme il le rapporte au septième livre de ses Commentaires. Et j'ai remarqué dans

*Lib. 19.*

Diodore Sicilien, qu'après la mort d'Alexandre, Peucestes fit entendre en un jour aux extremités de la Perse avec de semblables cris, qu'on lui envoiât dix mille hommes; dont il avoit besoin, quoi qu'il en fût distant de trente journées de chemin. A l'égard des Pigeons, auxquels on attache des lettres, c'est plutôt un stratageme pour des villes assiégées, dont on est proche, que pour des lieux de grande distance. Il me souvient pourtant d'en avoir vu, qu'on s'en sert, quand ont veut envoyer des nouvelles au Caire par des deserts que les hommes sont ordinairement six jours à traverser.

Mais pour nous tenir dans la seule considération des Couriers, & de leurs grandes di-



ligences, ils n'en ont pas fait de moins mer-  
 veilleuses à pied, qu'à l'aide des chevaux, ou  
 de quelques autres bêtes propres à faire beau-  
 coup de chemin en peu de tems. Pline l'ai-  
 né dit au second livre de son Histoire naturel-  
 le, qu'un valet de pied d'Alexandre, nommé  
 Philonide, faisoit en neuf heures, allant de  
 Sicyone à Elis, mille deux cens stades, qui  
 font soixante & quinze lieuës, à deux milles  
 pour lieuë. Il est vrai qu'il étoit plus long-  
 tems au retour, encore que le chemin parût  
 plus aisé, à cause de la descente, parce qu'a-  
 lors il cheminoit contre le Soleil, & perdoit  
 par ce moien l'avantage, qu'il prenoit en al-  
 lant avec cet Astre, dont il égaloit presque la  
 course. Il confirme cela dans son septième  
 livre, où il fait faire la même diligence à un  
 Canistius Lacedemonien, parlant encore de  
 la promptitude à courir d'un Philippide, qui  
 est le même, comme je crois, que Lucien  
 veut avoir fait une course de Marathon à Athe-  
 nes en un jour, & être expiré en prononçant  
 au Magistrat ces deux mots, *χαίρετε νικάομεν*,  
*salvete vicimus*. Platon fait aussi mention d'un  
 Crison d'Himere comme d'un célèbre cou-  
 reur, où il nomme encore ceux, que les An-  
 ciens appelloient *Dolichodromes*, d'autant qu'ils  
 traversoient douze stades d'une seule course;

Cap. 17.

Cap. 10.

Tr. pro eo

qui inter.

salut.

In Pro-

tag.

& d'autres, à qui l'on donnoit le surnom d'*Hémérodrômes*, parce qu'ils courtoient tout un jour sans se reposer; d'où vient que les Grecs ont fait de ce même mot un des attributs du Soleil. Quoiqu'il en soit, l'on se reconnoit assez souvent en France & ailleurs, que la voye des hommes de pied relayés n'est pas moins prompte que celle des chevaux. Marc Polo Venitien traitant des Postes établies par tout l'Empire du grand Cam de Tartarie, observe, comme il y en a d'hommes à pied, qui courent trois milles avec une ceinture de sonnettes, afin qu'ils soient entendus par ceux, qui doivent porter le Paquet du Prince sur le bout de ce terme. Et l'on peut voir dans Garcilasso de la Vega, que les Incas de Perou avoient leurs *Chasqui* ou Postillons à pied, disposés de quart de lieuë en quart de lieuë (Mét-rera dit de demie lieuë en demie lieuë) outre les feux de la nuit & les fumées du jour; qui leur faisoient savoir en trois ou quatre heures des revoltes arrivées à six cens lieuës de distance.

Quant aux Couriers à cheval, le Petit de l'Histoire Greque Hérodote nous décrit ceux de Perse du tems de Xerxes, qui alloient tout un jour sur un même cheval, & donnoient à un autre le Paquet ou la nouvelle à porter, assurant que cette façon de courir que  
les

Lib. 2.  
cap. 20.

Lib. 6.  
cap. 7.

les Perles nommoient *angarneion*, étoit la plus prompte, dont les hommes se pussent servir, ce qui n'est peut-être pas vrai. Procope nous apprend dans ses Anecdotes, que les Empereurs Romains avoient par toute l'étendue de leur domination des Postes établies, dans chacune desquelles il y avoit quarante chevaux entretenus, & qu'elles étoient de telle distance selon les lieux différens, qu'on en trouvoit cinq pour le moins, & souvent huit par journées, où l'on pouvoit changer de monture. Il importe là dessus à Justinien d'y avoir mis des ânes en quelques endroits au lieu de chevaux, & d'avoir obligé les Couriers à prendre la mer au sortir de Constantinople pour éviter la dépense, leur assignant de petites barques, où ils couroient fortune de perir à la moindre tempête. L'on peut voir dans l'Histoire Ecclesiastique de Socrate, qu'il y avoit un peu auparavant sous l'Empereur Theodose un Courier nommé Palladius, si excellent, qu'il alloit en trois jours de Constantinople aux extrémités de la Perse, & retournoit de même. Aussi dit-on de lui, que tout grand qu'étoit l'Empire Romain, il le faisoit paroître petit par la promptitude, dont il le traversoit. Nos Postes n'ont été établies ni rendus ordinaires en France, que par le

Roi Louis Onze en mil quatre cens soixante & dix-sept, au rapport de Philippe de Commines & de Du Tillet: Comme les Couriers, dont on tient le nom Hongrois, le furent seulement sous Charles Neuf en mil cinq cens soixante & onze. Si est-ce que nos Annales remarquent pour une diligence & vitesse signalée, celle qui se fit un peu auparavant, pour donner avis au même Louis Onze de la mort de Charles Sept son pere, arrivé en Berry à Meun sur Yeurre, & qu'il scût le même jour à Genep en Brabant l'an mil quatre cens soixante & onze. Il apprit de même celle du dernier Duc de Bourgogne, qui fut tué à Nancy dès le lendemain, de la bouche d'un Archevêque, qui la lui dit en lui présentant à la Messe la Paix à baiser. La course, que fit depuis Chemerault de Paris en Pologne vers Henri Trois en treize jours, arrivant le premier de tous les Couriers, qu'on lui avoit dépêchés pour l'avertir du trépas de son frere, a mérité d'être aussi mise dans l'Histoire.

Or ce qui m'a fait douter tantôt, que ces postes à Cheval méritassent le prix de la célérité qu'Hérodote leur a donné, c'est que nous voyons dans Diodore Sicilien, que les chameaux Dromadaires, pour parler comme lui,

ils font pas moins de quinze cens stades en un jour, ce qui revient à quatre-vints quinze lieues, prenant comme on fait ordinairement huit stades pour un mille, & deux milles pour une lieue. J'ai lû même dans la vie d'Uluccassin écrite par Jean Marie Angiolello, que *Lib. 8.* ces animaux font encore quelquefois plus de diligence. Car il assure, qu'il en vit venir au devant du Grand Seigneur, lors qu'ils s'approchoit de l'Euphrate, qui avoient fait en six heures quatre-vints dix milles, ou quarante cinq lieues, & qui repartirent sur l'heure avec la même promptitude, portant des hommes liés sur eux & bandés, à cause de la grande agitation, que donne cette sorte de monture. Les Rennes ou Rangiferes de Lapie & de Finlandie, qui constituent une espece de cerfs, font par jour avec leurs traîneaux jusqu'à soixante lieues Françoises, ce que nos chevaux attelés ne sauroient faire. Je sai bien, que Tibere Neron, allant trouver son frere Drusus en Allemagne, courut, à ce que dit Pline, cent lieues de chemin en vint-quatre heures, dans trois divers carosses, qu'il avoit fait tenir prêts avec leur attelage, & qui l'attendoient en trois lieux différens. Mais vous voyés bien, que le changement de chevaux rend la chose bien moins considérable, & que

des relais de Renes, & de Dromadaires feroient

*Thuan.* l. apparemment bien plus de chemin en vint  
*44. Le-* quatre heures, supposant pour véritable ce  
*scarbor* l. que nous venons de dire de leur promptitude  
*1. 6. 29.* à courir.

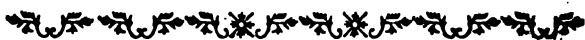
La diligence, qui se fait sur des vaisseaux est sans difficulté la plus grande, & tout ensemble la plus commode de toutes. Il ne faut qu'un seul exemple, pris du tems de nos peres, pour vous le faire comprendre. Le Capitaine Gourgues Gentilhomme Bourdelois fit onze cens lieuës en dix-sept jours, au mémorable voiage de la Floride, où il sçût si bien venger sur les Espagnols l'injure reçüe en ces quartiers là par ceux de nôtre Nation. Mais que dirons-nous de certaines promptitudes d'avis & de nouvelles, dont il semble, que les oiseaux du Ciel aient été les porteurs, & qui se lisent néanmoins dans toutes les Histoires, sur tout à l'égard des batailles données, & des victoires obtenuës? Celle des Grecs aux Platées sur Mardonius vola de Bœotie en Ionie, & fut sçüe au Promontoire de Mycale le soir, ou selon Iustin dès le midi, du même jour, qu'ils l'avoient gagnée le matin, ce qui les fit triompher des Perses sur mer aussi bien qu'ils avoient fait sur terre. Je

*I. b. 11.*

fai bien, que Diodore veut, que ç'ait été un

ifice de Leotychides, qui répandit ce bruit  
 et donner courage à ceux de son parti.  
 Prodote pourtant reconnoit en cela je ne  
 sçait de quoi de divin, & Justin avec beaucoup  
 d'autres raconte l'événement sans en déterminer  
 la cause. Le même Justin assure, que le *Lib. 9.*  
 jour de la victoire, qu'eurent ceux de *Lib. 2.*  
 Crotonates en Italie sur les Crotoniates, on en *Et 20.*  
 apprit la nouvelle dans Corinthe, dans Athenes,  
 dans Lacédémone. Il en arriva autant à  
 la bataille de Pharsale, dont Dion Cassius dit, *Lib. 41.*  
 que le succès fut annoncé en divers lieux, le *Et 49.*  
 même jour, qu'elle fut livrée. Auguste en  
 envoya une autre en Sicile, qui fut encore di-  
 gnie à Rome presque au même moment  
 où il eût l'avantage, un soldat tout épris de  
 sa victoire la publiant hautement. Pour la vi-  
 ctoire de Paul Æmile en Macedoine, il s'en *Tite Live*  
 leva un murmure dans Rome quatre jours *dec. 5. l. 5.*  
 après qu'il eût défait le Roi Persée, quoique  
 un Courier, qui en apporta la certitude, ne  
 vint que long-tems après. L'on a écrit, que  
 le Pape Clement Quatrième scût à Viterbe le  
 jour de Saint Barthelemi, par inspiration du  
 Saint-Esprit, que le Roi Charles avoit vaincu Con-  
 stantin, ce qui n'étoit arrivé que la veille bien-  
 tôt, dans un lieu distant de Viterbe de cent  
 lieues pour le moins. Et la créance com-

*Summon-* mune ajoute, que Pie Cinquième, & un  
*se l. 2.* vieux Chartreux de Naples eurent connoissance par la même voie de l'heureux combat des Chrétiens aux Curzolares. Certainement il ne faut pas mêler les choses d'enhaut avec celles d'ici bas, ni les prodiges avec les événemens certains & ordinaires. Aussi ne vous ai-je parlé de ces révelations surnaturelles, que pour vous remarquer, qu'on en voit dans toutes les Histoires, qu'il faut distinguer des connoissances les plus subites, qui se prennent par des moiens purement humains. Vous m'avez provoqué à tout cela, je vous ai voulu contenter au delà peut-être de votre attente.



## D U T E M S E T D E L ' O C C A S I O N .

### L E T T R E   X X I X .

*M O N S I E U R ,*

**L**es Romains avoient un Temple dédié à l'Heure, qui ne se fermoit point, afin que l'entrée en fut libre à tous momens, &



cela, auffi bien que la plupart de leurs cérémonies, cachoit un fens myfterieux, qui n'est pas de petite confidération dans la vie. Ils vouloient dire, qu'il faut prendre l'heure & le tems commodes en toutes chofes, fi nous voulons bien faire, & qu'elles nous reuffiffent; parce qu'il y a de certains points dans les affaires, li favorables à ceux, qui favent les remarquer, & s'en prévaloir, qu'ils y trouvent facile ce qui devient incontinent après embaraffé de mille difficultés. Ce fut pourquoy Lyfippe voulut représenter le tems, non pas comme un vieillard, tel que Saturne, mais de la forme d'un jeune homme en la fleur de fon âge; à caufe, dit Calliftrate dans l'interprétation de cette figure, que tout ce qui se fait au tems qu'il faut, est toujours trouvé beau & bien fait; & dautant plus, ajoute-t-il après Pindare, qu'il n'y a point de beauté, *Ode 3.* qui ne relève de Dieu, & parce qu'il n'y a de *Pyth.* bonne grace en tout ce qui paroît fait à contre-tems. Or ces momens favorables, qui s'appellent en matiere d'Etat, *transitus rerum*, s'écoulent promptement, & cette disposition des chofes, dans une certaine conjoncture, est fouvent fi peu appercevable, qu'il n'y a point de plus grande prudence que celle, qui les peut bien difcerner pour s'en servir. Auffi

Lyfippe avoit expès renverfé les cheveux jusques fur les yeux à cette même Statue, pour faire comprendre la difficulté dont nous parlons, & comme quoi il semble, que cette opportunité du tems, ou cette Occasion, dont les Anciens faisoient une Déesse, prend plaisir à se tenir cachée à nos yeux, & à ne se pas laisser reconnoitre.

Si est-ce qu'il se trouve des personnes si clairvoiantes, qu'elles ne manquent guères à s'avantager de tous les momens favorables, qui se présentent. L'excellence de leur esprit se manifeste à prendre parti sur le champ, & à tourner adroitement la voile selon le changement des vents.

*O quantum est subitis casibus ingenium.*

C'est pour cela, que les Latins nommèrent leur Sage un homme de toutes heures. Les Italiens, qui leur ont succédé, appellent celui qu'ils tiennent pour fort ingenieux, *ricco di partiti*, parce qu'il fait trouver des expédiens sur tout, & se refoudre subitement à ce qui est de mieux. Et quand Salomon a prononcé, que *omnibus mobilibus mobilior est sapientia*, il a voulu parler sans doute de cette souple dexterité, dont les plus avisés se servent en toutes rencontres. N'est-ce pas aussi ce que vouloit dire Arcesilaüs, quand il assu-

Cap. 7.  
Sap.

Diogen.  
Latri.

roit, que la Philosophie n'avoit rien, qui lui fût plus particulier, que l'exacte connoissance du tems propre à toutes choses. L'opposition des contraires, qui leur donne toujours davantage d'évidence, rendra ceci plus manifeste. Toute l'Antiquité s'est moquée d'un Mélérides, qui prit si mal son tems, qu'il vint à Troyes pour secourir Priam, après la perte de son Etat, jointe au célèbre embrasement d'Ilium. Et quand plusieurs siècles depuis, ceux de cette ville envoièrent trop tard leurs Deputés vers Tibere, pour faire leur condoléance sur la mort de Drusus, l'Empereur les rendit ridicules par sa réponse; que de son côté il s'affligeoit fort aussi, de la perte qu'ils avoient faite d'Hector leur brave Citoyen. Tant il importe, que toutes choses soient faites à propos & dans leur saison. Certes on peut reprocher à une infinité de personnes la même chose, que Crassus dit au Roi Dejotarus, qui commençoit étant déjà fort âgé à bâtir une ville nouvelle, *duodecima hora ædificare incipiunt*, ils rendent vaines leurs plus importantes actions, pour s'y porter ou avant ou après le tems propre à l'exécution.

Stultior  
Meletide.

App. de  
bell. Part.

Mais tout le monde n'a pas cette pointe d'esprit, qui fait reconnoître & embrasser les

occasions, aussi-tôt qu'elles se présentent. Elles ne nous manquent pas si souvent, que nous leur manquons. Et par notre faute le tems, qui les conduit, se fait de présent, & ne nous laisse que le déplaisir, de ne voir pas sçû user de ce qu'il nous avoit offert. Car comme ce Dieu *Enurus*, qui est le *Xanthus* des Grecs, chemine toujours selon son étymologie Latine, entraînant sans s'arrêter toutes choses avec lui: Et comme c'est le même, qui les corrompt bientôt après qu'il les a portées à leur maturité, il faut être perpétuellement alerte, pour profiter de l'occasion momentanée; imiter ceux, qui remuent l'arquebuse, selon le vol de l'oiseau qu'ils veulent tirer, & se souvenir, que par tout, aussi bien que dans la Jurisprudence, l'homme vigilant profite de ce qui se perd pour celui qui dort, *mentre il cane piscia, la lepre s'en va*. Ceux, qui savent prendre le tems de l'occasion comme il faut, y trouvent souvent le mot de Chilon, tout le bien, qu'ils se peuvent promettre, *ναυῶ πάντα πρός ἡμᾶς, λὰ, tempori cuncta insunt bona*. Les autres, qui n'ont pas la même adresse, expérimentent le contraire, & font voir, que Thales, & le Pythagoricien Paro eurent tous deux raison le premier, de nommer le tems très-sage et

Diog.  
Lacrt. in  
Thal.

Πρώτατον χρόνον; le second, de l'appeller très insensé ἀμαθέςατον, deux qualités si opposées se trouvant dans un même sujet, selon qu'on s'en fait diversement prévaloir. Voulez-vous voir, comme le tems fait changer de nature aux meilleures choses du monde? Mettés la plus belle sentence, que vous pourrés choisir dans la bouche d'un homme, qui la proferera mal à propos, elle deviendra tout aussitôt ridicule: *Ex ore fatui reprobabitur parabola, non enim dicit illam in tempore suo.*

*Arist. 4.  
Phys. c. 19.*

*Ecclef.  
c. 20.*

Cependant, quoique l'importance soit si grande de bien user du tems & des Occasions en toutes choses, il n'y a rien que nous fassions avec moins de soin durant toute nôtre vie. Nous la passons dans une telle négligence, & dans un tel abandonnement à cet égard, que beaucoup de gens la finissent avant que d'avoir commencé à vivre, *quidam ante vivere desierunt, quam inciperent.* Tout le monde remet au lendemain une si importante besogne, & cependant qu'on songe aux accessoires, l'on ne trouve jamais l'heure de vaquer au principal, *Recognosce singulos & considera universos, nullius non vita spectat in crastinum.* Comment feroit-on quelque action de la vie fort à propos, quand on la passe toute entiere sans y penser & très mal à propos?

*Sen. ep. 23.*

*Id. ep. 45.*

Croies-vous que ceux, qui ont le plus de cheveux gris, & de rides au front, aient vécu davantage que les autres? Il n'en va pas ainsi. Ils ont été plus long tems au monde, mais ils n'ont pas vécu davantage pour cela. Celui que la tempête transporte tantôt deçà, tantôt delà, ne navige pas, il est seulement agité. Les vents lui ont fait faire plus de tours, mais non pas plus de chemin; *Non ille multum navigavit, sed multum jactatus est.* Je vois assez de personnes occupées en divers emplois: j'en apperçois d'autres, qui languissent dans la fainéantise: mais je n'en remarque presque point, qui vivent en pensant à la vie; qui songent, que chaque journée qu'ils passent en fait une partie; que toutes les heures de sa durée sont autant de pas, qui tendent à sa fin, & qu'il n'y a rien de précieux, ni qui nous soit propre, que les instans, qui la composent.

*Magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* chose étrange! que nous méditons sur tout; hormis sur ce qui nous importe le plus, & qui ménageant le reste avec une grande épargne, nous soions prodigues de tems de notre vie, que nous perdons misérablement, encore que ce soit la seule chose, dont l'extrême le fine peut passer pour une vertu, & où l'on peut être avare louablement.

Id. de  
brev. vi.  
cap. 8.

Id. ep. 1.



## DES VICTOIRES.

## L E T T R E XXX.

MONSIEUR,

**J**e trouve que vous donnés un peu trop de carrière à vos souhaits, & vos desirs, qui vont toujours à de nouvelles victoires, me semblent excessivement ambitieux. Puisque les Vertus sont communes à tous les hommes, le prix de la Valeur ne doit pas être réservé pour nous seuls. Vous choqués l'intention de la Nature, qui produit par tout des Lau- *Orat. 3.* riers, de n'en vouloir faire part à personne. Et trouvés bon, que je vous dise après Dion Chrysostome, que c'est mieux le propre d'un Coq que d'un homme raisonnable, de vouloir toujours obtenir la victoire. Mais je ne m'arrêterai pas plus long tems à cette moralité, pour considérer ce que vous m'avez touché du petit nombre, qui a eu l'avantage sur le plus grand, dans le combat, dont vous me faites une si belle description.

N'est ce pas une marque évidente, que Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons, selon le mot des Italiens, lors qu'ils se rangent du côté des plus forts, puisque les troupes de ceux, qui ont perdu cette bataille, étoient sans difficulté les plus nombreuses? C'est ce qu'il a souvent témoigné même entre les Infideles, afin que tout le monde reconnût, que c'est de lui seul, & non pas de la valeur, ni de la multitude des combatans, qu'il faut attendre les victoires. Il est vrai, que les exemples de cela sont beaucoup plus illustres dans l'Histoire Sainte, que dans la profane, & l'avantage, qu'eût Gedeon sur les Madianites, met cette vérité au plus clair jour, où elle puisse être portée. Ce grand Capitaine avoit reçu l'ordre du Ciel, de ne prendre de toute sa milice que les trois cens hommes, qui s'étoient desalterés à la riviere, en prenant de son eau avec le creux de la

*Ant. Iud.* main: ce que Josephé donne pour un témoignage d'avoir été les plus poltrons de tous; n'osant boire plus à leur aise de crainte de surprise; à quoi pourtant le Texte de la Bible ne

*Iud. c. 7.* semble pas s'accorder. Tant y a qu'il est constant, que Gedeon mit en déroute une Armée innombrable d'ennemis avec cette petite troupe, Dieu n'ayant pas voulu, qu'il en em-



plôiat une plus grande, pour faire paroître plus évidemment, comme il étoit l'Auteur de cette défaite, & afin qu'Israël ne se pût pas vanter, qu'elle fût l'ouvrage de ses mains. Il avoit eu déjà un succès aussi merveilleux sous la conduite de Josué contre les Amelequites au desert, où les Juifs combattirent la première fois depuis leur depart d'Egypte. Car encore que ces Incirconcis les fissent reculer autant de fois que Moïse se laissoit de tenir les mains élevées vers le Ciel, si est-ce qu'ils n'y perdoient personne, le même Josephhe assurant, que leur victoire fut si entiere, qu'aucun d'eux n'y fut tué; *Iam incruenta victoria, Lib. 3. c.2. ut ne unus quidem ex Hebræis desideraretur, cum hostilium cadaverum numerus præ multitudine incompertus manserit*, ce que nous n'apprenons pas du dix-septième chapitre de l'Exode. Et Judas de Macabée ne fut-il pas depuis gratifié du Ciel aussi visiblement? quand, *Id. l. 12. c. 11. après tant de prises de villes, & d'ennemis faits, il revint triomphant, ne lui manquant pas un de ses soldats; quando quidem post tot confectus: ne unus quidem e Iudæis desideraturus esset.*

Cherchons des exemples semblables dans le Christianisme, avant que de voir ce que le même Dieu a permis qui arrivât parmi les

Païens, comme celui qui est par tout le Maître du sort des armes. Nos Annales n'ont point de plus mémorable journée que celle, où Charles Martel défit Abderame & ses Maures auprès de Tours, & où, pour quinze cens Chrétiens qui perdirent la vie, il y eût trois cens soixante & dix mille Sarrazins de tués, quelques Auteurs augmentant ce nombre de cinq mille. Celle que gagna depuis l'Empereur Arnoul contre les Normans ou Danois, & que les Annales de Fulde marquent en l'an huit cens quatre-vingt onze, fut telle, qu'il n'y perdit qu'un seul homme, & tant de milliers des autres furent ou tués ou noyés, que l'Histoire ne les peut compter. A la bataille, que les trois Rois d'Arragon, de Navarre, & de

*I. n. hist.* Castille, donnèrent contre les Maures, Mariana écrit après toutes les Chroniques, qu'il y en eût deux cens mille, qui perirent par le fer, & vint cinq personnes seulement de la part des Chrétiens. Les mêmes Maures perdirent une autre bataille l'an mil trois cens & quarante auprès de Tariffe, qui est le Tartessus des Anciens, dans laquelle plus de deux cens mille encore des leurs demeurèrent sur la place, outre un grand nombre de prisonniers, qui ne coûtèrent que la vie de vingt hommes de nôtre croiance. Ce n'est donc pas une chose

*I. n. hist.*  
*c. 24.*

*Id. lib.*  
*16. c. 9.*

chose fort considérable, qu'en mil quatre cens dix, selon le même Auteur, les Castillans aient mis en déroute ces Mécreans, en tuant quinze mille, avec perte seulement de six vints des leurs. Simon, Comte de Monfort, défit dix-sept mille Albigeois auprès de Muret sur la Garonne, n'y laissant que huit des siens. Guaguin rapporte dans le traité de la Sarmatie, que le Grand Maître de l'Ordre Teutonique Valterus combatit l'an mil cinq cens, n'ayant que sept mille chevaux Alle-mans, & cinq mille pietons de Livonie, contre les Moscovites forts de cent mille chevaux & de trente mille Tartares, avec une victoire si complete, qu'il en fit demeurer cent mille morts sur le champ, le reste se sauvant par la fuite, quoique de son côté il n'y perdit qu'un seul homme, & n'en eût que fort peu de blessés. Mais je ne trouve pas moins merveilleux ce qu'il met ailleurs de la défaite des Polonois par les Lithuaniens sous leur Duc, Vitsnen, assûrant, qu'au partage des prisonniers, qui se fit en suite, chaque soldat Lithuanien avoit vint Polonois pour sa part. C'est ce qui a donné lieu quelquefois à faire main-basse sans remission, comme quand les Espagnols furent tous tués en Irlande en mil cinq cens quatre vints, parce, dit Bacon,

Lib. 19.  
c. 21.

Thuen.  
l. 43. hist.

qu'il ne se trouva pas assez d'Anglois pour garder chacun son prisonnier. Il est certain, que l'an mil cinq cens soixante-huit le Comte de Nassau perdit plus de sept mille hommes à la bataille de Geminguen, & le Duc d'Albe victorieux en fut quitte pour huit têtes de son parti.

Parlons maintenant de ce que l'Histoire profane nous apprend, qui a du rapport aux exemples dont nous venons de nous servir. La Grecque nous présente d'abord ces cinq cens Lacedemoniens, dont il y en avoit trois cens de la ville de Sparte, qui firent ce grand carnage des Perses aux Thermopyles. Car encore qu'ils s'y fissent tous sacrifier pour la gloire & pour la liberté de leur Patrie, il y a je ne sai quoi de divin dans la hardiesse de ce petit nombre, qui osa attaquer un million de combatans. Certes, ils méritent bien l'éloge, que leur a donné Diodore Sicilien, d'avoir été les uniques vaincus, qui ont acquis plus de reputation & d'estime dans leur défaite, que tous les victorieux, qui furent jamais par leurs plus célèbres triomphes. Et quand je lis dans Xenophon, comme après la bataille de Leuctres, où les Thébains evoient eu l'avantage sur ceux de Sparte, les parens & amis des morts se montrèrent en

*Lib. 11.  
Bibl.*

*Lib. 6.  
hiff.*

public dans la même ville, avec une contenance gaie, accompagnée de leurs plus beaux habits, au lieu que les plus proches & intimes des autres, qu'on savoit n'avoir pas été tués, paroissoient tristes & presque confus; je suis forcé de croire, que jamais nation n'a égalé en discipline ni en générosité militaire celle des Lacedémoniens; Aussi ont-ils reçu quelquefois de ces faveurs du Ciel, desquelles nous traitons. Au fait d'armes, qui se passa entre eux & les Arcadiens, plus de dix mille de ceux-ci perirent sur le champ, & les premiers n'y perdirent pas un homme, faisant reüssir l'Oracle de Dodone, qui leur avoit promis, qu'ils acheveroit cette guerre sans jeter une larme. Ce n'est donc pas une grande merveille, que les Atheniens eussent auparavant gagné la célèbre journée de Marathon, n'y laissant que cent quatre vints douze de leurs soldats, contre six mille trois cens des Persans, qu'Hérodote dit, qui furent tués. Alexandre ne perdit que trois cens hommes de pied, & cent cinquante Cavaliers à la bataille terrestre, où il défit Darius auprès du Golphe Issique ou d'Ajazzo; six vint mille pietons & dix mille chevaux du vaincu y passèrent par le fil de l'épée. Au dernier combat de ces deux Princes dans la plaine d'Ar-

belle, il y eût quatre-vints dix mille, tant Fantassins que Cavaliers Persans de tués, & cinq cens seulement du côté des Macedoniens, avec quelques-uns de blessés.

Je passe aux Romains, dont les livres nous fourniront assez de semblables événemens, mais qui ne leur ont pas été toujourns avantageux. Car nous lisons dans Agathias, que cinquante mille de leurs soldats furent défaits par trois mille Perses dans la Colchide. Et je ne vois rien qui m'étonne plus dans toute leur Histoire, que ce qu'a observé Polybe de la hardiesse d'Annibal, qui osa avec vint mille combatans passer en Italie, où les Romains avoient alors sur pied en divers lieux sept cens mille hommes d'Infanterie, & soixante-dix mille de Cavalerie. Quoiqu'il en soit, à une sortie qu'ils firent de Nole sur ses gens ils lui tuèrent deux mille trois cens Carthaginois, ni perdant qu'un seul homme; ce que Tite Live a trouvé si étrange, qu'il n'ose le débiter que sur la foi de ceux, qui l'avoient écrit avant lui. Si est-ce que le succès de la bataille de Sylla contra Archelaüs auprès de Cheronée ne me semble pas moins merveilleux, selon qu'il est rapporté par Appien. Il dit, que de cent vint mille hommes, dont étoit composée l'armée de ce Roi,

il ne s'en sauva que dix mille à Chalcis avec lui; cent dix mille aiant été tués ou dispersés par leurs adversaires, dont la perte ne fut que de treize personnes ou même de douze, comme l'écrivit Plutarque, parce qu'il en revint deux des quatorze ou quinze, qu'on crût d'abord y être demeurés. Luculle n'égorgea-t-il pas cent mille hommes de pied à Tigranes, sans parler de sa Cavalerie, bien que le premier n'en eût pas un contre vingt? ce qui avoit fait dire à celui-ci, qu'il trouvoit Luculle trop accompagné pour un Ambassadeur, & trop peu pour un Ennemi. Cependant il en fût quitte pour cinq soldats tués, & quelque centaine de blessés.

Il a donc été de tout tems & parmi toutes sortes de Nations, que le grand Dieu Sabaoth a distribué les Victoires, non pas selon la force des partis, mais selon le goût de sa providence. Remercions-le de celle, que nous tenons de sa main par une faveur si signalée, & lui demandons la paix ensuite, qui doit être le but de toutes nos guerres, aussi bien que le fruit de tous nos triomphes. Ces deux grandes Puissances, qui commettent ce que l'Europe a de forces les unes contre les autres, ne se sont-elles pas assez éprouvées? Et n'est-il pas tems, que la serenité paroisse après tant

d'orages, excités par le choc de deux si grosses nuées? Encore faut-il se souvenir, que le Lierre doit couvrir le fer du Thyrsé, & la raison commander aux mouvemens impetueux de la colere, *vinculo quodam patientie obligandos impetus belli*, comme parle Macrobe, quand il fait passer Mars & Bacchus pour une même Divinité. Nous savons par trop d'experiences, que la Guerre & l'Injustice sont inséparables; c'est ce qui rend leurs contraires univoques dans Clement Alexandrin; ne reverrons nous jamais celles-ci dans l'union & aux embrassemens, selon les termes de l'Ecriture, *Iustitia & Pax osculatae sunt invicem?* En vérité les Chrétiens ne sauroient trop detester des guerres immortelles. Et comme ces Etoliens n'avoient jamais qu'un pied couvert aux armées; l'autre demeurant toujours nud, & s'il faut ainsi dire pacifique, nous devons nourrir dans nos ames une disposition à la concorde, quelque mécontentement que nous aions, & parmi la plus grande animosité de nos divisions.

1. *Satur.*  
c. 19.

Lib. 4.  
*Scrom.*

*Macr. 5.*  
*Satur.*  
c. 18.







licateſſes de la vie. Il ne faut rien pour les mettre aux champs, comme l'on dit: La moindre reſiſtance à ce qu'ils veulent, leur eſt inſupportable: Et parce que la meſure de nos proſperités eſt preſque toujous celle de nos paſſions, ils n'en ont point de petites, ni même de mediocres, dans une aſſiette élevée beaucoup au deſſus de celle du commun. Voilà ce qui rend les hommes heureux, ſi difficiles, ou *microcholes*, & par là ſi intolérables. Leur courroux dégénere bien-tôt en fureur. Et comme le vin doux fait le plus fort de tous les vinaigres, (*guardati d'aceto di vino dolce*, dit l'Italien) il ſe trouve, que leur vie molle & délicieufe altere inſenſiblement leur temperament, & les rend bilieux au dernier degré.

La doctrine des contraires ſeroit fauſſe, ſ'il n'en arrivoit tout au rebours de ceux, qui ſont dans les adverſités, ou pour le moins, qui n'ont pas le vent de la Fortune ſi favorable. Je ne vois point de gens, qui ſoient communément plus traitables qu'eux. Et de même que ſelon Plin, les animaux, qui ſe nourrissent d'abſynthe au païs du Pont, n'ont point de fiel, à cauſe de l'amertume de cet aliment, il ſe trouve auſſi, que rien ne conſume tant la bile des hommes, que les

traverses d'une vie pénible & laborieuse, qui les rend bien plus raisonnables, & qui corrigeant leurs mouvemens impetueux, leur ôte cette fierté odieuse, dont nous venons de parler. Sans mentir, les personnes de condition mediocre ont un grand avantage à cet égard. S'ils souffrent quelques transports d'esprit, ce n'est jamais avec tant d'excès. Et sans avoir besoin de ces pierres Andro-

**males; ni d'autres remedes propres à reprimer la colere; l'état moderé, où ils sont, rend tous leurs passions de même nature.**

**Il est vrai qu'un grain de Philosophie est un merveilleux correctif de la bile. La Médecine, que Ciceron nomme fort bien So-**

**critique, a d'excellente Rhubarbe pour cela, aussi bien que celle d'Hippocrate. Quand**

**Pythagore ordonne dans Jamblique, d'éloigner toujours de soi le vase, où l'on met le vinaigre; & qu'il commande dans Diogene,**

**& dans Clement Alexandrin, d'effacer, en retirant les cendres, toutes les marques d'un vaisseau qui s'ôte du feu, aussi bien que de ne laisser lors qu'on se leve, aucun vestige dans le lit de la place, où l'on s'est repoié;**

**on font des doses de ce médicament, dont il recommandoit l'usage à ses disciples. Ar-**

**S v**

*Plin. l.*

*lib. c. 10.*

*Lib. 3.*

*Tuf. qu.*

*Protr. 6.*

*lib.*

*Lib. 5.*

*Srom.*

chitas Tarentin, l'un d'entre eux, s'en étoit muni sans doute, le jour qu'arrivant en sa maison des champs, où tout étoit en desordre, il dit transporté d'abord à ses serviteurs rustiques, qu'ils étoient bienheureux de ce qu'il se sentoît en colere, parce que sans cela il les auroit punis aussi séverement, que leur mauvais ménage le méritoit. Socrate en usa de même depuis envers son valet, sur une faute, qui demandoit correction, lui protestant, qu'il la lui auroit donnée, s'il n'eût point été émû, *cæderem te, nisi irascerer*. Ce grand homme n'osa rien entreprendre en cet état. Il s'avoit bien, que celui, qui manque lui même, comme il arrive, lors qu'on se laisse gagner par la passion, n'est pas propre à corriger les autres, *non oportet peccata corrigere peccantem*. Et qui doit après cela oser entreprendre rien de semblable, selon que Senèque s'écrie fort bien là dessus, si Socrate même, le parfait modele d'une vertu purement humaine & morale, n'a pas eu la hardiesse de le faire; *cum Socrates non sit ausus iræ se committere?* Voions, je vous supplie, le profit que scût tirer Platon d'une si belle leçon. Speusippe le trouvant la main sur son valet, qu'il tenoit suspenduë sans le toucher, lui demanda en riant, à quel jeu il

*Jamb.*

*Lib. 1. de ira, c. 15.*

*Sen. 1. 3. de ira c. 12.*

voit? Je punis, répondit Platon, en part de soi, un homme sujet à se courroucer, *igo pœnas ab homine iracundo*: Je lui apprens combien il est honteux de se laisser emporter à la colere; & que celui-là n'est pas digne d'avoir un serviteur en sa puissance, qui l'a pas entiere sur soi-même. Mais de ce Speusippe, ajouta-t-il, prenés la peine de châtier la faute de ce garçon, qui m'a fait, & puisque vous n'êtes pas dans le mauvais état où vous m'avez trouvé. En effet, Platon s'étoit arrêté tout court, se sentant coupable, comme il vouloit lui faire porter la peine de son crime. Il s'aperçût dans ce moment qu'il y avoit un coupable à corriger, qui le touchoit de plus près, & qui devoit être puni le premier. Il crût, qu'un Maître, qui faisoit profession de Philosophie, étoit en faute, de s'être laissé surprendre à la passion, qu'un valet, de n'avoir pas fait son devoir. Et se trouvant le plus criminel dans ce Tribunal secret, où il étoit Juge & partie tout ensemble, il avoit prononcé contre lui-même, & exécutoit la Sentence, lors que son ami se présenta.

Or parce que Socrate passe parmi les Anciens pour le Pere de la Morale, qui fit le premier descendre en sa faveur la Philosophie

du Ciel en terre, & qui, à l'égard particulièrement de la colere, étoit si impassible en apparence, que sa femme Xantippe protestoit, qu'elle ne l'avoit jamais vû revenir de ville, avec un visage différent de celui qu'il avoit au sortir de chez lui; considérons un peu jusqu'à quel point il a pû domter une si violente passion. Je sai bien, que Saint Cyrille a voulu prouver dans son sixième livre contre Julien, par l'autorité de Porphyre, d'Aristoxene, & d'un Pinthare, auditeur du même Socrate, qu'il se laissoit tellement entraîner par le débordement de cette humeur violente, qu'elle étoit capable quelquefois de lui faire tout dire & tout exécuter. S'il en faut croire néanmoins les plus considérables de ceux de sa profession, encore qu'il fût naturellement très bilieux, sa raison maîtrisoit de telle sorte son temperament, que ses amis seuls s'appercevoient de quelques émotions que lui causoit la colere. C'étoit, lors qu'il parloit & plus bas & beaucoup moins que de coûtume; ce que j'ose vous dire, sans m'égalier à Socrate, que j'ai très souvent éprouvé, me trouvant dans la même assiette. Il est impossible d'empêcher tout à fait les premiers mouvemens, de dépouiller entierement l'humanité, ni de faire

*Sen. l. 5.  
de ira  
c. 13.*

ien, que la passion ne prenne pour son  
 le lieu de la raison, comme les servi-  
 s se mettoient autrefois pendant les Sa-  
 uales dans la place de leurs Maîtres. Mais  
 moment de tems remet les choses dans  
 it où elles doivent être. Une ame telle,  
 celle de Socrate, a bien sçû dissiper le  
 ge, qui s'élève contre elle de la partie in-  
 aire. Et de même qu'une terre cultivée,  
 perde guères la neige, qui se conserve *Ant. Gell.*  
 l. 2. c.  
 davantage aux lieux deserts & aban-  
 nés, l'humeur colerique ne nuit pas  
 bons esprits dans le peu de séjour, qu'elle  
 fait, comme aux autres, qui n'ont ni  
 forces, ni l'adresse requise pour la sur-  
 uer. L'on a observé aux tempêtes, que  
 sent les vents du Midi, qu'ils troublent  
 inégalement la Mer de telle façon, qu'elle  
 se long-tems agitée après qu'ils ont  
 au lieu qu'aux orages, qu'excitent le  
 se & ses collateraux, qui viennent du  
 septentrion, elle devient calme en un instant,  
 la tranquillité paroît aussitôt qu'ils ne souf-  
 t plus. Cela se peut fort bien rapporter  
 mouvemens de la colere, selon les di-  
 temperamens, qui la produisent. Elle  
 fait d'étranges ravages & de longue durée  
 des ames brutales, que la chaleur du

sang domine, & qui n'ont acquis nulle habitude morale pour lui résister. Mais à l'égard de celles, que la Nature a voulu gratifier, ou qui ont reçu de la Philosophie cette trempe de froideur & de secheresse, que demandoit Héraclite, ses émotions cessent en un moment, & ne laissent nuls troubles, qui puissent inquieter le repos interieur.

Aussi voions-nous, qu'il n'y a point de personnes, qui s'abandonnent si tôt, ni si aveuglément au courroux, que les debiles de corps ou d'esprit. Un enfant, une femme, un ignorant, un malade, un homme cassé d'années, s'irritent avec tant de facilité & de promptitude, qu'il ne faut souvent presque rien pour les mettre hors d'eux-mêmes, & leur faire faire d'étranges équipées. Votre Courtisan fortuné, qui m'a jetté sur ce discours, a beaucoup de rapport à eux-là : & quand vous me le dépeignés agité de ses vanités & de ses coleres ordinaires, il m'est avis, que je vois une fusée, qui éclate en l'air, après que le vent & le feu l'ont emportée où bon leur a semblé. Ne finira-t-il point comme ce L. Cornelius Sulla, que la bile suffoqua au commencement de sa soixantième année? laissant à douter, dit Valere Maxime, lequel des deux étoit mort le pre-



mier, ou lui, ou sa colere. Vous avés raison de nommer les bontés & les belles humeurs de telles personnes, des rigueurs & des coleres lassées. Ce sont des hommes tout de fer, & qui n'ont rien du noble & du metal ploiant qu'on voit éclater chez eux de tous côtés. Au lieu de mettre un point à leurs passions, jamais ils ne les terminent de la moindre virgule. Et vous devés être bien assuré, que si les mouches les incommodent, ou que les loups les mangent, ce ne sera jamais pour avoir trouvé en eux, ni la douceur du miel, ni celle de la brebis. Je vous en fais juge, & de la vérité de ce proverbe Arabe dont il me souvient, qu'il y a trois choses, qui ne se reconnoissent bien qu'en trois lieux différens; la hardiesse, aux perils de la guerre; l'amour, dans la nécessité; & la sagesse, dans les attaques de la colere.



## DE LA NOUVEAUTÉ.

## L E T T R E XXXII.

M O N S I E U R ,

**J**e vous avouë, que la Nouveauté a de merveilleux charmes, & que les plus belles choses du monde perdent beaucoup de leur recommandation, quand elles deviennent ordinaires.

- - - *primis sic major gratia pomis,*

*Hybernae pretium sic meruere rosa.*

C'est ce qui obligeoit les Anciens à mettre au nombre des Dicux les Inventeurs de ce qui n'avoit point encore été vû. Strabon nous assure, que la Roiauté d'Atrée n'eût point d'autre fondement que la démonstration nouvelle, qu'il donna du mouvement du Soleil, contraire à celui du premier Ciel; ni celle de Danaüs, que l'invention de quelques instrumens hydrauliques ou aquatiques, dont on n'avoit point encore oüï parler. Et Jean Leon a vû long-tems depuis mener en grand triomphe dans le Caire un homme, qui

*Lib. 1.  
Geogr.*

*Lib. 8.  
Afr.*

qui avoit l'adresse d'enchaîner une puce. Tant il est vrai, que les moindres choses sont capables de relever ceux, qui les savent faire valoir dans leur nouveauté. Qu'est-ce qui donna l'avantage à Jupiter sur Saturne? Ce n'est pas qu'il valût mieux que son pere, sous lequel l'âge d'or s'étoit écoulé. Mais le fils, comme nouveau venu, eût aussitôt l'agrément de tout le monde.

*Est quoque cunctarum novitas gratissima* Ov. 3. de  
*rerum.* Pou. el. 3.

Telemaque admire la beauté de tout ce qu'il voit chez Menelaüs, parce que tout étoit nouveau à un pauvre Insulaire comme lui. Le pain tendre, le poisson frais, & presque tout ce qui est d'usage dans la vie, n'est estimé que par là. Aristote parle d'un Joueur de Tragédies, qui étoit si persuadé du grand avantage des choses nouvelles, qu'il ne souffroit jamais qu'un autre parût avant lui sur le Théâtre; croiant que comme les premiers Acteurs sont vus & écoutés avec attention, ceux qui viennent après ne trouvent pas l'esprit des Spectateurs si bien disposé en leur faveur. Et l'on peut dire, généralement parlant, qu'il n'y a rien qui nous puisse rendre considérables à l'égal d'une nouvelle découverte dans quelque Globe que ce soit, celeste,

terrestre, ou intellectuel. Le chemin que Dedale se traça dans l'air fut celui de sa gloire, & rien n'a rendu son nom immortel qu'une si nouvelle & si hardie entreprise.

*Virg. 6.  
Æn.*

*Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos.*  
Christophe Colombe, & Americ Vespuce se font fait admirer depuis, par des descentes dans le nouveau Monde, qui dépeuplent l'ancien. Et nous voions tous ceux, qu'on nomme Novateurs dans les Sciences, qui sont regardés comme chefs de parti, à cause des nouveaux Siftemes qu'ils ont proposés.

Je ne suis donc pas si ennemi, que vous le dites, des choses nouvelles & extraordinaires, encore que je sois de ceux, qui ne donnent pas indifféremment la main à toute sorte de nouveauté. Il y en a qu'on ne sauroit trop rejeter, parce qu'elles sont de dangereuse conséquence; & à l'égard de celles même de peu d'importance, vous savés, que les Ægyptiens ne firent nul état du Chameau noir, ni de l'homme de deux couleurs, qu'un des Ptolomées leur pensoit faire beaucoup valoir, comme un spectacle nouveau. Lucien qui fait ce conte quelque part, rapporte ailleurs, que Zeuxis ne pût souffrir qu'on prisât son tableau de la belle Hippocentaure, à cause de la nouveauté. Le premier qui

*In Prom.  
in verbis.*

*In Zeuxido.*

it voir dans Carthage un Lion apprivoisé, reçut en recompense de sa nouvelle invention un bannissement perpetuel. Et les Scythes firent mourir Anacharsis, sur le sujet d'une infinité de nouveautés, qu'il tâchoit d'introduire parmi eux à son retour de Grece. Cela montre bien qu'elles ne sont pas toutes également à priser. Si tout ce qui est nouveau méritoit de l'estime, les Monstres auroient de l'avantage sur les plus parfaites productions de la Nature. Les deserts d'Afrique, d'où il en vient tant, seroient préférables aux plus belles contrées de l'Europe. Et il n'y a si petite bagatelle de la Chine, dont l'on ne fallût faire plus de cas que de tout ce que la France peut avoir de recommandable.

Mais d'où procede cette grande inclination, que nous avons tous pour les choses nouvelles? N'est-ce point à cause du changement & de la variété, qui les accompagne; parce que tout ce qui est nouveau, diffère de ce qui est ordinaire? Car ce n'est pas sans raison, qu'Aristote a souvent rapporté ce mot de l'Orateur d'Euripide μεταβολή πάντων γλυκύη, qu'il n'y a rien de plus agréable que le changement. Les objets qui nous comblent de satisfaction d'entrée, deviennent ennuyeux à la longue. Y a-t-il rien de plus

*1. Rhet. c. 11. § 7. Eth. c. 10.*

charmant d'abord que la vuë de la Mer, & la vaste étendue de cet Element, tantôt **uni** comme une glace de miroir, & tantôt **plein** de montagnes d'eau, & d'abymes effroiables, mais qui touchent agréablement l'esprit lors qu'on ne les craint point? Ceux, qui ont leur demeure sur ses rives, n'y trouvent rien qui les contente, & son aspect le plus riant se rend bien-tôt importun aux autres, qui navigent dessus. Je m'imagine aussi que le desin naturel de savoir & de connoitre, peut beaucoup contribuer à nous faire trouver plaisant tout ce qui est nouveau; d'autant que nôtre esprit s'informe par là, & s'instruit de ce qui lui étoit inconnu. L'on peut dire d'ailleurs que les choses rares, comme le sont celles, qui ont de la nouveauté, portent avec elles leur recommandation, & sont en effet presque toujours les plus nobles. Pour une **Ca-**tegorie de la Substance, il y en a neuf d'**Ac-**cidens. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si nôtre humanité fuit avec tant de propension les nouveautés; & si elle méprise & quitte assez souvent ce qui est excellent, parce qu'il est accoutumé, pour s'attacher à des choses de beaucoup moindre valeur, lors qu'elles sont nouvelles & extraordinaires. C'est ce que Pline a fort bien observé au sujet de son

and nombre d'excellentes odeurs, qui nous  
 ennent d'Arabie. Il dit, que ceux, qui  
 habitent vont chercher fort bien hors de leur  
 is des senteurs étrangères, tant il est vrai,  
 oûte-t-il, que l'homme se lasse facilement  
 ce qui est en son pouvoir, & desire avidem-  
 ent ce que les autres possèdent, *tanta mor-  
 libus rerum suarum satietas est, & alienarum  
 iditas.* Et quand il remarque encore au  
 lieu, que ces Arabes se trouvent si  
 importunés des parfums de leur région,  
 ils font venir du Styrax de Syrie pour le  
 ôler dans des peaux de Boucs, recréant  
 odorat de ce qui offenseroit celui des au-  
 y il fait très à propos cette belle réflexion;  
 il n'y a point de volupté, qui ne déplaise  
 avec le tems, qu'elle agrée dans la  
 jeunesse. Il y a bien plus, une même  
 chose est davantage estimée venue de loin,  
 si elle étoit prise chez nous. Jean de  
 nous assure, qu'on trouveroit plus d'or  
 dans le sable du Tage & du Mondego de  
 Portugal, que dans celui de Gambée, ou de  
 Congo; mais il faut l'aller chercher bien  
 loin, & avec beaucoup de péril, pour le  
 trouver bon, quoique l'or soit peut être le  
 plus du monde; dont l'on ne se dégoûte ni se  
 lasse jamais.

Ces considérations générales font, que je trouve moins étrange, que chacun en particulier soit si curieux d'apprendre des nouvelles. Saint Paul témoigne aux Actes des Apôtres, que les Atheniens s'en informoient aussi soigneusement, qu'hommes qui fussent sur la Terre. Et César remarque la même chose des Gaulois de son tems, au quatrième livre de ses Commentaires. Certes les uns & les autres ont été bien mal-heureux, de n'avoir pas eu l'usage de Gazettes, qui remédient si commodément à cette sorte de curiosité.

Chap. 17.  
vers. 21.



## D E S N O M S.

## L E T T R E XXXIII.

*MONSIEUR,*

**V**ous aiant témoigné, que le seul desir de vous complaire, m'obligeoit à vous barbouïller une feuille de papier d'une infinité d'Epithetes, je n'eusse jamais crû, que vous eussiez pris occasion là dessus de me faire un si grand nombre de questions tot-



chant les Noms; ni que ce premier abyme, où je n'étois entré que par obeissance, me dût précipiter dans un autre plus grand. Mais puisque vous voulez tirer des preuves du pouvoir que vous avés sur moi, je tacherai de vous contenter encore cette fois, à la charge que vous ne m'engagerés plus à rien de semblable, & qu'à l'avenir vous aurés plus d'égard aux humeurs de vos amis.

Ce n'est pas une petite difficulté, que vous me proposés d'abord, si l'imposition des noms s'est faite casuellement, ou avec discours & connoissance de cause. Elle est terminée néanmoins entre nous par l'autorité de la Genèse, où Adam donne le nom convenable à toutes choses dès le commencement du Monde. Mais Dieu nous garde de tomber dans les rêveries de certains Rabins à cet égard. Eusebe montre au chapitre sixième du livre onzième de sa Préparation Evangelique, comme les sentimens de Platon, qui nommoit les Noms des instrumens propres à discerner la substance des choses, se rapportent fort bien au Texte de Moïse. Epicure vouloit, que les premiers Noms fussent des effets de ce que les hommes s'étoient imaginé de chaque chose la premiere fois: de sorte, que leur fantaisie étant diversément

touchée des objets en divers climats, cela auroit donné lieu à la diversité des langues. Nigidius le prend d'une autre façon dans

10. No 8. Aulu Gelle, mais il convient avec Platon en  
 Ast. c. 4. cela, que les noms doivent être tenus plutôt pour naturels & fondés en raison, que pour positifs & arbitraires. Pythagore rapportoit aussi leur première imposition à une extrême & souveraine sagesse, comme l'on peut voir par cette interrogation, que fait Cicéron dans sa première Tusculane, *quis primus, quod summæ sapientiæ Pythagoræ visum est, omnibus rebus imposuit nomina?* Et quand Aristote cherche si souvent la vérité des choses, aussi bien que les Stoïciens, dans la propriété des Noms, il montre bien, qu'il ne les prenoit pas, non plus qu'eux, pour avoir été donnés par hazard. Je vous renvoie à ses Interpretes sur tout cela, de même que sur la demande, qui se forme dans l'École, si les Noms signifient la matière, la forme, ou le composé. Il est certain, qu'ils n'ont pas été imposés avec tant de raison, qu'ils soient justes & précis à chaque chose, puis qu'il n'y en a aucun, si Chryssippe disoit  
 A. Gell. l. 1. c. 12. vrai, qui n'en signifie plusieurs. Les ambiguïtés, qui naissent de là, le témoignent bien, & ces especes innombrables d'amphibologies,

font les Rhéteurs tâchent de faire des figures *Quint. l. 7.*  
ou ornemens d'oraison. *c. 9.*

Pour ce qui est de ceux, que nous appel-  
ons Noms propres, Dieu même a eu le sien,  
quoiqu'ineffable à bien plus juste titre que  
celui de Pythagore ne l'étoit à ses Sectateurs. *Jembl. de*  
Il le revele à Moïse au sixième chapitre de *vit. Pyth.*  
'Exode, par une faveur speciale qu'Abra- *c. 18.*  
ham, Isaac, ni Jacob n'avoient pas reçû.  
Et l'on peut voir au même lieu d'Eusebe, que  
ce vous ai déjà cité, comme par un mystere  
nerveilleux ce nom comprenoit les sept vo-  
celles dans les quatre Elemens de Grammaire,  
dont il étoit composé. Pour descendre du  
Ciel en terre, il semble que les moindres  
animaux prennent plaisir à entendre leur  
nom propre. Plin & Solin ont observé, *Lib. 9. c.*  
que les Dauphins accourent quand on les ap- *& c. 12.*  
pelle Simons. Nous nommons les Cheves  
leannes, aussi bien que les Anes Martins. Et  
les Singes avoient des noms si considérables  
en Libye, que les habitans de ces trois villes  
Pythecuses, dont parle Diodore, faisoient *Lib. 10.*  
porter ces mêmes noms par honneur à leurs  
enfans; ainsi qu'en Grece, dit-il, nous som-  
mes bien aises de donner aux nôtres le nom  
des Dieux, que nous adorons. A présent  
nous appellons un Singe Robert; un Mou-

ton, Robin; un Corbeau, Colas; un Geai, Richard; une Pic, Margot; un Merle & un Etourneau, Sanfonnet, ou petit Sanfon; comme le *Pfittacus* des Anciens n'est connu de nous que par le nom de Perroquet, qui veut dire petit Pierre. Mais n'a-t-on pas imposé avec grande solemnité des noms propres aux choses mêmes inanimées? La ville de Rome en avoit un secret, qui fit punir de mort Valerius Soranus pour l'avoir révélé.

*Sol. c. 1.* Le Pere Trigault assure, que les Chinois changent celui de leur Roiaume à chaque mutation de famille Roiale, & qu'ils le nommoient Tamin, c'est à dire de grande clarté alors qu'il écrivoit, ce qui sert à l'intelligence des Rélations de tems différens. Dans Homere les Dieux appellent autrement une colonne qui étoit auprès de Troie, que ne faisoient les hommes. Le fleuve, qui se nommoit Xanthus par ceux-ci, étoit le Scamandre aux autres. Et cette différence s'étendoit jusques sur les animaux, témoin

*9. de hist. ant. c. 12.* l'oiseau nocturne, au sujet duquel Aristote a rapporté ce vers du quatorzième livre de l'Iliade.

Χαλκίδα κελήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδι,  
*Chalchidem nominant Dij, homines vero  
 Cymindin.*

Passons à ce qui touche notre **humbleté**, et parlons du **changement des Noms**, puis que c'est sur cela que vous me faites le plus d'instance.

Les noms dont vous parlez, depuis lequel nos Saints Peres ont pris de nouveaux Noms n'est pas aisé à déterminer. Placide veut que Sergius Second ait été le premier qui l'ait fait, à cause qu'on le nommoit auparavant **Gros de Pourceau**. Baronius se moque de cela, et rapporte l'usage de ce changement à **Sergius Troisième**, qui par humilité ne voulut pas porter dans le saint Siege le nom du Prince des Apôtres qu'il tenoit du Batême. Onuphrius croit, que Jean, nommé Douzième, ou selon quelques-uns Treizième, portant le nom de **Vespasien**, qu'il trouva tenir trop du **Gentilisme**, donna l'exemple aux autres d'en changer. Et plusieurs sont d'opinion, que cela se pratique à l'imitation de Saint Pierre, qui se nommoit Simon, avant que Nôtre Seigneur l'eût appellé Cephaz. Quoi qu'il en soit, les Papes ne sont pas seuls, qui le pratiquent ainsi, puisque le Roi d'Ethiopie fait la même chose, comme l'observe François Alvarez dans sa Relation, où l'on voit, que celui, qui portoit le nom d'Atani-Tingil, se fit appeller David lors qu'il vint à la Cou-

Tom. 10.

init. 227.

844

*Ant. Vi-  
Sor.* ronne. Diocletien se nommoit Diocles avant que d'être Empereur. C'est une façon française, qu'on lit dans le quatrième livre des Rois, que le Roi Pharaon Nechao mettant Eliacim dans le Trône de son pere Josias, il lui changea son nom en celui de Joacim; comme Nabuchodonosor le fit encore à Mathanias, le nommant Sedecie, quand il lui mit en main le même Sceptre. Et nous apprenons d'Apollodore, que la Sibylle Pythie fut la premiere, qui nomma Hercule celui, qu'on avoit jusqu'alors appelé Alcide. Des hommes particuliers en ont fait souvent autant. Homere étoit connu par le nom de Melesigenes, & même selon Lucien par celui de Tigranes, avant qu'il eût le troisiéme, qui lui est demeuré. Et Moïse fut nommé Joachim par ses parens jusqu'à l'âge de trois mois, qu'il fut exposé, aiant aussi reçu un troisiéme nom de Melchi dans le Ciel, si nous en croions Clement Alexandrin. On dit, que les Japonois en changent encore d'ordinaire trois fois, & quand bon leur semble davantage. Herrera témoigne la même chose des Chinois. Et les Chrétiens prennent une pareille liberté tous les jours, quand ils se font confirmer. Il faut noter, que les grands Noms ont été souvent préférés aux

*C. 23. &  
24.*

*l. 2. de  
orig.  
Deor.*

*l. Scrom.*

*Ind. Or.  
pag. 12.*

Amindres. Mais pour gratifier Abbotin le ditz Gal. 6. 17.  
 qu'on le pourroit à l'encre Abithette. Le  
 pauvre Simon dont parle Lucien, étoit de  
 venu riche, & voulut qu'on le nommât Sisto  
 nides. Et Fredegarius assure dans son Hist. de Gall.  
 tome 1. que la fille d'Armanigilde se nommoit  
 simplement Brune avant qu'on la donnât en  
 mariage au Roi d'Austrasie Sigebert; mais  
 qu'alors pour l'honneur, on lui sceût son  
 nom, & qu'elle fut appelée Brunehaut, *Brune*  
*habitée*. Il s'en voit au contraire à qui les  
 noms ont été racourcis par hazard, comme  
 à ce Sybilla, dont parle Macrobe, qui fut le  
 premier nommé Sylla par contraction, ou  
 pour parler avec cet Auteur par corruption.  
 En effet, il y a des Noms agréables & de  
 bon augure, aussi bien que d'autres dont on  
 a naturellement de l'averfion. Ce fut pour  
 quoi Aristote ôta celui de Tyrtaque, qui étoit *Srab. 13.*  
 trop rude; au disciple qu'il aimoit le mieux, *Geogr.*  
 & lui donna cet autre si beau de Theophras- *Cic. i. de*  
 tite. Quand les Romains levoient des trou- *Divin. 6.*  
 pes, ils prenoient garde que le premier fol- *46.*  
 dat qu'ils enalloient eût un nom d'heureux  
 passage; & en beaucoup d'autres rencontres  
 ils observoient la même chose. Le seul nom  
 de Regillanus le fit saluer Empereur; & Jo-  
 vianus le fut qu'à cause qu'il n'y-avoit qu'u-

ne lettre de différence entre son nom, & celui de Julien dont la mémoire étoit très chère aux gens de guerre qui dispofoient alors de l'Empire. L'Histoire d'Espagne porte, que des Ambassadeurs de France, venus pour prendre une des filles du Roi Alphonse Neuf, qu'il avoit promise à leur Maître, choisirent la moins belle, parce qu'elle s'appelloit Blanche, & que l'autre portoit le nom de Urraca, qu'ils ne pouvoient souffrir. L'on y voit encore que Philippe Second refusa uneg race que lui demandoit un Prêtre de Galice, offensé de ce qu'il avoit le nom Martin Luther. Et nous savons que les Atheniens tenoient en si grande vénération les noms d'Harmodius & d'Aristogiton, qu'ils firent un Decret, portant défense de les donner aux hommes de condition servile, *quoniam nefas ducerent; nomina libertati patrie devota servili contagio pollui*, comme en parle ce Romain. L'Empereur Claudius ordonna presque la même chose depuis à l'égard des Etrangers, leur commandant de s'abstenir de prendre les noms de la Noblesse Romaine, que beaucoup d'entr'eux tâchoient de s'attribuer. Encore aujourd'hui les moindres Portugais se font donner les plus illustres noms de leur país, après avoir passé la Ligne pour aller aux Indes.

*Aux Her-  
vera tom.  
2. l. 15. c.  
16.*

*Aul. Gel.  
l. 9. c. 2.*



que les Rois d'Egypte avoient coutume  
 de nommer. Or Sily a de l'usage de porter  
 deux noms, les laïcs deivent par consé-  
 quent faire du préjudice. C'est d'Abel & de  
 Jamin ne parlent que de deuil & de tristesse  
 Hébreu. Tantalus & Penitence sont devenus  
 de douleur parmi les Grecs. Egerius étoit  
 nom de mendicant à Rome. Et celui de  
 Stan, s'est donné en France aux Princes qui  
 étoient dans quelque notable affliction.  
 On prends garde à ce qu'Hérodote nous ap-  
 prend de ces Rois d'Egypte Cheops & Ce- *Lib. 2.*  
 pes, qui avoient fait bâtir les Pyramides.  
 it, qu'ils furent si detestés de leurs peu-  
 ple, que pour ne les nommer jamais, & pour  
 ne perdre leur mémoire, s'ils eussent pû,  
 il étoient, que ces mêmes Pyramides étoient  
 ouvrage du Pasteur Philiton. C'est une  
 chose certaine, qu'il y a eu des noms tenus  
 pour malencontreux. Suetone observe au  
 premier chapitre de la vie de la Caligula, que  
 ceux de la famille des Césars qui avoient  
 le pronom de Caius étoient peris par le  
 malheur. L'infortune a toujours accompagné les  
 Rois de Naples, comme les Rois  
 d'Ecosse ont tous fini malheureuse-  
 ment. Et l'on a tant déferé à ces mauvais  
 noms, pris de certains noms, que le Pa-

*Plat. inst.*  
*6. Baro-*  
*nins.*

pe Paul Deuxième, qui vouloit se donner celui de Formosus, en fut détourné par quelques Cardinaux ses plus intimes amis, à cause du Pape Formosus qu'Etienne Septième avoit fait déterrer. Cela me fait souvenir de la superstition des Irlandois, qui n'osent donner aux enfans le nom de leurs parens qui vivent, de crainte d'accourir les jours de ceux-ci. Et je ne sai, si ce n'est point pour cela, que les Hurons de nôtre nouvelle France ne portent jamais le nom de leurs peres, chacun aiant le sien particulier & différent, qui ne se donne à personne qu'après la mort.

Mais que dirons-nous de ceux, qui n'en ont point du tout? Hérodote, Pline, & Solin assurent que les Atlantes de Libye ont été assez barbares pour cela, & c'est pourquoi le premier les nomme anonymes. Trigault dit aussi, qu'à la Chine les filles n'ont point de nom, n'étant designées que par l'ordre de leur naissance dans la maison de leur pere. Et il vaudroit presque autant n'avoir point de nom absolument, que de porter celui de *ἀνθρωπος*, homme, comme faisoit ce victorieux Olympique, dont parle Aristote au chapitre sixième du septième livre des Ethiques à Nicomachus; ou bien d'être appelé *ὄντις*, personne, comme Ulysse se voulut nommer,

pour

pour mieux tromper Polypheme. En vérité ces peuples ont eu un usage bien différent de celui des Romains, qui tenoient pour une marque de servitude de n'avoir qu'un nom, selon les termes de la loi *Cum precum*, du septième livre du Code au titre *De liberali causa*. Vous avez lû dans Macrobe, qu'à Rome les mâles ne recevoient le leur qu'au jour qui s'appelloit *lustrique*, qui étoit le neuvième de leur naissance, & le huitième de celle des filles. Quant aux Grecs, Aristote nous apprend, qu'ils faisoient cette cérémonie dès le septième, auquel ils commençoient à s'assurer, que l'enfant étoit pour vivre. Nos livres saints nomment Adam & Eve nos premiers pères. Herrera dit, que selon l'Histoire Chinoise, leur Créateur les nomma Pinçon & Pinçonne.

Il me reste à vous satisfaire sur ce que vous voulez que je vous particularise touchant les noms de quelques Princes, qui ont été affectés & comme attachés à leur souveraineté, ou à la personne de ceux, qui leur devoient succéder. Entre les premiers on peut mettre les Pharaons & les Ptolomées d'Egypte, les Sylvies de la première Rome, les Arsaces des Parthes, les Palibotres & les Taxiles de l'Inde, les Abimelechs de la Palestine, les Cy-

7. Sargu.  
c. 16.

9. de hist.  
an. c. 616.

pſelides de Corinthe, les Nicomedes de Bithynie, les Tygranes d'Affyrie, les Artabanes de Perſe, les Pyrrhus d'Albanie, les Mithridates du Pont, les Chagans des Huns & de la Bavière, les Alevades de Theſſalie, les Auguſtes de la ſeconde Rome, les Miranmolins d'Afrique, les David Melich de Georgie, les Aladins d'Iconium, les Crales de Servie, les Prêtes-Jean d'Asie & de Nubie, les Reines Candaces d'Ethiopie, les Icares de l'Isle du même nom, & les Zulcarnes ou Alexandres du païs de Balaxian, dont parle la Relation de Marc Polo Venitien. Quant aux ſucceſſeurs des grands Etats, nos Dauphins ſont en France ce qu'ont été les Césars dans l'Empire. Les ainés des Rois de Navarre ſe nommoient dans l'Histoire Princes de Viane: Ceux des Rois d'Angleterre, Princes de Galles: Ceux des Rois d'Ecoſſe, Ducs de Rotheſay: Ceux des Ducs de Bourgogne, Comtes de Charolois: Ceux des Rois de Caſtille, Princes des Aſturies: Ceux des Rois d'Aragon, Ducs de Girona: Ceux des Rois de Catalogne, Ducs de Monblanc: Ceux des Rois de Naples, Ducs de Calabre: Ceux des Ducs de Bragançe, Ducs de Barcellos: Et ceux des Rois de Portugal, ce qu'on me dit être d'une Pragmatique toute-nouvelle, Princes de Bre-

fil. Pour vous gratifier de quelque chose de plus que ce que vous m'avez demandé, j'ajouterais ici une chose, que j'ai lûe depuis peu, que le Patriarche des Maronites, qui se dit l'être d'Antioche, se nomme toujours Pierre, & que celui des Jacobites, qui prend encore la qualité de Patriarche d'Antioche, s'appelle aussi toujours Ignace. Avoués que je vous en ai donné à comble mesure.



## DES LANGUES.

## LETTRE XXXIV.

*MONSIEUR,*

**Q**uoique l'avantage semble très-grand d'entendre une langue, que Dieu même a voulu parler, & bien qu'il me souvienne du lieu où S. Augustin s'est confessé d'en avoir méprisé une qui n'a pas le privilège d'être nommée Sainte, comme l'Hébraïque; je ne pense pas néanmoins que vous y trouviés toutes les satisfactions, que d'autres vous ont données, & je ne vous conseille pas de vous

faire limer les dents par avance, comme l'on assure que S. Jérôme le pratiqua pour la mieux prononcer. L'on peut dire de toutes qu'elles ne sont que servantes, & que les Sciences sont les maitresses. Gardons-nous bien de caresser Melanthe, ni Polydora, pour Penelope. Je sai bien, qu'on étend la Philosophie jusques sur la Grammaire, & que plusieurs se sont efforcés de juger de l'esprit des peuples, & du naturel des nations, par leurs langues. Ciceron observe selon ce raisonnement, que le mot d'*inepte*, & d'*ineptie*, ne se disoit point parmi les Grecs, ni rien qui en eût la vraie signification, parce que ce leur étoit un vice si familier, & un défaut si naturel, que personne d'entre-eux ne s'en apercevoit. L'on a dit de même, que la licence qu'ils se sont donnée de former des dictionnaires, & de composer des mots nouveaux, avec une liberté, que n'ont jamais prise les Romains, montre la severité des mœurs de ceux-ci, nés à commander, & l'humeur inconstante des premiers, qui les portoit à la connoissance de toutes les disciplines.

Mais à l'égard de la langue des Juifs, telle pour le moins, qu'elle nous paroît aujourd'hui, que pouvés vous considérer dans sa pauvreté, & si vous voulés dans sa grande retenue à ne

rien admettre d'étranger, qu'un témoignage de la Religion de ses Professeurs, & du soin qu'avoit ce peuple Nazaréen de se tenir séparé des autres nations, qui n'ont pas moins su de leur côté de se mêler avec lui? Il faut, que les plus grands partisans, qu'ait l'Hébreu, confessent, qu'à la réserve de ces petites langues, telles que la Basque, ou l'ancienne Bretonne, il n'y en a point, ni de celles qu'on nomme mortes, ni des autres qu'on appelle vivantes, qui ne fournissent de plus belles compositions en toute sorte de Sciences, que ~~ne fait l'Hébraïque~~, si vous exceptés la seule ~~connoissance~~ du vieil Testament.

Mon dessein n'est pas d'invectiver contre le Talmud, ni contre les extravagantes rêveries de tant de Rabins. Je vous prie seulement de croire, que si les Juifs ont eu raison de ~~ne s'en servir~~ autrefois que de leur langue, ~~comme il paroît dans le dernier chapitre du sixième livre des Antiquités Judaïques de Josephus~~, l'on peut bien leur rendre à présent le pareil, & se passer de parler un jargon, qui ne vaut pas la peine que donnent ses ~~lettres~~ ~~respiratoires~~ à la trachée-artere. Beccan a préféré depuis peu la langue Danoïse à l'Hébraïque; parce qu'à son dire, les racines de toutes autres se trouvent dans la Cimbrique.

qu'il maintient la première de toutes. Je me moque de cette vanité. Mais j'ose soutenir, que la connoissance de la langue Allemande peut être préférée, avec beaucoup d'autres vulgaires, à celle des Juifs tant à cause de l'usage, & de l'emploi ordinaire, que par la considération des livres, soit d'Histoire, soit de Philosophie, soit de Mathématique; dont les Allemans sont sans comparaison mieux pourvus, & en quantité, & en qualité, que les Hébreux.

Peut-être ferés-vous grande estime d'entendre la vraie prononciation de *Schibboleth*, qui fit tuer tant d'Ephratéens au passage du Jourdain. Il suffit néanmoins de savoir l'histoire, comme des Anglois étoient défaits à *Pecquigni*, qui ne proféroient que *Pecqueni*; ou des François égorgés par ceux de Montpellier du regne de Charles Cinq, qui nommoient *Fèves*, ce que ceux-ci appellent *haves*; & des Gascons du Duc d'Epéron massacrés en Provence, pour ne pouvoir dire que *crabe*; au lieu de *cabre*. L'on fait en général; que tous les païs ont je ne sai quoi d'incommunicable dans leur façon de parler. Le petit *à François* nous est si particulier, qu'aucun de nos voisins ne le fait sortir de sa bouche, que comme nous faisons la diphthongue *eu*. Et vous



onnoissés à ce propos un homme de vos  
 quartiers, qui après quarante ans de séjour  
 ans Rome prononce encore l'Italian en  
 d'anceau.  
 Avoués la vérité, vôtre dessein est de faire  
 rendre à Mithridate l'éloge que Pline lui don-  
 e, d'avoir été le seul des hommes qui scût  
 parler vingt-deux langues différentes. Un de  
 es jours vous voudrés apprendre les quatre  
 int mille caracteres des Chinois, & parler

Lib. 25.  
 hist. nat.  
 c. 2.

sur langue Mandarine. J'aimerois bien  
 voir, que vous travaillés sur leur mo-  
 de, à l'introducton de quelque langage, en  
 quel pays les hommes savans; afin que du  
 moins à leur égard la terre devint *lingua univa-*  
 rsale, comme elle étoit avant la destruction de cet-  
 te malheureuse Tour. Mais si c'est l'ouvrage  
 d'un homme seul, je reconnois, que ce  
 doit être celui d'un puissant Monarque plutôt  
 que d'un particulier, & je crois même, que  
 quelque grande société viendroit encore  
 mieux à bout d'une si grande entreprise.

Après tout, qu'obtiendrés-vous par cette  
 connoissance des langues que ce  
 peut donner la fièvre chaude,  
 maladie, & le mauvais Demon à des  
 On prend les Apôtres dans Saint  
 pour des infensés, à cause qu'ils s'expli-

quoient en tant de différens idiomes. Et quand vous vous ferés bien alambiqué le cerveau par tous les jargons des hommes, il vous restera celui des animaux, que vous ferés obligé d'apprendre, puisqu'Esopé, Democrite, Pythagore, Apollonius de Tyane, & quelques autres ont eu la réputation de l'entendre. Je parle ainsi, parce que Mahomet enrôle dans son Alcoran Salomon au nombre de ceux-là, assurant, qu'il ouït une fois la Reine d'une Fourmilliere, qui ordonnoit à ses petits & laborieux sujets, de se retirer promptement dans leurs maisons, autrement que ce Roi accompagné de ses troupes les alloit écraser toutes en passant. Et Philostrate attribue cette merveilleuse intelligence à la nation des Arabes, & à quelques Indiens encore, lors qu'ils ont mangé le cœur ou le foie d'un certain Dragon, dont Pline a parlé en deux lieux différens de son Histoire naturelle.

*Lib. 1. de  
vita A-  
poll. c. 14.  
& l. 3. c. 3.  
Lib. 10. c.  
12. & l. 29.  
c. 4.*

*Lib. 11.  
Ssym.*

En effet, il n'y a point d'animaux, qui n'aient quelque discours, & quelque dialecte, pour user du terme dont se sert Clement Alexandrin, qui le donne non seulement aux Elephans, & aux Scorpions, mais aux poissons mêmes que nous croions si muets, après avoir parlé de cette langue particuliere aux Dieux de Platon. Et pourquoi n'entendrions

nous pas le langage des animaux, s'ils savent parler le nôtre, non seulement comme les Pies, les Geais, & les Perroquets, mais encore comme les Rossignols de Ratisbonne, dont vous pouvez voir le conte dans Gesner, si vous avés envie de rire d'une merveilleuse crédulité?

Lib. 3. de  
avi.  
Lust.

Si vous desirés, que je finisse un peu plus serieusement, je ne laisserai pas, nonobstant nos jeux précédens, de vous avouer, que la connoissance des langues est une des plus belles acquisitions, que nous puissions faire, puisqu'elle passe pour un don du Saint-Esprit.

Quelle envie, de pouvoir converser en tous lieux, de trouver sa patrie par tout, & de n'être Barbare nulle part. Car vous savés bien, que nous le sommes tous les uns à l'égard des autres,

*hinc ego sum, quia non intelligitur illis,* Ovid. 3. Trist. cl. 10.

*Et rident stolidi verba Latina Getæ.*

Les Egyptiens nomment Barbares dans Hérodote tous ceux, dont ils n'entendent pas le langage. Et je me souviens d'avoir lû dans Sigismond d'Herberstein, qu'au Sacre du Grand Duc de Moscovie ses peuples lui souhaitent, entre autres choses, que toutes les langues lui soient soumises, pour témoigner

le desir, qu'ils auroient, que le reste du monde, qui leur est barbare sans exception, fût sous sa puissance.

Mais quel désavantage au contraire, pour n'exagerer rien au de-là, de n'entendre pas ce qui se dit, ou se lit en nôtre présence, & de savoir qu'il y a mille belles choses dans des livres, où nous ne pouvons prendre nulle part, à cause qu'ils sont écrits en langue étrangere, & qui nous est inconnue? Saint Augustin n'a pas difficulté d'avancer là dessus cette proposition, Qu'il n'y a point d'homme qui n'aîmât mieux converser avec son Chien, qu'avec un autre homme, dont il n'entendrait pas la parole. Et pour bien comprendre, de quelle importance peut être la Science des

*Thucyd. l. 1. hist.* Langues, il ne faut que considérer où *Thémistocle* se vit réduit, quand il demanda un an de tems pour apprendre le Persan, n'osant aller sans cette étude, à la Cour de celui, qui se disoit le Roi des Rois, où l'on n'est fait non plus d'état de lui, & de tout son *Grec*, que d'une Tapissierie plioée, selon la comparaison de *Plutarque*. En voilà assez pour vous témoigner, que je n'entends pas choquer seulement vos occupations, encore que je ne les approuve pas à quelque égard.



\* \* \*

21



## DU LARCIN SECRET

LETTRE III

MONSIEUR

**V**OUS ÊTES EN GÉNIE À RÔTONNEMENT. À  
 LES CIRCONSTANCES DU VO. VOUS VOUS VOIR  
 P'IGNES AIN É IMPRESSIONS. QU I SE AVOT  
 PORTÉRE DES VITE É IMPRESSIONS. QU I SE AVOT  
 DES ORDONNANCES. QU I SE AVOT. QU I SE AVOT.  
 Un même crime à des degrés. QU I SE AVOT.  
 bien plus avoc une fois que l'autre. QU I  
 de même à Zéro. En une circonstance. QU I  
 y ait eu de bons Larcins. QU I SE AVOT.  
 vantage, le vous n'êtes pas que à l'instinct. QU I  
 VOUS EN MÉRITE ET ENTE ENTE. QU I SE AVOT.  
 VOUS DE ÊTE. QU I SE AVOT. QU I SE AVOT.  
 complices.

Personne n'ignore comment de Larcins  
 ont été par leurs lois et Larcins. QU I SE AVOT.  
 je de la même. QU I SE AVOT. QU I SE AVOT.  
 qui en France, QU I SE AVOT. QU I SE AVOT.  
 vent pas plus mal que de Larcins. QU I SE AVOT.

*Ces. l. 6.  
de bello  
Gall.*

mi ces anciens Allemans, qui laissoient à leur jeunesse l'exercice de dérober pour éviter l'oisiveté. Beaucoup de Philosophes se sont moqués de ce crime, parce qu'il n'est pas contre la Loi naturelle, n'y aiant, que le droit positif, qui donne les possessions, & qui tâche par consequent de les conserver; si bien que nous voions Diogene, qui n'improuve pas même le sacrilege, dans cet Auteur, qui nous a laissé sa vie par écrit. Pour Epicure, il avouoit bien, que c'étoit une grande faute de se laisser surprendre en déroband, mais il ne croioit pas, que hors de cette surprise, il y eût du mal dans l'action.

*Arrian.  
in Epic.  
l. 3. c. 7.*

Les Romains à la vérité semblent avoir été d'autre avis, donnant une éternelle autorité, comme parlent leurs douze Tables, aux vrais propriétaires sur ce qui leur avoit été pris, & permettant par les mêmes constitutions de tuer les voleurs de nuit. Et néanmoins un de leurs Traités avec les Carthaginois fait voir, qu'ils n'improvoient pas non plus que les autres le bel art de voler sans ailes, puis qu'ils s'obligent simplement par cet accord, de ne passer plus le beau Promontoire, quand ils iront brigander ou exercer la piraterie. Il est certain, qu'ils ne punissoient le pecular, que d'un simple bannissement. Et il

fait par un Arrêt de Senat, donné sous Au-  
 guste, d'accuser de larcin aucun Sénateur,  
 ni qui miseroit l'imprimé, dit Dion Cassius, *Lib. 45.*  
 la licence de dérober dans l'État. Ils ont eu  
 des États, ou des Jeux, *quædam in sacris*  
*fac.* qui leur permettoient de prendre sonne *Sacer. in*  
 qu'ils pouvoient. Néron aiant été le premier *Ner. ars.*  
 qui s'avis de condamner cet usage. Clau-  
 dius se contenta de faire servir en vaisselle de  
 teste un T. Vinus, qui avoit été Préteur, & *Tac. L. 1.*  
 qui commandoit une Legion, pour le punir *his.*  
 d'un vol d'un vase d'or, dont il s'étoit fait au  
 repas du jour précédent. Le seul Alexandre  
 Severe fut si ami de son surnom, qu'il se van-  
 toit d'avoir toujours un doigt prêt, à crever  
 l'œil d'un Juge larron ou concussionnaire. Et  
 il fut encore si plaisant, que de faire faire un *Lamprid.*  
 cri public, portant defense à ceux qui se sen-  
 tiroient coupables du crime de Larcin, de lui  
 faire la révérence.

Mais l'usage de Rome, tel qu'il ait été n'em-  
 pêche pas que le métier de Voleur ne fût en  
 beaucoup d'endroits de très grande confidé-  
 ration, & que plusieurs Nations n'aient fait de  
 tout tems gloire d'en être,

*Quæ nisi de raptò vivere turpe putant.* *Ovid. l. 15.*  
 Nous voions dans Diodore, que les Egyptiens *Trist. ch.*  
 avoient un Prince des Larrons, à qui l'on s'a-  
 10.

dressoit comme autrefois à Paris au Capitaine des Coupeurs de bourse, pour recouvrer ce qu'on avoit perdu en donnant le quart du prix. Et François Alvarez assure, que la même chose se pratique encore aujourd'hui à la Cour du Prête Jean, où celui qui exerce cet office est le même, qui fait lever & accommoder les Tentes du Roi, n'ayant autres gages pour cela que le revenu d'une si belle charge. Hérodote nous représente de même le renommé Amasis, qui déroboit souvent avant qu'il fût parvenu à la Roiaute; après nous avoir fait rire d'un Rhamfinitus son prédécesseur, qui maria sa fille au plus habile Larron de tous ses États. Et l'histoire des Tartares témoigne, qu'un de leurs plus grands Monarques, nommé Themirassak, n'obtint le Sceptre, étant de fort basse naissance, que par la reputation qu'il acquit, comme très insigne voleur. Car c'est une chose si ordinaire de parvenir à la Souveraineté par ce moien, qu'il n'y a pas cent ans, qu'un Chef de ces *Banditi* d'Italie pensa surprendre Crotone, & se rendre Maître de la Calabre, où il portoit déjà le Diadème, avec le nom de *Rege Mar-*

*Thaar. l. cone.* Quoi donc, Nemrod fondateur de toutes les puissances Despotiques ou absolues, n'est-il pas nommé Brigand dans la Sainte E-



écriture? Homere ne donne-t-il pas à l'un de ces Héros Autolycus cette excellente qualité? Nestor eût-il demandé à Telemaque, après lui avoir fait bonne chere, s'il étoit Corfaire, au cas que le titre eût été injurieux? Et ne fait-on pas, qu'à le bien prendre, les plus grands Conquerans n'ont été que de puissans Pirates? Papinien interrogeant un renommé Larron, pourquoi il étoit de cette profession, eût pour réponse; Et vous, pourquoi êtes-vous Préfect du Prétoire, c'est à dire Con-  
*Dion. Cass. 70.*  
 nétable & Chancelier tout ensemble? Enfin le Larcin a été même deifié en la personne de Mercure, que nos anciens Gaulois ont tant respecté, & qui commença à dérober dès qu'il étoit en maillot, si les Tableaux de Philostrate ne nous trompent point, où les Heures ont soin de sa premiere éducation, pour dire à mon avis, que l'Occasion fait le Larron & qu'il a de certaines heures où il est très difficile de ne pas faire un coup de la main. Que serions-nous que des Brutaux, sans le vol de Promethée?

Vous serés bien étonné, si je vous ajoûte, que Dieu & la Nature semblent convier quelquefois au Larcin. Pour le premier, peut-on nier que les Israelites n'eussent reçu de  
*Ex. c. 3.*  
 lui le commandement de spolier les Egyptiens

en partant de ce qu'ils avoient de plus précieux? Et pour ce qui touche la Nature, s'il est véritable, que la Ruë dérobée prenne racine & profite beaucoup mieux, comme Plin le dit, le plus consciencieux Jardinier ne sera-t-il pas obligé d'être voleur, s'il veut cultiver cette plante? C'est peut-être pourquoi l'Ecclesiastique fait le péché plus grand de mentir, qui est une chose si commune, que de dérober. Mais quoi, le Gibet est plus pour les malheureux, que pour les coupables. L'Aloüette de l'Apologue est égorgée, n'ayant pris qu'un grain de bled. Et ce que le Loup emporte avec grand hazard, le Lion le lui ôte impunement. En voilà plus qu'il n'en faut, pour une raillerie, qui ne peut mieux finir que par la Fable.



**CONTRE LE LARGIN**

**L E T T R E XXXVI**

**M O N S I E U R,**

**J**e chanterai la Palinodie comme vous me l'ordonnés; & puisque vous voulés que je parle serieusement contre cette subtile Chi-  
rosophie

*philosophie* de ceux, qui se plaisent à dénialiser les Provinciaux nouvellement arrivés, je vous obeirai. Ce ne me sera pas une chose difficile de declamer contre un crime, que toutes les Nations détestent d'un commun consentement; & que les Loix divines & humaines ont toujours condamné, encore qu'il y en ait eu de plus séveres les unes que les autres.

Déjà pour ce qui touche les premieres, l'on fait bien, que l'ordre donné d'enhaut aux enfans d'Israël de s'approprier les richesses des Egyptiens, se prend plutôt pour une récompense de leurs services que le Ciel leur adjugeoit, que pour une véritable spoliation. Et vous avés bien pû voir, que l'induction que j'ai tirée de l'Ecclesiastique étoit frauduleuse, puisque je tronquois le passage, pour n'y pas mettre ce qui faisoit contre le larcin, *potior fur quam assiduitas viri mendacis, perditionem autem ambo hæreditabunt*. Si la Nature enseigne à commettre un vol, par ce que Pline a dit de la Ruë, elle donne au même lieu des préceptes tout contraires, quand il y assure, que les Abeilles dérobées ne font jamais de profit. Et si la pierre d'Aigle découvre les Larrons, selon l'observation de Dioscoride & de Belon, qui montre la façon dont les Ca-

*Di. l. 5. c. 118. Bel. 2. c. 3.*

pulverifant, l'on pourroit dire à bien plus iuste titre dans le même sens, que la Nature abhorre extraordinairement un vice, contre lequel elle a créé des remèdes si particuliers. J'ajoute, que cette pierre étant commune en Egypte auprès d'Alexandrie, il semble, que cette même Nature produise le remède auprès du mal, supposé que les Egyptiens y aient été sujets, comme nous l'avons dit, et comme ceux, que nous nommons tantôt Bohémiens, tantôt Egyptiens, semblent le témoigner. Mais que peut-on rapporter de plus exprès contre le Larcin, que ce qu'Arrien écrit de l'Encens, qui ne pouvoit jamais être dérobé dans quelque abandonnement qu'on le laissât, par un privilège du Ciel, qui préservoit des mains de ses ennemis ce qui lui étoit si cher? L'on ne sauroit donc maintenir sans mensonge, non plus que sans impiété, que la Nature approuve ce que Dieu défend, Salomon aiant fort bien établi cette maxime, Que la Loi de la Mere n'est jamais contraire aux commandemens du Pere. 231

Les paradoxes de quelques Philosophes, tels qu'Epicure & Diogene, ne sont pas considérables contre les sentimens de Platon, d'Aristote, & de tant d'autres, qui ont unanimement condamné le Larcin. Quand Dy-

*Navig.  
mar. ru.*

thagore défendoit si expressement la nourriture des oiseaux, qui ont les ongles crochus, il vouloit sans doute faire peur des Larrons, qu'il tâchoit de rendre par son énigme odieux à tout le monde. Et quoique tous les Législateurs n'aient pas été aussi severes que Dracon, qui ne punissoit pas moins de mort dans Athenes celui, qui avoit dérobé une pomme, que celui, qui avoit tué son pere: Si est-ce qu'aucun d'eux n'a oublié d'établir quelque peine contre ceux, qui se rendent maitres du bien d'autrui par la voie, dont nous parlons.

L'indulgence de Lycurgue n'étoit pas tant en faveur des Voleurs, que contre la negligence des Spartiates, qu'il pensoit rendre plus vigilans & plus soigneux, en souffrant de petites Larcins, s'ils se pouvoient faire si adroitement, qu'on ne fût point découvert. Aussi ne passoit-on en Grece que des clefs Laconiques, pour être très sûres, encore qu'elles fussent les plus petites de toutes. Mais comment le Législateur vouloit, qu'on tint les portes bien fermées contre les Larrons, il y a des pays, où tout au contraire les Ordonnances veulent, que les maisons soient toujours ouvertes, en pensant d'ailleurs si rigoureusement à punir le Larcin, qu'il n'y a point de lieux où il s'en commette moins. Nico-

*Aristoph.  
in Thef.*

*Exc. Con-  
sans.*

Les Damascene l'a dit de nos anciens. Ces  
dans ce peu qui nous reste de lui, & que leurs  
demeures ne se fermoient point. Jean de Bar-  
ros témoigne, qu'au Roiaume de Benou-  
capa personne n'oseroit avoir de portes  
logis, n'y aiant que quelques Seigneurs, qui  
obtiennent la permission du Prince d'y en  
mettre, par honneur plutôt que pour la se-  
reté, d'autant qu'il veut, qu'on croie que la  
Justice suffit, pour faire vivre dans ses États  
chacun en assurance. Et j'ai lû dans la

*Pag. 126.*

zième Partie des Indes Orientales de Bry,  
que le larcin est si bien puni au Japon, qu'on  
y voit toutes les maisons perpétuellement  
ouvertes.

*Lib. 5. hist.  
c. 3. & l.  
17. c. 4.*

C'est ainsi que par divers chemins on s'en-  
souvent d'arriver à un même but. Au fond,  
il n'y a point de Nations sur la Terre, qui n'a-  
ient toujours témoigné qu'elles abominoient  
le Larcin; quoique la Chinoise, au rapport  
du Pere Trigault, ne le punisse jamais de  
mort. Oviedo dit, que les Ameriquains le  
tenoient pour le plus grand de tous les vices,  
& qu'ils empâloient vifs, ceux qui en étoient  
convaincus. Le Roi d'Espagne Rammire se  
contentoit de leur faire crever les yeux, com-

*Lib. 7.  
hist. c. 13.*

me l'on peut voir dans Mariana. Et Mercator a écrit, que ceux de Carinthie sont li



de cas d'une Victoire obtenue par l'adresse & le bon sens de leurs Généraux; pour laquelle ils avoient accoutumé d'immoler un bœuf; que d'une autre gagnée à la pointe de l'épée, qui n'étoit suivie par leurs loix que du simple sacrifice d'un Coq. Et en vérité, les avantages, qui se prennent de la première façon sont bien plus à priser, parce qu'on les reçoit tous purs, sans perte de sang, & presque toujours sans peril. C'est pour cela que Pallas, sous le nom de Bellone, conduisoit le Chariot du Dieu des Batailles; qu'on a tant estimé cette Minerve armée, qui sortoit de la tête de Jupiter; & que l'artifice d'un cheval de bois, avec le fameux Palladium, eurent tout l'honneur de cette mémorable prise de Ville. Il ne faut donc pas se moquer des stratagèmes qui font une des belles parties du métier des armes, & qui de tous tems ont été employés avec réputation par les plus grands Capitaines:

Virg. lib.  
2. Æneid.

--- dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Mais j'ai à vous dire, à l'égard de ces bœufs, dont vous m'écrivez, que les Napolitains viennent de se servir contre les Espagnols, que les premiers n'ont rien fait en cela, qui n'eût déjà été pratiqué par d'autres



Vous savés ce que fit Hannibal avec deux mille de ces animaux, qui avoient des feux attachés aux cornes, & comme ils lui donnèrent le moien de se retirer la nuit d'un tres fâcheux endroit où l'abius l'avoit acculé. Les Portugais usèrent d'un trait presque semblable dans la Tercere contre les Castillans, si non que le feu n'y fut pas employé, parce que l'action se passa de jour. Ils envoierent contre ceux-ci une grande quantité de bœufs, qui ne les mirent pas seulement en desordre, mais donnèrent encore moien aux premiers de s'approcher sûrement & sans être remarqués, à cause de l'épaisse poussiere que tant de bêtes exciterent en courant. Nous lisons dans Appien que les Carthaginois furent défait de même, par des chariots enflammés que des bœufs traïnoient, & que les Espagnols chassèrent avec impetuosité vers leur armée. Et l'invention de Gedeon contre les Madianites n'est pas fort différente, quand il les mit en desordre avec des flambeaux couverts de bouteilles, que trois cens de ses gens cassèrent au son d'autant de trompettes, dont ils les épouventèrent.

Or puisque je vous ai fait observer ces trois ou quatre stratagèmes, il faut que j'emploie le reste de cette lettre à vous en faire

voir d'autres, dont l'Histoire nous rapporte qu'on s'est heureusement prévalu en divers rencontres. Pour continuer par l'emploi des animaux, il n'y a rien de si commun que de faire gronder des pourceaux pendant qu'on plante le pétard ; & la ville de Bonne fut prise l'an mil cinq cens quatrevins-sept par cet artifice. Rhodes fut aussi surprise par les Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem, mêlés parmi des moutons, & couverts, comme Ulysse, de la peau de quelques-uns. Au combat naval d'Hannibal contre Eumenes Roi de Pergame, le premier fit jeter des bouteilles & des cruches pleines de serpens dans les vaisseaux de son ennemi ; ce qui l'empêcha de telle sorte que rien ne contribua de avantage à la perte. L'Empereur Sévère assiegeant la ville des Atreniens, ils se défendirent entr'autres moiens par celui de certains vases de terre pleins d'oiseaux & de petites bêtes vénimeuses, Hérodien ne les notant point autrement, qui se jetoient avec tant d'ardeur sur les yeux des attaquans, & sur les autres parties de leur corps découvertes, qu'ils n'éprouvèrent rien de plus fâcheux durant un siège, qu'on fut enfin contraint de lever. Encore que la mouche à miel ne soit pas mise au rang des animaux dangereux à

*Thuc. l. 88. hist.*

*Juss. l. 32. & Ev. Prob. in Hann.*

*Lib. 3.*

est-ce que son aiguillon s'est fait sentir plus d'une fois avec le même succès. Orosius rapporte qu'au siège que mirent les Portugais devant la ville de Tanli en Afrique, ils furent sur tout incommodés des abeilles, dont les habitans avoient disposé les ruches sur leurs murailles, y mettant le feu & les versant sur leurs ennemis au point de l'assaut. *Nostri*, dit-il, *& alvearium flammis ambusti, & apum aculeis stimulati oppugnationem deserere coacti sunt.* C'est au livre huitième des Gestes du Roi Emanuël qu'il conte cela: & il se voit au suivant, comme ceux de *Alger* ne pouvoient encore la même chose, ce qui ne réussit pas néanmoins le Duc de Bragance de prendre cette importante place. Devant par les Suedois furent repouffés de *Waldschach*, étant déjà logés entre les deux forteresses, par l'incommodité principalement qu'ils reçurent de trois ruches de ces mêmes abeilles, que les habitans du lieu leur jetoient d'en haut, selon les Relations de *Harde* mil six cens trente-trois. Et il y a toujours que ceux de Themiscyra se desolent courageusement contre Lucullus, qui les avoit fait forcer, s'avisèrent d'envoyer contre lui des *ours*, non seulement des Ours, *De bello Michr.* & d'autres bêtes féroces qu'ils avoient, mais

même des Effains d'Abeilles, comme le rapporte d'Appien le porte-expressément.

L'on s'est aussi quelquefois servi en guerre de quelques animaux pour en tirer une utilité extraordinaire. Car les Bigcons ont été souvent employés à porter des lettres en des lieux, où il n'y avoit que les oiseaux qui pussent pénétrer. Moïse sauva ses troupes du peril des Serpens allant en Ethiopie, par le moyen des Ibis que Josephé assuse, qu'il se porter pour cela. Et Agathocles voulant donner du courage à ses soldats, laissa aller parmi eux une quantité de Hiboux, dont il avoit fait provision, d'autant que comme ces sacrés à Minerve, ils étoient tenus de très bon augure parmi les Atheniens.

Mais l'adresse de Cambyse ne fut elle pas grande lors qu'il voulut assieger Damiette, si elle est le *Pelusium* des Anciens, de mettre au devant de son armée des Chiens, des Chats, des Crocodiles, & de tous ces animaux que les Egyptiens tenoient pour leurs Dieux, afin de les empêcher de tirer contre lui, ce qui fit réussir heureusement son entreprise? Je vois dans Famianus Strada une adresse presque semblable des Espagnols de l'année d'Utrecht l'an mil cinq cens soixante et dix-sept, quand il dit, qu'ils se cachoit derrière

1. *Antiq.*

6. 5.

*Diod. Sic.*

c. 20.

*Lib. 8.*



que ces choses vous semblent moins ridicules, & moins hors d'apparence de pouvoir jamais réussir, lûs dans Gualdo Priorato de quelle façon au dernier siège de Turin, si glorieusement executé par le Comte de Harcourt, un espion de la ville tenta de passer en habit de Diable, au travers de nos troupes & de la riviere, avec ses lettres enfermées dans de la cire pour les garantir de se mouïller.

Et parce que je desire vous faire encore souvenir de quelques autres ruses de guerre, *Lib. 7.* voici comme le même Auteur remarque au livre suivant, qu'on trouva l'invention alors de jeter dans cette place assiégée de la poudre à canon, dont elle avoit besoin, & des lettres, de même qu'en l'an mil cinq cens *Thua. l. 74. hist.* quatre-vint un au siège de Steenvic, par le moien de certains mortiers à bombes, & d'un Canon qui fut nommé le Courier, à cause de cet emploi. Je ne parle point des artifices meurtriers, qui font sauter les maisons avec une bûche creusée où l'on a logé de la poudre, ni de ces sacs pleins de même matière, & d'un ressort, qui jouë aussi tôt qu'on remuë la corde qui les lie. *Lib. 90.* L'Histoire d'Auguste de Thou, & celle d'Aubigné en fournissent des exemples; & le Journal de Henri

DES RUSES DE GUERRE. 393

nous parle d'une boete pleine de tranchans  
 ions de piquets, charges de leur tules,  
 qui eussent tantôt, qu'elle fut ouverte.  
 Ce font de mauvais stratagemes, & n'  
 tr'importe, que le Palatin Samois, pour  
 enrouer revanche d'une supercherie pres-  
 mit, ayant fait envoyer un coffre de sa pica-  
 trines à feu qui trèrent comme la boete  
 ne nous venons de parler, Suisk' Cher du *Lib. 1. 76.*  
 rti contraire, le fit appeller en duel, Par-  
 tant de s'être servi d'un d'atnabile moyen,  
 que le métier de la guerre ne peut souffrir.  
 Il nous nous, que Tomiris reprocha de  
 être à Cyrus, comme une action indigne,  
 Non deat les Massagetes, en leur faisant  
 éparer un festin, où ils s'enyvèrent, &  
 dit Herodote dit, que Cresus fut l'ordon- *Lib. 1.*  
 leur.

L'on n'en peut pas dire autant de ceux,  
 qui ont l'adresse de mettre finement le Soleil *Idyll. 23.*  
 & yeux de leur ennemi, comme fit Pollux  
 combat qu'il eût contre Amycus Prince  
 des Beryciens, suivant la description qu'en  
 fait Theocrite: Ou de donner aux autres le  
 feu au village, selon qu'Hannibal le prati- *Appia.*  
 qua à la journée de Cannes, après avoir ob- *de bel.*  
 servé que le *Falturnus* se levait tous les *Hann.*  
 jours régulièrement à midi: Ou de prendre

*Dec. le  
Grain.  
Pierre  
Dan. hiff.  
de Barh.  
l. 2. c. 2.*

l'un & l'autre avantage, de la façon que  
Henri Quatre en usa l'an mit cinq cent qua-  
tre-vingt dix, à cette mémorable bataille  
d'Yvri. Saint Louïs fut empêché la première  
fois de se rendre maître de Tunis par  
l'action ingénieuse de ses habitans, qui re-  
moiant des tas de sable, & élevant des terres  
poudreuses durant un vent favorable, met-  
toient nos soldats au desespoir. D'autres  
au contraire ont emporté des places par de  
pures inventions d'esprit. Philippe de Ma-  
cedoine ne pouvant miner le roc de la ville  
de Prinnasse qu'il assiégeoit, ne laissa pas de  
faire bonne mine (pardonnés-moi cette petite  
allusion) faisant cogner le jour comme si des  
Pionniers eussent fort travaillé, & apporter  
la nuit de la terre, qui témoignoit l'avance-  
ment de son ouvrage. Avec de si belles ap-  
parences, il fit sommer en suite ceux de la  
place à l'ordinaire, disant qu'il étoit prêt de  
faire mettre le feu aux pilliers de bois qui  
soutenoient les lieux minés; & Polybe té-  
moigne que cela lui succéda si bien, qu'elle  
fut rendue là-dessus. Il y a des ruses, qui  
ont servi à défaire des armées entières en de  
certains passages. Nos Gaulois Boyens en un  
coupé les grands bois de la forêt Litane, de  
forte qu'ils étoient prêts à tomber, le Car

*Lib. 16.  
hiff.*



designé Posthumius y perdit avec la vie  
 une armée de vingt cinq mille hommes, la  
 part accablés sous tant d'arbres, dont les  
 miers faisoient choir les autres avec une  
 & si prompte suite, qu'à peine, dit  
 e-Live, dix hommes se sauvèrent d'un si  
 nd nombre, ceux qui se retiroient de cet  
 ruine étant si mal-menés ou si étourdis,  
 les Gaulois les tuoient sans difficulté, à  
 reserve de fort peu, qu'ils firent prison-

De  
 D  
 P  
 L  
 D  
 D

On a douté s'il étoit permis de se servir  
 toute sorte d'armes, sans parler de celles,  
 une pure imagination fait passer pour en-  
 nées. Car à la première vuë d'une de  
 machines, que les Anciens nommoient  
 qu'on avoit apportées de Sicile  
 Archidamus s'écria, qu'il ne  
 oit plus parler de la Valeur ni de la Force,  
 est fait depuis de mêmes invectives con-  
 les Canons ou Bombardes, lors qu'on  
 de s'en servir. Barthelemy Co-  
 blâmé là-dessus, si nous en croions  
 Le Général Vitelli faisoit crever  
 yeux & couper le poing à tous les Har-  
 qui tomboient entre ses mains,  
 à des poltrons, qui se servoient d'ar-  
 Et l'on fait, que longtemps

depuis à la prise de Juvain par Vandenburch avec un peccard, les Turcs s'en plaignirent comme d'une action pleine de mauvaise volonté, & qui n'étoit pas de la bonne guerre. Si est-ce qu'on prend tous les avantages qu'on peut de ce côté-là. Zofime fait mention d'un Menelaüs, Chef de quelques troupes de l'Empereur Constantius, qui d'un seul coup tiroit de son arc trois traits différens, & en frappoit trois diverses personnes; il en étoit d'autant plus considéré. Pline parle d'un duel contre Phrynon l'envelope d'un arc; & n'en fut pas blâmé. Les Perses Sagartiens, dont parle Hérodote, & de qui peut-être sage guerrier tenoit la fourbe; présens, portoient des cordes à la guerre dont ils tiroient & abatoient leurs ennemis. Et quant si l'on y prend garde, il se trouvera, qu'on revient à un; qu'il ne se tue pas plus d'hommes aujourd'hui par la poudre à canon, qu'autrefois par le dard ou par la lance; & que la sarbatane des Indiens Orientaux, dont Philippe Pigafette, Louïs Barthelemy, & d'autres disent, qu'ils lancent de petites flèches propres à pénétrer leurs corps presque vifs, n'est pas moins meurtrière que nos plus gros canons, nos mousquets, & nos carabines.

Lib. 2.  
hist.

Lib. 7.

Le duel de Pittaque me remet dans la mémoire celui que représente si plaisamment la Chronique de Fredegarius, entre Cosroës Roi de Perse, & l'Empereur Heraclius. Elle porte, que le premier mit frauduleusement en sa place un de ses Satrapes. Et elle dit, qu'Heraclius usa d'une autre finesse, qui fut de se plaindre au faux Cosroës de ce qu'il étoit suivi, afin de lui faire tourner la tête, & de le tuer dans cet avantageux moment. Quelque fabuleux que soit ce conte, il ne laisse pas de nous apprendre, que tout le monde se sert en guerre de stratagèmes, & quoique les Romains, selon l'observation de Valere Maxime, fussent contraints d'user du mot Grec pour signifier cela, n'en aiant point de propre dans leur langue, ils n'ont pas moins pratiqué les tours de souplesse que les autres Nations contre leurs ennemis; & l'on peut assurer, qu'elles ont toutes été conformes à cet égard. Mais il faut, que je vous demande, avant que je finisse, si vous savés le secret de cette invention admirable, dont parle nôtre Ambassadeur à Venise, de Fréne-Canaye, au second livre de ses Lettres. Il en écrit une au Comte de Bethune, aussi Lib. 7.  
L. 4.  
L. 70.  
Ambassadeur à Rome, par laquelle il le supplie de présenter à sa Sainteté un Bourgui-

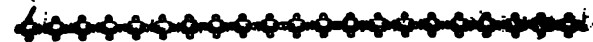
gnon François: (c'est ainsi qu'il parle) homme d'âge & de vertu, qui proposoit un secret, que lui du Frêne garantit très véritable. C'étoit de donner un moyen indubitable de conserver la moindre bicoque, contre toutes les forces Turquesques, assurant, qu'encore qu'on en eût abatu ce qu'elle auroit de défenses, trente femmes seroient suffisantes pour empêcher dix mille hommes d'aller à la brèche. Certes il y a de quoi s'étonner qu'une personne du mérite de celui qui écrit, contionne une telle proposition, selon laquelle, comme il dit, on ne doit plus parler de prendre des villes par force. Et je me doute bien, que vous n'êtes ni plus instruit, ni plus crédule que moi là-dessus. Que si vous trouvez, que je vous aie trop long-tems entretenu d'un métier qui n'est pas le mien, pour le moins n'avoüerés-vous, que je ne l'ai pas fait hors de saison. Jamais les Trompettes n'ont sonné dans l'Europe de plus générales allarmes que celles, qui s'y donnent aujourd'hui. Ces deux grandes Puissances, qui de France & d'Espagne, excitent comme égales des tempêtes semblables à celles, qu'on sent sous l'Equateur, qui sont les plus terribles de toutes. . . Et de quelque côté que nous portions nôtre vûe, nous ne verrons

la paix que la guerre. Ce n'est donc pas  
 nos méditations sont belliqueu-  
 ses pacifiques que nous faisons. Je  
 que nous ne pouvons pas être dans  
 etuelle tranquillité d'Etat, comme  
 eux Hyperborées, qui ne connois-  
 se le seul nom de la Discorde. J'avoue,  
 le tems de paix, & le tems de guer- Cap. 3.  
 ne dit l'Ecclesiaste, les Disciples de Luc. c. 22.  
 me étant obligés au dernier de ven-  
 chemises pour acheter des épées.  
 e il se trouve des personnes, à qui  
 t une guerre, de même que la guer-  
 paix, selon le mot de Philippe dans Lib. 18.  
 Sicilien; aussi se rencontre-t-il des  
 ennemis du repos Politique, qu'ils  
 indent rien tant que les jours des  
 comme les Corsaires craignent sur  
 ms calme & les bonaces de la mer,  
 ontraires à leurs courses, & qui re-  
 urs pirateries. *Ario baelto ganan-*  
*adores.* Mais cela ne nous doit pas  
 r de redoubler nos vœux pour l'ac-  
 sment de tant de divisions; de pré-  
 ive pacifique de Pallas, au Cheval  
 s Neptune; & d'admirer la pruden-  
 ax, qui firent la Massue d'Hercule  
 Y ij

du bois de cette même plante, à dessein de nous avertir, que la guerre ne se doit jamais faire que pour s'acquérir une bonne paix.

Ovid. de  
arso am.

*Candida pax homines, trux decertatione  
feras.*



DES  
PROCÈS ET DE L'INOBSER-  
VATION DES LOIX.

L E T T R E XXXVIII.

M O N S I E U R,

Je me suis souvent imaginé qu'Empedocle philosopheoit dans une grande Salle de Palais, quand il prononça qu'il n'y avoit en ce monde que procès & contestations; *Omnia* disoit-il, *secundum litem fiunt.* Il est vrai qu'il ne l'étendoit pas comme je veux faire présentement, & vous aurés raison de penser que je réstrains beaucoup une proposition que ce Philosophe étendoit par tous les ordres de la Nature, pour la reduire aux purs

rimés de la Chicane. Mais puisque cette  
 rime d'application n'est pas vicieuse, & qu'on  
 peut dire d'ailleurs, qu'il n'y a personne de  
 quelque condition que ce soit, qui se puisse  
 vanter, de disputer à quelque Tribunal,  
 prétendons que l'homme est le plus contentieux  
 de tous les animaux, qui se plaît naturelle-  
 ment à l'injustice, & que comme Platon le  
 présente fort bien au commencement du  
 second livre de la République, il ne se porte  
 pas par force à ce qui est équitable;  
 mais par la façon que si nous possédions l'Anneau  
 de Gyges, qui rendoit invisible, nous serions  
 tous injustes & injurieux au dernier point.  
 Or comme il n'y a point d'animal, qui vive  
 naturellement en noise & en dissension avec  
 un semblable à l'égal de l'homme; ainsi  
 nous observé, que les Chrétiens sont entre  
 les hommes les plus hargneux, & les  
 plus pressés pour user de ce terme de Pa-  
 rens. Les Juifs, dit le proverbe Espagnol; se  
 disputent aux solennités de leurs Pâques; les  
 Turcs, ou Mahometans, aux somptuosités  
 de leurs noces, & les Chrétiens aux pour-  
 suites de leurs procès: *Judios en Pasquas,*  
*Turcos en Bodas, Christianos en Pleytos, gastan*  
*los dias.* C'est une malediction, que  
 nous faisons trop déplorer; & si j'étais

Lib. 27. c. 10. & l. 9. c. 25.

plus chose Plin, lors qu'il donne à la pierre  
 le Siderite de couleur de fer, & qui véritablement  
 est l'Amant, la force de multiplier les animaux entre eux, qui plait  
 comme il attribue ailleurs au poisson de la mer  
 mais la faculté de retarder l'issue des poisons  
 je dirois, que nous serions tous enrôlés  
 de quelque vertu Magnetique, & que l'Empire  
 de la Foi auroit dépeuplé la mer de Ro-  
 mers pour en infecter le Christianisme, qui  
 semble pourtant, qu'on pourroit tirer quel-  
 que avantage de cela, si la raison d'Aristote  
 étoit bonne, lors qu'il veut dans un de ses  
 Problèmes, que l'homme ne soit le plus in-  
 juste des animaux, que parce qu'il est le plus  
 spirituel de tous; ce qui lui fait comprendre  
 bien mieux qu'aux autres les avantages de la  
 vie, qui ne s'acquierent, & ne se conservent  
 guère qu'avec beaucoup d'injustice.

Sect. 29. 9<sup>e</sup>. 7.

Quoiqu'il en soit, le vice d'être amateur  
 de procès, qui fit nommer à Caton *vilitigatores*, n'a pour fon-  
 dement que l'interprétation de la loi, que  
 chacun veut expliquer à sa mode, & dont  
 le monde tâche de tirer le sens à son avan-  
 tage. Cependant c'est une chose étrange, que  
 cette Règle des mortels & des immortels  
 comme la nomme Pindare dans Clémence

Lib. 1. Scrom.



drin, à laquelle servir, dit Platon au si-  
 ne livre de ses loix, c'est servir à Dieu;  
*αὐτὴν εἰς ἀθάνατον τιμῆσαι*, assure encore Aristo-  
 te trouve presque personne, qui lui obéis-  
 sance. Et que celle qui doit être  
 dernière de nôtre vie, selon ce même Pe-  
 re l'Eglise, y cause des troubles, qui ne  
 vent être éclaircis, & qui ne finissent ja-  
 mais. Les Grecs lui ont donné le nom de  
 Justice (quoiqu'on ait observé qu'il ne se trou-  
 voit dans Homere) à cause de la distri-  
 bution qu'elle doit faire à chacun de ce qui  
 appartient, & celui que les Romains lui  
 ont donné, vient du choix & de l'élection,  
 car elle fait user pour le même effet. Mais  
 on ne voit que tout le monde tombe d'accord de  
 ces difficultés, qui se trouvent dans  
 l'application & dans l'usage de cette loi, sont  
 grandes, & que les contestations, qui en vien-  
 nent, sont au mal égal à celui pour lequel  
 elle est introduite.

C'est pourquoy ceux qui veulent, qu'on suive les ter-  
 mes de la loi, & sans y faire intervenir  
 aucun raisonnement, c'est pourquoi les Espa-  
 gnols ont particulièrement nommé *letrados*,  
*regidores*, ou Jurisconsultes, comme ceux,  
 sont obligés de se regler par le seul Texte  
 de la Loi écrite, & *letra dados*. Ce sentiment

Lib. 5.  
 Polit. c. 9

Cic. l. 1. de  
 leg.

est fondé sur ce que les Loix font des Magistrats muets, aveugles, & par là incontestables, *ὄψιν ἀπέχουσιν, οὐς, ὁ νόμος, ἡ δὲ ψὴν, ἐστὶν ἀπαιτίζουσα*, dit Aristote au troisième livre de ses Politiques, où il ajoute que cet esprit de la Loi, commandant seul, c'est comme si Dieu même commandoit: mais que si l'on souffre, que l'homme s'en mêle, l'on substitue une bête farouche en la place de Dieu. Aussi n'obéit-on pas à la Loi, parce qu'elle est juste, sa justice pouvant être combattue, mais parce qu'elle est Loi, & qu'on a été une fois reçu l'on est obligé de faire ce qu'elle ordonne. C'est surquoi sont fondées ces deux maximes de l'Orateur Cléon cités Thucydide; la première, qu'un Etat gouverné par de mauvaises Loix, mais certains de invariables, vaut mieux, qu'un autre, qui les a bonnes & sujettes à changement; la seconde, que des ignorans, qui désobéissent aux Loix, gouvernent bien mieux, que de plus habiles qu'eux, qui les méprisent, parce qu'ils s'estiment plus sages & plus clairvoians qu'elles. Et comment peut-on sauver autrement ces étranges Aphorismes de Droit, *Ceterum error facit jus, & Prætor jus dicit etiam quod jusque decernit*? Examinés bien cet article, vous trouverez que ce n'est pas sans sujet, qu'on a

Cap. 16.

Lib. 3. hist.

l. Barba-  
rius. ff. de  
off. prætor.  
Et l. pen  
ff. de iust.

dit, que la meilleure de toutes les loix étoit celle, qui laissoit le moins à l'arbitrage du juge, & le meilleur de tous les Juges celui, qui captivoit le plus son jugement sous l'obéissance de la Loi.

L'opinion contraire ne manque pas pourtant ni de Sectateurs, ni de raisons vraisemblables. Ceux, qui l'embrassent soutiennent que l'équité naturelle, étant l'ame de la Loi, & la Loi sans elle un corps sans ame, l'on doit toujours y avoir recours, parce que souvent en Jurisprudence aussi bien qu'en Théologie, la lettre tue & l'esprit vivifie, à quoi ne se rapporte pas mal le mot ordinaire, *merus Doctor; merus Afinus*. Toutes les loix, qui se proposent dans le monde, ne doivent être que des interprétations de la naturelle, gravée dans nos cœurs, & qui nous est insinuée avec ce rayon de lumière raisonnable dont le Ciel nous gratifie en naissant. Celles qui s'en éloignent sont rejetales, ne pouvant plaire à celui qui est parfait & qui ne détruit jamais ses ouvrages. Pourrions-nous appeler homme celui, qui manqueroit de sa forme raisonnable? C'est la même chose de nommer loi celle, qui est dépourvue de cette première raison, parce qu'elle est sa forme, & le véritable fondement de son être. L'on voit

Beaucoup de Nations, comme celle de Rome,
 fine entre autres, qui n'ont nulle autre
 écrit, se contentant de l'innocence, pour
 aider ce que leur Morale peut être de
 difficultés. Et parmi ceux de ces Nations,
 qui ont des Codes & des Digestes, il n'y
 a pas une maxime générale, que les
 seuls de la Loi n'en donnent pas la
 sanction; *scire leges non est verba legis*
*sed mentem*; ce qui montre la nécessité de
 recourir plus au raisonnement qu'à
 la lettre, & d'admirer l'allusion, qui se trouve entre
 les mots de νόμος, & de νόμος; Platon n'a
 pas donné à cette homonymie toute
 l'importance qu'on lui a donnée, quand
 il ne s'en sert au douzième Livre
 de ses Loix que pour prouver, qu'on
 apprend par cœur. D'ailleurs, de
 la Loi étant de profiter, il est juste
 de fois que son simple texte peut
 avoir recours à quelque interprétation
 possible; autrement le souverain droit
 de la Loi devient une souveraine injustice;
 que Dieu a
 nommé fort bien la Métropolitaine de
 nature de la vie. Cet œil de Justice,
 de la Loi des Grecs, doit la jouer
 de la Philosophie ne fût peut-être
 appelé Alcidas le boulevard ou la
 fontaine de la Loi,
 que pour signifier, un peu trop

*Eccl. l. 29.*

*L. 2. 3.*

*Rhet. l. 3.*

mais, si on les entretoit de la sorte, qu'ils ne  
 aient proposés de semblables résolutions d'envi  
 plier de raffinement de vertu, même à des  
 philosophes, par rapport à ce qu'ils jugent plus  
 expédient; *bonum est lex, si quis ea legat ut debet.* Ep. 1. c. 2.  
 287, dit Saint Basile Timothée; mais qu'on se tienne sous de telles lois, qu'on les  
 fera si peu aux loix écrites, & à toutes les  
 constitutions humaines, qu'ils se mettent  
 les lois écrites au dessus d'elles? comme des Rois  
 pourroient, si qu'elles ne sont pas faites pour  
 eux. *Lex ipsa non est posita, sed injusta.* Les  
 Quinquagesimes Sectateurs de Prodicus se servent  
 d'un Citoyen Alexandrin de ces paroles pri  
 se du même lieu, que nous venons de ci  
 trolle l'Apôtre, pour obtenir une telle supé  
 riorité, & ils pouvoient encore se prévaloir  
 de celle de la première Epître aux Corin  
 thiens, *spiritus judicat omnia, & ipse non veni  
 ut iudicetur.* Le Sage, dit Antisthene, dans  
 Diogène Laërce, s'empêchera bien de vivre  
 selon que les loix le prescrivent, il lui suffit  
 de s'engager à gouverner par les regles de la Vertu.  
 Tous ces superbes Stoiciens, qui vouloient  
 aller du pair avec le premier de leurs Dieux,  
 avoient appris de ce Philosophe la même le  
 çon. En Diogène s'en souvenoit bien, lors  
 qu'il se voyoit d'opposer toujours l'assurance

Lib. 3.  
Strom.

Cap. 2.

In ejus  
vita.

Diog.  
Laert. in  
ejus vita.

de la fermeté de l'esprit à la Raison, & le Raison  
 aux Passions; & la Nature à tout ce qu'elle  
 leur ordonnoit. Si est ce que les Sages de  
 l'Inde, vers qui Alexandre depute son Minis-  
 tre Onésicrite, encherissoient encore sur ceux  
 de la Grèce. Car nous lisons dans Plutarque  
 comme leur chef Dandamis, ayant appris de  
 ce Deputé, qui avoit été disciple de Diogè-  
 ne, jusqu'où s'étendoit la Philosophie de Sof-  
 crate, de Pythagore, & de ces autres renom-  
 més personnages de Grèce, il avoit bien que  
 ces Grands Hommes lui sembloient avoir été  
 bien nés, & de bon entendement; mais ce  
 fut en ajoutant, qu'à son avis ils avoient trop  
 révérencé les loix durant leur vie.

Je ne veux pas defendre un paradoxe, mais  
 fait absolument rejeter en ce, qu'il est  
 de contraire à la Piété. Nous en pouvons  
 au moins tirer cette leçon, qu'entre l'inclina-  
 tion naturelle de la plupart des hommes à l'in-  
 justice, & à l'observation des loix, ce n'est  
 pas merveille, que tant de personnes lui  
 soient, puisque ceux, qui s'estiment les plus  
 raisonnables de tous, sont profanes d'eux  
 au dessus d'elles, & de n'y déroger qu'autant  
 qu'ils jugent à propos de le faire. C'est ce  
 vous aurés de moi au sujet de vôte voiage  
 en un lieu si ami de la chicane & des procès.



**DE LA FLATTERIE ET DE  
CORRECTION.**

**L E T T R E XXXIX.**

**MONSIEUR,**

**C**e sont deux choses bien différentes, de plaindre comme vous faites, de louer excessivement en un lieu, d'avoir reçu presque au même tems des notifications ailleurs, qui vous semblent insupportables. Il se fait des compositions neuves par le mélange de ce qui est doux avec ce qui pique, & comme on mêle agréablement le sucre parmi le vinaigre, il ne tiendra qu'à vous, que vous soyez vertueux à votre avantage, de deux choses contraires.

C'est être trop austère, de refuser absolument toute sorte de louanges. Si votre meur vous porte à ne les pas entendre, à voir des autres les obliger, à ce qu'ils en ont de vous, en donner. Et l'on vous pour



que vous ne pouvez souffrir qu'on  
 l'estime. Faites s'il vous plaît, que votre  
 humilité soit semblable à celle d'un chien  
 qui se couche devant le maître, non seule-  
 ment de la couronne, mais même de la rei-  
 ne. Je lui bieh, qu'il faut se garder so-  
 leusement des flatteurs, pires de beaucoup  
 que les Corbeaux, selon l'allusion Grecque  
 du mot d'Antisthene. Ils n'élevent person-  
 ne, que comme l'Aigle fait la Tortue, pour  
 assister de sa chute. S'ils applaudissent, c'est  
 de la même dessein, qu'on gratte le Porc In-  
 dien, lorsqu'on lui veut mettre le couteau  
 dans la gorge. Et quand ils se font humbles,  
 comme aux autres de la superiorité, tenés  
 à rivaux, qu'ils imitent le Dauphin, qui  
 attaque le Crocodile, qu'afin de trouver  
 la plus faible partie, & de le percer par où il  
 est le plus aisé à pénétrer.

οὐκ ἀνίσταται  
 καὶ οὐκ ἀνίσταται  
 λαλῶν.

Plin. l. 8.  
 nar. hist.  
 c. 25.

Les Grands sont les plus sujets de tous à  
 être agréables, quoique lâche, trahison.  
 Ils peuvent le mieux paier les belles pa-  
 les, et ont souvent plus que ceux, qui en  
 sont dignes. On les prend pour des moulins,  
 qui donnent de la farine, qu'à proportion  
 de ce qu'ils reçoivent de vent. Et ces flat-  
 teurs sont, vrais chiens de Cour, les at-  
 tachés par les oreilles, comme les Dogues

d'Angleterre font les Taureaux de combat. En vérité les Puiffans de la Terre ne doivent pas faire grand état de certaines louanges, qu'on leur distribue, s'ils confidèrent, que Phavorin a bien écrit celles de la Fièvre, Lucien l'éloge de la Mouche, & Polycrate celui d'une Marmite.

Mais à l'égard de ceux, qui n'ont autre intention en louant, que de rendre à la Vertu ce qu'elle mérite, vous êtes injuste & incivil tout ensemble, si vous réjettés ce qui ne lui est pas moins propre, ni moins utile, que la rosée aux plantes, les vents à la navigation, & le bain chaud à la lassitude, pour user de trois comparaisons prises de trois Odes différentes de Pindare. Peut-être, me dirés vous, qu'il y a bien d'autres personnes, que ces infames flatteurs, de qui les louanges doivent d'être suspectes, & qu'il se trouve une espece d'adulation, que quelques-uns ont nommée la maladie de l'Amitié, & les autres une amitié malade. Je n'ai autre chose à vous repartir là dessus que ce seul précepte,

*Plus aliis de te, quam tu tibi, credere poli.*

Et néanmoins encore ne devés vous pas recevoir en si mauvaise part un excès de bonne volonté, qu'on peut dire qui oblige, au même tems qu'il incommode.

Venons

*Olymp. 11.  
Nem. 4.  
& 8.*



*Macrob.* d'un Ancien; parce que la patience est une  
*2. Satur.* Vertu préférable de beaucoup à celle qui  
*c. 4* nous donne des pointes gentilles, & qui nous  
 fait parler agréablement, *major est patientia,*  
*quam facundia laus.* Que lisons nous de plus  
 beau dans toute l'Histoire Romaine, que la  
*Jul. Ca-* tolérance de ces deux Empereurs, Marc An-  
*pitol.* tonin le Philosophe & son frere, qui permet-  
 toient au Poëte Marulle de leur faire de se-  
 veres leçons, dans cette sorte de vers Satyri-  
 ques, qui avoient cours de leurs tems sous le  
 nom de *Mimes*? En vérité, des particuliers  
 doivent avoir honte d'être si delicats, où de  
 tels Monarques ont fait paroître tant de re-  
 solution, & de vraie force d'esprit.

Ce n'est pas que je n'avoué, qu'il se com-  
 met ordinairement de grandes fautes de la  
 part de ceux, qui se mêlent de critiquer les  
 autres. Outre qu'ils doivent toujours faire  
 couler l'huile avec le vinaigre, & cacher sou-  
 vent la lancette sous l'éponge, jamais ils ne  
 s'aquiteront bien de leur charge, s'ils ne  
 l'exercent en tems & lieu, lors qu'ils trou-  
 vent de la disposition en ceux, qu'ils veulent  
 reprendre à bien recevoir les corrections, qui  
 leur doivent apparemment être utiles. C'est  
*In Pseu-* en vain, dit Lucien, qu'on représente au Sen-  
*del.* rable la vilaine coûtume d'être toujours dans

dire, le même y est trop porté, pour  
 erer, qu'il en use jamais autrement. Et  
 in, qui pensoit faire une belle leçon à un  
 mille pas de vin, de lui demander s'il n'a  
 it point de honte d'être ivre, reçut cette  
 onse, qui le rendit confus, s'il n'avoit  
 int plus de honte de parler à un homme  
 e. Il n'y a rien aussi d'odieux à l'égallé  
 personnes, qui font profession de consi-  
 tout le monde, & qui en recherchent avec  
 poruité les occasions. Crates le The-  
 it fut nommé *Superavoluntas*, parce qu'il  
 soit dans toutes les maisons pour y faire  
 reprimandes, en quoi l'on commettrait  
 e grande faute, si l'on vouloit l'imiter. De  
 ables affectations sont toujours mal re-  
 es, & l'usage trop frequent de cette ma-  
 re de mortifications, dont nous parlons  
 rend infructueuses, comme nous experi-  
 ions, que les meilleurs remedes ne ser-  
 nt de rien, quand on les reitere trop sou-  
 nt. Mais quoiqu'il se fasse assez de fautes  
 e côté là, elles sont bien plus ordinaires  
 l'autre, & de la part de ceux, qui ne veu-  
 t. Mais être repris; ce qui me fait vous  
 voir à y prendre garde de près; à exami-  
 adèlement ce point de Morale, & à n'y  
 pas trop délicat ni trop sensible.

*Diog.  
 Laert. in  
 ejus vita.*

de la nation de la France, & de la nation de la France

**DES CARACTÈRES**

de la nation de la France, & de la nation de la France

**LETTRE II.**

de la nation de la France, & de la nation de la France

**MONSIEUR,** vous venez de me dire

peut-il faire, que pour avoir lu dans le Mercure François, qu'il falut assommer quelques Soldats Imperiaux, parce que ni le fer ni le feu ne les pouvoit entamer à cause des caractères qu'ils avoient, vous ayez été porté à croire une chose si ridicule? Il faut donc, que vous receviés de même pour véritable l'enchantement du Corps de garde de Philipsbourg, que les Suedois ne purent jamais brûler, puisqu'il part de même bouillie. Je ne veux pas décrediter par là tout le travail de Richer, qui peut servir à notre Histoire; Mais j'ai à vous dire, que comme les meilleurs Historiens Grecs & Latins ont écrit assez souvent de telles bagatelles, ils ne l'ont guères fait, non plus que moi, que pour donner à connoître les bruits populaires, & que jamais un Lecteur sérieux ne

de prendre attention de semblables Narrations.

Vous sçavez bien le pouvoir que les Superstitieux de l'Antiquité ont attribué aux lettres Ephesiennes, & tout ce qu'on a dit des Gemmes ou Talismans, qui servent encore de jouet à tant d'esprits que le Rabinisme, ou la Judiciaire tiennent enforcés. Pour vous faire voir, qu'en tout tems & parmi toutes les Nations l'on a tâché d'autoriser cette vieille erreur, je vous rapporterai ce que j'ai lu dans quelques Relations de Voïages, dont votre Créduité m'a renouvelé la mémoire. M. Polo assure que huit Insulaires de Zibulib. 3. c. 3. pingou ne purent jamais être décapités par les Tartares, qui l'avoient attaquée, il y a plus de quatre cens ans, d'autant qu'ils portoient au bras droit entre cuir & chair une pierre enchante, de sorte, qu'il falut les assommer pour les faire mourir. Odoardo Barbosa dit aussi, que ceux de la grande Java fabriquent des armesées, qui rendent ceux, qui les possèdent, invulnérables & invincibles; ce qu'ils font avec tant d'art, qu'ils emploient souvent huit ou dix ans pour achever une paire de ces armes, attendant l'heure d'une favorable conjonction, pour y travailler, ou le moment d'une bonne élection; pour y mettre la der-

niere main. J'ai le recit d'un Voiage recent de Libye, qui porte, que les Marabous de Senega donnent aux Negres de certains billets, qu'ils appellent *Grigris*, & qui contiennent quelques mots Arabes, par la vertu desquels ils prétendent être préservés de beaucoup d'inconveniens, & sur tout des coups de leurs Zagayés; faisant même porter de ces *Grigris* à leurs chevaux. Voilà de quelle façon ces vaines créances sont établies par tout. On a crû que la seule figure d'Alexandre le Grand rendoit heureux ceux, qui la portoient. Celle d'Hercule se mettoit à même dessein sur la porte des logis, avec cette inscription, *μηδὲν εἰσὶτω νοικόν*, *nilul mali ingrediatur*, ce qui fit demander si gentiment à Diogene par où entroit le Maître de la maison. Le Discours du retour de l'Ambassadeur de Breves, parle d'une pierre taillée en forme de Scorpion dans une des murailles de Tripoli, joignant la Marine, pour en exterminer toutes les bêtes vénimeuses, qui la voient toujourn infectée auparavant; ce qui n'est pas appuié sur de meilleurs fondemens, que les contes précédens & mille autres semblables. Le Serpent d'airain de l'Atmaidan ou Hippodrome de Constantinople fut élevé à même fin. Les lettres des Peres Jesuites

Treb.  
Pollio in  
Quiero.

Cl. Alex.  
7. Serom.



un mil six cens vingt-six, nous apprennent, les Mores d'Ethiopie y conjurèrent des crelles, qui brouoient tout, en disant certaines oraisons sur trois, qu'ils avoient s dans un filet. On les excommunie en coup de lieux. Et je vous puis commuer la Sentence d'un Official de Troye datée l'an mil cinq cens seize, & donnée à quête des Habitans de Villenoce, par la e des Chenilles dont ils se plaignoient, qui l'on avoit donné un Avocat, sont rtées de se retirer dans six jours, & à fau- le faire, déclarées maudites & anathé- ees.

*Leo Allatius de quorundam Graecorum Opinationibus §. 29. p. 176. idem de Erucis. de Murib. Christ. Falsterus in Aman. Philol. T. 2. Serm. 35. p. 225.*

n'ai rien à dire sur ce que l'Eglise trou- m. Mais je pense, qu'on peut soutenir, lors ce qu'operent les prieres pronon- dans la vraie Religion, & jointes aux cé- mies, dont elle se sert, toutes les autres les ne sont pas capables de produire le dre des effets qu'on leur attribué. Si ce que vous receviés pour des vérités histo- s tout ce qui se dit de plus fabuleux.

*176. idem de Erucis. de Murib. Christ. Falsterus in Aman. Philol. T. 2. Serm. 35. p. 225.*

*mina vel caelo possunt deducere Lunam: Virg. ecl. 7. 8.*

*vinibus Circe socios mutavit Ulyssis: 8.*  
*igidus in pratis cantando rumpitur anguis. Lib. 3. de vira Ap. Thya. c. 2.*  
 ut, Philostrate représente les Indiens, qui cheminer les Dragons, & les endorment

avec de certains mots pour leur couper sûrement la tête, où ils trouvent des pierres propres à les rendre invisibles comme Gyges. Et ne pensés pas qu'il n'y ait que des Poetes, ou des Auteurs aussi suspects que ce dernier, qui débitent de telles denrées. Vous trouverez dans les plus classiques & les plus autorisés, de quoi vous charger la mémoire d'une infinité d'exemples capables de faire valoir toute sorte de sortilèges. De certains Philosophes vous fourniront de même de quoi rendre ici probables les plus grandes absurdités. Avicenne vous posera cet Aphorisme, que toutes les choses matérielles obeissent à l'ame humaine bien disposée, & élevée au dessus de la matiere. Albert le Grand vous maintiendra, que les paroles, & les caracteres, sont des instrumens, dont les corps celestes se servent, pour faire ce que nous nommons souvent des miracles. Et d'autres vous soutiendront, que l'homme étant un abrégé de tout le monde, il possède quelquefois, outre ce qui lui est propre, des vertus divines, & quelquefois celles d'une plante, ou d'une pierre, qui lui font exécuter mille choses merveilleuses, & qui passent pour autant d'enchantemens. Je vous renvoie sur tout cela aux réponses de Pomponace, & si vous le pouvés

souffrir, à notre refutation de la Magie, qui fut celle de la Chymie, & de l'Astrologie judiciaire, dans ce que nous avons écrit touchant l'instruction du Roi, lors qu'il étoit encore Dauphin.

Ce que je vous puis dire sommairement dans une lettre, c'est, que l'imposture ne manque jamais ni d'autorités, ni de raisonnemens, non plus que la vérité. Les Telchins de Rhodes, les Idées Dactyles de Crete, les Haruspices de Toscane, ou même du Perou, puisqu'il s'y en est trouvé, *qui plus ex alieno jecore sapiebant quam ex suo*, ont eu leurs suppôts & leurs fauteurs, comme les Rosecroix, & les autres imposteurs de nôtre tems. Qu'y a-t-il de plus incertain que le vol des oiseaux dans la liberté de l'air? Si est-ce que ceux, qui firent profession de deviner par là, qu'on nommoit Augures, ont été de l'autorité que chacun sçait parmi les Grecs & les Romains. Car, quoique Caton prononçât librement, qu'il s'étonnoit, que deux d'entre eux se pussent empêcher de rire, quand ils se rencontroient: Et bien que le Juif Mosomame, qui tua l'Oiseau, qu'observoit un des Augures d'Alexandre, fit voir clairement, que celui qui ne savoit pas ses propres destinées, n'étoit pas capable d'enseigner celles des autres; ces

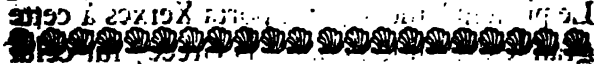
*Hist. des  
Lucas l. 9.  
c. 22.*

*Enfeb. l. 6.  
prep. Ex.  
c. 4. ex  
Hecateso.*

libertés pourtant, & ces lâchetés d'esprit de quelques particuliers n'empêchoient pas, non plus qu'aujourd'hui, que la multitude ne fût seduite par ceux, qui profitoient de sa cupidité. Cependant les Rois, les Dictateurs, & les premiers Monarques du monde faisoient partie de cette multitude. Un seul exemple des plus illustres suffira, parmi un nombre infini, que débitent toutes les Histoires. Le principal motif, qui porta Xerxes à cette grande expedition contre la Grece, fut celui des bonnes esperances que lui donnoit un Onomacritus Athenien, qui faisoit profession de deviner *per sortes Musæi*. Vous n'ignorés pas, que les Anciens en ont eu d'autres, qu'ils nommoient *sortes Lycias, Delias, Antianas, & Prænestinas*; ces dernières aient fait dire à Carneade de très bonne grace, qu'il n'y avoit lieu au monde où la Fortune fût plus heureuse, & pour faire l'allusion, plus fortunée, qu'à Preneste; à cause vraisemblablement qu'encore qu'il n'y eût rien de si vain, ni de si ridicule, que ces jeux de hazard, qui lui étoient consacrés en ce lieu là, tout le monde néanmoins s'y laissoit piper.

En vérité la foiblesse de l'esprit humain est extrême au sujet que nous traitons; où, faute de meilleure raison, il a toujours recouru.

des hommes sçavants, que Dieu pour se  
prouver toujours bon lui semble. Certes  
il n'en faut point douter, & cela est si vrai  
que s'il l'evoit voulu, il auroit rendu plus jaloux  
& plus clairvoians ceux, qui se font  
sentir aller à toutes ces niaiseries. Souvenez-  
vous, je vous supplie, du beau mot de cet  
Ancien, que d'incroducté est le nerf, & le  
principal appui de toute nôtre sagesse.



## DES CHEVAUX.

## L E T T R E X L I.

M O N S I E U R,

**M**a millerie de ceux, qui se font manger  
par leurs chevaux, comme Acteon par  
les chiens, ne vous regardoit pas. J'eusse  
pu dire encore comme ce Roi de Thrace Dio-  
mede, ou ce Glauque fils de Sifyphe, que  
les bêtes font devorer l'un par ses chevaux,  
l'autre par ses cauales. Mais puisque vous  
sçavez bien pour vous ce qui touchoit un hom-  
me aussi blâmable dans ses inclinations déré-  
glées, que les vôtres sont toujours raisonna-

bles; Je vous veux satisfaire autant qu'il me sera possible, & vous donner à connoître par la passion indiscrete, que beaucoup de personnes ont eüe pour des chevaux, que j'estiens fort legitime l'affection, que vous portés à ceux, que vous nourrisés.

*Op. del.  
Hoff.*

Scipione Ammirato s'est imaginé, que ce qu'on a dit des Centaures n'a été inventé, que pour représenter de certaines gens, qui témoignent par leurs soins extraordinaires, de n'aimer pas moins les beaux chevaux, que s'ils faisoient la moitié d'eux-mêmes. Je me veux taire de la bestialité de Semiramis, & de celle d'un Fulvius, qui ont également offensé la Nature.

*Lib. 6.*

Il me suffira de remarquer ce qu'un amour moins criminel a fait faire à d'autres pour quelques-uns de ces animaux, dont les plus grands Historiens n'ont pas dédaigné de parler. Herodote fait mention du sepulcre, qui fut érigé aux cavales de Miltiade, qui étoient retournées trois fois victorieuses de la course Olympique. L'Empereur Hadrien n'en fit pas moins depuis à son cheval de chasse nommé Boristhene, ajoutant une colombe & une Epigramme à son honneur. Et Xiphilin, qui le rapporte, assure ailleurs, que Neron gratifioit ordinairement les chevaux victorieux, quand ils

*Lib. 6.  
& 6.*

cette domence sainte, & dans un cablot de  
 soie bleue à mille, que portoit les plus  
 considérables d'entre les Romains. Mais  
 quand on passa bien plusieurs en faveur de  
 Bucéphale, qui ne se laissoit porter que  
 par lui, lors qu'il pour éterniser sa mémoire,  
 se consola de sa perte, il se bâta la ville  
 de Bucéphalie, & Paul Jove dit, que Sotinus  
 fut placé dans une dévotion sur son che-  
 val nommé *Bucéphale*, c'est à dire notre  
 cheval, en récompense, qu'il vécut en plus  
 liberté, le suivant en Perse & en Egypte,  
 & dans ces lieux il lui fit dresser un tombeau  
 au delà de la mer à l'imitation d'Alexandre, dont  
 devoit de copier les plus notables actions.  
 Empereur Vercus se contenta de donner le  
 nom de *Vulturnus*, que portoit un cheval, qu'il  
 avoit aimé, à un grand vase de  
 terre, avec lequel il faisoit souvent bonne  
 chère. Vous savez combien les Musulmans  
 ont de respect pour les descendants de la cavale de Ma-  
 homet, auxquels ils feroient conscience de  
 leur faire le moindre coup. Tout cela n'est  
 rien au prix des soins passés  
 par Caligule de ce cheval de  
 guerre, qu'il logea dans une écurie de mar-  
 bre, & d'un râtelier d'ivoire. Il lui donna  
 des couvertures de cette belle pourpre

cienne, & il lui fit porter des colliers de pierres. On lui vit sa famille, ses officiers, & ses meubles même, qui servoient à recevoir ceux, qui le venoient visiter. Bref, nous lisons dans Suetone, que la veille des Jeux Circenses Caligule envoioit de ses Gardes commander à tous les voisins de l'écurie, qu'ils eussent à ne faire aucun bruit, de peur que le repos d'un si digne animal ne fût interrompu. Et cet Historien assure encore, qu'on tenoit pour tout certain, qu'il lui avoit destiné le Consulat. Je veux joindre à cela une observation de l'Histoire moderne des Cherifs, faite par Diego de Torrez. Il représente l'entrée que fit un Chérif dans la ville de Fez, monté sur un cheval haubert qu'il cherissoit à tel point, que jamais on ne le laissoit pisser à terre de crainte qu'il ne se fût. Pour obvier à cet inconvenient, un esclave Chrétien, de jour, & deux Maures, de nuit, recuëilloient son urine dans un bassin. Que si par malheur il laissoit quelquefois aller son eau contre terre, leur negligence étoit punie du fouët irremissiblement. Ne voilà pas des affections fort dignement placées? Et ne peut-on pas dire, que ce qu'elles ont d'excès & d'extravagant, est une justification de toutes celles, qui ressemblent à la vôtre?



à pour fondement que ce qui fait aimer  
elles & excellentes choses, dont nous  
ons tirer du service.

n'en demeurerai pas là pourtant. Il  
que pour user de plus de complaisance  
re, j'observe deux choses, qui sont tel-  
nt à l'avantage du cheval, qu'elles sont  
les de justifier tout ce qu'on peut avoir  
ination pour lui. La première regarde  
thologie du célèbre Pégase, ses anciens  
s, qui étoient les plus grands Philoso-  
de leur tems, nous aiant représenté par  
Sagesse, comme une fontaine éternelle,  
l'étymologie de son nom. Ses ailes sont  
cories, dit Fulgence, & les élévations  
rit, qu'elle nous donne, par le moyen  
elles nous sommes élevés jusqu'au Ciel,  
avoir été promenés par toute la Na-

Ceux, qui ont voulu rendre les fan-  
s de l'Arioste aussi importantes, que cel-  
s Grecs & des Latins, trouvent les mêm-  
moralités dans l'Hippogryphe d'Astol-  
Ma seconde observation est prise de  
que, qui soutient dans une de ses Epi- *Ep. 95.*  
qu'encore que Virgile ne pensât peut-  
rien moins, il nous a donné pourtant  
is parfaite figure d'un homme sage, qui  
isse représenter, dans la description, qu'il

fait au troisiéme livre de ses Géorgiques d'un excellent & généreux cheval, *dum aliud agit Virgilius noster, describit Virum fortem.* Il en rapporte les vers, qu'il seroit, il me semble, superflu de vous repéter; & pour en faire l'application, il choisit Caton entre tous les Romains, afin de montrer, que tout ce que le Poète a dit de l'un, convient merveilleusement bien à l'autre, & que la vraie image de Caton, de ses résolutions héroïques, & des plus rares vertus, qu'il eût, se trouve excellemment dépeinte dans le tableau d'un magnifique cheval. Que s'il est besoin de fortifier ce sentiment, ne pouvons-nous pas dire que puisque nôtre plus haute noblesse, qui est celle de Chevalerie, emprunte son nom des chevaux, c'est bien une marque, que nous croions, qu'elle tire d'eux la principale recommandation? Aussi voions-nous assez de Gentils-hommes, qui ne parlent guères d'autre chose, que de leurs chevaux, & qui témoignent n'avoir point de plus agréable divertissement, que celui, qu'ils prennent dans cet entretien. Cela me fait souvenir de ce qu'écrivit des Huns Ammien Marcellin. Il dit, que ceux de leur nation sont tellement accoutumés à demeurer à cheval, que chacun y fait son métier. Ils y prennent leur

ir repas, y tiennent leurs plus importans  
nseils, & y exercent leur negoce, soit  
ils vendent, soit qu'ils achètent; de sorte,  
e sans changer ni nuit ni jour cette affiet-  
, on les voit étendus sur le cou de leurs  
entures dormir très profondement.

Or le nom de ces chevaux, dont je vous  
ns de parler, me donne envie de vous  
re souvenir de quelques autres, qui ne  
it pas de moindre reputation dans les li-  
s. Pindare nous apprend, que celui, qui  
dit si glorieux le Roi Hieron aux jeux  
ympiques, se nommoit Pherenique, com-  
e qui diroit Porteur de victoire. Un autre  
hellé Pertinax, qui fut victorieux de même  
s l'Empereur Commodus, donna le pré-  
e de la succession à l'Empire. Juvenal  
t mention dans sa huitième Satyre de la  
vale Corithe, & du cheval Hirpin, com-  
e des meilleurs & plus célèbres de son  
ns. Je laisse à part ceux du Soleil, & ceux  
Achille, avec les Bayards de nos Romans.  
lar en avoit un de l'humeur de Bucephale,  
e se laisser monter que par son Maître, qui  
prédire la domination de ce Prince sur  
te la Terre, à cause des pieds de cet ani-  
il, qui avoient quelque chose d'humain,  
ee que leur corne étoit divisée presque

*Ode 1.*

*Dion.  
l. 73.*

*Suet. art.  
61.*

*270 18*

comme les doigts de nos mains. Et nous apprenons, tant d'Aristophane, que de Bulostrate, comme les Anciens marquoient les plus excellens qu'ils eussent, avec la lettre Cappa, qu'ils leur imprimoient; ce qui a donné lieu à la pensée d'Anacreon, qu'on reconnoissoit les amoureux à la marque du cœur, de même que les chevaux généreux à celle de la cuisse. Les Sybarites dressoient les leurs aux Carroufels, où ils dansoient au son des instrumens, & cela leur fit perdre une bataille, dans laquelle ces mêmes instrumens, dont leurs adversaires avoient fait provision, les mirent en desordre. L'on nous en représente aux extremités du Levant de si propres à la guerre, qu'ils arrachent les armes des ennemis dans le combat, & relevent de terre les lances de leurs Maîtres pour les leur faire reprendre, par une adresse, que Pline avoit déjà remarquée, en parlant de leur spiritualité: *Jam tela, dit-il, hunc colle-ctâ equiti porrigunt.* Sigismond de Herberstein assure bien, que les Tartares ramassent de terre ce qu'ils veulent en courant sur leurs chevaux à bride abatuë, mais il donne presque toute la gloire de l'action aux mêmes Tartares: Comme fait aussi Louïs Bartheleme aux Mammelucs, quand il en représente un,

In Neb.  
8. de visa  
Apol.

Lib. 8.  
c. 24.

fait vie dans une telle charge. Les Arabes les  
 élèvent, le plus grand nombre de ces chevaux se  
 porte sur les côtes, de puis le commencement de la  
 place, le réfrigère, fait étoit, le plus de  
 remplir la courbe. Il ne faut point par  
 rer néanmoins, que la bonte d'un cheval  
 l'habileté de ses chevaux ne soient les prin-  
 cipales. On voit en vérité, elle est telle, que  
 je ne m'étonne pas, que ces Arabes les  
 achètent si extraordinairement, qu'ils font  
 des hommes ne se vendent rien, qui appa-  
 raît de plus, qu'ils mettent à leurs chevaux,  
 les recommandent d'ailleurs par leur race,  
 et par leur généalogie, dont ils ont des re-  
 gimes comme nous avons ici des titres de No-  
 blesse. Je crois, que le plus cher, qui fut  
 jamais, est celui dont parle Garcilasso de la  
 Vega dans la seconde partie de l'Histoire des  
 Indes, où il dit, que celui qui en étoit le Maître Lib. 7.  
 ne le vendit jamais pour douze mille C. 17.  
 d'or.

Les Anciens ont fait grand cas de ceux de  
 Nisée, qu'ils nommoient *equos Nisetas*, de Herod.  
 la campagne Nisée, qui les nourrissoit pour L. 7.  
 les Perses, & qui les rendoit d'une beauté &  
 grandeur merveilleuse. Et parce que la bon-  
 te de la Cavalerie dépend en partie d'être  
 bien montés, l'on peut remarquer comme

Lib. 14.

Strabon fait passer la Colophonienne pour avoir été si excellente, qu'elle donna lieu au proverbe *Colophonem addere*, c'est à dire, mettre heureusement fin à quelque chose, parce que cette Cavalerie avoit accoutumé de terminer par la victoire tous les combats, où elle se trouvoit. La Thessalienne pourtant a été de grande réputation, comme les Cavaliers de Thessalie, & celles d'Epire, ou d'Acarnanie, étoient de la plus haute estime. Que dirons-nous de la Cavalerie Gauloise, Oppius nous représentant dans sa guerre d'Afrique, comme une chose qu'il nomme incroyable, trente chevaux Gaulois, qui battent & font fuir deux mille Maures? Mais je m'étonne de ce que j'ai lû dans Dion Cassius, que les Romains nommèrent *Holandoise* par honneur depuis le tems d'Auguste toute leur Cavalerie étrangere, à cause que les habitans de l'île du Rhin, nommée Batavie, étoient d'excellens hommes de cheval, vû, qu'ils sont considérés aujourd'hui tout autrement dans l'Europe. Les Chevaliers Romains ont eu cela de particulier, qu'aux grands combats ils ôtoient le frein à leurs chevaux, les poussant ainsi vers les ennemis, de quoi leurs Historiens fournissent assez d'exemples.

J'ai lû quelque part, que les Afriquains ont quelquefois apprivoisé des Hippopotames, & qu'ils n'avoient qu'à se garder de passer dessus eux de profondes rivieres, parce qu'ils s'y plongeient aussitôt. Leur conformation néanmoins m'empêche de croire, qu'on s'en puisse prévaloir sur la terre de la sorte; encore que Thomas Lopez, Secrétaire d'un vaisseau Portugais, les représente dans sa Relation fort semblables aux chevaux de Galice, & que ce soient constamment des animaux *amphibies*, qui paissent l'herbe comme les terrestres. Je sai bien, qu'on se sert de plusieurs autres montures, & que le bœuf avec la vache même, qui nous semblent si mal propres à cela, y ont été employés en quelques lieux. César Federici parlant du chemin qu'il fit de Bisnagar à Goa, dit, qu'on monte là sur des bœufs bridés, qui ont de bonnes selles, & des étriers. Un Pilote Venitien, dont Ramusio nous a donné le voyage, assure la même chose, & que vers Aden les mêmes bœufs, qui ont le nez troué, où l'on attache la bride, y vont le pas de nos haquenées. Odoardo Barbosa ajoûte, que les Caravanes de ces quartiers là chargent sur eux si utilement leurs marchandises, qu'un homme seul en conduit ordinairement jus-

*Lib. 2. ad Nat.* qu'à quarante. Et nous apprenons de *De-tullien*, ne me souvenant pas de l'avoir lû *mit-leurs*, qu'un Asclepiade, Philosophe *Cyni-que*, fut par toute la Terre, monté *sur le* dos d'une vache, dont il prénoit *souvent* le lait pour sa nourriture. Si vous *trouvéz*, que ses traites devoient être trop courtes pour votre humeur, qui préfere la Poste à toute autre façon d'aller, souvenez-vous du mot de l'Empereur Probus, qu'un cheval *fermé* est mieux le fait d'un poltron, qui veut *faire*, que d'un vaillant homme, qui a dessein de combattre. Tant-y-a qu'il est difficile de trouver une monture plus pacifique, ni plus aisée à nourrir, que celle d'Asclepiade. Ce n'est pas que les chevaux ne s'accoutument à tout. Jean Leon témoigne, qu'en la Province d'Afrique, qui se nomme *Dary*, les chevaux aussi bien que les chameaux, y sont nourris de dattes au lieu d'avoine. *Marc Polo* dit, qu'en la côte des Malabares, qui leur est fort contraire, on leur donne *faite* de fourrage, de la chair, ou seule, ou *entée* avec du ris. Il y a une infinité d'endroits, où ils ne mangent que du poisson. *Herodote* l'assure de la Pronie: *Strabon* & tous les Géographes modernes, du pais des *Esthyophages*: Et *Bleskenius*, de son Islande.

*Vopisc.**Liv. 6.**Liv. 3. c. 20.**In Terps. 15. Geogr.*



L'on a observé, que ceux des Tartares trouvent à paître & à se nourrir où les autres mourroient de faim, parce qu'ils sont accoutumés à chercher l'herbe sous la neige, de même qu'à passer à nage sous leurs Maîtres le Danube & le Borysthene. Des Hayes remarque aussi, qu'un de nos chevaux mange plus que ne font quatre de ceux des Turcs, qui sont beaucoup meilleurs d'être moins foulés, & de passer plus de huit heures tous les jours au filet. Aussi ne les traiteroit-on pas de la sorte autrement, car ceux qui les ont, les nourrissent avec grand soin: & je me souviens d'avoir lû dans le voyage d'Anton Armenien, que les Tartares, de qui les

libres son descendus, tiennent, que c'est eff-  
 cesser Dieu mortellement de laisser le foin  
 dans la bouche d'un cheval, lorsqu'il doit  
 se peindre, mais que dites-vous de l'imagina-  
 tion de nos Ambroisins, qui crurent d'abord,  
 que les habitants de Pizarre se nourrissoient  
 de serpents, que chacun d'eux mangeoit  
 de son foin, ce qui fut cause qu'ils leur présen-  
 tèrent beaucoup d'or & d'argent, comme une  
 nourriture, qui valoit beaucoup mieux.  
 Il ne faut pas négliger de savoir au sujet  
 de la nourriture, combien l'exercice leur  
 est nécessaire, du comme Bumenta, pour

2. 11. 1  
 . 22. 1

21. 1

Cap. 33.

Hist. 22

Ino. 2.

part. c. 1

17. & 29.

leur en faire faire dans le chémin de Noug  
 place trop petite, pour les pronocer, les fers  
 pendoit pardevant, & les contraignoit sous  
 la foiet de s'agiter de telle façon, qu'ils  
 tiraient en haleine par ce moien; de quoi Pline  
 Emilius ne s'est pas tû dans la vie de ce  
 grand Capitaine; ni Diodore Sicilien au  
 dixième livre de sa Bibliotheque. *Avocat*  
 tels regimes on conserve long-tems des che-  
 vaux sans l'aide de la Déesse Hippones; quel  
 qu'Aristote écrive, qu'ils sont sujets à aucun  
 de maladies, que les hommes. Il détermine  
 leur âge ordinaire de trente-cinq à quarant  
 ans, & il met pour un prodige qu'un cheval  
 soit arrivé jusqu'à soixante-cinq. Cela me  
 fait tenir pour une fable, ou pour une erreur  
 de calcul, ce qu'on lit dans la Chronique de  
 Frodoardus, qu'un Gascon nommé Lupus  
 Aeinarius se servoit d'un très bon cheval, qui  
 avoit plus de cent ans. Busbec veut que  
 le traitement des Turcs, dont nous venons  
 de parler, fasse vivre les leurs jusqu'à cinquante  
 te ans. C'est une chose certaine que le Roi  
 Charles Huitième étoit monté sur un cheval  
 bai, qui avoit bien trente-ans, le jour, qu'il  
 gagna cette notable bataille du Tar. *et si sup*  
 Vous voies bien, que je prétens; *vous*  
 témoigner par tout ce discours, que mon *sup*

*an. c. 20.*

*Lib. 5.  
c. 14.*

*Ep. 3. log.*

LIBRE DE L'ÉQUERRE. 274

tention n'a jamais été de condamner vos inclinations, ni de jager indigne de vos soins un animal si considérable. En tout cas c'est une pénitence, que je me suis imposée, si j'ai failli, & une satisfaction que j'ai crû, que vous auriez agréable. Vos moïens excusent une dépense, qui passeroit en d'autres pour une *hippomanie*, & qu'on dit qui étoit en telle exécration à Sparte, qu'on n'y souhaitoit proverbiallement rien de pis à un mortel ennemi, que de le voir embarqué dans l'*hippatrophie*.  
Souvenés-vous seulement qu'Hippocrate ne donne point d'autre raison, pourquoi les Scythes sont moins propres que le reste des hommes à la génération, que celle de leur assiette trop ordinaire à cheval. Pour conclusion je vous exhorte de ne pas tomber dans le sens reprouvé de ceux, qui croient rendre leurs chevaux bien plus beaux en leur faisant couper à la mode, tantôt le crin, tantôt la queue, & tantôt les oreilles. Marc Polo dit, que dans la Province de Caranzan on ne trouve rien de si mauvaise grace, que de leur voir remuer la queue, ce qui fait qu'on leur ôte là soigneusement un os de cette partie, qui la leur rend entierement immobile. Et Paul Jove observe dans son Histoire, qu'au passage de l'Empereur Maximilien en Italie,

l'on s'y étoit avec milleis, si de voir que  
 toute sa Cavalerie étoit montée sur des che-  
 vaux, qui n'avoient point de queue; par une  
 ancienne coutume, disoit-il, des Allemands &  
 des Flamans; qui croient des vendes pendu  
 de plus gras, de plus forts d'échine. Cela  
 montre excellenment la dépravation du ja-  
 gement humain, qui n'est jamais si ridicule,  
 que quand il prétend de pouvoir corriger la  
 Nature. Mais que ne pratiquons-nous point  
 sur nous-mêmes depuis les pieds jusqu'à la  
 tête pour la controller?

*O cæcas hominum mentes, & pedes  
 cæca!*

## DES SUPPLICES.

### LETTRE XLII.

MONSIEUR,

La punition des crimes est une partie es-  
 sentielle de la Justice, que pour dési-  
 gner l'exécution publique de quelque crimi-  
 nel, nous disons ordinairement qu'on va faire  
 Justice. C'est ce qui donne sujet d'estimer

grandement la prudence des Ephores de Sparte, qui firent élever le Temple de la Crainte auprès du Tribunal, où ils rendoient Justice, n'estimans rien si propre à retenir les hommes dans le devoir, que la peur d'être punis, s'ils s'en écartent. Mais je ne saurois assez m'étonner de ce qu'ils ne faisoient jamais mourir personne que la nuit. Et je trouve que les Romains dans leur pratique du contraire, afin que leurs supplices fussent vus de tout le monde, ont eu beaucoup plus de raison, & que leurs punitions, qu'ils nomment pour cela des exemples, étoient tout au-

trément utiles que celles de Lacedemone. En effet, la fin de la peine regarde bien plus l'avenir que le passé, qui est irremédiable, & que Dieu même a souffert. C'est l'opinion de Platon dans l'onzième livre de ses Loix, que Sénèque suit en plusieurs lieux, & qui semble être appuïée de l'autorité d'en haut.

Lib. 1. de  
Ira. c. 16.  
& l. 2. c. 31.

*Cum feriant unum, non unum fulmina  
terrant.*

Ovid. l. 3.  
de Ponso,  
el. 2.

Pour ce qui touche la sévérité, dont vous voulés savoir mon sentiment, je vous avoue, qu'il est fort peu différent du vôtre, & que le chariment d'un innocent, quelque couleur qu'on lui donne, me paroît très inhumain, outre qu'on le peut nommer impie, & con-

*Cap. 24.* traire à la Loi de Dieu. Elle est formelle sur  
 cela au Deuteronomie; où l'on voit la peine  
 se, de faire mourir les pères pour le crime  
 des enfans, ou ceux-ci pour les fautes des pères.  
*4. Reg. c. 14.* miers; ce qui fut cause, qu'Amasias Roi de  
 Juda; pardonna au fils des assassins de son pè-  
 re. Une des Loix de Platon n'est que la trans-  
 cription du texte de Moïse à cet égard. Et  
*Lib. 9. de leg. Lib. 7.* chacun fait qu'Alexandre fut blâmé de tout  
 le monde, Quinte-Curce même ne l'aime  
 pas excusé d'avoir desolé la ville des Branchi-  
 des, qui furent tous tués de sang froid, par  
 une punition inique de ce que leurs prédé-  
 cesseurs, venus de Milet, avoient autrefois  
 favorisé les Perses au préjudice des Grecs.  
 Certes la coutume des Egyptiens de différer  
 le supplice des Femmes condamnées à mort, si  
 elles étoient enceintes, jusqu' après leur de-  
 livrance, procedé d'un bien meilleur princi-  
 pe. Ils trouvoient trop déraisonnable, de  
 faire souffrir avec la personne coupable, celle,  
 qui n'avoit point failli. C'est pourquoi, dit  
*Lib. 1. Bibl.* Diodore Sicilien, la meilleure parti de la Gre-  
 ce en usoit de même à leur imitation. Et nous  
 voions qu'encore aujourd'hui toutes les Na-  
 tions de la terre, qui ont quelque usage de  
 police, ou quelque forme de gouvernement,  
 ne font jamais mourir une femme grosse. Je

fort bien, que Dieu proteste dans l'Exode, *Cap. 10.* il punira l'iniquité des peres en la person- des enfans, jusqu' à la troisième & qua- me génération, comme nous apprenons eurs, que sa bonté beaucoup plus grande ne des recompenses après mille filiations. e menace Achab selon cela, que le Tout- *Deut. c. 7.* flant vengera sur sa posterité le sang de ooth, encore que la pénitence de ce Roi *1 Reg. c. 21.* it reconcilié avec le Ciel. Mais il n'ap- tient qu'à Dieu seul, qui est la Justice mê- , de pratiquer de tels chatimens. Les Ju- de la Terre ne sauroient sans crime se dis- ser de la Loi, qui rend les délits perso- s, *noxa caput sequitur.* Et aux choses me, soit d'Etat, soit de Religion, où il antôt de l'honneur des Autels, tantôt de terêt du Souverain, plusieurs improuvent union des enfans à cause des peres, dont ert l'Inquisition d'Espagne, quelque cou- *Lib. 1. hist.* r que lui puisse donner Mariana au dix- tième chapitre du vingt-quatrième livre de l'Histoire, quand il dit; *Praeclare id legi- comparatum, ut caritas liberorum cautio- parentes reddat.* Considérés dans Salluste *Thuan. 1.* me pour bien exagerer, & pour rendre *24. hist.* eue insupportablement la tyrannie de L. la, on l'accusé de l'avoir étendue jusques

sur les enfans à naitre de ceux, qu'il affligétoit  
*Solus omnium, post mentorem hancitum, & Spé-  
 la, supplicia in pestiferos composuit, quibus  
 prius injuria quàm vita, certa esset.* C'est ainsi  
 ment la barbarie de Selim ne peut être trop  
 détestée, d'avoir fait tuër les deux fils du Pa-  
 cha d'Erzerum au sujet de leur pere, après un  
 traitement exercé sur eux, pareil à celui, qui  
 reçût du bourreau de Rome la fille de Sejan, les  
 crimes du pere ayant fait peir de même  
 cette pauvre innocente.

Quant au genre du supplice, que vous  
 trouvés si rigoureux, j'abomine aussi bien  
 que vous ces Esprits ingenieux à rendre la  
 mort plus sensible. Et néanmoins les Hi-  
 staires sont pleines de leurs inventions, &  
 vous y pouvés remarquer de quoi trouver  
 moins rude tout ce que la Grèce nous fait  
 voir de plus effroiable. Je ne veux pas parler  
 seulement de ces Taureaux d'airain, qu'on  
 doute, que jamais Phalaris ait mis en usage,  
 ni de ce qu'on reproche à tant de renommés

Thuan. l.  
 39. hist.

Tyrans de Sicile. Figurés-vous ce que doivent  
 souffrir ceux, que les Turcs mettent dans un  
 muid plein de clous, qu'ils font rouler du haut  
 d'une montagne en bas: Ou ces autres, qu'on  
 attache vivans à des corps morts, bouche  
 à bouche, & membre contre membre, com-



ne lamblique assure, que les Toscans le pra- *Proverp.*  
 iquoient à l'égard des Pirates qu'ils pouvoient <sup>6. 8.</sup>  
 traper, d'où vient peutêtre ce que Virgile  
 dit de Mezence. L'accolade que Nabis fai-  
 oit donner à la Statue, qui représentoit sa  
 emme Apega, est une étrange torture dans  
 Polybe. Paul Jove veut, qu'il n'y en ait point *Lib. 13.*  
 l'intolérable comme celle des Moscovites, *hist.*  
 uand ils jettent d'un lieu haut de l'eau froi- *Mof. c.*  
 e sur un pauvre patient. Et ces Escarbots, *Thuan.*  
*27. hist.*

sur le nombre des habitans de la vallée  
 de la Gragne, où on les perçoit le moins de  
 nuisances, n'estoit l'imaginerion de l'étrange  
 bêtise de l'homme. Mais ne chrons de oublier  
 toutes ces inhumanités plutôt que de nous en  
 biverains, pour répondre encore avant que  
 le soir, id est cette grande averfion, que vous  
 finçoiez avoir de toute sorte de prisons, fai-  
 ciez quelque réflexion sceptique sur un fen-  
 ite, qui n'est pas plus le vôtre apparem-  
 ment que celui de tout le genre humain. L'  
 inhumanité est ce pas une des notions commu-  
 nes à tous les hommes, aussi bien qu'une de  
 nos façons de parler proverbiales, qui nous  
 fait dire si souvent, qu'il n'y a point de belle  
 raison? Ces savans de la Chine, qu'on nomme  
 les Indous, ne se peuvent persuader, d'au-  
 cune manière, que l'homme soit capable de

ces Esfer; que celui des esclaves. C'est la  
 vrai centre de la misère; de plusieurs esclaves,  
 qui vivent encore, de le lieu où les plus gé-  
 néreux animeux; aussi bien que les plus fi-  
 gures perdent ce qu'ils ont de noble & d'inval-  
 uable; *stans fera eximialis; si clausa domus  
 virtutis obliviscuntur.* Aussi semblent-ils, lors  
 les enfans au sortir du ventre de leur mère,  
 montrent évidemment un desir secret de s'é-  
 voir hors de prison. Que ne, soit-ce peut  
 pour s'en delivrer? Nos prisonniers, simple-  
 ment tous les jours à mille perils pour se voir  
 Cardinal de la Baluë se mit à boire son quart,  
 afin que sur l'apparence d'une retention d'est  
 excrément, Louis Onzième le tiré de capti-  
 vité. Hegesistrate se coupa la moitié de sa  
 jambe à même fin. Et certes l'on ne peut  
 ne pas plus d'un prisonnier, qui brise ses liens,  
 que d'un oiseau, qui s'efforce de rompre quel-  
 que bâton de sa cage pour jouir de la liberté.  
 Ce n'est donc pas sans sujet, que l'on se re-  
 grette le bonheur de Rome, lors qu'elle avoit  
 voit qu'une seule prison, moins vaissable-  
 blement que celles de la Chine de cinquante  
 se-mille; & encore de trois-cens mille pri-  
 sonniers, si nous en croions Herrera & Man-  
 dez Pinto.

*Marth. 2.  
 Vie de  
 Louis XI.  
 Herod. in  
 Gall.*

L'ÉPIQUE DE LA CIVILISATION  
 DE LA FRANCE  
 Par M. de Voltaire  
 Paris chez les Citoyens, au Salon de la Bibliothèque  
 Nationale, le 1789  
 Fajices



tées du même lieu, montrent bien, que s'il sert de peine à quelques-uns, il peut être un sujet de gloire & de mérite à d'autres, qui s'y plairoient aux exercices des actions de vertu.

DES BATAARDS.

LETTRE

MONSIEUR,

Vôtre invective contre les enfans, que nous nommons naturels, pour les distinguer des legitimes, est conforme à l'opinion presque universelle, qui les rend responsables du crime de leurs peres, & qui les tient pour des vicieux, à cause qu'ils sont conçus dans le vice, *mali, quia ex malis*. Je ne veux pas combattre tout de bon un sentiment, qui semble favoriser les bonnes mœurs, en punissant les mauvaises: mais je vous dirai bien, qu'outre l'injustice évidente de faire en cela souffrir l'innocent pour le coupable, il seroit fort aisé de montrer, que cette grande aver-

fon qu'on a des bâtards, & qu'on veut faire passer pour fort raisonnable, n'a rien que l'apparence, pouvant être renduë ridicule en beaucoup de façons. Or parce que nous avons déjà parlé de cela dans un discours du Mariage, que vous avés vû, je vous ajoûterai seulement ici quelques petites instances, puisque vous desirés de moi je ne sai quoi au delà.

Encore que les enfans venus hors d'un legitime mariage, que le vieux Testament nomme *Mantzors*, soient exclus de l'entrée de l'Eglise aussi bien que les Eunuches dans le vint-troisième chapitre du Deuteronomie; ce n'est pas à dire, que les uns ni les autres doivent être tenus pour des reprovés. Il y a trop de raisons & d'exemples pour soutenir le contraire, & quand il n'y auroit, à l'égard des premiers, que Iephté né d'une concubine, & Melchisedech sans pere, à cause, dit *Stridas*, & assez d'autres avec lui, que le sien étoit incertain & illegitime; ce seroit assez pour reconnoître, que la benediction de Dieu s'étendoit indifféremment sur tous les hommes, de quelque naissance qu'ils fussent. Combien avons nous de Saints dans le Christianisme, qui sont venus au monde avec cette marque d'incontinence de leurs parens?

Constantin le Grand, que les Peres de l'Eglise  
 se canoniferent, ne fut favorable aux barbares,  
 si nous en croions Zolime, que parce qu'il  
 l'étoit lui-même. Et nôtre premier Roi Chré-  
 tien, que nous avons sanctifié pour le même  
 sujet que Constantin le fut, étoit venu au  
 plus infame adultere, qui se trouva jamais.  
 Car nous voions dans nôtre Histoire, que Ba-  
 sine, mere de Clovis, ne se contenta pas de  
 abandonner son honneur à Childeric Premier,  
 refugié auprès du Roi de Turinge Bisinus ou  
 Basin son premier mari: elle fit pis qu'Hele-  
 ne, qui pour le moins voulut être ravie; et  
 où celle-ci vint en France de son seul mouve-  
 ment, & avec tant de hardiesse, qu'elle osa  
 dire à Childeric, que si elle eût connu un  
 plus brave homme que lui, & plus digne d'être  
 aimé, elle seroit allée pour le trouver jus-  
 qu'au bout du monde. Ce fut peut-être  
 pourquoi Clovis ne donna pas un moindre  
 partage à Thierrî qu'il avoit eu d'une Ma-  
 tresse, qu'à ses trois autres fils legitimes; ce  
 qui s'est encore pratiqué plusieurs fois depuis  
 parmi les descendans: Tant y a qu'entre les  
 Papes mêmes Guicciardin assure, que Cle-  
 ment Septième n'apprehendoit le Concile,  
 dont on le ménaçoit, qu'à cause, qu'il favoit  
 bien que nonobstant le procès verbal fut

sa promotion au Cardinalat, il n'étoit pas sorti d'un mariage, qui le pût exempter de recherche.

Si la foule de tant de Héros & de demi-Dieux, dont le seul nom fait connoître l'origine, ne m'étonnoit, je produirois les Hercules, les Thésées, & les Alexandres, pour montrer, que les plus grands hommes de l'Antiquité étoient venus d'un accouplement illegitime. Il me suffira de remarquer après Senèque, qu'entre les sept Rois de Rome il y en a deux, dont l'un n'a point de pere, & l'autre point de mere, puisqu'on doute de celle de Servius. Et je me contenterai de considérer en suite, que la Fable, qui fait passer Castor & Pollux pour Gemeaux, n'attribue le droit d'immortalité qu'à ce dernier, qui en fit part à son frere fils de Tyndare, pour dire que le bâtard étoit beaucoup plus excellent que le legitime, & que toute la gloire du premier venoit du mérite extraordinaire de son frere naturel. Mais sans nous arrêter davantage aux Fables, disons ce seul mot de celui qui les a mises en credit dans le monde, que tout le Gentilisme n'a pas eu un esprit qu'on puisse comparer à celui d'Homere, dont le pere est encore plus inconnu que la patrie, si nous ne nous en rapportons à ce qu'en dit Hélio-

*Epist. 108.*

*Lib. 3.  
Æthiop.*

donc, qui fait chasser d'Egypte ce pauvre  
 veugle par le mari de sa mere, à cause du  
 long poil de ses cuisses, pris pour une queue  
 que évidente de la bâtardise. Aussi se  
 trouve de tout tems assez de personnes, qui  
 ont méprisé le reproche, qu'on leur pourroit  
 faire de le leur, & qui ont fait gloire d'un  
 avantage incapable de nuire à l'honneur, qui  
 donnent les actions de Vertu. La Famille des  
 Hurtados se vante en Espagne d'être venue  
 d'un enfant, qui reçut ce nom pour avoir été  
 enlevé aussitôt que la Reine de Castille Urraca  
 s'en fut delivrée, l'ayant eu d'un Comte  
 Comte de Candespine. La Maison de Dunois  
 ne voit rien de plus illustre qu'elle en France,  
 après celle des Princes du Sang. Un des  
 grands Rois de Portugal est ce Jean, qui succéda  
 cedant à son frere Ferdinand, donna l'arche  
 sion à Beatrix de Castille, quoiqu'il ne fût pas  
 legitime. L'Angleterre n'en a point eu qu'elle  
 le puisse comparer à Guillaume le Conquerant,  
 nonobstant le même défaut de naissance.  
 Qu'étoit François Picarre, cet autre Conquerant  
 du Perou, qu'un miserable bâtard, exposé à la  
 porte d'une Eglise, & nourri pendant quelques  
 jours par une Truie? Et pour venir des  
 grands aux moindres, & des Souverains  
 aux particuliers, qui doute, que le

Mariana  
 l. 10. hist.  
 c. 8.



des de Sentiment de l'Amour, dans  
 Longolun, Gardes, et dans les  
 des des Lignes, ne les fussent bien  
 és, si les eût pu être obscurcissant  
 n par le péché de ceux qui leur  
 me être? Le dernier en est à peu  
 que dans le film qui a été de la  
 pte, il ne se me point de dire que  
 ne pris plusieurs médicaments pour  
 vorter. En dans le troisième de la  
 tion, il reconnoit, que le Collège  
 de Milan ne le vouloit pas admettre  
 pour le soupçon où il vivoit de n'être  
 rien.

Or ce sentiment n'est pas seulement  
 de quelques particuliers, des Nations  
 entières, et tant de peuples, qui se  
 sont plus  
 la communauté des femmes, n'ont  
 le reconnu le vice de la bâtardise. Ces  
 peuples, dont parloit l'Historien Nicolas  
 de Cène, se contentoient de donner des  
 à leurs enfans, lors qu'ils avoient  
 de cinq ans, par la ressemblance,  
 ils pouvoient avoir à quelques hommes  
 Les Spartiates voulant continuer la  
 contre les Messeniens, qui avoit déjà  
 dix ans, envoient des jeunes hommes,  
 à engrosser toutes leurs femmes indiffé-

*Lib. 3. hist.* s'aprouent, & mesme de bon sens, & de bon  
 entendement, & de bon conseil, & de bon  
 sens, & de bon entendement, & de bon conseil,  
 De ce me suis fait venir de ce que l'on dit de  
 Henri Roi de Castille, & de son fils, & de son  
 qui contente de ce que l'on dit de Bernard de la  
 Eueve son frere, & de la Reine, & de  
 qu'elle devint grosse. Quoiqu'il en soit, & qu'il  
 s'en soit, & que dans toute l'Asie, & de l'Europe  
 des Tartares, & de ceux des Indes, & de  
 ches ne sont pas moins habiles à faire des  
 les autres, n'y aient gueres que l'âge, & qu'il  
 entr'eux considéré pour cela. Nous ne  
 nous même de leurs livres de Religion, & que  
 les fils conçus pendant le voiage de la Mer  
 qui sont des bâtards reconnus, & de  
 défendu à un Musulman de se marier, & de  
 me durant ce pèlerinage, & de  
 la dignée de Mahomet leur Prophete, & de  
 tent par honneur du verd à leur Turban, & de  
 me ceux de sa race. J'ajouterois, & de  
 die des enfans, que les Maures sont obligés  
 de recevoir nonobstant leur absence de  
 ans, pourvu que leurs femmes puissent  
 var par une déclaration faite, au  
 qu'elles ont été la nuit en couchant de  
 la, mais je ne ferois croire ni Diego de  
 sez, ni aucun de ceux, qui ont écrit  
 se si ridicule.



*Epist. 16.*

tenue commune par tout le monde. Le Poëte Comique Apollodore affuroit de son tems, qu'il n'y avoit point de maison si bien fermée, dans laquelle un Chat & un Adalbre ne pouvoient aller sans y aller. Que ne pourroit-on point ajouter à cela si l'on vouloit? Certes nos Gaules sont bien différentes de ce qu'elles étoient du tems de Julien: & si le Rhin y submergeoit tous les bâtards, comme il écrit au Philosophe Maximus, que cela arrivoit, elles ne seroient si peuplées que nous le voions. A la première reformation de nos Coûtumes de France, je serois d'avis qu'on y fit valoir celle de beaucoup de pays, & particulièrement de Canada, & des Hérons, où les fils ne succèdent pas aux biens du pere, qui sont recueillis par les enfans de la sœur, comme beaucoup plus assurés dans le droit du sang. Pour le surplus, il faut que chacun s'accommode au tems qui court de sa destinée. Si le mot de bâtard le choque, qu'il se représente, que c'étoit le nom dans Athènes de tous ceux, qui avoient une mere étrangère. Et s'il n'a personne qui puisse reconnaître pour son pere, qu'il fasse réflexion sur la nature des plus excellentes choses, dont on ignore presque toujours l'origine.

DES  
MATHEMATIQUES

LETTRE XLIV  
MONSIEUR,

ce que je vous ai écrit du peu d'utilité des  
Mathématiques, au sujet de notre ami  
qui en faisoit si grande profession, & qui a  
sa maison si peu accommodée, ne va pas  
à mépris absolu. Le plaisir joint à l'hon-  
neur de leur contemplation les rendra tou-  
jours recommandables, encore que le profit  
s'en recontre pas, & que leur théorie soit  
loignée de l'action, qu'il n'y ait rien souvent  
de plus préjudiciable à la plupart des emplois  
de la vie civile.

L'Arithmétique en est la plus pure partie,  
à laquelle se sont servis tous ces premiers  
philosophes Grecs dans l'explication de leurs  
hauts mysteres. Il y en a du merveil-  
leux dans tous les nombres, depuis l'Unité,  
qui est le premier de tous les Etres, & qui con-  
tient leur dernière perfection jusqu' aux plus

éloignées parties du Calcul. C'est pour  
 pourquoi Mahomet s'avisa de faire jurer  
 dans son Alcoran par le pair, & l'impar  
 sont le mâle & la femelle, comme au  
 les Pythagoriciens par le nombre de Q  
 Le Ternaire pourtant sembloit bien plu  
 pre, comme celui qu'Aristote observ  
 l'entrée de son premier livre du Ciel être  
 sacré à Dieu. Cela me fait encore sou  
 du serment d'Hippocrate par le Penta  
 qui lui représentoit la santé. Quant  
 ptenaire, ou Hebdomadaire, que Palla  
 pour marque de sa Virginité, les livr  
 parlent que de son excellence, qui re  
 même la revolution périodique des M  
 ehies, & je vous ferai seulement souve  
 la balle raison, qu'en donne dans Phoy  
 Théodore de Samothrace, prise de  
 Jupiter fut à la naissance sept jours à  
 tinuellement. Macrobe vous fera voir  
 la plénitude de l'Octonaire le rend le plu  
 compli, de même que la Justice, dont  
 la figure, contient en soi toutes les  
 vertus. Le grand Anclimacterique, co  
 fé de neuf fois neuf, montre bien que  
 tres ont jugé ce nombre plus important  
 si l'on en croit Porphyre dans la vie de I  
 gore, c'est celui de Dix qui, comme

*Cod. 190.*

*Lib. 1.*

*Sonn.*

*Scip. c. 5.*

*& 6.*

universel, doit être tenu pour le plus parfait  
 de tous: D'où l'Empereur Julien conclut, *Ep. 24*  
 envojant cent Figues à Saporion, que le Cen-  
 tenaire étant fait de dix dizaines, le comble  
 de toute perfection s'y rencontre; ce qu'il  
 prouve par le bouclier de cent cuirs qu'Ho-  
 mère donne à Jupiter, par les cent mains de  
 Briarée, par les cent têtes de Typhœus, par  
 les cent villes de Crete, par les cent portes de  
 Thebes, & par beaucoup d'autres centaines,  
 qui font un assez plaisant rapport à son présent  
 de cent figues. Voies dans Photius, comme  
 un Nicomaque Gerasene nommoit Dieux &  
 Déeses tous les nombres, avec les remar-  
 ques qu'il fait sur la premiere dizaine, si vous  
 voulez savoir en abrégé jusqu' où ont don-  
 né là dessus de certains Esprits. Mais si ce  
 que dit Platon dans son Epinomis est vérita-  
 ble; que le nombre, généralement parlant,  
 soit la cause efficiente de toute sorte de bien,  
 sans l'avoir jamais été du mal; d'où vient que  
 celui de Six passe pour hieroglyphique du tra-  
 vail? celui d'Onze dans S. Augustin pour le *Lib. 15.*  
 signe du péché? & celui de Vint pour une *de civis.*  
 marque de douleur? Sans mentir il y a peut-  
 être bien de la vanité en tout cela, aussi bien  
 qu'aux nombres de Platon, qui rendirent la  
 Philosophie si obscure, que Cicéron fut con- *Dei. c. 20.*

traint d'avouer, qu'il ne savoit rien de plus difficile, & Marcellin après Longin, qu'il les tenoit pour incompréhensibles. La Secte de Pythagore se perdit avant à cause de son Arithmétique, pleine d'énigmes, comme Porphyre l'a remarqué, que pour tout autre sujet. Et quoiqu'il y ait beaucoup de vivacité & de pointe d'esprit dans la recherche des nombres, si est ce que ceux, qui s'y placent le plus, reconnoissent bien, qu'on leur fait dire aisément aussi bien qu'aux cloches, ce qu'on veut; pour preuve de quoi il ne faut que voir de quelle façon Clement Alexandre fait passer Abraham pour un grand Arithmétique, parce qu'il choisit trois cens dix huit personnes seulement pour secourir son frere Loth, & vaincre un bien plus grand nombre de leurs ennemis.

*Lib. 6.  
Strom.*

*Cap. 18.*

La même chose se peut dire des figures de la Géométrie, qui n'ont pas été de moindre emploi dans la Philosophie des Anciens que les nombres de l'Arithmétique. Pythagore nomme dans Iamblique la Géométrie son histoire. L'inscription d' l'Ecole de Platon empêchoit d'y entrer ceux, qui n'étoient pas Géometres. Et il leur disoit ordinairement qu'ils se pouvoient retirer, puisqu'ils n'avoient pas les ailes de la Philosophie, non





produit tant de profit qu'il n'est possible  
 de son éducation, & si on ne s'en  
 souvient que l'objet n'est pas de l'usage  
 qu'on beaucoup d'autres professions, on  
 rendra très considérable. Elle n'est  
 tant de fort utile à ses Professeurs, qui  
 avoué, qu'elle lui fut d'un notable profit  
 parce que selon ses regles il ne devoit  
 vivre plus de quarante ans, & il en vécut  
 xante & quinze. Elle a pensé perdre  
 sieurs personnes aussi bien qu'Anaxagore  
 pour ne rien dire d'assez d'autres, elle a  
 ridicules au Siécle dernier ceux qui av  
 prédit & assuré un deluge universel, si  
 grande conjonction de Saturne, Jupiter  
 Mars au signe des Poissons. Ce qu'il  
 dit fort au long dans l'Instruction d'un  
 phin, me dispenseroit d'être plus long, q  
 cette lettre le permettroit. Trouvés bon  
 lement que je vous dise, qu'autant que li  
 est distant de la Terre, les contempla  
 Astronomiques sont éloignées du train d  
 faites du monde, & de ce qui peut merr  
 estime un homme né pour l'action.  
 En voilà suffisamment, sans toucher l  
 tres parties des Mathématiques,

Lib. de  
 vice pro  
 pr. c. 10.

de plus respectable que celles-ci, pour conclure que leur étude, toute excellente qu'elle est, ne se peut pas dire bonne à toute sorte de personnes. Le nom de Philosophe passe pour fort odieux dans la plupart des compagnies; celui de Mathématicien, si vous y prenez garde, semble avoir je ne sais quoi de plus fâcheux encore, & de plus méprisable.



## DES N Ô C E S.

## L E T T R E XLV.

M O N S I E U R,

Je ne crois pas mal faire d'imiter Socrate, & de vous renvoyer à Delphes, c'est à dire à ce que le Ciel vous inspirera touchant votre mariage, comme il fit Xenophon, lors qu'il lui demanda, s'il devoit aller trouver le jeune Cyrus. En effet le conseil, que je vous pourrois donner seroit encore plus difficile à cautionner, que n'eût été le sien. Je me doute d'ailleurs que vous êtes bien autant en pei-

ne de l'approbation de vos amis, que de leur avis. Et après tout, l'Oracle rendu à Socrate me Socrate un peu avant ses nôces; qu'indubitablement, soit qu'il se mariât, ou non, il s'en repentiroit, est un Oracle, qu'il faut tenir pour n'avoir pas moins été prononcé à tout le genre humain, qu'à lui. Si vos Destinées l'ordonnent, le meilleur choix en apparence que vous sauriés faire, vous sera desavantageux, & le contraire vous arrivera, si votre bon Génie le veut, qui fera réussir à bien vos pires résolutions, comme l'on dit que Minerve faisoit celles des Atheniens. Vous voiés, que je suis fort éloigné de vous déterminer à rien, & de prendre parti sur une matière si problematique. Ce que je puis faire pour condescendre à vos prieres, c'est de vous envoyer l'écrit, dont on vous a parlé, qui contient toutes les fantaisies, que ma jeunesse conçût autrefois sur le même sujet. Et pour vous témoigner, que je pense à ce qui vous touche, je vous ajouterai ici quelques petites réflexions, qui me sont passées par l'esprit en rêvant sur votre dessein, & qui serviront de corollaire au premier Traité.

Ceux, qui prennent la licence de dire tout le mal qu'ils se peuvent imaginer contre le sexe féminin, n'ont garde qu'ils ne vous dé-

ment du Mariage. Ils vous feront peur  
 la compagnie d'une femme, comme de la  
 le du monde la plus ennemie de nôtre re-  
 La belle vous causera sans doute un  
 de tête importun; la laide un mal de cô-  
 our le reste de vos jours. Que peut-on  
 rer de celle, qui n'a été fabriquée, si  
 en croit Hésiode, que pour punir le  
 re jamais, dans le courroux où étoit Ju-  
 cause du larcin de Prométhée? Hors  
 à Fable même, Democrite le Physicien,  
 parler comme Solin en le distinguant  
 des autres du même nom, au lieu d'ap-  
 la femme un animal raisonnable, la  
 noit un animal menstrual, ou sujet aux  
 traités de la Lune, qui le travaillent tous  
 mois. Car quelle apparence d'attribuer  
 parfait usage de raison à celle, qui a tou-  
 dans d'ame plus de dépravation & de  
 que, que ni les grosses, ni les pâles cou-  
 ne peuvent souvent causer à leurs ap-  
 Sans doute que c'est pourquoi Pallas  
 entre toutes les Déeses, à qui  
 Anciens n'ont point donné de mere, pour  
 que la Sagesse ne peut pas venir de la fem-  
 ce qui fait attribuer à un miracle ce  
 elle quelquefois de bon raisonnement.  
 le présumé de la sorte, vous pouvez juger

Cap. i.



tes, & préférer leur exemple à la raison. Mais ni ce défaut de capacité, ni assez d'autres vices, dont celles de ce tems abondent plus que jamais, ne seroient peut être pas si considérables, si nous avions les remedes que les Anciens pratiquoient contre les plus incorrigibles. Car outre la répudiation, qui leur étoit permise, s'ils trouvoient leur femme dans de bien legeres fautes, ils avoient droit en quatre cas de leur ôter la vie, & elles en couroient le hazard autant pour avoir bû du vin, ou employé de fausses clefs, comme pour avoir supposé des enfans, ou commis un

adultère. Pline rapporte, qu'un Egnatius <sup>Lib. 14. nat. hist. cap. 13.</sup> ~~Macellus~~ fit mourir la sienne dès le tems de ~~Romulus~~, qui l'approuva, parce qu'elle avoit eu la hardiesse d'ouvrir un de ses tonneaux de vin, dont elle voulut faire l'essai, & Valere <sup>Lib. 6. c. 3.</sup> ~~Maxime~~ ajoute, que le mari en fut si peu de cûte, qu'on ne trouva pas seulement à redire en son action: *idque factum non accusatione* ~~vincitur, sed etiam reprehensione caruit.~~ Celle, qui avoit tant soit peu levé le voile par les rues, pour se découvrir le visage, fut repré- ~~sentée~~ par C. Sulpitius Gallus. Et P. Sempronius Sophus, chassa de même honteusement sa femme, parce que sans son consentement elle avoit eu la hardiesse d'affister à la repré-

sentation de quelques Jeux publics. Or comme nos Loix sont fort éloignées d'une si grande sévérité, il se trouve, que leur indulgence favorise les débauches & la dépravation des femmes jusqu' à tel point, que n'étant aujourd'hui retenues par nulle sorte de crainte, je ne vois rien, qu'on doive raisonnablement espérer des plus retenus.

Juven.  
Sas. 6.

*Pauca adeo Cereris vittas contingere digna.*

Que s'il en faut excepter quelques-unes, pour ce qui touche l'honneur, qui vous garantissent du reste de leurs infirmités, que ni les plus grands Philosophes ni les puissans Empereurs n'ont pû corriger? Philippe de Macedoine protestoit de fort bonne grace, qu'il ne connoissoit point d'humeur belliqueuse, comme celle de sa femme Olympias, qui lui faisoit incessamment la guerre. Leurs jeux, leurs excès de bouche, & le reste de leurs profusions, excèdent aujourd'hui celles des plus débauchés de nôtre sexe; & font bientôt ressentir à un mari la vérité du Proverbe Italien, *sposa di spesa, noce che nuoce*. Ne pensez pas pourtant, que les chagrins, ni les querelles de la journée vous exemptent des devoirs de la nuit. Il n'y a point de repos ni de pacification à espérer, si elle ne vient de ce côté-là,

Dio.  
Chryf.  
or. 2.



Je vous éprouvés que le plaisir de la vie et  
 les réflexions à cette fortune de l'homme  
 qui pour être très-froid le jour, & très-chaud  
 pas moins bouillante la nuit.  
 Je m'emporte insensiblement au delà de  
 mon dessein, qui m'oblige de vous découvrir  
 le revers d'une médaille, dont je vous viens  
 de représenter l'un des côtés si épouvantable.  
 C'est une chose merveilleuse, qu'on veuille  
 passer la femme pour le plus grand de  
 tous les maux, dont les hommes sont persé-  
 cutés, au même tems, qu'on les voit se donner  
 de grandes peines pour la conservation de ce  
 mal, & prendre des jaloufies extrêmes de sa  
 possession, l'aimer tellement, qu'ils ne le peu-  
 vent perdre de vue, & employer tous leurs  
 soins, pour faire en sorte, que personne n'en  
 jouisse qu'eux. Qui a jamais ouï parler d'un  
 mal de bonne nature? Mon étonnement est;  
 que si on ne se fût avisé avant le Déluge uni-  
 versel de se délivrer d'une telle incommodité;  
 peut-être nous apprenons de Saint Augustin,  
 qu'il ne savoit auparavant ce que c'étoit que  
 le Diable, & de Saint Jérôme, que Helie fut  
 le premier des hommes, qui fit profession de  
 se passer de Mariage? A quoi servoit aussi

Co. l. 2. de art. 68.

Diod.

Sc. l. 17.

Aristoph. in Thefm.

Lib. 15. de civ. Dei c. 20.

Lycurgue d'ordonner des peines, non seulement à ceux, qui ne se marioient point, mais même à d'autres, qui n'épousoient qu'une femme. Platon a commis sans doute la même faute, obligeant ses Citoyens à s'attacher au mal, dont nous parlons. Et tous les Législateurs, qui ne permettoient pas, au récit de Clement Alexandrin, qu'un homme sans femme exerçât les premiers Magistratures, ont été selon nôtre hypothese dans la même erreur. Mais pour vous faire mieux comprendre

*Lib. 2.  
from.*

de quel instinct nous sommes portés à la suite d'un mal si redoublé, je vous veux faire part de deux points de son Histoire, & l'autre parabolique, que j'ay tirés d'un Auteur Persan, puëque tous deux se présentent à ma mémoire. *Alexandre d'Appiano*, Seigneur de Piombin, a eu une si grande aversion du mal, dont nous parlons, qu'il se donna trois mois entiers de jeûne nuit de ses nocces, n'étant point sorti de sa chambre, pour cela durant tout ce temps espace de temps. C'est le Sieur de *François Gagnep*, Ambassadeur pour le Roi à *Moscou*, qui le rapporte ainsi dans une de ses lettres, & me cite que j'ai retenu du sage Indien de *Platon*. Un homme se sentant embrassé la nuit par une femme, qui avoit eu peur d'un vol, se voyoit

*L. 3. p. 40.*

le venoit d'apercevoir dans leur chambre; fut si touché de cette careffe extraordinaire; que jetant auffi les yeux au même temps sur le Larron, & Prens; lui dit-il, compagnon, tout ce que tu voudras; je ne te puis offrir le service que tu viens de me rendre. Sans mentir il y a de quoi s'étonner qu'on s'affectionne si fort au mal; & pour parler saine-ment, à moins que de renoncer tout à fait au sens commun, l'on ne sauroit défendre tout de bon une proposition si paradoxique. Jolieux que la société d'une femme ait ses incommodités, qu'y a-t-il en ce monde de plus dur & où est la douceur, qui ne soit mêlée de quelque amertume? L'imbecillité du sexe féminin n'empêche pas qu'on ne voie beaucoup de maisons soutenues par l'esprit de la femme; qui se perdoient sous la mauvaise conduite du mari. Et quoique les loix, faites par les hommes aient donné en beaucoup de lieux l'exclusion des principales charges aux femmes, elles n'ont pas laissé d'en exercer avec grande reputation en d'autres endroits; jusques-là, qu'Eusebe reconnoit dans son Histoire Ecclesiastique, que l'Ethiopie a *Lib. 2. c. 1.* presque toujours été gouvernée par elles. Combien en pourrions-nous produire, qui ont été aux plus grands personnages ce qu'étoit

Cl. Alex. Aspasia à Socrate au sujet de la Philosophie, où elle l'instruisoit, & à Pericles, à qui elle faisoit des leçons d'éloquence? Tant y a, qu'on ne sauroit nier, qu'elles ne nous soient absolument nécessaires en mille rencontres, & si nous déférons à ce qu'en dit Mahomet dans son Alcoran, autant que les habits, qui nous couvrent, & dont nous ne pouvons nous passer. Mais quoi, souvent la mariée est trop belle, & le prix d'une telle marchandise la rend d'une garde trop pénible. C'est à quoi chacun doit penser avant que de s'en charger, & je trouve le conseil de l'Espagnol fort raisonnable là-dessus, *ni tan hermosa que mate, ni tan fea que espante*. Pour le surplus, afin de ne rendre pas cette lettre trop longue, je vous dirai, que de toutes les comparaisons, dont on se sert pour représenter le naturel des femmes, je n'en trouve point de si propre, que celle du Poëte Simonide, quand après beaucoup d'autres similitudes, il dit, qu'elles sont parfaitement semblables à la Mer. Car qu'y a-t-il d'agréable & d'attraiant comme ses calmes & ses bonaces?

Eucrot.  
l. 2.

*Subdola cum ridet placidi pellacia Ponti;*  
ou lors qu'elle n'a d'agitation, que ce qu'il en faut pour seconder le dessein d'une heureuse navigation. Une femme dans sa belle hu-

que les passions ne sont point de simples passions, mais des  
 choses qui ne se peuvent éteindre. Mais comme  
 si il n'y a rien d'affreux à l'égal de cette mé-  
 moire Mercurielle par les vents, & agitée de la  
 tempête, tout les orages du Ciel de d'ici bas  
 n'ont rien qui approche de la fureur d'un  
 femme de si fort de colère, ou que l'impe-  
 tuosité de quelque autre passion met hors des  
 portes de la raison. Dieu vous garde de vous  
 laisser enjurer dans de telles bourrasques.

TOUJOURS VOTRE  
 DEVOUÉ

DE LA MEMOIRE.

L'ÉTÉ 1687.

DE LA MEMOIRE.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

L'ÉTÉ 1687.

vous dites, vos actions publiques font bien paroître tous les jours, que la Nature ne vous a pas plus mal traité en cette partie, qu'elle a fait au reste. Mais puisque vous me présentez ce thème, qui suppléera fort à propos défaut de nouvelles, je vous dirai le plus succinctement qu'il me sera possible, ce que je pense de cette noble & importante faculté de notre ame. Laisant à part les raisons d'un Medecin Espagnol, qui a fait l'Examen des Esprits, & tout ce qu'on leur oppose, je trouve deux fondemens considérables de la mauvaise opinion, qu'assez souvent on a des Hommes de grande mémoire. Le premier est, qu'Aristote a dit nettement, que les esprits tardifs & grossiers sont les plus mémorables de tous; au lieu que les dociles, & ceux qui ont de la vivacité abondent en reminiscence. L'on a donc pris le commencement de cette proposition pour très préjudiciable à la mémoire, sans prendre garde, combien le second membre lui est avantageux. Car vous sçavez bien, que ce Philosophe use du mot de reminiscence en un sens fort différent de celui, que Platon lui donnoit, dont il s'est si souvent moqué. Et quand il dit, qu'elle est un souvenir produit par une espee de Syllogisme, ou de raisonnement, qui se fait avec degrés,

*L. de memor. c. 1.*

*Ib. c. 2.*

proche en proche, l'un se feroit bien,  
 ne lui attribue les mêmes fonctions, que  
 donnent tous communément à la mé-  
 moire, le parole que l'imitation d'Arifto-  
 tèle surte, que d'affirer, qu'ordinairement  
 qui ont une mémoire remarquable des  
 es singulieres, & qui n'ont nulle différen-  
 ce, comme des notes simples, mais  
 presque toujours de la plus haute part  
 de l'esprit. Mais qu'il en est tout au con-  
 traire des autres, qui retiennent mieux la suite  
 des choses, que les termes nuds, & qui  
 présentent assez les matieres, encore qu'ils  
 souviennent pas toujours des mots, ni de  
 coup de notions, qui sont entièrement  
 liées les unes des autres. Cela s'expli-  
 que commodément par la distinction, que  
 l'Ecole entre la mémoire sensitive & l'intel-  
 lectuelle, comme aussi par ce que Cicéron Lib. 4.  
 proncé de deux grands hommes, *Lucul. Acad. qu.*  
*quædam divinam quandam memoriam rerum;*  
*quæ majorem Hortensius.* Le second  
 ment de cette opinion si desavantageuse à  
 l'homme, vient de ce que Galien observe,  
 l'Âge est celui des animaux, qui en n'ont  
 rien, bien qu'aucun ne l'égle en stupidité.  
 nous de grace l'un & l'autre point à Ga-  
 lien, quoiqu'ils soient tous deux fort sujets

*Lib. de  
imm. an.*

à controverse, cela ne va pourtant que contre la mémoire sensitive, tellement attachée au corps, qu'elle est visible sous le nom d'habitude en de certains membres; comme aux doigts de ceux, qui jouent des instrumens; il y en a qui l'ont même attribuée aux plantes, comme Cardan, à cause qu'elles ne s'oublient jamais de pousser au tems, qu'elles doivent. Tant y a que c'est par là seulement, qu'on peut dire, que des hommes d'un esprit très grossier ne laissent pas de se souvenir mieux que les autres des certaines choses. Et Fracastor a eu raison de prononcer à ce propos, que ceux, qui retiennent avec grande exactitude les lieux, par où ils passent, & qui ne s'égarerent jamais par les chemins qu'ils ont faits, sont fort voisins de la nature des bêtes, favorable aux chiens, & aux chevaux, aussi bien qu'aux anes, tellement, que nous sommes contraints quelquefois de les admirer. C'est ce qui faisoit dire par une grande modestie au Pere Saül Servite, comme nous le voions dans sa vie, lors qu'on le louoit de sa belle mémoire, que c'étoit le priser d'une imperfection, & d'un témoignage de passibilité trop grande.

Cependant outre le privilège de certains tempéramens, que le Ciel a voulu rendre ex-



qu'on en trouve; qui retient ordinairement  
 ces choses singulièrement, & qui ne les  
 oublie point, n'est ni sans doute, ni sans  
 mémoire; mais elle n'est pas la principale  
 partie de l'esprit, qu'elle passe souvent pour  
 le tout. Quand le Poëte a écrit, *Il n'y a rien  
 de plus commun dans notre langage ordinaire, que de dire qu'une  
 personne a bon esprit, lors que nous voulons  
 récompenser la bonté de sa mémoire. N'est  
 ce pas elle, qui rendoit Cyrus, Scipion, &  
 Mithridate si puissans parmi leurs troupes;  
 qui faisoit réussir les brigues des Romains  
 touchant le Consulat; & qui éleva depuis  
 César à l'Empire, appellant chaque soldat  
 qu'il avoit par son nom; ce qui lui acquit  
 le surnom de toute la milice? Homere n'a  
 donné le nom d'Agamemnon au premier de  
 ses Héros, qu'à cause de sa grande mémoire.*  
 Aristote fut surnommé Mnemon pour le  
 même sujet. C'est par là que le grand Apol-  
 lon fut surnommé Mnemon parmi les Brachmanes;  
 qui, comme j'archas lui déclarant, qu'après  
 Dieu il n'y avoit rien, dont ils fissent tant de  
 cas, que de la mémoire. Et nous apprenons  
 des Philosophes modernes, que le Pere Mat-

*Philosf. 2.  
 c. ult. &  
 l. 3. c. 5.*

Dieu Riccius, qui alla vraisemblablement plus loin qu'Apollonius vers le Levant, fut étonné par les Chinois par les effets prodigieux de la fièvre. Aussi n'est-il possible de lui préférer tellement, soit l'imagination, soit l'entendement, qu'on le mette de beaucoup au dessous. De quoi peuvent servir toutes leurs opérations, & que demandent leurs plus belles connoissances; que nous nommons Sciences, si la mémoire n'en est un fidele registre?

Ovid. 2.  
de ar. am.

*Non minor est virtus, quam quærens, quæ  
tu tueri.*

Et toutes excellentes que sont les Muses filles de Jupiter, elles ne peuvent rien sans l'aide de leur mere Mnemosyne. Peut bien comprendre ce que vaut la mémoire, il n'est besoin que d'écouter ces Philosophes, qui mettoient la plus essentielle de toutes les voluptés au souvenir des choses agréables, parce qu'il dépend absolument de nous, & qui ne peut être troublé comme l'esperance certaine du futur, ou la possession momentanée du présent. Mais nous dirons beaucoup davantage en sa faveur, que ne faisoit Epicure, si nous considérons, que les débauchés mêmes sont capables de donner un solide contentement, quand on les expose  
par

par la mémoire, *jucundi acti labores*, cette <sup>Cic.</sup> faculté aiant le pouvoit de convertir le mal <sup>de ju.</sup> en bien, & les plus grandes amertumes de nôtre vie en des douceurs n'ompareilles.

Il est vrai, qu'il y a des ennuis, dont le souvenir semble avoir quelque chose de si fâcheux, que le repos de nôtre esprit n'a point apparemment de plus puissant adversaire. Une injure reçue, une perte notable, la mort d'un ami, sont des accidens, qui ne se représentent guères à nous, sans nous piquer dans la plus sensible partie de nôtre ame, qui en demeure toute mortifiée. C'est pourquoi le même Epicure ne vouloit pas, qu'on se souvint de ce qui peut contrister de la for-

me s'il n'est pas en nôtre pouvoir d'ôter le mal de nous-mêmes, & si Themistocle eût préféré l'art d'oubliance, s'il s'occupoit au culte de la mémoire artificielle, de peur qu'il ne se bien souhaité de perdre celle qui lui en fait souvenir de choses, dont il ne se souvient pas très-mal volontiers; le précepte, que ce philosophe donnoit à ses disciples, n'est-il pas aussi injuste que ridicule? Et Cicéron n'est-il pas sujet de soutenir, que les *imperiosa*, qu'on nommoit de son temps d'empire, avoient plus d'équité que ceux d'Epicure, auxquels il étoit du tout

impossible de satisfaire? Sans mentir, ce art d'oublier est bien mieux l'objet de nos desirs que de nos esperances. Il n'y auroit point de science si nécessaire, disoit Antisthenes, que celle qui apprendroit à perdre la mémoire des choses mauvaises, si cela se pouvoit faire. Et je trouve, que le Sophiste Polemon eût assez bonne grace, de conseiller à un Proconsul, qui cherchoit le moyen de bien punir un mechant, qu'il lui enjoignît d'oublier ce qu'on lui avoit appris, ne lui pouvant rien imposer de plus difficile execution. Ce n'est pas à dire pourtant, que la mémoire doive être moins estimée pour nous remettre quelquefois dans de fâcheuses pensées. Il ne tient qu'à nous, que nous ne leur fassions changer de nature, en les soumettant à la raison. Ce qui manque à la secte d'Epicure pour cela, nous sera fourni par celle de Zenon. N'accusons pas une innocente pour nous excuser de nos propres défauts. Le mal même n'est pas mal dans la mémoire ni dans l'entendement, comme il l'est dans la volonté. Et le plus important souvenir, que nous puissions avoir, deviendra doux & utile tout ensemble, par un discours raisonnable, si nous en savons user.

*Diog.  
Laert. in  
Ans.*

*Philostr.  
in Pol.*

Ce n'est donc que du défaut de mémoire, qu'on se doit plaindre, soit que le tems le donne, ou la maladie, ou nôtre propre temperament. Pour le premier, vous savés le mot que rapporte Aristote du Pythagoricien *Lib. 4. Phys. c. 19.* Paro; qu'il n'y a rien de plus ignorant que le tems, à cause de l'oubli de toutes choses, où il semble nous précipiter. Les maladies sont *Plin. l. 7. cap. 24.* si puissantes, qu'elles firent oublier autrefois à l'Orateur Messala Corvinus son propre nom, & depuis peu au Docteur Cornelius Jansenius tout ce qu'il savoit; pour ne rien dire des effets de la peste, dont Thucydide & Galien ont tant parlé. Et quant au défaut naturel, il y a des personnes, qui naissent avec des mémoires d'Autruche, ou de Lapin, *Protrept. c. 17.* qu'ils perdent en courant. Jamblique compare leur esprit à un crible, qui ne retient rien; laissant tout passer au travers de ses trous. Tel fut l'Empereur Claudius, qui demandoit ordinairement ceux, qu'il avoit fait mourir le jour précédent, & qui s'étonnoit, que sa femme Messaline ne se venoit *Suet. ars. 36.* pas coucher auprès de lui quelques heures après s'en être défait. En vérité, c'est une grande disgrâce d'être né de la sorte, sur tout ceux, qui sont d'une profession, où il est besoin d'avoir la mémoire heureuse. Nous en

*Cic. in  
Bruto.*

voions tous les jours; qui divisant comme Curion leur discours en trois parties, n'en trouvent jamais que deux, *ou* y en ajoutent une quatrième. Et je crois qu'il y en auroit souvent, qui accuseroient comme lui leurs parties adverses de sortilege, lors qu'ils auroient oublié leur role, s'ils pensoient être reçûs à faire valoir en l'imitant un si ridicule prétexte. C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet qui demanderoit une occasion plus commode, & une meilleure mémoire que la mienne, pour être traité plus amplement. J'ajoute seulement, afin de vous faire rire, ce que j'ai lû dans un *Arabe* Arabe, qui ne laisse pas d'être considérable d'ailleurs; qu'il n'y a rien qui fasse perdre la mémoire, qu'entre autres choses de manger des pommes aigres, de contempler ce qui est suspendu, de cheminer entre des troupes de chameaux, de lire des Epitaphes, & de jeter à terre des pous sans les voir. Il faut avouër, qu'il y a bien de la vanité, *ou* si vous me permettés d'user de ce mot, de la futilité par tout.

*Semita.  
Sap. c. 12.  
P. 2.*



E S<sup>rs</sup> MAGISTRATS.

L E T T R E XLVII.

M O N S I E U R,

trouve, que vous vous êtes servi fort à propos du mot, dont usa Sylla contre la notion au Consulat du jeune Marius, on doit avoir manié l'aviron avant que prendre la conduite du gouvernail. on s'ajuste & se met en ordre, lors qu'on état de sortir du logis pour se montrer public, il est tout autrement nécessaire, se préparer aux grandes dignités, & de entrer pas sans avoir appris dans de moins emplois, ce qu'il faut savoir, pour les exercer. C'est mal l'entendre d'être pressé à s'instruire des fonctions d'une charge quand il la faut faire, *nihil oportet habere rudum tempore docendi*, dit Pline dans son égyptique; Et comme celui-là seroit ridicule, qui attendroit en pleine rue à mettre promptement son colet, il n'y a que de la honte de la confusion à recevoir dans un Offi-

*Appian.  
l. i. de  
bell. civilr.*

ce, où l'on est admis, par la seule faveur, & sans s'être rendu capable auparavant d'y être réusir, & d'y paroître avec honneur. 1101.

Mais quoique cette préparation soit un tout nécessaire, & que les loix broüillent sur ce fondement, qu'on ait atteint un certain âge pour parvenir aux Dignités; Rome sauroit nier pourtant, qu'il n'y ait des occasions si privilégiées & des jeunesses si favorisées du Ciel, par une maturité, qui précède les années, qu'on auroit tort de se permettre suspendre en leur faveur la rigueur des Ordonnances, & de ne les distinguer pas du commun. Les Romains le faisoient en de semblables occasions; & personne n'ignore, que Scipion & Pompée n'aient été gratifiés du Consulat avant le tems, & sans avoir passé par les Magistratures inférieures, qui seroient d'échelons aux autres pour parvenir au suprême commandement. Ces exemples, soutenus d'une raison si forte, & si apparente, me font être du côté de la dispense d'âge que vous avés voulu choquer; & une jeunesse si achevée, & d'un mérite si notable, méritoit la grace, qu'elle a reçue; & je dirois volontiers après ce Romain, qu'il y auroit eu de l'injustice à lui dénier cette gratification, *iniquum perfecto cum honore deest*



*dum tempestivum videri, qui jam virtuti maturus sit.*

Pour le surplus, je souscris à toutes vos maximes, & déferé à tous vos sentimens. La qualité de Juge & de Magistrat est sacrosainte, & comme telle, demande toute sorte de respect. Ceux, qui la portent, sont des Dieux, dont il n'est pas permis de médire, *Diis non detrahes.* Et puisqu'il faut nécessairement

Exod. 13.  
 remonter que les hommes passent comme la monnoie dans la vie civile, plutôt selon la mesure extérieure & le cours du marché que tout le monde fait, que selon la bonté intérieure, dont il est impossible de prendre la connoissance, qui seroit requise pour les mettre à leur juste prix; il est aisé de voir, que le caractère d'un Officier nous oblige à des dépenses proportionnées à la dignité de sa charge, & que personne n'en doit être dispensé. L'on ne parle aux Juges dans toute la Chine, que le genouil en terre, si nous en croyons Herrera. Aussi leur érige-t-on des Temples, même de leur vivant, lors qu'ils se sont dignement acquités de leur devoir, au rapport du Pere Trigault. Et bien qu'on ne leur déferé pas de si grands honneurs par tout, si est-ce qu'il n'y a point de Nation si barbare, ni de Police si déréglée, ni de Réli-

gion si monstrueuse, dont les loix ne viennent en ce point, de porter du respect aux Magistrats.

Mais vous avez grande raison de s'en plaindre, qu'encore que cela leur soit dû, si l'on trouve quelquefois de si indignes de leur condition, & d'une vie tellement scandaleuse, qu'on croit être dispensé de les honorer, pour ne pas donner au Vice trop apparent, lequel n'appartient qu'à la Vertu. Les charges sont des bases, qui font voir les défauts aussi bien que le mérite des Statues, qu'elles représentent. Et l'on peut dire encore, qu'elles ressemblent aux riches parures & aux superbes habillemens, qui augmentent les bonnes grâces des belles personnes, & ne servent qu'à faire paroître la difformité des laides. Combien de fois les plus hautes dignités nous ont-elles fait reconnoître l'indignité de leurs Titulaires? Car quand les Grecs ont dit que la Magistrature découvre l'homme nu, & le montre tel qu'il est, ce qu'Aristote attribue à Bias, & Diogene Laërce à Pittaque, ne s'est pas moins à la confusion qu'à l'avantage de ceux, qui l'exercent. En remplissant un vase de quelque liqueur, on s'apperoit aussitôt de son vice, s'il est fêlé, que de sa bonté, s'il est entier. Et comme l'Edilité devoit

*Lib. 5.  
Ech. Nic.  
6. 1.*

honorable entre les mains d'Epaminondas, un malhabile homme diffame le Consulat, & rend honteuse la premiere place de son pais. Quelle apparence donc de traiter également des sujets si différens, & de ne mettre point de différence entre un Conseiller rempli d'autant de suffisance que de mérite, & un homme de Justice, qui porte néanmoins les habits d'un Salicbanque, ou un Officier de Gabaret, ou un Magistrat enfariné à la mode, ou un Juge sans jugement? Solon permit par ses loix de tuer un Magistrat, qui seroit rencontré yvre. Vespasien trouva bon, *Suet.* qu'on repliquât avec injure à un Sénateur agresseur, par ces mots, *non oportere maledici* *art. 9.* *Senatoribus, remaledici civile fasque esse.* Et notre Histoire nous apprend, que le Roi Louis Douze, aiant trouvé des Conseillers *Ferromus* *l. 3.* du Parlement de Paris, qui jouoient à la Paume dans le Tripot du Brac, il leur en fit une sévère reprimande, leur protestant, que s'il les y trouvoit encore, il ne les reconnoitroit plus pour Conseillers, & ne feroit pas davantage d'état d'eux, que du moindre Cadet de ses Gardes. Je sai bien, qu'il faut faire distinction des tems, & que beaucoup de choses sont trouvées mauvaises en un siècle, qui deviennent innocentes & permises en un au-

tre, comme l'est le jeu de la Boule en celui-ci. Mais du moins voyons nous par là, qu'il y a bien à dire de Magistrats à Magistrats, encore qu'ils aient les mêmes charges, & que l'habit, le mérite, les mœurs, & la façon de vivre, obligent à bien plus de respect envers les uns, qu'envers les autres.

Je laisse à part cette déplorable vénalité d'offices que vous touchés, qu'Aristote a reprise par tant de fortes raisons dans l'Etat de Carthage, dont il s'est fait de si différens discours, imprimés depuis qu'elle a été introduite en France; & qui peut-être nous y peut faire dire à plus juste titre, qu'on ne fit jamais à Rome, *plus togæ lesere Rempublicani quam loriceæ*. Il est certain, que quiconque achete, tâche presque toujours de se rembourser; ce qui fait, que les charges de Judicature étant à prix d'argent, non seulement la Loi de Dieu est violée dans le debit de la Justice, mais le plus important point de l'Etat, au jugement du même Aristote, est méprisé, qui consiste à ne souffrir jamais, que les particuliers profitent de si importantes commissions. En vérité, c'est une grande honte, que dans toute l'étendue de la Religion de Mahomet, aucun Magistrat n'ose prendre le moindre salaire pour ses Jugemens, & que

Lib. 1.

Reg. c. 8.

Lib. 5.

Polit. c. 8.

mai les Chrétiens personne ne puisse espérer  
 de Justice qu'à proportion de ce qu'il a  
 argent dans sa bourse, pour fournir aux  
 s d'un procès. Cela m'échappe en dé-  
 que j'en aie, sur un thème si odieux. Pour  
 ueste, qui touche les Officiers indignes de  
 r condition, je suis assuré, que les autres,  
 sont pleins de mérite, & que je tiens  
 on ne peut trop respecter, ne me sauront  
 ; mauvais gré, si bien qu'à vous, de ce  
 e nous disons. Celui, que vous me dé-  
 gnés particulièrement, n'est pas un moind-  
 : prodige, que l'Ane de Pistoie, dont par-  
 Ammien Marcellin, qui eût l'impudence  
 monter jusqu'au plus haut du Prétoire, &  
 s'y faire entendre plus d'une fois. Qu'est  
 e grande qualité à un homme de néant,  
 'une belle inscription sur un sepulcre  
 ide?





## DES REMÈDES

## L E T T R E XLVII.

MONSIEUR,

Ne vous étonnés pas de votre guérison par une voie si inespérée, la Nature est grande ouvrière, qu'Aristote nous vient par honneur Demonjaque, & à l'éde de vos Médecins, souvenés vous, qu'il lape n'est pas moins Dieu des Augures & Divinations, que de la Médecine; ce j'interprète autrement, que Macrobe, par un témoignage, que tout est plein d'incertitude & de simples conjectures. J'ai, ouï Louïs Savot, qui n'étoit pas des moindres de cette profession, avouer, qu'on guérisset mouroit indifféremment par toute sorte de regime, sans qu'on puisse déterminer, le doit être préféré. Antonius Musa surte par un bain froid une maladie d'Auguste tenuë pour incurable, & tuë un peu de Marcellus avec le même remède. Comme Pedro adolesce, Sancho y Domingo sont & les recettes du Charlatan, qui distrit

Lib. 1.  
Saturn.  
c. 20.

Dio Caf-  
sius l. 53.

n'étoient peut-être pas des pires. L'abstinence est un grand remède, elle fut cause, dit Eginard, de la mort de Charles Magne, & la même diète, qui lui avoit été souvent très utile, le mit au tombeau. Qui croiroit ici, qu'une charge de poudre d'arquebuse, broyée dans un grand verre d'eau de vie, fût une bonne médecine? Les Moscovites, au rapport de Capodine Marguerit, n'en pratiquent point de meilleure. Et quand la fortune des Turcs paroitteuroitement le mal de la poitrine en usant de secher à la cheminée le bois de la même rare en bois de noier, ce que je me souviens d'avoir lu dans le premier livre des Observations de Belon: Quoiqu'il en soit, il ne faut être bien crédule pour se persuader que toutes ces médecines, composées de tant d'ingrédiens, agissent selon l'Ordonnaire, *officinarum hæc, imo verius avaritia Lib. 21.* *chastitæ fuit, & vous pouvés penser ce que Plinestorait, s'il eût vu le mélange de tant de drogues, dont les Arabes se sont avilés depuis, & que dès son tems il n'a pû s'empêcher de prononcer ce bel axiome, *scrupulis Lib. 20.* *indis quident colligere ac miscere vires, non con-jectiva tantummodo usus, sed impudentia est;* après avoir observé ailleurs, que les Romains*

étoient demeurés six cens ans sans user d'au-  
tre médecine que du bouillon de choux. Lib. d.

Voulés-vous savoir l'imbécillité de l'Art,  
& la puissance de la Nature? considérez que  
le moindre effort de l'imagination sur plus  
en un moment, que tous les remèdes de

*Lus. in  
Scy. & in  
Deo conc.*

Galien ou d'Avicenne. La Statue du Scythé  
Toxaris guérissoit de la fièvre dans Athènes,  
& celle de l'Athlete Polydamas de même aux  
champs Olympiques, parce qu'on étoit per-  
suadé, qu'elles avoient cette vertu. Lib. d.

*Lib. 13.*

les d'Afrique, les Marfés d'Italie, & ces Ophi-  
genes d'Asie, dont parle Strabon, n'ont agi  
vraisemblablement que par ce principe.  
N'est-ce pas la même chose de toutes ces  
guérisons que les Anciens nommoient Hé-  
meriques, où de simples paroles operoient  
tant de merveilles? Et comment le quatrième  
livre de l'Iliade mis sous la tête, Lib. d.

*Maonia Iliados quartum supponit timentu,*  
eût-il délivré de la fièvre quarte, non plus  
que le mystérieux *Abracadabra*, de l'hémor-  
rée ou demie tierce, l'une & l'autre recup-  
se trouvant dans Q. Serenus Samonicus, si  
la phantaisie n'eût joué puissamment son jeu?  
C'est pourquoi tout le monde avoue, qu'une  
bonne partie de la santé d'un malade dépend  
de la bonne opinion, qu'il a de celui, qui le



traite; *ille plures sanat, de quo plures confidunt*, 1. *Progn.*  
 dit Galien lui même, & le Médecin Juif, que  
 François Premier fit venir de Constantinople, <sup>Exem. de</sup> *12.*  
 s'il en faut croire Huarte, ne l'eût pas réta-  
 bli, comme il fit, avec le simple lait d'anesse,  
 sans la prévention de l'esprit du Roi. Certes  
 la Divination, la Prétrise, & la Médecine,  
 jointes ensemble, comme Oviedo nous affu- *Lib. 5.*  
 re, qu'elles sont aux Indes Occidentales, se *hif. c. 2.*  
 prêtent la main admirablement bien l'une à  
 l'autre. Je ne doute nullement, que ce ne  
 soit par une grace particulière du Ciel, que  
 nos Rois guérissent des Ecrouelles. Mais si  
 ceux d'Angleterre ont autrefois soulagé les  
 Epileptiques; ceux de Hongrie les Ictériques,  
 & ceux de Castille les Demoniques, com-  
 me leurs Historiens s'en vantent, je crois,  
 que l'opinion des peuples y a beaucoup con-  
 tribué. L'on a crû au tems du Paganisme,  
 que le pouce du pied droit de Pyrrhus tou-  
 chant un homme indisposé de la rate, lui  
 ôtoit son mal, & il faut tenir pour assuré,  
 que s'il s'est passé quelque chose, qui appro-  
 chât de cela, l'imagination y avoit la meilleu-  
 re part, suivant le mot de l'Ecole, *fortis ima-*  
*ginatio generat casum.*

Or parce que vous trouvés étrange, qu'ai-  
 ant en vain usé des rémedes de tant de sa-

vans Médecins, celui d'une femme vous ait si bien réüffi, je vous dirai, qu'en plusieurs lieux les semblables exercent indifféremment la Médecine, aussi bien que les hommes. Les Relations de la Perse nous l'apprennent ainsi, où l'on voit, qu'il n'y a guères qu'elles, qu'on emploie aux maladies des autres de leur sexe, non plus qu'en celle des enfans. Et Prosper Alpinus répète souvent dans ses quatre livres de la Médecine des Égyptiens, qu'ils n'ont pas moins de femmes que d'hommes, qui la pratiquent, sur tout dans le Caire, où elles leur sont souvent préférées. D'ailleurs un dernier vent, en qui l'on met le reste de son esperance, a bien de l'avantage, soit par nos raisons précédentes, soit par assez d'autres considérations, qu'on y pourroit ajoûter. Je lisois, il n'y a pas longtems, qu'un Seigneur Mahometan, extraordinairement ennemi de nôtre Foi, eût néanmoins recours à un Chrétien, lui donnant à tâter son pouls au travers d'un morceau de soie plié en double, de peur d'être touché, parce qu'il se promettoit plus de lui en qualité d'étranger, que des plus habiles de son pais. Vous avés pu remarquer dans Diogene Laërce, comme Platon souvenoit, après Homere, qu'il suffisoit d'être né

en Egypte, pour être bon Médecin. Ammien Marcellin n'en dit gueres moins, particulièrement à l'égard de ceux d'Alexandrie, quand il assure, qu'un homme, qui se pouvoit vanter d'y avoir fait ses études, étoit toujours mis entre les premiers de cette profession. Et l'on fait par le témoignage d'Hérodote, que *Lib. 2.* les Egyptiens, pour agir plus exactement, avoient des Opérateurs & des Médecins différens pour chaque partie du corps humain. Cependant Darius s'étant démis le talon en ce pais là, il ne s'y trouva personne, qui pût le lui remettre, & il fallut avoir recours à ce Demodocus Crotoniate, qui demanda pour *Dio Chry. or. 1. de Inw.* toute récompense la vie de ceux de son métier, qu'on vouloit faire mourir. Peut-être, qu'il n'en savoit pas plus que les autres, mais il vint le dernier; il étoit Grec; Darius n'espéra qu'en lui; & tout cela le rendit le plus heureux de tous, comme cette femme, de qui vous avés reçu une si bonne assistance, a été apparemment la plus fortunée.

La sévérité dont ce Prince voulut user, me fait souvenir de celle, qu'Alexandre pratiqua depuis à la mort de son cher Hephestion, faisant brûler le Temple d'Esculape, & mettant en croix le Médecin Glaucias, pour lui avoir *Arr. l. 2. Epist. c. 22. § 17* donné une médecine mal à propos, selon Ar-

*hist. Q.* rien, ou pour ne l'avoir pas traité avec assez  
*Curt. l. 10.* de soin, selon le texte de Quinte Curce. Nô-  
*Greg. Tu-* tre Histoire de France porte de même, que  
*ron. l. 5. c.* Gontchram Roi d'Orleans fit couper la tête  
*36. Fau-* à deux Médecins, à cause de la perte de sa fem-  
*cher l. 3.* me Austrigilde, qui avoit été assez cruelle  
*c. 20.* pour lui recommander cette punition, se sen-  
 tant finir d'une peste plus forte, que leurs ré-  
 medes. Pour moi je trouve ces exemples  
 aussi injustes, que rigoureux. Je sai bien,  
 que les Egyptiens, dont nous parlions tantôt,  
 faisoient rendre compte aux Médecins de leurs  
 cures, & qu'ils couroient fortune de la vie,  
 comme il se voit dans Diodore Sicilien, s'ils  
 ne s'étoient gouvernés par les regles de l'Art.  
 Je n'ai pas oublié non plus, que dans le Droit  
 Romain l'ignorance du Médecin lui est im-  
 putée à crime, ou comme parle la loi Aquil-  
*Lib. 4. in-* lia, *imperitia Medici culpe adnumeratur.* Mais  
*stit. tit. 3.* quelle apparence y auroit-il de le rendre re-  
 sponsable de tous les mauvais événemens des  
 maladies? Et les Grands, ne mériteroient-  
 ils pas d'être abandonnés, s'ils ne pouvoient  
 être assistés de lui, qu'au peril de la vie? Il  
 vaudroit mieux ordonner ce que Cardan ju-  
 ge si nécessaire dans la Médecine, qu'il ne  
 croit pas, que sans cela elle soit jamais bien  
 pratiquée. C'est, que ceux, qui en font

ffion, ne recussent jamais de salaire, que les maladies, qu'ils auroient guéries, & auroient bien reüssi. Les inconveniens, & peuvent proposer là dessus sont grands vérité, mais ils ne sont pas sans remède, plus que sans réponse.

Nous me dispensés, s'il vous plait, d'entrer un propos de si longue étendue. Il ne reste du tems que pour vous dire ce seul qu'encore que vous aiez fort grande de mettre la santé à un prix inestimable, puisque la vie n'est d'aucune considération sans elle.

*Non est vivere, sed valere, vita;*  
 meilleur est pourtant d'éloigner son esprit d'aversion si extrême, que vous la témoignez contre les maladies. Il faut avoir plus de préférence pour ce qui ne dépend pas de nous. Elles ne sont pas moins selon la Nature que la bonne disposition. Nous avons vu ailleurs, qu'elles ont été utiles à beaucoup de personnes. Il y en a, qui ne se contentent à la raison, que par là, *al Leone sta a quartana.* Elles ne nous privent pas seulement de toutes nos fonctions, & *lectus a Imperia administravit, & lectica max exercitus.* Paul Troisième & assez d'autres sont arrivés au plus haut point de la

gloire, humainement parlant, que parer qu'ils étoient valetudinaires. Et j'ajoute pour conclusion, que comme c'est la maladie des Tulipes, qui les rend plus belles & plus précieuses, n'y allant rien que la corruption de leurs oignons, qui les fasse pannacher, & qui leur donne cette diversité de couleurs, dont nous faisons tant de cas: Il y a de même des infirmités parmi nous, qui font les belles mains, qui augmentent quelquefois les bonnes graces du sexe, que nous n'estimons que par là, & qui donnent aux hommes des lumieres d'entendement, jointes à des dispositions de volonté, où consiste le prix aussi bien que la véritable beauté de nôtre Etre. Je vous permets de dire, que mon âge, qui peut tantôt passer lui seul pour une indisposition, me fait regarder de la sorte ce qui est si attaché à sa condition, qu'il vaut mieux lui donner un beau visage en se flattant, que d'en faire le sujet d'une inutile mélancholie.



DU DESTIN

LETTRE XLIX

MONSIEUR,

J'avoie, que vous avés raison de vous être  
 scandalisé de tant de questions, que in  
 nommerois vaines, & comme vous faites, si  
 elles estoient de très dangereux effets. A  
 prés que tant de grands Esprits de l'Antiquité  
 se sont efforcés en vain d'accorder la Parque  
 de la Fortune, ou la nécessité des Decrets  
 de Dieu avec la contingence des choses ca  
 felles, il ne faut pas esperer de voir termi  
 ner la dispute par des contestations de pareil  
 le nature, & qui pour changer de termes ne  
 laissent pas de tomber dans les mêmes diffi  
 cultés. Car pour ce qui est de l'autorité des  
 Textes divins, & de l'interprétation, que les  
 Peres de l'Eglise leur ont donnée, chacun  
 en met également de son côté, & par consé  
 quent au lieu de servir à la decision, ils ne font  
 que l'éloigner, & rendre la controverse plus  
 pleine d'animosité, qu'elle ne fut jamais. Je

m'empêchera bien de toucher une matière si chatouilleuse, ni de parler tant soit peu de la grace d'en haut, ou du mérite de nos actions pour prendre parti en ce que les Conciles n'ont pas encore déterminé. Mais puisque je ne me puis pas taire absolument, quand vous m'obligez de parler, je vous dirai simplement ce qui me viendra dans l'esprit touchant les raisons des anciens Philosophes quand ils se sont mêlés d'accorder la Providence Divine avec notre franc arbitre.

Cicéron nous apprend, qu'Empedocle, Democrite, Héraclite, & Aristote établissent une Fatalité si générale, qu'ils lui assujettissent soient toutes choses sans exception, de quoi pourtant les Interpretes du dernier ne demeurèrent pas bien d'accord quant à lui, sinon à l'égard des choses éternelles & universelles. Epicure tout au contraire se moqua ouvertement du Destin, protestant qu'il avoit corrompu la Fable des Dieux; & Carneade avec assez d'autres, voiant la conséquence de lui donner un si absolu pouvoir, qui renversoit tous les fondemens de la Morale; en refusant la liberté d'agir, puisque sans elle nos actions ne peuvent être ni bonnes ni mauvaises, exemptèrent notre volonté de la rigueur de cette dépendance, & l'affranchirent de



ix du Destin. Chrysippe, comme un aimable entremetteur, & *tanquam arbiter honorarius*, pour user des termes de ce grand rateur, prit une voie moienne, dans laquelle il tâchoit de sauver nôtre franc arbitre sans offenser la Prédetermination, tombant par ce moien dans des difficultés, dont il ne se pouvoit tirer. Or cette variété d'opinions, sur laquelle les Philosophes Patens ne se sont jamais pu accommoder, n'a pas été moindre entre les plus sçavans des Juifs, qui se divisèrent en trois bandes toutes conformes aux trois écoles, selon que Joseph nous les représente en divers endroits de ses œuvres. Les Esseniens mettoient sans exception toutes choses sous le pouvoir de la Destinée, & les Saducéens s'y opposoient formellement, prétendant que chacun étoit artisan de sa propre fortune, par le conseil, qu'il prenoit de son Dieu, & à proportion de ce qu'il se portoit au bien ou au mal. Les Pharisiens, comme les autres, donnoient quelques choses à la puissance du Destin, & nous en laissoient d'autres, qu'il nous étoit libre de faire ou de ne pas faire. Vous voyés le rapport, qu'il y a entre les Fideles, & les Infideles, touchant cette question, & comme de tout tems on a disputé sur le même sujet, sans jamais se pou-

L. 13. Ant.

Jud. c. 9.

Et l. 18. c.

2. Et item

l. 2. de bell.

Jud. c. 7.

voir accorder, ce qui fait croire, que Dieu s'étant réservé le secret de la dispute, avec éclaircissement de beaucoup d'autres choses, qui ne sont pas de nôtre portée, il aura toujours plus agréable une humble soumission d'esprit, qu'une subtilité à contester, accompagnée de trop d'opiniâtreté.

Lib. 4. de  
benef. c. 7.

Pour prendre quelque connoissance de ce qui s'est dit de part & d'autre, il faut d'abord remarquer ce que signifie le mot de Destin, que les Latins ont nommé *Fatum*, & les Grecs *ἰμαρτένιον*. Les Philosophes l'ont ordinairement défini une suite de plusieurs causes attachées les unes aux autres, qui produisent des effets invariables & nécessaires. C'est pourquoi Dieu étant la cause première, de laquelle toutes les autres dépendent, Seneque soutient, qu'on peut dire fort à propos, qu'il est le Destin même, & que ce nom lui peut très bien convenir. Minutius Felix semble être du même sentiment, quand il dit, *quid aliud est Fatum, quam quod de unoquoque nostrum Deus fatus est*. Et lors que Boëce appelle le Destin un ordre des causes secondes, qui exécutent les Decrets de la Providence divine, il le soumet tellement à Dieu, qu'en ce sens-là il n'a rien qui choque nôtre Religion. Si est-ce que la plupart de nos Théologiens se sont vou-

abstenir du terme *Fatum*, à cause de l'ex-  
 f pouvoir, que beaucoup de Paiens lui  
 noient, voulant, que leur Jupiter même  
 int attaché par force. Car il se plaint  
 s Homere de ce que les Loix du Destin  
 ui permettent pas de garantir de la mort  
 propre fils Sarpedon. Lucien a écrit des  
 logues exprès, pour se railler à sa mode  
 e même Jupiter, le représentant, qui ne  
 comment démêler la fusée des Parques,  
 ui se trouve importuné des raisons de quel-  
 s Philosophes, qui se moquoient des sa-  
 ces, qu'on lui offroit, pour éviter des ac-  
 ns, qu'il n'étoit pas en sa puissance de dé-  
 nier. On peut voir dans Seneque, com-  
 ille *ipse omnium conditor ac rector scripsit*  
*bona fata, sed sequitur; semper paret, semel*  
 Et il s'est trouvé des Interpretes de  
 uitroit du premier chapitre de la Genèse:  
*Et que Deus cuncta quæ fecerat, & erant val-*  
*ens; & de ce que porte le second, que*  
*us se reposa le septième jour après la Créa-*  
*si sate aux six précédens; qui ont préten-*  
*que Dieu avoit si bien ordonné dès le*  
*mencement le cours de la Nature, & ce*  
*en dépend, que depuis il avoit toujours*  
*se aller les causes secondes sans s'en dis-*  
*ser; ce qui ne peut être souffert dans la*

La. Jove  
 conf. & Jo-  
 de Trag.

Lib. de  
 Prov. c. 5.

Réligion. Notre Théologie a donc crain-  
 quelquefois, qu'un mot, qui passoit dans une  
 signification si contraire à la Foi, ne lui pré-  
 judiciât, & nous lisons sur cette considéra-  
 tion dans Saint Augustin, que si quelqu'un  
 n'entend rien autre chose par le Destin, que  
 la volonté de Dieu, il peut s'arrêter à cela,  
 pourvû qu'il se serve d'un autre terme, *sen-*  
*tentiam teneat, linguam corrigat.*

5. de civ.  
 Dei. c. 1.

Mais parce que ni nôtre Prose, ni nôtre  
 Poësie, Latines & Françoises, ne sont pas  
 toujours si rigoureuses, le mot de ~~Destin~~  
 de Destin, s'y trouvant assez souvent employé  
 sans scandale, ne laissons pas de voir selon  
 nôtre projet de quelle façon les Pères  
 accordoient cette nécessité inévitable des Arrêts  
 du Ciel, tant avec l'incertitude des choses  
 d'ici bas, qu'avec la franchise de la divine  
 volonté, sans faire instance sur les raisons de  
 nôtre Ecole Chrétienne, que je laisse à exami-  
 ner à Messieurs de Sorbonne.

La première opinion, qui suppose une in-  
 vincible fatalité en toutes choses, semble être  
 la plus ancienne du Paganisme, d'autant qu'elle  
 voit tellement établie dans la Poësie d'Homère,  
 qu'elle parle sans cesse du Destin, sans  
 avoir jamais prononcé le mot de ruy ou de  
 Fortune, comme Macrobe l'a fort bien ob-

Cap. 16.

servé au cinquième livre de ses Saturnales. Nous apprenons aussi, que pour le même sujet les Théologiens Ethniques n'admettoient point cette Déesse aveugle au Conseil de leurs Dieux. Et quand Pindare l'a depuis nommée fille de Jupiter; ses Interprètes disent, que c'a été pour faire comprendre, que ce qui est hazard à l'égard des hommes, est une nécessité certaine à celui de Dieu. Le fondement de cette opinion est appuié sur ce que nous ne saurions concevoir ce même Dieu, sans lui donner avec les attributs de toute puissance, & de toute bonté, celui de toute sagesse & de toute connoissance. Or comme il faut, qu'il sache toutes choses, il n'est pas moins de sa nature, ni par conséquent moins nécessaire, qu'il les sache de toute éternité, invariablement, & avec certitude, parce qu'autrement on présupposeroit quelque nouveauté en Dieu, quelque changement, & quelque irrésolution; ce qui est aussi indigne de lui, que ridicule dans la Philosophie. D'où l'on infere, que si Dieu fait de la sorte le passé, le présent, & le futur, il faut que tout ce qui doit arriver soit arrêté & déterminé de tout temps; ce qui montre la nécessité du Destin à tel point, que dans cette façon de concevoir, Jupiter même, comme nous l'avons dit, pa-

roit esclave des Parques, ou pour parler plus doucement avec Seneque dans la Préface de ses Questions naturelles, *ipse est necessitatus filius*, il est en cela esclave de lui même, & s'impose une loi, qu'il ne sauroit violer. Ce n'est donc pas merveille, si les Poëtes ont rendu ces trois Filles, de qui dépend le sort des hommes, si inexorables en leur endroit, & si l'on a dit proverbialement, que celui, qui doit être pendu, ne se noiera jamais en pleine mer, ou comme s'en explique l'Espagnol que *cavallo que ha de yr a la guerra, ni le come el febo, ni aborta la yegua*. Diodore Sicilien rapporte, qu'un Althaemenes, étant prédestiné à tuer de sa main le Roi de Crete son pere, eût beau se retirer à Rhodes pour éviter ce que l'Oracle lui avoit révélé touchant cela, son pere l'y vint chercher, & comme forcé d'accomplir sa destinée. Et Apollonius s'entient dans Philostrate, que celui qui est né pour être bon Artisan, le deviendrait encore qu'il eût les mains coupées; de même, que quand le Destin a promis le prix de la course à quelqu'un, il l'obtiendrait, bien qu'il se rompit une jambe au milieu de la carrière.

Lib. 5.

Lib. 8.

*Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

La seconde opinion se moque bien allégrement de la nécessité du sort, fondée sur la

science éternelle & immuable de Dieu, parce que, présupposant selon la doctrine d'Épicure, que la Nature Divine ne prend nulle connoissance de ce qui se fait ici bas, vous renversés aisément tout le raisonnement précédent. Ceux de ce second avis nomment la Destinée une consolation imaginaire, que se donnent des esprits affligés, *nihil aliud esse existimant fata*, dit Seneque, *quam agræ mentis solatia*. Et ils soutiennent, que tout ce qui se dit du Destin, n'est rempli que de contes de vieilles, & de vaine superstition, *anile sane & plenum superstitionis Fati nomen ipsum*, comme en parle Cicéron au second livre de la Divination. Pour ce qui touche l'enchaînement des causes, qui dans une dépendance les unes des autres doivent produire des effets certains & inévitables, ils répondent, que cela peut avoir lieu aux choses naturelles & matérielles, mais non pas en ce qui touche l'esprit, & singulièrement nôtre volonté, qui doit être si libre & si indépendante, qu'à faute de l'être, elle n'est pas volonté, & par conséquent il n'y a plus en nous ni vice ni vertu, qui ont leur siége dans cette partie de nôtre ame, & qui en font des habitudes. C'est ce qui fait soutenir à Carneade dans Cicéron, qu'Apollon même ne pouvoit pren-

2. qu. nat.

c. 35.

Lib. de

Fato.

dre connoissance des choses futures, que quand elles dépendoient de causes naturelles, qui en rendoient l'événement nécessaire. Mais qu'à l'égard des actions humaines, qui ont un principe libre, il lui étoit impossible de les prévoir; ni par exemple de deviner, qu'Oedipe seroit parricide, parce que les causes de son crime n'ont rien de commun avec le cours ordinaire de la Nature. Il est certain, que la crainte de tomber dans un si grand inconvenient, qui offense la société des hommes en renversant leur Morale, & qui retid, à ce qu'il semble, le Ciel complice du mal, qu'ils font; est cause, que Cicéron, ne pouvant bien accorder la préscience de Dieu avec nôtre libre arbitre, a mieux aimé lui faire tort qu'à nous, & lui dénier la prévoiance, que d'ôter la liberté à nôtre volonté. Tous ceux, qui ont reconnu comme Timoleon la Fortune pour une puissante Divinité, se sont aussi rangés de ce même parti. L'exemple de Timothée les empêchoit de favoriser le Destin au préjudice de cette aveugle. Et ils ont crû, que les accidens fortuits avoient si peu de rapport à la Providence Divine, qu'il n'y avoit nulle apparence de dire, qu'ils lui fussent soumis. *Nihil tam contrarium rationi & constantie,* dit encore Cicéron, *quam*

Lib. 2. de  
Divin.



me, *per se* *aut* *autem* *Deus* *quidem* *cadere*  
*per se* *aut* *autem* *quid* *res* *est* *fortitudo* *subi-*  
*lit* *M.* *est* *liberum* *non* *non* *non* *non* *non*  
 nous à la troisième opinion, qui s'ac-  
 corde le mieux avec notre croyance, quoi-  
 qu'il y ait beaucoup de choses à corriger dans  
 l'ouvrage de Chryppa, qu'Eusebe re-  
 fere au long au sixième livre de sa Pré-  
 dication évangélique. Ce qu'a de bon cet-  
 te opinion, c'est, que n'ôtant rien à la con-  
 naissance de Dieu, ni par conséquent à la Pré-  
 dication, elle conserve autant qu'elle peut,  
 une chose de liberté de notre volonté, &  
 je m'en vais par conséquent de contraire  
 contre Morale. En effet les prénotions  
 de Dieu, quoiqu'infailibles, n'imposent non  
 une nécessité à nos actions, que nos pré-  
 dices ordinaires aux choses dont nous fai-  
 sons un jugement presque certain. Comme  
 nous prédisons fort bien par la course d'un  
 cheval sa perte nécessaire dans un précipice,  
 la cause Dieu voit, mais beaucoup mieux  
 et sûrement, les effets futurs dans leurs  
 causes, sans les violenter. Et de même que  
 la mémoire ne doit pas être accusée d'a-  
 voir contribué aux choses passées, qu'elle se  
 présente, la Présence de Dieu n'avance  
 aux futures, qu'elle contemple. Boèce

*Lib. 5. de*  
*conf. pr. 4.*

dit, qu'elle est seulement un signe de  
 doit arriver, c'est à dire, qu'elle mo  
 venir sans y rien operer. A la vérité  
 me effet, qui est très libre en soi, n'  
 pas d'être nécessaire dans la notion  
 mais c'est d'une nécessité, que l'Eco  
 me *consequentia non consequentis*, & q  
 me postérieure en quelque façon, ne b  
 nôtre libre arbitre, comme feroit l  
 dente. Car nous ne voulons pas les  
 parce que Dieu les a connues de tou  
 nité, mais à cause, que nous devior  
 cette volonté, Dieu en a pris une préc  
 sance. Ainsi l'on peut dire, qu'il n  
 nécessaire, que les choses arrivent,  
 que Dieu les a prévues, mais qu'il est  
 faire, que Dieu prévoie ces mêmes  
 d'autant qu'elles doivent arriver. Et  
 façon, assez compréhensible, il est  
 constant, que la Providence divine est  
 tre égard une chose externe, & qui n  
 avec aucune violence sur nôtre liberté  
 ces des choses, prévues de Dieu, n'étan  
 tible, que parce que sa prévoiance est  
 table & certaine. Pourquoi seroit  
 difficulté de le présumer ainsi en Di  
 qu'il est très vraisemblable, que si un l  
 avoit la connoissance de toutes les cause

ne elles sont enchainées les unes aux autres, il faudroit parfaitement l'avenir, quoiqu'il ne contribuât rien à le faire réussir?

Si nous sentons quelque secrette repugnance à cela, & si nôtre ame n'acquiesce pas avec assez de docilité à cette doctrine, c'est la foiblesse, qui en est cause, & la grande disproportion, qu'il y a des choses du Ciel aux organes de nôtre raisonnement. Cajetan dit fort bien, que ce point est un de ceux, que nous devons examiner avec le plus de modestie & de retenue. Combien d'hommes vo-

**lont nous, qui pour avoir trop présumé de leurs forces en ceci, sont tombés dans d'effroyables précipices? Les uns ont fait Dieu leur Dieu du mal, puisque l'ayant prévu comme très bon, il ne l'a pas empêché comme très Puissant. Les autres sont moqués de toute sorte de culte divin, de de toutes nos prieres, puisque de toute éternité nous étions prédestinés à une fin, qui ne pouvoit être changée ni évitée. Et il y en a, qui ont voulu chercher l'impunité de leurs crimes dans les propres Decrets de la Providence, comme cet Esclave du Philoſophe Zénon, qui s'excuſoit d'avoir dérobé, sur ce qu'il étoit prédestiné à être Larron; son Maître lui ayant répondu très à propos,**

qu'il étoit fans doute prédestiné de même à être mis au gibet. Gardons-nous bien d'avoir des présomtions d'esprit si perilleuses. Tenons pour assuré, qu'il n'y a point de nécessité qui nous oblige au mal. Et finissons par cette maxime, qu'il vaut mieux paroître, dans la matiere que nous venons de traiter, homme de bien, que savant; & prendre le parti d'une équitable Morale, que celui d'une trop fine Métaphysique. Sur tout n'attribuons jamais à Dieu, ni dans cette question de la Providence, ni dans toutes celles, qui en dépendent, & dont je me suis expès abstenu de parler pour n'irriter personne, ce que nous serions honteux d'imputer à un homme raisonnable. Je vous supplie encore d'appliquer ici le beau mot de Macrobe, qui ne peut jamais, comme je crois, être mieux transporté: *In re naturaliter obscura, qui in exponendo plura quam necesse est superfundit; addit tenebras, non adimit densitatem.* Après cela, il ne me seroit par pardonnable, si j'en disois davantage.

Lib. 2. in  
som. Scip.  
c. 4.



# DE L'AGRICULTURE.

## LETTRE L

**E**nfin, MONSIEUR, la *Plante sensitive* du Jardin Roial a fait impression sur v<sup>o</sup>tre esprit, & vous avoués cette fois, que les axiomes de la Philosophie sont sujets à beaucoup d'exception, aussi bien que les regles de la Grammaire. Je ne doute point, que vous n'eussiez lû ce que Theophraste en avoit dit, la représentant auprès de Memphis avec des Lib. 4. de feuilles semblables à celles de la Fougere, que pl. c. 3. d'autres comparent aux petites branches du Lib. 24. c. 17. Polypode & du Tamarin. Pline, qui la met entre les herbes Magiques, l'appelle *Æschynomene* après Apollodorus, *quoniam appropinquante manu folia contraheret*; comme les modernes l'ont nommée pour le même sujet *l'herbe pudique*, & *l'herbe honteuse* ou *vergonneuse*. C'est le *Suluc* des Turcs & des Arabes, & la *plante divine*, ou *l'herbe d'amour* de quelques autres, qui la rendent toute puissante, non seulement à imprimer dans les esprits cette passion, mais même à rétablir ce dont le Poëte assure que la perte est irreparable,

Ovid. ep.  
Oen. Par.

*Nulla reparabilis arte*  
*Lesu pudicitia est, deperit illa semel*

Lib. Strom.  
cap. 55.

1. pa. Ind.  
Occ. c. 7.

Lib. 7.  
Strom.

Je vous veux bien avertir, puisque vous faites de si profondes réflexions, qu'un Philosophe Indien de la côte des Malabares, où il est plus connue qu'en part du monde, est venu fôu, à ce que dit Cretophile Acosta, pour l'avoir trop contemplée, & s'être trop curieusement attaché à l'observation de sa nature. Pour ne courir pas tant de fortune, considérez seulement, comme cette especes d'Orge, que Monardes, Médecin de Seville, nomme *Oriz tene*, ou *Sevadilla*, n'est guères moins digne d'admiration, puisqu'on la voit flétrir & revivre à proportion de ce qu'on la touche, où elle s'en éloigne: Et comme le *Charitable* de Pline, qui durcit au moindre attouchement, a une vertu peu différente de celle de l'*herbe sensitive*, & dont on peut tirer d'aussi étranges conséquences. Car de même qu'on n'a pas encore bien décidé dans la Philosophie, si les bêtes ne discourent point à ce mode, & s'il leur faut dénier toute sorte de raisonnement; aussi y a-t-il grand sujet de douter, si les Plantes n'ont point de sentimens, & si ce ne sont point de véritables animaux, comme Platon le soutient dans *Clement Alexandrin*.

Sans mentir, puisque tout ce qui est pour  
 d'ame est animé, il semble que tout ce  
 qui est animé, devrait être réputé animal, &  
 en conséquent que les Plantes, à qui per-  
 son ne dénie l'ame végétative, pourroient  
 aller pour des animaux. Mais, puisque le  
 épicurisme, qui s'est rendu le Maître de  
 ces Ecoles a voulu définir l'animal par le sens  
 plutôt que par l'ame; voyons si ces mêmes  
 plantes sont tellement dépourvues de toute  
 sorte de sentiment, que par les propres défini-  
 tions du Lycée, il n'y ait nul moyen de les  
 considérer comme nous venons de dire, que  
 l'on faisoit. Déjà nous apprenons du tex-  
 même d'Aristote, s'il est le véritable Au-  
 teur du livre des Plantes, qu'Anaxagore les  
 tenoit pour des animaux aussi bien que Pla-  
 ton; qu'Empedocle y reconnoissoit la distin-  
 tion du sexe par le male & la femelle, aussi  
 bien que Mahomet long tems depuis dans son  
 Coran; & que Democrite, se joignant à  
 eux, tous ces trois Philosophes leur  
 attribuoient, non pas un simple appetit com-  
 me les Academiciens, mais une raison & une  
 intelligence, telle, qu'elles en avoient de be-  
 soin. Joignés à cela ce que Diogene Laërce  
 nous apprend de l'opinion de Pythagore, qui  
 les mettoit au rang des animaux, & vous trou-

Lib. 1. c. 1.  
 & seq.

verés, que tout ce qu'il y a eu d'hommes renommés & sçavans avant Aristote, ont tous été de cette même pensée. L'impieeté des Manichéens n'étoit donc pas si rustique, que *Lib. 12. de mor. man. cap. 17.* St. Augustin l'a dit, puisqu'elle sembloit être appuyée sur l'autorité de tant de grands personnages, encore qu'elle fût très condamnabile, quand ils nommoient homicide, l'injure, qui se faisoit à des arbres, puisque le plus qu'on leur puisse donner c'est d'être animaux végétatifs, si la doctrine de l'Ecole, & les préventions d'esprit, qu'elle nous donne, pouvoient souffrir ce rude terme. Je laisse à part la créance des Rabins, que les plantes du Paradis terrestre avoient des ames végétatives, *Sem. Sap. c. ult.* sensitives, & raisonnables. Et je ne fais nulle réflexion non plus sur ce que je lisois dernièrement dans un Auteur Arabe, que toutes choses louant Dieu, si l'on coupe un arbre sans nécessité, l'on s'oppose en quelque façon aux hymnes qui lui sont dûës. *Caveas, dit-il, ne virentes arbores amputes, nisi id necessitas cogat, quoniam omnia Deum laudant, ejusque testantur existentiam, Et singularem providentiam, quod amputatio Et destructio ejusmodi impedit.* Voions seulement, si nous remarquerons assez de sentiment dans les plantes, pour les reconnoitre, si non animaux



faits, pour le moins végétatifs comme  
 is venons de dire, & quelques-uns même  
 phibies, tels que cette *Baaras* de Judée,  
 it parlent, après Josephé, assez d'Auteurs Lib. 7. de  
 dernes, ce *Boramets*, ou *Plante Agneau* bell. Ind.  
 Tartarie, que tant de personnes attestent cap. 25.  
 ir vû, & cette *Sensitive*, que vous avez si  
 ntivement considérée & touchée. Il faut,  
 j'ajoute à ceci ce que Pigafetta a écrit des  
 lles d'un arbre de l'Inde Orientale, sem-  
 les à celles du meurier. Il assure, qu'el-  
 ont comme deux petits pieds de chaque  
 ;, & qu'étant tombées, elles commen-  
 : à cheminer, protestant d'en avoir tenu  
 : jours durant dans un vaisseau, qui se pro-  
 ioient tout autour, autant de fois, qu'il  
 touchoit.

Tous y ajoutérés telle foi, que bon vous  
 blera, mais prenés garde cependant, que  
 mmon des Plantes possède évidemment  
 ce que les sens nous donnent. Elles se  
 rissent, engendrent des excremens, con-  
 ent leur humide radical, deviennent  
 s ou s'attristent & languissent, bref, vieil-  
 it & meurent toutes à la fin, comme les  
 aux. Ne leur peut-on pas attribuer,  
 me aux Ours, & aux Loirs, le long dor-  
 de l'Hiver? Et n'a-t-on pas dit des Pal-

miers, & de quelques Grénadiers, qu'ils ne fructifioient que par les approches du mâle & de la femelle? Je sai bien, qu'ordinairement cela s'interprète par analogie, & par le rapport, que ces choses ont avec les véritables fonctions des animaux. Mais c'est là le nœud de la cause, & ce qui est à décider entre les autres Sectes, dont nous avons tantôt nommé les fondateurs. Scaliger rapporte d'Erasmus, qu'il étoit tellement persuadé du véritable sentiment des Plantes; qu'il ne rendoit point d'autre cause, pourquoi le premier coup de hache, que reçoit un arbre, entre toujours beaucoup plus avant, que tous ceux, qui lui sont donnés après, si non, que ce même arbre se trouve surpris la première fois, qu'il est entamé, & qu'ensuite il se resserre, & résiste mieux par ce moyen aux secondes atteintes. Le bruit que fait le bois au feu, ou quand on le brise, est pris par plusieurs pour un témoignage de véritable douleur. Que si Erasme & ces derniers eussent vû, comme vous, une plante plier ses feuilles & les retirer par antipathie, ou autrement, au moindre attouchement, & même aux seules approches de l'homme, comme il lui arrive aux pais chauds, ne doutés point, qu'ils ne fussent demeurés très persuadés de

animale. Il y en a qui ont même dans les Plantes un certain sentiment le, qui fait, que si une femme de vie plante un Olivier, ou il sèmeurt ent, ou il ne rapporte jamais de fruit. *veretrix plantata, vel infructuosa pernet, vel omnino arefcit*, porte le *textillemus Parisiensis*. Que si cela semdur à croire, que difficile à éprouur le moins ne sauroit-on nier une qui se voit tous les jours. C'est que juve dans le chemin d'une plante qui k croit, quelque empêchement à fa on, elle ne manque pas de prendro re voie avant que d'arriver à cet oba prévoiance le lui faisant éviter, comraire à son bien & à ses intentions. ne autre experience journaliere. Mettaiffcau plein d'eau auprès d'une planCitrouilles, ou de Concombres, les es autres ne manqueront pas de venir r cette agréable liqueur. Et ceux, laissent à dresser des Treilles, obserout moment, comme les jeunes far-e la Vigne savent non seulement se droitement le long d'une perche, mais ndre même en l'air pour aller cher- i bâton, s'il n'est éloigné que d'une

distance proportionnée à leurs forces. La plus probable instance d'Aristote pour le parti contraire, vient de ce que les autres animaux ont leurs membres finis & de nombre déterminé, au lieu que les Plantes ont les leurs indefinis. Mais cela ne prouve rien pourtant, si non, qu'il les faut considérer comme étant d'une autre espece, & ne convenant pas à cet égard avec les premiers; ce qui n'empêche nullement, qu'on ne les range tous sous un même genre.

Attendez-vous bien de moi une plus profonde spéculation là-dessus! Ma réponse seroit excessive, & il me suffira d'ajouter un mot à ce que vous me mandés de la vie rustique. Encore qu'il me souvienné, que Senecque fait une invective quelque part dans ses Epitres contre l'agréable séjour de Bayes; & que Cardan soutient au troisiéme livre de la Consolation, qu'il y a plus de plaisir à voir les jardins des autres, qu'on ne trouve de satisfaction à les posséder en propriété, parce que sans soin & sans dépense l'on peut tous les jours diversifier ses promenades chez ceux, qui en ont, & trouver dans cette variété de nouveaux agrémens, protestant, qu'à cause de cela, il n'avoit jamais souhaité d'avoir de ces lieux de divertissement auprès

de la ville: Je m'empêcherai bien pourtant de contredire le dessein, que vous faites, de chercher votre contentement dans une noble & studieuse agriculture. Je laisse à part ce que vous aurés de commun par là avec les Dictateurs, les Patriarches, & les Empereurs; pour vous donner deux ou trois petits avis, touchant l'acquisition, que vous voulés faire d'une maison champêtre. Il ne faut point douter, qu'une soigneuse culture ne rende fertile le plus sterile terroir. Polybe observe, que sous Massinissa la Numidie devint <sup>In Exc.</sup> <sup>Const.</sup> abondante en fruit, qui étoit tenue pour infecunde auparavant. Et ces Lions domtés par Cerés, ces agitations perpetuelles des Prêtres, qui la servoient, avec le bruit des Cymbales, figures des instrumens du Labou-  
 rage, ne vouloient dire autre chose si non, que toute terre s'amendoit & devenoit utile par le moien du travail rustique. Prenés garde néanmoins, puisque vous êtes au choix, de vous mettre dans un bon fonds. Souvenés vous des Israélites, qui disoient incessamment à Dieu, *date nobis irriguam*. Philostrate attribué à Neptune la charruë dans ses Plattes Peintures, pour faire comprendre la nécessité qu'a la terre d'être bien arrosée. Et celle, qui faite d'humeur, ne produit pas

*Dec. 4.  
li. 8.*

*Hist. des  
Incas l.  
c. 29.*

*Lib. 22.  
c. 22.*

seulement des épines, comme l'Axile, dont parle Tite-Live, est maudite dans les livres Saints. Quelle différence de cultiver un terroir si ingrat, que l'arbre d'Enfer Zacon, dont parle l'Alcoran, n'y prendroit pas racine? ou un autre, qui pour un grain de bled en rend cinq cens, qui donne d'excellens melons de cent trois livres pesant; des laitues de sept & demie; & des raves de plus de deux aunes de longueur, qu'à peine un homme peut embrasser, comme Garcilasso de la Vega assure qu'en rapporte le Perou. Du reste, tenés pour assuré, qu'aussi bien que l'œil du Maître engraisse le cheval, votre pied sera celui qui donnera le plus d'amendement à vos champs. Ne vous lassés jamais d'y planter, & persuadés-vous plutôt que d'y faillir, ce que Marc Polo assure, que les Astrologues du grand Cam lui faisoient accroire: qu'il n'y a rien qui fasse vivre plus long-tems, que de planter une grande quantité d'arbres. Sans mentir, le contentement, qu'on en retire, y peut beaucoup contribuer. Car nous ne sommes plus au tems d'Hésiode, où celui, qui plantoit un Olivier, n'en voioit jamais le fruit; ce qui a fait penser pieusement à Bofius, que Dieu avançoit aujourd'hui miraculeusement la production de

le trouve nécessaire. Remarquez, com-  
 le je ne puis presque me rendre de la cam-  
 igne pour finir, il vous en arrivera bien  
 de autant.

*Scriptoribus choros omnis tantis nemus.*

*Hor. l. 2.*

*l. 2.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

**D E S B Â T I M E N S .**

**LE T R A I T É L I .**

**M O N S I E U R ,**

Quand je lis cette belle invective de Sene- *Ep. 90.*  
 que contre la vanité des Bâtimens, &  
 de luxe immodéré, que les Architectes de  
 de siècle avoient introduit, je ne saurois  
 empêcher de préférer comme lui Diogene  
 de la demeure ordinaire d'un hom-  
 de médiocre fortune, à ces superbes Pa-  
 us, qui s'élevent tous les jours par des parti-  
 lies. Non seulement on bâtit comme si  
 on étoit immortel, au même tems, qu'on  
 s'en doit a' devott mourir dès le lendemain,  
 son le reproche de ce Philosophe Cynique  
 de Megare: le pis est à l'égard de l'Ar-

nes, nous voions prendre des ruës entieres par ceux, qui ont l'effronterie d'en priver la Ville, & l'artifice de se les approprier. Je ne saurois non plus lire sans deplorer, que les Papes Paul Second & Paul Troisième, aient fait démolir l'Amphitheatre de Rome, pour bâtir l'un le Palais de S. Marc, & l'autre celui de Farneïe. Ce précieux reste de la grandeur Romaine, que la fureur de tant de Nations barbares nous avoit laissé, vaudroit mieux, que tout ce qui se peut faire aujourd'hui. Et l'on peut dire de même, que les Colomnes du *Pantheon*, ou de la *Rotonde*, ne sauroient avoir été converties depuis peu en nul usage, qui puisse recompenser leur perte. Pourquoi ne garder pas de si belles reliques, si l'on conservoit bien autrefois au même lieu la chaumiere de Romulus, & dans Athenes ce vieil Areopage couvert de paille, en faveur de l'Antiquité? Il me passe une infinité de considérations semblables par l'esprit, qui me dégoûtent merveilleusement de tous nos édifices modernes; mon Genie s'irrite quelquefois de telle sorte là-dessus, que je m' imagine, après Pline, qu'il ne peut arriver trop d'incendies pour punir le luxe de nos bâtimens, & peu s'en faut, que dans cette

pensée

*Lib. 26.*

*c. 15.*



qui les habitoit; l'on veut aujourd'hui tirer d'elles sa recommandation, & se faire honorer, parcequ'on les tient à grand loüage ou en propriété. Pour moi, je ne vois rien de plus contraire à la raison que cela, & j'entre volontiers dans le sentiment de l'Orateur Cic. 5. de Rom. Romain, que beaucoup de lieux, qu'on rend Fin. plus splendides & plus spacieux, deviennent moindres & de plus petite considération par le changement de ceux, qui les occupent, *nova Curia Hostilia mihi minor esse videtur, postquam est major.* Combien de logis, dont la somtuosité obligeroit Aristippe à cracher au nez de leur Maitre, ne trouvant point de lieu plus propre à le faire? Combien d'autres encore, qui rendent un témoignage public de la sottise ambition des propriétaires, par des portes pareilles à celles de Mynde, & d'une grandeur si immense, qu'il les faut tenir fermées, de peur que tout l'édifice ne s'enfuie? Ce qu'il y a de plus insupportable en cela, c'est, qu'on fait céder l'intérêt du public à la vanité des hommes privés. L'on ôte les grands chemins à un million d'hommes, pour dresser la promenade d'un particulier. Et au lieu que Caton, étant Censeur Tit. Liv. dec. 4. l. 2. fit abatre les bâtimens, qu'on avoit trouvé

moien de construire en des places commu-

nes, nous voyons prendre des ruës entieres par ceux, qui ont l'effronterie d'en priver la Ville, & l'artifice de se les approprier. Je ne saurois non plus lire sans deplaisir, que les Papes Paul Second & Paul Troisième, aient fait démolir l'Amphitheatre de Rome, pour bâtir l'un le Palais de S. Marc, & l'autre celui de Farnese. Ce précieux reste de la grandeur Romaine, que la fureur de tant de Nations barbares nous avoit laissé, valoit mieux, que tout ce qui se peut faire aujourd'hui. Et l'on peut dire de même, que les Colomnes du *Pantheon*, ou de la *Rotonde*, ne sauroient avoir été converties depuis peu en nul usage, qui puisse recompenser leur perte. Pourquoi ne garder pas de si belles reliques, si l'on conservoit bien autrefois au même lieu la chaumiere de Romulus; & dans Athenes ce vieil Areopage couvert de paille; en faveur de l'Antiquité? Il me passe une infinité de considérations semblables par l'esprit, qui me dégoûtent merveilleusement de tous nos édifices modernes; mon Genie s'irrite quelquefois de telle sorte là-dessus, que je m'imagine, après Pline, qu'il ne peut arriver trop d'incendies pour punir le luxe de nos bâtimens, & peu s'en faut, que dans cette

pensée

Lib. 26.  
6. 15.

née je ne mette l'Architecture au rang  
s Arts reprouvés.

Mais quand je me représente, que Salo-  
on le plus sage des hommes, ne fit pres-  
e autre chose, durant toute sa vie, que de  
tir, & que Dieu même, après s'être plaint  
David par la bouche du Prophete Nathan,  
ce qu'on ne lui avoit point encore dressé

Maison, *Neque enim habitavi in domo ex  
illa qua eduxi Israël de terra Ægypti, us-*

*que in diem hanc, sed ambulavi in Tabernaculo,  
in Tentorio,* en est lui-même l'Architecte,

selant à ce Roi la figure, qu'elle devoit  
oir, & les dimensions de toutes ses parties,

mmé il avoit fait à Moïse celles de son Ta-  
rnacle; je suis contraint de penser mieux

ne si importante partie des Mathemati-  
es. En effet, sans nous arrêter à ce que

truve l'accompagne d'une connoissance né-  
ssaire de presque toutes les Sciences; le

exte sacré nous fait voir, que pour la con-  
uction du même Tabernacle, dont nous

nons de parler, Beseleel & Oliab son ad-  
int reçurent d'enhaut une lumiere infuse,

une connoissance parfaite de tout ce qu'il  
àloit observer: *Implevi eum spiritu Dei, sa-*

*ntia, & intelligentia, & scientia in omni*  
*ere, &c.* Aussi peut-on dire, que celui,

2. Reg. 6.  
7. & 1.  
Paral.  
c. 18.

Lib. 1. c. 1.

Ex. c. 31.  
& 35.

*Lib. 7. de bell. Jud. c. 1.* garder, & que Josephus attribue en partie à la ruine & dernière destruction de la ville de Jérusalem, à ce que les Juifs, en rebâti le Temple, l'avoient fait de forme qui étoit contraire à la défense expresse de leurs Saints. Et ne fit-il pas bien paroître, que bien cette structure lui plaisoit, s'il étoit comme l'écrivit le même Josephus, qu'il dura plus de huit ans qu'elle dura sous Herode, il ne plût jamais que de nuit que le travail des ouvriers ne pût être rompu le jour par de fâcheuses pluies. Mais être que ces soins considérables du Roi puissant ont donné lieu aux Fables de Neptune & d'Apollon, qui nous représentent Neptune & Apollon travaillans eux-mêmes aux bâtimens du Roi Laomedon, dont ils étoient les principaux Entrepreneurs. Quoiqu'il en soit, toutes les Nations ont été si conformes à l'estime des beaux ouvrages de l'Architecture que les sept merveilles d'ici bas, dont les Grecs ont fait tant d'état, étoient presqu'

selon que la forteresse de Cusco, & ces deux <sup>Et lib. 9.</sup>  
chemins de cinq cens lieues chacun, dressés <sup>C. 13.</sup>  
par les Incas, nous sont décrits dans leur  
Histoire. Enfin l'on sait, que les plus grands  
Monarques ont cherché dans les bâtimens  
l'immortalité de leur nom. Il n'y a rien de  
si clair dans l'Histoire profane. Et Constan-  
tin avec Justinien, qui ont l'avantage de la  
grandeur & de la primauté entre les Empe-  
reurs Chrétiens, en peuvent encore fournir  
de preuve. Procope a fait un livre entier <sup>Evagr.</sup>  
des édifices du dernier, pleins de magnifi-  
cence, pour ne rien dire du rétablissement  
de cent cinquante Villes, dont un autre Hi-  
storien lui donne l'honneur. Et le Panegyri-  
ste du premier assure, qu'on voioit par tout,  
où il passoit, les Temples & les Villes, qui  
s'élevoient sur ses pas, comme les Poëtes  
font croître les fleurs aux lieux, que quelque  
Divinité a daigné toucher de ses pieds: *Nec  
magis Iovi & Junoni recubantibus novos flores  
terru submitit, quam circa tua, Constantine,  
vestigia urbes & templa consurgunt.* Ce n'est  
donc pas merveille qu'entre les titres & les  
surnoms, dont on a voulu les honorer, ils  
en aient reçu quelquefois, qui témoignent  
leur grande inclination aux édifices, comme

il me souvient qu'un Baudouin, Comte de Hainaut, fut surnommé le Bâtisseur.

Or puisque j'ai pris assez de loisir pour vous coucher sur le papier ce que j'ai dans la phantaisie, touchant l'inclination à bâtir, qu'ont tant de personnes aujourd'hui, il faut que je vous communique encore quelques petites pensées, qui me viennent sur le même sujet, & qui pourront être considérées par les particuliers, aussi bien que par les Souverains.

Déjà c'est une maxime, qu'il faut être pour très constante, que le métier de bâtir est celui d'un homme de repos, ne pouvant être fait par ceux, à qui des affaires plus importantes donnent trop de distraction. Quand Dieu voulut, que Salomon s'appliquât à l'édification de son Temple, il mit ce Prince dans une paix si profonde, qu'apparemment il ne devoit être troublé par aucun de ses ennemis, *Subjecit ei Deus omnes hostes, ut consideret Domum in nomine suo.* Et ce fut sur cette considération, que Judas Machabée chassa depuis de son armée ceux, qui avoient entrepris quelque bâtiment, comme insupportables de bien faire deux si importantes besognes tout à la fois.

1. Machab. c. 3.

Les gouverneurs passés par les progrès  
 s de la plume ont fait de premières  
 usi par hommes, aussi bien que de  
 ples sur Diocèse, comme Porphyre. L'a  
 bien remarqué dans son explication de  
 re des Nymphes. Ils pouvoient être  
 és Myrmidons, aussi bien que les Eg-  
 qu'on voit sortir de leurs gouvernes  
 de autens de Fourmis, d'où Strabon *Lib. 8.*  
 qu'ils reçoivent cette appellation. *Geogr.*  
 avisé depuis de dresser des habitations  
 s lieux commodes à la vie, où ces An-  
 banquetiers, & il ne faut point douter,  
 les ne fussent fort simples, & d'un seul  
 au commencement. Leur élévation  
 arrivée à tel point sous l'Empire de Tra-  
 qu'il fut contraint de défendre, qu'on  
 bâta dans Rome plus de soixante pieds  
 us, comme Sextus Aurelius Victor le  
 ra. Il n'est pas vrai pourtant, que les  
 hautes soient ni les plus belles, ni les  
 commodes. Tant s'en faut, leur exal-  
 tation semble témoigner le défaut de place,  
 certain; & comme le Maître ne peut  
 er sans peine la partie supérieure, à cau-  
 la nécessité de monter & de descendre,  
 presque impossible que d'autres l'occu-  
 sans l'incommoder. C'est pourquoi

qu'ils n'y pouvoient demeurer sans  
sans être sujets à beaucoup d'impo  
Pour ce qui est de la grace, qui se  
cet égard dans la proportion, que  
gles d'Architecture qu'on puisse  
tout dépend presque de l'habitude  
vuë, qui veut ici des exhaussemens,  
le des Chinois ne peut souffrir, par  
toutes leurs maisons n'ont jamais  
étage. L'on peut dire de chacune de  
les bien peuplées, que c'en sont qu  
cinq de la Chine bâties l'une sur l'aut  
Je suis de l'opinion de Blondus &  
cirolle, que nos anciens Monaster  
Benoit ont beaucoup de la forme d  
Romains, dont plusieurs furent con  
maisons Religieuses du tems de l'E  
mitive, comme nos plus beaux  
sont les images de leurs Basiliques.  
*In Thalia.* grand qu'eût le Paganisme, du tems  
dote, étoit celui de Samos. La p  
Mosquée de Fez d'un mille & demi





72. & 33.

qu'on donnât à compte aux Architectes  
gent, qu'ils recevoient, afin que nu  
sédération ne les retint de faire les  
avec toute la dignité possible: *non sup  
fabris argentum quod accipiunt, sed in  
te habeant & in fide.* C'étoit à l'imit

Ex. c. 36.

Moïse lors de la structure du Tab  
dont les Entrepreneurs l'avertirent,  
leur distribuoit plus d'or & d'autres  
qu'il n'en étoit de besoin; de sorte,  
contraint, de faire publier à son de  
que ni homme, ni femme ne leur  
plus rien. Et qui peut s'imaginer,

*Hist. des  
Incas l. 6.  
c. 1. & 5.*

puissans Empereurs du Perou n'en us  
même, puisque les Espagnols ne dé  
leurs superbes bâtimens, que par  
trouvoient souvent entre les pierres d  
de l'argent fondus avec du bitume,  
avoient accoûtumé de les tenir  
magnificence en guise de ciment? L  
mes de condition médiocre ne doive



que s'il pleuvoit en ce pais-là, tous ces édi-  
*Lib. 16.* fices de sel se dissoudroient. Et Strabon, nom-  
 mant Gerrhé la colonie des Babyloniens, qui  
 s'étoit habituée en Arabie, où ils bâissoient  
 leurs maisons de sel, entendoit vraisembla-  
 blement parler des Carrhes, dont Plinè recit-  
 te ce que nous venons de rapporter. On tient  
 que la brique est la meilleure & la plus saine  
 de toutes les matieres propres à la maçonnerie.  
*Lib. 2. c. 8.* Vitruve le prouve pour ce qui est de la  
 durée, par les anciens & plus considérables  
 édifices de son tems, qui étoient tous de bri-  
 que; après avoir observé, que les maisons  
 ordinaires ne s'évaluoient par les Legistes Ro-  
 mains, que sur le pied d'une durée de qua-  
 tre-vingts ans, mais que celles de brique  
 tes à plomb étoient toujourn reputées  
 & autant estimées après ce terme, que le pre-  
 mier jour. Aussi, quand Plinè décrit les bri-  
*Lib. 35. cap. 44.* railles de brique, qu'il nomme *parietis fer-  
 maceos*, & qui se faisoient regarder avec ad-  
 miration en Espagne & en Afrique, il veut  
 qu'elles résistent à toute sorte de ruines, *ubi  
 durant, incorrupti imbribus, ventis, ignibus,  
 omni que cemento firmiores.* Le moyen de les  
 rendre durer nos pierres davantage que d'ordina-  
 re, ce seroit, au dire d'un Auteur recon-  
 d'observer, lorsqu'on les met en œuvre, de



*Lib. 10.  
cap. 29.*

lanterne plus propre à faire rire, qu'à être ex-  
perimentée. Je croirois aussi bien ce qu'il é-  
crit ailleurs, que les mouches, ni les chiens,  
n'entroient jamais dans le Temple d'Hercule,  
encore qu'il fût au marché aux bœufs de Ro-  
me. On peut dire encore la même chose  
des inscriptions de porte, que la superstition  
faisoit mettre, pareilles à celle-ci, *μηδὲν ἐπι-  
τεῖον κακόν, nihil ingrediatur mali*, qui fit de-

*Suet. Arr.  
14.*

mander à Diogene, par où passoit le Maître  
de la maison? L'Empereur Domitien, crai-  
gnant d'être assassiné, fit mettre aux murail-  
les des Portiques, où il avoit accoutumé de  
se promener, de ces pierres de marbre, ap-  
pellées Phengites, qui lui renvoioient les ima-  
ges de ce qui se faisoit derrière lui; comme  
le Poëte Horace, & cet infame Hostius, dont  
parle Senèque dans ses Questions ~~naturelles~~,

*Lib. 1.  
cap. 16.*

furent revêtir de miroirs tous les côtés d'une  
chambre, pour un tout autre effet. Il est bien  
plus important d'avoir égard à la solidité du  
bâtiment. Le Pape Jean Vint-deuxième fut  
accablé sous les ruines d'une chambre, qui  
tomba, encore qu'il l'eût fait bâtir depuis  
peu dans son Château de Viterbe. Et au

*Platina.*

Couronnement de Clement V. qui se fit à  
Lyon, la chute d'une muraille pensa l'oc-  
ciser, avec le Roi Philippe le Bel, comme elle

## DES POISONS.

## LETTRE LII

MONSIEUR,

On dit que comme la Philosophie est la Médecine de notre ame, la Médecine n'est rien autre chose qu'une Philosophie qui a le corps pour son objet. C'est pourquoi Aristote appelloit ces deux facultés Sœurs, & iou-tenoit, qu'on les pouvoit fort bien détenir l'une par l'autre. Mais comme la première a reçu un fort beau nom de l'amour de la Sagesse où elle aspire; c'est une chose étrange, que celui de la dernière, au lieu de parler de la Santé, qui est son but, ne représente que la maladie en Latin, & ne fasse souvenir que de Venins & de Poisons en Grec; si l'Empirique Sextus en a bien sçu l'étymologie. Cela m'est venu dans la pensée, quand j'ai lu dans votre lettre cet horrible empoisonnement arrivé à Angers, par une impiété très détestable à la vérité, mais non pas nouvelle, comme elle vous a paru. Il y a long temps,

voulut jamais qu'on changeât la maison paternelle, où il avoit été élevé, l'allant souvent visiter avec un très doux souvenir, que divers endroits lui donnoient, parce qu'ils étoient toujours en même état. *Manente villa qualis fuerat olim, ne quid scilicet oculorum consuetudini deperiret.* Il y a d'ailleurs mille soins & mille dégoûts, que plusieurs appréhendent dans le métier de bâtir; ce qui nous a fait dire, *maison faite & femme à faire*, & à l'Espagnol, *casa labrada y vinya plantada.* Mais il a un autre Proverbe bien plus instructif, par lequel je veux finir pour vous laisser méditer là dessus, quand il prononce, que pour trouver une maison parfaite, il la faut aller chercher dans le Ciel, *casa completa en la obra vida.*





## DES POISONS.

## LETTRE LII.

## CONSIEUR,

lit que comme la Philosophie est la Médecine de notre ame, la Médecine n'est re chose qu'une Philosophie qui a le pour son objet. C'est pourquoi Arripelloit ces deux facultés Sœurs, & sou- qu'on les pouvoit fort bien définir ar l'autre. Mais comme la premiere un fort beau nom de l'amour de la Sa- à elle aspire; c'est une chose étrange, lui de la dernière, au lieu de parler de é, qui est son but, ne représente que

*Lib. nlo.  
Gramm.  
cap. 2.  
l'art. 2.  
l'art. 2.  
l'art. 2.*

die en Latin, & ne fasse souvenir que  
ins & de Poisons en Grec, si l'Empi-  
Sextus en a bien scû l'étymologie. Ce  
st venu dans la pensée, quand j'ai lu  
ôtre lettre cet horrible empoisonne-  
rrivé à Angers, par une impiété mes-  
ble à la vérité, mais non pas nouvelle,  
e elle vous a paru. Il y a long tems,

qu'on a fait servir ce que la Religion a d'invain-  
 cre saint à toute sorte de passions. Et si ce

*In vita  
 Clem. V.*

Platine avec tant d'autres ont écrit est vray-  
 ble, que l'Empereur Henri VII. de la Maison  
 de Luxembourg fut empoisonné avec

Mortier; qu'il prit de la main de la Reine

compte par les Florentins; il se voyoit

l'Empereur s'y étoit fait voir; et l'on

*Lib. 3. c. 31.*

exécration. Gregoire de Sienne étoit

un grand homme de bien; et il étoit

de la Maison de Savoie; et il étoit

époux de Thédoris; Roi de Sardaigne; et il

étoit une fille avec le Cardinal de

la Rochelle. Mais quand on voit

l'usage de ces Princesse, et qu'on

voit qu'elles faisoient profession

de la Religion, et qu'on voit qu'elles

ne pouvoient pas arriver à la fin de

leur vie, et qu'elles étoient

qu'on nous venons de dire, et qu'on

voit qu'il en étoit, la profanation de ces

Princesse sont témoins d'un

usage de même nature. Un Prince de

*Matthieu  
 en sa vie,  
 l. 9.*

France prit de faire empoisonner le

Cardinal de Bourbon; et il étoit

étant à genoux; il avoit un

calice de la terre devant la

face, et il étoit prêt de

Duc de Valentinois, & qui fit son effet sur le Pape Alexandre VI. son pere. Mais je trou- L. 4 p. 77.  
 ve merveilleux ce que j'ai lû dans une lettre de l'Ambassadeur du Frêne Canaye, que Clement VIII. donna l'absolution à un Pénitent, qui se confessa d'avoir empoisonné deux Papes. Il rapporte cela au sujet de Leon XI. qu'on tient l'avoir été avec une paire de gands, qui lui fut présentée le lendemain qu'il sortit du Conclave. Voilà des preuves de l'impiété des hommes dans la vraie Religion, ce qui peut bien faire croire tous les cas énormes, qu'on impute sur ce sujet aux Gentils & aux Infideles. L'on assure de ceux-ci, que leur Prophete Mahomet fut empoisonné à l'âge de quarante ans par ses domestiques.

Or pour vous faire voir jusqu'à quel point la malice humaine s'est renduë ingenieuse là dessus, considérons, en combien de façons l'on a voulu pratiquer les empoisonnemens. Plut. in Artax.  
 Parisatis se voulant défaire de sa brü Statira, empoisonna l'un des côtés de son coüteau de table, & coupant un oiseau fort delicat en deux, en mangea la bonne moitié, & donna l'autre, infectée de poison, à celle dont elle ne pouvoit souffrir le credit auprès d'Artaxerxes. On trouva l'invention de faire un vase de la corne du pied d'une Mule, seule ca-

deja couru fortune a estre empoisonne  
embrassemens d'une Indienne, nou  
prellement de Napel & d'autres venins  
me les Relations de Louis Barthele  
doardo Barbosa portent, qu'un Sol  
Cambaye accoutumé dès son jeune âge  
si étrange nourriture, ruoit les hom  
son crachat, les mouches qui le piqu  
son sang, & les femmes, qui couchoit  
lui de son odeur & de son haleine, ce  
assez difficile à croire. Agathocles se  
ordinairement d'un curedent après le  
on prit sujet de l'empoisonner par le  
ce même instrument. Un Médecin d  
gio pour se venger de Decius Tribun  
qui tyrannisoit son pais, l'aveugla en  
tant les yeux, où il avoit mal, avec d  
tharides. Livie est accusée d'avoir p  
des figues à Auguste, qui eurent le  
effet, que les champignons donne  
grippine à Claudius. Dion Cassius  
que du tems de Domitien, & de c

*Diod. Sic.  
in Ecl.*

*Lib. 67.  
& 72.*

beaucoup mourroient sans l'avoir senti: Ce *Massieu*  
 voit lû peut être le Duc d'Alençon, qui vou- <sup>l. 7.</sup>  
 porter un valet de chambre de son frere le  
 Henri III, à l'égratigner d'une aiguille  
 blable vers la nuque du cou, en lui at-  
 tant sa fraize. M. Cæcilius fit reproche *Lib. 27.*  
 alphurnius Bestia, qu'il avoit fait mourir <sup>cap. 2.</sup>  
 femmes en les touchant, après s'être in-  
 é les doigts avec de l'aconit, *ejus in digi-*  
*ortua*, pour user des termes, que Pline *Jul. Capit.*  
 de la peroraison de Cæcilius; à quoi il  
 ble que Juvenal fasse allusion dans sa qua-  
 ième Satyre. Le bruit courut, que Marc  
 onin s'étoit défait de son frere Lucius Ve-  
 par le même artifice, que nous avons rap-  
 é de Parysatis, *illita veneno cultri parte*,  
 ue Sextus Aurelius Victor ne peut s'ima-  
 er d'un si grand personnage. Un More Gra-  
 in empoisonna Henri Roi de Castille avec  
 bottes. Un autre Roi de Grenade nom-  
 Joseph, le fut par le moien d'une veste ou  
 e, que celui de Fez lui envoya. Mariana  
 ncore, que Mahomet, aussi Roi de Gre-  
 e & fils de Joseph, prit une chemise de  
 ature que celle dont Dejanire fit présent  
 ercule. Un Médecin de Peruse, fâché *Lib. 18. c.*  
 e que le Roi Ladislaus abusoit de sa fille, <sup>2. l. 19. c.</sup>  
 ta la vie avec une semblable chemise, <sup>7. & 17.</sup>

quoique d'autres attribuent sa perte à un breuvage. Le poison que notre Louis XI. fit

*Matthieu* donner au Duc de Guyenne son frere par la  
*lib. 7.* Dame de Montsoreau, fut une pêche, dont la moitié eût le pouvoir de la tuer elle même, l'ayant reçue de l'Abbé de Saint Jean d'An-

*P. Crini-* gely. Les Courtisans d'Alphonse Roi de Na-  
*sus l. 18. de* ples lui voulurent donner de la peur d'un fort  
*bon. disc.* beau Tite Live, que Cosme de Medicis lui  
*c. 9.* avoit envoyé, à cause de la facilité d'y couler du poison. Il n'est pas moins aisé, & bien plus

*Matthieu* ordinaire d'en mettre aux flèches, aux épées,  
*lib. 51.* & même aux bales d'arquebuse, comme on écrit, qu'avoit fait Poltrot aux trois dont il

*Thuan.* blessa le Duc de Guise. L'opinion commu-  
*lib. 5.* ne de la Cour fut au même tems, que la Reine

*Id. l. 59.* de Navarre mere de Henri IV. avoit été empoisonnée par une paire de gands, qu'un René Milanois avoit préparés: François Second le fut au dire de quelques-uns par un cure-oreille: Et Charles Cardinal de Lorraine un peu après avec un flambeau, porte devant lui la nuit, ou par une bourse, plutôt que par des ducats parfumés comme le veut Aubigné. Bref, on voit dans l'Histoire de Camdenus, qu'un Squierus fut executé en Angleterre, pour avoir attenté à la vie de la Reine Elisabeth, mettant du poison au pommeau de sa selle à cheval.

N'est-ce pas une chose merveilleuse, qu'ou-  
 tre la force ouverte, que l'homme emploie  
 bus les jours à la destruction de son sembla-  
 ble, *homo homini lupus*, il ait encore inven-  
 té tant de détestables moïens, pour une si  
 bominable fin? Il ne s'épargne pas lui-mê-  
 me, témoin Annibal, & ce Chevalier Vibu-  
 nus Agrippa, dont parle Dion Cassius, qui  
 défirerent tous deux avec le venin qu'ils con-  
 tvoient soigneusement dans une bague,  
 pour s'en prévaloir au besoin. Il est vrai que  
 le Sphacelate n'en pût pas faire autant, quand il Appian.  
de bell.  
Mith.  
 voulut, & l'on sait qu'il fut contraint de se  
 faire tuer par le Gaulois Bituitus, l'usage du  
 contre poison, qui a depuis porté son nom,  
 tant de trop longue main fortifié son esto-  
 mac contre cet attentat. Car il y a grand su-  
 jet d'admirer avec Pline, que la Nature ait Iib. 20. c.  
15. & l. 27.  
c. 2. & ult.  
 produit des venins, qui détruisent les autres,  
 que *venenorum sint venena*, & que *duo venena  
 homine commoriantur ut homo supersit*; le  
 Sphacelate, le Theriaque, & autres telles  
 Simplications ne résistent guères aux poisons,  
 que par d'autres qui nuïroient separement.  
 L'action de ce Roi, jointe à ce que nous  
 avons dit du Soldan de Cambaye, nous doit  
 bien faire remarquer, combien l'habitude est  
 insensible. Les choses mauvaises cessent de

nuire aussi bien que les bonnes de servir, quand on en use fort souvent, & comme le même Pline l'a prononcé, au sujet de la vertu des herbes, *desinunt prodesse cum opus est, quæ quotidie in usu fuerit, æque quam nocere.* Ce seroit encore une chose digne de grande considération, si elle étoit véritable, que le cœur d'un homme empoisonné ne pût être consumé par le feu, comme Suetone l'assure de celui de Germanicus. Je vous prie de me prêter encore vôtre attention sur deux ou trois petites remarques. La première sera, qu'il n'y a point de venin plus contraire au corps d'un homme, que celui qui se prend de son semblable, & que vifs ou morts nous nous persecutons à toute outrance. Garcilasso de la Vega me le fait dire, quand il observe, que de tant de façons dont les Indiens Occidentaux empoisonnoient leurs flèches, la plus dangereuse étoit, quand ils en trempoient le fer dans une cuisse d'homme mort, tenu quelque temps au Soleil, laissant après secher le même fer à l'ombre; ce qu'il confirme à leurs par l'épreuve d'un enfant, qui ayant mis le doigt dans la cuisse d'un pendu, en eût le bras enflé, & en pensa mourir. Mais la seconde remarque sera sur ce que comme nous faisons en toutes manières plus de tort au venin

*Hist. des  
Lucas 2.  
part. 1. 4.  
c. 37. Et l.  
5. c. 42.*



les animaux; qu'ils ne nous en procurent, aussi trouvent-ils bien souvent en nous des poisons plus présents & subtils; que nous n'en trouvons les leurs. On dit ainsi que notre Plin. l. 7. c. 2. & l. 28. c. 4. vive, principalement si nous sommes à jeun, que les serpens, les crapaux, & les scolopendres. Mais en voulez-vous une preuve encore plus évidente? Le Lièvre marin ne Id. lib. 52. bus fait mourir qu'avec lui, & son poison cap. 1. nous laisse en vie aussi longtems que dure la Id. lib. 2. c. 63. année; là où l'homme lui donne la mort dès instant qu'il le touche seulement du bout du bûge. Pour conclusion, quelques-uns se sont imaginés, que la Nature n'avoit produit ces poisons qu'en nôtre faveur, & par une grande compassion de nos miseres, nous donnant un remede contre toutes les calamités de cette vie, dont une petite potion nous tire sans beaucoup de peine, & avec cet avantage, qu'après nôtre mort même sa vertu réserve nos corps des bêtes sauvages, & des oiseaux de proie, afin que la terre nous reçoive tous entiers dans son sein, d'où nous sommes sortis. Si cette réflexion s'accordoit aussi bien avec la piété Chrétienne, qu'avec la Philosophie de quelques Patens, elle mériteroit d'être davantage examinée.

DU  
**COMMANDEMENT**  
**SOUVERAIN.**

L E T T R E L I I I

M O N S I E U R,

Nôtre ancien Proverbe, *de méchant, bon  
 me bon Roi*, semble mettre une distinc-  
 tion essentielle entre le commandement sou-  
 verain & la probité, la Politique & la Morâ-  
 le. Je sai bien que Bodin veut dans la Ré-  
 publique, que le mot *méchant* n'ait signifié  
 que fin & rusé du tems que ce Proverbe fut  
 fait; ce qui pourroit regarder l'adresse d'e-  
 sprit, & la dissimulation, dont un Prince tel  
 que nôtre Louis XI. a été quelquefois obligé  
 d'user pour le bien de son Etat, & pour les  
 peuples à leur avantage, par l'avis même des  
 plus grands Philosophes. . . D'autres ont dit,  
 que sans avoir recours à cette interprétation,  
 & sans biaiser de la sorte, l'on pouvoit soute-  
 nir, que le devoir d'un Monarque étoit si dif-  
 férent de celui d'un particulier, ce qui est  
 ce au dernier peut passer pour une vertu in-

Lib. 2.  
 cap. 4

Plas 5.  
 de Rep.

utre. Car comme quelqu'un eût la hardiesse de dire à celui, qui n'estimoit rien tant de se soumettre tout un monde à la Macédoine: Quelle différence doit-on établir entre un célèbre Conquerant, & un simple voleur ou corsaire, que selon le plus & le moins, ils semblent ici changer l'espece? L'on ne reproche non plus à un Roi les desordres ni les injustices particulieres, qui accompagnent toujours ses conquêtes, qu'à un Aigle le ravissement de sa proie, ou à un Lion le ravissement de sa proie. C'est ainsi, que toutes choses se pallient, quand on leur veut; qu'on donne aux plus grands vices l'habit & le manteau des Vertus, comme ce que les Grecs souvenoient dans les livres, que Cicéron a traduit de la République, qu'un Etat ne se peut bien gouverner sans injustice, *Rempu-*

Aug. 2. de  
ciu. Dei  
cap. 21.

*cam regi sine injuria non posse.* Si faut-il tenir pour constant, que la vraie politique n'est jamais contraire à la bonne Morale. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en politique dans celle des particuliers il ne soit permis de faire un mal, pour en retirer un bien, la raison d'Etat en use souvent tout au rebours, & maltraite le particulier en faveur d'une communauté. Mais les Italiens ont un proverbe qui fait tant de cas de cette raison d'Etat, qu'ils disent qu'elle ne soit rien au fond qu'un

de pure considération d'interêt, avoient, qu'elle ne doit jamais être employée que dans d'extrêmes nécessités, & où les voies ordinaires ne peuvent avoir lieu; comme les Médecins ne se servent de poisons pour médicament, qu'aux maladies incurables, & lors que tout autre remede seroit vraisemblablement inutile. Hors de telles rencontres la Politique Chrétienne oblige les Souverains à s'éloigner du vice, & à suivre la vertu, autant & plus que le reste des hommes. Elle leur apprend, que les commandemens les plus absolus, & les plus *Despotiques*, ne furent jamais les meilleurs, & que *plenitudo potestatis nihil aliud sæpe est, quam plenitudo tempestatis.*

*Iliad. 3.*

Aussi ne voions-nous pas qu'Homere même dans les ténèbres de son Paganisme, compare Agamemnon à ces Aigles, ou à ces Lions dont nous venons de parler. Il trouve bien plus propre à le représenter comme un Faucon, qui se repait sans effusion de sang, & qui combat courageusement, soit pour la défense de son troupeau, soit pour celle de son autorité; mais sur tout qui reconnoit un supérieur & se soumet à son Pasteur; comme un Roi doit faire à la raison, & à Dieu, à quel obéir c'est régner. *Si vis tibi omnia subire,* dit Senèque dans une de ses Epîtres; *tu*

*Ep. 37.*

*jice rationi; multos reges, si ratio te rexerit.*  
 Et puisque la Poésie d'Homere nous peut  
 fournir tant d'instruction, observons encore  
 dans celle de Virgile, qui l'égalé, comme la  
 qualité de Pere, qu'il donne si souvent à son  
 Enée, ne désigne pas simplement ce qu'il  
 étoit à l'égard d'Ascanius. Certes ce seroit  
 un froid épithete qu'il lui attribueroit, s'il  
 n'avoit point d'autre rapport, ni d'autre signi-  
 fication. Il le nomme ainsi sans doute, le  
 considérant comme un digne chef, & souve-  
 rain de ce reste de Troiens qu'il conduisoit,  
 parce qu'un bon Prince est le pere de son peu-  
 ple, & a toutes les tendresses pour lui qu'on  
 peut avoir pour des enfans.

Loin donc d'ici toutes ces dangereuses ma-  
 ximes, qu'un Roi ne peut rien faire que de  
 juste, parce qu'il est au dessus des loix, & que  
 Themis, disoit Anaxarque, pour flater Ale-  
 xandre, est toujours à la droite de Jupiter.  
 Gardons-nous bien de faire valoir cet infame  
*si libet, licet;* & détestons la dannable pensée  
 de Caligule, *Imperatoriae majestatis esse, ne  
 vitiis quidem alteri cedere.* Diogene parla *D. Chryf.*  
 bien mieux qu'Anaxarque à ce même Alexan-  
 dre, qui lui demandoit des préceptes pour  
 bien regner. Il est impossible, lui dit-il, de  
 mal faire un tel métier, ni par consequent

d'être mauvais Prince, d'autant que dès l'heure, qu'on s'y prend mal, on en perd la qualité, & au lieu de regner on tyrannise. Ce n'est pas que cette opinion soit absolument vraie, ni qu'elle puisse être de mise ailleurs que parmi des Républiques, ou d'autres Etats aussi ennemis, qu'elles ont été de la Roiaute. Un Roi vicieux, lors qu'il s'en rencontre pour nos pechés, n'est pas moins absolu, ni moins à respecter pour cela. Mais le même Christianisme, qui nous oblige à cette obéissance, donne aux Souverains les regles d'un juste & raisonnable commandement. *Infinitam Regie Majestatis potestatem isti agnoscant, qui infinitam divini Numinis omnipotentiam non credunt.* Tout ce que possèdent les particuliers, & leurs personnes mêmes, sont véritablement en la disposition des Princes; mais les bons n'ont jamais usé de ce pouvoir qu'à l'avantage de leurs Sujets, & pour leur conservation, *non destructione*; de sorte qu'il faut de grandes précautions pour rendre recevable cet Aphorisme, *qui habet dominum non habet dominium.* Nos Monarques seront bien mieux instruits, quand on leur fera comprendre des leurs plus tendres années, que la Vertu, qui semble n'être au reste des hommes qu'une honnête possession, leur est en-

erement nécessaire pour bien représenter ce-  
li, dont ils sont l'image: Qu'ils doivent être  
plus justes que les autres, parce qu'ils distri-  
buent la Justice aux autres: Et qu'ils sont ob-  
ligés de respecter d'autant plus les Loix, qu'en  
n'y étant pas assujétis, ils ne les craignent point.  
Quelle gloire à un Roi de s'abstenir des vo-  
luptés, lui, qui les peut toutes posséder! De  
se plaindre au travail, lui, qui n'y peut être  
contraint! Et ne désirer ni prendre jamais le  
bien d'autrui, lui, qui se le peut tout appro-  
prier, quand bon lui semble! C'est ainsi,  
que Louis XII. mérita d'être nommé le Pere  
du peuple, nos Annales nous faisant voir,  
qu'il a souvent refusé des impositions, que ses  
sujets lui avoient libéralement accordées.  
L'Histoire d'Angleterre nous apprend de mê-  
me, que rien ne gagna tant à la Reine Elisa-  
bet et le cœur de ses Insulaires, que de leur  
voir remis de très grandes sommes d'argent,  
auxquelles ils s'étoient volontairement cotti-  
és, protestant, qu'elle les aimoit mieux dans  
leur bourse que dans la sienne, & qu'elle fai-  
soit plus de cas du témoignage d'affection,  
qu'ils lui rendoient, que de tous les subsides,  
dont ils la pouvoient gratifier.

En vérité je ne vois rien de comparable à  
celles actions, ni qui puisse faire aimer les

*Mariana*  
*19. hist. c.*  
*14. cap. 11.*

Souverains comme elles feront toujours ceux, qui les pratiqueront. Ils peuvent se souvenir comme Henri III. Roi de Castille confessoit souvent, qu'il avoit plus de peur des imprécations de son peuple, que des armes de ses ennemis. Aussi ne se trouvera-t-il point d'Empire assuré ni absolu, à l'égal de celui, qui plait aux peuples, qui lui sont soumis. Et quelque mépris qu'on fasse des Rois de Sparte, je n'en fai point de plus illustre dans toutes les Monarchies, qu'un Ageilaüs condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir dérobé le cœur, & acquis à lui seul l'amour de tous ses Citoyens. La grandeur & la félicité d'un Prince ne consiste pas à se faire craindre de ses Sujets; il vaut mieux qu'ils craignent pour lui, & qu'ils appréhendent de le perdre. L'étendue de son Domaine ne fera jamais celle d'une glorieuse réputation, si la Justice & ses autres vertus ne l'appuient. Et pour petit que soit son Etat, il le peut rendre des plus considérables, puisque le Royaume même des Cieux, n'est comparé, ni au gland, ni à la noix, mais à celle de toutes les semences, qui a le moins de corps. Pourquoi, dit ce petit Roi Grec, l'Empereur de Perse seroit-il plus grand que moi, s'il n'est ni plus juste ni meilleur que je puis être? Es



τὴν ἐν τῷ μέγα, la grandeur est en la bonté, &  
 ἢ l'excellence, selon le beau mot de Zenon.  
 C'est pour cela que le moindre quasi de tous  
 es. oiseaux, que nous nommons Roitelet, Plin. 10.  
 bien la hardiesse de se présenter au combat con- hist. nat.  
 tre l'Aigle, & de lui disputer l'honneur de la cap. 74.  
 souveraineté entre les Volatiles, si Pline & Arist. y.  
 Aristote en peuvent être crûs. Mais puisque hist. an.  
 son nom nous a fait souvenir de lui, n'oublions cap. 21.  
 pas qu'il porte encore celui de Sénateur, comme  
 pour nous faire leçon que la prudence  
 & le bon conseil sont de l'essence de la Sou-  
 veraineté. Car bien qu'à l'exemple de Ju-  
 piter, qui a toujours Pallas à ses côtés, les  
 Princes se fassent assister de ces vieillards, qui  
 portent des lunettes à longue vuë aux affai-  
 res d'Etat, & qui sont tous nécessairement  
 Astrologues judiciaires au Roiaume de la Chi-  
 ne pour mieux prévoir l'avenir: Si est-ce que  
 la connoissance & le bon jugement doivent  
 être si personnels à un Monarque, qu'Al-  
 phonse d'Aragon prononça très bien, qu'il ne  
 pouvoit devenir pauvre, s'il ne trouvoit par  
 fortune de cette marchandise à vendre, parce  
 qu'en ce cas là il seroit obligé de se dépouil-  
 ler de tout, pour acquérir une chose, qui  
 lui étoit la plus importante de toutes. Celui  
 de Perse, pour en dire encore ce mot, en-

voioit de tous côtés des hommes, qu'on nommoit les oreilles du Roi, afin d'apprendre ce qui se passoit dans ses Provinces. Il étoit besoin néanmoins que son propre entendement prononçât sur tant de rapports différens. *Orat. 57.* même Dion Chrysostome croit, qu'il est mieux fait, d'avoir d'autres hommes auprès de lui qui eussent eu soin de ses oreilles, empêchant, qu'on ne lui dit rien que de bon & de profitable, au lieu de tant de flateries, & d'autres poisons spirituels, qu'on lui versoit par là dans l'ame à tous momens. Qui approche plus près & plus souvent de ce grand Potentat le Soleil, qu'un insolent causeur de Mercure! pour ne rien dire de pis touchant ses autres qualités. C'est une merveille, qu'Alexandre voulût écouter Diogene, quand il l'avertissoit, qu'après avoir subjugué Darius, il trouveroit à combattre un plus grand ennemi, qui parloit Grec & Macedonien. La vérité n'est pas assez complaisante pour être admise dans le cabinet des Princes. Elle a je ne sai quoi nonseulement de trop libre, mais même de trop âpre, & de trop amer au goût, pour des palais si délicats. Qui eût osé dire à cet Inca Atahualpa, qu'il n'y avoit rien de plus indigne de sa personne, ni de plus incivil, que de cracher, comme il faisoit

dans



nes de toutes les calamités que peut causer la plus infame servitude. Une rude parole d'un Souverain ; un regard de travers de certains Basilifcs, font capables de porter aux dernières extremités. En voulés-vous des preuves prises de la Cour d'un des sages & vertueux Monarques de ce dernier siècle. Le Cardinal Espinosa mourut, pour avoir ouï proposer à Philippe Second ces seules paroles de disgrâce, *Cardenal yo soy el Presidente*. Et le même Roi, disant à un Secretaire, qui avoit versé de l'encre sur quelque expedition au lieu d'y mettre de la poudre, *Este es el tintero, y estotra la salvadera*, le perça si avant avec ces deux ou trois mots, qu'il ne retira de sa présence que pour aller au lit de la mort. Cependant la presse est à qui pénétrera jusqu'en des lieux de si dangereux accès. L'on dit, qu'il faut s'approcher du Soleil, qui n'échauffe bien, que ce qu'il voit, *il Sole tanto scalda, quanto vede*. Et personne ne considère autre chose que la bonne mine, que font ceux, qui vivent en ce pais-là, sans prendre garde que ce sont des mines trompeuses, comme celles, dont on se sert en guerre, & que le meilleur Physionomiste du monde ne sauroit exercer son Art sur des visages si convertis, ni sur des contenance si étudiées dans leur déguisement.

de dans la Cour d'un Prince tel que le  
; dont le naturel & la bonne éducation  
ident à tous les vœux, que la France  
faire? Nous discernons parmi les gra-  
e son visage tous les lineamens, qui re-  
tent ordinairement un grand Roi; & l'on  
dire plus véritablement de lui, que le  
Latin n'a fait du premier des Césars, *Virg. ecl.*  
*formosus pecoris custos formosior ipse.* 5-

si le service & la sujétion, qui se ren-  
à d'autres Souverains, que le Ciel n'a  
regardés si favorablement, ne laissent  
être utiles & honorables; comme l'om-  
un arbre dont le fruit est plutôt âpre que  
eux, fournit néanmoins assez souvent  
réable & avantageux repos: Ne pou-  
nous pas former de merveilleuses espe-  
s du séjour d'une Cour, que l'exemple  
Monarque va rendre une copie de cel-  
Bienheureux, si nos défauts ne s'y  
sent. Ce que je lisois dernièrement

**L**Empire de la Terre étoit la figure  
du Ciel, & le vrai chemin pour y  
arriver mit incontinent en campagne. Le  
distingue du Ciel & de la Terre, ni le  
distingue, n'empêchent pas, qu'on n'ait  
les jours de semblables rapports.



## DES ANIMALES

LETTRE LIVRE

MONSIEUR,

**L**e différend n'a pas été petit entre  
les Philosophes Païens, si l'Empire  
prétendons avoir sur le reste de  
l'univers étoit de droit naturel ou si c'étoit

VII. LA TÊTE  
DES ANIMAUX. 507

on des Stoïciens ne fût la meilleure, quand  
 ūtenoient contre les sectateurs de Pytha-  
 & d'Épicure, que l'homme se pouvoit  
 r & prévaloir de tous les animaux sans  
 mettre d'injustice, ou comme parle  
 yssippus dans Cicéron, *bestis homines uti* Lib. 3. fin.  
*tilitatem suam posse sine injuria.* Mais de  
 , comme fait Zenon dans Diogene Laër-  
 qu'il n'y ait nulle sorte de droit ni d'é-  
 é à observer entre ces mêmes animaux  
 ous, c'est à quoi je pense, qu'il faut pren-  
 garde de plus près: Car l'autorité & la  
 ination, que Dieu donne à l'homme dans  
**premier chapitre de la Génése, lors qu'il**  
**ret avec eux comme dans un pâtis com-**  
**ne peuvent être entendus qu'avec ju-**  
**& raison, vû même que l'injustice n'é-**  
**pas encore au monde, ni ce qui est con-**  
**re à la raison.** Or on peut observer dans *Gen. c. 9.*  
**site du Texte sacré, que nonobstant le**  
**voir attribué depuis à Noé & à ses enfans**  
**nanger librement de tout ce qui a vie, Dieu**  
**aille pas de prendre soin des bêtes aussi**  
**que de nous, & qu'il y a quelque légä-**  
**à garder dans nôtre superiorité, puisqu'il**  
**crit de certains termes, au delà desquels**  
**a pas voulu, qu'elle s'étendit. Ainsi or-**  
**inant, qu'on laisât reposer la terre la se-**



Cap. 23.

ptième année sans faire de recolte, il use de ces termes dans l'Exode, *ut comedant pauperes, & quicquid reliquum fuerit edant in fine agri.* Il veut au même lieu & au cinquième chapitre du Deuteronome, qu'elles se reposent avec nous le jour du Sabbath, *bos, & asinus, & omne iumentum.* Le vingt deuxième chapitre de ce dernier livre porte une défense expresse de mettre à même joug pour labourer un bœuf & un âne, qui dans une inégalité de forces auroient trop à souffrir. Et ce qui est merveilleusement considérable dans une autre prohibition de prendre des petits oiseaux trouvés au nid, il propose une récompense pour cette action d'humanité: *matrem abire patieris captos tenens filios, ut letet tibi, & longo vivas tempore.* Ne défend-il pas aussi au dix neuvième du Levitique de faire accoupler des especes différentes? *Iumentum tuum non facies coire cum alterius generis animantibus:* & de même, qu'il ne veut pas, qu'on se nourrisse de leur sang dans le dix septième chapitre, ne proteste-t-il pas réciproquement au neuvième de la Génése, qu'il fera rendre compte du nôtre aux bêtes, qui le répandront? C'est une chose certaine par l'autorité de Saint Augustin, que plusieurs personnes ont voulu étendre le précepte, *Tu*

Lib. 1. de  
Civ. Dei.  
c. 20.





core aujourd'hui des Philosophes  
ploms de charité envers les bêtes  
nos plus Saints Anachores n'ont  
aussi, que beaucoup d'un autre  
conscience de maltraiter la bête  
& qu'ils ont étendu jusques sur elle  
d'humanité. Les Turcs même  
hospitaux pour les recevoir; Maho  
dans son Alcoran de leur couper  
ni de les mutiler de quelque man  
soit, & si Belon dit vrai, il le  
livre de la Zuna dans son Paradi  
tion peut-être de ceux d'Egypte  
qui les ont, il y a si long temps de  
qu'il en soit, Busbec rapporte à  
une bonté merveilleuse de ce fait.  
Il dit, que son Chat étant endort  
de ses manches, comme il lisoit sur  
une table, il sime mieux

*Lib. 3. ob-  
serv. c. 6.*

*Epist. 3.  
legar.*



*Lib. 1.*

ni que j'approuve, qu'on ait fait mourir un Soldat en Egypte, comme Diodore Sicilien le rapporte, pour y avoir tué un Chat. Mais il y a des degrés d'équité à observer en cela, sans aller jusqu'aux extrémités. Quant aux bêtes sauvages, & que nous nommons mal-faisantes, si nous y prenons bien garde, nous trouverons, que c'est l'homme, qui conformément à l'Apologue du Loup les rend telles, qu'elles sont par sa persécution. En effet, les plus féroces deviennent innocentes si on les traite avec quelque douceur. Les Serpens étoient dociles en Macedoine, témoin celui d'Olympias, avec cet autre du Pseudomante de Lucien, & ils le sont encore aux Montagnes de Zis en Afrique, où Jean Leon nous assure, qu'ils deviennent domestiques, & donnent du plaisir, comme les Chiens & les Chats par deçà. Les Crocodiles s'appriivoisent encore de la sorte en quelques lieux. Et le même Auteur, qui parle de son País, & de ce qu'il a vû, dit, que les Lions du Mont Guraigura ne font de plaisir à personne: qu'à Pietra Rossa, ville du Royaume de Fez, ils viennent manger les os par les ruës, sans que les femmes ni les enfans s'en effraient; & que ce n'est pas sans sujet qu'on a dit des poltrons ce proverbe en lan-

gue Arabique, qu'ils ressemblerent aux Lièvres d'Agie, à qui les vents rongent le queue, étant vrai, qu'il ne faut que le seul cri des enfans pour leur donner la chaille. Enfin il me souvient d'avoir lu dans François Sylvani, qu'en Ethiopie les Tigres & les Panthères ne nuisent à qui que ce soit, parce qu'elles y vivent sans être irritées, & que personne ne les y poursuit. Je sai bien, qu'il y en a qui ont naturellement plus de ferocité; mais après tout, on ne sauroit nier, que toutes les Relations ne portent, qu'aux endroits de nouvelle découverte, il ne s'est point trouvé d'animaux, qui ne fussent privés. Les oiseaux se laissoient prendre sans s'envoler aux lies du Cap-vert. Les Oyes, que nous nommons ici sauvages, sont domestiques aux côtes de Norwege. Les Hollandois les prennent encore tous les jours à la main un peu plus haut vers le Nord. Et Lotis de Cadamoste représente, comme à Madere les pigeons, qui étoient au sommet des arbres se laissoient entortiller le cou avec une corde, qui les attiroit à bas, ne craignant rien, non plus que ceux d'Ascalon, dont parle Philon, *Liv. 2.* & Eusebe après lui. Ce n'est donc la plupart <sup>propr.</sup> du tems, que le mauvais traitement que <sup>Es. c. ult.</sup> nous faisons aux bêtes, qui les rend sauvages,

& leur donne ensuite l'animosité, qu'elles ont à nous rendre la pareille.

Le principe d'un tel desordre, aussi bien que tout le mal, qui est au monde, doit être rapporté, comme j'ai déjà dit, à notre vanité, & à la sotte opinion, que nous avons, que tout nous y doit être permis, puisqu'il n'a été fait que pour nous, *initium omnis peccati est superbia.* Avec cette ridicule fantaisie nous nous faisons accroître, que les Cieux ne roulent, que pour nous; que le Soleil n'a de la lumiere que pour nous éclairer, & que les Anges mêmes, qui composent ces grandes Hierarchies n'ont été créés que pour avoir soin de nos commodités: *Profecto nimis nos suspicimus, si digni nobis videmur propter quos tanta moveantur.* Ce n'est pas, que je ne deteste avec Origene l'impiété de Celsus & des Epicuriens, qui ne vouloient pas, que l'homme eût aucune prérogative à cet égard sur le reste des animaux. Il est juste d'adorer avec remerciement l'éternelle Providence, du rang avantageux, qu'elle nous a donné ici bas, dans une subordination, où nous voions toutes choses au dessous de nous, & faites en quelque façon pour nous: Mais notre première pensée doit être, à ce qu'il me semble, que Dieu a créé le Monde pour sa gloire.

Ecd. c. 10.

Lib. 4.  
contra  
Cels.

dont tout ce qu'il contient, publie sa grandeur. *Omnia propter semetipsum operatus est* Sel. <sup>pro.</sup>  
*Deus* : & que comme rempli de bonté, il s'est plu à faire ce qui est bon, & à nous combler de biens sans les avoir mérités. *Quæ Deo faciendi mundi causa fuit? bonus est, bona fecit* : c'est une sentence de Platon très digne du Christianisme. Les Chats se persuadent peut-être, que les Rats & les Souris ne sont que pour les engraisser. Gardons-nous bien de croire quelque chose, qui approche de cela, en nous imaginant, que tous les animaux soient tellement faits pour nous fouler, ou pour nous servir, que nous puissions sans reproche & sans injustice être inhumains & dépourvus de toute charité envers eux.

L'Auteur de la Nature ne veut pas sans doute, que nous soions dénaturés. Sa grace qui redresse & rend parfait cette même Nature, ne la détruit jamais. Et je trouve, que l'Empereur Marc Antonin a eu raison de nommer celui, qui la controlle trop absolument, *αἰσθητικὴ καὶ οἷον ὄμμα τῆ νόσου*, <sup>Lib. 2.</sup>  
*scessum & velut ulcus mundi*. Or elle ne nous <sup>de visa</sup>  
 inspire rien plus fortement dans l'ame, que <sup>sua.</sup>  
 la reconnoissance de toute sorte de bienfaits. Comment pourrons-nous donc, sans lui faire violence, c'est à dire, sans offenser les loix

divines & humaines, tyranniser les bêtes nous rendent services, & être impito envers celles, qui nous sont utiles en plusieurs façons? Car les plus grands Philosophes meurent d'accord, qu'il n'y a aucun art dont nous n'ayons moyen de tirer quelque avantage; les Pucelles mêmes nous éveillent propos, comme disoit Chryssippe, & les ris nous apprennent à être soigneux de placer ce que nous devons conserver. On peut-on remarquer l'équité naturelle, nous venons de parler, en ce que par juste compensation il n'y a reciproquement aucune partie de l'homme, qui ne soit utile de médecine à quelques animaux. On se peut prouver, mais le denombrement seroit trop long; il me suffit d'observer, dit Aristote, que nos excremens mêmes servent de médecine à la Panthere, lors qu'elle a mangé du Pardalianche: Que l'oiseau que nous nommons Hupe, & les Latins *Vulpes*, emploie point d'autres matériaux que ses excréments pour la construction de son nid: Et que les Bœufs de Bœotie, aussi bien que ceux de Cypre, ont été nommés *Scatophages*, qu'à cause, dit Plin, en parlant des premiers, que leur ordure leur est un souverain antidote contre les mauvaises trenchées, dont ils sont secutés.

*Plut.  
contr. des  
Stoic.*

*Lib. 2. de  
hist. au.  
c. 6. & 13.*



Je ne puis vous proposer de si bons sujets de si-  
 tuer vous en eux; je vous veux dire par  
 quelques petites observations, faites sur ceux  
 qui nous ont été envoyés, jusqu'à présent.  
 Pline prend l'Elephant pour le plus spirituel  
 de tous les animaux, lorsqu'il le nomme  
*Indicus sensibus praeclaris*: car quant au  
 Hibou, il ne lui attribue ailleurs que l'avan-  
 tage de la mémoire par ces mots, *Nulli pro-*  
*pheticum minus in senectute*. Anspicien Mar-  
 cellin désire l'honneur de la spiritualité à  
 Hippopotame au vingt-deuxième livre de  
 son Histoire; dont voici les termes, *Hippo-*  
*potami ultra omnipalms cuncta natione carentis*  
*sensuissimi*. Si ce qu'on dit des Singes de la  
 Guinée est véritable, dont je vous renvoie à  
 le sieur de Monsieur de Peiresc si excellent  
 monde écrit par notre ami, ils sont encore  
 plus intelligens, & il est fort aisé de croire ce  
 qui est en Philostrate de la recolte du poivre,  
 que les Indiens faisoient faire par leurs Sin-  
 ges. Mais la consecration du Hibou à Mi-  
 netre d'Ethiops de sa sagesse, le mettoit au-  
 dessus de tous; n'étoit qu'elle tient trop de la  
 folie, ainsi qu'en veuille dire Dion Chrysosto-  
 me par deux Oraisons différentes. Vous  
 venez de voir, qui sont les plus fots & les plus  
 stupides. Pline vous assurera, en parlant de

**Lib. 8.**  
**c. 49. &**  
**39. c. 6.**

la Brebis, que ce sont ceux, à qui sert de couverture, *quam stultissimum lanata*, quoi qu'il dise en un autre droit, qu'il n'y en a point de si indocile de si peu d'entendement que la M. *Nullum animal minus docile musca: minus intellectus.*

Le Crocodile est le seul qui croît de tems qu'il est en vie, & qui sort de l'œuf, guères plus gros que celui d'un serpent, parvient à la longueur de dix-sept coudes *maximumque existit ex minimo*; mais pas le plus grand pourtant. On fait

**Herod.**  
**l. 2. &**  
**Diod.**  
**Sic. l. 1.**  
**Bocon.**  
**hist. nat.**  
**l. 6. c. 2.**  
**Cap. 52.**

la Balene sans contredit pour la plus grande de toutes les créatures vivantes. Et on la trouve aux Indes de cinquante coudes de long, selon le texte d'Arrien; ou de quatre journées de terre, comme Solin le rapporte, & elle logent sept hommes dans leurs têtes.

**Lib. 11.**  
**hist. c. 2.**

On en a vue depuis peu au détroit de Gibraltar mourir sur la côte de Valence; je ne sçay pas qu'on leur puisse rien comparer en

**Lib. 5. c.**  
**32. & l.**  
**8. c. 1.**

de corps. Le *Cuntur* ou *Condor* dont l'histoire des Incas fait mention, est grandement plus grand que les Volatiles; il ne l'est pas néanmoins digieusement comme le *Ruch* de

qui enleve les Elephans avec ses ongles, il en faut croire Marc Polo, dont les *Lib. 3.* us se confirment tous les jours. On <sup>c. 35.</sup> peut rien opposer de mieux, que ce seau qu'Oviedo nomme *Moschetto*, & *Vicilin*, ou Oiseau Mouche, puisqu'ainid & sa plume il ne pese pas plus de quatre grains. Mais à parler en général, le moindre de tous les animaux est ce qui se trouve dans la cire, & dans le bois, & s'appelle *Acare*, comme qui diroit <sup>s. de hist. an. c. 32.</sup> le plus petit ou indivisible. Nos Cirons des <sup>an. c. 32.</sup> ont pris sans doute leur nom de lui. Oviedo tient, que le Loup marin est le <sup>13. hist. c. 6.</sup> plus petit de tous les poissons: Pline fait le plus en bien plus prompt, puisqu'il lui donne l'antériorité en cela sur tous les animaux: *Primum*, dit-il, *omnium animalium, non marinorum, Delphinus, acior volucres, &c.* Si est-ce que le Faucon du Roi *Lib. 9.* premier, qui passa de Viliers-Cote-<sup>c. 8.</sup> à Londres, fut merveilleusement fort & cet autre encore davantage, qui se retourna d'Andalusie en Teneriffe, & des Iles Canaries, avec les vervelles du <sup>13. hist. c. 6.</sup> Lermé, traversant en seize heures un espace de deux cens cinquante lieues. Je ne doute point, que le plus tardif des Animaux

par nôtre ressemblance, le  
roit emporter le prix, & de  
le lui a fort expressément  
second du troisieme livre  
Je pense aussi, que quand  
de faire Dieu *antropomorpho-*  
une tête d'Epervier, il a  
bonne vuë. Mon opus  
doit passer pour la plus  
perbe tout ensemble  
nables.

*Euf. prep.  
Ev. l. 1.  
c. ult.*

*Ovid. 1.  
Fast.*

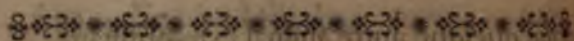
*Fastus inest pulchra  
forma*

Il semble posseder  
Terre a de plus émi  
lumineux. Tertullien  
d'habits aussi loueur  
tes postures. Et Christ  
de son plumage, tou

ne ne s'est pas contenté. Je ne fai sur  
 jeter les yeux pour trouver ensuite le  
 difforme des animaux. Vous savyés bien,  
 n'y a gueres de laideur qui égale celle  
 de laide femme, comme la beauté d'une  
 est sans pareille. Mais n'irritons pas  
 Fées dans un discours fait seulement en  
 sur des animaux. Finissons le plutôt par  
 nous l'avons commencé, attribuant à  
 même un pouvoir Roial sur eux, encore  
 ne doit pas être tyrannique. Consi-  
 ons que quelque différence que nous éta-  
 ions entre eux & nous du côté de la for-  
 nous ne laissons pas d'être tous d'une  
 ie commune, qu'Agamemnon est loué  
 de préférer une bonne Cavalle à un hom-  
 peiron, & que les Arabes donnent tous  
 ours quinze Esclaves pour un Cheval:

Contr.  
des Scel.





D E

L'EXAMEN DE CONSCIENCE  
DES PYTHAGORICIENS.

L E T T R E L V.

*MONSIEUR,*

**Q**uand ces anciens Poëtes, qui ont été les premiers Philosophes, feignirent, que Prométhée avoit formé l'homme de divers membres, qu'il prit de plusieurs especes d'animaux, je ne doute point, qu'ils n'eussent intention de remarquer la grande variété de l'esprit humain, & à combien de différentes passions il est sujet. La même moralité se tire de la Fable des Centaures, qui n'ont été représentés de deux natures si peu conformes, que pour exprimer la difficulté d'accorder l'appetit sensuel avec le raisonnable, & de faire une union parfaite des deux parties, qui nous composent. C'est ce qui portoit Socrate à dire, qu'il n'eût pas voulu assurer d'être un homme véritable, & tel que nous le définissons, n'étant pas bien certain, s'il n'étoit

quelque autre animal extraordinaire, & range qu'on représentoit Typhon de s. Cependant l'Oracle l'avoit déclaré sage des hommes, & ce même Orammandoit à un chacun la connoissance même, comme la plus importante e la Sageſſe humaine. Ne peut-on clure de là, qu'il n'y a rien, qui ſoit ficile, que de ſe connoitre, puisqu'un l Perſonnage n'en pût jamais venir à Et que toute nôtre Sageſſe eſt fort mntée une vraie folie devant Dieu) les vives lumieres de Socrate ne l'a- ras rendu plus clairvoiant en ſon pro- ? Si eſt-ce que la Philoſophie n'a ſi important précepte que celui de en nous-mêmes, de nous observer ſement, & de faire des reflexions in- s, qui nous donnent toute la connoiſ- que nous ſommes capables de pren- re égard. Mais entre tous ceux, qui tivé la Morale, les Pythagoriciens ont ; doute incomparables en ceci. Ils <sup>Aurea</sup> <sup>carm.</sup> <sup>Pyth.</sup> oient & leurs Sectateurs à faire cha- r-juſqu'à trois fois avant que de s'en- un très ſevere examen de conſcience, aſſant par leur mémoire toutes les

actions du jour, ils se reprochoient non seulement le mal commis, mais l'omission même du bien, s'il s'étoit écoulé quelque occasion d'en faire, qu'ils eussent négligée. En vérité nous devrions avoir honte, dans la profession que nous faisons du Christianisme, de mener une vie beaucoup plus desordonnée, que n'étoit la leur, & de savoir bien moins qu'eux la pratique de ce Tribunal intérieur, d'où l'on ne sort jamais sans quelque nouvelle lumière d'entendement, & quelque mélioration de la volonté. Car il ne faut pas penser, que rien nous puisse rendre plus vertueux, que la connoissance de nos fautes. La meilleure partie de nôtre perfection consiste à bien remarquer nos imperfections. Et c'est un si grand avancement au bien, de savoir discerner le mal où nous trempions, que comme il n'y a que celui, qui est éveillé, qui puisse raconter ses songes, il n'appartient qu'à ceux, qui sont déjà dans l'usage des Vertus, de s'appercevoir de leurs Vices, d'en comprendre la laideur, & d'en avoir nécessairement ensuite une parfaite aversion. Je parle de nécessité, parce que le plus déreglé des hommes changeroit indubitablement de mœurs, & auroit horreur de sa turpitude, s'il se donnoit le loisir de l'envisager comme il



Et c'est à mon avis, pourquoi Platon me au cinquième livre de ses Loix, qu'a le respect, dû à Dieu, chacun révere me propre, & s'accoutume à la confidence comme un témoin de tout ce qu'il fait, même quelque pudeur à l'égard de son auquel il veut qu'on défere une troisième espèce d'honneur.

de servir de ces entretiens secrets, où chaque point est de telle importance, que l'on ne croit pas, qu'il y ait un moyen sûr de discerner le progrès que l'on fait dans le chemin de la Vertu, mesurés vers la sagesse, & de combien de nous pouvons être distans du pôle de la félicité, que de se consulter soi-même, & sa conscience, examiner les reproches qu'on nous fait, la synderece, & ses remords; dit que la probité seule, qui donne la noblesse d'esprit, & cette pleine satisfaction dont jouissent les gens de bien, *securo quasi iudice conviviunt*, dit Salomon dans un sens parfaitement conforme à celui que nous avons vu. Si le chagrin nous prend dans nos études, si nous nous y trouvons insupportables à nous-mêmes, si les passions sont insolentes, pour nous y venir solliciter,

& si le moindre coup de tonnerre nous y fait pâlir au souvenir de nos crimes, ne serons-nous pas contrains d'avouer, qu'il y a bien du païs encore à traverser avant que d'arriver à l'état de perfection, & qu'il nous reste bien des monstres à surmonter dans la voie, qui conduit au Ciel? Certes il y a grandement à dire entre une innocence apparente, par le défaut de témoins, qui lui puissent rien reprocher, & la vraie innocence, qui n'apprehende pas même ce rigoureux Tribunal de la conscience, dont nous avons déjà parlé. Mais bien que personne peut-être n'y trouve une entière abîolution, & que cette bonté consommée, ou cette *καλοκαγαθία* des Grecs, dont Diogene se vançoit aux champs Olympiques d'avoir remporté le prix; soit une pure Chimere; si est-ce que le plus ou le moins qu'on en approche est merveilleusement considérable. Nous devons tenir pour certain, que les parfaits ne sont pas de ce siècle. C'est beaucoup de vivre sans crime, & celui-là n'est pas exempt, au jugement de Saint Augustin, qui s'ose vanter d'être sans péché. *Sine bene vivitur, si sine crimine, sine peccato autem qui se vivere existimat, non id agit ut peccatum non habeat, sed ut veniam non accipiat.* De sorte, qu'il n'y a guères que le secret de nos

Dem.  
Phal. l.  
de eloc.

Lib. 14.  
de civ.  
Dei c. 9.

fautes, qui nous donne la hardiesse des Innocens, *Innocentem: quisque se dicit, respiciens testem non conscientiam*, la Morale de Seneque se rencontrant encore ici d'accord avec notre Théologie. N'est-ce pas notre conscience, *Epist. 45.* dit le même Philosophe, autant & plus que notre ambition, qui a mis tant de portiers aux maisons même des particuliers, & qui fait, que personne n'oseroit plus vivre à porte ouverte? Quoiqu'il en soit, la malice la plus achevée ne se trouve jamais à l'épreuve de l'examen Pythagorique, & de cette inquisition mentale, qui pénètre jusqu'aux plus cachés replis de notre ame. Ceux, qui s'y accoutument ne se contentent pas de vivre selon les Loix écrites, & de ne rien faire contre elles: ils savent, que celles de la Charité, & des Offices mutuels s'étendent infiniment au delà. Ils tiennent, que chacun est obligé de faire tout le bien à tous les hommes, qu'il voudroit recevoir d'eux. Qu'on doit être tel en effet qu'on desire être tenu. Qu'il faut s'acquitter du devoir d'un homme de bien, alors principalement, qu'on peut impunément être méchant. Et que si les bêtes ne s'abstiennent de mal faire, que par la crainte, il n'en est pas de même des hommes, qui s'en doivent abstenir par raison.

La connoissance néanmoins de ces maximes, que vous pourriez assez apprendre d'auteurs, n'est pas le plus grand avantage, qui se recueille des retraites d'esprit journalières, que nous devons faire. L'égalité de vie & l'uniformité de mœurs, qui s'y contractent, sont tellement importantes, que nous ne pouvons être vertueux sans elles, si la Vertu est bien définie une constante application de toutes nos actions au bien. Voyés, je vous supplie, celles d'un Tigellius d'Horace, ou de tel autre vicieux que vous voudrés choisir, & vous m'avouérés, j'en suis sûr, que l'insolence, l'inquietude, & la contrariété, qui s'y remarquent, forment un caractère non seulement indicatif, mais même infallible de la mauvaise assiette de leur ame. *Nihil est enim, dit Quintilien quelque part, tam incupatum, tam multiforme, tot ac tam variis affectibus concisum, atque laceratum, quam male mors.* Aussi avoit-il appris de celui, qu'il nomme perpetuellement son Maître, que l'ordre & le rapport des mœurs d'un homme ne sont pas moins considérables dans la vie, que la juste collocation des paroles, & l'arrangement des périodes dans une pièce d'éloquence. Si la fin ne répond au commencement, & si ce qui est énoncé en un endroit

Lib. 1.  
 sat. 3.

12. Infit.  
 c. 1.

détruit par un autre, il n'y a personne, qui ne fasse aussi tôt un très mauvais jugement de l'Orateur. *Talis est igitur ordo actionum Cic. 1. de adhibendus, ut quemadmodum in oratione con-* *Offic.*  
*santi, sic in vita omnia sunt apta inter se & convenientia.* C'est à quoi tout le monde ne prend pas garde de si près. Mais de la même façon que ceux, qui savent la Musique, remarquent facilement le moindre ton discordant, qui arrive dans un concert; ceux, qui s'entendent aux regles de la Morale, ne manquent guères à tirer des conséquences nécessaires d'une contrariété d'actions, d'autant plus vicieuse, que la mélodie des mœurs est tout autrement importante, que celle des voix ou des instrumens. Tant y a que rien ne sert tant à rendre nôtre vie égale, à retrancher les irregularités qu'elle peut avoir, & à faire selon le mot de Phocylide, que toutes choses y soient conformes, *ὁμόμορφα πάντα*, comme le raisonnement du soir sur tout ce qui s'est fait de bien & de mal le long de la journée. La censure du passé rectifie l'avenir, & la répétition quotidienne des leçons de nôtre devoir, nous y forme des habitudes, qui nous font agir sans peine & sans variation. Je ne veux pas dire pourtant, que nous puissions devenir irréprochables par ce

périodiques, qui le présentent de te  
tems, lors qu'on y pense le moins, &  
se peuvent presque éviter. L'enten  
n'a pas moins les catarrhes & ses dis  
qui nous font remarquer souvent por  
de mauvaise humeur, que la partie  
*Orat. 4.* caduque; & Dion Chrylostome a se  
observé, qu'il se trouve en l'un & en  
des maladies tellement compliquées,  
passent pour incurables. Il est do  
avantageux de savoir, que le plus pro  
le plus souverain remède qu'on leur  
opposer, dépend de ce discours secer  
cet examen interieur, dont Pythago  
scrivoit l'usage à ses disciples, la v  
ligion l'ayant depuis rendu beaucou  
parfait.

Cependant il n'y a rien qu'on nég  
vantage aujourd'hui. Personne ne p  
tems nécessaire pour rentrer en soi  
Et c'est ce qui cause le desordre & l'i  
rité dans nos vies, où nous ne voulons

ailleurs fort gentiment à ceux de Tharhis, qu'ils avoient bien plus de soin de la clarté des eaux du Fleuve Cydnus, que de la pureté de leurs mœurs, ajoutant cette raillerie, qu'il les voioit avec admiration dormir comme les Lièvres, les yeux ouverts. Certes on n peut dire autant de la plupart de nous, au sens qu'il parloit. Les passions, qui nous agitent tant que le jour dure, ne sont pas moins déréglées, ni moins extravagantes, que celles, qui viennent des songes les plus bizarres de la nuit. O la difficile chose, s'écrie l'auteur à ce propos, d'être toujours un même homme, & de ne jouer jamais qu'un personnage! Encore quand Alcibiade paroissoit magnifique dans Athenes, laborieux dans Thebes, frugal dans Sparte, yvrogne en Thrace, chasseur & amoureux en Perse, c'étoit par un certain acte de prudence, qui se portoit aussi bien qu'Aristippe, à s'accommoder aux lieux différens, où il se trouvoit. Mais quelle excuse pouvons-nous prendre de l'inconstance de nos mœurs, & de la variété de nos desirs, qui se transforment à tout moment avec la même facilité que l'eau change de figure selon la diversité des vases, qu'on lui fait remplir? Nous ne nous contentons pas d'avoir deux cœurs comme les perdrix

*Corn.  
Nepos in  
eius vita.*

qu'on se peut comparer à cette Leu  
Seu ep. 20. pût jamais trouver de Tailleur as  
pour lui faire une robe juste. Si en  
beaucoup de Philosophes ont crû,  
s'amuser à toutes les definitions, q  
ne de la Sageste, l'on pouvoit s'aff  
être en possession, si on vouloit, o  
loit pas toujours une même chose.  
ce qui a rendu Caton le plus confid  
Romains, que la fermeté de son an  
te uniformité de vie, dont il ne se d

Idem ep. 20. mais? *Nemo mutatum Catonem tota*  
*Republica vidit, eundem se in omni*  
*stitit.* Je vous en pourrois dire aut  
crate, & ce discours me meneroit fo  
je ne le terminois expressément, j  
par deux ou trois petits aphorismes  
viennent dans l'esprit, comme faill  
de la Morale, dont je vous viens d'e  
Que notre entendement devienne  
jours plus riche, si faire se peut par  
nouvelle acquisition, ne fût ce que p  
placer ce qui se perd d'un autre côté



; comme le même foin qui croit & tué  
 ritoire que Pline nomme *Cruftuminum*, Lib. 2,  
 n & nourrissant ailleurs. Et pour con-<sup>c. 25<sup>a</sup></sup>  
 on apprenés des Payens, quoiqu'on véuill-  
 ils n'aient eu aucune Vertu.Morale, que  
 i se fait par un motif de vanité; n'a rien  
 commandable, *qui virtutem suam publi-*  
*uit, non virtuti laborat, sed gloria*, dans  
 opre texte de Seneque. Il n'est donc  
 solument vrai, que leurs meilleures œu-  
 iussent toujourns corrompuës par un mau-  
 evain d'ambition. Et il faut démentir  
 ce qu'ils nous ont laissé par écrit, ou re-  
 oître, qu'ils se sont souvent portés à bien  
 parce que selon leur créance, aussi bien  
 elon la nôtre, Dieu aimoit les actions de  
 s, comme il étoit grand ennemi du vice.



de la chaleur à bien faire, que hors de l'effusion, & quoiqu'ils prennent de bonnes résolutions la nuit, & dans le secret de leur cœur, elles se glacent avec le jour, & ils portent jamais qu'avec froideur aux actions de vertu. Ce sont ordinairement les mêmes compagnies, qui causent ces refroidissemens au bien. Elles pervertissent leurs inclinations, sont en cela comme vents à l'égard de la Mer, qui quelquefois même toujours utile & agréable, si elle pénétroit à l'intérieur de la terre, & si elle étoit la bonne & les calmes en deffiance. Eloignez-vous de ces violentes & de ces fréquentations, si vous êtes sans inquiétude de votre ame, & de son salut.

Tenez pour assuré, qu'il n'y a point de bien, qui demeure sans récompense, ni de mal, sans punition. Celui qui pèche, le mérité; celui qui la mérite, l'attend; & celui qui l'attend, l'endure; *sceleris in scelere supplicabitur*. Croiez-vous, que votre malice comminées? elle les rend plus grandes & plus terribles? ce sont des taches sur un habit blanc. Ne pensez pas vous faire une bonne action, si vous ne la faites bien; *Estis* des Adverbes. La même chose qui est prise pour un crime, sera prise ailleurs pour un

Greg.  
Naz.

; comme le même foin qui croit & tue  
 ritoire que Pline nomme *Crusbuminum*, Lib. 2,  
 a & nourrissant ailleurs. Et pour con-<sup>6. 95</sup>  
 n apprenés des Payens, quoiqu'on véuill-  
 ils n'aient eu aucune Vertu Morale, que  
 se fait par un motif de vanité; n'a rien  
 commandable, *qui virtutem suam publi-*  
*ult, non virtuti laborat; sed gloria,* dans  
 propre texte de Seneque. Il n'est donc  
 solument vrai, que leurs meilleures œu-  
 ussent toujourns corrompuës par un mau-  
 vrain d'ambition. Et il faut démentir  
 e qu'ils nous ont laissé par écrit, ou re-  
 vître, qu'ils se sont souvent portés à bien  
 parce que selon leur créance, aussi bien  
 lon la nôtre, Dieu aimoit les actions de  
 ; comme il étoit grand ennemi du vice.



## D E S B R I N D E S.

L E T T R E LVI.

*M O N S I E U R,*

**J**avois bien ouï définir l'yvrognerie une alienation d'esprit volontaire, mais à ce que je puis voir par ce que vous me dites de vos Brindes, il s'en trouve encore d'autre, où l'on ne tombe que par force, & qui se peut nommer involontaire. Prenés garde cependant, qu'il n'y ait plus d'inhumanité à contraindre de la sorte ceux, qui n'ont nulle envie de boire, & qui par raison s'en devroient abstenir; qu'il n'y en auroit à leur ôter le verre de la main, & à les empêcher de se defalterer dans une très ardente soif. Vous avés beau prendre à garand toute l'Allemagne, & mettre même l'ancienne Philosophie Grecque & Romaine de votre côté; vous ne ferés jamais, que ce qui est absolument contre nature, soit tolerable; tant s'en faut,

qu'il mérite d'être estimé. Je sai bien, qu'on a dit proverbiallement, que la Vérite se trouvoit dans le vin, qui la fait sortir du plus secret de nôtre ame, avec la même faculté & facilité, dont on le tire jusqu'à la lie du fond du vaisseau. C'est ce que signifie le mot Espagnol *el vino anda sin calzas*. C'est encore pourquoi on l'a souvent nommé le miroir de nôtre interieur. Et quand on donnoit à ceux, qui avoient remporté la victoire aux combats de Bacchus un Trepie, ou pour mieux dire une tasse à trois pieds? Athenée nous apprend, que c'étoit en fai- *L. Deipn.* sant réflexion sur la propriété qu'a le vin, de nous rendre aussi véritables, que l'étoient ces personnes, qui prononçoient des Oracles, montés sur un Trepie. Mais quelques bonnes qualités, qu'ait le vin, comme il en a sans doute de très considerables sans celle-là, il ne s'ensuit pas, que nous devons approuver ses mauvais effets, ni que ses excès, qui font perdre le jugement, & qui mettent l'homme en pire état, que ne sont les bêtes brutes, puissent être tolerés. Je parle de la sorte, parce qu'elles ne se privent jamais de leur forme naturelle; là où ceux, à qui le vin ôte l'usage de la raison, devien-

*Diog.  
Laërt. in  
Plar.*

de meilleur remède contre un si vil  
qui rendit leur Roi Cléomene insensé  
point, que de faire considérer à leur  
gens les infames & ridicules actions  
bandonnoient leurs Ilotes ou esclaves  
qu'ils étoient yvres. Platon conse  
même à ceux, qui étoient tombés  
malheur, de se regarder dans un mi  
doutant point, que la honte, qu'ils  
de leur seule contenance, & de leur  
défigurée, ne leur donnât une extrê  
sion d'un tel desordre. Et je pense  
les Cornes, mises par les Peintres  
de Silene, n'avoient pas moins de r  
l'état furieux, où le Vin réduit ceu  
en prennent immoderement, qu'à l  
de boire dans des vases ou gobelets  
ne, dont on veut que les premiers  
se soient servis.

*Ramus*

Quoiqu'il en soit, Pittaque, qu

me d'écrit Diogene Laërce, ou pour quel-<sup>l. 2. Polit.</sup>  
 que autre Législateur du même nom, fut<sup>Arist.</sup>  
 loüé d'avoir établi une double peine aux cri-  
 mes qui se commettoient par des yvrognes.  
 Les Dames Romaines n'étoient pas moins<sup>Aull.</sup>  
 punies pour avoir bû du vin, que si elles<sup>Gell. l. 2.</sup>  
 eussent été convaincues d'adultere. Jamais<sup>C. 23.</sup>  
 les Carthaginois n'en voulurent permettre<sup>Arist. 1.</sup>  
 l'usage à leur Milice. Pythagore le defend<sup>Oecon.</sup>  
 à ses disciples dans Jamblique. Les Musul-<sup>C. 5.</sup>  
 mans s'en abstiennent dans toute l'étendue  
 de leur Religion. Diodore Sicilien inter-  
 prète l'aveuglement de cette Reine Lamia,<sup>Lib. 20.</sup>  
 qui mettoit ses yeux dans sa bourse, de son  
 ébriété, durant laquelle toutes les affaires  
 de son Roiaume alloient en confusion, parce  
 qu'elle n'en prenoit nulle connoissance. Il  
 n'étoit pas permis d'en mêler avec ce qu'on<sup>Athen.</sup>  
 sacrifioit autrefois au Soleil, pour témoigner<sup>l. 25.</sup>  
 l'averfion qu'en doit avoir celui, qui est pré-  
 posé au gouvernement de tout le Monde.  
 Et parmi les Allemans même il suffit, pour  
 faire casser un Contrat, de prouver, qu'on  
 l'a passé après avoir fait debauche de vin. En  
 vérité c'est un grand avantage d'être né dans<sup>Bodin. l.</sup>  
 un pais différent du leur à cet égard, ou<sup>3. de Rep.</sup>  
 d'un temperament qui éloigne de leurs mau-

vaises habitudes, comme l'ont ceux, que les Latins nomment *abstemios*. A peine que je ne dise qu'il vaudroit mieux ressembler aux personnes, qui ne boivent point du tout, que d'être engagé presque naturellement dans des mœurs si déraisonnables. Car vous sçavez ce qu'Apollonius, surnommé le Dycôle, rapporte d'un livre d'Aristote que nous avons perdu, & qui traitoit du vice dont nous parlons. L'on y lisoit, qu'un Grec d'Argos avoit passé toute sa vie non seulement sans boire, mais encore sans avoir soif, bien qu'il mangeât beaucoup de choses seches & salées. Le même ne fut pas seulement alteré en traversant ces grands Deserts d'Afrique, qui se trouvent avant que d'arriver au lieu où étoit le Temple de Jupiter Ammon, quoique dans tout le chemin il ne prit nulle nourriture qui eût la moindre humidité. L'on a crû, que ce ~~scavoir~~ *Abaris* Hyperboréen n'avoit jamais été vu ni boire, ni manger. Et quelqu'un assure dans Athenée qu'on observa durant trente jours d'été un Lasyrta Lasionius, qui sans s'abstenir des viandes les plus propres à donner de la soif, ne bûvoit en façon quelconque, & cependant ne laissoit pas de pisser

*Jambl. de  
vita Pyth.  
c. 28.*



me un autre homme. Je doute donc, *Lib. 2.*  
 ne seroit point plus à souhaiter d'être né *Deipn.*  
 me ces derniers, que d'avoir les inclina-  
 s depravées de ceux, qui mettent leur  
 certain bien à vuidier les bouteilles. Il  
 vrai que le vin passe pour le lait de Ve-  
 dans Aristophane. Le plaisir qui se ref-  
 , quand on éranche la soif, est tout au-  
 tant grand que celui qu'on prend en  
 tant la faim, à cause, qu'autant que  
 dernier est lent, le premier est subit, &  
 it sentir en un moment par toutes les  
 ies du corps, selon le raisonnement du  
 rius de Macrobe. Et je me souviens  
 ours de cet Espagnol, qui disoit à la  
 voisie, dont il ne se pouvoit sevrer,  
 que préjudice qu'elle fit à sa santé. *Yo*  
*er dono el mal que me hazes, por el bien*  
*me sabes.* Mais si en faut-il revenir là,  
 n'y a point de volupté, qui puisse justi-  
 un crime, ni de coutume, qui doive  
 rifier vos Raisons de table, & vos Brin-  
 , qu'on doit tenir avec Empedocle pour  
 contraintes tyranniques, & des perlecus-  
 s tout à fait insupportables. Aussi n'y  
 rien dans tout le superbe festin d'As-  
 us qui me plaise davantage, que la de-

*Ezher.*  
c. 1.

senſe qu'il fit, qu'on n'y violentât qui que ce fût à boire plus, qu'il ne voudroit: *N erat qui nolentes cogeret ad bibendum.* vous doutés, que la force ſoit ici un peu contre Nature, conſiderés, que de tous les animaux il n'y a que l'homme ſeul, qui boive ſans avoir ſoiſ.

*Macrob.*  
2. *Satur.*  
c. 2.

Ce n'eſt pas que je prétende vous rendre perdre abſolument les gaietés de la boisson ne chere, qui oblige à quelque choſe plus que l'ordinaire; ni que je veuille vous reduire aux termes de ceux, qui *libentia gratieque omnes conviviorum uti gnita ſunt.* Il n'y a que les Vauroux qui prennent naturellement leurs repas ſans boire, quoique nous aions dit d'Abriſ & de ſes ſemblables. Les ſectateurs même d'Hippocrate ſont contraints de boire, qu'il eſt utile quelquefois de boire un peu largement. L'Oracle avoit pu dire cela les Atheniens de rendre des honneurs divins à Bacchus Médecin.

*Lib. 3.*  
*Afr.*

3. *Eud.*  
c. 1. &

Encore aujourd'hui ceux qui habitent la Montagne de Beny en Afrique, adorent le Vin comme Dieu, ſi nous en croiſſons Jede Leon. Ariſtote reconnoit, qu'il ne

plit d'une douce esperance qui donne *probl.*  
 la générosité; *εὐελπίδας ποιεῖ:* d'où *sect. 3. qu.*  
 nt, qu'il remarque encore ailleurs, que *16. & sect.*  
 is les hommes de courage, ou peu *27. qu. 4.*  
 n faut, aiment fort ce breuvage, *vinosi*  
 t, *Φιλονοῖ.* Et bien que Charemon  
 tribuât les effets différens du Vin à sa  
 nplaisance, s'accommodant aux diverses  
 neurs de ceux, qui en prennent; si  
 ce que Salomon l'ordonne à ceux, qui  
 : l'esprit contristé, pour les réjouir:  
*te siceram merentibus, & vinum his qui Prov.*  
*aro sicut animo. Bibant & obliviscantur* *6. 31.*  
*statis suæ, & doloris sui non recordentur*  
*plius.* L'importance est de ne passer  
 qu'aux extrémités, & de considérer que  
 ui même, qui donne ce conseil, nous  
 ait fait peur un peu auparavant des  
 uvais effets de cette liqueur si l'on en  
*sc.* *Cui vœ? cuius patri vœ? cui rixæ? Cap. 23.*  
*foveæ? cui sine causa vulnera? cui sus-*  
*sis oculorum? nonne his qui commorantur*  
*ino, & student calicibus epotandis.* Il  
 it donc user de beaucoup de modera-  
 n; detester ces infames coutumes de  
 ire à toute outrance; & admirer com-  
 : une Prophetie, dont nous voions avec

Pour conclusion, permettes-moi  
le mot de *Sicera* dont s'est fer  
mon, je considère avec vous  
l'esprit humain s'est porté, nonob  
defavantage, à faire en sorte, qu  
même fût capable de nous enyv  
semble que rien ne nous plaise  
que la Nature l'a créé, *nihil h  
quemadmodum naturæ verum placet,*  
Pline l'a déjà observé sur un su  
approchant de celui-ci. Nous con  
jusqu'à la pureté des Elemens,  
faire servir à nos vices plutôt q  
plaisirs. Et si cet Ancien parloit  
nommer le Vin une Eau pourrie  
bois, nous pouvons dire qu'il n'y  
de putrefaction de cette même E  
tôt avec des grains, tantôt avec  
bes, ou des legumes, que nous  
tentée pour y chercher de nouve  
luptés. O que nous sommes i

Lib. 19.  
c. 4.

Jean

Il n'y a point de boisson non seulement plus naturelle, mais même plus euse que celle de l'Eau pure. Je ne veux point d'autre preuve que l'inction du sepulchre qui se voit au dedans d'Aazoad... Elle porte, qu'un gobelet d'eau y fut vendu dix mille ducats qui n'empêcha pas l'acheteur de mourir de soif, aussi bien que le vendeur.

Qu'on me dise, quel vin, quelle eau de vie, ou quel *Ros Solon* ont été jamais vendus à si haut prix?

Il n'y a-t-il point d'Ambrosie ni de *Ar* (puisque l'on doute, lequel des deux devoit) qui soit si favorableux que de

être si bien fraîche & bien claire lors qu'on en a besoin de soif. Mais voulés-vous savoir ce que c'est que l'habitude en matière de breuvage?

Garcilasso de la Vega vous apprendra, que ceux du Perou préférèrent les vins cette sorte de liqueur, qu'ils

font avec leur graine de çara. Et ce qui est beaucoup plus merveilleux, vous verrez dans l'excellente Relation nouvelle de l'Inde, que des gens de ce pays-là ne peuvent jamais s'accoutumer étant en Danemark, à boire du vin, non plus qu'à

*Athen. l.*

*2. deipn.*

*Hist. des*

*Incas l. 9.*

*6. 25.*

manger du pain, ou des viandes cuites; ne trouvant rien de si délicieux que d'avaler de l'huile à longs traits, & quelquefois de la graisse de Balene. Certes l'homme est un animal encore plus bizarre que Socrate ne se l'est imaginé.



---

Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

**OEUVRES**  
**DE FRANÇOIS**  
**DE LA MOTHE**  
**LE VAYER,**

CONSEILLER D'ETAT, &c.  
Nouvelle Edition revue & augmentée.

*Tome VI. Partie II.*



*avec Privilèges.*

---

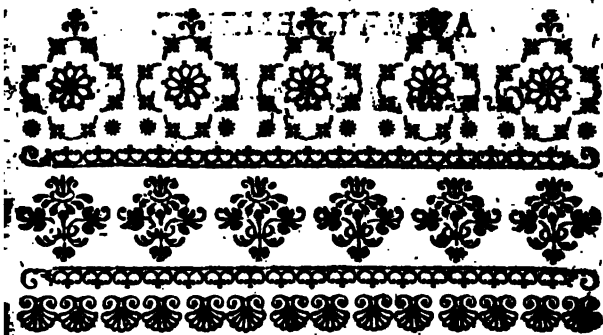
imprimé à Pforten,  
& se trouve à Dresde  
chez MICHEL GROELL.

---

MDCCLVIII.







## AVERTISSEMENT.



*Pour nous maintenir dans l'ordre, que nous nous sommes prescrits, nous commençons la seconde Partie de ce Volume par les lettres, dans lesquelles Monsieur le Vayer a donné le plus des Remarques sur la langue Françoise.*

## AVERTISSEMENT.

*Ces quatre lettres furent écrites à Monsieur Naudé, Bibliothécaire du Cardinal Marin, & ami intime de l'Auteur, à l'occasion des Remarques de Monsieur de Vaugelas sur la langue Françoise, qui par la suite sont devenues si célèbres. L'Auteur de la vie de Monsieur le Vayer, placée à la tête de cette Edition, a déjà allégué à la page 34. plusieurs motifs qui avoient aigri Monsieur le Vayer, qui étoit aussi bien que Monsieur de Vaugelas, Membre de l'Académie. A cela nous pouvons ajoûter, que dans la Préface de son livre, Monsieur de Vaugelas avoit pour ainsi dire affecté de critiquer le Traité de Monsieur le Vayer, qui a pour titre, Considérations sur l'Eloquence Françoise de ce Temps, & que nous avons donné dans la première Partie de cette Edition. Monsieur le Vayer ne s'étoit que trop déclaré dans ses ouvrages*

## AVERTISSEMENT.

que les recherches Grammaticales n'étoient  
nt son objet; qu'il s'occupoit plus de la matie-  
qu'il traitoit, que des expressions, & même  
tours de phrases figurés. D'ailleurs il étoit  
porté pour les richesses de sa langue; qu'il  
rchoit toujours à montrer, que rien n'y est  
nuisible, que l'abolissement des anciens mots ou  
s anciens phrases. Il ne nous seroit pas mal-  
de d'étaier sa façon de penser, si c'étoit ici le  
u de nous étendre sur les richesses de la langue  
ngloise, ou peut-être encore de la langue Rus-  
, qui ont de grands avantages, dèsqu'il est  
estion de traiter des arts & des sciences.

Toutes ces raisons, & peut-être d'autres  
core, engagèrent nôtre auteur à écrire ces  
atre lettres contre les Remarques de Vauge-  
s. Il est assez décidé, que toutes ces criti-

## AVERTISSEMENT.

*ques Grammaticales sont en elles mêmes d'une grande aridité, & pour l'ordinaire d'un ennui bien à charge à la plus grande partie des lecteurs. Et c'est sans doute, pour obvier à cet inconvenient, que nôtre auteur a inseré dans ces lettres nombre de reflexions solides, & mêmes amusantes, sur tout dans la dernière, qui peut véritablement servir de Supplement à son *Traité de l'Eloquence Françoise.**

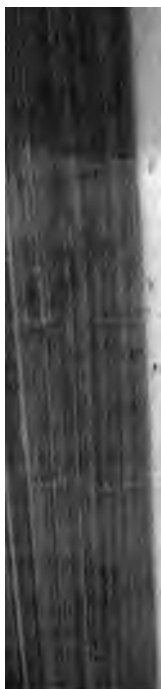
*Nous ne laisserons pas d'observer en passant, que malgré toutes les critiques, qui ont attaqué les Remarques de Vaugelas, il n'a pas laissé de se maintenir jusqu'ici dans un grand crédit; A bien des égards elles sont d'un grand poids, la plupart des auteurs encore de nos jours souvent s'étaient sur ces Remarques. Il est aussi très décidé, que depuis le tems de Mon-*

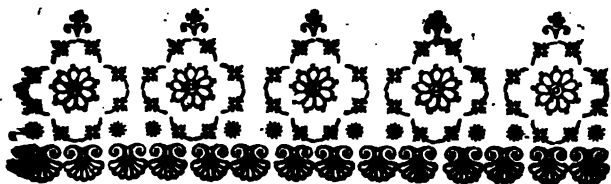
## AVERTISSEMENT.

*Or le Voyer le Style de la langue Françoise, je dirois presque le Genie de la Nation, est lement changé, que si Monsieur le Voyer venoit parmi nous, il ne reconnoitroit sûrement ni sa Langue, ni sa Patrie.*

*Les autres lettres qui suivent sont dans le même goût que celles que nous avons données dans la première Partie de ce Volume; elles roulent sur différens sujets de Philosophie & de Littérature.*







DES  
**NOUVELLES REMARQUES**  
SUR LA LANGUE  
FRANÇOISE.

LETTRE LVII.

*MONSIEUR,*

✠✠✠  
✠✠✠ J'ai vû le Livre des Remarques sur  
✠✠✠ nôtre Langue, dont vous voulés que  
je vous parle, le mérite de son Auteur ne  
m'ayant pas permis d'en négliger la lecture.  
Encore qu'on vous ait dit, qu'il y a bien des  
non-valeurs; & quoiqu'il ressemble en ef-  
fet à l'Egypte d'Homere, dont toutes les  
plantes ne sont pas de même bonté, tenés  
pour assuré néanmoins, qu'il contient de très  
belles observations, & qu'on en peut retirer

*Tome VL Paris. II.*

A

beaucoup de profit. Mais dispensés-moi, je vous supplie, de vous entretenir sur un sujet, pour lequel je commence à ressentir, je ne sçai quelle aversion. Mon ame se fait accroire, qu'il est tems de s'occuper plus serieusement, & qu'il y a de la honte à s'amuser encore à des questions de Grammaire. Certes Platon, tout éloquent qu'il est, ne laisse pas de declamer en plus d'un lieu contre le trop grand soin des mots, & l'excessive affectation du langage. *Si verborum*, dit-il dans son Politique, *curiositatem vitaverit, evades in senectute admodum sapientior.* Et dans son Theætetus, qui est le Dialogue de la Science, il declare, qu'une certaine negligence au choix des paroles a souvent bonne grace, tant s'en faut, qu'elle soit indigne d'un honnête homme: *Nominum & verborum facilitas, & non nimis accurata examinatio ut plurimum non est sordida & illiberalis, sed ejus potius contrarium: est autem nonnunquam etiam necessaria.* Je ne m'amuse pas à vous transcrire le Grec, que vous pouvés voir vous même. J'aime mieux vous ajouter, que Clément Alexandrin, qui rapporte ces deux passages de Platon au premier livre de ses Tapisseries, les trouve fort conformes au texte de l'Écriture Sainte. *Ne multum verseris*



*in verbis*, jugeant, que de contrevenir à ce précepte, c'est commettre la faute de ceux, qui ont plus de curiosité pour leurs habits, que pour leur propre personne, & qui ne se soucient pas tant d'avoir le corps net & à son aise, que d'être vêtus superbement & à la mode. Enfin, quand je me représente cette sévère sentence que Seneque a prononcée dans une de ses Epitres. *Turpis & ridicula res est elementarius senex*, mon esprit se revolte tellement contre toutes les loix de Donat & de Priscien, qu'en vérité ce me seroit une trop grande contrainte, d'y faire la moindre reflexion. J'avouë néanmoins que c'est prendre les choses un peu trop à la rigueur: Aussi serois-je très fâché de trouver à redire là dessus aux divertissemens des autres, quoique le mien ne s'y rencontre pas. Et j'honore d'ailleurs à un tel point celui, qui a pris la peine de nous donner ces belles Remarques, qu'il n'y a rien que je ne pense à son avantage, au même tems que je veux être si austere en mon propre fait. Trouvés bon que je le vous témoigne, en vous représentant en sa faveur, que ce grand Chancelier du Roi Theodoric ne dédaigna pas à l'âge de *Cassiod.* quatre-vint treize ans, comme il le confesse dans son Avant-propos, d'écrire le livre que

nous avons de lui, touchant l'Orthographe, sans parler de ceux, qu'il a faits de la Grammaire & de la Rhétorique. L'exemple de Socrate nous apprend aussi, qu'il n'y a point de tems si avancé dans la vie, auquel il ne soit bienseant de s'instruire des choses mêmes, qui semblent les plus legeres. Et si ce fameux Domteur de tant de monstres ne crût pas se faire tort de purger une étable de toutes ses ordures, peut-on blâmer celui, qui s'applique à mettre nôtre Langue dans la plus grande pureté dont elle est capable, & qui tâche d'en ôter tous les defauts, que le barbarisme ou le solécisme y ont introduits?

Ne vous imaginés donc pas, que la part que je puis prendre dans toutes ses censures me touche très sensiblement; ni que ce qu'il a couché en caracteres différens dans sa Préface, me donne le moindre ressentiment, qui lui puisse être préjudiciable. Tant s'en faut, j'ai été très aise qu'il se soit déchargé de ce qu'il avoit sur le cœur, & qui le devoit sans doute incommoder depuis un si long tems. Car vous savés bien, qu'il y a dix ans que le livre dont il rapporte les textes fut imprimé; & je m'étonne seulement que le mal, qu'il pouvoit faire, & qui demandoit, dit-il, un fort prompt remede, lui ait permis de nous

DES REM. SUR LA LANG. FR. 6

passer durant ce terme dans le peril. Mais comme son zèle pour le public est toujours oüiable, nonobstant ce retardement, il ne rouvera pas mauvais, que par un même notif je vous donne avis, qu'il ne faut pas prendre ses sentimens particuliers pour ceux l'une Compagnie, qui ne peut être jamais trop estimée. Je vous le dis sans flaterie, & vous proteste, que depuis son établissement, j'ai vû fort peu de personnes, qui en parlassent avec mépris, puisque rien ne l'évite aujourd'hui, qui ne fussent infiniment au dessous du mérite de ceux, qui la composent, pour ce qui touche le bel usage de nôtre Langue. Si les regles de cet Auteur venoient donc de si bonne part, je vous exhorterois à les respecter comme des Oracles, & pour moi je ferois gloire d'y déferer en me retrayant, encore que je ne crusse pas faire en cela une action héroïque comme il la nomme. J'ai bien appris de la Morale, qu'il y avoit quelque chose d'héroïque à surmonter les grandes passions, comme sont celles de la colere; mais pour ce qui touche une simple déférence en des choses légeres, telles que sont celles-ci, il me semble que cela s'appelle docilité, qui est une vertu dont les moindres enfans sont capables, & que je crois

n'avoir été mise que cette seule fois au rang des Héroïques. Quoiqu'il en soit, je ne veux pas dire, qu'une infinité de belles choses, qui se voient dans ces Remarques, ne viennent de ce lieu de respect dont nous parlons: mais je vous assure, qu'il n'est pas de même du reste où vous trouvés tant à redire, & que ce seroit une grande injustice, d'attribuer à tout un Corps des opinions singulieres, qui ne doivent être considérées que comme le sont celles des particuliers.

Après ce petit avis, je vous en donnerai deux ou trois autres (aucunement pour vous contenter) qui regardent principalement cette Préface, quoiqu'ils ne laissent pas d'être importans pour la lecture de tout l'Ouvrage. En premier lieu, elle accuse ces Messieurs dont elle se plaint, les nommant toujours de la sorte, d'avoir fort declamé contre la pureté du langage, & contre ses partisans; à quoi je me doute, qu'ils n'ont jamais pensé: pour le moins ne voit-on rien qui aille-là, ni dans le livre dont il cite les Textes en grosse lettre, ni dans tous ceux, dont j'ai pu prendre quelque connoissance. Comme ils ne parlent que du mérite de l'Eloquence, ils n'avoient garde d'être pour l'impureté des mots, ni pour celle des phrases, puisque

tout le monde fait qu'il n'y a rien qui lui soit  
 si contraire. Mais comment peut-on écrire,  
*que dans tous ces beaux raisonnemens qu'ils  
 font de la Langue, ils ne parlent jamais de  
 l'Usage? semblables à ceux, qui traiteroient  
 de l'Architecture sans parler du Niveau ni de  
 l'Equierre, ou de la Géometrie pratique, sans  
 dire un seul mot de la Regle ni du Compas.*  
 Vraiment c'est une chose étrange, qu'à l'ou-  
 verture du même livre, dont je viens de par-  
 ler, & qui semble être l'objet principal de  
 cette Préface, l'on ne manque jamais à ren-  
 contrer de quoi prouver la fausseté de cette  
 imputation, & qu'on la puisse même con-  
 vaincre de mauvaise foi, vû qu'un des ar-  
 ticles dont on se plaint, commence par ces  
 propres termes: *Il y a aussi la considération  
 du mauvais son, & du peu de satisfaction que  
 reçoit l'oreille, quand elle est touchée de quelque  
 mot que l'Usage n'a pas encore poli ni approu-  
 vé.* Je vous prie que je vous rapporte enco-  
 re ce que je trouve au feuillet précédent. *Il  
 faut que ceux, qui prétendent à l'Eloquence, fassent  
 leur première étude de la valeur des mots,  
 & de la pureté des diction, pour savoir celles,  
 dont ils se peuvent servir, & celles, qui doivent  
 être rejetées comme n'étant plus en usage. Car  
 c'est une des premières regles que donnent les*

*Maitres de cette profession, d'éviter comme un  
écueil toutes les paroles inusitées, & de les con-  
sidérer pour être de la nature des pièces de mon-  
noie, dont il ne se faut jamais charger, si elles  
n'ont cours, & que le peuple ne les reçoit.*  
Avec quel front ose-t-on dire après celui &  
assez d'autres endroits du même livre, que  
ces Messieurs qu'on prend si fort à parti, ne  
parlent jamais de l'Usage? Ils en publient  
l'importance dans leurs ouvrages. Ils tom-  
bent d'accord de toutes les définitions qu'en  
donne l'Auteur des Remarques. Ils con-  
dament le mauvais aussi rigoureusement  
qu'il se peut. Et ils conviennent encore avec  
lui sur ce point, que quand le bon est recon-  
nu, l'on ne sauroit mieux faire que de le sui-  
vre. Mais ils soutiennent, qu'il s'équivoque  
après cela: Qu'il prend le douteux & l'in-  
connu, ce sont ses termes, pour le bon, le  
déclaré, ou le véritable: Et qu'il n'y a rien  
de si contraire à ce dernier, que le jugement  
qu'il fait de beaucoup de paroles, & d'un  
grand nombre de façons de parler condan-  
nées par son livre, fût-il, comme il le dé-  
clare dans cette Préface, beaucoup plus sa-  
vant que lui.

Vous rirés, je crois, de lui voir refuser  
tous les Auteurs dont il s'est servi, & qui choi-

quent ses sentimens, par ces termes généraux, qu'ils ne disent rien moins que ce qu'on leur fait dire. Des réponses si indefinies ne s'emploient jamais qu'au défaut de raisons, qui satisfassent dans le particulier. Et quand il choisit entre tant de passages qu'il avoit à combattre, celui de Pomponius Marcellus, il montre assez ce qu'il pouvoit faire au reste. *Ces Messieurs*, dit-il, *en font leur épée & leur bouclier*. J'ai pris la peine de revoir l'endroit, où l'on a parlé de ce Marcellus, ce qui s'est fait tellement en passant au sujet de Tibere, que ç'a été sans y joindre la moindre réflexion, tant s'en faut, qu'on ait pris cela pour principal fondement. Il s'écrie qu'on a grand tort d'avoir écrit, que ce Grammairien s'étoit rendu extrêmement importun, & même ridicule, à force d'être exact observateur de la pureté de sa Langue; ajoutant, que Suetone ne l'a pas dit ainsi, & qu'il faut que par surprise, ou par negligence l'on se soit mépris de la sorte. Déjà pour ce qui est du ridicule, c'est lui même qui a le tort de s'en plaindre, puisqu'il a pris la peine d'étendre au long le procédé pedantesque de Marcellus, (car il le nomme de la façon) avouant que Cassius Severus eut raison de s'en moquer. Et quant à l'importunité qui accom-

De ill. gr. 9. 22.  
 paignoit la trop exacte observation des regles  
 & de la pureté de sa Langue, voici le propre  
 texte de Suetone lors qu'il commence à par-  
 ler de lui: *Marcus Pomponius Marcellus ser-*  
*monis Latini exactor molestissimus.* Il n'en  
 faut pas davantage pour faire reconnoître la  
 valeur de cette instance, qui nie une chose  
 si claire, & qui va toute à prouver que Mar-  
 cellus n'étoit pas un ridicule observateur des  
 loix Grammaticales, parce que c'étoit un vrai  
 Pedant. Pour moi je vous confesse, que je  
 n'entens rien à de telles negatives, ni à cette  
 sorte de raisonnement.

Ce n'est pas que je ne veuille respecter au  
 double, comme j'y suis obligé, une person-  
 ne, qui a eu assez de courtoisie pour dire,  
 qu'elle faisoit profession de nous honorer.  
 Mais encore n'est-il pas juste d'abandonner  
 sans repartie des sentimens, qu'on croit ra-  
 sonnables, à cause qu'ils n'agrément pas à tout  
 le monde, & qu'ils heurtent des maximes  
 prises de si longue main, qu'on ne les peut  
 abandonner. C'est le fondement ordinaire  
 de toutes les animosités, qui paroissent dans  
 nos disputes. Il nous fâche de quitter quand  
 nous devenons vieux, la mauvaise doctrine  
 de nos jeunes années. *Quod quisque pueri-*  
*peram in juventute didicit, in senectute conser-*



*non vult.* Et nous sommes si sensibles de ce côté-là, que nous contestons jusqu'à l'extrémité pour une syllabe, si nous sommes accoutumés depuis un long-tems à la prononcer. Il me seroit fort aisé d'appliquer cela au sujet de cette Lettre, & de vous montrer par le menu, avec combien d'injustice l'on s'opiniâtre à condamner, ou à faire valoir des termes indifférens, par une pure prévention d'esprit. Mais je vous ai déjà déclaré la résolution du mien, à mépriser les choses, qui sont si peu de son goût. Et puis, il n'y auroit point d'apparence, de mettre à l'examen les phrases ni les dictions, dont traite cette Préface, puisqu'elles sont plus particulièrement considérées dans le corps de l'ouvrage, où je vous ai dit que je ne voulois point toucher.

Il vaut mieux, que j'emploie ce qui me reste de papier, à combattre le dangereux Aphorisme, qu'on a glissé vers le milieu de la pièce pour le faire passer avec le reste; *Qu'il ne faut qu'un mauvais mot pour décrier un Prédicateur, un Avocat, un Ecrivain, & qu'il est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement.* Pour moi je tiens ce discours pour un aussi grand blasphème dans la matière dont il est question, qu'on-en puis-

se jamais prononcer. Car pour ce qui concerne ces trois professions différentes, il faudroit, que la réputation d'un Prédicateur, d'un Avocat, ou d'un Ecrivain fût bien mal fondée, pour être si tôt & si facilement renversée par un seul mot, que chacun d'eux croit sans doute très bon, puisqu'il l'écrit ou le profere, mais qui n'agrée peut-être pas à une oreille trop delicate, ni à un Lecteur scrupuleux. A la fin l'on voudra qu'un Prédicateur prenne garde de plus près aux loix de la Rhétorique, qu'à celles du Decalogue, & qu'un Avocat songe davantage aux regles du Despautere, qu'aux Constitutions de Tribonien. En tout cas, je maintiens, que la plus mauvaise diction, qui puisse apparemment être employée, ne doit jamais causer un mauvais effet, & qu'elle ne le peut aussi qu'envers des personnes très injustes. Il y a même lieu de soutenir que jamais homme n'a mis la main à la plume, ni parlé en public, dont la renommée n'eut été bien tôt diffamée, si cette maxime avoit tant soit peu de vérité. Mais pour ce qui concerne le raisonnement, qu'on veut rendre de moindre considération que les simples paroles, c'est ce que je vous prie de rejeter bien loin de votre esprit, quelque prétexte qu'on prend

pour l'y imprimer. Et qui sont les personnes, dont il faille faire quelque état, si elles s'apperçoivent plutôt d'un mauvais mot que d'un mauvais raisonnement, & si elles s'arrêtent plutôt au premier qu'au second? Tenons pour une vérité inébranlable, que c'est de la bonne pensée que doit venir le prix à une pièce d'Eloquence, qui n'a rien sans elle de recommandable, *pectus est quod nos disertus facit, & vis mentis*. Mercure n'a nul pouvoir sans l'aide de Minerve. La plus grande pureté de langage est insipide, & ressemble, si elle n'est accompagnée du bon sens, à un bouillon d'eau claire, qui ne nourrit point. Et quand Saluste a dit de Catilina, qu'il avoit assez d'éloquence, mais fort peu de jugement, *huic eloquentiæ satis, sapientiæ parum*, il n'a parlé que d'une fausse Eloquence, dont on ne doit jamais faire la moindre estime. C'est pourquoi Cicéron a posé pour *In Orat.* un fondement certain, que sans la Philosophie l'on ne peut être véritablement éloquent: *Positum fit in primis, sine Philosophia non posse effici quem quærimus eloquentem*. Et *In Bruto*. dans un autre endroit il maintient, que la source de l'éloquence ne se doit chercher que dans l'étude des belles Lettres, nommant cette même Philosophie, la mere de toutes

Lib. 12.  
Inf. c. 2.

Proem.  
l. 8.

les bonnes actions, *matrem benefactorum, beneque dictorum*. Quintilien n'a pas été d'une opinion différente. Il remarque après ce grand Homme qu'il appelle toujours son Maître, que ceux, qui enseignoient autrefois à bien parler, étoient les mêmes, qui apprenoient à bien penser. Et il proteste, qu'il s'opposera toute sa vie à de certains gens, qui sans se soucier beaucoup des choses, qui importent le plus, & de la matiere du discours, qui doit faire le capital, vieillissent dans une vaine recherche de termes choisis. Afin que vous ne pensiez pas que je vous impose, voici son texte: *Resistam iis qui omissa rerum, qui nervi sunt in causis, diligentia, quodam inani circa voces studio senescunt*. En vérité l'agréable élocution est à priser, mais non pas jusqu'à un tel point, que nous la rendions plus importante que le raisonnement. Aaron, qui étoit fort disert représente la première, l'autre ressemble à Moïse: & Dieu semble avoir décidé le mérite des deux par ces paroles, *ille erit tibi vice Oratoris, tu vero ei vice Dei*. Je ne doute point que celui même, qui avance la proposition, dont nous nous plaignons, ne tombe d'accord de tous les avantages que nous donnons au dernier, puisqu'il avouë, qu'il n'y a

point de comparaison de l'un à l'autre. Mais cependant il est très dangereux ici de laisser établir des maximes, qui vont à faire négliger ce qui est le plus important: outre que nous pouvons dire, qu'elles ne sont pas véritables. Il ne faut pas souffrir, qu'on donne en quelque façon que ce soit le premier lieu aux choses inférieures & subordonnées, ni qu'on mette le serviteur dans la place du Maire, ou qu'on prenne, comme disoit cet Arrien, Melanthe & Polydore pour Penelope. Nous voyons tous les jours des Auteurs, qui ont d'autant plus mal, qu'ils écrivent bien & volontiers, parce qu'ils ne s'amusent qu'à des bagatelles, où l'on peut dire, qu'ils emploient & consomment de trop nobles matériaux. Combien s'imprime-t-il de livres semblables à ces fruits de cire, qui ne sont bons, nonobstant leur artifice, qu'à tromper la vue? Et ce que dit gentiment l'Espagnol, n'est-il pas tout évident, qu'on se donne assez souvent bien de la peine à mettre *necedades en almivar*, ou pour le dire avec moins de grace en François, à dévoter des sottises bien confites. Brisons là, je vous supplie, & vous souvenés que ces généralités, où je me laisse quelquefois emporter, ne doivent offenser qui que ce soit, parce qu'elles ne regardent personne dans le particulier.

## SUR LE MEME SUI

## LETTRE LVIII.

*MONSIEUR,*

Quoique vous aiez tort de me  
 comme vous faites, j'userai  
 de complaisance qu'il me sera possible  
 vû que vous ne m'obligés pas à ten  
 long tems la main à la plume, que c  
 longueur d'une Lettre assez étendue  
 ra souffrir. S'il falloit satisfaire à tou  
 demandes sur ces belles Remarques,  
 verrois réduit au travail d'un aussi g  
 lume pour le moins qu'est le leur.  
 vous suffise, que je me ferai une e  
 violence, afin de vous rendre content,  
 guères de choses plus à contre-cour  
 contestation; sur tout quand elle di  
 avec des personnes de mérite, & qu'  
 nore comme je fais celle, que je croi  
 fenfer ici par des sentimens assez diffé  
 siens. Car après tout, quelque équ  
 que nous soions, il arrive peu que ne

putions sans ressentiment, & sans une secrète émotion mal propre à conserver les amitiés. Je pense qu'on en peut rendre cette raison physique & morale tout ensemble, que comme la communication est grande entre le jugement & la volonté, & leur liaison très étroite, il est aussi presque impossible, que ceux, qui pensent diversément des choses, & qui ont des opinions contraires, soient bien unis d'inclinations, & se rendent autant de bons offices, qu'ils feroient sans cela. C'est une honte néanmoins que nous soions si peu raisonnables, & une grande foiblesse d'esprit, de ne pouvoir souffrir la moindre contradiction sans en venir pour le moins aux mauvaises paroles. *Sit ista in Græcorum Cic. 2. levitate perversitas, qui maledictis insectantur de Fin. eos a quibus de veritate dissentiunt.* J'espère de me tenir tellement éloigné d'un si infame procédé, qu'on ne me pourra rien imputer, qui en approche, me contentant de vous remarquer simplement ce qui me semble le moins recevable en lisant ces Remarques, dont il est question. Ce sera sans y observer d'autre ordre, que celui du livre, qui les contient, si tant est qu'il en ait, puisque l'Auteur a déclaré qu'il n'en vouloit point garder, & sans me donner plus de peine que de re-

passer feuille à feuille sur les endroits où j'ai mis une petite marque en faisant ma première lecture.

Page 6. Je m'étonne qu'il condanne *Cypre*, son grand Auteur Coeffeteau n'ayant point écrit ce mot autrement, comme on peut le voir au neuvième chapitre du troisième livre de son Florus traduit. Il est vrai, qu'on dit communément de la poudre de *Chypre*; mais dans un discours d'Histoire, ou de Géographie, il est peut être bien à propos d'écrire *Cypre*, qui est plus correct, & que je serois très fâché de condamner en ces lieux-là.

P. 31. Il veut que *superbe* soit toujours adjectif, & jamais substantif, pour dire l'Orgueil. Pourquoi cela? puisqu'outre les Prédicateurs, & une infinité de gens qui disent *la Superbe*, comme il l'avouë, on lui peut coter un très grand nombre de bons Auteurs qui l'écrivent. Il n'a pas donc l'Usage pour lui. Et s'il suffit de faire le scrupuleux, un autre protestera qu'il ne veut pas dire *la colere* ni *le chagrin*, parce qu'ils sont quelquefois adjectifs, *un homme colere*, *un homme chagrin*. C'est la beauté de toutes les Langues d'avoir des noms de cette nature, & ils sont souvent très nécessaires pour diversifier.



Il condanne dans la même page *bref & en somme*, comme vieux; ce qui est si peu vrai, que nous n'avons point de termes, qui soient ni plus dans la bouche de ceux, qui parlent bien, ni plus employés par ceux, qui écrivent le mieux. Il en a dit autant de *quasi*, dans la page 24. le nommant bas; mais parce qu'il s'en est comme retracté au même lieu en faveur de cette façon de parler, *il n'arrive quasi jamais*, qu'il trouve bonne, je ne m'y suis pas voulu arrêter.

P. 33. Voici une de ses plus grandes erreurs, de blâmer ce qu'il appelle transposition de Pronoms, *le, la, les*, ce qui ne l'est point, & si sa règle étoit vraie, qui condanne *je le vous promets*, & substitué *je vous le promets*; il faudroit dire nécessairement *je lui le dirai*, & non pas *je le lui dirai*, encore que le premier ne vaille rien. On dit indifféremment *je le vous dirai*, & *je vous le dirai*. Toutes les Langues ont cette variété de locution pour ornement, & c'est une pure fantaisie de le vouloir ôter à la nôtre. Aussi ne peut-il nier, que ceux qu'il louë si haut, & qui véritablement ont le plus mérité de notre Langue, ne combattent son précepte dans toutes leurs œuvres. Il n'a donc pas encore ici l'Usage pour lui ni beaucoup moins la

raison, & l'analogie des autres Langues. Je lui soutiendrai bien plus, qu'il est souvent nécessaire de faire ce qu'il défend, & son propre exemple, *vous le vous figurez*, n'a rien de mauvais, nos meilleurs Auteurs joignent ou séparent les deux *vous* fort ordinairement avec beaucoup de grace. J'ai trouvé depuis à la page 376. qu'il a presque changé d'avis, & pris heureusement le nôtre.

P. 35. De condamner *tant plus*, parce que *plus* tout seul suffit en plusieurs endroits, c'est une dangereuse rigueur, qui va à la ruine de notre Langue. Le *tant* augmente quelquefois la signification de *plus*, outre qu'il peut servir à la perfection d'une période. C'est à tort, qu'il se veut prévaloir ici de l'Usage.

P. même. Je serois bien fâché de condamner absolument, comme il fait, cette façon de parler *cent mille écus valant*; & de fait on dit en la tournant, il avoit bien de meubles, ou en meubles, *valant cent mille écus*, & non pas *vaillant*. Mais quand on parle de toute la richesse d'un homme, on dit *son vaillant*, & jamais *son valant*.

P. 37. Toute cette remarque de *ni*, qu'il appelle curieuse, est purement chimerique, & n'a jamais été observée. Dieu garde un généreux Ecrivain de songer à cela lors qu'il

veut exprimer une bonne pensée. *Quidam Lib. 10. diligentium putant facere sibi scribendi difficultatem*, dit fort bien Quintilien.

P. 42. Il avouë que *voire même* est nécessaire, qu'il est ordinaire, & qu'il ne le condamne point aux autres, se réservant seulement de n'en pas user. Cela lui est permis. Cependant les derniers livres des plus éloquens hommes de ce siècle l'emploient fort à propos. Ils ne le font pas, à cause que *Et même* est un peu plus foible, à ce qu'il dit, mais c'est qu'on doit diversifier, & que cette particule *Et* se trouvant trop proche, devant, ou derriere, il s'en faut quelquefois abstenir.

P. 43. Il eût bien fait de ne parler point de cette extravagante opinion de Malherbe.

P. 45. Je ne sai qui est ce célèbre Ecrivain qu'il blâme d'avoir mis *là où* dans son dernier ouvrage, encore que je m'en doute. Mais je sai bien que c'est avec injustice, le terme étant fort bon, & d'une agréable variété, pour ne pas dire toujours *au lieu que*. Je veux répondre ici une fois pour toute à l'autorité de son M. Coeffeteau, que c'est une fort mauvaise raison pour condamner *là où*, de dire qu'il ne s'en sert jamais. Peut-être n'a-t-il jamais pensé à l'éviter. Quand ainsi seroit néanmoins, je n'en vois pas la conse-

quence. Ce Prélat avoit beaucoup de  
 te, il a été un des plus suivis Prédicateurs  
 son tems, & sa plume s'est trouvée au  
 mieux taillées qui fussent alors. Si  
 pourtant les scrupules qu'on lui attribue  
 n'en est pas plus à estimer. Et l'on  
 dire, cela présupposé, qu'il eût mie  
 d'être plus exact aux choses d'importa  
 de négliger celles-ci, qui sont peut-être  
 se, parce qu'elles lui occupoient trop l  
 de quelques bévuës ou méprises, qui l  
 vent être reprochées. Il eût bien  
 valu qu'il n'eût pas fait de la ville Cor  
 un Capitaine Corfinius, qui ne fut j  
 comme cela lui est arrivé au dix-hu  
 chapitre du troisième livre de son Flor  
 qu'au vintième chapitre suivant il n'e  
 traduit ces mots, *sine missione, sans au*  
*le congé de leur Capitaine, qui veulent*  
 en ce lieu-là, jusqu'à la mort, & sans  
 dre aucune grace. Mais laissons les  
 parmi les Oliviers sans troubler leur  
 ni la suite de nôtre entreprise.

P. 47. Il abandonne ici injustement  
 herbe pour suivre Coeffeteau. C'est  
 moquerie de préférer *parce que ou*  
*que l'un à l'autre.* Ils n'ont nul av

que selon les lieux où l'on s'en sert, hors de cette considération ils sont indifférens.

P. 51. J'ai pitié de lui voir condanner une façon de parler des élégantes de nôtre Langue, où *qui* est repeté plusieurs fois. Celle qu'il lui préfere est bonne, mais elle n'est pas meilleure.

P. 54. Il aime mieux dire *le plus grand vice à quoi il est sujet*, que *le plus grand vice, auquel il est sujet*, ce dernier néanmoins est plus naturel. Son autre exemple. *Les tremblemens de terre à quoi ce país est sujet*, ne vaut rien du tout, que peut-être dans la Savoie d'où il est, fort sujette à de tels accidens. Il faut dire, *Les tremblemens de terre auxquels ce país est sujet*.

P. 55. Sa regle de *qui* & *quoi* est bonne en quelque chose, & fausse en d'autres. Car on ne dit pas mieux, *voilà un cheval à qui je jois la vie*, que *c'est un cheval de qui j'ai reconnu les defauts*. Tous deux sont bons. *Le cheval avec quoi*, qui lui sonne bien aux oreilles, en offense d'autres, qui trouvent mieux *lit*, *le cheval avec lequel*.

P. 57. Solliciter un malade est du bas usage quant à l'action, mais non pas quant à la diction; comme il le prétend.

P. même. *Longuement*, dit-il, étoit fort bon à la Cour il y a vint ans, mais on n'oseroit plus s'en servir dans le beau langage. Il y a des lieux où il est préférable à *long tems*, comme dans cet exemple, *L'on observa même tems qu'ils s'étoient longuement promenés ensemble.* L'on en pourroit rapporter mille semblables.

P. 70. Où est-il allé chercher *Pythagore* dont l'on n'a jamais oïi parler? Pythagore ne suffisoit-il pas avec les autres?

P. 85. *Les pieds & la tête nus*, est mieux dit, que *les pieds & la tête nuë*, contre son sentiment; si l'on veut exprimer la nudité de toutes les deux parties; à quoi je ne pense pas qu'il ait pris garde.

P. 88. Il use de cette phrase, *si c'étoient nous, qui eussions fait cela*, assurant, que tout le monde parle ainsi. Je lui soutiens qu'il faut dire, *si c'étoit nous, qui eussions fait cela*: soit que l'usage favorise quelquefois & non pas souvent comme il dit, le solécisme; soit que le *si c'étoit* ne se conjugue pas là, non plus qu'en assez d'autres locutions, comme *si c'étoit qu'il fût beau, si c'étoit que vous me l'eussiez ordonné.*

P. 101. Il est admirable de condamner presque une façon de parler, en disant qu'il

ne s'en voudroit servir que rarement, encore qu'il tombe d'accord, que tous nos meilleurs Auteurs s'en servent, par cette belle raison, qu'elle choque beaucoup d'oreilles délicates. Et qui sont ces oreilles délicates, qu'il faille tant considérer, puisque ce ne sont pas celles de nos meilleurs Auteurs?

P. 113. *Germanicus a égale sa vertu, & son honneur n'a jamais eu de pareil*, il appelle cela une construction louche, qu'il n'a jamais remarquée en M. Coeffeteau. Si elle l'étoit, ce seroit à cause du pronom *son*, non pas pour ce qu'il y considère. En vérité il n'y a que ses yeux qu'elle puisse blesser. Et quand je considère cette censure, aussi bien que celle de la page suivante, où il ne peut souffrir qu'on dise *lors de son élection*, pour *quand il fut élu*, avec ce grand nombre d'autres corrections semblables dont il a usé, je ne saurois m'empêcher de m'écrier,

*O proceres! censure opus est, an haru- Juven.  
spice nobis? sus. 2.*

P. 117. *C'est un importun duquel j'ai bien eu de la peine à me defaire*, il improuve cela, & veut qu'on mette *dont*, au lieu de *duquel*. L'une & l'autre façon de s'expliquer est bonne, & je craindrois d'être importun, si je voulois que l'une fût meilleure que l'autre.

P. 119. Il n'aura ni les sains ni les malades pour lui, quand il soutient que *se médéciner* est un mauvais mot.

P. 123. C'est pourtant à la Cour où l'on chante, & où l'on danse *des mieux*. Il feroit croire que l'on n'y parle pas de même, si son observation étoit vraie. Mais je vois des premiers de ce pais-là qui n'en tombent pas d'accord.

P. 124. Il parle fort bien de Henri Quatre, & toute cette section est véritable: mais j'eusse voulu y ajouter, qu'en parlant de nôtre Roi Charles le Sage, il faut dire Charles Cinq, & non pas Charles Quint; comme tout au contraire si nous voulons parler de l'Empereur, il faut écrire & prononcer Charles Quint; car ce feroit alors mal dit Charles Cinq, si l'on n'ajouôit *du nom*, mais l'on dit toujours l'Empereur Charles Quint.

P. 138. Je ne sai qui est cet excellent Avocat, mais il aura bien de la peine à gagner sa cause, quand il veut qu'on dise *quelque que puisse être*. S'il y a une cacophonie à éviter dans nôtre Langue, c'est celle-là.

P. 140. Pourquoi ne dira-t-on pas si bien, *le malheureux qu'il étoit*, que, *le malheureux qu'il est*. Il trouve bon celui-ci, il improuve le premier.



P. 149. Il donne conseil à ceux, qui veulent écrire poliment, de s'abstenir du mot *possible*, adverbial, pour *peut-être*. Je lui soutiens que toute la Cour le dit, & que nos meilleurs Ecrivains l'emploient. D'ailleurs, il se trouve des lieux où *possible* est mieux placé, même dans le plus haut stile, que *peut-être*; soit pour éviter le mauvais son dans une répétition de plusieurs mots qui auroient la même cadence ou terminaison, soit pour s'éloigner de *peut*, ou *être* qui seroient trop proches; soit encore pour rendre la période plus juste, ou mieux arondie, ce qui se présente fort souvent.

P. 152. Le *proceder* à l'infinitif se dit à l'exemple des Grecs, les Latins n'ayant pas cette construction. Il est autant dans le bel usage, que le *procedé*. L'un & l'autre se prononcent de même, ce qui trompe souvent ceux, qui condamnent le premier. Pourquoi ôterions-nous de nos livres une si noble façon de s'exprimer?

P. 171. Il approuve sur l'autorité de Malherbe *jamaïs plus*, qui certes ne vaut guères que proche des lieux où l'on dit *mai plus*.

P. 177. Cet article a beaucoup de bonnes règles, mais il se trompe en cet exemple, *le commerce l'a rendu puissante*, en parlant d'une

ville; car il faut dire nécessairement, à cause de *l'a*, *le commerce l'a rendue puissante*. Son exemple de Malherbe dans la page qui suit ne vaut rien non plus; car *la desobéissance s'est trouvé montée*, ou *trouvée montée*, ne se disent point tous deux, il faut écrire, *la desobéissance s'est trouvée avoir monté*.

P. 186. Je trouve beaucoup de personnes qui ne peuvent souffrir qu'il condanne si déterminément cette phrase, *sa vigueur alloit diminuant de jour en jour*, qui est dans la bouche de tout le monde.

P. 219. Il eût donné une meilleure règle pour les synonymes, s'il eût dit, que quand l'un ne signifie pas plus que l'autre, il s'en faut abstenir; parce que s'ils ne sont alors tout à fait vicieux, il y a peu à redire. Mais que quand le dernier est plus significatif, ou qu'il sert à rectifier un sens équivoque du premier, ils sont fort bons, & demandent le pluriel en suite.

P. 220. *Ai-je fait quelque chose que vous n'aiez fait ou faite?* sont tous deux bons.

P. 221. C'est une pure imagination de dire, que *taxer* pour nôter, & même pour accuser, n'est plus reçu aujourd'hui dans le beau langage; & l'équivoque du Palais où l'on dit *taxer des dépens, des frais, des épices*,

qu'on veut, qui l'ait rendu mauvais, est une chose ridicule.

P. même. *Supplier.* C'est ici un des mots, dont il s'est souvenu dans sa Préface, où il le condamne, aussi bien qu'ici, à l'égard de Dieu. Je ne sai, qui sont ceux, dont il parle, qui dans la traduction des livres anciens l'ont employé en parlant des Dieux du Paganisme, mais je ne voudrois pas alors condamner ce mot, sans voir comment ils l'auroient couché. Il est certain, qu'on ne dit jamais aller supplier Dieu, & qu'un pere dit toujours à ses enfans, allés prier Dieu. Cela ne prouve pas pourtant que le mot de *supplier* soit impropre, quand on parle à Dieu. Car on dit aussi correctement que pieusement en s'adressant à lui: *Mon Dieu je vous supplie, d'avoir pitié de mon ame, &c.* A faute d'avoir fait cette distinction, l'Auteur des Remarques a declamé à tort dans sa Préface contre ceux, qui s'étoient plaints, qu'on bannissoit ce terme à l'égard de la Divinité, mais qui n'ont jamais ni dit ni pensé, que ce fut bien parler de dire, supplier Dieu, pour, prier Dieu. Voici leur propre texte. *Si nous en croions ces Messieurs, Dieu ne sera plus supplié, il faut qu'il se contente d'être pitié, puisque le mot de supplier est impropre à son égard.* Vous

jugés bien si cette plainte n'étoit pas juste, & si elle n'a pas été très mal interprétée. En effet la priere où l'on dit, *Mon Dieu je vous supplie*, &c. témoigne bien plus d'ardeur, que celle qui n'emploie que le mot de prier.

P. 224. Les Courtisans, & hommes & femmes (c'est ainsi qu'il parle) qui, pour avoir rencontré dans un livre l'adverbe *à présent*, en ont soudain quitté la lecture; comme faisant par là un mauvais jugement du langage de l'Auteur, se sont plus fait de tort qu'à lui, & je le trouve fort heureux de n'avoir point eu de Lecteurs si peu raisonnables. En vérité il faut avoir le gout fort depravé, pour trouver *à présent*, vicieux. C'est à peu près la même chose de *partant*, dont il conseille qu'on s'abstienne dans la page suivante 225. Il extermine *d'abondant* avec la même rigueur, p. 230. & *mêmement* p. 244.

P. 249. Je ne sai qui est ce célèbre Auteur, qui a écrit *gagner la bonne grace de peuple*, mais il est repris par une raison fort puerile.

P. 250. On dit *guavir* & *guerir*; & le premier n'est pas mauvais comme il paraît. *Guerir* est plus effeminé, & d'enfant de Paris qui change l'*n* en *e*.

P. 251. *Je ne vais pas à l'encontre de cela,* ne peut être condamné avec équité en ce moderne & excellent Ecrivain, que je ne condanis point. Et cette autre phrase, *fut fait mourir*, n'est pas mauvaise non plus comme l'on la croit.

P. 256. Il se trompe, l'on dit aussi bien *ouvrir la poste*, que *la courre*.

P. 298. Je ne crois pas comme lui, que *chez les Etrangers* soit mauvais.

P. 305. Il se trompe dans l'exemple qu'il donne, où *ce furent* n'est pas si bon que *furent* sans la particule *ce*.

P. 307. *Ce que* ne se résout point par *si*, comme il le dit, dans ses exemples mêmes, l'on répond à *id*, & à *quod*, Latins, & n'est point vieux, mais élégant.

P. 309. *Vous me ferés ce bien*, & *vous ne ferés le bien*, sont également bons. C'est une fantaisie de croire que le dernier soit plus doux & plus régulier que l'autre.

P. 319. *Je ne serai jamais ingrat en vôtre endroit*, n'est pas moins du beau langage, que *je ne serai jamais ingrat envers vous*, contre le jugement qu'il en fait.

P. 320. Les trois fournitures de sel sont semblables, & c'est se moquer de nommer la

derniere meilleure, & plus élégante. Il y a autant de sel spirituel en l'une qu'en l'autre.

P. 349. Il préfère *dit*, à *dise*. Messieurs nos Maitres, pour parler avec lui, ne feront pas de son avis. Presque tous leurs livres portent *dise* au singulier, *disent* au pluriel, & jamais *dient*. Le composé *médire* a ses tems qui favorisent leur opinion.

P. même. *Bailler* pour *donner* ne doit pas être méprisé, il est nécessaire pour diversifier; outre qu'il est en usage.

P. 359. Il se trompe, il faut écrire *quelques riches qu'ils soient*, & non pas *quelque sans s*. C'est la même chose à l'adjectif qu'au substantif.

P. 364. Je ne voudrois pas bannir de notre Langue *notamment*, comme il fait, & il me semble, qu'il vaut bien *nommément*, qu'il lui substitué.

P. 370. Il veut, qu'on dise *prévit*, & non *prévît*, celui-ci néanmoins est plus en usage.

P. 373. A quoi pense-t-il de flétrir cette façon de parler, *il est courroucé contre moi*, en disant qu'on en use rarement? Le figuré n'ôte rien ici au propre.

P. 378. Tout cet article est contre l'usage, aussi bien que contre la raison. Il n'est pas

pas vrai, comme il l'assure, que tous ceux, qui sont savans en nôtre Langue, condamnent cette phrase qu'il propose, *tous ses honneurs, toutes ses richesses, & toute sa vertu s'évanouirent.* Il veut qu'on mette *s'évanouit* au singulier, ce qui seroit un parfait solécisme, à cause que les pluriels, *honneurs & richesses*, demeureroient sans régime & sans construction. L'oreille & l'esprit sont si fort blessés quand on entend, *tous ses honneurs, toutes ses richesses, & toute sa vertu s'évanouit*, qu'en vérité je n'ai trouvé pas un homme de métier d'écrire & de bien parler, qui n'ait rejeté cette élocution. Mais on ne s'est pas avoïré mal plaisant, qui a appliqué toute sa règle sur l'autorité des formes qui ont été consultées là dessus, & qui sont venues de son avis. Sans doute qu'elles seroient alors dans le dégoût ordinaire à cause de leur Sexe. S'il eût retardé sept ou huit jours à leur proposer sa question, il les eût trouvées d'un tout autre sentiment. En tout cas, c'est toujours, que par les propres principes, & qu'elles n'étoient pas alors de la même partie de la Cour, qui sur le sujet de la définition qu'il en donne, ont été siége; il n'y a point d'apparence de les avoir jugés en dernier ressort de ce sentiment.

me pardonneront, s'il leur plait, cette petite saillie, qui ne diminuë rien du respect, que je leur ai toujours porté, & vous m'excusés de même, si je remets le reste à une autre fois, pour donner un repos à ma main, que vos yeux feront sans doute bien aises de prendre.



## SUR LE MEME SUIET.

### L E T T R E L I X.

*M O N S I E U R,*

**J**e fais pour m'acquiter de ce que je vous ai promis, la chose du monde qui est le plus contre mon genie, lors qu'entre tant de belles Remarques, & de curieuses Observations, je vous choisis celles, où je pense qu'on peut trouver à redire; comme si je tirois quelque Aubifoin & quelque Pavot sauvage du milieu d'une très fertile moisson. La figure d'Apollon, portant les Graces dans sa main droite, & son arc avec ses fleches dans la gauche, comme beaucoup plus enclin à faire du bien, qu'à nuire, apprenoit



aux hommes d'étude, qui en faisoient autrefois leur Dieu, qu'ils devoient bien plus volontiers louer que reprendre, & publier le mérite des belles choses, que censurer les autres. Mais puisque les mêmes considérations, qui m'ont fait commencer ces petites notes, m'obligent à les continuer, je veux vous tenir parole, & reprendre le livre, que j'avois laissé, au même lieu où je trouve le feuillet plié.

P. 382. Celui, qui est ici nommé un de nos meilleurs Ecrivains, & que je ne connois point, est repris d'une façon de parler qui n'est pas une faute, encore que l'autre phrase, qu'il préfère soit peut-être la meilleure. Il ne faut pas, pour faire une règle, condamner comme absolument mauvais, ce que nous trouvons, qui peut être mieux dit autrement.

P. 383. Si le mot *accoutumance* exprime mieux & uniquement (il parle ainsi) ce qu'il signifie, pourquoi le condamne-t-il, en disant qu'il commence à vieillir; On nie qu'il soit hors d'usage, comme il dit; non plus que *d'avanture* qui suit.

P. 384. On ne risque rien, comme il pense, en disant *le peu d'affection qu'il m'a témoignée*, quoiqu'on dise fort bien *témoigné*.

P. 385. Lisez la règle qu'on propose & comprenez, si vous pouvez, par quel sens l'on condamne cette élocution, *il est blessé d'un coup de flèche, qui étoit empoisonné*. Et où a-t-il appris ce beau principe de Grammaire, que l'article indéfini ne reçoit jamais après soi le pronom relatif? Et quand même seroit aussi réelle, qu'elle est imaginaire, que deviendront ses propres Applications, qui portent que l'usage va souvent contre les règles; & que ce sont des choses différentes quelquefois de parler bien & de parler Grammaticalement, *aliud Latine Grammaticè loqui*. Y a-t-il quelque chose de s'expliquer dans notre Langue, qui se prononce plus naturellement ou plus correctement que celle-là, & toutes celles qui ressemblent dans la contrariété qu'elles ont à sa règle, contre laquelle il pèche même en cent endroits; Celle qui suit la page 386. reçoit d'autres exceptions du vocatif, & l'on dira fort bien, *il est blessé par amour, qui est un dangereux Malade*.

P. 388. *Au surplus n'est pas du bel usage si nous l'en croions, bien qu'un excellent usage vain qu'on peut imiter en tout le reste, mais pas de difficulté de s'en servir dans ses dernières usages.* C'est une chose étrange,

homme qui peut être imité en tout le reste, mérite condamnation pour si peu de chose, & qu'il se soit mépris en cela seulement. Il observe que dès le tems du Cardinal du Perron *au surplus* étoit tenu mauvais là où *au demeurant* a cet avantage qu'alors il étoit bon, n'y ayant que quinze ou seize ans qu'on commence à le mettre, au rang des termes barbares (c'est ainsi qu'il parle.) Admirés une si précise supputation chronologique, qui n'empêche pas pourtant que ces termes n'aient toujours été employés, & ne le soient encore tous les jours très élégamment.

P. 392. Je ne trouve pas étrange, que ce soit un de nos meilleurs écrivains qui ait dit *avoir à la rencontre*, car il n'est pas mauvais, & c'est à tort qu'on le reprend.

P. 393. L'usage & contre tout ce qu'il dit du *mutuel*, & du *reciproque*.

P. 397. Il approuve cette phrase, *pour s'empêcher d'être suivi*, que je ne blâme pas, mais que beaucoup de personnes veulent éviter. L'autre, qu'il trouve bonne avec raison, *laissant sa mere avec sa femme & ses enfans prisonniers*, n'est pas une faute dans la Grammaire, comme il croit, parce que la préposition *avec* n'a pas toujours l'effet qu'il

dit, joignant au contraire, & entassant diverses choses pour faire une pluralité.

P. 403. Il y en a qui trouvent plus à redire que moi dans la façon dont il conduit *proïesse*.

P. 404. Il ne faut point éviter, quoiqu'il dise, le mot *d'esclavage*, qui est aussi noble que sa signification est misérable. Il est bien mieux fait de croire cet homme très éloquent, qui le trouvoit bon.

P. même. *Aviser* pour *appercevoir* est bas, dit-il, & de la lie du peuple. Les Princes & les Princesses néanmoins le disent tous les jours, & il s'écrit de même.

P. 408. Il se trompe, après avoir fait de fort bonnes observations. On dit très bien, *il ne le peut pas faire, & il ne pouvoit pas mieux faire*, de sorte qu'ôtant *pas*, il ne reste rien d'incomparablement meilleur comme il le prétend.

P. 413. *Seraphin* n'a point d'*m*, en Latin non plus qu'en François, témoin son génitif, & les autres cas tant du singulier que du pluriel. Quand il y a une *m*, il est Hébraïque & indeclinable parmi nous. Il a raison de condamner *viol*, pour *violement*, mais c'est sans besoin: car comme il ne se dit point, je

peut-être pas qu'il puisse montrer, que jamais personne l'ait employé.

P. 434. Sa remarque sur *courir sus*, n'est pas bonne. L'on dit fort bien, *il ne faut pas leur courir sus*.

P. 435. Il couché *de façon que*, qui est très bon, en fort mauvaise compagnie, pour le faire rebuter; *ma questo non va con l'insalata*.

P. 442. *Vouloir*, pour *volonté*, est encore aussi bon & en prose & en vers, qu'il fut jamais.

P. 446. Il se trompe, l'on dit *furie de combat*, aussi bien que *furie*? & la *furie de mal* se dit aussi.

P. 449. *Fortuné* pour malheureux, n'est pas bas, mais beaucoup de personnes le tiennent mauvais en cette signification, & qu'il faut dire *infortuné*.

P. même. *Et si*, pour *Et de plus*, est en usage, & aussi bon qu'il fut jamais.

P. 451. *Les Gestes*, qu'il ne peut souffrir, ont toujours été un très beau mot, & qui signifie autant tout seul, que hautes ou grandes, & héroïques actions, comme quand je dis, les gestes d'Alexandre le Grand: Si je ne disois, que les actions d'Alexandre le Grand, cela ne signifieroit presque rien, &

se pourroit entendre de ses moindres actions aussi bien que des plus relevées.

P. 458. Je suis de son avis, qu'on a tort de reprendre l'expression du Tacite François, qui est très bonne. Cela montre combien il y a de mauvais Critiques, & de donner une juste appréhension de censurer mal à propos.

P. 460. Cette regle touchant le verbe *avoir* doit être mise au rang des autres, que nous avons vuës, qui regardent les transcriptions. Il veut que tout soit uniforme, & la variété est celle qui agréé le plus. *S'il en* encore été malade, vaut bien, *s'il eût été* encore malade, quoiqu'il veuille dire.

P. 463. Pourquoi bannit-il *futur* de prose? On y dit fort bien, les races futures, les assemblées futures, & autres semblables.

P. 465. On ne dira jamais que très noble en parlant d'une Princesse, elle vient *incognito*, ce qu'il approuve. On dira, elle vient ou passe comme inconnue. Et si l'on veut se servir alors du terme Italien de même qu'on fait en parlant d'un homme, il faut former une phrase, & dire, elle veut passer *à l'incognito*, comme l'on dit *à l'improvise*.

P. 479. Ce célèbre Ecrivain, qui m'est connu, souffre une injuste censure, cette

*entreprise lui est veüffie, est auffi bien dit que  
cette entreprise lui a veüffi.*

P. 484. Il laiffe aux Notaires *préalable, &  
préalablement*. Mais que dites-vous de l'aver-  
tion d'un grand Prince, (qu'à mon avis vous  
ne connoiffés pas non plus, que moi) qui  
n'entendoit jamais dire l'un ou l'autre de ces  
deux mots, fans froncer le sourcil? Que  
devoit-il faire en voiant les Ennemis?

P. 485. Peu de personnes tomberont  
d'accord de ses subtilités sur *beaucoup*, parce  
que *gens ou personnes* font toujours souf-  
tendues. Et la regle quand il fuit ou précé-  
de un adjectif, n'a rien de réel, ni qui foit  
de l'usage; de forte que ce n'est pas mer-  
veille qu'un célèbre Auteur l'ait violée.

P. 486. Ce qu'il dit ici du barbarisme est  
bien pensé, mais il l'applique mal. Il fem-  
ble qu'il ne l'ait couché que pour triompher  
de la phrase, *lever les yeux vers le Ciel*, qu'il  
attribue dans sa Préface à ces Messieurs, dont  
il s'est plaint si hautement. Il la répète en-  
core dans la page 569. la mettant comme  
ici au rang des barbarismes, tant il a crü,  
qu'elle étoit propre à son dessein. Cepen-  
dant il se trouvera bien loin de son compte.  
Car je lui soutiens, que comme il ne sauroit  
montrer, que ces Messieurs aient jamais en-

**plôté** cette élocution dans tous les livres qu'ils ont écrits, parce que l'occasion ne s'en est pas présentée, aussi avoient-ils raison de se plaindre, qu'on la voulût absolument condamner. En effet il y a des lieux, où elle peut être placée, & servir grandement à l'expression. Par exemple, si je veux décrire ce qui arrive à une personne qui revient d'une defaillance, je dirai fort bien *que revenant un peu ses esprits elle commença à lever petit à petit ses yeux vers le Ciel*. Cela explique beaucoup mieux la langueur de cette personne au retour de la syncope, que si je disois simplement, qu'elle leva les yeux au Ciel par une action momentanée, au lieu que *ce vers le Ciel* témoigne qu'elle ne les pouvoit pas porter encore jusques là, & que sa débilité l'obligeoit à les arrêter en chemin. Ce n'est donc pas ici un barbarisme tel que l'Auteur des Remarques l'a dit trois fois. Je sai bien, que ç'a toujours été avec grande civilité. Il fait profession d'honorer ces Messieurs dans sa Préface. Et dans cette page, c'est un de nos meilleurs Ecrivains, qui a commis ce barbarisme. Peut-on mieux donner un soufflet en disant *Ave* ?

P. 459. de faux chiffre. Il faut que je mette ici de mon côté les femmes & les



Courtisans, qu'il reprend. Prenons pour cela l'exemple qu'il donne & condamne tout ensemble. *J'ai parlé à un tel de votre affaire, il s'y portera avec affection. Celle que vous m'avez fait paroître ces jours passés, &c.* Je dis, que le commencement de la seconde période par *Celle*, est fort naïf, & aussi bon, qu'aux choses matérielles & personnelles où il l'approuve. N'avouë-t-il pas lui-même dans la page 487. qui suit, que la naïveté est une des plus grandes perfections du stile?

P. 468. On dit *cette affaire lui a bien succédé, & lui est bien succédée*, & l'usage y est tel, que c'est se moquer d'y trouver à redire.

P. 469. La faute qu'il dit avoir trouvée dans les œuvres d'un bon Ecrivain, est une élégance fort utile, & qui sert à l'expression; *le quoique*, après *bien que*, dans l'exemple qu'il propose, me semble nécessaire pour exprimer plus fortement, outre qu'il a une grace particulière.

P. 486. Il donne un avantage au verbe *faire*, qu'il n'a pas même dans les phrases qu'il propose: *Je n'écris plus tant que j'écrivois autrefois*, vaut bien, *je n'écris plus tant que je faisois autrefois*. Cela est égal pour le moins, si la répétition d'*écrivais* n'est quel-

quelquefois meilleure, comme il arrive, quand on s'est déjà servi du mot *faire*.

P. 490. Tout au contraire de ce qu'il dit, aux synonymes comme *sage* & *avisé*, il ne faut point repeter la particule *si*, vû même que le dernier, qui est *avisé*, signifie moins que le premier. Or il semble, qu'en repétant, *si vous êtes si sage* & *si avisé*, l'on veuille faire passer *si avisé* pour quelque chose de plus que *si sage*, ce qui est ridicule, & s'appelle en Latin *nugari*. Je tiens donc, que si l'on met ces synonymes, ou autres semblables, pour accommoder une periode, à quoi il faut être fort réservé, le meilleur sera de les mettre sans la particule *si*, afin qu'on ne pense pas qu'on ait dessein de peser ou faire fort sur le dernier.

P. 512. *Arondelle, hirondelle, herondelle*. Le dernier, dit-il, vaut le mieux; *hirondelle* est le meilleur après, & par conséquent *arondelle* est le pire. J'admire cette gradation de bonté, & cet examen à la balance de Raffineur. *Arondelle* est le vrai mot François, témoin nos vieux livres, qui disoient *Arondes*, comme l'on fait en Normandie. Le pais Latin a préféré *hirondelle* à cause de *hirundo*. Et *Eronnelle* est du franc *Basnois*, qui change toujours l'*a* en *e*, *servi* pour

*mairri*, comme il l'observe fort bien, *Madame* pour *Madame*. Cela n'empêche pas pourtant, que si *Eronnelle* est plus en usage que les autres, l'on ne doive s'en servir, puisqu'on a bien préféré *Mademoiselle* à *Madamoiselle*, qui ne se dit plus. Mais vous étiez il me semble dans une grande compagnie, où l'on trouva sur cette remarque, qu'on avoit choisi & pris le pire. Il est certain que le peuple dit à Paris la ruë de l'*Eronnelle*.

P. 514. Un de nos plus célèbres Ecrivains dont il parle, qui tend des pièges à ceux, qui se proposent de l'imiter, & que je ne pense pas connoître, ne fait point de faute comme il dit, en plaçant quelquefois les gérondifs *étant* & *aiant* devant le substantif. Il y a souvent de l'élégance en cela. *Aiant ce bon homme fait tout son possible*, ou, *étant le bien fait de cette nature*, qui sont ses exemples choisis pour décréditer cette façon de parler, seront de très bonnes locutions selon le lieu où l'on s'en servira, quoiqu'il lise, qu'elles ne sont plus en usage que chez les Notaires.

P. 519. *Cela dit*, se prononce & s'écrit aussi bien que *cela fait*, qu'il approuve. Je ne pense pas m'être jamais servi de l'un, ni de l'autre. Mais puisqu'il reconnoit que plu-

scieurs l'écrivent, & particulièrement la plupart de ceux qui font des Romans, qu'on n'accuse pas de négliger la pureté du langage, il a dû croire qu'ils ne le mettoient pas sans usage.

P. 520. Prenés garde qu'il avouë, que la plupart du monde dit *ses pere & mere*, ce qui est vrai. Car les plus renommés Prédicateurs, & les plus diferts Avocats parlent souvent ainsi. Et cependant aiant reconnu cet usage, il soutient, que c'est une des plus mauvaises façons de parler, qu'il y ait en toute nôtre Langue, parce qu'elle ne s'accommode pas à sa regle, qui est d'ailleurs fort bonne. Et que deviendront ces belles maximes qu'il établit dans la page 395. *qu'il faut écrire comme on parle?* & dans la page 375. *que le plus bel usage est celui, qui va contre les regles?* Il n'a pas pris garde que la phrase *ses pere & mere*, s'emploie où l'on diroit autrement *ses parens* & où l'on veut unir les deux Auteurs de nôtre être sans les considérer séparément, ce qui est significatif & élégant, comme, *il a mal traité ses pere & mere; ses pere & mere sont morts,* & cette autre phrase, qu'il met au rang des barbarismes dans la page 570. *les pere & mere sont obligés.* Certes il a tort; c'est

une propriété de nôtre Langue, qu'il faut conserver.

P. 526. Le mot de *gracieux* ne lui semble pas bon, encore, dit-il, qu'un de nos plus célèbres Ecrivains s'en soit servi. En vérité il y a des endroits, où il ne sonne pas bien, mais c'est quand on le dit exprès pour rire, & avec un ton de la voix, qui fait voir l'intention qu'on en a. Mais pourquoi ne dira-t-on pas bien, *vous trouverés un homme le plus gracieux du monde, & le plus civil, ou tout au contraire, un homme très mal gracieux?* Il fait néanmoins bas ce dernier, & dit qu'il n'a pas d'emploi dans le stile noble.

P. même. Il ne devoit pas tant craindre, qu'on imite ce célèbre Ecrivain, qui a mis *par sus tout j'admire*, car il n'a point failli. Cette façon de parler n'est point vieille, & je ne sai où l'on peut trouver là de *l'archaïsme*, n'y aiant que de la delicatesse, On dit *par sus tout*, changeant l'*r* en *s*. De sorte que si *sur tout* est bon, *par sus tout* l'est aussi, & par regle & par usage. L'amollissement d'une lettre ne change pas la nature du mot.

P. 537. On dit très bien *au passage*, de même qu'*au pas des Thermopyles*.

P. 539. Contre la maxime, *séant*, se dit fort bien des habits, comme, *un si court*

*monteau n'est pas sçant à un homme de sa sorte.*  
C'est être ingénieux à se faire de la peine & à se tromper, d'établir des regles sans fondement.

P. 542. *Entaché* lui semble extrêmement bas. Je prie Dieu, qu'il le réleve, car il est très significatif, & comme il l'avouë, dans la bouche presque de tout le monde. Ainsi voilà presque tout le monde dans une extrême bassesse.

P. 543. Il trouve *fraper sur la cuisse* beaucoup plus élégant & plus François que *fraper la cuisse*. Je le crois par la raison qu'il tait, que *fraper la cuisse* se dit d'un coup donné pour faire mal, & *fraper sur la cuisse* est un terme d'amourettes.

P. 544. Il doute si *froidir* est bon. Je ne sai qui l'en pourroit assurer?

P. 548. J'ignore celui dont il parle, seulement suis-je assuré, que ce n'est pas de moi. Mais je ne trouve rien à dire en cette façon d'écrire qu'il reprend: *Je ne saurois oublier, Monseigneur, cet heureux séjour.* Il est vrai qu'il a oublié à enfermer *Monseigneur*, entre deux virgules, comme il faut toujours faire.

P. 549. On ne doit pas commencer par *Votre Majesté, Sire.* Mais dans la suite du discours on le peut fort bien mettre; & c'est le même

même de *Votre Altesse, Monseigneur, &c.*  
 Pourquoi faire des regles, qui sont sans raison & sans usage, ou plutôt, qui combattent l'une & l'autre.

P. 559. Il se retracte sans sujet d'avoir parlé bassement. Considérés je vous prie le malheur de s'arrêter à ce qui ne le mérite pas. Cependant qu'il s'est amusé à faire cette vaine retractation, il pouvoit nous dire de très bonnes choses comme il fait ailleurs, & selon qu'il en est très capable.

P. même, ligne dernière. Il censure injustement un qu'il nomme excellent Auteur. Ses substantifs sont trop ambitieux, de vouloir toujours marcher avec un si grand train, & d'être si fort sur le point d'honneur.

P. 570. Il couche bien hardiment des phrases au rang des barbares, qui n'en ont pas le moindre air. Ce n'est pas être barbare d'écrire, *je suis obligé de faire & dire tout ce que je pourrai*, ni, *se vanger sur l'un & l'autre*, p. 571. ni, *supplier avec des larmes*, p. 572. Car on parlera très bien en ces termes, *il le supplioit avec des larmes qui eussent attendri le cœur d'un Barbare*; & le barbarisme seroit plutôt à mettre *avec l'armes sans des*, comme néanmoins il le veut.

P. 580. Il appelle vicieuses beaucoup de transpositions qui sont bonnes, & souvent nécessaires, prenez la peine de les considérer.

P. 583. Il nomme de même mauvaise structure, ce qui ne l'est point, & qu'un Auteur a mis exprès pour diversifier, vous prendrés plaisir à lui en voir faire l'anatomie. Mais quand il accuse le même Auteur de n'avoir pas écrit nettement de la sorte, *en cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir* : je pense que vous vous trouverez surpris d'une telle censure. Il dit qu'il y a trop de mots pour un seul verbe, & appelle cela *arenam sine calce*. Voilà une riche application du mot de Caligule? & c'est bien entendre ce qu'il vouloit dire? Cet Empereur, ennemi de la gloire de tous les hommes savans, imputoit à Seneque par jalousie, que ses pensées étoient tellement détachées & sans liaison dans ses écrits, qu'il les avoit seulement approchées les unes des autres, les faisant même souvent combattre par des sentences breves & opposées. Il prit sujet là dessus d'user de cette façon de parler, & d'employer la comparaison du sable mal lié, dont tout le monde s'est moqué, parce qu'elle étoit très mal appliquée contre un



Philosophe, qui se trouvoit déjà dans la grande réputation, & qui s'étoit servi d'un stile fort convenable à sa profession. Mais accordons à l'Auteur des Remarques, que les Verbes soient de la chaux, & les autres parties de l'oraison du sable, (quoique cela ne convienne nullement avec le texte de Suetone, ni avec le stile de Senèque tout rempli de Verbes comme extrêmement concis) où est le défaut de chaux dans la période que nous venons de voir, qui est si courte, qu'il n'a pû la reprendre sans en faire une trois fois plus longue, cimentée par un seul verbe? Vous savés ce qu'on pourroit dire là dessus de celles de Demosthène & de Cicéron, les premiers Architectes que nous aions en cette sorte de bâtimens. Ils en font de dix & douze lignes qui n'ont qu'un verbe à la fin. Si est-ce qu'on ne leur a jamais reproché, que leur sable fût sans chaux; comme personne aussi n'a pris, ni pû prendre ces termes de la sorte. Pour revenir à la correction, j'aime mieux, qu'un autre lui donne le nom qu'elle mérite que moi, n'ignorant pas, comment un plus hardi que je ne veux être l'appelleroit. Le Censeur parle dans sa Préface de la bile de ces Messieurs. Jugés si la sienne n'étoit pas ici bien émûe contre eux? aussi

a-t-elle eu le tems de se recuire durant dix ans.

P. 593. Cette fin me plait extrêmement, où après tant de regles qu'il a données, sur-quoi l'on peut soutenir, que ni lui ni un autre n'a jamais bien écrit en nôtre Langue, ni n'écrira à l'avenir, il ne laisse pas de prononcer hautement *pour la gloire de la France, qu'elle n'a point encore porté tant d'hommes, qui aient écrit purement & nettement, qu'elle en fournit aujourd'hui, en toute sorte de stiles.* Et comment se peut faire cela, si nos meilleurs Auteurs, & nos plus célèbres 'Ecrivains ont commis tous les solécismes & tous les barbarismes qu'il leur impute?

Me voici donc arrivé, comme vous voiez, au bout d'une assez longue carriere. Je vous supplie de croire, que sans le desir de vous complaire, & de vous donner à connoître, que ces nouvelles Remarques ne sont fondées que sur des sentimens particuliers, je n'y aurois jamais apporté de contredit. Elles ne laissent pas d'être d'ailleurs de très grand prix. Leur stile est excellent dans le genre didactique. Elles contiennent mille belles regles sur nôtre Langue, dont je tâcherai de faire mon profit. Et je tiens, que leur Auteur est un des hommes de ce tems, qui a eu

é plus de soin de toutes les graces de nôtre langue, ne trouvant à reprendre en lui que l'excès, & le scrupule, comme en ceux qui ont tant d'ardeur pour une Maitresse, qu'ils passent de l'amour à la jalousie. Mais encore n'étoit-il pas juste de laisser établir sans lire mot de certaines maximes, qui vont à la destruction de nôtre langage. Vous avez vu le nombre prodigieux de dictions & de phrases qu'il veut abolir. Jamais les Renards de Sanfon ne mirent tant de désolation dans la moisson des Philistins, que ces Remarques sont capables d'en causer parmi tout ce que nous avons d'œuvres d'éloquence. Et à laisser aller les choses de la sorte, nous tomberions bien-tôt dans la disgrâce, dont Senèque s'est plaint, où il commence une de ses Epitres de la sorte; *Quanta verborum nobis Ep. 59. paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quam odierno die intellexi.* Quintilien a fait depuis la même plainte en ces termes, *iniqui judices 3. Inst. adversus nos sumus, ideoque paupertate sermo-<sup>6.</sup> 3. nis laboramus.* Cependant il n'y a point de comparaison entre l'abondance de leur Langue, & l'indigence de la nôtre, qui ne possède presque autre chose que ce qu'elle emprunte de la Latine. Que l'Auteur des Remarques nous pardonne donc une si juste

*Apoc. c. 9.  
v. 11.* appréhension, & qu'il se souviene, s'il lui  
plait, que le nom de cet Ange de l'abyrne si  
redouté, de ce Roi des Sauterelles de l'Apo-  
calypse, est celui d'Abaddon en Hebreu,  
d'Appollyon en Grec, & d'Exterminateur en  
Francois. Cela veut dire, qu'il n'y a rien  
de plus odieux que d'abolir & de détruire.  
J'aurois beaucoup de choses à vous ajoûter,  
mais ma plume érenée, & le lieu où vous  
voies que le papier me manque, m'obligent  
à finir.



## SUR LE MEME SUIET.

## L E T T R E L X.

MONSIEUR,

**C**e que j'eusse pû vous dire la dernière  
fois, & que vous desirés encore savoir,  
regarde beaucoup de très bonnes maximes,  
que l'Auteur des nouvelles Remarques a don-  
nées en divers lieux de son livre, quoi qu'il  
n'y ait rien de plus contraire au but princi-  
pal de son ouvrage, qui est de condanner ir-  
rémissiblement jusqu'à la moindre syllabe,

qui choque tant soit peu les regles Grammaticales, qu'il établit. Certes ce n'est pas une grande merveille, que celui contredise les autres, qui se contredit lui-même, & qui confesse, qu'il ne sauroit observer les loix qu'il veut faire garder avec tant de rigueur.

Je vous ai déjà fait considérer par ma dernière Lettre sur les pages 385. & 520. comme ses censures ne pouvoient subsister, s'il est vrai, selon qu'il l'établit, qu'on soit obligé d'écrire de même qu'on parle, & qu'il y ait fort à dire entre parler bien & parler Grammaticalement, & que le bel usage soit p. 195.  
celui qui va contre les regles. p. 263.

Il dit fort bien au sujet du mot *depuis*, p. 376.  
p. 174. que l'équivoque qu'il peut faire à cause qu'il est tantôt préposition, & tantôt adverbe, se peut ôter par une seule virgule, & par la construction entière d'une période, qui fait connoître ce qu'il est. Cependant une bonne partie de ses corrections s'évanouissent par là, & avec ce seul canon, ou cette seule regle, l'on rectifie tout ce qu'il a crû être de travers.

Nous lisons dans la page 396. que c'est la richesse de nôtre Langue de pouvoir dire une même chose de deux façons. Je n'en veux pas davantage pour défendre à pro-

pos cent choses, qu'il n'a pas trouvées à son goût.

Il a souvent répété ce qui se lit plus précisément dans la page 424. qu'il n'y a jamais de mauvais son, quand l'oreille y est accoutumée. Doute-t-il que celles de tant de bons Auteurs & d'excellens Ecrivains qu'il a repris, ne fussent satisfaites des termes, qui ne le contentent pas?

Il a très judicieusement écrit dans la page 472. du second chiffre, qu'il y a des phrases qui ne veulent pas être éphychées, ni prises au pied de la lettre, *quæ non aurificis statent, sed quadam populari trutina examinantur*, comme parle Ciceron. Et néanmoins il pèse tout au trébuchet du Raffineur, dont je me souviens de lui avoir déjà fait reproche.

p. 347.

Il confesse, que la naïveté est une des plus grandes perfections du stile. Comment la pourroit-il faire, qu'un stile fût naïf dans la gêne où il le met, & parmi tant de contraintes qu'il lui donne?

Je veux vous faire voir, comme c'est en ceci, qu'il se contrarie le plus, & que ce qu'il dit lui-même de l'usage, renverse toutes ses maximes, & ne laisse subsister pas un des censures que nous avons improuvées. Il declare dans la page 470. que l'Usage est

le maître des Langues vivantes, que lors qu'on n'en est point en doute, & que tout le monde en demeure d'accord. Il avoit déjà écrit dans la page 454. que de mettre quelque chose en question, c'est une preuve infallible que l'Usage ne l'a pas décidé. Et il ajoute selon cette même doctrine page 554. que toutes les fois qu'on doute d'un mot, c'est un signe infallible qu'on doute de l'Usage. Or il ne peut pas dire que tant de grands Auteurs & de célèbres Écrivains qu'il reprend, ne lui disputent l'Usage, & que chacun d'eux ne croie connoître le bon, & celui de la belle Cour aussi bien que lui. De sorte, que de les vouloir battre de l'Usage, & de prétendre gain de cause de ce côté là, c'est tomber dans le vicieux *Diallele*, & avoir recours à une perpétuelle petition de principe. On lui objectera toujours, qu'il prend l'Usage douteux, pour le déclaré, selon les divisions de sa Préface, & par ce moien il sera contraint de se battre en vain dans le cercle, dont la Logique veut que nous nous éloignons si soigneusement. En effet il est quelquefois si peu dans l'Usage pour lequel il émeut de si fortes contestations, qu'on lui soutient, qu'il n'y a plus que lui en France, qui donne du Monsieur à Malherbe, ni qui

parle avec plus de cérémonie de Coeffeteau que d'Amiot. Ce ne sera donc pas l'Usage qui lui pourra donner de l'avantage, puisqu'on en doute, que chacun prétend l'avoir, qu'on traite d'une langue vivante, & qu'il n'est question que de même Usage sur lequel on ne se peut accorder.

La chose de toutes, dont nous sommes le moins d'accord ensemble, c'est que son livre soit plus savant que lui, qui l'a fait, & qu'il faille plutôt suivre ce que prescrivent ses Remarques, que la façon dont il écrit. Sa modestie ne nous doit pas imposer là dessus, & pour vous faire comprendre, que je ne le dis pas sans sujet, considérons une ou deux des corrections de son *Errata*. Dans la page 343. ligne 18. il avoit mis après le verbe *tromper*, *on le peut être encore*, &c. par une fort bonne façon de parler. Il veut qu'on la corrige sans besoin, & qu'on lise, *on peut être encore trompé*, ce qui est indubitablement moins bien, à cause d'une ennuyeuse répétition du mot, *tromper*, comme toute personne accoutumée à écrire, & qui a bonne oreille en tombera d'accord. Voici une autre correction aussi mal fondée, sur ce que la page 461. ligne 5. portoit ces mots, *la toile, dont les Matelots se servent*,



*pour recevoir le vent qui pousse leurs vaisseaux.* Il ordonne qu'on ôte *recevoir*, & qu'on mette *prendre* en sa place, sur ce prétexte sans doute, qu'on dit ordinairement sur la mer *prendre le vent*. Cependant la conséquence qu'il tire de cela n'est pas bonne, parce qu'on peut fort bien dire, là & ailleurs, *recevoir le vent*. L'on n'est pas toujours obligé de se servir des termes de tous les Arts, & c'est quelquefois une faute de s'y assujétir. En tout cas n'est-ce pas se moquer de faire une correction de cela? & ne peut-on pas maintenir, que la façon d'écrire vaut souvent mieux que ses règles?

C'est ici, que je vous conjure de vous souvenir de tant de beaux préceptes, que ces renommés Orateurs Grecs & Latins nous ont donnés, pour nous faire négliger les petites choses, comme sont toutes celles de cette nature, si nous voulons prendre quelque idée de la souveraine Eloquence. Je ne vous rapporterai rien là dessus de ce que vous pouvés voir expliqué fort au long dans les Considérations sur l'Eloquence Françoisé de ce tems. Permettés moi seulement d'y ajouter quelques passages du plus grand Rhéteur qui ait enseigné dans Rome l'art de bien parler & de bien écrire, afin de faire avouër

aux plus obstinés, que le trop grand soin des paroles, pour ne pas dire des syllabes, tel qu'on nous le veut faire prendre, a plutôt été tenu pour un vice, que pour une perfection. Il se moque en un lieu de ceux, *quibus nullus finis calumniandi est, & cum singulis pæne syllabis commorandi.* Il assure ailleurs, qu'il n'y a rien de plus bas, de plus digne de mépris, ni de plus contraire aux nobles fonctions de l'esprit, que cette occupation. *Nam id tum miseri, tum in minimis occupati est. Neque enim, qui se totum in hac cura consumserit, potioribus vacabit: siquidem relicto verum pondere, ac nitore contento, tesseras (ut ait Lucilius) struet & vermiculate inter se lexeis committet. Nonne ergo refrigeretur sic calor & impetus pereat, ut equorum cursum qui dirigit, minuit, & passus qui æquat, cursum frangit.* Et dans le penultième chapitre de tout son ouvrage ne conclut-il pas par là, que les préceptes, qu'il a donnés se doivent observer avec facilité, & hors d'une servile contrainte: *Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac Oratorem macerat & excoquit, ægre verba vertentem, & perpendendis congmentandisque eis intabescentem.* C'est une maxime si

Quint.  
pref. l. 8.  
inf.

Lib. 9.  
c. 4

nte entre les grands Maitres de l'Eloquen-  
 s, qu'elle doit être accompagnée d'un géné-  
 aux mépris, soit de la phrase, soit de la di-  
 tion, quand il s'agit d'exprimer quelque  
 rte & importante pensée, qu'en ce cas là  
 s ont fait même des vertus de quelques  
 ices, & de la Catachrese, une figure d'Orai-  
 on. Cela se prouve par les premiers Au-  
 urs de l'une & de l'autre Eloquence, Poë-  
 que & Oratoire, qui l'ont toujours prati-  
 é de la sorte, & parce que l'on en voit di-  
 ers exemples dans la fin du livre des Consi-  
 ération, dont je vous viens de parler, je  
 ne contenterai d'y joindre ce qu'a remarqué  
 ion Chrysostome, qui mérite bien d'être  
 outé là dessus. Ce grand Personnage re-  
 présente, comme Homere s'est servi de tous  
 s Dialectes de sa Langue, du Dorien, de  
 Ionien, & de l'Attique, les mêlant tous en-  
 semble comme un Peintre excellent broüille  
 es couleurs. Il ajoûte, qu'il emploioit non  
 eulement les mots reçûs de son tems, mais  
 ncore ceux des siècles passés, & qui n'étoient  
 lus en usage; surquoi il le compare aux per-  
 onnes qui ont trouvé quelque trésor, &  
 qui débitent de vieille monnoie d'or & d'ar-  
 gent qui ne laisse pas d'avoir son prix, à cau-  
 e de sa bonté interieure. Bref, dit-il, ce

Prince des Poëtes s'est donné la loix  
d'user de dictiones entièrement barbares,  
tant de fois qu'il y a trouvé de la grace &  
l'énergie; en composant même aussi sou-  
vent des vers, lors qu'il étoit question de faire  
quelque belle description, & de représen-  
ter le son des vents, la furie du feu, ou le mu-  
turre des rivières. Cependant Macrobius  
fait un chapitre exprès, pour montrer, que  
Virgile avoit en telle considération la Poë-  
sie d'Homere, qu'il affectoit de l'imiter jusqu'à  
de certains vices de Vers, dont d'autres  
avoient la hardiesse de le reprendre. Mais  
il est vrai, que ce qui paroît un défaut aux  
grands Hommes, a souvent de la grace,  
est plus digne de respect que de censure.

*L. 5.  
Scuris.  
c. 14.*

*quibusdam Virtutes non habent gratiam,  
quibusdam Vitia ipsa delectant,* dit encore

*L. 11. c. 3.* Quintilien. La rudesse d'un terme, la né-  
glectance d'une phrase, donnent quelquefois un  
goût, & plaisent par cela même, qui est

*Id. 1. 8.  
c. 3.* plus près du vice, *habent ex vitii similitudine  
gratiam, ut in cibis interim acor ipse jucundum  
est.* Aussi n'ignorés-vous pas avec combien  
de mépris on a toujours parlé de ces per-  
siflages, qui pointillent perpetuellement sur les  
dictiones, & que les Latins ont si bien nom-  
més *cymini sectores, aucupesque syllabarum*

Aulu-Gelle les appelle encore fort proprement *verborum pensitatores subtilissimos*, lors qu'il se souvient de la sottise d'un Gallus Afinius, & d'un Largius Licinius, qui accusoient Ciceron de n'avoir pas bien parlé La Noct. tin, M. Ciceronem parum integre, atque im- Art. l. 17. propre, atque inconsiderate locutum. Et ce c. 1. grand Orateur, si mal repris, traitant de certains Esprits, qui apperçoivent des amphibolies par tout, & qui ne trouvent jamais rien d'assez nettement dit, leur reproche très gentiment, qu'ils sont *alieni sermonis molesti* Lib. 2. ad interpellatores, qui dum caute & expedite lo- Heren. qui volunt, infantissimi reperiuntur. Nam dum metuunt in dicendo ne quid ambiguum dicant, nomen suum pronunciare non possunt. Il ne faut donc pas être si exact aux moindres Équivoques, ni condamner des élocutions, comme mauvaises, sur ce prétexte, qu'à les prendre d'un autre côté que n'a fait celui, qui s'en sert, on leur pourroit donner un sens différent du sien. Je sai bien, que Zenon disoit, qu'il y avoit moins d'inconvenient à broncher du pied que de la langue, Diog. Laërt. in Zen. mais il parloit en Philosophe, & ne songeoit alors à rien moins, qu'à faire le Grammairien. En vérité il n'y a rien de plus ennemi des productions ingenieuses; que ces soins

trop exquis du langage. Ils occupent  
 ment l'esprit, lors que son attention y  
 attachée, qu'il ne songe presque à autre  
 se, & consumant en cela toute sa force,  
 plus que de la langueur pour le reste, qui  
 porte beaucoup davantage. Un homme  
 qui travaille de la sorte dans une crainte  
 petuelle de pêcher. contre les regles  
 Grammaire, ressemble proprement à  
 qui cheminent sur la corde, que l'appre-  
 sion de tomber ne quite jamais, & qui  
 songent qu'à faire pas à pas le petit chemin  
 qu'ils ont entrepris, *patitur necesse est*  
*per funes ingredientium tarditatem.* Aj-  
 à cela, que comme beaucoup d'ouvriers  
 s'affoiblissent tellement par la polissure,  
 n'ont plus rien de solide; le meilleur fini-  
 mondé se corrompt, s'il est trop limé, &  
 sa vigueur à mesure qu'on repasse dessus.

Or je ne doute point; que l'Auteur  
 Remarques ne demeure d'accord de la  
 part de ces maximes, puisqu'il recon-  
 que les pensées sont sans comparaison  
 importantes que les paroles. Comme  
 de grands dons de la Nature, auxquels il  
 joint une très exquisite érudition, il  
 peut faire, qu'il n'ait remarqué mieux  
 moi dans tous les bons Auteurs cette  
 doctrine

**Maxime.** Je suis d'ailleurs de son opinion en ce qui concerne le bon usage, qui doit être suivi, & j'avoué, qu'on se doit abstenir autant qu'on peut des mots barbares, & des phrases vicieuses. Mais nonobstant toute cette conformité nous ne laissons pas d'être fort divisés. Je lui soutiens, que les corrections scrupuleuses, les censures injustes, & les regles fautives, qui se trouvent dans ses Remarques, encore qu'il y en ait beaucoup d'autres très bonnes, vont à la ruine totale non seulement de nôtre Eloquence, mais même de nôtre langage ordinaire, qu'il réduit à la mendicité, pour parler comme ces Auteurs Latins que je vous ai cités. Je n'en veux point de plus forte preuve que celle que je tirerai de sa propre confession, & de ce qui lui est arrivé dans la production de ce bel ouvrage. Il reconnoit, qu'il lui a été impossible de faire si bien, qu'il n'ait pêché contre ses préceptes, & il prie son Lecteur d'avoir seulement égard à ses Remarques, sans s'arrêter à la façon d'écrire contraire, dont il s'est servi. Et qui pourra jamais observer les loix qu'il donne, si lui même, qui les a faites, qui les a écrites, qui a tant médité dessus, ne les a pû garder? Vous êtes trop clairvoiant, pour ne faire pas le même

jugement que moi. Et vous avés trop de connoissance de nôtre Langue, aussi bien que de celles, dont elle tire son origine, pour n'avoir pas remarqué l'injustice de ce qu'il retranche tantôt comme vieux, tantôt comme bas, & tantôt comme barbare, avec l'impossibilité de s'affujettir à mille ponctualités qu'il ordonne, d'autant plus déraisonnables, qu'elles sont nouvelles, & que l'usage de tous les bons Ecrivains qu'il reprend, les contredit.

Mais pour finir par quelque réflexion Philosophique, n'est-ce pas une chose merveilleuse qu'on se forme de si différentes idées de l'Eloquence? & que ce qui plait aux uns à cet égard, soit si absolument condamné par les autres; Il faut pour vous faire rire, que je vous montre ici de quelle façon cette excellente faculté a été prise, selon les tems & les lieux différens. François Alvarez écrit dans sa Rélation d'Ethiopie, que quand il fut sur le point de revenir de ce païs là, le Prêtre-Jan aiant resolu de faire réponse au Roi de Portugal, tous ses Secretaires d'Etat se mirent à étudier les lettres de S. Paul, de S. Pierre, & de S. Jacques, les aiant toujourns devant eux durant un long tems qu'ils employèrent à faire celle de leur Prince. Il n'y a point



de doute que ce sont des pièces divines, & qui ne peuvent pas être mieux couchées pour ce qui regarde nôtre salut, puisque c'est le S. Esprit qui les a dictées. Mais en ce qui touche l'Eloquence humaine, pour laquelle ces Messieurs les prenoient comme un excellent original; vous m'avoués, qu'on croiroit les profaner par deçà de les appliquer à un tel usage, & que le Cardinal d'Oschatz, ni autre qui ait écrit des lettres d'Etat, ne songèrent jamais à se mouler sur un tel patron. Nous lisons de même dans l'Epitome de la vie du Roi Robert, fait par un *Helgatus monachus Florincensis*, que ce Roi se plaisoit si fort à l'étude de l'Eloquence, qu'il ne se passoit jour qu'il ne lût dans les Pseaumes de David: *Eloquentiae tantum incumbens, ut nullas haberetur dies, quin legeret Psalterium*. En vérité je pense, que la lecture de nôtre Roi étoit plutôt un effet de sa piété, que d'un desir de se rendre éloquent. Mais il faut pourtant que ce bon Moine, qui l'a écrit de la sorte, crût qu'il n'y avoit point de pièce oratoire, comparable à la version commune des Pseaumes, que nous ne considérons jamais à cause de l'éloquence, bien qu'ils en puissent avoir beaucoup dans leur Poësie Hébraïque. Les goûts sont donc différens en

jugement que moi. Et vous avés trop de connoissance de nôtre Langue, aussi bien que de celles, dont elle tire son origine, pour n'avoir pas remarqué l'injustice de ce qu'il retranche tantôt comme vieux, tantôt comme bas, & tantôt comme barbare, avec l'impossibilité de s'affujettir à mille ponctualités qu'il ordonne, d'autant plus déraisonnables, qu'elles sont nouvelles, & que l'usage de tous les bons Ecrivains qu'il reprend, les contredit.

Mais pour finir par quelque réflexion Philosophique, n'est-ce pas une chose merveilleuse qu'on se forme de si différentes idées de l'Eloquence? & que ce qui plait aux uns à cet égard, soit si absolument condamné par les autres; Il faut pour vous faire rire, que je vous montre ici de quelle façon cette excellente faculté a été prise, selon les tems & les lieux différens. François Alvarez écrit dans sa Rélation d'Ethiopie, que quand il fut sur le point de revenir de ce país là, le Prêtre-Jan ayant résolu de faire réponse au Roi de Portugal, tous ses Secretaires d'Etat se mirent à étudier les lettres de S. Paul, de S. Pierre, & de S. Jacques, les ayant toujours devant eux durant un long tems qu'ils emploierent à faire celle de leur Prince. Il n'y a point

Que si tout ce que notre Seigneur a fait, étoit  
 touché par écrit, tout le monde n'en pour-  
 roit pas contenir les livres? Cela se doit en-  
 tendre, disent S. Augustin & S. Thomas, non <sup>3. part.</sup>  
 pas de la capacité du lieu, mais de la capaci- <sup>Sunt. 94.</sup>  
 té des hommes, comme s'il avoit prononcé, <sup>42. 677. 4</sup>  
 que tout ce qu'il y en a au Monde ne pour-  
 roient pas comprendre la grandeur des  
 actions de Jesus Christ. *Hos libros non spa-*  
*tio locorum credendum est mundum capere non*  
*posse, sed capacitate gentium comprehendi*  
*fortasse non possent.* Il ne faut donc pas con-  
 danner indifféremment toute sorte d'Hyper-  
 boles. J'apprens, qu'il se trouve encore  
 des Esprits si difficiles, que les plus belles  
 comparaisons les choquent. Vous sçavez,  
 que la comparaison est de toutes les Figures  
 celle que les Anciens ont le plus volontiers  
 employée. Et pour montrer l'état qu'ils en  
 faisoient, il ne faut que voir, comme Hesio-  
 de, s'il est le véritable Auteur du Bouclier  
 d'Hercule, voulant décrire le combat de cet  
 Héros contre Cynus, use de quatre simili-  
 tudes différentes, qu'il met l'une après l'autre  
 sans interruption. Enfin les pensées, même  
 les plus nettes, & les plus relevées ne sont  
 pas jugées quelquefois tolerables, quand on  
 les considère d'un certain côté. En voici un

exemple très notable: Hegesias faisant cette remarque, qu'au même jour qu'Alexandre naquit, le Temple de Diane avoit été brûlé, ajouta, que sans doute cette Déesse étoit alors absente, & empêchée aux cotiches d'Olympias. Plutarque dans la vie de ce Prince trouve la rencontre d'Hegesias si froide, qu'elle pourroit, dit-il, éteindre toute seule un si grand embrasement. Cicéron tout au contraire la nomme gentille au second livre de la Nature des Dieux, où il l'attribue à Timée, & en fait cas, comme d'une des belles imaginations de cet Historien. Qui doute, que les différens Génies de ces deux grands hommes, Cicéron & Plutarque, ne leur aient fait faire de si divers jugemens? Ne nous étonnons donc pas de la variété des opinions touchant l'art de bien dire, puisque toutes les parties, qui le composent, sont sujettes à être prises en tant de façons. L'Ane de l'Apologue qui trouva le chant du Coucou préférable à celui du Rossignol, à cause que celui du premier n'étoit pas si obscur ni si inégal, nous apprend, qu'il n'appartient pas à tout le monde de dire son avis de l'Eloquence. C'est pourquoi je vous prie de ne me pas croire si téméraire, que je vous lusse rien prononcer déterminément & com-

ne en dernier ressort. Il me suffit de vous expliquer privément mes sentimens particuliers, que je suis toujours prêt de quitter à la premiere connoissance, qui me viendra de ce qui leur doit être préféré. Attendant cela je me tiens ferme aux leçons, que ces grands Orateurs Grecs & Romains nous ont laissées. Je vois qu'ils mettent tous l'Eloquence infiniment au dessus de la Grammaire, & qu'ils maltraitent même assez souvent cette dernière. Cela me fait croire, qu'on ne auroit donner à la premiere trop d'honnête liberté, & qu'elle n'a peut-être rien qui lui soit plus contraire que cette multitude infinie de nouvelles regles Grammaticales; dont il me semble qu'on la veut injustement opprimer.





D'UN

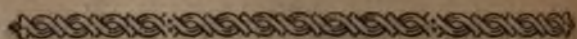
HOMME QUI REPONDOIT,  
 ETANT ENDORMI, EN  
 TOUTES LANGUES OÙ  
 ON L'INTERROGEOIT,  
 QUOIQU'IL NE LES  
 SCUT PAS.

L E T T R E L X I .

*MONSIEUR,*

**P**uisque vous voulés être informé du fait, dont l'on vous a dit quelque chose touchant cet homme, qui parloit toute sorte de Langues en dormant, & que vous desirés même de savoir ce que j'en pense; il faut que je rende cette lettre beaucoup plus longue, que je n'ai accoûtumé de les faire, & que vous vous resolviés à la peine de lire ce que vous m'aurez obligé d'écrire avec assez de fatigue.

La Cour étant à Compiègne cet Été dernier, & le Roi prenant son divertissement l'après-dinée sur cette agréable terrasse du Château, où étoit aussi Monsieur, Frere unique de sa Majesté, je me trouvai avec Monsieur de Guitaut dans un de leurs appartemens, d'où nous les considérions, & où entre autres propos il me tint celui-ci: Qu'il avoit vû, lors qu'il commandoit dans Brouage, un nommé le Fevre, de la ville de Rouën, qui non seulement parloit en dormant, & répondoit comme beaucoup d'autres sans s'éveiller, étant interrogé, mais qui le faisoit même en toutes Langues, encore qu'il ne sçût bien que la Françoisé, & un peu de l'Espagnole & de l'Italienne. Cela m'obligea à tirer de lui le plus de circonstances, que je pûs, d'une chose, qui me sembloit très digne de considération. Et parce que j'appris de son discours, que ce le Fevre étoit venu à Brouage sur un vaisseau, où étoit aussi Monsieur de la Hoguette, que vous & moi connoissons fort bien, je ne fus pas plutôt arrivé à Paris, que je donnai un mémoire pour lui être envoyé, à Messieurs du Puy, qui sont dans le commerce ordinaire de lettres avec lui, afin de recevoir encore quelque lumiere de ce côté là. En effet il leur



D'UN  
 HOMME QUI REPONDOIT,  
 ÉTANT ENDORMI, EN  
 TOUTES LANGUES OÙ  
 ON L'INTERROGEOIT,  
 QUOIQ'IL NE LES  
 SÇUT PAS.

LETTRE LXI.

*MONSIEUR,*

**P**uisque vous voulés être informé du fait, dont l'on vous a dit quelque chose touchant cet homme, qui parloit toute sorte de Langues en dormant, & que vous desirés même de savoir ce que j'en pense; il faut que je rende cette lettre beaucoup plus longue, que je n'ai accoûtumé de les faire, & que vous vous resolués à la peine de lire ce que vous m'aurez obligé d'écrire avec assez de fatigue.



dans Thevet, *Pavoussi Satorion*, qui font le nom d'un Roi de la Floride, il se mit à parler d'une sorte, qui fit dire à un marinier présent, qu'il parloit le langage des Topinamboux. Et que lui la Hoguette s'étant avisé de lui dire ces autres paroles Grecques de nôtre Oraison Dominicale, *αὐτὸς θεὸς τὸ ὀνομα σου*, *agiafito so onoma sou*, il repartit en un certain baragouin, dont la cadence sembloit être Grecque.

Qu'une autrefois il fit aussi en dormant l'horoscope d'un Capitaine de mer, qui n'étoit pas de ses amis. Il prononça même, qu'il avoit le *Caput Algol* en ascendant, & qu'il mourroit de mort violente, comme en effet il fut tué depuis en duel.

Enfin que Monsieur de Guitaut l'entendit chanter une autre fois encore, les trois parties d'un Balet, qui avoit été dansé chez lui, s'écriant à la troisième: Monsieur Titeloufe, voici de la Chromatique: ce Titeloufe étoit un excellent Musicien de Rouën, qu'il connoissoit.

Car il ne faut pas ignorer, que lui le Fevre avoit les premiers élemens de mille belles connoissances, mais imparfaitement & avec confusion. Il savoit la Musique, jouïoit du Luth, étoit Empirique, & avoit quelque le-

gère notion de toutes les parties des Mathématiques, mêmes de la Judiciaire. Mais il craignoit aussi bien qu'autrefois du Monsieur (\*), c'est à dire en perfection, & l'on ne voioit point d'homme, qui écrivit mieux que lui. Joignés à cela qu'il avoit deux freres fort galans hommes, & que leur maison étoit d'un fort grand abord à quantité d'honnêtes gens, de qui il avoit retenu beaucoup de choses.

Et certes toutes ces différentes notions lui avoient rempli l'esprit de tant d'images confuses, qu'en veillant, & étant en conversation, il avoit la physionomie d'un homme, qui dormoit, & qui en étoit assoupi: Au lieu dequoy, & par un effet tout contraire, étant endormi, il paroissoit être éveillé.

J'ajoute pour dernière circonstance de la lettre de Monsieur de la Hoguette, que feu Monsieur de Cominges, frere de Monsieur de Guitaut, & celui, que vous m'avez souvent ouï tenir pour le Gentilhomme de ses tems, qui avoit le plus d'éloquence naturelle, aiant demandé au même le Fevre endormi, qui étoit le meilleur de ses amis? il répondit que c'étoit Monsieur de la Hoguette.

(\*) Peintre françois, qui faisoit des Portraits en crayon.

**S**ur quoi Monsieur de Cominges lui repliquant, qu'il étoit fort abusé, & que ce la Hoguette lui rendoit tous les jours de mauvais offices auprès de Monsieur de Saine Luc: Il jura le nom de Dieu contre son ordinaire, se levant en son seant, & proferant ces mêmes termes, Qui que vous soies, vous avés menti, la Hoguette est homme d'honneur, je m'en vai vous attendre à la Pierre; c'étoit un lieu où les soldats avoient accoutumé d'aller se battre.

Mais je ne dois pas aussi oublier ce que je tiens particulièrement de Monsieur de Guittaut, que toutes les fois qu'on avoit fait ainsi parler le Sieur le Fevre, il avoit le lendemain un grand mal de tête, dont il se plaignoit fort, protestant qu'on avoit tort de lui causer cette disgrâce, car il reconnoissoit par sa douleur de tête, quand on avoit pris plaisir autour de lui, durant qu'il dormoit.

Voilà le thème sur lequel vous voulés que je vous entretienne, & qui m'oblige d'abord à vous dire, qu'on le peut traiter en deux façons fort différentes; l'une en termes de pure Physique, qui se donne toute la liberté qu'ont eue les premiers Philosophes Grecs & Latins, & l'autre en termes de Théologie Chrétienne, qui se renferme dans les bornes

raisonnables, que la Foi nous prescrit. Car non seulement celle-ci nous fait connoître un commencement & une Création du Monde, elle nous apprend de plus, qu'un premier homme, de qui tous les autres tirent leur origine, imposa le nom à toutes choses par le moien d'une science infuse: Et que depuis lui jusqu'au tems de ce téméraire & prodigieux bâtiment de la Tour de Babel, il ne se parloit qu'un seul langage par toute la Terre, *Terra erat unius labii*; la diversité des Langues n'ayant été introduite au Monde, que pour punir l'attentat d'une si insolente architecture. Ce sont des vérités révélées, qui nous obligent à nous départir de beaucoup de raisonnemens, qu'on pourroit fonder ici sur l'ancienne Philosophie. Touchons-en quelque chose néanmoins, tant pour les reconnoître aucunement, que pour nous servir de ce qu'ils ont qui peut comparer avec nôtre créance.

Lib. 10.  
noë. Act.  
c. 4

C'est une question célèbre, il y a longtemps, dans l'Ecole, au rapport d'Aulu-Gelle, si les noms, qui composent les Langues, & qui sont, disent les Philosophes, des instrumens propres à nous faire discerner la substance des choses, leur ont été imposés par un pur instinct de Nature, ou s'ils dépendent

la fantaisie des hommes, qui en tient con-  
 tenu pour signifier ce qu'ils nous représen-  
 tent; *Ὅμοιαι τὰ ἐννοούμενα ἢ ἰδέσθαι, an nomina*  
*aturalia; an arbitraria, positiva & ex insti-*  
*uto.* En effet c'est le sujet d'un des Dialo-  
 gues de Platon; où Cratyle, qui lui a donné  
 ce titre, soutient, que l'imposition des noms  
 est faite naturellement, aiant en cela Pytha-  
 gore & Epicure pour fauteurs de son opinion,  
 dont le premier considéroit la Nature dans  
 cette action, douée d'une souveraine sagesse,  
*innata sapientia Pythagoræ visum est omnibus*  
*rebus imposuisse nomina,* dit Cicéron au pre-  
 mier livre de ses Tusculanes. Dans le mê-  
 me Dialogue de Platon, Hermogene con-  
 tredit Cratyle, & veut, que le seul consen-  
 tement des hommes ait été cause, que les  
 noms soient demeurés aux choses tels qu'el-  
 les les ont; en quoi il a été suivi par Aristote, *Lib. de*  
 pour ne rien dire de Democrite, qui prou- *Interpr.*  
 voit le même sentiment par les homony-  
 mies, polyonymies, & heteronymies, où  
 l'on ne voit rien de cette suprême sagesse de  
 la Nature. Mais Socrate au même lieu,  
 comme un facile & agréable médiateur,  
 trouve bon, que quelques noms soient natu-  
 rels, pourvû qu'on tombe d'accord, qu'il y  
 en a beaucoup d'autres, qui viennent du ca-

price des hommes, qui les ont imposés, est le même bon leur a semblé. Et il trouve des marques de cela dans la plus ancienne & la plus philosophique de toutes les Poësies, où les Dieux nomment Xanthus le même fleuve, que les hommes appelloient Scamandre; où l'oiseau Chalcis des premiers, est le Cymide des derniers, & où le Géant, qui portoit le nom de Briarée au Ciel, n'avoit que celui d'Ægeon en terre.

Or déjà toutes ces opinions n'ont rien de formellement contraire au texte de la Genèse, sur lequel on peut dire, qu'Adam, donnant les noms à toutes choses, se laissoit conduire à la Nature, qui agissoit divinement en lui, comme n'ayant point encore été corrompue par le péché, & qui lui pouvoit faire prononcer *tu*, & *vos* en poussant les levres & l'halaine comme pour designer ce qui est au dehors, de même que *ego*, & *nos*, en les retirant en dedans selon l'observation de Nigidius au même lieu d'Aulu-Gelle, dont nous avons déjà cité quelque chose. Car puisque les termes, qui ont la même signification que ceux-là, soit Grecs, soit François, soit des autres Langues, qui nous sont connues, obligent aux mêmes mouvements de la bouche, & des autres organes, qui  
servent

servent à l'articulation de ces paroles, il y a sujet de croire, que cela se pouvoit trouver encore de la sorte au premier de tous les idiomes, que parloit Adam. Ainsi le sentiment de Cratyle trouve ici son compte, aussi bien que celui d'Hermogene, puisque nôtre premier Pere & ses successeurs ont nommé à leur fantaisie tout ce qui vint à leur connoissance. Ce qui rend encore probable la troisième pensée de Socrate, qui n'est rien qu'un accommodement des deux premieres, qu'elle présuppose véritables en partie.

Il n'en est pas de même de ce que s'est imaginé Diodore Sicilien au premier livre de sa Bibliothéque. Il dit, que les hommes au commencement n'avoient qu'une voix confuse & qui ne signifioit rien: mais qu'elle devint enfin distincte ou articulée, & même significative par le moien des signes qui accompagnoient la parole de ces premiers hommes, en montrant la chose, dont ils parloient, qui reçût par un commun consentement le nom, qui lui étoit ainsi donné. Mais dautant que les influences du Ciel faisoient produire à la Terre des hommes dans toute son étenduë, qui usoient de sons différens pour designer leurs objets, aiant des mouvemens interieurs, dissemblables selon

les climats, où ils naissoient, il arriva, qu'ils s'exprimèrent diversement, à cause des lieux de contraire position & de différent temperament, qu'ils habitoient. Et c'est de là, que ceux de cette opinion veulent, que soient venuës tant de Langues, qui n'ont rien de commun les unes avec les autres, & tant d'Idiomes, diversifiés par les peuples, séparés de demeure, aussi bien que d'inclination & de naturel. Cependant que peut-on dire de plus opposé aux livres de Moïse, que tout ce discours, qui battoit en ruine, s'il avoit quelque solidité, la Tour de Babel & ce qui en dépend? Aussi doit-il être rejeté comme offensant la Foi, à laquelle il n'y a point de raisonnement humain, qui ne doive céder.

Pour venir maintenant au fait particulier de ce le Fevre, qui parloit en dormant toute sorte de langues, ne pourroit-on pas dire dans le sentiment de Pythagore & de Cratyle, que puisqu'elles sont naturelles, l'esprit humain se peut trouver dans une si parfaite disposition, que par le même instinct, qui les a produites, il en aura quelque usage & quelque connoissance, dans les termes mêmes de nôtre Religion. Car l'imperfection du péché originel n'a pas ruiné de telle sorte



re nature, qu'elle ne paroisse souvent  
 te divine, &, comme Aristote la nomme  
 plus d'un lieu, Démoniaque. Aussi  
 ons nous, que le Médecin Huarte a sou-  
 u dans son Examen des Esprits, qu'il s'est  
 ivé des hommes d'un temperament de  
 veau tel, qu'ils ont parlé Latin, sans l'avoir  
 ais appris. Et il prétend que ce même  
 perament a formé la parole à quelques  
 ans presque en sortant du ventre de leur  
 re, selon que le même Aristote le rappor-  
 tu Problème vingt-septième de la section  
 ième. Mais ce grand pouvoir de la Na-  
 e ne se reconnoit jamais visiblement, que  
 nd nôtre ame presque séparée de la ma-  
 e, d'où lui vient cette tache originelle,  
 re sans le ministère des Sens, comme il  
 arrive quand elle tombe en extase; ou  
 : dans un sommeil extraordinaire l'ima-  
 ation demeure libre, & fait des opera-  
 ns, qui passent pour miraculeuses. La  
 eur même, qui est un autre transport de  
 re raison hors de son assiette ordinaire;  
 se des actions d'esprit, qui paroissent sur-  
 urelles. Un Citoyen de Syracuse nommé  
 rac, qui se méloit de faire des vers, n'en  
 oit jamais d'excellens, dit encore Aristote,  
 e quand il étoit dans l'accès d'une demen-

ce ou folie, qui le prenoit souvent; & chacun fait, que la fureur Poétique passe pour une grande Vertu. La Divination est nommée *μαντικη* des Grecs, comme étant fort voisine de la manie ou fureur. Les fièvres chaudes font parler ceux, qu'elles travaillent, des langages inconnus. Pomponace nous apprend, que la femme d'un Savetier de Mantouë fut guerie par un Médecin, d'une maladie mélancolique, qui la faisoit parler diverses langues. Un Continueur des diverses Leçons de Pierre Messie garantit l'exemple d'une femme Limosine, que la fièvre ardente fit discourir trois jours entiers en bon François, qui lui étoit entièrement inconnu. Il veut que Fernel ait écrit avoir vû un Page du Roi Henri Second, ignorant jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, qui néanmoins parloit bon Grec dans une Phrénésie dont il étoit travaillé. Fernel pourtant a bien fait mention au seizième chapitre de son second livre *de abditis rerum causis*, d'un Gentil-homme possédé, à qui le mauvais Demon donna l'usage de la langue Grecque; mais cela ne fait rien à nôtre propos, & je ne crois pas, qu'on lise dans aucun de ses Traités, ce que ce Continueur lui attribue. Repetons plutôt, que la seule alteration d'esprit a quel-

quelques fois enseigné le Latin à des personnes, qui ne l'avoient jamais étudié, si nous en croions cet. Huarte que nous venons de citer. Erasme veut aussi dans son Panegyrique de la Médecine, qu'un homme de la ville de Spolète devenu maniaque, ait parlé fort bon Alleman, sans aucune instruction précédente; avec cette particularité, qu'il n'entendit plus la même langue, aussitôt qu'il fut guéri. Et nous voyons dans Saint Luc, que ceux, qui se mocquoient des Apôtres que le Saint Esprit venoit de gratifier du don des Langues, dirent qu'ils étoient hors de sens, pour avoir pris du vin par excès. Tant il est vrai, que tout ce qui met aucunement nôtre ame hors de son lieu, qui la détache à ce qu'il semble, & qui lui fait faire des faillies violentes, a toujours été venu capable de lui apprendre en un instant les idiomes nouveaux, & de la faire parler les langues qu'elle n'a point apprises.

Que le sommeil délie l'ame des sens, qu'il la purifie, & la fasse agir d'une façon du tout extraordinaire, mille exemples le prouvent les songes tenus pour divins, & d'une infinité de remedes que la Médecine confesse lui avoir été revelés en dormant. Cardan reconnoit dans son traité de l'Immortalité de l'ame,

pag. 230. qu'il doit beaucoup de demonstrations Géométriques aux raisonnemens de son esprit lors qu'il étoit endormi, parce qu'au tems qu'il composoit les livres de sa nouvelle Géométrie, il venoit à bout en dormant, de ce qu'il n'eût osé se promettre de lui étant éveillé. Et je vous puis assurer qu'il m'est arrivé, aussi bien qu'à beaucoup d'autres, d'avoir eu des pensées dans le plus profond sommeil, dont je demeurois étonné en m'éveillant, & que quand j'ai pû me souvenir des termes où je les avois mises, soit en vers, soit en prose, j'ai admiré l'avantage, qu'avoit pris la partie supérieure durant l'assoupissement de l'autre. Mais il ne faut pas trouver étrange, que l'esprit agisse alors bien plus noblement en lui-même, puisqu'aux choses mêmes, où il se sert durant ce tems-là du ministère des sens & de la matiere, il ne laisse pas d'y operer quelquefois presque miraculeusement. Vous savés ce qu'on assure de ceux qui cheminent de nuit tout endormis, & que les Latins ont nommés pour cela *noctambulones*. Le Philosophe Theon étoit de ce nombre là, si nous en croions Diogene Laërce, qui dit encore dans la vie de Pyrrhon, qu'un serviteur de Pericles montoit même sur le toit des maisons sans s'éveiller. Le

Médecin Galien témoigne, qu'il est souvent allé à pied par la longueur d'un stade dans un profond sommeil. Et l'on a écrit, qu'une personne, qui ne savoit pas faire la moindre brassée dans l'eau étant éveillée, passoit toutes les nuits une riviere à nâge en dormant. C'est donc une chose rare à la vérité, mais non pas impossible ni surnaturelle, que l'ame s'exerce bien mieux alors, soit en elle-même avec la parole & le raisonnement, soit en se servant plus expressement des organes corporels, comme tant d'exemples le prouvent évidemment.

Je veux m'abstenir des raisons, qui se pourroient tirer de la Philosophie d'Avicenne, selon laquelle l'entendement humain se rouve quelquefois disposé de telle sorte, lors qu'il s'éleve au dessus de la matiere, que toutes choses lui sont possibles. Dans la doctrine de cet Arabe, nôtre ame peut alors commander aux vents, exciter soit des pluies, soit des grêles, & par la force de son imagination, agir non seulement sur le corps, qu'elle informe, ce qui est ordinaire, mais même sur d'autres, avec tant d'effet, qu'elle oblige un chameau à s'arrêter tout court & à tomber contre terre. Ne veut-il pas encore que l'homme participe tellement de toutes les

vertus des corps superieurs & inferieurs, qu'il les égale tous par puissance? Il le rend capable, non seulement d'agir comme les Intelligences pures, mais de posséder même quelquefois les plus rares propriétés des pierres, des plantes, & des animaux. Et n'a-t-on pas écrit des Arabes & de quelques Indiens, qu'en mangeant le cœur ou le foie d'un dragon, ils entendoient le jargon de tous les animaux? Philostrate aiant donné cette merveilleuse connoissance à son Apollonius, qui interprétoit à ses disciples les ramages différens des oiseaux. Certes il semble, qu'il y ait moins de chemin à faire pour parvenir à la connoissance de toutes les langues des hommes, que pour arriver à celle de tant de différentes especes d'animaux. Et d'ailleurs, si le cœur de dragon a la propriété que Philostrate lui donne, l'esprit de l'homme, selon Avicenne, la possède encore par puissance, & par acte, lors qu'il est dans une disposition, qui l'exemte des loix ordinaires de la matiere. Or il n'y a point de tems, où l'ame paroisse telle, & si separée du corps à l'égard de quelques-unes de ses facultés, que pendant le sommeil, qui a fait attribuer la divinité aux songes, & qui pouvoit donner au Sieur le Fevre, selon cette Philosophie des

Phi. l. 1.

c. 4. l. 2.

c. 3. & l.

4. c. 1.

Arabes que je goute fort peu, la faculté rare & prodigieuse, d'entendre & de parler toutes les langues, dans lesquelles on l'interrogeoit.

Je ne veux pas non plus avoir recours ici à la possession des mauvais Demons, diffamant la réputation d'un homme, qui n'a jamais été soupçonné de ce desastre. Car encore qu'entre les signes évidens, que l'Eglise donne pour reconnoitre ceux, qui sont véritablement possédés elle mette celui de parler des langues, qu'ils n'ont point apprises; ce n'est pas à dire pourtant, que ce seul témoignage, & cette seule marque suffise, pour conclure avec certitude une véritable possession. Quelle apparence y a-t-il, que le Diable, qui n'entre aux corps des hommes que pour leur nuire, & pour les tourmenter, le fit seulement lors qu'ils dorment, & qu'ils sont par conséquent dans un état, où ils ne peuvent mériter ni démeriter? Jamais on n'a ouï parler d'une chose semblable, ni d'une possession qui ne fût que purement nocturne. L'Histoire Ecclesiastique ni la Paienne, n'ont rien de tel dans leurs observations touchant les Energumenes. Et il faut remarquer ici, que la bonne vie de ce le Fevre, & le témoignage que rendent de

La probité tous ceux, qui l'ont connu, nous doivent empêcher de rien soupçonner de tel.

Sc. 30.  
qu. 1.

Je dirois plutôt, que son temperament, qui paroît dans nôtre Thème fort mélancolique, lui pouvoit donner même durant le sommeil des notions extraordinaires, & telles que les ont eues les Sibylles des Anciens, & les personnes lymphatiques. Car nous lisons dans les Problemes d'Aristote, que toutes ces Pythonisses, & tous ces Enthouïastes, n'étoient transportés que d'une humeur mélancolique, qui leur donnoit des prévisions de l'avenir, & des connoissances de plusieurs langues. C'est ce qui a fait nommer à quelques-uns la mélancolie le bain du Diable. Mais quoique l'opinion commune portât, que Jupiter & Apollon parloient par la bouche de ces Sibylles, ceux de la profession d'Aristote en pensoient bien autrement, laissant au peuple les sentimens qu'il n'étoit pas permis de contredire. Tant y a que tous les grands Esprits, qui ont pour la plupart été mélancoliques, ont eu je ne sai quoi d'extraordinaire; ce qui fait soutenir au

D. de nar.  
Deor.

Stoïcien Balbus dans Cicéron, qu'ils ont tous été touchés de l'esprit de Dieu, *nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit.*



Mais certes j'ai bien plus d'inclination à croire ici, que les notions des langues & des sciences qu'avoit apprises le Sieur le-Fevre, tant par l'étude que par l'abord des étrangers & des hommes sçavans chez lui, dans une ville telle que Rouën, fournissoit à son imagination émue par l'humeur mélancolique, tous ces termes de langues étrangères, qui sortoient confusément de sa bouche, quand on les provoquoit en le questionnant, comme l'Ambre attire la paille, seulement quand il est échauffé en le frottant. Car on ne dit point, qu'il parlât ces langues en rêvant, que quand il les avoit entendues dans les interrogations qu'on lui faisoit. Et c'est alors, que par une certaine sympathie, & par une vertu presque magnétique ou aimantée il expectoroit des paroles de même nature, dont il trouvoit le magasin dans sa mémoire. Ainsi voit-on sur les instrumens de Musique, qu'une corde couchée en ébranle une autre, qui est à l'unisson sans qu'on la frappe, & que par exemple en tirant le son de la quatrième d'un Luth, la septième est émue, ou la dixième si l'on en fait autant à la cinquième; quoique les autres cordes, qui sont plus proches, & entre-deux, demeurent immobiles, ne ressentant pas l'effort sympathique de

**cet unisson.** Les demandes, qu'on proposoit à nôtre le Fevre en langue Grecque, Latine, Angloise, ou Canadienne, émouvoient de même les especes semblables qui lui étoient demeurées dans l'esprit, des conférences avec les Etrangers, ou de la lecture des livres; & les paroles conformes à celles dont son oreille étoit battuë en dormant, partoient de sa bouche, comme pour venir au devant d'un ton ami, & qui leur étoit naturel. Aussi n'y a-t-il rien de plus reçu dans la Physique que cet Axiome, *simile fertur ad simile*, tout se porte vers ce qui lui est conforme; d'où nous avons dit dans la Morale, que chacun recherche son semblable. Diverses Plantes attirent d'une même terre chacune le suc qui lui est propre, laissant ce qui est étranger: La Vigne prend pour elle ce qu'il y a de doux; le Lupin la partie nitreuse; & la Coloquinte, qui est le concombre sauvage, ce qui reste d'amer. La Rhubarbe va chercher dans nos corps l'humeur jaune & bilieuse qui la suit, & qui sort avec elle, provoquée par cette ressemblance; comme d'autres purgatifs agissent sur le reste de nos humeurs, avec lesquelles ils ont de la convenance. C'est pour cela qu'on defend d'exposer du rouge aux yeux de ceux, qui crachent du sang,

**parce** que cette couleur l'incite à sortir. Et c'est pourquoi encore il nous prend presque toujours envie de nous étendre, & de bâiller, lors que nous appercevons quelqu'un, qui est dans cette action. Nous compatissons par la même raison à ceux qui souffrent. Il nous prend envie d'uriner quand les autres pissent. Et il ne m'arrive guères de laver mes mains, que l'eau qui tombe dessus ne me sollicite, en dépit que j'en aie, d'en aller verser d'autre, pour peu qu'il m'en reste dans la vessie. Bref les choses même inanimées recherchent leurs semblables, & s'allient par cet instinct naturel avec leurs pareilles; Ce que les grains de différentes espèces dans un crible, & les pierres de diverses grandeurs au bord de la Mer, font reconnoître manifestement. Plusieurs même fondent sur cette sympathie les mouvemens violens de la Mer pendant la pleine Lune, l'humidité de cet Astre, qui a le plus d'action alors, aiant le pouvoir d'élever les eaux & de les attirer quasi vers elle, ce qui rend bien plus grand leur flux & reflux. Il n'est donc pas difficile à concevoir dans cette Philosophie, comme quoi des paroles d'une certaine langue ou idiome, qui frapient l'ouïe de cet homme, disposé comme nous l'avons dit, & d'une

des doucours de tête, dont il  
lendemain. Peut-être même  
beaucoup de choses, qui ne fig  
& qui ne ressembloient que pa  
& le son, aux langues dont il  
fort peu de termes. Combien  
de personnes, qui contrefont le  
Suisses ou des Hollandois sans y  
tre? J'ai vû le dernier Baïf,  
roit si bien un Ecoissois en geste  
les, qu'on eût juré, qu'il étoit  
d'Edimbourg, bien qu'il n'en  
moindre mot de ce país là. Q  
ve pas à tous ceux, qui savent  
langues, de s'en servir en dorm  
dorment-ils pas tous égaleme  
font-ils pas tous de mêmes sc  
n'ont-ils pas tous l'imagination  
temperament. Il se trouve de

autres que le reste des hommes, si Pline en doit être crû. Et ceux de la Nouvelle France se vantent, que les leurs sont toujours véritables. Ce n'est donc pas merveille, si un homme d'entre nous a possédé quelque chose de particulier en ceci.

C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet, où m'obligeant d'opiner, vous avés dû croire, que je le ferois à ma mode, c'est à dire douteusement, & sans user d'aucune affirmation dogmatique. La Sceptique Chrémienne me donne des défiances de tout ce qui se propose en Physique, & tant s'en faut, que j'y veuille passer pour un grand Maître es Arts, que rien ne me paroît plus vain que ce titre, quand je considère, qu'à peine se trouve-t-il un homme, qu'on puisse justement nommer Maître en une seule profession. La mienne est de tâcher à m'instruire, en proposant mes doutes & non pas mes résolutions. Vous savés que l'inscription du Temple consacré au Dieu de la Science étoit toute Sceptique, puisque c'est *ei* ou *si*, qu'on y lisoit, est une particule qui nourrit nos défiances, qui marque nôtre incertitude, & qui ne conclut jamais avec détermination. C'étoit sans doute pour nous apprendre, que rien ne peut-être plus agréable au Ciel de la

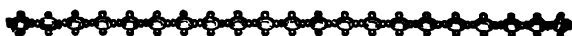
part des hommes, que leurs doutes Philosophiques, leur ignorance raisonnée, & leur modestie à ne rien décider de ce que l'esprit humain a droit de contester. En effet y a-t-il chose aucune si apparemment fautive, qu'elle ne puisse revêtir de quelque vraisemblance. Je viens de considérer avec horreur un livre de Plutarque rempli de blasphème, où il s'est imaginé avoir bien démontré, que toute la Religion des Juifs n'étoit rien que des Bacchantes. Avoüons-le franchement, il n'y a que les vérités révélées, comme sont celles de notre croiance, qui doivent captiver notre esprit, & que nous devons embrasser inbranlablement. Tout le reste est sujet à tromperie; & notre raison ajoutant à l'erreur des sens, sur lesquels elle se fonde, & sur une mauvaise façon de discourir & de tirer des conséquences, ne nous peut rien donner de bien constant. Mais puisque j'ai touché ce mot de l'infidélité & du mauvais rapport de nos sens, qui composent les principaux moïens de l'Epoque, permettez-moi, que je vous recite en riant, ce que je lus de moi-même dernièrement dans le second des livres que Petrarque a faits touchant les remèdes contre l'une & l'autre fortune. Il assure, qu'un homme de son tems ne pouvant souffrir  
 ches

*Lib. 4.  
 Sympes.  
 qu. 5.*

*Cap. 59.*

chant des Rossignols, se levoit la nuit pour les chasser avec des gaules & des pierres. Il dit, qu'il faisoit mêmes arracher les arbres où se retiroient ces aimables oiseaux, pour les éloigner de sa demeure. Et ce qui est encore plus extravagant, & plus digne de considération, ce même homme, dit Petrarque, ne trouvoit point de Musique si agréable que le chant des Grenouilles, qu'il entendoit avec grand plaisir au bord d'un Etang où il s'étoit logé. En vérité cet exemple de la bizarrerie de nos sens, & de la diversité de nos sentimens, dont nous sommes tous également jaloux & idolâtres, est trop illustre pour n'en pas orner nôtre Sceptique; & je crois même, que je ne puis finir cette lettre par un plus bel endroit. Il faut pourtant que j'y ajoûte qu'en des sujets pareils à celui qui nous vient d'entretenir, nous n'avoüons pas assez ingenuement nôtre foiblesse. Nous voulons paroître savans par tout, & nous maintiendrions, s'il nous étoit possible, que la Nature n'a point de plus grande étendue en ses effets, qu'est celle de nôtre petite connoissance. O que le Genie de Socrate étoit bien différent de celui, qui nous possède! Il le détournoit seulement, disent tous les Anciens, & jamais ne l'incitoit à rien en-

treprendre; c'est à dire, qu'il lui donnoit assez de mouvemens & de lumieres pour nier à propos, mais que jamais il ne lui inspiroit la hardiesse d'assurer ses pensées, ni d'établir ses opinions avec trop d'affirmation. Aussi dit-on que ce même Genie étoit Saturnien, & non pas Martial, ce qui signifie, qu'il portoit véritablement Socrate à la contemplation des choses, sans pourtant les lui faire defendre avec cette contestation & cette opiniâtreté, qui accompagne toujours les Dogmatiques.



## DE LA MEDITATION.

### L E T T R E L X I I .

*M O N S I E U R ,*

**V**ous ne me reprocheriez pas tant ce que vous m'avez ouï dire assez souvent en faveur de la vie contemplative, si vous saviez de quelle façon, lors que j'y pensois le moins, je me suis vû comme transporté dans celle, qui lui est opposée. En effet, me trouvant dans la pleine quiétude d'une



privée, & m'y promenant, s'il faut ainsi  
 e, le long du rivage, un coup de Mer,  
 ec un vent inesperé, m'ont jetté tout à  
 up au milieu de la Cour; de la même for-  
 que des tourbillons portent assez souvent  
 qu'en haute mer ce qui goûtoit sur ses  
 rds le repos de la terre ferme. Mais ne  
 ois pas, que pour cela j'aie renoncé à tou-  
 sorte de contemplation, ni que je perde  
 nais le goût de ces retraites Philosophi-  
 es, ou de ces entretiens solitaires, qui  
 mposent la plus belle partie de nôtre vie.  
 tre que ceux, qui s'y plaisent, & qui sa-  
 nt l'art de s'y entretenir, trouvent la soli-  
 le par tout, & leur tranquillité au milieu  
 s plus grandes agitations. Je ne perds  
 s l'esperance de regagner un jour le port,  
 d'aller retrouver, comme Platon, l'agrée-  
 e loisir de l'Academie, après avoir passé  
 elque tems dans une Cour, qui laisse beau-  
 up plus d'honnête liberté, que celle qu'il  
 ita. Me voici tantôt dans un âge, où je  
 urrai honnêtement demander la permis-  
 on de m'aller accoutumer à la solitude du  
 mbeau, & au repos du sepulcre. Car,  
 isque nôtre vie est une si véritable Come-  
 e, il est juste, qu'après les intrigues, les  
 mbats, & les demelés, nous la terminions

par des recreations innocentes & philoso-  
ques, qui donnent bien plus de satisfai-  
sance que toutes les noces & les danses  
au théâtre.

Je ne dis pas ceci pour me plaindre  
de ces occupations, où je suis, & qui vous  
semblent si pénibles. Ce qui se fait volon-  
tiers ne travaille pas beaucoup; outre que  
soit le plaisir, soit l'utilité, qui accom-  
pagnent ou qui suivent nos operations,  
passent ce qu'elles peuvent avoir de fâcheux.  
Les voiles d'un vaisseau ont véritablement  
quelque poids, mais ellès ne le chargent  
tant qu'elles lui servent à le faire aller,  
à rendre sa course plus legere. Il en est  
même de plusieurs actions, qui paroissent  
laborieuses, bien qu'elles soient en effet  
commodes & utiles à la vie, pour la plus  
plus avantageusement. C'est par là que  
je pretens vous pouvoir justifier mon pro-  
cès dans l'emploi où je suis. Pour le sur-  
plus vous ne sauriés avancer aucune proposi-  
tion si favorable au repos, que je n'y mette in-  
cessamment l'enchere, par un surcroit d'effort  
que j'y ajouterai. L'immobilité du premier  
moteur, me semblera toujours préférable  
à l'agitation perpetuelle du premier Moteur.  
Aussi Sparte n'a rien eu de si recomman-

à mon sens, que l'honnête loisit de ses Ci-  
 oïens. Et je trouve, que l'un d'eux eût  
 aïson, de regarder avec admiration un Athé-  
 nien qu'on venoit de condanner pour son  
 dissuété, ce qui paroïsoit au Spartiate une  
 punition d'avoir vécu en homme d'honneur,  
 & comme nous parlons aujourd'hui, en vrai  
 gentilhomme. En effet, quand je consi-  
 ère, qu'on tire nôtre mot *aïse*, de l'Italien  
*gio*, & ce dernier du Latin *otium*, je fais vo-  
 lontiers cette réflexion, que nos Anciens  
 ont toujours crû, qu'il falloit être en repos  
 pour être à son aïse, ou plutôt qu'on n'y  
 pouvoit être sans un parfait loisir. Cela re-  
 vient à l'opinion de Thales, que la meilleure  
 de toutes les maisons étoit celle, dont le  
 maître avoit le plus de repos. Mais certes  
 ce repos & ce loisir ne nous doivent pas met-  
 tre hors de toute action; & nôtre solitude  
 ne doit pas être sauvage comme celle d'un  
 sanglier, ni telle que les Anciens nous ont <sup>Sanglier</sup>  
 représenté la retraite d'un Timon, qui ne pût <sup>de Singu-</sup>  
 souffrir qu'un autre bizarre comme lui se <sup>laris.</sup>  
 jouît de ce qu'ils mangeoient seuls, sans  
 ni dire, que sa présence l'empêchoit d'être  
 encore en un meilleur état. Le repos Phi-  
 losophique n'est ni chagrin ni reprochable  
 pour la fainéantise honteuse. Quand un

homme d'honneur se separe de la presse, c'est alors qu'il devient beaucoup plus utile à tout le genre humain. Et le plus solitaire des Oiseaux, consacré à Pallas, aiant toujours passé pour le symbole de la prudence, nous apprend, qu'une vie retirée n'est pas à mépriser, puisqu'elle a ses occupations studieuses, & qu'elle cultive mieux, que toute autre, les Arts & les Sciences. C'est ce qui a fait dire à Cicéron, que la solitude étoit la demeure, ou, pour se servir de son mot, l'agréable Province de ceux, qui se plaisent aux Lettres & à l'étude. Mais à la vérité il n'appartient pas à tout le monde d'user comme il faut de cette solitude, ni d'emploier utilement deux choses, qu'on y doit soigneusement cultiver, le silence & la méditation.

Ne trouvés pas étrange, que jé parle du premier, comme d'une chose nécessaire. Vous savés ce que Pythagore requeroit de ses Ecoliers à cet égard. Numa, plus ancien que lui, quoique plusieurs Ecrivains l'aient nommé Pythagoricien, reveroit, dit Plutarque, entre toutes les Muses celle, qu'il nommoit Tacite, ou Muette. Et vous vous souviendrés, s'il vous plait, de ce que Demosthene repartit à un, qui se vançoit du grand profit, qu'il avoit retiré de son babil,

u'à son égard, un seul jour de silence lui  
 roit valu jusqu'à cinq talens. Ajoûtés à  
 cela, que si nous apprenons des hommes à  
 parler, comme disoit un Ancien, les Dieux,  
 est à dire les choses divines, nous enseignent  
 nous taire, *loquendi magistros habemus Ho-*  
*mines, tacendi Deos.* Il est certain qu'un  
 ou ne sauroit se taire; & que si c'est une  
 vertu d'Orateur, de bien discourir, c'est le  
 propre d'un Philosophe, d'observer souvent  
 silence, & de se contenir dans le port de  
 sagement une Courtisane Grecque dans Lib. 13.  
 Athènes. Les Médecins considèrent le silen- Gnathae-  
 ce, comme utile à beaucoup de maladies na.  
 corporelles; mais il peut passer pour une  
 médecine Socratique, bien plus profitable à  
 l'esprit. Or que ne devons-nous point faire  
 pour la santé de cette partie supérieure, s'il  
 est trouvé des personnes, qui pour obtenir  
 celle du corps, ont été plusieurs années sans  
 parler. Pline le dit d'un Mecœnas Messius, Lib. 8.  
 qui demeura trois ans muet volontaire, afin nat. hist.  
 de remédier à un vomissement de sang, qui c. 6.  
 lui étoit survenu après une convulsion. En  
 vérité l'on ne sauroit trop estimer, le silence,  
 ni outre une infinité d'autres avantages, à  
 lui-là, de rendre beaucoup plus considéra-

bles les paroles de ceux, qui le savent bien pratiquer. Car comme l'excellence & le prix de la Porcelaine, à ce que nous apprenons de plusieurs Relations de l'Inde Orientale, vient d'avoir été long tems cachée en terre, où ce qui la compose a eu le loisir de se raffiner: Il se trouve, je ne sai quoi de semblable dans le silence, quand nous retournons pour un tems de bonnes pensées, que nous ne communiquons qu'en tems & lieu, après les avoir bien ruminées. Et n'est-ce pas la rareté, qui recommande la plupart des choses, & qui nous oblige à faire plus de cas de Soleil en Hyver, où il paroît peu, qu'en Eté, où il nous visite quelquefois plus que nous ne voudrions?

Quant à la seconde chose absolument nécessaire, pour tirer quelque profit de la solitude, que nous avons dit être la Méditation, ce n'est pas sans sujet, qu'on fait prononcer à Periandre que tout dépend d'elle μελέτη τοῦ πᾶν, *Meditatio totum*. Celui, qui sait l'art de méditer, *artem Meleteticam*, a ce merveilleux avantage, qu'il n'emprunte point d'ailleurs, ni hors de lui, la fin de son opération, & qu'il trouve plus par son moien & par ses regles dans lui même, qu'en tout le reste du monde. Les préceptes de cette

Science Angelique font que nôtre esprit tournant une matiere qu'il se propose en cent façons différentes, lui donne toutes les formes, qu'elle est capable de recevoir, de même qu'un Potier fait ce qu'il veut de sa terre argileuse, la remuant à sa fantaisie, selon les loix de son métier. Il en arrive tout au contraire à ceux, qui pour n'avoir jamais exercé avec méthode le discours mental, ne s'être point habitués au raisonnement intérieur, & n'avoir jamais accoutumé leur ame à promener un sujet par tous les lieux catégoriques, & par toutes les Topiques qu'enseigne une méditation bien ordonnée, ne produisent rien que d'informe & d'imparfait; comme de certaines femmes, qui n'accouchent que de faux germes, ou n'engendrent que des Monstres. Je sai bien, que vous n'attendés pas de moi, que je vous expose ici tous les Canons d'une Métaphysique, aussi importante, qu'elle est connue de peu de personnes. Je vous dirai seulement, qu'un de ses premiers préceptes, & de la plus grande conséquence, est d'y philosopher toujours de la circonférence au centre, rapportant tout ce qui se présente de divers endroits à l'imagination & à la mémoire, au thème choisi, comme à un but, pris dès le commence-

ment de la méditation. Il faut renvoyer tout le reste, qui nous peut détourner l'esprit de ce premier objet, pratiquant en quelque façon cet autre bel art d'oubliance, dont parloit autrefois Themistocle.

Tant y a que vous pouvés reconnoître par tout ce que je viens de vous écrire, que je ne suis pas si ennemi, que vous le présumposés, ni de la vie privée, ni des retraites Philosophiques, ni des solitudes studieuses, où l'on tire profit du silence & de la méditation. Je sai bien, que les Anciens n'accompagnoient les Statuës des Muses de celle du Sommeil, selon l'observation de Pausanias, qu'à cause, que ce Dieu étoit ami, aussi bien qu'elles, du repos, du silence, & des lieux solitaires. Et quand ils ont voulu, que la Nuit, nommée par les Grecs Euphrone, eût été la mere nourrice de la Prudence, j'ai toujours crû que c'étoit pour signifier, que le secret & le silence de cette même nuit, qui nous separe des compagnies, & qui nous met dans une libre possession de nous mêmes, étoit fort propre à nous former le jugement, & à nous faire avoir de saines pensées de toutes choses. Le Temple souterrain de Confus le Dieu des bons conseils, reçoit une même interprétation. Quiconque prendra



s mythologies de la sorte, ne préférera  
 nais absolument la vie active à la contem-  
 native, ni les charmes de la Cour aux en-  
 thousiasmes de la Philosophie.



## DE LA DIVERSITÉ DES SENTIMENS.

### LETTRE LXIII.

*MONSIEUR,*

Vous trouverés moins étrange ces conte-  
 stations pleines d'animosité, qui cau-  
 nt aujourd'hui de si grands vacarmes par  
 out, quand vous saurés, que nôtre Siècle  
 produit des hommes, qui n'ont de commun  
 avec les autres, que la figure extérieure, tout  
 dedans étant d'une conformation diffé-  
 rente. Car si la doctrine d'Hippocrate est  
 vraie, que nos mœurs suivent nôtre tempera-  
 ment, & que les fonctions de nôtre ame de-  
 pendent des organes matériels, ce n'est pas  
 merveille, que des esprits, qui agissent dans

des corps tout à fait dissemblables, aient des sentimens absolument contraires. Je vous dis ceci au sujet d'un miserable, dont on fit ces jours derniers la dissection dans Paris, après y avoir été executé publiquement à cause de ses crimes. Ce n'est pas, qu'il ne me souvienne bien, qu'Aristote a dit, en parlant des Monstres au quatrième chapitre du quatrième livre de la Génération des animaux, qu'on a vû quelquefois, comme un prodige, à l'ouverture de quelques bêtes à quatre pieds, que leur Foye, & leur Rate avoient changé de côté & pris la place l'un de l'autre; ce qu'il répète au dernier chapitre du premier livre des mêmes animaux. Pline a fait encore cette remarque en transcrivant mot pour mot le texte d'Aristote au trentième livre de son Histoire naturelle. Mais le corps patibulaire, dont je vous parle, fit bien d'une autre considération, vous pouvant assurer, qu'il rendit l'Ecole Galénique fort étonnée, quand on lui trouva les entrailles disposées de telle sorte, qu'il avoit à droite toutes les parties, qui ont accoutumé d'être à gauche, & non-seulement la Rate au côté droit, aussi bien que le Foye à l'opposé, mais le Cœur même penchant vers le bas, d'où il s'éloigne par embas ordinairement.

& l'orifice supérieur de l'estomac, avec sa décharge vers les intestins, tout au rebours de leur situation commune. Imaginés-vous presque tout le reste transposé de même, jusqu'à ce que vous aies vû la docte description, que vous en donnera le sçavant Anatomique M. Riolan; vous ne la pouvés pas recevoir de meilleure main. Je vous dirai cependant, que voilà une des plus surprenantes observations, que la Médecine ait jamais faite, bien qu'elle ne soit pas absolument nouvelle; & qui, pour avoir été ignorée, doit apparemment avoir donné lieu à de grandes bévûes dans cette profession. Combien devons-nous croire, qu'il y a eu de personnes incommodées de douleurs hépatiques, qu'on a traitées comme souffrant de la Ratte, & comme splénétiques, à cause du côté gauche, dont ils se plaignoient? & à combien d'autres cette transposition des parties intérieures aura-t-elle été préjudiciable, dans une infinité de maladies, où l'on applique des remèdes Topiques, pour agir sur le lieu, où est la douleur? Il ne faut point douter, qu'il ne se soit fait d'étranges *qui pro quo*. Et si nous condamnons avec raison dans la Morale ceux, qui prennent de la gauche ce qu'on leur présente de la droite; il

semble que la Nature ait grand sujet de se plaindre ici, d'avoir été traitée de la même façon, par ceux qui font état de la connaître parfaitement. En effet l'on ne sauroit nier sans s'opiniâtrer contre ce qui est vraisemblable, qu'il n'y ait eu une infinité d'autres hommes, formés au dedans, comme l'étoit celui, dont je vous parle, qui néanmoins ont été médicamentés sur le système du corps humain, tel qu'Hippocrate & Galien l'ont présupposé, c'est à dire, tout différent de ce qu'il a paru dans ce cas contraire.

Je laisse à ceux, qui feront exprès des Discours anatomiques sur ce sujet, de considérer, s'il doit être pris pour un simple jeu de la Nature, qui se plaît à la diversité; ou selon les textes que nous avons rapportés d'Aristote pour une production monstrueuse, employant ce mot dans sa plus étendue signification, surquoi je vous renvoie à mon Opuscule des Monstres. Peut-être s'en trouvera-t-il, qui le regarderont comme un notable prodige, propre à nous faire appréhender le bouleversement de toutes choses, qui ne paroît que trop en nos jours dans la plupart des Etats du Monde. Et peut-être que d'autres rapporteront cette merveille à l'émoc-

DE LA DIVERSITÉ DES SENT. III

tion de la fantaisie des Meres, qui cause si souvent des effets extraordinaires *dam fortis imaginatio generat casum*. Car si elle est capable de faire, qu'une poule, qui couve à la seule vûe de l'oiseau ennemi, engendre des poulets, qui ont la tête d'un Milan; si elle agit même au dehors, & sur des corps éloignés, selon cette doctrine, qui est celle d'Avicenne, pourquoi cette même imagination ne pourroit-elle pas avoir ici renversé son ouvrage, & changé la place qu'elle a accoutumé de donner à ses parties? Je ne sais pas même, s'ils ne voudront point, que ce soit un événement, produit par le caprice de eux, qui se portent avec intemperance au point de la génération. Lucrece l'a remarqué, comme merveilleusement important, quoiqu'il ne lui attribue pas l'effet que nous faisons, quand il écrit:

*Et quibus ipsa modis tractetur blanda Lib. 4  
voluptas,*

*Id quoque permagni refert: nam more  
ferarum*

*Quadrupedumque magis ritu plerumque  
putantur*

*Concipere uxores.*

Or cela ne sauroit arriver, comme ces Vers, que je n'ai que faire de vous traduire, le por-

sent, qu'une partie de ce, qui est nécessaire à la génération & qui devoit couler dans l'accouplement ordinaire, ne l'est pas au côté gauche; ce qui peut donner lieu à un enfant, qui en vient, se trouve dans cette diverse posture une situation différente de ses parties intérieures. Chacun sait quelle importance sont les principes de ces choses, & personne n'ignore le projet que c'est à l'enfourner qu'ordinairement les pains se font cornus. Mais quittons les considérations physiques, qu'on peut rapporter, & nous contentons de toucher sceptiquement le point de Morale, par lequel j'ai commencé, & par lequel je finis cette lettre.

Si l'on a pris jusqu'à cette heure pour argument des diverses opinions, qui se trouvent parmi les hommes, la variété de leurs visages, & la contrariété de leur tempérament; que ne peut-on point aujourd'hui qu'on y observe cette grande disproportion en la situation de leurs esprits? Sans mentir c'est une adjonction, qui sert merveilleusement à s'étonner moi-même du combat perpétuel des esprits au sujet de nos pensées. Il ne peut pas y avoir de  
ver

venance entre eux, où tout est si différent, & je vous dirai à ce propos, qu'ayant souvent fait réflexion sur les divers génies de ces deux grands hommes, Cardan, & Jules Scaliger, je me suis moins étonné qu'ils aient écrit l'un contre l'autre avec tant d'animosité. Considérés la vaine fantaisie de ce dernier, quand il s'imagina, Médecin qu'il étoit, d'être venu des Princes de Verone; inventant une fable, que lui & son fils eussent maintenuë vraie au peril de leur vie. Regardés de l'autre part le mépris que fait Cardan de son extraction, poussé d'une humeur contraire, mais peut-être aussi vicieuse, lors qu'il se déclare nettement fils de putain, commençant le livre de sa propre vie par l'action de la mere, qui fit ce qu'elle pût pour avorter de lui. Certes vous ne trouverés pas étrange ensuite, que des ames si fort dissemblables aient exercé entre elles ces inimitiés littéraires, qui ont paru dans leurs Ecrits. Et peut-être que ma conjecture ne vous paroitra pas moins vraisemblable que celle de Philostrate, qui fondeoit toute l'animosité, reconuë entre Eschine & Demosthene, sur ce que le premier aimoit le bon vin, & le second ne bûvoit que de l'eau. Je pense, que s'il eût sût comme les hommes naissent avec

cette position différente des parties que Mo-  
mus eût voulu voir à découvert, il eût plû-  
tôt rapporté l'antipathie de ces deux grands  
Orateurs à une telle diversité qu'à la cause  
qu'il en donne, trop foible à ce qu'il me sem-  
ble, pour un si grand effet.

Car pour revenir à Scaliger & Cardan,  
quoique l'un & l'autre ait fait profession de  
ne combattre qu'en faveur de la Vérité, cha-  
cun la mettant de son côté, la chose revient  
toujours au même point, & l'on voit mani-  
festement, que des esprits d'une trempe si  
différente ne peuvent s'accorder au fait de  
cette vérité, à cause de son unité & de sa sim-  
plicité. Mais disons davantage, l'on fait la  
guerre pour le mensonge comme pour la  
vérité, & celui-là l'emporte souvent sur la  
dernière. La figure d'un Chien, faite de  
bonne main, celle d'un Crapaut bien repré-  
senté, qui ne sont que des faussetés, sont  
néanmoins plus estimés, que ces mêmes ani-  
maux dans leur véritable naturel. Et pour  
mettre cela en plus grande évidence, le Spar-  
tiate Lyfandre n'eût-il pas la hardiesse de sou-  
tenir, que cette même Vérité, dont nous  
parlons, ne valoit pas mieux que le Mensou-  
ge bien employé? C'est ce qui fit qu'un au-  
tre Lacedémonien, au lieu de s'offenser con-

*Plurar.  
apoph.  
Lacen.*



tre celui, qui l'appelloit **Menteur**, lui repar-  
 tit froidement, qu'étant homme libre, il pou-  
 voit mentir, quand bon lui sembloit, & que  
 c'étoit le fait des autres hommes, qui vi-  
 voient en esclaves, d'être punis pour avoir  
 menti. Aussi comme les Egyptiens dans Idem. de  
 une fête, où ils mangeoient du miel & des Ifdc.  
 figes, prononçoient ces mots consacrés à  
 cette cérémonie, *dulce est Veritas*, qu'il n'y  
 avoit rien de plus doux que la Vérité; ne  
 lisons-nous pas ces autres d'une signification  
 toute différente, dans les Proverbes du plus  
 sage des Hebreux, *suavis est homini panis men-*  
*dacii*, que l'homme dans sa nature corrom- Cap. 20.  
 puë ne mange point de pain, qui lui soit plus & postea  
 agréable que le mensonge? implebi-  
tur os  
ejuscal-  
culo.

Ce n'est donc pas merveille, qu'on conte-  
 ste sur toute autre sorte de sujets, si le men-  
 songe même a des suppôts, & s'il se trouve  
 des hommes, qui osent le préférer à la vérité.  
 Admirons là dessus les secrets impénétrables  
 de la Providence divine, qui a voulu créer  
 les hommes si dissemblables de corps &  
 d'esprit, qu'ils ont toujours été & le seront  
 éternellement dans des disputes, où ils con-  
 sument les plus beaux jours de leur vie.  
 C'est de ce principe, que procedent les con-  
 tentions si extrêmes & si implacables, que

nous voions tantôt au fait de la Théologie, tantôt au sujet de la Politique, où il paroît bien, que la plupart d'entre eux ont les entrailles dans une position différente. O que les Romains formèrent à propos leur mot *Quiritare* de *Quirites*, d'où l'on croit qu'est venu le *gridare* des Italiens, & nôtre *crier* François: Car qu'y a-t-il de plus propre, ou de plus essentiel aux Peuples, que de murmurer, de se plaindre, & de crier sans cesse, aussi bien que la plupart du tems sans sujet? Mais, qui n'est point aujourd'hui d'une inclination semblable, & d'un temperament populaire à cet égard? & où sont ceux, qu'on voie de sentimens si conformes entre eux, qu'il ne semble souvent, que ce que les uns ont à droite, les autres l'aient placé à gauche?





DE LA  
MODÉRATION D'ESPRIT.

## L E T T R E L X I V .

*MONSIEUR,*

Je suis aussi aisé, que le peut être un parfait ami, d'apprendre la suite de vos priorités, & avec quelle modération d'esprit vous usés des faveurs de la Fortune, souvent si difficiles à digérer, que ses disgraces. mettés-moi néanmoins de vous communiquer quelques petites pensées là dessus, non pas, que je prétende vous rien dire, dont vous soiés ignorant, mais seulement pour vous faire souvenir de certaines réflexions, qui nous ont, à ce qu'il me semble, souvent servi d'entretien. En tout cas vous savés bien, que les plus grands Avocats prennent avis de leurs confreres en ce qui les touche: que les plus savans Médecins ne rejettent point les ordonnances des autres de leur profession dans leur propre fait.

Tous les Philosophes moraux ont convenu en ceci, qu'il n'y a point de tems de la vie, qui nous doive être plus suspect, que celui, où toutes choses nous rient, & où il semble, que nous soions dans une parfaite tranquillité; parce que la tempête n'est pas si ordinaire après les grandes bonaces de la Mer, que les revers de Fortune sont certains, quand elle a pris long-tems plaisir à nous caresser. Lors que cette aveugle a retiré le bras, & qu'il semble, qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais seulement épargner; c'est alors qu'il faut être le plus sur ses gardes, & tenir pour assuré qu'elle a dessein de nous tirer quelque coup bien dangereux.

Sen. l. 3.  
de Ira,  
c. 31.

*Ubi tranquilla tibi omnia videntur, ibi nocitura non desunt, sed quiescunt, semper futurum aliquid quod te offendat, existima.* Car la Nature, qui a, dit-on, établi un milieu entre toutes les extrémités, n'en a point mis d'apparent entre la joie & la tristesse, le plaisir & la douleur. Paul Emile perd un de ses enfans cinq jours avant son Triomphe; le Destin lui en enleve un second trois jours après; & souvent entre le lever & le coucher d'un même Soleil, nous expérimentons ce que l'une & l'autre Fortune ont de plus sensible.

Mais à quoi est-ce nous reduire, si nous sommes obligés de nous inquieter même dans les plus grandes prosperités par la crainte de l'avenir? Et n'est-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de nôtre vie? En vérité ce seroit s'imposer de trop rudes loix, se rendre malheureux de peur de le devenir, & pratiquer une Philosophie, dont les voies & les adresses nous éloigneroient de sa fin principale, qui ne peut pas être autre, que nôtre felicité. La raison doit moderer paisiblement nos défiances, & quoique nous prévoions tous les mauvais tours de la Fortune, convertir à nôtre usagé ce qu'elle nous offre d'agréable ou d'utile présentement. Car s'il n'y a rien de si contraire à nôtre être que les foudres cuisans, & si le Poëte les a placés fort à propos à l'entrée de l'Averne, comme ceux, qui contribuënt plus que toute autre chose, à nous y précipiter,

*Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,* Virg. 6.  
Æa.

*Luctus, & ultrices posuere cubilia curæ.*

ne serions-nous pas artisans de nôtre propre malheur, ou pour mieux dire, homicides de nous mêmes, si nous faisons servir nos plus grandes felicités de matiere à nos déplai-

sirs, sur l'appréhension de ceux, qui nous peuvent arriver? Soions plutôt disposés à tout, avec une indifférence, qui ne nous empêche pas de goûter le bien présent, encore que nous n'ignorions pas, de combien de maux il peut être suivi.

Avoués, que ma Philosophie n'est pas des plus importunes, ni de ces austères, qui ne rient jamais. Tant s'en faut qu'elle trouble les plaisirs avec de fâcheuses considérations, qu'elle m'apprend à surmonter ce que nos jours ont de plus difficile, par de certaines gaietés, que ses raisonnemens nous impriment. Divers Auteurs parlent d'une mon-

Jean

Leon

Sc. tagne-d'Afrique, qu'il faut passer en sautant, & en dansant, parce qu'autrement on ne manqueroit jamais d'être saisi de la fièvre. En vérité il en est de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où nôtre esprit succomberoit sous le faix de l'adversité, s'il ne se récréoit par des résolutions philosophiques, qui sont toujours accompagnées de joie & de satisfaction interieure.

Sen. de

vita bea.

c. 1. § 15.

*Tum illud oritur inestimabile bonum, quies mentis in toto collocata, sublimitas expulsi terroribus, & in cognitione veri gaudium grande & immensum, comitasque, & diffusio animi, comae en pat.*

le ce Romain, qui devoit avoir bien senti ce qu'il décrit en de si beaux termes.

Mais cela n'empêche pas, que je ne vous exhorte à tenir pour constant, qu'à le bien prendre, la prospérité est plus à craindre que l'adversité, & qu'on peut tirer beaucoup plus de profit de celle-ci que de la première. Les revers de Fortune sont des médecines, dont le mauvais goût est recompensé par leurs effets salutaires. Et l'expérience journalière fait voir, qu'il est des hommes, qui naissent parmi les tribulations, comme des arbres plantés durant la rigueur de l'hyver, qui réussissent incomparablement mieux, & durent bien davantage que les autres. Ajoutez, que la douceur des plaisirs se convertit d'elle même en amertume, & que ce qui nous a contentés, fait presque toujours notre affliction. Qui causa toutes les calamités de Niobé, que l'excès de ses contentemens précédens?

*Tantalus est numero natorum facta sit-  
perba,* *Pentadius  
ep. vet. 31.*

*Natorum adfecta Tantalus est numero.*

Ne vous rebutés donc pas contre ce paradoxe moral, vous, qui prenés plaisir dans la defense de tant d'autres. Et souvenés-vous, que ce n'est pas assez de se garantir des

charmes de la joie, il faut tirer profit de son contraire, & convertir à nôtre avantage, non seulement ce que la Fortune nous présente à souffrir, mais même ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous soions, nous voions des personnes plus malheureuses que nous, & c'est sur celles-là que nous devons jeter les yeux, pour y trouver de la consolation, plutôt que sur d'autres, qui ont dequoi se prévaloir à nôtre égard dans toutes les commodités de la vie. Car vous trouverés bien mieux vôtre compte à considérer l'infortune d'un misérable porteur de chaise, qui suë sous la pesanteur de sa charge, pour vous estimer heureux dans vôtre condition; qu'à regarder d'un oeil d'en vie celui qu'il porte, si vous avés fait difficulté de déboursier pour cela une demie pistole comme lui. A tous momens, & en mille autres rencontres, les occasions se présentent de faire les mêmes réflexions.

Vous voies comme je veux détourner vôtre vûe de tant d'objets agréables, qui l'occupent présentement, pour lui en faire regarder de bien moins plaisans. Je fais cela comme ceux, qui portent l'eau au logis d'un ami, lors qu'il y a peril, que le feu du contraire ne l'endommage. Ah, que nous



voions qui tiennent un procedé différent! quand nôtre esprit est dans le feu des plus fortes passions, que la volupté ou le déplaisir consomment visiblement, c'est alors que nous recevons presque de tout le monde, au lieu de ce qui seroit propre à l'éteindre, des torches & des allumettes, qui l'augmentent, ou par de sottes condoléances, ou par des complimens pleines de flatterie.



## D'UN AVEUGLE-NÉ.

LETTRE LXV.

MONSIEUR,

Lors que Galien a voulu décrire les mer-  
 veilles de l'œil, & l'importance de la  
 vue, il a protesté, qu'il le faisoit par le com-  
 mandement exprès d'une Divinité, s'excu-  
 sant même de ce que contre le goût des Mé-  
 decins de son tems il se servoit de quelques  
 démonstrations Géométriques, parce que  
 c'étoit pour suivre les ordres du Dieu, qui  
 lui prescrivoit cet ouvrage. Si ce grand In-

*Lib. 10.  
de usu  
partium  
c. 12. 13.  
& 14.*

interprète des plus secrets myſteres de la Nature, n'a voulu parler du Génie, qui le pouſſoit à une ſi belle contemplation, comme chacun a le ſien auſſi bien que Socrate,

*Vrg.*

*Sua cuique Deus fit dira cupido;*  
 je trouverois ſon diſcours un peu rude, pour un homme, ſur tout de ſa profeſſion, & les plus partiaux pour ſa doctrine auroient peut-être aſſez de peine à défendre ſa ſincerité, & même à trouver du rapport entre ce paſſage & beaucoup d'autres de ſes Oeuvres. Quoiqu'il en ſoit, puisſque je ne veux vous parler que du vice des yeux, & des défauts, ou plutôt de la privation entiere de la vûë, je n'ai pas beſoin de prendre le Ciel à garand comme lui, & il me ſuffira de vous dire, que pour répondre à vôtre curioſité ſur les diverſiſſemens que je puis prendre à Poitiers, je deſire vous communiquer l'entretien que j'ai eu avec un Aveugle-né, qu'on m'y a fait voir.

Je ne pouvois pas néanmoins prendre un ſujet pour vous écrire, qui mérite même vôtre attention, puisſque les contraires ſe connoiſſent l'un par l'autre, & les privations par les habitudes. Nous ne ſaurions bien comprendre les ténébres que par la lumière; & la *Cécité* que par les fonctions de l'œil.

l'excellence de la vûë. Or vous savés qu'elle est le plus noble de nos sens, comme l'œil est la plus importante partie du corps humain, où il tient le même lieu, dit Aristote, que la raison dans nôtre ame, dont elle fait la plus noble portion, ὡςπερ ἐν σώματι ὄψις ἐν ψυχῇ νῆς, si ce rang lui pouvoit être disputé, ce seroit sans doute en faveur de l'ouïe, qui véritablement n'est pas nommée sans fondement le sens des disciplines, & même de la Foi, parce que la plupart des Sciences étant acroamatiques, comme parle l'Ecole, & aiant besoin de la vive voix, pour être facilement comprises; l'ouïe mérite sans doute beaucoup d'éloges à cet égard. Mais si faut-il avouër, qu'à comparer un de ces sens à l'autre, la vûë doit toujourns emporter le dessus par de grands avantages. Car ce n'est pas sans raison, qu'un témoin oculaire est préféré à dix, qui ne déposent que ce qu'ils ont ouï dire, *plus valet oculatus testis unus, quam auriti decem.* Les paroles qui sortent par la porte d'ivoire, dont les dents sont le symbole, sont sujettes à bien plus de tromperie, que les objets, qui viennent à nous par celle de corne, ou par l'intervention de cette membrane cornée de l'œil, selon l'interprétation de Servius. Et généra-

je trouverois son discours un peu  
un homme, sur tout de sa prof  
plus partiaux pour sa doctrine &  
être assez de peine à defendre sa  
même à trouver du rapport ent  
& beaucoup d'autres de ses Oeu  
qu'il en soit, puisque je ne veu  
que du vice des yeux, & des déf  
tôt de la privation entiere de la  
pas besoin de prendre le Ciel à  
me lui, & il me suffira de voi  
pour répondre à vôtre curiosité  
tiffemens que je puis prendre à  
desire vous communiquer l'entre  
eu avec un Aveugle-né, qu'c  
voir.

Je ne pouvois pas néanmoins  
sujet pour vous écrire, qui m  
vôtre attention, puisque les cont  
noissent l'un par l'autre, & les p  
les habitudes. Nous ne saurion

tiquée par la vûë. Cela fait que je  
 trouve moins d'une autre pensée de Ga-  
 , touchant la situation de nos yeux. Car  
 un coup de personnes se sont contentées de  
 avec Macrobe, que tous les sens avoient *Lib. 7.*  
 siège dans la tête, où est celui de la rai- *Saturn.*  
 , parce qu'ils lui doivent être soumis. *cap. 14.*  
 s Galien fait tant d'état de la vûë, qu'il *Lib. 8. de*  
 ;, que le cerveau, reconnu pour le vrai *usu part.*  
 vicile de cette même raison, n'ait sa place *cap. 5.*  
 ; la tête qu'à cause des yeux, qui de-  
 vent y être, comme au lieu le plus haut,  
 qu'il reconnoisse, que les autres sens  
 sont qu'en considération du cerveau. En  
 té c'est donner une merveilleuse superio-  
 à la vûë. Et certes son operation, qui  
 auit en un instant sur tant de choses diffé-  
 es, montre bien, qu'elle est toute celeste.  
 quatre autres sens ont leur rapport facile  
 quatre Elemens; il reste la vûë, dont  
 élation au Ciel me semble la plus juste,  
 i bien que la plus relevée de toutes.  
 par ce cinquième sens que l'homme seul  
 rne, avec plaisir, les delicateffes de la  
 ture, & ce qu'ont les Arts de plus rare,  
 le plus subtil. Et il me semble, que  
 d les Grecs ont nommé, à cause des  
 feuls, toute la face humaine, *Πρόσωπον, 3. de part.*  
*ani. c. 1.*

cette belle Mythologie qu'il ne  
touchant ce que les Anciens ont  
nés, & des Gorgones. Les p  
tiroient pas les hommes en un  
besoin de quelque tems pour  
dre; encore s'en est-il trouvé  
évitées. Mais quant aux Gorg  
soient par la seule vûe, sans  
l'ouïe, leur effet étoit moment  
tant d'efficace que personne n  
leur résister. Il y a même  
comme l'Astronomie, où l'on  
que les yeux ont beaucoup plu  
qu'aucun autre sens. Les Hébr  
ment point autrement ceux, c  
don de Prophetie, que les Ve  
pourtant regarde principalemer  
je me souviens, que Platon m

muniquée par la vûë. Cela fait que je m'étonne moins d'une autre pensée de Galien, touchant la situation de nos yeux. Car beaucoup de personnes se sont contentées de dire avec Macrobe, que tous les sens avoient leur siége dans la tête, où est celui de la raison, parce qu'ils lui doivent être soumis. Mais Galien fait tant d'état de la vûë, qu'il veut, que le cerveau, reconnu pour le vrai domicile de cette même raison, n'ait sa place dans la tête qu'à cause des yeux, qui devoient y être, comme au lieu le plus haut, bien qu'il reconnoisse, que les autres sens n'y sont qu'en considération du cerveau. En vérité c'est donner une merveilleuse supériorité à la vûë. Et certes son operation, qui se fait en un instant sur tant de choses différentes, montre bien, qu'elle est toute celeste. Les quatre autres sens ont leur rapport facile aux quatre Elemens; il reste la vûë, dont la relation au Ciel me semble la plus juste, aussi bien que la plus relevée de toutes. C'est par ce cinquième sens que l'homme seul discerne, avec plaisir, les delicatesses de la Peinture, & ce qu'ont les Arts de plus rare, ou de plus subtil. Et il me semble, que quand les Grecs ont nommé, à cause des yeux seuls, toute la face humaine, *Πρόσωπον*, 3. de part. ani. c. 1.

parce que, dit Aristote, *σπορωθαι* : ce n'y aiant que l'homme de tous les animaux qui soit dans une position propre à regarder devant soi; ces mêmes Grecs n'ont pas jugé une petite prérogative à la vue sur les autres sens, dont les organes ne sont moins apparens, ni moins reconnoissables que le sien sur nôtre visage.

Mais je ne m'apperçois pas, que je donne ici un Prologue, qui sera peut-être plus utile que toute la pièce. Pour revenir de l'Aveugle, dont je me suis proposé de vous entretenir, & avec qui je suis entré en cette conversation, son nom est Dreux de Valée. Il est honnête homme, d'une bonne famille de Poitiers, & qui, notwithstanding sa disgrâce, n'a pas laissé d'aller, & de se faire jeune, aux Collèges, & d'y faire des études telles, qu'il a disputé publiquement sur les Theses de Philosophie. D'abord il me n'entre pas bien assuré, s'il étoit né dans une totale privation de la vue, parce qu'il a appris de ses parens, qu'on ne s'étoit aperçu de sa cécité qu'à l'âge de neuf ou dix mois, mais qu'il n'avoit nulle souvenir d'avoir jamais rien vu. Je considérai sa vue assez nette, & lui demandai, s'il ne devoit pas être au grand jour, & sur tout



Soleil, un air plus lumineux, que dans la chambre, ou lors qu'il étoit nuit. Au commencement il me fit entendre que non, mais l'ayant mené à la fenêtre, & tourné tantôt du côté du jour, tantôt de l'autre, il reconnut, qu'il s'appercevoit de quelque différence qu'il avoit crû jusqu'à l'heure procéder plutôt de l'épaississement de l'air, quand il s'approchoit d'une muraille, ou de quelque autre corps solide, que de la lumière. Car vous remarquerez, qu'il se promene dans sa chambre sans se heurter, ce que nous ne saurions faire, lors que nous ne voions goutte, & qu'il iroit sans guide par la ville, à ce qu'il se promet, s'il n'y avoit à craindre pour lui que de choquer les murailles. Or parce qu'il proteste, que c'est sans rien voir, il attribué cela à une espece d'instinct, comme il l'appelle, & à une prénotion que lui donne la Nature, par le moien de la condensation de l'air, qui lui est sensible sans savoir comment, lors qu'il approche d'un corps massif, qui en fait la repercussion. Pour moi, je crois que c'est un pur effet de la lumière, qui agit sur ses yeux, quelque vice qu'il y ait, comme sur les nôtres, lors que nous les couvrons parfaitement de nos paupieres; ce qui n'empêche pas, que nous ne

discernions le jour des ténèbres, & la vue d'une chandelle la nuit, quoique nous tenions nos yeux étroitement fermés. Sa cécité n'est pas telle non plus, qu'il ne s'appercevoit de l'obscurité d'un corps solide, qui lui rend l'air moins lumineux, & qui l'avertit presque insensiblement, qu'il trouveroit là de l'obstacle, s'il passoit outre.

Quant à ce qui concerne les couleurs, il ne les connoit que par ce qu'on lui en a appris dans les classes de Physique. Il sait qu'il y en a de vraies, comme d'autres qui ne sont qu'apparentes, & qu'entre le blanc & le noir il s'en trouve cinq moyennes, avec une infinité d'autres qui se forment selon qu'elles participent plus ou moins des premières. Si c'est en discourir autrement que les aveugles n'ont accoutumé de parler des couleurs, il assure pourtant non seulement qu'il n'en discerne aucune, mais même, qu'il lui est impossible de s'imaginer ce qu'elles peuvent être en effet.

Je lui demandai s'il ne se figuroit point quelque idée du Soleil ou de la Lune, & de cette grande multitude d'Etoiles qui roulent sur nos têtes avec le firmament. Il me répartit, qu'il avoit quelque connoissance du mouvement des Cieux, par le maniment de

la Sphere que lui faisoient toucher ceux, qui lui ont donné quelques leçons d'Astronomie. En effet, il n'ignore pas la suite des maisons du Soleil dans l'obliquité du Zodiaque; & il conçoit assez, que la distance des cercles polaires au Pole, est égale à celle des Tropiques à l'Equinoctial. Mais avec tout cela il nous pria de croire, qu'il ne lui étoit pas possible de former dans son esprit la moindre conjecture de la beauté de ce grand Astre, dont il entendoit dire tant de merveilles, ni le tout ce qu'on l'assuroit paroître dans les Cieux à quiconque pouvoit les contempler.

Vous voies en tout cela clairement la preuve de l'Axiome Philosophique, qu'il n'entre rien dans nôtre esprit que par la porte des sens; & par conséquent, que si l'on manque de quelqu'un, nôtre ame est nécessairement privée de beaucoup de connoissances. Pour en prendre plus d'éclaircissement je l'interrogeai, s'il n'avoit jamais songé en dormant, qu'il conversât avec ses amis, & en ce cas là, comment ils lui avoient semblé vêtus, vû que quand même son imagination es lui auroit représentés tout nuds, il falloit, que leur corps lui parût couvert de quelque couleur. Il reconnut, que sa fantaisie lui avoit souvent donné de telles illusions, mais

que l'entretien avec ses amis se passoit toujours sans les voir, en propos & en divertissemens où il n'intervenoit nulle sorte de couleurs, non plus qu'à l'heure, que nous parlions à lui, il n'en voioit aucune, ni nos personnes, quoiqu'il fût en discours avec nous, & que nous communiquassions les uns avec les autres. Je lui avois fait cette question, parce que la faculté interieure, que nous appellons fantaisie, étant, selon l'étymologie de son nom Grec, une autre lumiere, qui éclaire au dedans, & qui peut-être faisoit voir la nuit pour quelque tems Tibere & Cardan à leur réveil, je voulois m'informer si elle pouvoit produire, dans ce défaut de Nature où il est, quelque phantôme indépendant. Mais je me confirmai dans la doctrine commune, que cette seconde lumiere dépend absolument en ceci de la premiere, que c'est *lumen de lumine*, & qu'elle n'éclaire, pour faire voir les couleurs, qu'autant qu'elles lui ont été révélées par les fenêtres de l'ame, qui sont les yeux.

L'on m'a montré ici un autre aveugle, dont le pere étoit Horloger, & qui réussit en plusieurs ouvrages, faits à la main, avec assez d'artifice. Quelqu'un donna au Cardinal de Richelieu, comme une pièce rare, un

αισθητικὴ  
φύσις.

Arist. 3.  
de ani.  
cap. 14.

arrosse en petit, qu'il avoit fait dans une ve fort obscure, ou pour y être moins strait qu'ailleurs, ou pour avoir cela de commun avec les taupes, aussi bien que la cité, de se plaire sous terre. Mais outre, je ne n'ai rien remarqué de beaucoup plus stable dans son industrie, qu'en celle de veugle des Quinze-vints de Paris, qui fait polit si parfaitement des formes de souers; il est encore moins considérable que premier, en ce qu'il n'est pas aveugle-né, souvenant bien d'avoir vû des étoiles au ciel, parce qu'il ne perdit la vûë qu'à quatre s. Car si le mot, *aveugle*, vient du Latin *oculatus*, il lui convient véritablement, usqu'il a été privé de la vûë, dont il jouït autrefois; mais il n'est pas aveugle-né, t, *cæcus ab ortu*; comme il sembleroit, à parler exactement, l'aveugle-né ne pourit pas être nommé *aboculatus*, ni simplement aveugle, d'autant qu'il n'a pas perdu : qu'il n'a jamais possédé. L'usage néanmoins l'emportera toujours ici & ailleurs sur ; petites raisons Grammaticales. Il est bien rtain, que tous les aveugles-nés ne le sont s pour toujours, s'il est constant, que les tifs Tartares viennent au monde les yeux rmés, aussi bien que les chiens, & qu'ils

ne voient clair au plûtôt qu'au bout de cinq jours, selon que plusieurs l'écrivent. L'on a dit aussi, que la Nature formoit l'œil le dernier de tous les membres, comme le dernier nécessaire; ce qui ne diminuë pas les avantages, que nous lui avons donnés. A la vérité, outre quelques animaux imparfaits, tels qu'on en voit dans des écailles, on dit, que la Balene a besoin d'un guide, qu'on veut qui la conduise, parce qu'elle ne voit goutte. La Taupe a bien des yeux, mais la membrane, qui les couvre, les lui rend comme l'on croit de nul usage. Antonius Diogenes assure dans Photius, que les hommes d'une ville d'Iberie ne voioient que de nuit, & nullement de jour. Et si les Issedons du Nord, qui sont les Arismaspes des Scythes, n'ont qu'un œil, non plus que les Cyclopes des Poëtes, il semble, que cette même Nature ne prenne pas tous les soins de la vûë qu'elle a d'ordinaire de ce qui est absolument nécessaire.

La consolation, qu'on voudroit donner là dessus à ceux, qui ont perdu la vûë, seroit bien legere. Mais certes il y a des raisons bien plus fortes, dont on peut adoucir ce que leur desastre semble avoir de plus fâcheux. De combien de pénibles desirs

nt-ils exemts par cette maxime générale de  
 Morale, qu'on ne souhaite jamais une  
 ose inconnue? *ignoti nulla cupido*. La  
 ivation des plus grandes satisfactions, que  
 ous donnent les yeux, ne peut pas rendre  
 alheureux les Aveugles-nés, comme plu-  
 eurs se l'imaginent, si la même règle est  
 ffi certaine, qu'on la tient. Supposons  
 ammoins qu'ils soient à plaindre dans la  
 rte de beaucoup de contentemens, que  
 ar donneroit la vûe; de combien de  
 cheux objets sont-ils delivrés en recom-  
 ense? Et ne serons-nous pas toujourns con-  
 tints d'avouër, à bien examiner ce point,  
 il y a de l'avantage pour eux, puisqu'ils  
 ignent plus qu'ils ne perdent dans leur  
 euglement? Car on ne peut pas dire, qu'il  
 it un mal de lui-même, & considéré sépa-  
 ment; si nous ne voulons demeurer d'ac-  
 ord, que nous soions miserables la moitié,  
 a peu s'en faut, de nôtre vie, que nous  
 rons les yeux fermés. Certes il en est tout  
 itrement, & si nous y prenons garde, nous  
 ouverons, que nous les fermons souvent  
 our mieux goûter les plaisirs des autres sens,  
 pour y rendre nôtre ame plus attentive,  
 omme elle est toujourns, lors qu'elle reçoit  
 oins de distraction. En effet, quand le

**Poëte** a voulu représenter Didon dans son plus grand contentement, il lui a fait perdre la lumière, & l'a mise dans l'obscurité d'une profonde caverne.

*Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem  
Deveniunt.*

Pour bien juger d'une mélodie, ou pour discerner exactement le goût d'une liqueur, la Nature nous porte d'elle-même à fermer les paupieres. Et nôtre satisfaction se trouve tellement quelquefois dans les ténèbres, que nous les recherchons aux choses même les plus saintes, l'air sombre des Temples augmentant nôtre dévotion, & le Ciel ne se découvrant jamais plus lumineux à nos ames qu'aux heures & aux lieux, où nous ne voions goutte ici bas.

Combien toutes les Histoires nous font-elles remarquer d'aveugles tels qu'Appius Clodius, qui ont eu meilleure vûe aux affaires d'importance, que les plus clairvoians de leur tems? Et ne dit-on pas, que Democrite se priva tout exprès des yeux du corps, pour avoir ceux de l'esprit plus propres à la contemplation? s'il ne le fit, comme d'autres pensent, pour ne pouvoir souffrir l'objet des méchans qui ne prospéroient pas moins de son tems, qu'ils ont fait depuis.



L'aveuglement d'Homere ne l'a pas empêché, de nous faire voir des choses si belles, que depuis plus de deux mille ans elles sont en admiration à tout le monde. Et Tiresias, qui perçoit si avant & si certainement dans l'avenir, qu'il a passé pour le plus grand Prophete des Gentils, n'avoit pas la vûe meilleure qu'Homere; quoique, selon l'observation de Ciceron, ils ne l'aient jamais re-<sup>s. Tuf. qu.</sup> présenté dans toutes leurs Poësies déplorant son infortune, comme ils ont fait un Polypheme, qui dans sa brutalité croioit avoir tout perdu en perdant la vûe. En vérité, ils eussent eu grand tort de donner les sentimens d'un homme si grossier, à celui, qu'ils croioient avoir reçu tant de graces de leur Jupiter; vû principalement, qu'il n'est pas des aveugles, comme des sourds, & des muets, qui ne peuvent jamais devenir, dit Aristote, <sup>Lib. de</sup> judicieux ni sages comme les premiers. La <sup>Sensili.</sup> prudence est si voisine de la <sup>c. 1.</sup> cécité, que plusieurs, pour s'attribuer celle-là en apparence, affectent de témoigner, qu'ils ont la vûe courte, ce qu'on reproche ordinairement aux Espagnols, qui prennent pour cela leurs *antojos* de meilleure heure que les autres, ou du moins *por gravedad*, comme ils disent, qui est un second avantage qu'ils y cherchent.

Mais on peut bien passer plus outre, & soutenir, que la vûë cause souvent plus de disgraces que l'aveuglement. Ovide ne fut banni, que pour avoir trop vû, & beaucoup par là sont tombés depuis lui dans d'extrêmes infortunes. Sa Medée a peur de rendre ses yeux criminels,

Lib. 7.  
Misan.

- - - *oculosque videndo*  
*Confcelero.*

La vûë ne fascine pas seulement, elle reçoit la fascination. Il se trouve de puissans Monarques sur la Terre assez impuissans d'esprit, pour ne pas souffrir, qu'on les regarde impunément au visage, & si nous en croions Acoſta, c'étoit un crime puni de mort à l'égard du menu peuple par les Rois de Mexique. Combien y a-t-il de personnes, qui peuvent dire comme cet amant infortuné, *ut vidi, ut perii?* Et qui peut se vanter d'être jamais retourné de la ville chez soi, sans avoir été affligé par cette partie qui nous fait voir? & souvent en beaucoup de façons. Ce n'est donc pas sans un grand mystere, que le Sage Hebreu s'est écrié dans son Ecclesiastique, *nequius oculo quid creatum est?*

En vérité l'on ne sauroit nier, que le défaut de la vûë ne puisse être quelquefois préjudiciable: C'est par lui, qu'on a souvent

ndu incapables de porter Couronne, ceux  
 qui l'on n'eût pû autrement la disputer.  
 Caelius Torquatus est loué d'avoir lui-mê-  
 me refusé le Consulat sur l'infirmité de ses  
 yeux, protestant, que celui, qui ne voit que  
 sur ceux d'autrui, ne peut accepter sans im-  
 pudence une charge, qui lui met entre les  
 mains, & laisse à sa conduite la vie & les  
 biens d'une infinité de personnes. Bref, à  
 moins que de tomber dans un aveuglement  
 d'esprit, on ne doutera jamais des defavan-  
 ges que cause souvent celui du corps.  
 Mais tournés la medaille, vous verrés, qu'on  
 en évite pas d'autres encore plus grands,  
 sur avoir bonne vûë, & si vous serés d'ail-  
 leurs contraints de confesser, que la *cécité* a  
 ses biens & ses privilèges encore plus grands  
 que nous ne les avons remarqués, ne fût-ce  
 que quand nous cedons le haut du pavé aux  
 aveugles comme aux plus grands Seigneurs.  
 Pour conclusion permettés-moi cette petite  
 partialité en faveur des premiers, que si le  
 texte d'Aristote est véritable, qu'aux Pour-  
 ceaux la perte d'un œil est la perte de la vie, Lib. 6. de  
hisl. ani.  
c. 18.  
 on peut dire que c'est tenir plus du Pourceau  
 que de l'homme raisonnable, de ne pouvoir  
 vivre sans yeux.



DES NOUVELLES DE LA  
COUR, &c.

## L E T T R E L X V I.

M O N S I E U R,

Je ne m'étonne pas, qu'il ait si bien reüssi à celui que vous dites vous avoir envoie une si belle description de nôtre Cour. Les choses, où nous prenons plaisir, s'exécuteit ordinairement avec succès. Et comme il fait ici une des plus considérables parties de nôtre beau monde; ce n'est pas merveille, qu'il se soit plû à vous représenter un lieu, où il a tant d'avantage, & qu'on peut nommer avec figure son Element. Vous n'ignorez pas ce qui se dit autrefois d'un Androcide, qui avoit si admirablement peint les poissons, dont une Scylla se trouvoit environné. L'on savoit, qu'il les aimoit avec une extrême friandise, & cela fit prononcer à ceux, qui contemplèrent son tableau, que l'inclination de l'ouvrier avoit beaucoup contribué à sa perfection, que les règles de

*Plutar.**l. 4. Symp.**qu. 4.*

Part, ni la delicateſſe du pinçau. Je crois, que les principaux agrémens de ce beau craion, que vous avés reçû, peuvent être rapportés à un ſemblable principe. Pour moi, qui n'ai pas ſujet de reſſentir les mêmes transports d'eſprit, & que l'âge, avec le naturel, éloignent de ce que la Cour peut avoir de plus charmant, je n'ai garde d'entreprendre rien de tel, & vous ſerés injuſte, ſi vous m'y vouliés obliger.

Tant s'en faut, que je ſois pour le faire, qu'il n'y a rien que j'observe plus inviolablement depuis que j'y ſuis, qu'un ſilence approchant du Pythagorique. Mes yeux & mes oreilles me ſervent dans leurs fonctions accoûtumées: mais pour la langue, elle auroit ſujet de ſe plaindre, ſi elle n'avoit pris goût à l'agréable taciturnité, que je me ſuis préſcrite. Souvenés-vous, que cette même langue eſt la partie, par laquelle les Médecins ont accoûtumé de reconnoitre les maladies du corps, & les Philoſophes celles de l'eſprit. La Bibliotheque de Photius m'a fait voir quelque part, que celui, qui fut appellé Ulyſſe, parce que ſa mere étoit accouchée de lui dans un chemin, eût encore le nom d'Outis, dont Homere a parlé, à cauſe de ſes grandes oreilles, qui ſont le ſymbole de cette

exacte attention à écouter sans bruit, & de cette prudence consommée, dont il servit de patron à toute l'Antiquité.

Ce n'est donc pas de moi, de qui vous devés attendre les plus curieuses nouvelles du Cabinet, quand même il en viendrait quelque une à ma connoissance. Et vous pouvez juger, que celui, qui fut condamné à l'amende par ceux de Locres, pour avoir demandé des nouvelles à l'entrée de leur ville, n'étoit pas de l'humeur où je suis présentement. A la vérité je ne les ai pas toujours méprisées de la sorte. Le génie de nôtre nation m'y a fait autrefois chercher du divertissement, comme font les autres. Mais la loi, que je me suis imposée, m'a changé de telle sorte, que celle de Charondas, qui defendoit aux Comédiens d'offenser personne sur le Théâtre, hormis les adultères, & les curieux de nouvelles, cette loi, dis-je commence à ne pas me déplaire.

Ne croiés pas pourtant, que je sois métamorphosé de même au reste de mes sentimens. La Cour, qui m'oblige à quelque contrainte pour ce qui touche l'exterieur, & en des choses d'aussi peu de conséquence que sont des nouvelles, n'aura jamais le pouvoir d'ébranler tant soit peu mon ame aux

choses d'importance, ni de lui faire prendre d'autre assiette, que celle où vous l'avez vûë.

Les agitations de cette même Cour m'affermissent plutôt, qu'elles ne m'ébranlent. Et ses vanités, au lieu de me donner envie de m'élever, me font aimer tout ce qui est bas. Je ressemble à ces plantes, telles que la Christophorienne, qui se tiennent d'autant Simlerus de Alpi- bus. plus petites, qu'elles se trouvent en un lieu haut. Et pour contrecarrer l'humeur de ceux, qui ne songent ici qu'à occuper toujours le dessus, mes plus fréquentes pensées me font observer l'avantage de ce qui est humble & rampant. En effet, nous ne faisons guères d'actions agréables sans nous humilier. Pour ne rien dire des plus voluptueuses, nous ne saurions dormir doucement sans nous coucher, l'on s'assiet pour se reposer, & le plaisir de la table ne se peut bien prendre debout. N'est-ce pas tout le contraire de ce que nous faisons en nous élevant? L'on ne monte jamais qu'avec peine, & toujours vers le peril & la chute. Le fruit ne se cueille au haut des grands arbres, qu'en hazardant la vie, *noli altum sapere*. Et nous voyons, que les potences & le gibet font l'exaltation de ceux que tout le monde déteste.

« Cependant tout fourmille ici d'Ixions, qui embrassent des nuës de grandeurs pour le véritable bonheur. Mais ils en sont bientôt punis, comme celui de la Fable, sur cette rouë de Fortune, qui du plus haut qu'elle ait, les précipite souvent au plus profond de la misère. Que dirés-vous, si je vous assure, que les plus ardens à cette poursuite, sont presque toujourns les plus indignes d'y parvenir, comme ceux, qui ont l'estomac mauvais, sont plus avides des viandes, & plus insatiables què d'autres, qui peuvent digerer tout ce qu'ils desirent manger? Je passerai plus outre, pour vous communiquer philosophiquement une de mes observations, qu'à la balance, qui mesure ici le mérite, celui qui en a le plus, est sujet à trébucher, au même tems, que le plus leger gagne le haut & laisse l'autre au dessous de lui. L'on y voit bien plus d'outrés pleines de vent, & de corps pourris, que de bons nageurs au dessus de l'eau.

Ne vous en étonnés pas, il n'en fut jamais autrement, & l'Histoire de toutes les Cours nous les a toujourns dépeintes de la sorte. La nôtre est peut-être une des plus innocentes, qui fut jamais, dont je ne veux point de plus forte preuve, que la liberté, dont elle me  
permet



permet de vous écrire. Aussi vous ai-je dit dès le commencement, que je n'étois pas pour vous apprendre des nouvelles; tout ceci ne doit être pris, que pour de vieilles remarques. N'a-t-on pas de tout tems encensé les Idoles de la Cour, & fait des genuflexions à tous ceux, qui ont eu la moindre participation de cette vertu occulte & plus que magnétique qu'inspire la Faveur? Qu'on leur rende pourtant tous les honneurs, qu'on voudra; qu'on passe, comme l'on fait, jusqu'aux plus serviles soumissions, & qu'on les accompagne, si l'on veut, de culte & d'adoration: jamais ils n'en recevront autant, que les Egyptiens en déferoient à leur Apis, qui néanmoins n'étoit que ce que vous sâvés. Ne m'en demandés pas davantage, s'il vous plaît. Vous voies bien, que je ne parle que de ces Puissances subalternes, qui abusent du peu d'autorité, qui vient jusqu'à elles. Car pour ce qui touche les Anges tutelaires, qui sous le branle d'un premier Moteur, président à la conduite des Etats, dont ils reglent les mouvemens, vous n'ignorés pas, combien je les révere. Outre, qu'on ne sauroit, sans blesser la conscience & sans crime, manquer de respect envers eux, nous pouvons dire hors de toute flaterie par la grace de

Dieu, qu'ils n'usent aujourd'hui de leur pouvoir, ni de leurs moiens, que comme d'instrumens propres à l'exercice des plus excellentes vertus.

D E  
L'ESTIME, ET DU MÉPRIS  
L E T T R E L X V I I

M O N S I E U R,

Seriez-vous bien de l'humeur, dont j'ai lu dans la vie du Pere Paul, qu'étoit le Cardinal de Saint Severin; il nommoit flatteurs ceux, qui acquiesçoient doucement à ses sentimens, & d'un autre côté il haïssoit cruellement tous ceux, qui lui contredisoient? En effet il y a beaucoup de personnes, qui ont l'esprit de la même trempe: mais pour vous, la demande que je vous fais si librement, & avec raillerie, vous peut assurer, que je vous ai en toute autre estime. Vous m'avez donné né pourtant le sujet que j'ai eu de vous écrire de la façon, quand vous m'avez man-

combien les loüanges de Gnathon vous avoient été importunes, & de quelle sorte d'ailleurs vous aviez ressenti le mépris, & même les injures de cet infame Therfite.

Pour le premier point, je trouve, que vous avés eu raison de témoigner le peu de cas que vous faisiez des éloges distribués par un homme tel, que celui, qui vous les donnoit. Il y a plutôt à souffrir qu'autrement, de s'ouïr préconiser par ceux, qui font des lieux communs de loüanges excessives qu'ils appliquent indifféremment à toute sorte de personnes. Les médiocres & bien appropriées s'augmentent avec le tems, selon le mot de Théopompe, au lieu que les démesurées, & qui ne conviennent pas, s'évanouissent aussitôt; outre qu'elles passent toujours pour ridicules. Ceux, qui les savent ajuster, comme il faut, ne les examinent pas moins soigneusement qu'on faisoit autrefois les parfums, dont on composoit le Thymiane des Hébreux, afin de n'encenser jamais personne, qu'avec des termes legitimes, où l'on ne puisse trouver à redire. Et il me semble, que ce Spartiate eût raison, de demander à celui, qui prisoit extraordinairement & avec admiration un joüeur de Guitarre; quel honneur il défereroit à un hom-

me plein de vertu, s'il témoignoit tant de  
me pour un pinceur de cordes? Cepen  
c'est une chose étrange, qu'on prenne au  
d'hui à injure d'être loué raisonnableme

*Sen. l. 4.* avec mesure, *eo enim dementiæ venimus*

*qu. nar.*

*Gell. l. 19.* qui parce adulatur, pro maligno fit. J

*c. 3. noct.*

*Att.*

bien, que le Philosophe Phavorin souv  
autrefois, qu'il y avoit plus de desavanta  
être loué bassement & avec froideur,  
être injurié à toute outrance & avec am  
fité; parce qu'en ce dernier cas l'on rec  
noit aisément l'ennemi, qui parle; ce  
n'arrive pas au premier, où l'on croit, q  
celui qui loue, quelque ami qu'il soit,  
trouve pas de matiere suffisante, pour s'éte  
dre davantage. Mais cela est bon à l'égar  
de ceux, qui pleins de mauvaise intention  
ne disent du bien d'un homme, que pour lui  
nuire, & n'usent d'éloge en son endroit, que  
comme on fait du vin, quand on le mêle  
avec le poison, afin qu'il passe mieux dans  
les veines. Car vous ne voiez guères que  
ceux, qui recommandent si foiblement, ve  
coulent quelque trait de médifance, comme  
un vent coulis dangereux, entre les pe  
avantages qu'ils donnent. Il y a toujours  
quelque cantharide cachée sous la rose qu'ils  
présentent.

*Impia sub dulci melle venena latent.*

Ovid. 1.  
Am. cl. 8.

Et leurs paroles obligantes ressemblent souvent à celles du Renard, lors qu'il louoit le Lievre en la présence du Loup, d'avoir la plus delicate chair qu'on se pouvoit imaginer. C'est ce qui a fait dire, il y a si long-tems, qu'il n'y avoit point d'ennemis plus à redouter que ceux, qui nous donnent des louanges, *pestimum inimicorum genus, laudantes*. Aristoxene étant porté de mauvaise volonté contre Socrate, commençoit toujours ses discours contre lui par la louange de ce qu'il étoit grand ennemi de l'injustice, & puis ajoûtoit, que d'ailleurs c'étoit un ignorant, qui n'avoit pas la moindre teinture des Sciences, & qui de plus se laissoit emporter à d'infames voluptés. N'est-ce pas faire gentiment chauffer le fer, pour lui donner ensuite dans l'eau froide la trempé, que nous voulons qu'il ait, pour mieux trancher? Sans en venir même jusqu'à cette seconde partie de l'invective, les louanges, toutes pures, se donnent souvent, pour ruiner ceux, pour qui l'on a quelque haine secrette. La Sultane Roxolane ne trouva point de meilleur moien pour perdre son Beau-fils Mustapha, que de le louer excessivement à son pere Soliman. C'est ainsi qu'Hercule em-

Fl. Illu-  
strus.

brassoit Antée, pour l'étouffer: Et que les Eginettes suffoquèrent leur Legislateur Dragon, en le caressant sur un théâtre.

Mais l'infame métier de flatteur, dont Gnathon est si diffamé, vous doit avoir sur tout rendu son Panegyrique insupportable. Car il n'y a rien d'impertinent, ni de ridicule, au jugement de Dion Chrysostome, à l'égal d'un flatteur, qui a l'effronterie de mentir à ceux, qui savent mieux que personne reconnoître son mensonge. D'ailleurs Pindare a fort bien dit, que comme il n'y a que les enfans, à qui les Singes paroissent parfaitement beaux, il ne se trouvoit guères aussi que des esprits foibles, à qui les flatteurs fussent agréables. A la vérité Xenophon a prononcé, que la plus doux son, dont nos oreilles puissent être frappées, étoit celui de la louange. C'est la craie, dont nous savons qu'on marque les lieux, où les Vertus habitent. Elle les fait multiplier, & leur est ce qu'est une douce rosée aux plantes, qu'elle vivifie. Beaucoup d'animaux même, l'Elephant, le Paon, & quelques autres, en sont touchés;

Ovid. 1. de  
art. am.

*Laudatas ostendit avis Junonia pennas;*  
*Si tacitus spectes, illa recondet opes.*

DE L'ESTIME ET DU MÉPRIS. 151

Et il se trouve des hommes, qui en sont si avides, qu'Ammien Marcellin nous assure, qu'un certain Lampadius, qui avoit de l'autorité dans Rome de son tems, trouvoit mauvais, si quand il crachoit on ne le louoit l'apporter beaucoup de prudence dans cette action. Cela n'empêche pas pourtant, qu'une me généreuse ne se rebute d'entendre les lâches propos que tiennent perpetuellement ces Flateurs. Ils n'enluminent aucune action avec des hyperboles ridicules. Le dernier qu'ils louent, est toujours le premier homme de toute la Terre. Et par un aveuglement étrange on leur voit donner les mêmes titres d'honneur à Vatinius, qu'ils ont déjà attribués à Caton. Les Atheniens, aussi sujets à ce vice que peuples du monde, eurent insolence de mettre auprès de la Statue de Menandre, celle d'un méchant Poëte Phé-Dio. Chr. orat. 31.nicien, le nommant même Olympien, ou ivin. Pour moi, je trouve à reprendre jusqu'aux amis, qui usent de trop de complaisance, & qui sourient à tout ce que font ou disent les autres, semblables à l'eau, qui rend toutes les formes des vases, où elle entre. Il n'y a qu'une lettre à dire entre *sentiri*, &, *assentari*. Je n'ai que faire d'une personne, qui se conforme si universellement

**Fr. moi :** Il me suffit de mon ombre pour cela, qui le fait mieux, que qui que ce soit. Bref, je veux un ami franc & véritable, qui me contredise où il en est de besoin, *Et qui dicat aliquid contra, ut duo simus.*

Cependant c'est un oiseau de rare plumage au païs, où je suis présentement. Chacun y vise à la complaisance, avec des paroles de soie, ou de coton. Et ceux, à qui il importe le plus d'être informés de la vérité, ne l'entendent presque jamais, parce qu'on la juge trop rude pour leurs oreilles. Certes, je ne m'étonne pas, si nous voions les changemens merveilleux, qui paroissent dans la plupart des Etats de l'Europe, ne doutant point, qu'il n'en arrive autant aux autres parties du Monde. Car je pense, qu'il n'y a plus de peuples de l'humeur de ces vieux Thessaliens, qui ruinèrent une de leurs villes, parce qu'elle s'appelloit Colacée, comme qui diroit la flateuse. Tant y a qu'aujourd'hui l'on ne fait ce que c'est, que d'exprimer nettement la moindre vérité, qui puisse donner du dégoût, ou qui choque tant soit peu l'interêt. Et les agrémens d'une dissimulation complaisante l'emportent presque toujours auprès des Puissances, sur les rudes simplicités de cette même vérité. Mais



Je vois bien, que vous m'imposez silence sur une matière si odieuse. Laissons là l'infame proceder de Gnathon, & venons au mépris de Therfite, qui n'avoit garde d'être sans injures.

Vous savés bien que ceux-là souffrent le mieux les injures, qui les ont le moins méritées. Et pour moi je n'admire nulle part tant Socrate, que dans la belle façon, dont il a souvent supporté celles qu'on lui pensoit faire. Je parle ainsi, parce qu'en effet nous n'en pouvons recevoir, si nous n'y consentons. Quelqu'un dit à Diogene, qu'un autre se moquoit de lui; Et moi, dit-il, je ne me tiens pas pour moqué. Je ne sai, qui étoit celui, qui sur le rapport de certains termes fort mauvais qu'on avoit tenus à son préjudice, repartit, qu'il n'en savoit point de mauvais gré à leur auteur, parcequ'il l'avoit pris pour un autre, *non in me dixit, sed in eum, quem me esse putabat.* Pericles me semble sur tout admirable, parce qu'outre, que comme disciple d'Anaxagore, il étoit grand Philosophe, il passoit pour le plus grand homme d'Etat, pour le premier Orateur, & pour le plus redouté Capitaine de son tems. Il fut une fois persecuté tout un jour par un insolent, qui le suivit jusqu'au

**Soit**, en l'injuriant toujours. Et à l'entrée de sa maison, pour tout ressentiment il commanda, qu'on prit un flambeau, & qu'on ramenât cet homme chez lui. Permettez-moi, que je joigne à cet exemple celui de deux hommes de nôtre siècle, qui peuvent être nommés après Pericles. La Nouë, aussi célèbre par ses actions que par ses Commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le Ministre la Place, dans la Rochelle, depuis le lieu du Conseil jusqu'à la porte de son logis, où ce Prédicant lui donna un soufflet. Des Gentils-hommes présens, avec les domestiques, qui suivoient la Nouë, voulant maltraiter ce temeraire, il les en empêcha, & se contenta en le renvoiant à sa femme, de lui mander, qu'il la chargeoit d'avoir soin de lui. Le second exemple recent sera du Chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaises paroles d'une femme, irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputoit. Il lui suffit pour toute repartie de demander, sans s'émouvoir, à celui qui l'accompagnoit, & à qui cette enragée n'avoit quasi pas donné le tems d'ouvrir seulement la bouche, si elle n'étoit pas sa femme, & comme ce mari lui eût répondu qu'oui, En vérité, lui repartit le Chancelier, je vous plains bien, rame-

nés la chez vous. Ces exemples ~~com-~~ com-  
 autant & plus que tous les ~~pro-~~ *intelligi-Plin:*  
 Morale. Souvenés-vous à ~~le-~~ *parfois,*  
 Therfite, que c'est le propre ~~de~~ des pen-  
 de dire des injures à ceux, qui ~~ont~~ *ont* que  
 Mais gardés-vous bien de ~~pr-~~ *éloquen-*  
 outrages de certaines ~~raill-~~ *les Ora-*  
 que les plus beaux ~~é-~~ *aucoup,* &  
 & reçûes avec beaucoup ~~de~~ *parmi les*  
 pointe piquante qu'elle ~~est~~ *bien penser*  
 Dieu même, ~~se~~ *de fort sou-*  
 logien, semble s'être ~~pl-~~ *en cela*  
 raillerie. Ne dit-il pas ~~qu'il~~ *étoit aussi*  
 nôtre premier ~~P-~~ *recompense*  
*Adam quasi innocens* ~~et~~ *non* ~~de~~ *bono* ~~et~~ *non*  
*num & malum? Et de ill-* ~~est~~ *tant sur les*  
 nier Jugement, *Qui* ~~est~~ *une étrange*  
*ros, & Dominus f-* ~~est~~ *aucoup de lan-*  
 est une des ~~do-~~ *peu de cœur,*  
 bien qu'une des ~~tr-~~ *je m'étonne*  
 rejettons pas, ~~de~~ *tous les jours*  
 passer pour un ~~de~~ *de vive voix,*

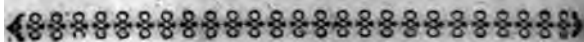
coeur de

conce

qu'on

je p

er-



## D'UN LIVRE.

## LETTRE LXVIII.

*MONSIEUR,*

**J**e vous dois un grand remerciement pour le petit livre que vous m'avez communiqué. Ce n'est pas seulement dans la Peinture, que les raccourcissemens se font admirer, & la Nature, qui est toute entiere dans ses moindres ouvrages, nous apprend, qu'il n'y a point d'artifice plus considérable, que celui, qui renferme beaucoup en peu d'espace. J'estime autant qu'un autre cette Eloquence diffuse, qui contraint tout un peuple par son abondance de suivre les mouvemens qu'elle lui veut donner. Mais où il est question de s'expliquer sur des sentimens Philosophiques, rien ne m'agrée davantage que le stile concis, & j'ose vous dire, que la suppression du langage m'instruit quelquefois extraordinairement. Le silence de vôtre Auteur en plusieurs lieux me donne plus à comprendre que ne feroit un fort long discours; ~~les~~

pressions ont des retenues instructives, comme les ouvrages de Timanthe, *plus intelligi- Plin: sur quam pingitur*, & ce que je m'apperçois, qu'il n'a pas voulu dire, me porte à des pensées, & me jette dans des connoissances que je ne recevois pas de la plus haute Eloquence. Car quoiqu'on apprenne parmi les Orateurs à bien parler, en parlant beaucoup, & souvent; il n'en est pas de même parmi les Philosophes, où l'on apprend à bien penser & à bien parler en parlant peu, & fort souvent en se taisant. Je les compare en cela aux Spartiates. Leur discours étoit aussi court que leurs épées, mais en récompense les coups qu'ils portoient, se trouvoient bien plus justes & plus vigoureux tant sur les corps que sur les esprits. C'est une étrange chose que par tout où il y a beaucoup de langue, il ne s'y rencontre que très peu de cœur, de force, & de prudence. Et je m'étonne encore plus, que nous aions tous les jours tant de personnes à souffrir, soit de vive voix, soit par écrit, semblables à ce joueur de flûte des Anciens, à qui l'on étoit contraint de donner plus pour le faire taire, qu'on ne lui avoit promis pour chanter: Je pense que c'est ce qui a donné lieu au proverbe *Arabius Tibicen*.

separer ce qu'il a de rude, non plus que l'amertume de l'aloes, sans en ôter toute la vertu.

*p. Nom.* Pour ce que vous dites être tiré de trop loin, je vous renvoie à cette Ode de Pindare, où vous verrez, que si les Geais & les Corneilles se contentent de manger ce qui est dans leur voisinage, les Aigles, qui sont les Rois de l'air, se plaisent à prendre leur proie aux lieux les plus écartés.

Je tombe d'accord, qu'il y a dans ce petit ouvrage quelques principes, qui ne s'accordent pas, & quelques maximes séparées, qui confrontées & approchées l'une de l'autre, semblent se détruire.

- - - *congestaque eodem.*

*Non bene junctarum discordia semina  
rerum.*

Mais s'il ne faut pas encor demeurer ici sans repartie, que sâvés-vous, si l'Auteur n'a point voulu imiter celui de la Nature, qui se sert de principes contraires dans toutes les générations? Et qu'y a-t-il de plus entrechoquant que les Atomes d'Epicure & de Democrite, dont ils ont composé tout ce que nous voions de beau dans le Monde?

Si dans cette énumération, dont vous vous scandalisez, le rang du mérite n'a pas été

été observé; & si les plus honorables n'y ont pas été nommés les premiers, gardés-vous de condamner trop absolument une chose qu'il faudroit reprendre dans l'Évangile même si elle étoit toujours vicieuse, puisque la plus considérable des Maries, qui se trouvèrent à la Passion, n'y est pas nommée devant les autres. Le Postillon précède le Courier, & l'Enfant de Chœur le Chanoine, sans préjudice. L'Ane & le Lièvre sont placés au Ciel indifféremment parmi les plus notables constellations.

Sur tout que le défaut de Préface à ce livre ne soit plus une de vos objections. J'avouë, qu'il se fait des Préfaces, qui sont très belles & très nécessaires. Mais il y en a tant d'autres qu'on peut comparer aux affiches des Comédiens, qui visent où vous savés; ou à ces harangues de Charlatans, qui ne sont prononcées que pour exalter leurs drogues afin de les debiter; qu'en vérité je suis encore moins ici de vôtre sentiment, qu'en tout le reste. Un Avant-propos sans nécessité & de la nature de ceux-ci, est un Prélude mal concerté, qui fait perdre l'attention au lieu de la rendre plus favorable.



DE LA PRÉVOIANCE DE  
NÔTRE MORT.

L E T T R E L X I X.

MONSIEUR,

Ce n'a pas été seulement vôte Epicure, qui a dit, qu'un homme sage avoit presque toujours la Fortune contraire: Aristote a été du même sentiment, lors qu'il a prononcé, que par tout, où il se trouvoit beaucoup de raison, il s'y rencontroit très peu de fortune. Ils ont convenu tous deux en cela dans une façon de philosopher très différente, comme étoit la leur. Et je considère, que la plus fameuse de toutes les Républiques de la terre, qui est la Romaine, n'a jamais élevé de temple à la Sagesse comme à la Fortune; à qui Sylla, le plus grand aussi bien que le plus heureux de ses Citoyens, reconnoissoit devoir tout ce qui lui avoit succédé. Certes ceux-là eurent raison, qui représentèrent cette même Fortune assise sur un Serpent, pour dire, qu'elle est au dessus

3. Mag.  
moral.  
c. 8.



De toute la prudence humaine. Prenés y garde, vous trouverés, que non seulement les maisons particulieres, mais encore les plus grands Etats, doivent leur établissement *Lib. 7.* à cette Divinité aveugle. Xerxes le reconnoit dans Hérodote, où il représente à son principal Ministre Artabanus, que si ses prédecesseurs n'eussent donné beaucoup de choses au hazard, ils n'eussent pas élevé son Sceptre jusqu'au point d'exaltation, où il l'avoit trouvé. Et Salomon, après s'être *Cap. 19.* tourné de tous côtés, avoué dans un lieu de son Ecclesiaste, qu'il a reconnu, que tout dépendoit du sort, plutôt que de nôtre prudence ni de nôtre industrie. *Verti me ad aliud, & vidi sub sole, nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam, sed tempus casumque in omnibus.* Aussi defend-il ailleurs d'user d'une trop exacte & trop scrupuleuse prévoiance. *Qui observat Cap. 13.* *ventum non seminat, & qui considerat nubes nunquam metet.* Lors que nous croions avoir été au devant de toute sorte d'événemens, c'est alors qu'il nous arrive d'ordinaire de plus fâcheux accidens. La Biche monocule d'Esopé pensoit avoir donné bon ordre à sa sûreté, de mettre en paissant le long d'un ri-

vage son bon œil vers la terre, d'où elle prévoit que lui pouvoit venir le danger, & elle se sentit percée en un instant d'un coup de flèche, tirée d'un vaisseau qui se promenoit sur l'eau de l'autre côté. Tant il est vrai, que la Fortune fait son jeu, de changer ce que la Prudence croit le mieux concerté, & de bouleverser ce qu'elle pense avoir le plus fortement établi. Si la première, qui n'a point de pieds, semble quelquefois donner les mains à l'autre, pour le moins est-il certain, qu'elle ne se laisse jamais prendre les ailes, comme le fit entendre autrefois cet Ambassadeur des Scythes au grand Alexandre. Pour moi je trouve, que si les pilotes Italiens & les Espagnols ont bien nommé *Fortunal*, une tempête qui surprend dans le calme, & un orage inopiné; nous pouvons dire encore plus proprement sur terre, qu'un coup de Fortune est presque toujours le renversement des plus fermes résolutions de la Prudence, & qu'une grande Fortune bien conduite n'est en effet qu'une grande tempête.

Mais quoi, deviendrons-nous donc sur cela des aveugles volontaires? Et laisserons-nous tout aller à l'abandon, si ainsi est, que les meilleurs raisonnemens soient les plus

malheureux, & que les deliberations les mieux arrêtées soient toujours suivies des pires événemens? Préférons-nous l'inconfidération de cet Epiméthée, que toute l'Antiquité a si fort méprisé comme pere de la repentance, à son frere Prométhée, qui a toujours passé pour le patron de la prudence humaine? En vérité ce seroit ravaler de beaucoup nôtre condition au dessous de celle des bêtes, qui ont une raison naturelle appelée Instinct, dont ils tirent de très grands avantages durant tout le cours de leur vie. Il est vrai, que nous restant si peu à vous & à moi de celle que nous coulons depuis tant d'années, le mieux que nous puissions faire, à mon avis, c'est d'employer toute nôtre prévoyance aux pensées de la perdre sans repugnance d'esprit, & sans que l'image de ce dernier periode nous effraie.

Quelle honte à ce Romain, qui avoit été *Plusar. in* rois fois Consul, de demander le petit espace *Pomp.* le tems qu'il faut pour décharger son ventre, voiant l'épée tirée pour executer sa condamnation à la mort? Si nous l'envisageons du bon côté, nous n'y trouverons rien, qui nous doive contrister. Il n'y en a point de mauvaise, qui ait été précédée d'une bonne vie. Et comment peut-on assurer, que ce

*Sem. sap.  
cap. 7.*

soit un mal de la recevoir, si jamais personne ne s'est plaint d'elle après l'avoir ressentie? Quoiqu'il en soit, je trouve la pensée très gentille d'un Arabe, qui étoit Poëte & Philosophe comme ces Anciens de la Grece, quand il dit dans une de ses Epigrammes, que puisqu'il pleuroit en venant au monde, tous les amis de sa maison se réjouissant, il est résolu de mourir en riant, & de laisser pleurer ses amis à leur tour, si bon leur semble. Caton, au point & en l'âge où nous sommes, s'arrêtoit à considérer les Cyprés bien plus long-tems que les autres arbres. Le même, qui se faisoit d'avoir dit son secret à sa femme, comme d'avoir navigé lors qu'il pouvoit aller par terre, mettoit pour son troisième repentir, d'avoir laissé passer un jour sans que son testament fût tout dressé. Et cette pensée de nôtre commune destinée nous doit si peu attrister, si nous sommes raisonnables, qu'un Legislatteur des Lyciens ordonna, que les hommes, qui voudroient témoigner leur affliction, & porter le deuil à la mort de leurs parens ou amis, le fissent avec des robes de femmes, pour dire, qu'il n'y avoit qu'elles, qu'on pût en quelque façon excuser d'en user ainsi.

Vous me ferés peut-être cette objection, que César, & assez d'autres grands hommes, qui ont été de son sentiment, aiant tenu la mort la plus subite & la plus inopinée pour a meilleure, semblent avoir condanné ces révoiances de nôtre fin, & toutes ces mé-litations lugubres du trépas, qui ne font que veiner l'esprit inutilement.

Ma réponse vous dira, qu'on peut être de l'avis de César que je n'improve pas, & voir toutes les pensées de la mort que nous venons de dire, & dont les Philosophes modernes ont toûjours fait le plus doux entretien de leur vie. Car la prévoiance & les considérations de nôtre anéantissement, si nous parlons en général, n'empêchent pas qu'en particulier nous ne puissions recevoir une mort subite & inopinée. Mais ne trouvés pas étrange que je fasse cas de celle-ci, notwithstanding les prieres publiques & ordinaires de l'Eglise, qui demande à Dieu, qu'il nous pré-serve *a subitanea & improvisa morte*. Ce n'est pas simplement d'une mort subite que cette bonne Mere nous fait peur, & nous veut garantir, c'est de celle, qui est conjointement & subite & imprévûe. Pour être subite seulement, elle peut n'avoir rien de mauvais en soi; il n'y a que celle, qui nous

prend au dépourvû, & fans que Dieu nous ait fait la grâce d'y penser auffi Chrétienment que nous y sommes obligés, qui foit un mal véritable.

Or les Méditations Philosophiques, dont nous venons de parler, font d'un excellent ufage, pour n'être jamais surpris de la sorte. Elles nous difpoſent à être toujourns prêts de partir, pour faire un voiage, qui ne dépend pas de nous. Elles nous font voir, qu'il n'y a point d'homme ſi jeune, ni ſi ſain, qui le puiſſe promettre le matin d'être en vie, lors que le Soleil ſe couchera, puisque le premier coup de la mort ſe fit ſur le plus jeune qui fût au monde. Et nous apprenons d'elles, que la plus longue demeure ici bas n'eſt pas la plus eſtimable, d'autant qu'on en conſidère plus la qualité, que la quantité. Le prix après la Comédie ne ſe donne pas à celui, qui a le plus long tems parlé ſur le théâtre, mais à celui, qui a le mieux recité ſon role. Et l'on ne préférera jamais un jouëur d'inſtrument, pour l'avoir touché toute une après-dinée, à un autre, qui en peu d'heures en aura beaucoup mieux joué que lui. Nous devons donc chercher, & vous & moi, quelque autre avantage que celui de la durée de nos jours, qui ſe doivent peſer plutôt que

compter, & dans l'examen des fortes raisons que nous fournit la Philosophie, pour ne faire pas grand cas de la vie, nous entretenir gaiement sur les douces & salutaires pensées de la Mort.



DE LA  
PROFUSION DES PRINCES.

LETTRE LXX.

*MONSIEUR,*

**J**acquiesce volontiers à votre sentiment, que la Liberalité n'est pas seulement une Vertu bienfaisante aux Princes, mais qu'elle leur est absolument nécessaire. S'il y a eu quelque chose à louer au dessein de Stesicrate, qui vouloit faire du mont Athos la figure d'Alexandre, c'est dans la pensée qu'il avoit, de lui faire verser un grand fleuve de l'une de ses mains, ce qui pouvoit être pris pour une marque qu'un Souverain doit continuellement répandre ses graces sur ceux, qui lui

**S**ont soumis, & combler les peuples de bienfaits. C'est pourquoi l'on n'a point vû de grands Monarques, qui n'aient soigneusement cultivé cette vertu. Alexandre le Grand s'offensoit de telle sorte, lors qu'on refusoit ses presens, qu'il récrivit une fois à Phocion, que s'il ne vouloit pas accepter ce qu'il lui envoioit, il renonçoit à son amitié. Et nous avons dans l'Histoire Romaine le beau mot de cet Empereur, qui fut nommé **les** delices du genre humain, Que personne ne devoit jamais se retirer triste de la présence de ceux de sa condition, établis de la main de Dieu dans le haut degré de puissance qu'ils possèdent, pour faire à son imitation incessamment du bien à tout le genre humain.

Mais encore y a-t-il en cela quelque modération qu'ils sont obligés d'observer: Si la Liberalité des Rois est une Vertu morale, il faut nécessairement qu'elle soit entre deux

**extremités vicieuses.** Et la Sagesse, qui se vante à juste titre dans Salomon, qu'ils ne regnent que par elle, doit toujours intervenir dans la dispensation de leurs bienfaits, comme au reste de leurs actions. Aussi

voions-nous que le premier précepte d'un bon gouvernement que reçut Vespasien d'Appollonius, fut, de faire grand cas de ses

*Prov. c. 8.*  
per me  
Reges  
regnant.

*Philosf.*  
*l. 5. c. 13.*  
*Cic. 2. de*  
*Offic.*



trésors, pour ne les distribuer que bien à propos. Et Philippe pere de cet Alexandre, dont nous venons de parler, le reprit très sévèrement d'user de prodigalité envers les Macedoniens pour acquerir leur bienveillance. Car quelque estime qu'on fasse du propos, dont Mecæne entretint Auguste, que les hommes, à qui donner, lui manqueroient plutôt, que les moiens de leur donner. Et quoiqu'on veuille soutenir, qu'un Roi ne puisse jamais devenir pauvre. qu'au seul cas remarqué par Alphonse d'Arragon, quand la Sagesse seroit à vendre: Si est-il certain, qu'assez de Souverains ont souvent incommodé leurs affaires, & mis leur Etat en de très mauvais termes par d'excessives profusions. Les dix dernieres années de l'Empire de Constantin le Grand l'ont autant diffamé <sup>Baptist.</sup> par des largesses inconsidérées, que les dix <sup>Egu. L. n</sup> premieres lui avoient acquis de réputation. Et si l'on vouloit venir à un particulier dénombrement de Princes semblables, l'on en seroit voir beaucoup aussi peu avisés que Théodose, à qui Pulcheria sa sœur fit signer une donation de sa propre femme Eudoxie, <sup>s. Gelat</sup> qu'il aimoit très ardemment, afin de le rendre <sup>vie de</sup> plus circonspect à ne pas accorder tout <sup>Louis XII.</sup> ce qu'on lui demandoit sans y prendre garde.

Reduisons-nous à ce seul exemple de nôtre Histoire. Elle fait voir clairement, qu'après la conquête de Naples, le Roi Charles VIII. ne pouvant rien refuser, donnoit jusqu'aux vivres & aux munitions des places conquises, avec tout ce qui étoit nécessaire pour les défendre, d'où s'ensuivit la perte de ce beau Roiaume.

Or les graces & les dons qui se font sans jugement, se reçoivent aussi sans obligation. La semence, qui doit être jettée avec la main, se verse inutilement avec le sac ou le boisseau. Et l'on a fort à propos comparé les Monarques prodigues à cet Erifichthon des Poëtes, à qui tous les vivres qu'il prenoit, ne servoient de rien. En effet une des plus signalées disgraces, qui les accompagne, c'est, qu'ils se trouvent enfin réduits à la nécessité d'ôter à toutes mains aussi bien qu'injustement & avec extorsion aux uns, pour continuer à donner aux autres, afin de couvrir leurs exactions d'une fausse apparence de Liberalité. Voici les termes dont je me souviens que Pacatus a exprimé ce mauvais

*In Paneg.* & assez ordinaire procédé: *Est improborum Principum postrema defensio auferre donandi gratia, Et invidiam rapinarum magnitudinis munerum deprecari.* Cependant, outre le

crime évident d'en user de la sorte, & le malheur, qu'ils ne peuvent éviter, de tomber dans cette extrémité, c'est une grande foiblesse à eux, & fort indigne de leur condition, de n'oser refuser avec justice, ce qu'on leur demande à toute heure injustement. Si l'on a bien le front de leur faire des demandes contre raison, pourquoi n'auront-ils pas la hardiesse de les rejeter, retenus d'une mauvaise honte, qui a je ne sai quoi de servile, tant s'en faut qu'elle convienne à la majesté de leur nom.

Vous me dirés peut-être, que la plûpart des dons que font les Rois, sont fondés sur les recompenses de services. Je vous réponds, qu'encore qu'ils fassent bien de leur part de les reconnoître le plus qu'ils peuvent, ce n'est pas à dire pourtant, que leurs sujets aient droit de rien exiger d'eux là dessus. Sans dire que *officio merces non debetur*, comme parle une loi du Digeste; & que nous ne faisons que nous acquiter d'une dette, lors que nous employons nos biens & nos vies au service de nos Souverains; le seul honneur, qui s'acquiert en le faisant, doit tenir lieu d'une suffisante recompense. Un Gentilhomme François peut-il nier, qu'outre la nature de son Fief, qui l'oblige originelle-

ment à ce devoir, les grandes prérogatives, dont il jouit, & les respects qu'on lui rend, ne le paient assez de ses services? S'il en est autrement, je soutiens, que son Prince est un des plus malheureux des hommes, puisque, quand il posséderoit cent Roiaumes tels que le sien, il n'auroit pas de quoi satisfaire la seule Noblesse de celui-ci, selon que chacun voudroit faire valoir ses prétensions. Aussi sont-elles fort éloignées de la doctrine que nous devons suivre sur ce sujet. Comme l'Esprit de Dieu souffle où il veut, conformément au texte de l'Ecriture Sainte, celui des Princes distribué leurs bien-faits, où bon leur semble, & c'est être Pelagien d'Etat, pour ainsi parler, d'attribuer ici quelque chose au mérite, tout étant dû à la Grace.

Mais certes le desordre de nos jours paroit bien plus grand, lors que ceux, qui ont le plus déservi, sont les mieux traités, & recueillent à la vuë des plus fideles serviteurs le fruit qu'ils se pouvoient promettre de leurs bonnes actions. L'inconvenient en est double. La plûpart des gens de bien perdent par là le zèle, dont ils étoient portés à leur devoir; *ubi malos præmia sequuntur, haud facile quisquam gratuito bonus est.* Et d'un autre côté les méchans sont excités par

un si pernicieux exemple, à continuer une malice, qui, sans rien apprehender, leur peut être avantageuse. L'esperance & la crainte sont les deux Poles sur lesquels se neut la raison d'Etat, parce que toutes nos actions s'y rapportent. Celui, qui vit donner au Chien du pain trempé dans la plaie qu'il avoit faite, avertit fort à propos, qu'on prit garde, que les autres Chiens ne s'en apperçussent, qui sans doute voudroient tous mordre, pour recevoir de semblables morceaux.

Je n'accuse néanmoins par là que le malheur du tems, qui a réduit les choses à de si mauvais termes, & contraint peut-être les plus clairvoians & les mieux intentionnés à une si perilleuse nécessité. Car je suis bien de l'opinion de ceux, qui tiennent, que les meilleurs commandemens deviennent inutiles, où il n'y a plus de disposition à les respecter. Théopompe répondit selon ce sentiment à celui, qui disoit, que l'Etat de Sparte étoit glorieux à cause que les Rois y savoient bien ordonner; que c'étoit plutôt parce que les Sujets y savoient bien obeïr. Et un autre Souverain de Syracuse reprocha dans la même pensée aux Atheniens, qu'il ne trouvoit assez de personnes chez eux pour

**com**mander, mais qu'il n'y en avoit point qui fussent propres à l'obéissance. Si nos calamités viennent d'un même défaut, il n'est pas juste d'en accuser ceux, qui ont fait tout ce qu'ils pouvoient pour nous en préserver.

N'en disons pas davantage, ce peu n'est peut-être que trop pour le sujet, & pour votre humeur & la mienne; qui n'est pas d'entrer si avant dans le Sanctuaire. J'aime mieux finir par le thème que je me suis proposé dès le commencement, & vous répéter, que je tiens la Liberalité une Vertu tout à fait Roiale. L'on a dit, il y a longtemps, que les Rois avoient les mains fort longues, pour donner à entendre l'étendue de leur pouvoir en ce qui touche la punition. Je les souhaiterois encore plus vastes & plus alongées pour ce qui concerne les récompenses, & je leur en accorderois volontiers autant que les Poètes en ont attribué à Briarée, pour disperser avec plus de facilité un nombre infini de bienfaits. Trouvés bon néanmoins, qu'ils y apportent ces petits temperamens de Politique & de Morale que nous avons touchés, & vous souvenés de ce qu'observe nôtre Histoire, que le Roiaumé de France ne devint riche & florissant sous François Premier, nonobstant toutes ses disgraces,

*Bodin. 2.  
de Rep.  
c. 4*

que

que lors qu'il parut un peu chagrin sur la fin de son âge, personne n'osant plus lui rien demander mal à propos & avec importunité comme auparavant.



D E  
L'ÉTUDE, ET DU LIEN  
D'AMITIÉ.

L E T T R E LXXI.

*M O N S I E U R,*

**L'**on dit qu'on voioit autrefois dans un Temple de l'Isle de Chio une Diane de marbre fort élevée, dont le visage avoit cette propriété, qu'il paroissoit triste à l'entrée, & joieux au contraire à ceux, qui sortoient, leur devotion, ou leur curiosité finie. L'Etude, sur tout de la Philosophie, possède naturellement ce que l'art sût donner à ce chef d'œuvre. Quelque austere qu'elle nous semble d'abord, elle a de tels agrémens ensuite, qu'on ne se separe jamais d'elle qu'avec

des satisfactions d'esprit, qui se ressentent mieux, qu'elles ne s'expriment. Je sais bien que ceux, qui s'y adonnent, ne sont pas les plus enjoués du monde, & que leur teint ordinaire semble démentir ces contentemens intérieurs, dont je parle. Mais l'on est presque toujourns trompé, quand on juge des choses sur les apparences. Et je suis sûr qu'à la réserve de quelques ignorans, qui ne se sont jamais mêlés du métier des Muses, personne n'oseroit contredire mon sentiment. J'avoie bien que cette joie secrette, dont une ame studieuse est touchée, peut se goûter diversement, selon le naturel différent de chacun de nous, & selon l'objet plus ou moins digne, qui nous retient. Car il importe merveilleusement que nôtre application se fasse sur des sujets assez relevés, pour mériter une serieuse attention. Comme il y a des Gagne-petits dans les Villes, qui ne s'élevent jamais au dessus de la lie du peuple, il se trouve des hommes nés à l'étude, qui la font & y consomment leur âge, sur des choses de si petite importance, que ce n'est pas merveille, s'ils n'en recueillent pas toute la gloire ni toute la satisfaction que nous venons de dire. César demanda à des Etrangers qu'il voioit dans un amour extraordinaire pour des



Singes, dont ils faisoient toutes leurs delices, si les femmes de leur país n'engendroient point d'enfans? L'on peut faire cette autre question de même à ceux, qui s'occupent sérieusement à des bagatelles, ce qui n'arrive que trop souvent, s'ils n'ont nulle connoissance des choses, qui méritent mieux leur application. Comme c'est un grand bien pour la vûe de la porter sur des objets, qui la recréent & la fortifient en même tems; l'esprit reçoit un merveilleux avantage, lors qu'on l'attache à des études utiles & agréables tout ensemble. Voilà ce qui m'obligea dernièrement à vous exhorter non pas simplement à la lecture des livres, mais sur tout à vous adonner aux speculations dignes de vôtre grand génie, vous assûrant, qu'au lieu de nourrir vôtre melancolie, comme vous le craignés, elles la combattroient indubitablement par des gaietés interieures, & vous recompenseroient tôt ou tard du tems, que vous y emploierés.

Mais puisque vous m'engagés dans un autre discours, par le conseil, que vous me demandés sur le sujet de celui, qui vous recherche d'une amitié si étroite, je vous le donnerai tel que je puis en termes généraux, n'ayant pas assez de connoissance de la per-

fection, dont vous voules  
en homme d'honneur. Le  
ment ne s'y pas embarque  
qu'on y est, le mauvais che  
de petites amertumes; & le  
plus de difficultés que vous  
en représenter. Un mauvais  
ne donne pas tant de peine à  
fâcheux ami à quitter, mêm  
fons d'une amitié ordinaire.  
d'ailleurs vous portant à im  
qui commence son ouvrage d  
par le cœur, vous faites très  
ne pas hazarder légèrement  
l'on ne reçoit jamais de le  
En effet il n'y a rien de sens  
degoûts que nous donne  
ceux, de qui nous attendion  
bons offices. Les mauvais  
dent des ennemis, nous trou

mes outragés par celui que nous tenions pour nôtre ami, le coup est si sensible, que tous les remedes de la Philosophie se trouvant trop foibles, il n'y a qu'une grace particuliere du Ciel, qui puisse nous donner assez de forces pour le souffrir. C'est ce qui fit dire plus subtilement que Chrétienement à quelqu'un, que les Loix divines nous obligoient bien de pardonner à nos ennemis, mais qu'elles ne nous avoient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voies bien, que je vous veux faire rire de ce faux raisonnement, où l'on voudroit rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous dise encore là dessus, qu'encore qu'il soit vrai, que nôtre Religion enseigne seule avec perfection, non seulement de pardonner à nos ennemis, mais même de les aimer; si est-ce que la lumiere naturelle, accompagnée sans doute d'une grace speciale, a éclairé de forte l'entendement de quelques Paiens, qu'ils ne se sont pas éloignés de cette charité parfaite. Aristide, injustement banni par la rigoureuse loi de l'Ostracisme, dit pour tout ressentiment, qu'il prioit Dieu, que les Atheniens fussent si heureux, que de n'avoir jamais sujet de se souvenir de lui. *Diss nos. des Lac.*

moigner de l'amour pour ses plus grands persécuteurs? Plutarque, qui le rapporte ainsi dans la vie de ce grand homme de bien, dit ailleurs sur cela un autre beau mot d'Ariston Spartiate, ou plutôt, à son avis, de Socrate. On louoit devant l'un d'eux le sentiment du Roi Cléomene, que l'Office d'un Prince Souverain étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis. Il vaudroit mieux, repartit Ariston ou Socrate, faire du bien à tous les deux, & se rendre amis par ce moien ses adversaires mêmes. Certes on ne peut pas soutenir raisonnablement après cela, qu'ils aient tout à fait ignoré l'excellent précepte de Morale d'aimer jusqu'à ses ennemis.

*Cic. ad  
Heren.*

Pour revenir au point de vôtre demande, souvenés-vous de ce vieux proverbe, qu'il faut connoître avant que d'aimer, *diligere oportet quem velis diligere*; & de ce que remarquoit un Ancien, qu'on rejettoit sagement le chardon, quoi qu'il suivit & s'attachât aux personnes, pour aller chercher l'olivier quelque éloigné qu'il fût. Vous voies bien ce qu'il vouloit dire, & vous n'ignorés pas, quels sont les amis de table, de jeu, ou d'interêt, qui tiennent bonne compagnie, comme les mouches, durant le

beau tems des prosperités, & demeurent sans mouvement au premier coup d'une rigoureuse fortune. Certes l'on n'en voit guères d'autres à la Cour. N'y comptés mille amis que pour un, & si vous y avés un seul ennemi, comptés-le pour mille. C'est le conseil d'un Persan, dont vous vous trouverez bien en France. Chose étrange, qu'on ne se puisse promettre dans le monde d'être heureux en amis; si l'on n'est malheureux d'ailleurs, *felix se nescit amari*. Mais si vous usés de prudence au choix d'un ami, n'en aiés pas moins au sujet d'un ennemi, si vous ne pouvés éviter d'en avoir. Ce n'est pas assez de s'en garder, ni même d'avoir avantage sur lui, il en faut tirer du profit, comme vous feriés d'une bête sauvage, après l'avoir tuée. Le sage Précepteur de Trajan, a fait un Traité exprès pour cela, & vous y verés, que s'il y a des animaux d'un si bon estomac, qu'ils digèrent même les Serpens, l'homme avisé peut convertir en son propre bien par prudence le mal que lui veulent ses ennemis. Evités sur tout d'avoir le moindre différend avec des hommes d'une vertu reconnüe, n'y aiant rien, qui vous puisse être plus préjudiciable.

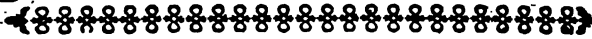
dissemer Therfite, n'a pas oublié d'écrire, qu'il étoit grand ennemi d'Achille & d'Ulyffe.

Il me reste à vous reprocher le mépris que vous faites d'un homme très recommandable par son esprit, sur son extérieur. J'avoué, qu'il n'a ni la taille du corps, ni les traits du visage tels, qu'il ait sujet d'en remercier beaucoup la Nature. Mais pourquoi lui imputés-vous ce qui n'a jamais dépendu de lui. J'eusse attendu de toute autre que de vous un si populaire ou si peu raisonnable jugement. Notre Histoire me faisoit remarquer dernièrement, que le renommé Connétable Bertrand du Guesclin, étoit un des plus petits & des plus laids hommes de son tems. Et celle des Incas du Perou vous fera voir, que la plus grosse & la plus belle perle du monde fut trouvée aux Indes Occidentales dans une si petite Conque & une si méprisable écaille en apparence, qu'on pensa la rejeter pour cela dans la mer. Tant il est vrai, que les plus nobles choses & les plus précieuses, sont quelquefois comme cachées par le Destin sous de fort viles couvertures.

La plante humaine est comme les autres plantes rustiques, dont les petites ont souvent plus de vertu que les grandes; *Cantaurium minus præstantius est ad omnia, dit le*

Garcil.  
l. 2. c. 23.

Médecin Arabe descendu des Rois de Damas. Cette observation suffira pour ce coup <sup>Mesuré</sup> en faveur des moindres statures que vous <sup>l. 2. c. 10.</sup> avez tort de nommer pour cela ridicules.



DE  
L'HABITATION DES VILLES.

LETTRE LXXII.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas de l'inclination merveilleuse de votre ami pour le séjour de Paris. C'est un abrégé de la France, pour ne pas dire de tout le Monde. Et ce qu'osa proferer de Rome un Sophiste Grec, qu'elle étoit l'Epitome de l'Univers, peut aujourd'hui être en quelque façon imaginé d'une demeure, qui a tous les avantages qu'il remarquoit en celle-là. Dion Chrysostome <sup>Orat. 45.</sup> observe dans une de ses Oraisons, que Thésée mit tout le pais Attique dans la ville d'Athenes; Epaminondas toute la Béotie

M v

dans celle de Thebes; & les Milesiens toute  
 la Troade & l'Eolie dans la leur. Ne peut-  
 on pas dire, que nos Rois ont renfermé de  
 même toutes les Gaules dans Paris, qui est  
 leur milieu de perfection, & qui tient lieu  
 de Patrie commune à tous les François, ou  
 plutôt à toutes les Nations, qui l'abordent?  
 Ce que la Raison est dans l'ame, la prunelle  
 dans l'œil, & le Soleil dans le Ciel, Paris l'est  
 sans doute dans ce Roiaume, depuis que le  
 Grand Clovis y établit le Siege de son Empi-  
 re, il y a près de douze cens ans. Mais ne  
 vous attendés pas ensuite, que pour la mieux  
 louer, je tire son nom ni du fameux Juge  
 des trois Déeses, ni du courage de ses Ha-  
 bitans, ni de l'Isis de Melun, ni de sa ressem-  
 blance au Caire pris pour l'Is d'Hérodote,  
 comme Belon en parle au second livre de  
 ses Observations. Ces rapports me sem-  
 blent aussi ridicules que les étymologies in-  
 certaines; & quoique son autre nom de *Lut-*  
*tetia*, qui se trouve un peu changé dans Pro-  
 lomée, semble venir de la blancheur de ses  
 maisons enduites de plâtre, je le trouve  
 bien mieux tiré de la quantité de ses bouës,  
*à luto*. Pourquoi non, puisque selon Stra-  
 bon le Pelusium d'Egypte fut ainsi appelé  
*ἀπὸ τῆς πηλῆς*, de la fange, dont ses habitans

*Greg.*  
*Tur. l. 2.*  
*c. 38.*

*Cap. 37.*

*Lib. 27.*  
*Geogr.*



n'étoient pas vraisemblablement si incommodes que ceux de Paris?

En effet quelque éloge qu'on lui puisse donner, l'on ne sauroit nier, que son terrain, & son ciel, *solum*, & *cælum*, ne soient des plus incommodes. Un railleur disoit d'une des Médines d'Espagne, qu'en hiver l'on n'y voyoit ni le ciel, ni la terre, à cause des croûtes & des nuages qui la couvroient haut & bas durant tout ce mauvais tems. Mais certes Paris ne lui cede en rien de ce côté-là, & je doute fort, que les boues de Médine soient aussi puantes que les fiennes. Elles étoient sans doute bien plus hautes avant que Philippe Auguste l'eût fait paver, puisque comme les ruës de Rome ne furent pavées selon Tite-Live, que près de six cens ans depuis sa fondation, celles de Paris ne le furent que huit cens ans après l'établissement de nôtre Monarchie. Que si cette ville est devenuë un peu plus commode à cet égard; aussi a-t-elle perdu le grand avantage qu'elle avoit autrefois, de n'être sujette ni aux incendies, ni aux serpens, ni aux mulots, & telles autres fâcheuses bêtes, au cas que le Talisman, dont parle Gregoire de Tours mérite d'être considéré.

*Dec. 5. l. 1.*

*Lib. 8.*

6 33.

Quoiqu'il en soit, les beautés & les avantages de Paris mis en balance avec les dégouts & les disgraces qu'on y ressent presque inévitablement, je ne trouve pas étrange, qu'un homme de la condition de vôtre ami s'y plaîse si fort, n'y cherchant que le plaisir & le divertissement: Mais je soutiens, que c'est la plus fâcheuse de toutes les villes du Monde, pour ceux que les affaires obligent d'y demeurer, & qui par la dépense ne peuvent se mettre au dessus de toutes les peines qu'on n'y sauroit éviter qu'avec beaucoup de pistoles;

*Juven.  
sat. 3.*

- - - *Magnis opibus dormitur in urbe:*

*Lib. 2.*

Sa grandeur immense, l'embarras joint à l'ordure de ses ruës, & son défaut de police, donnent des peines, qui ne se peuvent exprimer. Je sai bien, que Diodore Sicilien nous décrit Ninive avec ses quinze cens tours, pour avoir été beaucoup plus grande: Que ces villes Hécatompyles, ou à cent portes, telles que Thebes d'Egypte, devoient avoir plus de circuit: Et Babylone étoit toute autre, s'il est vrai, comme Aristote l'écrit, que ceux, qui l'assiégeoient y étant entrés par un bout, l'on s'en apperçût seulement trois jours après dans l'autre extrémété, quoique la premiere Muse d'Herodote ne le rap-

*3. Polit.  
cap. 3.*

porte pas tout à fait de la sorte. Au cas que le Roi Denis tirât de Syracuse six vints mille hommes de pied, & douze mille chevaux; selon le texte du même Diodore, elle étoit semblablement bien plus peuplée que Paris. Encore aujourd'hui Pequín, Quinsay, & Nanquin, excèdent infiniment sa longueur, s'il est constant, qu'un homme à cheval ne puisse aller en un jour d'un bout de leur enceinte à l'autre. Et l'autorité de Monsieur de Breves qui donne vingt-quatre mille rues au Caire, me le fait aussi estimer plus ample que Paris, ou à peine l'on en a pu compter jusqu'à mille, celles des Faux-bourgs y comprises. Mais cela n'empêche pas, qu'Aristote n'ait eu raison de condamner une grandeur de ville démesurée, où chacun ne peut pas se connoître l'un l'autre, ni beaucoup moins se voir & se visiter avec commodité, si l'on y est obligé, comme il croit, qu'on doit faire, pour y vivre heureusement. Et c'est peut-être pourquoi Platon s'est déterminé à ce nombre mystérieux de cinq mille quarante maisons, où il met la perfection d'une ville au cinquième livre de ses Loix.

Pour ce qui touche la situation & le bon air de Paris, il faut avouer, qu'elle est dans un des plus agréables territoires qu'on puisse

*Mor. l. 9.*

*cap. 10.*

*4 de Rep.*

*cap. 15. §.*

*l. 7. c. 4.*

Lib. 6.  
Geogr.  
Tom. 5.  
ch. 12. §. 3.

voir, & je crois, que son affiette contribue autant que la multitude de ses feux, qui la purifient incessamment, à la rendre une des plus saines Villes de la Terre. Vous sçavez, que les Grecs & les Romains donnèrent autrefois cet avantage à Crotone, par le proverbe *Crotone salubrius*, qui regardoit le corps & l'esprit de ses habitans, si nous en croions Strabon. Un Anglois dans Purchas adjuge présentement la même prérogative à la ville de Laguna dans l'Isle de Teneriffe. Et quelques Relations veulent, que ce soit Hispaham, qui mérite d'être préférée à toute autre à cet égard. Sans rien déterminer sur une chose si malaisée à prouver, je tiens par plusieurs considérations Paris aussi saine, qu'une grande ville remplie d'habitans, & par conséquent de confusion, le peut être. Cela n'empêche pas pourtant, que je n'estime bien plus, sur le sujet où nous sommes, les Villes portatives & ambulatoires des Arabes, des Abyssins, & des Tartares, qui ne croupissent jamais dans l'infection d'un lieu déterminé, & où l'on ne voit aussi jamais les morts se promener, pour parler comme ce Grec. Si je ne pensois qu'au corps, & à vivre sainement, il ne faut point douter,

que je n'éusse une toute autre demeure que celle dont nous traitons.

- - - *Ego vel Prochyta[m] praepono* Iuven. Sat. 3.  
*Suburra.*

Et s'il faut croire, que la salubrité de l'air contribue pas moins à l'esprit qu'au corps des Crotoniates, ou à faire de sages Pythagores, qu'à former de robustes Milons; comment se peut-on imaginer, que cette principale partie de nous-mêmes trouve son compte dans un lieu, *ubi habendus metus est aut sal. l. i.* *sciundus*; où il faut presque de nécessité être *hist.* patient ou bourreau, *aut praeda aut praedo,* marteau ou l'enclume? Car vous vous souvenez souvenir comme le Satyrique compare une grande ville à des champs pestiferés, *in quibus nihil aliud est nisi cadavera, quae la-* Pet. Arb. *erantur, aut corvi, qui lacerant.* Sans mentir c'est une chose étrange, que toutes choses dégénèrent tellement en s'éloignant de leurs principes, & que ces grandes communautés d'hommes, inventées & formées pour les faire vivre plus avantageusement, ne servent plus qu'à les rendre beaucoup plus misérables qu'ils n'étoient auparavant. Si ce n'est, que nous rapportions cette disgrâce à la mauvaise main du premier fondateur de Ville, qui fut Caïn, meurtrier du juste Abel,

Selon l'observation de Joseph & de  
 Lib. 1. Augustin. Mais sans prendre ce po  
 Ant. c. 2. fort à la rigueur; & tombant d'accord  
 Lib. 5. de la Vertu, qui est la santé de l'ame, je  
 siois. Des racines comme une plante robuste, &  
 R. 4. & 17. subsister par tout; si ne voudrois-je  
 l'exclusion de toute autre demeure, d  
 un si grand avantage que vôtre ami fait  
 le de Paris.

Dites-moi sur ce propos, si vous p  
 comprendre, comme il peut y avoir e  
 trefois dans l'Egypte, qui n'a pas la moi  
 la longueur & largeur de la France, ju  
 nombre de dix-huit mille Villes ou confi  
 bles Cités, selon le texte de Diodor  
 tems duquel on y en comptoit encore  
 mille, vû que toute la diligence d'Or  
 ne lui en a pû faire trouver en nos jours  
 de trois cens? Car pour les trente-trois  
 Lib. 17. trois cens & trente-neuf Villes, que Théop  
 met dans le Roiaume de Ptolomée Phil  
 phe, cela se pourroit attribuer à une lie  
 Poëtique. Dites-moi encore, s'il vous  
 de qui vous faites plus de cas, ou de  
 grands preneurs & destructeurs de l  
 comme étoit Demetrius, ou de ceux, q  
 ont encore plus bâti, témoin dans Ap  
 Seleucus, qui en fit construire neuf en

es appellées de lui Seleucies, cinq Laocées à cause de sa mere, & seize portant le nom d'Antioches, qui étoit celui de son pere; pour ne rien dire d'Alexandre le Grand, ce Plutarque assure dans sa vie avoir été fondateur de plus de soixante-dix en diverses parties du Monde? Et si vous ne vous lassés point trop de mes demandes, quelles villes timés-vous le plus, ou celles qui excellent en fortifications, comme Magdebourg, qu'on t la plus considérable à cet égard qui soit aujourd'hui, ou d'autres, qui ressemblient à Sparte, dont la principale gloire fut être sans murailles, & de donner néanmoins loi à toute la Grece? Du moins fut-elle instamment ainsi jusqu'au tems de ses tyrans, puisque les Romains la trouvèrent, si en avoit sous Nabis, au rapport de Tite-Live. Pourriés-vous bien n'être pas pour le peu de sentiment de Cleomene? O la belle retraite pour des femmes, dit-il en voiant une ville des mieux achevées en ses retranchemens. Dec. 4.  
Lib. 4.

Je veux en recompense de mes questions importunes, *quippe superioris est interrogare*, vous faire part, pour vous complaire, d'un point de nôtre Philosophie, où me porte ce que je vous ai dit tantôt du Talisman de

N

Tome VI. Part. II.

Paris, & de la prise de Babylone qui étoit ignorée trois jours après en l'une de ses extrémités. Ajoûtes à cela cette Ville de Bacchus, dont parle Strabon après Aristote, qui étoit en Afrique, & qui ne se pouvoit jamais trouver deux fois par ceux, qui la cherchoient. Car ne faut-il pas mettre tout cela au rang de ces fausses traditions historiques, & de ces *Farfalloni* du Seigneur Lancelot, qui passent pour véritables, sans que personne les veuille examiner? Il n'y a que la Sceptique, qui s'en prévale utilement dans le dixième des moïens, dont elle se sert pour établir son Epoque, ou sa suspension d'esprit. Or je me souviens assez, que vous vous êtes souvent moqué des vaisseaux arrêtés par la Remore, qui n'a pouvoir d'arrêter que les plus crédules esprits. Mais nous n'avions point d'instance contre la vertu du chant du Coq à faire fuir le Lion. En voici une, prise d'une Relation moderne, qui conte, qu'en remontant le Tigris de Basore à Bagdat, un Coq chantant sur le vaisseau de quelques passagers, au lieu de faire peur à un Lion, qui paroïssoit sur la rive, le faisoit rugir & l'animoit davantage contre eux. Un Auteur Arabe m'apprend trois autres choses qu'il faut ajoûter au notable chapitre de fa

*La Bou-  
laye.*

*Préfus.  
Sem. Sap.*



*reditis*: La premiere, que le Caméleon vit le mouches, & non pas d'air simplement: La seconde, que le Corail n'est point mou dans l'eau, où il possède la même fermeté, que nous lui voions: Et la troisiéme, que la Vipere engendre ses petits sans mourir, & comme les autres animaux mettent les leurs au monde. Infinis Auteurs ont écrit, qu'un Juif n'est pas reçu à se faire Mahometan sans passer par le Christianisme, cela est très faux; mais il est vrai, qu'ils reconnoissent Jesus Christ pour un grand Prophete en recevant l'Alcoran. L'on a dit aussi, que ces mêmes Mahometans se tournoient toujourns vers le Midi, pour faire leurs prieres. C'est proprement vers la Meque, qu'ils se tournent, qui véritablement est au Sud à l'égard des Turcs de Constantinople: Mais les Musulmans de Mosambique, qui sont dans une position contraire, se tournent au Nord, & d'autres vers le Levant ou vers le Couchant, selon leur demeure différente. Combien de fois avés-vous lû aussi bien que moi, qu'il ne pleuvoit point en Egypte? Cependant les pluies de Novembre, Decembre & Janvier y sont telles quelquefois, qu'on demeure à cause d'elles des journées entieres sans sortir. L'avés-vous pas crû de même sur d'autres

Rélations, qu'il ne se trouve pierre aucune où sont les Pyramides, ni même à cent lieues de là. C'est une autre fausseté, dont des témoins oculaires m'ont depuis peu desabusé, aiant remarqué entre le lieu de la Sphynge, & celui de la grande Pyramide, les endroits en forme de carrieres, d'où vraisemblablement toutes les pierres ont été tirées. Ceux, qui se sont figuré le Monde comme un grand animal, mettent ses narines au fond de la Mer; par lesquelles il respire de telle sorte, qu'il attire & fait perir irrémisiblement tous les vaisseaux en de certains endroits où l'on ne trouve jamais le fond, comme vers le Nord sur l'Océan, & vers le milieu de la Mer Caspienne: Cependant ceux, qui ont été aux lieux où l'on designoit ces barathres, y ont trouvé la Mer telle qu'elle est ailleurs, & ont vérifié la fausseté de tels contes, qui sont sans fin aussi bien que sans raison. Mais en voilà assez pour cette fois.



DE LA CONVOITISE.

LETTRE LXXIII.

MONSIEUR,

**L**e Philosophe Aristippe confidéroit avec étonnement, que celui qui boit & mange sans se rassasier, a recours au Médecin, comme se reconnoissant malade, & que ceux, qui ne sont jamais satisfaits de biens, dans quelque opulence qu'ils se trouvent, ne s'aperçoivent pas, qu'ils sont d'autant plus malades, que les infirmités de l'esprit sont plus à craindre, que celles du corps. Certes il avoit raison, & je ne crois pas, qu'il y ait une plus grande malediction, que d'être dans cet appetit insatiable de richesses, lors qu'on en possède assez pour ne pas craindre raisonnablement la pauvreté, *cum non tantum extra Seneca. sensum paupertatis sumus, sed etiam extra metum.* Je parle d'une crainte bien fondée sur la vraisemblance, n'ignorant pas, qu'à se représenter tout ce qui peut humainement arriver, nous ne possédons rien sous le titre de

biens de Fortune qu'elle ne nous puisse ôter à tout moment:

*Laberius.*

*Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum.*

• Mais à le prendre de la sorte, il n'y a point d'abondance, qui nous puisse mettre l'esprit en repos, & si l'on peut dire, que cette considération rend l'aveuglement plus grand de ceux qui accumulent sans cesse, parce qu'ils donnent par là moien à cette même Fortune de les endommager davantage, & de rendre par conséquent leur déplaisir plus grand. Car outre qu'il ne lui est pas plus difficile d'ôter les millions que les centaines, encore peut-on dire, que son plus grand divertissement, & son plus ordinaire passe-tems, est de dépouiller ceux, à qui elle sembloit avoir le plus libéralement donné. Me permettrés-vous de vous dire encore au sujet de cette Déesse aveugle, qu'on a grande raison de mettre les richesses entre les biens, qui portent son nom, puisqu'on peut soutenir, que c'est un grand hazard & une merveilleuse fortune de les voir reüssir à bien. Le nombre de ceux qu'elles perdent, est sans comparaison plus grand que des autres, qui en savent quelquefois tirer quelque avantage. En effet je ne veux pas nier, que

tes richesses, dont vous faites tant de cas ne soient de véritables moiens, quand on en use bien, pour exercer beaucoup de bonnes actions. Mais il faut pour cela les posséder un peu philosophiquement, & autrement que le commun des hommes, qui sont plutôt possédés par elles, qu'ils ne les possèdent. On peut dire avec fondement des richesses ce qu'un Ancien prononça du feu & de l'eau, que ce sont de bons serviteurs & de très mauvais maitres. Pour peu qu'elles prennent d'empire sur nos esprits pour se faire estimer plus que la raison ne veut, elles ouënt bientôt le personnage des valets de Rome au tems des Saturnales, où ils usurpoient le commandement despotique. Gardez-vous donc bien de laisser empieter un pouvoir sur vous à celles que vous devez tenir dans une sujétion absolue. Jamais un valet ne se mêle de commander, qu'il ne soit devenu bientôt jusques dans la tyrannie.

Mais, dites-vous, le défaut de biens & ce qu'on nomme pauvreté vous paroît si affreux, qu'à votre avis, l'on ne peut s'en trop éloigner. En vérité c'est un grand abus de se croire ainsi, & je suis sûr, que quand vous aurez bien pensé, vous trouverez, que la pauvreté est plus traitable & plus aisée à

supporter, que les grands biens. Afin de n'en point douter, figurés-vous les mœurs de ces grands Richards que vous connoissés, & les comparés à celles des autres que vous nommés incommodés; je me fais fort, que vous serés contraint d'avouër, que la conversation ordinaire & familiere de ceux-ci, est préférable en plusieurs façons à celle des premiers. Pour moi, je ne puis comprendre, pourquoi l'on veut, que beaucoup de choses manquent à celui qui est content de fort peu, & à qui les purement nécessaires suffisent. La pauvreté pouilleuse & qui passe jusqu'à l'extrême mendicité est véritablement pénible & honteuse; mais la volontaire, qui méprise l'affluence, doit à ce qu'il me semble être tenuë pour honorable; outre le privilège qu'elle a, de paroître toujours gaie, hardie, & sans inquietude. Ceux, qui la connoissent, comme faisoit Aristide, sont

*Plusar. in  
Arist. &  
in Cat.* gloire d'enrichir les autres, en demeurant pauvres: Et comme il dit fort bien dans un jugement public, il n'y a que ceux, qui sont nécessaireux par force, qui en doivent rougir, quand on l'est de son bon grè, il y a plus de sujet de s'en glorifier qu'autrement. | Vous savés bien, que je ne vous prêche pas ici, assis sur la vendange, & afin que l'hon-

de mes emplois ne vous impose rien à cet égard, souvenés-vous, que Petrarque n'a pas laissé de placer Lactance Firmien entre les grands personnages qui ont vécu dans la pauvreté, nonobstant la charge qu'il avoit auprès du fils de Constantin le Grand. Lib. 2. de rem. utr. fort. c. 9.

Après ce discours moral je viendrai au repas de nos Deipnosophistes, dont vous voulés être informé. J'en puis parler pour m'y être trouvé, ce que je n'eusse pas fait, si j'eusse été aussi avisé que le Sage Chilon, qui ne voulut jamais aller au festin de Periandre, qu'il n'eût sçû le nom de tous les conviés. Cela vous soit dit en passant, je vous reserve quelque chose de particulier pour la premiere rencontre. Car il n'est pas des diners Philosophiques comme de ceux des Spartiates, qui ne vouloient pas, que rien sortit jamais par la porte de leurs Syssities de tous les propos qui s'y étoient tenus. Ceux des Philosophes au contraire se peuvent divulguer par tout, & je ne ferai nulle difficulté de vous en faire quelque jour un fidele rapport. Sachés cependant, que rien ne m'y plût davantage que le bon visage de celui qui nous traitoit. Philemon ne l'avoit pas meilleur, lors qu'il reçût à sa table Jupiter & Mercure.

Ov. 8.  
Metam.

*Super omnia vultus  
Accessere boni, nec iners pauperque vo-  
luntas.*

En effet, quoiqu'il ne nous présentât rien que de bon & de bien apprêté, son proceder en mille rencontres donnoit encore plus de satisfaction. Et la politesse jointe à l'honnête frugalité de tous ses mets, étoit un autre assaisonnement très agréable à tant que nous étions. Aussi n'y en eût-il aucun, comme je crois, qui eût besoin le lendemain de corriger les excès de sa bonne chere par l'ordonnance du Médecin. C'est une chose étrange, qu'il y ait tant de personnes, qui creusent tous les jours leurs fosses avec leurs dents, pour user des termes d'un proverbe Anglois. Et l'on ne sauroit trop s'étonner de ceux qui pouvant passer d'ailleurs pour hommes assez raisonnables, ne laissent pas néanmoins de se remplir souvent le ventre de telle sorte, que semblables à un navire trop chargé, ils sont contraints d'être sans cesse à tirer la sentine & à se purger. Vous vous doutés bien, qu'un-repas si réglé sur la quantité, ne le fut pas moins à l'égard de la qualité des vivres. L'on n'y vit point ce qui déplaçoit si fort à Caton, de petit poisson qui coûtât plus qu'un bœuf; ni de fruits que

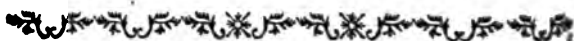


## DE LA CONVOITISE. 203

nouveauté eût rendus si chers, qu'on pût nander, comme Socrate, à ceux qui les ngeoient à si haut prix, s'ils desespéroient rriver à la saison qui les rend communs. on dit autrefois à quelqu'un, dont la table oit consumé le prix d'une terre sise sur le rd de la Mer, qu'il avoit le ventre plus ind qu'elle, qui s'étoit contentée de lécher ritage qu'il avoit dévoré. Nôtre hôte recevra jamais de tel reproche, quoique vous puisse assurer, que dans une fortune diocre comme est la sienne, il fait fortune chere à ses amis. Je n'estimerai jamais celle, où le vin & les viandes affoiblit l'ame, en fortifiant le corps. Le vaisseau rempli ne resonance plus; nos yeux pleins de lueur ne voient que trouble; & le Soleil même par un air humide perd toute sa force. la vapeur des alimens est telle qu'elle ofusque l'esprit, il devient de pire condition et tout cela. Je pense aussi, que vous ne nous soupçonnerés pas d'avoir fait des brins excessifs. Il faut, que je vous avouë tout, qu'il ne tint pas au Poëte que vous fussés, que nous n'en fissions d'avantage. la gaieté fut prise pour une licence poëtique, le Temple de Delphe, dedié aux Dieux Apollon & Apollon conjointement, lui ser-

*Plutar.  
de voc.*

vit d'une agréable excuse. Mais nous le priâmes de se souvenir, que la défense faite au Prêtre de Jupiter, nommé par les Romains *Flamen Dialis*, de se promener ou de passer seulement sous une treille de vigne, avertissoit tous les hommes raisonnables, de ne permettre jamais au vin, de monter jusqu'à la tête, ni d'envoyer ses fumées jusqu'au cerveau. Cela fut dit néanmoins en lui accordant pour le contenter, que tout ce qui est soigneusement arrosé profite beaucoup mieux, & que nôtre vie même a besoin de ce regime, *ne remaneat in sicco.*



## D E S A N E S.

## L E T T R E LXXIV.

M O N S I E U R,

Je ne suis pas ennemi non plus que vous de cette sorte d'écrits, semblables à la louange des Marmittes que fit Polycrate, ou à celle des Bouës qu'on attribue à un Majoranus. Plutarque parle de quelqu'un, qui avoit louié de même le Vomissement, & le

Nombre est infini de sujets aussi ridicules, qui ont servi de matière à de grands Paronymes; comme l'on s'est exercé d'un stile différent à composer des satyres contre Socrate & contre Achille, puisque le Sophiste Théon *Is prog.* eût plût à diffamer éloquemment ce dernier. Mais je ne vous puis nier, que faisant profession sincère d'ignorer ce que la plupart des hommes croient savoir, l'Eloge des Anes de ce tems m'a été d'un singulier contentement; & je veux pour vous le témoigner, joûter à leur recommandation quelques particularités, dont il me semble, qu'il n'est point parlé dans le discours que vous avez vû.

Si les Egyptiens firent bien leur Dieu visible d'un Apis, c'est à dire d'un Veau, & s'ils osèrent dire du plus vil des Insectes le Scarabée ou Escarbot, qu'il étoit l'image vivante du Soleil, pourquoi ne pourrons-nous pas prendre la licence de prononcer deux ou trois mots en riant à l'avantage du plus patient, du plus généreux, & peut-être du plus spirituel de tous les animaux? Le premier de ces attributs ne lui est dénié par personne, & chacun fait avec quelle patience il s'accommode avec ses Destinées.

. . . *Asini est clitellam ferre libenter.*

*Marc.  
Paling.  
in Leone.*

Son raisonnement sans doute, tout bestial qu'il est, lui donne cette image de Vertu, & l'on peut croire, qu'il y est porté par la même pensée qui fait dire à Seneque, *Nulli tam arctum est jugum, quod non minus ledit ducentem quam repugnantem.* Que si Macrobe a eu sujet de prononcer, qu'il n'y avoit point de gens plus impatiens que les impatientens, & les ignorans, *nihil impatientius imperitia*, il est encore aisé de conclure par la doctrine des contraires, que la patience de l'Ane doit être fondée sur une profonde connoissance d'une infinité de choses, dont l'on a peut-être tort de le croire incapable. Et Salomon ne nous a-t-il pas enseigné, que la principale doctrine de l'homme, aussi bien que la plus grande gloire, procedoient de la patience qui les faisoit reconnoitre? *Doctrina viri per patientiam noscitur, & gloria ejus iniqua prætergredi.* Comme il avoit proferé un peu auparavant dans un autre Proverbe, que la force, ou grandeur de courage, étoit de beaucoup inferieure à cette même patience: *Melior est patiens viro forti, & qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.*

Ce passage seul pourroit presque suffire à prouver le second attribut que nous avons donné à l'Ane, qui est celui de la générosité.

Vous l'avez vû dépeint comme un petit Mars, d'où semble venir son surnom ordinaire de Martin? mais l'état que faisoient de lui les Socrates, dont parle Elien, peut bien être *Lib. 12.* plus particulièrement considéré, que l'on n'a <sup>c. 34</sup> fait. Ils estimoient les Anes, dit-il, pour le moins autant que les Grecs leurs meilleurs chevaux, puisque les reservant pour les combats, ils eussent fait conscience de les employer ni à porter des charges, ni à tourner des rouës, ou à faire aller des meules de moulin. Voici un autre témoignage de leur valeur & de leur courage, qui ne peut être contredit. Meruvan, vint-unième Calife à compter depuis Mahomet, reçût pour un grand éloge le surnom d'*Ane de Mesopotamie*, parce que, dit l'Histoire Saracénique qu'Er- *Lib. 1.* penius nous a communiquée, il tenoit tou- *P. 106.* jours ferme & ne reculoit jamais dans les combats, y aiant un proverbe de ce pais-là, qui porte, que l'Ane guerrier ne fait ce que c'est que de fuir.

Pour ce qui touche la spiritualité, encore que la Religion nous précrive de ne lui en donner pas plus que ce qu'on peut en attribuer sans impieté aux animaux qui paroissent les plus ingénieux: Si est-ce qu'il semble avoir beaucoup d'avantage en cela sur le

Cheval, & sur le Mulet, à qui David dénie toute sorte d'entendement. Car pourquoy ne le prendra-t-on pas aussitôt de ce côté là, que de celui dont l'Anglois Ovenus l'explique dans cette Epigramme.

*Ep. 261.*

*Cur Asinum non junxit equo, muloque  
Propheta?*

*Veclurus natum Davidis ille fuit.*

Je sai bien, que l'opinion commune de la stupidité des Anes, est fort contraire à ce que nous disons, & que l'injure ordinaire d'être un Ane, qui fut même appliquée à l'Empereur Justinien, par la faction de la couleur verte son ennemie, combat nôtre sentiment. Mais les erreurs populaires sont si frequentes, & le mérite de Justinien si connu de tous les Jurisconsultes, qu'encore qu'il eût les oreilles aussi mobiles que Procope l'écrit dans ses Anecdotes, je ne crois pas, qu'il dût beaucoup s'offenser de ce sobriquet *γάρδαρε*, d'où je pense qu'est venu nôtre vieux mot Gaulois Baudet, que Robertus Cœnalis & quelques autres ont derivé de l'Hébreu. Aussi ne fut-ce pas pour injurier Junius Bassus qu'on l'appella *l'Ane Blanc*, sa galanterie seule à dire de bons mots, & son agréable conversation le firent ainsi nommer. Et quoi? L'Ane d'Ammonius, dont parle

*L'ib. 1. de  
re Gall.  
per. 3.  
p. 11.*

*Photius*

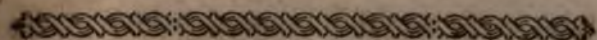
hotius dans son extrait de la vie d'Isidore, *Cod 243.*  
crit par Damascius, ne doit-il pas servir lui  
ul d'une preuve suffisante, que l'esprit des  
nies est tout autre que ce que le vulgaire  
est imaginé? Il étoit si amateur de la Poë-  
e, que pour y prêter l'oreille, dans sa plus  
rande fûim il quittoit le ratelier, quelque  
ien garni qu'il fût, toutes les fois qu'on  
citoit des compositions du Parnasse. Ga-  
en a donc un tort merveilleux de s'être lais-  
é emporter si fort au torrent de la multitu-  
e, qu'encore qu'il ait reconnu quelque part  
Ane pour l'animal de tous qui a la meil-  
eure mémoire, il ne laisse pas de l'accuser  
illeurs d'être le plus grossier, & d'approcher  
le la stupidité. C'est au huitième livre de *Cap. 13.*  
usage des parties, où pour reprendre l'opi-  
ion d'Erasistrate, que le cerveau de l'hom-  
ne a bien plus de sinuosités & de détours  
ue celui du reste des animaux, parce qu'il  
és doit surpasser tous en pointe d'esprit, &  
en bonté de raisonnement; il prétend, que  
i cela étoit, les Anes n'auroient nulle diver-  
ité de ventricules, de cavités & de passages,  
ni le cerveau de la conformation des autres,  
omme l'on voit, qu'ils le possèdent; ce qui  
ne les empêche pas d'être lourdaux & stupa-  
ides au dernier point. Mais qui a dit à Ga-

**lien**, qu'ils ne raisonnent pas à leur mode, **suffi** justement peut-être, & **aussi** profondément qu'on sauroit faire? Et qui le peut **assurer**, que cette humeur reposée qu'il nomme stupidité, ne soit point une des complexions mélancoliques & Saturniennes, qui sont parmi nous les beaux Esprits, j'ai pensé dire les Esprits forts? Car on ne peut soutenir, que les Anes n'aient été produits par la Nature qu'à la mode des Ours, comme des masses informes & pesantes, puisqu'on ne voit rien de plus gai, ni de plus enjoué, que les jeunes Anons. Il est bien plus vraisemblable, que cette façon de vivre sérieuse, grave, & arrêtée, qui leur vient avec le tems, & peut-être par connoissance, est attachée au temperament, qui donne les plus belles lumières, & que l'Ecole attribué à ses principaux Docteurs.

Mais il n'est pas besoin d'étendre plus loin cette Anerie, dont je ne vous ai entretenu, que pour m'accommoder au tems du divertissement, & pour dresser un corollaire à ce traité de raillerie, auquel vous m'écrivies qu'on ne pouvoit rien ajouter.

*Homo acharis quasi fabula vana.* Ecclesiastic. cap. 20.





DES  
TREMBLEMENS DE TERRE.

LETTRE LXXV.

MONSIEUR,

Ce n'est pas sans sujet, que la description qu'on vous a faite de la perte de Pivry aux Grifons le quatrième de Decembre mil six cens dix-huit, vous a donné tant d'étonnement. Une ville assez considérable, accablée en un instant sous une montagne, qui écrasa ou étouffa tous ses habitans, à la réserve de trois ou de quatre, est un événement si rare dans toutes ses circonstances, que l'Histoire n'en représente guères qui lui puisse être comparé. Je sai bien, qu'on y lit de plus grandes desolations arrivées par des tremblemens de terre. Diodore parle *Lib. 15.* d'un, qui étoit plus de nuit que de jour, & dont presque toutes les Villes du Peloponese se ressentirent, Helice & Burra, alors des principales, aiant été entièrement ruinées, soit, dit-il, par des causes physiques & néces-

**Lib. 11.** **saies**, soit par une vengeance de Neptune irrité contre leurs habitans. Ce même Auteur avoit déjà remarqué comme plus de vingt mille Lacedemoniens périrent dans Sparte par un autre tremblement, qui fut de longue durée. Et Josephé assure, que l'an **Ant. 1. 15.** septième du regne d'Herode trente mille **c. 7. & de** hommes & une infinité d'animaux moururent en Judée d'un semblable accident. Mais **bell. Jud.** cette chute momentanée d'une montagne sur une ville, où rien n'est épargné, & où personne n'a le moindre loisir de penser à soi, est une chose si particuliere, que je ne lui puis rien égaler, sinon ce qui arriva dans les mêmes Alpes au territoire de Vallais du tems de nos premiers Rois. Car Marius Evêque de Lausanne fait voir dans sa Chronique, que le mont qu'il appelle *Taurensem*, tomba si subitement sur un Chateau, & sur des Bourgs voisins, que tous les habitans en furent opprimés, avec un débordement d'eaux, dont la ville de Genève se trouva incommodée. **6. 24.**

Quand vous ne sauriés pas mieux que moi les raisons naturelles de ces effets merveilleux, je suis bien assuré, que vous me dispenseriés de vous rapporter ce qu'Aristote, Pline, Senèque & tant d'autres Auteurs en

it dit. Il ne seroit pas juste d'ailleurs, que  
 voulusse paroître plus savant que ces an-  
 ens Romains, qui n'adrescoient leurs prie-  
 s ni leurs vœux à aucun Dieu particulier  
 ix tremblemens de terre, comme ils fai-  
 ient en tout autre accident, à cause, dit  
 arron dans Aulu-Gelle, qu'ils avoient peur *Lib. 2.*  
 : se méprendre, ignorant d'où cela proce-*c. 28.*  
 it, *quoniam & qua vi, & per quem Deorum*  
*earumve terra tremeret, incertum esset.* Mais  
 posons à cette grande modestie Romaine,  
 ur ne pas dire ignorance, la merveilleuse  
 ience ou vanité des Grecs, qui se vantoient  
 pouvoir prédire les Tremblemens de ter-  
 , aussi bien que les Comètes à venir. Et  
 ouïons, que pour peu qu'il y auroit de vé-  
 é en cela, nous serions fort éloignés de  
 ir-connoissance. Cela se dit néanmoins de  
 erecydes Précepteur de Pythagore, com-*Diog.*  
 e si bûvant de l'eau d'un puits de l'île de *Laërt. in*  
 yros, il avoit prédit avec succès, que la *Pher. Cic.*  
 erre y trembleroit dans trois jours. La *1. de Di-*  
 ême chose se lit encore d'Anaximandre, *vin.*  
 noré du titre de Physicien, qu'on veut  
 il ait averti fort à propos les Lacedemo-  
 ens de sortir de leur ville, parce que leurs  
 aisons alloient être renversées par un sem-  
 able écroulement. Et je vois, qu'Apollo-

Cap. 5.

**n**ius surnommé Dyscole, attribué une pareille sagacité à l'Hyperboréen Abaris, dont la Grece n'a pas moins respecté les lumieres, que celle de ses plus grands Philosophes. N'est-ce point qu'à considérer la Terre comme un grand animal, ils avoient l'art de lui tâter le pouls, & de reconnoitre par là ces convulsions, qui lui devoient arriver?

L'on en peut voir dans toutes les Histoires d'étranges particularités. Car quoiqu'on veuille, qu'il y ait des païs, comme celui d'Egypte, d'Irlande, & de Delos, qui soient exemts de ces rudes secouffes; ce qui a fait prononcer à Virgile de cette derniere Ile,

3. Æn.

*Immotamque coli dedit, Et contemnere  
ventos:*

Lib. 6.  
nat. qu.  
c. 26.

Si est-ce que pour user des mêmes termes dont Seneque s'est servi sur ce propos, la nation des Philosophes n'a pas été reconnue moins crédule ici que celle des Poëtes: & cependant tous ces lieux ne laissent pas d'être ébranlés quelquefois aussi bien que les autres par des agitations de la nature de celles, dont nous parlons. Il est vrai, que les contrées fort chaudes, ou fort froides y sont ordinairement les moins sujettes, ce qui fait observer à Hérodote, que les Scythes tiennent pour un prodige, quand il arrive chez eux le

Lib. 4.

noindre tremblement de terre. C'est pour-  
 quoi l'Angleterre, aussi bien que l'Irlande,  
 n'en ressentent guères non plus. Et néan-  
 moins Camden n'a pas laissé d'en remarquer  
 divers qu'elle a soufferts dans le seul dernier  
 siècle. Il décrit entre autres celui de l'an  
 mil cinq cens soixante & onze, qui fit sauter  
 une montagne beaucoup plus haut qu'elle  
 étoit, avec ses arbres & ses animaux, ne  
 laissant qu'un trou à l'endroit qu'elle occu-  
 pait auparavant. Je trouve moins étrange,  
 qu'un champ dans cet effort passe d'un côté  
 à l'autre, ou que deux montagnes opposées  
 se choquent, comme Pline veut, qu'il soit *Lib. 2.*  
 arrivé. Mais qu'une montagne bondisse, *c. 83.*  
 pour aller se placer dans un lieu supérieur,  
 selon le texte de Camden, n'est-ce pas faire  
 ce que David a dit du mont Sinaï, & rendre  
 telle une description divine & poétique tout  
 ensemble; *Montes exultaverunt sicut arietes, Psal. 113.*  
*et colles sicut agni ovium.* Certes il ne se  
 peut rien dire de plus étrange, si ce n'est le  
 tremblement de terre prétendu universel  
 sous Diocletian, qu'Ammien Marcellin dé- *Lib. 26.*  
 crit, & que Paulus Diaconus n'a pas fait de *Lib. 9.*  
 difficulté d'affurer au commencement de sa  
 continuation de l'Histoire d'Eutrope. Am-  
 mien seroit croiable aux choses de son tems,

s'il en pouvoit avoir pris une certaine connoissance qu'on ne lui peut attribuer en cela.

Vous aurés admiré, je m'assure, dans d'autres Auteurs Latins, que ni les Romains ni les Carthaginois ne s'apperçurent point d'un tremblement de terre, qui se fit durant qu'ils combattoient les uns contre les autres auprès du Lac de Perouse, qu'on nommoit alors Thrasymene. Le peril du combat, l'ardeur de la mêlée, & le desir de vaincre, les pouvoit occuper si fort, qu'ils n'avoient nul sentiment pour tout le reste. Voici un événement tout contraire, qui ne vous étonnera pas moins. Le Maire aiant passé avec ses Hollandois par le Détroit de son nom dans la Mer du Sud, ils sentirent la nuit dans leur vaisseau, & reconnurent avec fraieur, que la terre trembloit sous eux, bien qu'ils en fussent séparés de tout l'Element de l'eau. Leur crainte aussi ne fut pas telle, que de semblables tremblemens l'ont causée quelquefois à ceux, qui devoient être moins agités, puisqu'ils étoient sur ce que la Nature a de plus solide. Beaucoup ont perdu l'esprit & sont demeurés tout insensés après de telles secouffes, comme Seneque le témoigne par ce qui arriva dans la Terre de Labour, lors

que la ville, qui portoit le nom de Pompée y fut bouleversée, ou même abimée. Et l'on peut voir dans Agathias, que les Byzantins long-tems depuis ce grand tremblement de leur ville arrivé du tems de Justinien, ne trouvoient plus rien de ferme ni de solide sous eux, & croioient toujours, que Constantinople agitée étoit prête à perir, tant l'émotion qu'ils avoient ressentie dans cet accident, leur avoit troublé l'imagination.

Mais le mot qu'ajoute cet Auteur là dessus me semble fort considérable, que ces ébranlemens extraordinaires de la Terre seroient plutôt à souhaiter qu'autrement, s'ils épargnoient les bons, n'offensant que les plus méchans des hommes. Je dis de plus, que sans cette moralité ils ont été quelquefois utiles à des batimens malfaits, qu'ils ont rendus plus stables, & de plus de durée, si nous

en croions Seneque, *quædam parum aptata* Lib. 6.  
*positu suo, & a fabris negligentius solutiusque* nat. qu.  
*composita, terræ motus sæpius agitata compe-* c. 30.  
*git.* Lib. 5.

N'apprenons nous pas aussi de Polybe, que le tremblement de terre arrivé à Rhodes, qui renversa son renommé Colosse, au lieu d'être préjudiciable aux Rhodiens, leur tourna à très grand profit, par les présens que cette infortune leur attira de tous côtés. Il



L<sup>ib.</sup> 1.

est vrai, que ces mouvemens heteroclités de la plus basse partie du Monde, ont presque toujours été pris à mauvais augure. Thucydide veut, qu'un de Delos ait été le présage de la guerre Péloponésiaque. Et dans Rome aussi bien que dans Athenes, on quittoit toute sorte d'affaires, quand ils survenoient, pour vaquer aux prières qu'on croioit devoir appaiser la colere des Dieux. Néanmoins, quoiqu'Agis sur ce fondement eût retiré ses troupes de l'Elide, pour contenter Neptune le grand ébranleur de terres; nous voyons

H<sup>ist.</sup> 1. 4

dans Xenophon, qu'Agésipolis en usa depuis tout au rebours, assurant les Lacedémoniens, que le même Dieu l'avertissoit par ce signal, de poursuivre sa pointe contre leurs ennemis. Cela montre l'instabilité de l'esprit humain au sujet de celle de la Terre, aussi bien qu'en toute autre chose.

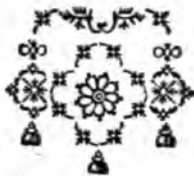
Cependant n'y a-t-il pas de quoi fortifier son esprit contre la crainte de tels accidens, si l'on considère, qu'on ne voit rien dans la Nature jusqu'au plus ferme & au plus solide de tous ses corps, que le tems ne ruine & qui ne soit sujet à perir? *Ingens mortis solatium, terram quoque videre mortalem.* Mais s'il étoit aussi vrai, comme il est vraisemblable, que la terre se meuve & fasse en vint-

Sen. 1. 6.  
nat. qu.  
cap. 2.



quatre heures un tour entier sur ses Poles, sans parler de son mouvement annuel, ni de celui d'inclination, peut-on trouver étrange, si quelque partie de cette grande masse est ébranlé quelquefois? N'y devons-nous pas être préparés par tout, je veux dire en quelque position que nous y soions? Et nôtre plus grand étonnement ne doit-il pas venir de ce que cela n'arrive pas plus souvent? Quelqu'un disoit autrefois, que s'il devoit tomber, il souhaitoit, que ce fût du plus haut du Ciel, afin que sa chute semblable à celle de ce Dieu boiteux fût plus considérable; & Seneque a fait état de cette pensée, parce qu'elle étoit d'un Poëte de ses amis. Celle qu'on peut avoir au milieu des plus grands tremblemens de terre n'est pas moins à priser, de perir volontiers dans un bouleversement général, accablé de toute la pesanteur du plus lourd Element, & par un desordre de la Nature, qui semble devoir finir avec nous, *si cadendum est, cadam orbe concusso*. En effet une seule pierre de médiocre grosseur nous peut aussi bien tuër en tombant un peu de haut, que la chute d'une montagne semblable à celle qui écrasa Pivry & ses habitans. Un petit gravier même retenu dans le rein, ou bouchant l'uretaire,

nous fera mourir sans cette consolation Philosophique bien plus cruellement, que si nous étions suffoqués par le poids de Pelion & Ossa entassées comme autrefois sur l'Olympe. Je veux néanmoins vous faire part d'un expedient dont vous pourrés vous prévaloir, si vous vous trouvés jamais réduit au même point, où se rencontrèrent Trajan dans Antioche, Charlemagne à Spolete, & le Pape Boniface VIII. dans Riete. Platine dit, que ce dernier y fit bâtir au milieu du spacieux Cloître des Cordeliers, une petite loge de bois fort léger, & dont par consequent la chute n'étoit pas à redouter, comme celle des maisons & des Palais de la Ville, étonnée alors d'un très grand tremblement de terre. Voilà dequoi vous exemter de mal, aussi bien que de peur.





DE  
L'EMPLOI DES PERSONNES  
AGÉES.

LETTRE LXXVI.

*MONSIEUR,*

**V**ous me demandés ce que je fais, comme si mes jours devoient être sans Sabbath, & qu'il ne me fût pas permis de prendre d'autre repos que celui des bonnes femmes, qui ne laissent pas de filer leur quenouille, encore que la lassitude les contraingne de s'asseoir. Il semble même, que vous cherchiés du mystere dans mon silence, & que vous me soupçonniés de faire le fin, lors que je demeure sans rouler mon tonneau, ou du moins sans que vous en preniés connoissance. Ne croiés-vous point, que je reprenne haleine pour mieux sauter? ou, que je m'épargne pour quelque action d'importance, comme on reserve le Bucentaure à Venise pour épouser la Mer, ou pour quelque autre grande cérémonie? On gardoit de mê-

me le vaisseau nommé Paralos, & la Cit Salaminienne dans Athenes pour les effets de consequence: mais ce qui convenoit rapport là dessus au mérite & à la cour de Péricles, ne me peut être approprié me rendre ridicule. Je sai bien, qu'on a servé aussi, que l'Aigle & le Lion reti quand ils cheminent leurs ongles en ded afin de les conserver aux emplois qui sont utiles, & que plusieurs ont cette me de ménager de même la pointe de esprit pour les bonnes occupations, a voulant pas émousser en des choses de né Mais je ne vous puis rien celer, & sans y c cher tant de finesse, je vous dirai inge ment, qu'en l'état où je suis, j'éprouv plus en plus, que les derniers pas qu'on dans un fâcheux voiage, sont ceux qui sent davantage, & qu'on trouve les plus p bles. Les dernieres gouttes d'une médic qu'on prend mal volontiers, ne sont ce celles, qui donnent le plus de dégoût? Ajo à cela l'indispensable rigueur des années; augmentent leur charge tous les jours pa loi du mouvement naturel, d'autant plus lent & plus rude qu'il approche de la N'est-ce rien faire que de resister à tout et A la vérité l'on voit quelquefois d'assez be

omnes, mais on peut soutenir à ce qu'il semble, qu'il n'y a point d'agréable Hy-

Et pour moi, qui ne suis guères plus sexagenaire, je ne laisse pas de pouvoir avec Laberius,

*Ut hedera serpens vires arboreas necat,*

*Ita me vetustas amplexu annorum enecat.*

Il n'est pas pourtant que je prétende là donner couleur à une fainéantise honnête, renonçant au métier des Muses, & donnant le doux entretien de mes livres, me autrefois les vieilles Courtisanes fioient leurs miroirs à Venus, les vieux Poètes leurs flûtes au Dieu Pan, & les soldats leurs armes à Hercule. Je sais bien qu'une vieilleffe de Pelée, & de Laërte, déstituée de toute action, est aussi méprisable, que celle de Nestor est glorieuse par son choix de belles occupations, qu'Homere nous montre devant Troie. Et quand je considère que les Abeilles aussi bien que les Fourmis travaillent jusqu'au dernier moment de vie, je suis contraint d'avouer, que l'âge n'est qu'un mauvais prétexte pour s'excuser de ne rien faire. Si nous ne sommes plus capables d'entreprendre ce que la jeunesse nous faisoit autrefois entreprendre avec succès, & si nous succombent sous le faix de cette

Lib. II.  
cap. 16.

*ισχυρομαχία* des Grecs, à qui Aulus n'a pû donner de nom Latin, non plus nous de François: Pour le moins de nous imiter cette vieille Mule, qui n'a plus la force de tirer, montrait le chemin aux autres, & l'enseigner en donnant cours à ceux qui ne sont pas encore arrivés, & même nous, au bout de la carrière. Car la vie se peut commodément diviser en deux parties, aussi bien que celle des Veuilles. Elles apprennent premièrement ce qui est de leur profession; après cet apprentissage on les occuport à l'action; & puis elles se noient à ne faire plus qu'instruire les novices dans la vie Religieuse. Et quel plus noble emploi peut-on prétendre dans le monde, & qui puisse mieux adoucir ce que la vieillesse a de rude & de douloureux, d'être le guide & le précepteur du genre humain?

En vérité ce n'est pas seulement notre infirmité, c'est le mauvais usage de notre santé qui nous afflige de nous voir arrivés à un âge où tout le monde vise, & où il n'y a point de jeunesse, qui ne desire parvenir. Querons-nous des fruits que produisent les arbres, supposant avec les Manichéens, qu'ils eussent quelque ame, & même quel  
jugement

jugement, si nous voyions, que ces mêmes  
 fruits se plaignissent d'être arrivés à leur ma-  
 turité? Nous sommes encore plus injustes &  
 plus ridicules, quand il nous déplaît de finir  
 un être, qui dans nôtre esperance n'est que  
 le passage à un autre incomparablement meil-  
 leur. Il faut, que je le vous déclare avec  
 sincérité, mon regret n'est pas tant d'être  
 vieux, que d'avoir été jeune; vous savés bien  
 par là ce que je veux dire. Et puisque je  
 vous ai déjà débité du Grec & du Latin, jé  
 prendrai la liberté de vous communiquer en-  
 core la réflexion que je fais sur une com-  
 mune façon de parler qu'avoient les Ro-  
 mains. Il me semble, que quand ils pro-  
 nonçoient *nihil mihi antiquius*, pour signifier,  
 que quelque chose leur étoit si chere, qu'elle  
 ne pouvoit pas l'être d'avantage, ils don-  
 noient bien à connoître la grande estime  
 qu'ils faisoient des choses vieilles, & qu'ils  
 ne pensoient pas, qu'elles devinssent moins  
 considérables par les longues années. Puis-  
 que nous ne sommes pas nés, comme ces  
 Hyperborées que Pindare dit, dans quel-  
 qu'une de ses Odes, n'être jamais attaqués  
 d'aucune caducité, consolons nous, d'avoir  
 la meilleure des deux parties, dont nous som-  
 mes composés, qui ne la ressent jamais. Il

n'y a point d'ames, qui agissent plus fortement, que celles, dont les corps sont devenus plus foibles par la durée du tems. Les fruits de l'arrière-saison sont les plus prisés. Et ces vieux seps de vigne, qui ont essaié tant de rudes hivers, portent les plus doux raisins.

Vous m'avez demandé ce que je faisois, & parce que les bonnes gens ne font plus que rêver, je vous fais part naïvement de mes rêveries. Si j'étois aussi rétenu que Socrate, qui rendit cette raison de ce qu'il n'écrivoit rien, que la carte blanche lui sembloit plus précieuse que tout ce qu'il eût pu mettre dessus, je ne vous aurois pas si long-tems entretenu de mes fantaisies. Mais quoi! il n'eût pas été expedient, que tout le monde se fût montré aussi austere que lui à cet égard, & nous savons d'ailleurs par une autre de ses réponses, qu'il n'épargnoit sa plume & son parchemin, puisque le papier n'étoit pas encore en usage de son tems, que parce qu'il aimoit mieux graver ses pensées dans les cœurs des hommes, que sur des peaux de bêtes mortes. Chacun peut suivre son génie, & employer son talent aux choses, qui n'ont rien que d'honnête. La longue vie seroit beaucoup plus ennuyeuse



qu'elle n'est à plusieurs personnes, si elles ne prennent ce divertissement, de communiquer leurs pensées à leurs amis, & par eux à la postérité. Cela se voit par la conclusion de ce beau travail des Nuits Attiques, où leur Auteur témoigne, qu'il ne souhaite plus vivre, lors qu'il aura perdu la faculté de s'entretenir de la sorte; *neque longiora mihi spatia vivendi volo, quam dum ero ad hanc facultatem scribendi commentandique idoneus*. Nous en connoissons bien vous & moi, qui ne sommes pas éloignés de ce sentiment.

Il me reste à vous dire un mot de Morale sceptique, puisque vous m'assurez, qu'il n'y a rien, que vous lisez plus volontiers dans mes lettres. Je ne me peinerai pas beaucoup l'esprit, pour vous contenter, mes dernières lectures de quelques voyages de long cours, dont l'on a depuis peu imprimé des Relations, me suffiront pour cela. Une du Brésil nous fait voir, qu'au lieu que nous quittons souvent le surnom de nos peres, pour prendre celui d'une Terre ou Seigneurie; les Tapuyes & autres Brésiliens donnent au rebours leurs noms non seulement aux Aldées ou Villages qu'ils occupent, mais même à des Nations entières, s'ils en peuvent obtenir la Souveraineté. Une autre Réla-

tion de l'Isle de S. Laurent, ou de Madagascar, assure, qu'il n'y a point de Bourreau particulier dans toute son étendue, parce qu'elle n'a point d'habitant qui ne tienne à honneur d'executer un criminel, & de couper la tête à un homme condamné pour ses méchantes actions, tant s'en faut que le métier de Bourreau y soit infame comme en France, & en Lithuanie, où l'on contraint les criminels de se pendre eux-mêmes. Il n'est pas pourtant abhorré de même ni réputé honteux en beaucoup de lieux d'Allemagne. Hérodote a observé, il y a plus de deux mille ans, que les Egyptiens avoient des façons de faire du tout opposées à celles des autres hommes. Un César Lambert Marseillois remarque la même chose d'eux jusqu'aujourd'hui, savoir que les hommes y pissent accroupis encore à présent, & les femmes droites ou debout; outre qu'au contraire de nous ils portent leurs morts au Sepulcre la tête devant, ce qu'Hérodote n'a pas dit, & semblent être nos Antipodes en mille autres choses. Nos femmes se pourroient-elles résoudre à se percer le nés de part en part pour y attacher une bague? Les plus belles de Babylone le pratiquent tous les jours & ne croiroient pas être assez gentilles sans cela.

Illes abhorrent, & les hommes même, l'odeur du musc que nous prifons tant, & le regardent pour un si grand poison, que l'Amassadeur Anglois Sciarley, qui alloit en Perse, fut chassé d'un quartier de cette grande ville, avec ceux qui l'accompagnoient, parce qu'on les prenoit tous pour des Marchands, qui vouloient faire le trafic du Musc, ordinaire à ceux de nôtre Europe. Mais pourquoi examinerons-nous seulement la diversité des sentimens humains selon les différentes Nations, si nous pouvons sans sortir de chez nous remarquer une variété de goûts & d'opinions, qui ne montre pas moins exactement l'incertitude de nos jugemens? Il n'y a plus de beaux chevaux à nos yeux qui n'aient la queuë coupée, ce qu'autrefois l'on n'eût jamais souffert; comme si nous voulions reformer la Nature, qui leur eût donné une partie inutile, & qui n'eût pas eue en quoi consistoit le point de leur perfection. Que diroient nos peres, s'ils voioient qu'en guerre même on ne veut presque plus monter que des Hongres, qui ont perdu ce qu'ils avoient de plus martial?

*Proh superi! quantum mortalia pectora Ovid. 6.  
cæcæ Metam.*

*Noctis habent.*

En vérité pour peu que nous voulions cultiver l'Epoque, nous trouverons par tout de quoi enrichir celui de ses dix moiens auquel ceci peut être rapporté. Considérés seulement le plancher de vôtre salle, & tenés pour assuré, que si les arbres croissoient quarrés, on en eût taillé les poutres & les solives en rond. L'homme est un Controlleur général des ouvrages de Dieu & de la Nature.



DE  
L'ELOIGNEMENT DE SON  
PAÏS.

L E T T R E L X X V I I .

*M O N S I E U R ,*

**J**e sai bien, que vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin de leurs amis pour se fortifier l'ame contre des coups de Fortune, semblables à celui, qui vous oblige à vous éloigner de vôtre païs. Vous avez fait provision, il y a long-tems, de trop bonnes

habitudes, pour être surpris avec étonnement par quelque accident; qui vous puisse irriver. Mais celui-ci est si peu de chose à se bien prendre, que j'ai presque envie de ne réjouir avec vous, qu'il se présente un juste sujet de vous promener, & de voir un peu plus de monde, que vous n'avez encore fait. L'amour de la Patrie (sans parler des devoirs d'un bon Citoyen) n'est pas tout ce que le Bourgeois grossier & sédentaire se fait quelquefois accroire, & cette passion qu'Ovide exilé mettoit au dessus de toute raison,

*Rursus amor patriæ ratione valentior* 1. de Pon.  
cl. 4.  
*omni,*

est peut-être celle de toutes, qui a le moins de fondement, & qui se doit le plus facilement surmonter par le moindre usage de nôtre chere Philosophie. En effet, si vous la prenez pour un certain charme physique, qui nous lie d'affection à cette piece de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds, & que les Latins ont sur cela nommée *Natale Solium*, y a-t-il rien de plus ridicule? Et n'en voit-on pas clairement la fausseté en ceux, qui ont été transportés fort jeunes hors du lieu de leur naissance, pour lequel ils ne ressentent pas la moindre tendresse? Aussi n'ignorés-vous pas l'opinion de ceux, qui

mettent tout au contraire l'endroit où nous mourons, & celui de nôtre Tombeau pour nôtre vraie Patrie, à cause du long-tems que nous y devons être. Mais que l'on donne l'avantage à l'une ou à l'autre de ces pensées, elles paroîtront également vaines à l'égard des Déliens, qui n'étoient pas moins charmés du séjour de leur Isle, qu'un Athénien, un Romain, ou un Gaulois de celui de leur país, quoique personne autrefois ne naquît dans Delos, & n'y reçût la sepulture, par une superstition Payenne. L'on peut ajouter là dessus, que ces mêmes Déliens ne furent jamais touchés d'aucune des inclinations, qu'on veut que chacun ressentent pour sa Patrie, prise pour le lieu de sa naissance ou de son inhumation. Voulés-vous voir dans

*Lib. 1. &  
2. hist.*

l'Histoire même des Fideles, comme cette affection dépend plus de la coûtume qu'elle n'est naturelle? S'il y eût jamais peuple, qui dût aimer son territoire, c'étoit sans doute celui des Hébreux, parce qu'ils le tenoient de la main de Dieu, qui le leur avoit donné en partage. Aussi lisons-nous dans Sulpice Severe, que Jeremie ne le voulut jamais quitter, tout desolé qu'il étoit par l'armée ennemie, quoique le Prince Nabufardan lui offrit de grands biens, & de grands honneurs, s'il

vouloit le suivre en Babylone. Et néanmoins le même Auteur nous fait voir un peu après, comme Cyrus, aiant depuis donné permission aux Juifs de retourner en Palestine, leur restituant même les Vases sacrés, dont Nabuchodonosor avoit dépouillé le Temple de Jerusalem, fort peu d'entre eux le prirent au mot & acceptèrent cette grace, ne se souciant pas de revoir une Patrie, dont vraisemblablement la Mésopotamie leur avoit fait perdre l'amour & le souvenir. Que si la demeure en un país de captivité pût si aisément en faire oublier un tel, qu'étoit la Judée, que ne doit-on point présumer du changement d'une contrée en une autre beaucoup plus favorablement regardée du Ciel, & telle qu'est celle où j'aprens que vous vous acheminés? Un Grec, aiant demandé à un autre habitant de Seriphe, quel crime l'on y punissoit de l'exil; sur sa réponse, que c'étoit celui des Fauffaires, lui repliqua gentiment, qu'il s'étonnoit donc, qu'il ne commit point une faute, qui le pouvoit faire chasser d'un si mauvais lieu. En vérité l'on en pourroit dire autant à une infinité de personnes, qui s'arrêtent, sans savoir pourquoi, en des lieux plus propres à perpétuer la misere de leurs habitans, qu'à se faire raisonna-

blement affectionner. Si celui, que vous quitterés a quelque chose qui vous agrée, représentés-vous de combien d'importunités, d'entraves & de peines vous vous delivrerés en l'abandonnant; & souvenés vous, que par tout, où la Vertu est reconnuë, un homme d'honneur y trouve facilement de la conversation, des amis, & du divertissement, outre la satisfaction qu'il peut tirer de son propre entretien dans la plus grande solitude. Peutêtre que la privation de vôtre Maison, soit de ville, soit de campagne, vous est sensible: Considérés, que la vue de mille autres choses rares & excellentes compensera ce défaut? *Iucundum nihil est nisi quod reficit varietas*, & prenés garde, qu'il n'y a guères que les hommes vulgaires, qui soient touchés de cette tendresse, peu sortable à un homme de vôtre esprit. Car j'ai bonne mémoire, que Cicéron traite très mal dans une de ses Oraisons ceux, qui s'attachent si fort à leurs possessions, louant Cincius au contraire de ce qu'il n'avoit contracté nulle amitié ni alliance, comme il parle, avec ses Fermes rustiques, ou les lieux de plaisir & de revenu tout ensemble qu'il avoit à la campagne. L'invective néanmoins me semble un peu excessive, quand il dit, *genus hominum horribile & per-*

*Laberius*

*Orat. pro  
Sylla.*



*mesendum, qui tanto amore suas possessiones complexi tenent, ut ab his membra divelli citius distrahi posse diceres. Cincius nunquam sibi gnationem cum prædiis esse existimavit suis.*

quoiqu'il en soit, nous voyons les Suisses ne nous prenons pour les hommes d'Europe de la plus grosse pâte, quoiqu'il s'en trouve de très excellens en toute sorte de professions, être sujets à une foiblesse à cet égard, que les autres Nations n'éprouvent point si extrême qu'ils la ressentent. La plupart de ceux, qui quittent leurs Cantons incultes & sauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'eux mêmes nomment *Heimweh*, c'est à dire, *rage de retourner chez lui*, parce que le seul desir de revoir leur pais les rend si hecétiques, & si abecilles, qu'ils courent fortune de la vie, ils ne retournent visiter leurs foiers & leurs montagnes, aussi affreuses qu'infertiles. J'ai vu, que cela prouve assez manifestement, combien cette passion est naturelle, & que les Grecs ont eu sujet de nommer *νόστος* ce qui est doux & agréable, par une métaphore prise de *νόσος*, qui signifie le retour en sa patrie, parce qu'il est presque toujours accompagné de beaucoup de contentement. Mais toutes les passions que la raison doit maitri-

fer, n'ont-elles pas le même fondement dans notre humanité; & n'est-ce pas être brutal, de se laisser transporter comme le reste des animaux à des mouvemens, qui, pour être avoués par la Nature, ne le sont pas souvent par la supérieure partie de notre ame?

Je me dispense de parler ainsi à celui, qui fait profession d'une très exacte Morale, & qui fait, que le plus grand, ou du moins le plus suivi de tous les Philosophes, semble avoir voulu, que ses Disciples ne fissent que se promener en les nommant Péripatéticiens. Quelles plus belles & plus utiles promenades peut-on faire, que celles des voiages? Anacharsis les devoit juger telles, quand il se vantait d'être dans son chariot Scythique, comme le Soleil dans le sien, changeant tous les jours de demeure, & courant le Monde pour le contempler, sans s'attacher plus en un lieu qu'en l'autre, & sans préférer au reste, la moindre de ses douze Maisons. Voulez-vous savoir, pourquoi tant de personnes estiment plus une vie casaniere, & d'un perpetuel repos, que celle, dont nous parlons? c'est qu'ils y sont accoutumés, & qu'ils suivent sans discernement ce qu'ils voient faire

*Sen. de vit. aux autres; dum unusquisque mavult credere  
beas. quam judicare, nunquam de vita judicatur,*

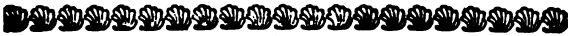
*imper creditur.* Je me réjouis sur tout des  
 belles observations, que vous ferez par tout,  
 à vous irés, dans un âge, qui souffre, qu'on  
 se de beaucoup de reflexions, qui ne sont  
 nières de la portée des jeunes gens. Certes  
 peu de fruit, qu'ils retirent ordinairement  
 de leurs voïages, me fait estimer l'ordonnan- *Lib. 12. de*  
 ce de Platon, qui ne les permet qu'à ceux, *leg.*  
 qui ont atteint l'âge de quarante ans. N'ou-  
 bliés pas de cultiver cette belle partie de la  
 septique, qui fait remarquer les différentes  
 coutumes des peuples. Vous y trouverez de  
 utilité, jointe à un plaisir extrême, & je  
 m'assure, que vous en recueillerez une indif-  
 férence en beaucoup de choses, qui vous  
 verra parmi les hommes ce qu'étoient les  
 Grecs dans les combats Olympiques, où ils n'en-  
 voient point en lice, s'abstenant de combat-  
 ter pour être bons Juges du reste des Grecs.  
 La suspension d'esprit que vous acquerrés  
 par tant de façons de faire & d'opinions di-  
 verses, dont chaque Nation tient la sienne  
 pour la meilleure, vous placera dans cette  
 sereuse & glorieuse assiette entre les Philo-  
 sophes. Afin que vous reconnoissiez mieux  
 ce que je veux dire, je mettrai ici deux ou  
 trois petites observations de personnes, qui  
 ont plus couru le Monde que moi, selon que

je m'en pourrai souvenir. L'on y voit par tout où l'Alcoran s'observe les femmes à cheval comme les hommes, leur étant defendu d'y être en la posture de nos Dames. Les Juives, allant par païs, ôtent leur masque, étant obligées d'avoir le visage découvert, à cause de l'action de Juda avec Thamar. Beaucoup de nos Religieux s'abstiennent de manger de la chair par austerité: ceux d'Egypte, lors que le Christianisme y étoit, se privoient de l'usage du poisson par la même raison. On danse quelquefois devant le Saint Sacrement en Espagne; il y avoit un tems que le peuple Polonois se souffletoit, quand on le montra à la Messe. Nos couturiers travaillent de la gauche à la droite; en Moscovie l'on cout tout au rebours. Pour ajouter quelque chose du mien, je connois un homme de haute condition, qui ne trouve point de plus agréable harmonie que celle du Tonnerre, & un autre vient de sortir de chez moi, qui contemple comme une des choses les plus récréatives, la Neige, quand elle tombe du Ciel par flocons. Je vous prie donc de me faire part d'une infinité de ces marques semblables, dont je ne doute point que vous n'enrichissiez nôtre Epoque. Je correspondrai de ma part en ce que je pourrai.

Et de cette façon nous ne serons pas absolument séparés, *erimus una qua parte optimi sumus, dabimus invicem consilia.* Mais ne me laissez pas languir par paresse après vos nouvelles, je prendrois cela pour une indifférence, qui m'offenseroit: Vous savez, que ces pauses, qui rendent la Musique plus douce & plus charmante, peinent l'oreille, quand elles sont trop longues ou trop fréquentes.

Il n'y a rien cependant que je ne fasse pour rendre prompt & heureux vôtre retour.

*Pascitur in vestrum reditum vota juvenis.* Hor. l. 1. ep. 3.  
*venca.*



## DE LA CREDULITE.

### LE T T R E LXXVIII.

*MONSIEUR,*

L'homme est un animal si crédule, qu'il ne faut pour établir les plus grandes faussetés qu'avoir la hardiesse de les dire, ou de les écrire. Le mensonge ne manque jamais de Sectateurs; parce qu'outre l'adresse de

beaucoup de personnes à le debiter, il sem-  
 ble, que nous nous trahissions nous mêmes  
 pour le recevoir, & que nous ne soions ja-  
 mais plus spirituels, ni plus ingenieux qu'en  
 sa faveur, où il est question de nous tromper.  
 Gardés-vous sur tout de déferer à l'autorité  
 de ceux, qui vous ont recité ce merveilleux  
 prodige, dont vous parlez, & vous souvenés,  
 que les plus grands personages peuvent être  
 surpris, *nemo mortalium omnibus horis sapit* :  
 outre qu'il faudroit par la même considéra-  
 tion admettre pour vraies cent impostures  
 semblables, dont tant de célèbres Historiens  
 Grecs & Latins ont rempli leurs ouvrages.  
 Croirés-vous tous les miracles rapportés par  
 Hérodote & par Tite Live, que ce dernier  
 est lui même contraint de nommer *ludibria*  
*oculorum, auriumque, credita pro veris?* Ce-  
 pendant ce sont deux Auteurs classiques de  
 telle réputation, qu'il n'y en a point qui les  
 précédent. Une Vestale prouve sa chasteté  
 dans Valere Maxime, en portant de l'eau  
 dans un crible, sans effusion, depuis le Tibre  
 jusqu'au Temple de la Mere des Dieux. Un  
 homme plus grand que l'ordinaire sauve  
 l'Empereur Trajan d'un tremblement de ter-  
 re, ressenti dans Antioche, au rapport de  
 Dion Cassius. Le Dieu Belis, qui est le  
 même

Dec 3.  
 Lib. 4.

Lib. 8. c. 1.

même qu'Apollon, fut vû par les soldats de Maximin, combattre pour la ville d'Aquilée, comme l'assure Hérodiën. Solin veut, que *Lib. 8. c. 1.* ni les Chiens, ni les Mouches n'entraissent jamais dans le Temple d'Hercule, quoiqu'il fût dans le marché aux Bœufs de Rome. Et si nous nous en rapportions au texte d'Ammien Marcellin, les Crocodiles du Nil devenoient plus traitables, que des Moutons, durant les sept jours, que les Prêtres d'Epypte célébroient la naissance de leur Dieu Apis. *Lib. 22.* Pour moi je fai fort bon gré à Xenophon, *Lib. 6. hist.* tout plein qu'il est d'ailleurs de narrations superstitieuses, d'avoir touché l'imposture des Thebains au sujet de la bataille de Leuctres. Il conte, comme sur la résolution de la donner on fit courir le bruit, que tous les Temples de la ville de Thebes s'étoient ouverts d'eux mêmes; que les armes suspenduës dans celui d'Hercule avoient disparu, & que ce Dieu étoit manifestement sorti pour aller combattre en leur faveur. Mais, ajoute-t-il, les plus avisés tenoient pour certain, que c'étoient des choses inventées adroitement par ceux, qui gouvernoient l'Etat de cette République.

Pour ce qui regarde l'application du Prodige à la naissance de ce petit Héros, tenés

la plus ridicule encore que le reste ne vous doive pas être suspect. Il n'y a guères eu de Grands Hommes, dont l'on n'ait rendu miraculeuse l'entrée & la sortie de ce monde. La conception & la mort de Romulus sont accompagnées d'Eclipse de Soleil dans Denis d'Halicarnasse. Le Temple d'Ephese ne fut brûlé que par l'absence de Diane, qui étoit allée présider aux couches de la mere d'Alexandre. Et l'on en a presque dit autant depuis peu d'un embrasement arrivé à Saint Bonet le jour que nâquit le Connétable de Lesdiguières. L'an de la nativité de Mithridate, & celui auquel il commença à regner, sont remarquables dans Justin par cette étonnante Comete qu'il décrit. Le même Auteur nous représente l'enfance du Roi Habis si merveilleuse, que le moindre miracle fut, d'avoir été nourri par une Biche; comme Cyrus par une Chienne; les deux Fondateurs de Rome par une Louve; Midas par des Fourmis; Hieron, Platon, avec Saint Isidore par des Abeilles; & Pythagore par le suc distillant d'un Peuplier. Je laisse à part l'extraction des Dieux, attribuée à tous les Héros; & celle de Mérovée, que nôtre Histoire n'est pas honteuse de rapporter à un Monstre marin. Celle des Incas veut, que leur premier Mo-

*Lib. 2.*

*En sa vie*

*l. 1. c. 2.*

*& l. 2.*

*c. 12.*

*Lib. 37.*

*Lib. 44.*



**M**arque Mancocapac fut fils du Soleil. Et les  
**T**artares disent la même chose de leur Grand  
**C**am Cinguis. Hercule combat les Serpens  
**a**u berceau; Roscius, cet illustre Acteur, en  
**e**ût d'autres, qui l'entortillèrent, étant aussi  
**p**etit: Et la grandeur de Guillaume le Con-  
**q**uéran fut prognostiquée, quand, mis au  
**m**ême âge sur la paille, il la brisoit par mor-  
**c**eaux de ses petites mains. Herrera nous *Hist. c. 25.*  
**f**ait voir de semblables opinions des Chinois  
**p**our les plus renommés d'entre eux; témoin  
**l**eur grand Philosophe Lanza, qu'ils affurent  
**a**voir été quatre-vingt ans dans le ventre de sa  
**m**ere, à méditer, avant que de venir au mon-  
**d**e, sur la loi, qu'il leur devoit donner.  
**Q**uand Carneade s'empoisonna, âgé de qua-  
**t**re-vingt cinq ans, la Lune s'eclipsa de com-  
**p**assion, si nous en croions Diogene Laërce.  
**U**n Oiseau, dont Tacite ignore l'espece, fut *Lib. 2.*  
**l**e denonciateur de la mort d'Othon. Et pour *hist.*  
**n**e faire pas un plus long dénombrement des  
**p**rodiges, qu'on veut être arrivés à la mort  
**d'**une infinité de grands personnages, l'on  
**p**eut dire en général, que comme les autres  
**h**ommes se contentent d'être conduits au  
**t**ombeau avec des torches & des bougies, il  
**f**aut des flambeaux du Ciel & des Comètes à  
**c**eux-ci, pour éclairer de nuit leurs funeraill-

les, ou quelque Eclypse notable pour les rendre plus considérables, si elles se font de jour.

Je veux vous faire voir par deux exemples, dont je me souviens, l'état qu'on doit faire de tout ce qui se dit des miracles, dont on accompagne la plupart des grandes actions. La victoire de l'Empereur, Charles Quint sur le Duc de Saxe au passage de l'Elbe fut publiée par toute l'Europe, comme si le Soleil avoit visiblement retardé fort long-tems son cours en faveur des Imperiaux. Cela passa pour si constant que Henry II. s'en voulut informer du Duc d'Albe, lors qu'il vint le trouver pour le mariagé d'Elisabet de France avec Philippe II. La réponse du Duc fut digne de lui, & de celui, qui l'interrogeoit; Qu'à la vérité tout le monde contoit cette merveille, mais qu'il avoüoit à sa Majesté, que le soin des choses, qui se passoient alors sur terre, l'avoit empêché d'observer ce qui se faisoit au Ciel, accompagnant son dire d'un souris, qui témoignoit ce qu'on devoit croire touchant cela. Je prendrai le second exemple de ce qu'a écrit Baptiste le Grand, que j'estime beaucoup d'ailleurs, dans sa Decade de Louis le Juste. Il dit au 6. livre, qu'il observa lui même dans Paris l'an 1615. sur les huit heures au soir du 26. jour d'Octo-

re, des hommes de feu au Ciel, qui combattoient avec des lances, & qui par ce spectacle effroiant prognostiquoient la fureur des guerres, qui suivirent. Cependant j'étois aussi bien que lui dans la même ville, & je proteste, pour avoir contemplé assidûment jusques sur les onze heures de nuit le Phenomene, dont il parle, que je ne vis rien de tel, qu'il le rapporte, mais seulement une expression céleste assez ordinaire en forme de sautoirs, qui paroissent & s'enflammoient de fois à autre, selon qu'il arrive souvent de tels Météores. Infinies personnes, qui sont encore vivantes, peuvent témoigner ce que je dis, & néanmoins dans un siècle l'on citera le prodige de la Décade comme indubitable, & il passera de même que tous les autres de cette nature pour un des plus constants, qui soient dans nôtre Histoire.

Or ce n'est pas seulement en matiere de semblables relations, qu'on nous impose: nos meilleurs livres sont pleins souvent de tant d'extravagances, qu'on peut croire toutes les rêveries d'un Febricitant, si l'on défère à l'autorité de ceux, qui les ont composés. Xenophane rapportoit des Eclipses du Soleil, qui avoient été d'un mois entier. Empedocle souûtenoit, qu'au commencement du

*Plutar.  
opinion  
des Phil.*

*Des Ora.  
qui ont  
cessé.*

*De la face  
de la Lune.*

*Cap. 19.*

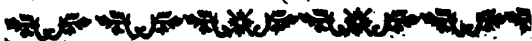
Monde, le Soleil alloit si lentement, qu'un jour duroit bien autant, que dix mois du tems, qu'il écrivoit; ce qui se rapporte à l'opinion des Prêtres de Jupiter Ammon, qui concluoient par une lampe toujourns allumée, & qui d'année en année confumoit toujourns moins d'huile, que les dernières de ces mêmes années étoient infailliblement plus courtes, que les précédentes. La Lune, selon quelques Pythagoriciens, est habitée d'animaux quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. Leur Systeme, qui suppose le mouvement de la Terre, & qui fit dire à un Ancien, qu'on devoit accuser Cleanthe d'impiété, pour avoir fait injure à la Déesse Vesta, en remuant le foier du Monde, est néanmoins aujourd'hui tenu le plus vraisemblable. Et je m'imagine, qu'on nous produira bien-tôt des personnes venues de la Lune, ou de quelque autre pais semblable comme il en tomba autrefois un Lion dans le Peloponèse, au rapport de Plutarque; un Homme ailleurs, si l'on en croit Héraclide dans Diogene Laërce; & un Bœuf encore, au cas que l'autorité d'Avicenne suffise pour cela. En vérité l'Ecclesiastique a fort bien prononcé, *qui credit cito levis est corde; & minorabitur.* C'est une grande honte, si nous ressemblons à ces vases, qui se laissent

prendre à toutes mains par les oreilles, pour user de la comparaison, dont se sert Clement Alexandrin contre ceux, qui sont trop crédules. Car puisque l'homme est naturellement porté au mensonge, ne devons-nous pas éviter sur toutes choses le reproche de croire trop légèrement? Le Ciel est la vraie patrie de la Vérité, qui ne paroît en ce monde que comme en un país étranger. Aussi n'y est-elle que fort peu connue; encore est-ce presque toujours en souffrant la disgrâce de tous les Etrangers, qui n'évitent guères l'oppression de leurs adversaires. Les siens sont l'imposture & la fausseté. Gardons-nous bien d'être de leurs suppôts, en autorisant, comme beaucoup font, par une trop facile créance, des contes, d'autant plus agréables, qu'ils sont fabuleux. Ma résolution est d'en user tout au contraire, de même que j'ai toujours fait jusqu'ici, & de ne donner jamais rien en semblables matieres à l'autorité, si elle n'est du Ciel & vraiment Divine.

*Hæc mihi si Delphos, Dodonaque diceret  
 ipsa;  
 Esse videretur vanus uterque locus.*

Ovid. +  
 Trist.  
 eleg. 8.





DV

## SOMMEIL ET DES PROC

LETTRE LXXIX.

MONSIEUR,

**V**ous me faites rire, quand vous pro-  
 de ne vouloir plus aimer des cœu-  
 diamant, en parlant de celle, qui a eu l'a-  
 de vous en tirer un si adroitement du  
 Car je suis assuré, que quand vous y  
 bien pensé, vous l'estimerés plutôt qu'  
 ment, de savoir mêler l'utile avec le pl  
 en cherchant son avantage dans ce qui l  
 recommandable.

*Omne tulit punctum quæ miscuit utile a*  
 Hé quoi, ne faut-il pas que chacun vi-  
 ce qu'il fait faire? Mais je vous trouve  
 re plus plaisant, quand vous ajoûtés,  
 celle, qui vous avoit donné tant d'a-  
 étant éveillée, vous l'a tout fait perdre  
 l'avoir surprise en dormant. **Avoués**  
 rité, vôtre passion n'étoit pas grande,  
 que vous l'avés si bien perduë en un clin

Je sai bien qu'elle se glisse ordinairement dans le cœur par cette partie, & que Tibulle se plaint du premier trait, dont l'œil de sa Cynthia lui perça le sein; mais je n'avois jamais ouï dire, que l'abaissement d'une paupiere fût un remede si puissant contre l'amour. Cela me fait souvenir de ce qu'on a écrit de ceux, qui font recherche dans la Perse des plus belles femmes, qui s'y trouvent, pour les renfermer dans le Scrail du Roi. L'on assure, qu'ils les veulent toujours voir dormir avant que de les y conduire, afin d'observer, si pendant leur sommeil elles ne ronflent point avec importunité, ou si elles ne s'agitent point alors demesurément. On veut, <sup>Plurar.</sup> que Caton ne pût souffrir non plus un Soldat, <sup>in Cat.</sup> qui ronfloit plus haut en dormant, qu'il ne crioit dans le combat. Ce ne sont pas pourtant à mon avis ces petits inconveniens, qui vous ont degouté au point, que vous dites l'être, vû sur tout ce que vous ajoûtes que vous prites le frere pour la sœur, & que vous crûtes voir une personne morte au lieu d'une endormie.

Tant y a que vous serés toujours contraint d'avouër, que le Sommeil n'a rien en soi, qui nous doive donner une si forte averfion. Il est si naturel, que nôtre Théologie tient,

*Lib. de  
anima.*

qu'Adam dans l'état même d'innocence eût été sujet à celui, que les vapeurs de la digestion excitent naturellement. Et Tertullien remarque de ce premier Pere, qu'il commença toutes ses fonctions par celle du dormir, avant que d'avoir besoin de repos, avant que de travailler, que de manger, & même que de parler: *Ille fons generis Adam, ante ebilit soporem, quam sitiit quietem; ante dormit, quam laboravit; imo quam edit; imo quam profatus est;* quoiqu'à l'égard de ce dernier article, il paroisse par le second chapitre de la Genèse, qu'il avoit donné les noms à tous les animaux avant que l'assoupissement le prit. Aussi ne sauroit-on nier, que les meilleurs esprits n'aient le plus de besoin de ce doux repos, d'où vient qu'Ulysse, le plus prudent, & le plus ingenieux de tous les Anciens, étoit si adonné au sommeil, que les Phéaciens l'exposèrent à terre, l'ayant tiré de leur vaisseau sans qu'il s'éveillât, selon l'interprétation de Plutarque au Traité de la façon, dont il faut lire les Poètes. Que s'il se trouve des personnes, qui dorment plus agréablement les unes que les autres, comme il y en a que les songes exemts de toute sâcherie rendent bien plus tranquilles; quelques-uns même, tels qu'un Cleon & un Thrasimede, ne rêvent

*Plutar. de  
orat. def.*



Jamais; quelle apparence y auroit-il de leur rien imputer pour cela, puisqu'on n'y peut reconnoître ni mérite ni démérite selon le Ciel; *non magis ob stupri visionem damnabimur, quam ob martyrii coronabimur*, dit encore Tertullien. J'ose même avancer cette proposition, que l'assiette la plus reposée, & la posture au lit la plus tranquille & la plus égale, ne sont pas toujours préférables au changement qui s'y prend avec agitation. Quand Dieu voulut donner une marque de la peine dont son peuple étoit menacé, n'obligea-t-il pas le Prophete Ezechiel à ce dur supplice de se tenir couché jour & nuit sur le côté gauche l'espace d'un an & vint cinq jours? sans parler des quarante, qu'il arrêta depuis sur le côté droit. Mais c'est assez de cela, ce me semble, en faveur de cette disgraciée dormeuse.

Pour passer à quelque chose de plus sérieux, j'approuve fort l'aversion que vous avés de ces lieux, où l'on peut dire, *tantumdem* *istic vitiorum, quantum hominum*, quelque grande qu'y soit la presse. Cette vie de Gladiateurs, qui vivent ensemble & combattent tous les jours l'un contre l'autre, ne me revient pas plus qu'à vous; & je ferois aussitôt le métier de pleurer aux enterremens pour de

Sen. 2. de  
Ira c. 7.  
& 8.

l'argent, comme il se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, que de me louer mercenairement pour épouser toutes les passions d'autant de Cliens qu'il s'en présente.

*Sen. in  
Herc. fur.*

*Hic clamosi rabiosa fori  
Iurgia vendens improbus, iras  
Et verba locat.*

Mais prenez garde que le mauvais succès de vôtre affaire ne vous donne un peu plus d'émotion & de ressentiment, que la raison ne le veut. Pourquoi savés-vous mauvais gré à celui, qui plaidant contre vous, a dû dire tout ce qu'il pouvoit en faveur de vôtre partie adverse? Car de lui reprocher comme vous faites, qu'il a parlé dans d'autres causes avec des sentimens tout contraires, c'est ne se pas souvenir de la profession dont il est. Aies mémoire de ce que répondit Cicéron, lors qu'on voulut le battre de ses propres armes, & se servir contre lui de ce qu'il avoit autrefois soutenu dans quelque plaidoié dont le public étoit en possession. Il se moqua, comme avoit déjà fait Lucius Crassus, de cette instance, & repartit, defendant Cluentius, que ce n'étoit pas là, où il falloit chercher les véritables opinions de ceux de son métier, qui étoient obligés de s'accommoder, autant qu'il leur étoit possible aux affaires, dont ils

trouvoient chargés. Vous n'avez pas sujet  
vous plaindre non plus de celui, que vous  
avez judicieusement choisi sur son mérite,  
pour être le défenseur de vôtre droit,

- - - *si Pergama dextra*

*Virg. 2.*

*Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.*

*Æn.*

certes tout le monde ne peut pas se dire aussi  
heureux que l'ancien Caton, qui de quarante  
procès qu'il eût, n'en perdit jamais  
un.

*Plin. l. 7.*

*cap. 27.*

Il faut que je vous fasse part sur cela de ce  
que j'ai observé dans quelques Relations de  
Guinée, où les Rois rendent eux-mêmes,  
comme ont fait quelquefois ceux de France,  
justice à leurs sujets. Les Avocats de cette  
contrée, nommés Troëns, plaident les cau-  
ses de leurs parties le visage couvert, afin  
de sans peur ils osent dire librement, en  
présence du Prince, tout ce qu'ils jugent de-  
voir être prononcé, pour appuyer le droit de  
leurs clients, qui les emploient. - Cela fait voir l'ar-  
rogance, qu'ils ont d'un crime, que le Poëte  
Virgile a fait aller du pair avec le parricide.

*Jarric. l.*

*5. c. 44.*

*Pulsatusve parens, Et fraus innexa*

*Virg. 6.*

*Æn.*

*clienti,*

car n'est-ce pas une grande fraude que celle  
de la prévarication, & peut-on mieux em-  
ployer ce terme tiré du labourage mal fait,

l'argent, comme il se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, que de me louer mercenairement pour épouser toutes les passions d'autant de Cliens qu'il s'en présente.

*Sen. in  
Herc. fur.*

*Hic clamosi rabiosa fori  
Iurgia vendens improbus, iras  
Et verba locat.*

Mais prenez garde que le mauvais succès de votre affaire ne vous donne un peu plus d'émotion & de ressentiment, que la raison ne le veut. Pourquoi savés-vous mauvais gré à celui, qui plaidant contre vous, a dû dire tout ce qu'il pouvoit en faveur de votre partie adverse? Car de lui reprocher comme vous faites, qu'il a parlé dans d'autres causes avec des sentimens tout contraires, c'est ne se pas souvenir de la profession dont il est. Aies mémoire de ce que répondit Ciceron, lors qu'on voulut le battre de ses propres armes, & se servir contre lui de ce qu'il avoit autrefois soutenu dans quelque plaidoié dont le public étoit en possession. Il se moqua, comme avoit déjà fait Lucius Crassus, de cette instance, & repartit, defendant Cluentius, que ce n'étoit pas là, où il faloit chercher les véritables opinions de ceux de son métier, qui étoient obligés de s'accommoder, autant qu'il leur étoit possible aux affaires, dont

*aut esset, aut tibia, aut talus, ubi ille jugulum  
 aut aret.* Voilà comme toutes choses sont  
 regardées diversement. C'est lors qu'elles  
 nous touchent, que nous devons nous défier  
 le plus de nos sentimens, & qu'entre toutes  
 les Philosophies, la Sceptique nous peut être  
 la plus utile, par le moien de sa retenüe &  
 de sa suspension. Elle fait comme un certain  
 milieu agréable, entre les extrémités fâcheu-  
 ses, où se portent toutes les autres. Et c'est  
 pourquoi l'on ne s'ennuie jamais de son en-  
 treten, d'autant que la médiocrité a cela de  
 propre en toutes choses, qu'elles ne donne  
 point de dégoût. On ne se lasse guères du  
 pain fait comme il faut, à cause qu'il n'est ni  
 doux, ni aigre, ni salé, n'ayant aucune des  
 qualités extrêmes, mais je ne sai quoi parmi  
 tout cela qui satisfait nôtre appetit, & qui le  
 rebute moins que tout autre aliment. J'ai  
 envie de corriger, en faveur de cette com-  
 paraison, le proverbe qui rend la repletion,  
 causée par le pain, la pire de toutes, *omnis  
 repletio mala, panis vero pessima.* Cet Apho-  
 risme commun ne se trouve ni dans Hippo-  
 crate, ni dans Galien; il se tire d'un texte  
 d'Avicenne mal traduit de l'Arabe, qui porte,  
 que toute inappetence, & principalement  
 celle du pain est très dangereuse, *omnis inap-*

*petitio mala, panis vero pessimus*, ce qui est bien plus vrai que la première énonciation. Mais parce qu'il ne laisse pas d'être certain, que l'excès, & la repletion en toutes choses se doivent éviter, je ne vous surchargerai pas d'un seul mot.



DES  
RECREATIONS HONNETES.

LETTRE LXXX.

MONSIEUR,

J'ai toujours crû, que les dégoûts de l'ame, aussi bien que ceux du corps, étoient des marques certaines d'indisposition en l'une & en l'autre partie. Celui que vous dites, qui ne trouve jamais rien de bien ni dans les divertissemens ni dans les travaux d'autrui, *dando del naso in ogni cosa*, comme parle l'Italien, n'est pas seul de son humeur; mais prenez y garde, vous trouverez que lui & ses semblables sont les plus fainéans des hommes. C'est  
en

En partie ce qui les rend si hardis, & si injurieux tout ensemble envers les autres, parce que leur esprit sterile ne produisant rien, ils se tiennent pour assurés, qu'on ne leur rendra jamais la pareille. Rien pourtant ne les fait plus téméraires ni plus insolens, que l'opinion, qu'ils ont de passer pour grands personnages, en méprisant ceux, qui ont la réputation de l'être. Ils croient acquerir de la supériorité en parlant d'eux bassement. Et leur vanité va souvent jusqu'à médire des œuvres de Dieu & de la Nature; comme, si attaquant le Ciel, ils devoient se faire beaucoup plus estimer en terre.

Ainsi Erasistrate, au rapport de Galien, <sup>Lib. 4. de usu part. c. 15. & l. 3</sup> trouvoit, que la Rate étoit toutàfait superflue. Il nous fait voir ailleurs un effeminé, <sup>c. 10.</sup> qui eût voulu vider ses excréments par le bout du pied, afin de n'avoir pas la peine de se lever du lit. Et Clement Alexandrin représente au troisième livre de ses Tapisseries des personnes assez folles, pour soutenir, que Dieu n'avoit fait que jusqu'au nombril de l'homme, le dessous étant d'une autre puissance beaucoup moindre. En vérité ce ne fut pas sans raison qu'on mit au bas des piéces du Peintre Apollodore *μωμήσεται τις μάλλον ἢ μωμήσεται*, d'où il semble que l'Italien



ait tiré son proverbe, *è piu facile far' il Momo, che il Mimo.* Il est fort aisé de s'en faire accroire en prononçant un ouvrage avec autant de malignité que de dédain, pour témoigner qu'on ne l'approuve pas; l'importance seroit d'appuyer de bonnes raisons son sentiment, & sur tout de faire mieux que ce qu'on prétend; ce qui n'arrive jamais à ceux, dont nous parlons. On peut leur dire la même chose à peu près qu'un Spartiate reprochoit autrefois au Roi Philippe, qu'il étoit bien plus facile de ruiner la ville d'Olynthe, que d'en bâtir une autre qui la valût. Mais quoi, l'insolent procédé de ces gens-là pourroit-il bien apporter le moindre retardement aux excellentes productions, qui sont les jeux de votre esprit? Certes je ne le puis croire, ce seroit trop leur déferer, si vous saisiés la moindre reflexion sur ce qui vient d'eux. Et vous avés d'ailleurs trop de connoissance, qu'on ne sauroit éviter d'être heurté quelque fois à la rencontre dans cette grande ville du monde, pour retarder tant soit peu làdessus le beau chemin que vous y avés commencé.

Pour ce qui touche les passetems, où vous dites, que vous vous trouvés souvent, souvenés-vous de nôtre proverbe, qui appelle Jeux de Prince ceux, qui ne plaisent que d'un



été. Les enfans, disoit le Philosophe Bion, jettent des pierres en jouant aux grenouilles, mais elles en meurent tout de bon. Et il se voit quelquefois, que les Grands font des autres hommes dans leurs divertissemens, comme les petits enfans des chiens & des chats, qui ont beaucoup à souffrir entre leurs mains. Je vous avouë l'aversion, que vous présumés que j'aie des Jeux de hazard, & qui ne servant nullement au corps, peuvent beaucoup nuire à l'esprit. Sans approuver en rien l'Alcoran, je trouve qu'il defend le Vin, & ces Jeux-là, par une raison fort probable, que le mal qu'ils causent est plus grand, que l'utilité qu'ils apportent. Et ce que j'ai vu pratiquer presque à toutes personnes dans cette sorte de Jeux, me fait être pour le mot le Laberius,

*Aleator quantum in arte est, tanto est nequior.*

Ce n'est pas pourtant que je sois ennemi des recreations. Socrate & les plus grands Philosophes en ont pris comme les autres hommes. On peut soutenir, qu'elles sont absolument nécessaires pour l'une & pour l'autre partie qui font nôtre être. Et je donne les *2. de Orat.* raisons à Ciceron, quand il dit, qu'il ne tient point pour homme libre, celui, qui agit sans

relâche, & qui ne se trouve jamais sans rien faire; *Mihi*, dit-il, *liber esse non videtur, quod non aliquando nihil agit.* Mais si faut-il mettre quelque distinction entre les délassemens d'esprit, qu'on peut prendre: Il y en a qui en le recréant, le diminuent, ou le corrompent. Et souvent selon la rencontre de Musonius dans sa langue, *remittere animum quasi amittere est.* Cependant la principale fin, qu'on doit se proposer en toute sorte de jeux est du tout opposée à cela. Nôtre ame y doit trouver son avantage en donnant quelque satisfaction au corps. Et si l'opinion d'Eusebe, ou plutôt de Clement Alexandrin est véritable; tous ces jeux des Anciens, Isthmiques, Olympiques, Neméens, Pythiques, & autres, étoient jeux funebres, inventés pour nous rendre la vigueur & la gaieté perduës par quelque notable déplaisir ou infortune. Les lieux gymnastiques des villes de Grece avoient un même but, quoique condamnés par Anacharsis, parce qu'à son avis les hommes y devoient foux aussitôt qu'ils y étoient entrés. Ils n'y ont pas plutôt mis le pied, dit-il dans Dion Chrysostome, qu'ils ne se dépouillent pour se frotter d'un onguent, qui acheve de leur ôter ce qui leur reste de raison. Car subitement les uns courent sans besoin qu'il

1. Saturn.  
2. 5.

Euseb. 2.  
Prepar.  
c. 16.

Orat. 32.

en soit, les autres s'entrebatent sans se vouloir de mal, & quelques uns se contentent de se coller, & de lutter, pour se porter par terre, le tout avec si peu de fondement, qu'en s'effuiant un peu après, ils perdent toute leur animosité, reprennent leur bon sens, & deviennent aussi modérés qu'auparavant. C'est pourtant une raillerie plutôt qu'une condamnation absoluë de ce Philosophe Scythe, qui se trouva surpris, de voir les exercices des Grecs si différens de ceux, qui se pratiquoient dans son país.

Mais pourquoi me voulés-vous faire passer pour un ennemi déclaré du Théâtre & de ses représentations, moi, qui n'en ai jamais condamné que les abus, dont les meilleures choses, & même les plus saintes ne sont pas toujours exemptes. Les Grecs, entre tous les Anciens, ont excellé aux Comédies, & parmi eux les Atheniens s'y plaisoient de telle sorte, que si nous en croions Plutarque, ils y ont plus dépensé qu'en toutes leurs guerres, qui ont été grandes & presque continuelles. Si est-ce qu'enfin les Areopagites furent contraints d'en défendre la composition. Les Romains véritablement n'ont jamais déferé tant d'honneurs ni tant de privilèges à leurs Acteurs que les Grecs, quoiqu'on ait vû

*De glor.  
Ashen.*

de leurs Empereurs reciter sur le Théâtre, & que le seul Roscius touchât trente six mille écus par an de l'Epargne ou Trésor public, pour jouër durant ce tems là une douzaine de fois devant le peuple: Et néanmoins ils firent quelquefois rompre tous les sieges de leurs Amphithéatres, afin qu'on y donnât moins de tems par l'incommodité d'être debout; leurs loix attachèrent l'infamie à la profession des Comédiens, après les avoir chassés pour un tems de toute l'Italie: & vous sçavez comme Seneque a traité les Spectateurs, quand il a prononcé, qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la Morale que leur divertissement; *nihil tam moribus alienum esse, quam in spectaculo desiderare.* En effet l'amitié que Cicéron portoit à Roscius, & l'obligation qu'il confessoit lui avoir, tirèrent bien de sa bouche ce bel éloge, *eum ita dignissimum esse scenam propter artificium, ut dignissimus esset Curia propter abstinentiam.* Mais cela ne l'empêcha pas d'avouër ingenuement dans ses Tusculanes, que si nous haïssions les méchantes actions autant que la raison le voudroit, jamais la Comédie ne seroit soufferte en quelque part que ce fût: *Comedia, si flagitia non probaremus, nulla esset omnino;* & de dire ailleurs, que les plus considérables de Rome,

*Epist. 5.*

*Lib. 4.*

*3. de Orat.*

qui faisoient cas de ce même Roscius en conversation particuliere, ne le pouvoient estimer quand il jouoit son personnage, *nostri senes personatum ne Roscium quidem magnopere laudabant.*

Or déjà je crois, qu'il faut faire distinction entre le Comédien & le Farceur. La Sicile, si nous en croions Solin, a donné les premiers Comédiens, & les Toscans se vantent, qu'un de leur país a fait appeller Histrions de son nom, ceux, qui s'expliquoient par des gestes, & qui ont un rapport quoiqu'imparfait à nos Farceurs. A considérer donc nos Comédies seules, dans l'honnêteté, où elles ont été mises depuis peu, & séparées aujourd'hui des licences honteuses de la Farce, comme autrefois à Marseille, *ne talia spectandi consuetudo, etiam imitandi licentiam sumeret,* Plutar. in qu. Rom. Valer. Max. l. 2. c. 6. il me semble qu'on en doit faire cas, & que les plus austeres ne les sauroient condamner sans injustice. La comédie (ce mot comprend parmi nous toutes les pieces de Théâtre) est dans sa représentation de la vie civile, fort instructive, & je la trouve d'autant plus digne de nôtre attention, qu'Aristote nomme en quelque endroit l'homme *μιμητικώτατον*, Lib. de Poët. c. 4. & Probl. sect. 30. qu 6. le plus naïf à imiter & à représenter de tous les animaux, mettant par là entre eux & lui

différence spécifique. Elle a ce bon entre autres choses, dit un vieux Grec, qu'elle vous fait toujours voir de sonnes plus malheureuses & plus aff que vous ne sauriés être. Elle adouci- natures les plus farouches, témoin ce xandre Tyran de Pheres, qui se fâcha d'un Comédien, & fut sur le point de le parce qu'il avoit amolli la dureté de son Soit que nos cinq sens aient donné lieu division en cinq actes, comme si elle les purifier; ou que les trois puissances nôtre ame, dont elle doit être la méd la reduisent quelquefois à trois Actes ment; elle a toujours la gloire d'un tri- ble objet. Et le nom de son Théat pour contempler, montre dans son or Grecque, qu'elle a quelque chose de Aussi servoit-il autrefois à faire voir les du Paganisme avec la même majesté, leur attribuoit dans le Ciel. Et la Thé de ce tems-là ne croioit pas qu'on pût les appaiser, qu'avec des pieces de Tr ou des Jeux Sceniques, lors qu'ils av fait paroître leur courroux par quelque lence ou par quelque étonnant prodige. sur cela, dit Saint Augustin dans sa Ci Dieu, qu'étoit fondé l'honneur, que

*Timocles.*

*Plutarq.  
de fort.  
Alex.*

*Lib.2. c.10.*

Grecs portoient aux Comédiens. Les Athéniens envoièrent plusieurs fois un Aristodème, excellent Acteur, en Ambassade vers le Roi Philippe. Et leur Elchine, qu'ils n'estimoient pas moins homme d'Etat que puissant Orateur, avoit été un autre Acteur de grande réputation. Or ils en usoient ainsi, parce qu'ils ne pouvoient comprendre, que la Scene dût plaire au Ciel, comme leur Religion le portoit, si les principaux Personnages, & les meilleurs Représentateurs, devenoient infames pour monter sur le Théâtre. Il est certain, qu'Euripide, qui l'a le premier rendu majestueux, & qui lui a fourni les plus belles pieces, étoit le principal Conseiller d'Etat du Roi Archelaüs, qu'on vit se faire couper les cheveux à la mort de ce grand Homme, pour témoigner, combien il en étoit touché. Je sai bien qu'on lui reprocha, qu'il avoit fait vomir beaucoup d'impietés à Ixion. Mais sa répartie, qu'aussi l'avoit-il fait ensuite attacher sur une rouë, peut servir de réponse à tout ce qu'on impute ordinairement au Théâtre, qui bien ordonné ne représente jamais de mauvaises actions; dont il ne fasse voir un peu après la punition avec le mauvais succès.

Que si l'humeur austere de quelques Ro-



mains, mit autrefois la Comédie dans une diffamation, qui a pénétré de l'Italie jusques dans nos Gaules, & qui s'est perpetuée depuis leur siecle jusqu'au nôtre; il est aisé de leur opposer les sentimens de plus signalés hommes de leur païs, qui ont été bien différens.

*Quint. 50.  
Inst. c. 1.*

L'on sait que le premier homme de leur République, Scipion l'Afriquain, est le vrai auteur des Comédies de Terence, ce qui fait paroître son amour pour le Théâtre. Et un

*Solin. c. 1.*

plus ancien du même nom & surnom, fit mettre sur son Sepulcre la Statuë du Poëte Comique Ennius, pour témoigner l'estime,

*In Oct.  
c. 55.*

qu'il faisoit de ses travaux: Celui qui a fait appeller Augustes tous les Empereurs, nous est représenté par Suetone pour le plus adonné aux spectacles, où il mit la magnificence, & pour le plus assidu au Théâtre de tous les Romains. Et afin de ne rien répéter d'un

*Suet. in  
Calig. c. 3.*

infame Neron, le brave Germanicus ne composa-t-il pas des Comédies Grecques? qui faisoient bien voir, qu'il prisoit le divertissement de la Scene, & n'en condannoit pas les représentations: En vérité l'on ne sauroit considérer le nombre & la qualité de ceux, qui sont spectateurs assidus de la nôtre ( sans y

*Plutar. de  
tuen. fan.*

être attirés comme autrefois dans Athenes par des distributions pecuniaires ) qu'on ne



loigne beaucoup de la rigueur de certains  
 crits, qui ont si absolument censuré toute  
 te de Comédies. Et qu'auroient-ils fait,  
 s'eussent eu connoissance de celles de la  
 aine, dont la représentation dure quelque-  
 is dix & douze jours, sans manquer ni d'  
 teurs ni d'Auditeurs, parce que durant  
 une partie d'entre eux jouë & écoute, l'au-  
 e dort & dine selon son besoin? Cependant  
 Chinois sont sans difficulté les Peuples de  
 terre, qui observent le plus exactement la  
 orale, dont ils font presque toute leur étu-  
 e. Mais je vous avouë, qu'ils ne sont pas  
 paremment en ceci dans l'observation ri-  
 goureuse des vint-quatre heures.

*A. Oflal.*  
*6. c. 6. &*  
*Herrera.*





DES  
CONTESTATIONS.

L E T T R E LXXXI.

*M O N S I E U R,*

**J**e vous avouë, que toutes nos disputes, si nous en usions bien, devroient être comme des consultations, où l'on cherchât soigneusement la vérité, sans se soucier beaucoup de la victoire. Mais quoi! peu de personnes sont assez équitables, pour se dépouiller de cet amour propre, qui nous rend opiniâtres en tout ce que nous avons une fois proposé, & qui nous fait mettre le point d'honneur à ne nous départir jamais, soit de l'affirmative, soit de la negative, depuis que nous nous sommes déclarés pour l'une ou pour l'autre. Comme si les plus grands hommes, Hippocrate, Cicéron, Galien, S. Augustin, & tant d'autres, n'avoient pas fait gloire de se retracter, & comme si les Papes mêmes pretendoient d'autre infailibilité qu'en ce qui touche la Foi.

Tant y a que pour ce qui concerne la contestation, où vous voulés, que j'aye eu quelque sorte d'avantage, je n'y en prétens nul autre, que d'avoir résisté à un homme, qui fait profession de terrasser tous ceux, qui osent entrer en lice contre lui. Car au fond je suis éloigné de croire, que mes raisons soient invincibles, qu'en vérité je ne me tiens pas bien assuré, si elles me paroîtront demain aussi vraisemblables, qu'elles ont fait jusqu'ici. Je philosophe au jour la journée; & si je suis présentement d'un avis, c'est avec protestation, que j'en changerai dans une heure, & toutes les fois, qu'on me fera paroître plus de vraisemblance dans l'opinion contraire. Pour ce qui est des vérités, qu'on prétend irréfragables, il y en a peu, qu'on soit obligé de reconnoître avec ce privilège, si elles ne vous sont venues du Ciel.

Quand je considère Caton, qui n'opine jamais sans ajouter à son avis, qu'on devoit détruire Carthage, *hoc censeo, & Carthaginem delendam*; & Scipion Nafica, qui d'un sentiment contraire, soutient, qu'il falloit laisser subsister la même Ville, avec des raisons de part & d'autre, qui partageoient tout le Senat de Rome, je me fais une leçon

Sceptique, qui me dispose à tenir toutes choses problematiques.

Ces deux grands personnages, qui avoient chacun leurs sectateurs, me font encore souvenir des jeunes Senateurs, *qui pedibus in sententiam aliorum ibant*, ce que nous appellons aujourd'hui opiner du bonnet. Il y en eut beaucoup de la compagnie, où se passa nôtre petite dispute, qui me firent reconnoître, que nous suivons souvent plus des pieds que de la tête l'opinion des autres; la complaisance, & une infinité de respects différens attirant les suffrages de ceux, qui n'entendent pas même la question proposée, tant s'en faut, qu'ils y prennent parti avec quelque raison. Ils inclinent souvent comme la languette d'une balance, *quæ pondus non facit, sed sequitur*. Et plût à Dieu, qu'ils n'inclinassent comme elle que du côté, qui a le plus de solidité. Souvenons-nous toujours qu'Eschine fut préféré à Demosthene par les Macedoniens; que ceux de Samos donnèrent l'avantage je ne sçai à quel fils de Telamon sur Parrhasius, & que Corinna surmonta cinq fois dans Thebes l'incomparable Pindare, qui se contenta d'en appeler à elle même. La prévention d'esprit a un si grand pouvoir aussi sur la plupart des hommes, qu'ils disent *nihil ad Parmenionis*

**Quem**, même du véritable gronder d'un Pour-  
**ceau**. Et d'ailleurs les événemens contraires  
**font** si puissans, qu'il nous font condamner  
**l'**entreprise de Crassus, quoique nous applau-  
**dissions** à celle d'Alexandre, qui n'étoit pas  
 mieux fondée si nous en croions Plutarque.

Pour revenir à nôtre controverse, il est  
 vrai, que mon Antagoniste prit de grands  
 avantages par le ton de la voix, comme on  
 vous l'a rapporté. Mais vous n'ignorés pas,  
 que ceux, qui vont de nuit ne chantent ja-  
 mais plus haut, que quand ils ont le plus de  
 peur. Et que les meules des moulins font  
 davantage de bruit, étant mêmes sujettes à  
 s'enflammer, lors qu'elles n'ont plus de grain.  
 Ceux qui s'élevent dans la dispute, & qui  
 s'allument de colere jusqu'à tenir de mauvais  
 termes, font sans doute réduits à de grandes  
 extrémités, & témoignent bien, qu'ils ne  
 peuvent plus paier de raisons qui vaillent.  
 Sans mentir, il faudroit être de bonne hu-  
 meur pour demeurer satisfait de celles qu'il  
 tachoit de faire passer pour excellentes; je le  
 trouve bienheureux, si tous ses créanciers  
 sont aussi aisés à contenter, qu'il vouloit que  
 nous le fussions.

A la fin pourtant il se vit contraint de re-  
 courir à la faveur & à l'autorité du peuple,

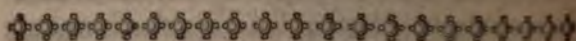
comme l'on faisoit autrefois dans ces fameuses Républiques Grecques & Romaines, soutenant, que la voix de ce même peuple étoit fort bien nommée la propre voix de Dieu. Et sur ce que je lui fis sentir le tort qu'il faisoit à la Philosophie, de prendre un si mauvais garand, outre la fausseté d'un proverbe, que le seul *Crucifige* des Juifs rend toute évidente; il se jetta dans un embarras confus de sens caballistiques, & de termes inconnus, qui me reduisirent au silence. En effet, comme les Augures disoient autrefois, que l'éloignement des oiseaux, qui disparoissoient dans les nuës, faisoit, que leur divination devenoit imparfaite: Aussi ne le pouvant entendre, parce qu'il se cachoit dans l'obscurité d'un discours non intelligible, il m'eût été impossible de passer plus avant, quand j'aurois eu autant d'envie de poursuivre, que je souhaitois de terminer cette conference.

Voilà de quelle façon le champ lui demeurera, & comme quoi par conséquent il peut se vanter d'avoir obtenu la victoire. Je vous avouë que j'y prens part néanmoins, & que je pense en avoir acquis une de mon côté de l'avoir aucunement disputée à un si grand personnage, & à un homme si accoutumé à vaincre. Je me fais accroire, que c'est avoir  
gagné,

gagné, de n'avoir pas absolument perdu contre lui. Et j'imite en ce rencontre les Corinthiens, qui dressèrent des trophées après un combat naval contre les Atheniens, parce qu'ils ne l'avoient pas perdu; disant que c'étoit à leur égard avoir eu la victoire, que de l'avoir empêchée à ceux, qui étoient en possession de l'Empire de la Mer, & d'y être toujours les Superieurs.

Peut-être que je pourrois encore m'attribuer quelque chose, si j'étois de l'humeur, qui fait dire à Cécilius dans Minutius Eelix, *usurpabo victoriam, nam ut ille mei victor est, ita ego triumphator erroris.* Mais certes je n'y cherche nul avantage, & sans me charger de l'envie, qui le suit, je me contenterai toujours en de semblables rencontres de profiter si faire se peut dans la recherche de la vérité. L'on n'y avance guères néanmoins où l'on apporte autant d'animosité qu'on m'en fit paroître, & où l'on ne vise qu'à surprendre par quelque subtilité Sophistique. Que Socrate avoit bonne grace de dire à ceux, qui traitoient avec lui de la sorte, qu'il aimoit bien mieux succomber que d'avoir le dessus par de tels moiens; *se esse ex iis qui malint sic refelli, quam refellere.* Et qu'Aristippe me plait, quand il enseignoit à ses disciples, que s'ils

se trouvoient maltraités par quelques argumens captieux, ils se retirassent en riant, & en avoiant qu'ils se reconnoissoient pour vaincus; parce qu'il les assuroit, que leurs vainqueurs ne souperoit pas si gaiement qu'eux, & n'auroient jamais le repos de la nuit si tranquille, qu'ils pouvoient se le promettre, en philosophant selon ses préceptes nettement & sans supercherie.



DE

LA BONNE REPUTATION.

L E T T R E LXXXII.

*M O N S I E U R,*

**I**l y a des hommes de toute sorte d'humeurs & de temperamens. Vous avés raison de priser comme vous faites ceux, qui se plaisent dans un âge avancé, & dans une fortune établie, à favoriser les autres qui la recherchent, à leur prêter la main, & à seconder autant qu'ils peuvent leur avancement. Mais tout le monde n'est pas d'une si loüable nature.



Il se trouve de certaines personnes malignes & envieuses, qui ne peuvent souffrir l'accroissement de qui que ce soit, semblables au Calamsour qui produit nos clous de girofle, & qui ne laisse venir ou croître aucune plante autour de soi. Celui dont vous me décrivez si bien le génie, a quelque chose encore de plus particulier, puisqu'il paroît d'assez bonne compagnie, fort civil, & fort traitable dans toutes ses conversations, hormis dans le domestique avec ses plus proches parens, où il se fait reconnoître tout-à-fait infociable, pour ne pas dire dénaturé, ou sans raison. Je pense qu'on le peut comparer à ce Monoceros de l'Inde, qu'on y nomme Cartazonon. Elien assure, qu'il vit paisiblement avec tous les animaux qu'il rencontre, à la réserve de ceux de son espece, avec lesquels il est perpuellement en guerre. Sans m'arrêter à cet homme, je vous dirai généralement au sujet des compagnies, dont vous pouvés faire choix dans cette grande ville où vous venés d'arriver, que vous évitiés soigneusement la familiarité de ceux, que vous reconnoitrés d'un esprit peu sortable au vôtre, & d'un procédé rude à vouloir toujours dominer.

*De anim.  
l. 16. c. 20.*

*Sit comis quisquis vult tuus esse comes.*

Mais gardés - vous d'ailleurs de ceux, qui sentent de trop de complaisance, dans le dessein qu'ils peuvent avoir d'en tirer de l'avantage Venant de la campagne; vous ne pouvez être fait à tous les tours de souplesse, dont se servent les nouveaux venus au lieu où vous êtes, & souvenés - vous, qu'avec la civilité & l'urbanité, qui ont leur origine des Grecques & Latines, il y a une finesse, qu'on nomme autrefois *astuce* parmi nous, qui se pratique par toutes les villes du monde selon son étymologie Grecque. La fréquentation des hommes vertueux, & véritablement sages, où vous aspirez, est un grand préservatif contre de semblables disgrâces: Et si Pausanias a dit vrai, que ni les herbes ni les racines de l'Helicon ne sont jamais mortelles, il est encore plus assuré, que l'entretien des gens de bien ne vous causera point de déplaisir. L'amour des belles lettres ne les empêche de cultiver une bonne Morale, ce que vous pourrez facilement remarquer. Approchez vous d'eux le plutôt & le plus souvent, & si vous sera possible, vous souvenant, qu'il y a une petite demeure de la lyre d'Apollon sur une pierre, la rendit mélodieuse,

*Ovid. 8.  
Metam.  
Pausan.  
lib. 9.*

— *saxo sonus ejus inhæsit;*

& que le voisinage du sepulchre d'Orphée

loit aux Rossignols un chant plus éloquent que le leur naturel. Ce ne sont que des fables à la vérité, mais le sens que vous en aurés mieux tirer que moi, mérite bien d'être considéré.

L'accès auprès des personnes, dont je vous parle, vous sera fort aisé; car il n'y en a point, qui soient de plus facile abord; & leur réputation étant comme l'enseigne du lieu où loge la Vertu, vous ne pouvés faillir à le reconnoître bientôt. C'est un temple où il faut passer, comme il se pratiquoit autrefois dans Rome, pour arriver à celui de l'Honneur; de sorte, qu'une belle ame touchée comme la vôtre du noble desir d'acquérir de la gloire, ne sauroit mieux faire, que d'y rendre les plus ordinaires visites. Moqués vous des Sophistes, qui vous voudroient persuader, que pour vivre heureux, vous devés mépriser ce même honneur, & cette *Eudoxie*, qui en tout cas se plait à suivre ceux, qui la médaignent, *gloriam qui spreverit, veram habebit*. C'est mal interpréter la sentence de Fabius dans Tite-Live, puisqu'à ce compte les plus scelerats des hommes seroient encore les plus heureux du monde, n'y en aiant point, qui se soucient moins qu'eux de la gloire, selon la repartie d'Anaxandride Spar-

Lib. 2.  
dec. 3.

Plus. ap.  
aced.

tiat. L'honnête réputation doit être  
 rée aux plus précieux onguens, pour  
 des termes de l'Ecclesiaste, & elle n'est  
 seulement une des plus importantes ac-  
 tions que nous puissions faire,

Cap. 7.

Laberius.

Orat. pro  
 Mil. 8.  
 Phil. 2.

*Honestus rumor alterum est patrimonium*  
 c'est la seule voie, par laquelle, comme  
 des degrés, dit l'Orateur Romain, les  
 mes semblent monter jusqu'au Ciel,  
*gradibus statim homines in caelum vide*  
*ascendere.* C'est pourquoi il ne peut  
 prendre ailleurs, qu'un homme mortel,  
 me il se doit reconnoître, puisse mé-  
 l'immortalité, que donne la grande ré-  
 mée. En effet c'est elle, qui nous fait  
 en même tems en plusieurs lieux, par  
 étenduë, qui n'a rien d'humain, & qui  
 de beaucoup la portée des choses sujettes  
 la caducité. Non contente de nous ac-  
 pagner jusqu'au cercueil, il est le seul de  
 les biens, qui nous suit après la mort.  
 l'on peut ajoûter, qu'elle nous approche  
 près de la Divinité, que par son moyen  
 jouissons comme elle de l'Eternité.

Mais pour acquérir cette glorieuse et  
 la seule fréquentation des honnêtes hom-  
 ne suffira pas, si à leur exemple vous ne  
 portés aux belles actions. Vous savez



manifeste point est comme un astre inconnu; & il ne faut pas qu'une molle delicatessè nous fasse pratiquer ce que les Caffres imputent aux Singes d'Afrique, s'imaginant qu'ils ne veulent pas parler de peur d'être obligés à travailler. Quand on s'accoutume à une faiblesse néantissè honteuse, où l'esprit a souvent le plus de part; il s'énervè de telle sorte, qu'il n'est plus bon qu'à la solitude, dont il n'est pas toujours capable de faire son profit. Sic fit ubi homines majorem partem vitæ in tenebris ita agunt, ut novissime Solem quasi supervacaneum fastidiant. Le pli que vous prendrés à cette heure vous importe pour le surplus de vôtre vie, non seulement à cause de ce que peuvent sur nous les bonnes ou mauvaises habitudes, mais encore pour le préjugé qu'on forme ordinairement de l'avenir, sur ce qui se passè dans nos premières années. Comme elles peuvent nous donner beaucoup de bonne réputation, souvent elles nous l'ôtent, & nous jettent dans une diffamation pour le reste de nos jours. L'on a écrit d'un Ophionèus qui se mêloit de prédire les choses futures aux Messéniens, qu'encore qu'il fût aveugle de naissance, il ne laissoit pas de leur prononcer beaucoup d'oracles véritables, fondés sur quelques demandes précédentes, qu'il

Sen. cont.

Pausan.  
l. 4.

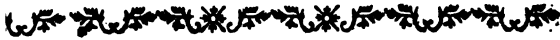
oit à ceux qui le consultoient. Après les  
 ir interrogés sur le train de leur vie pas-  
 & tiré d'eux les principales actions, qu'ils  
 ient faites tant en public, que dans leur  
 restique; il dresseoit ses conjectures pour  
 enir, & ne manquoit guères à deviner  
 ce qui s'étoit déjà écoulé d'évenemens,  
 choses, qui leur devoient ensuite arriver.  
 genre de divination se pratique souvent  
 la vie civile, où l'on prend de tels préjugés,  
 en bien, soit en mal, de nos premières  
 itudes, qu'on ne sauroit apporter trop de  
 à les rectifier, si l'on est ami de sa ré-  
 ation.

Je vous veux bien avertir ici, qu'en fuyant  
 iveté, vous ne vous portiez pas, comme  
 ucoup de personnes font, à des actions si  
 oles, ou si ridicules, qu'il vaudroit autant  
 voir point d'occupation: *Nihil est inama-Sen. contr:*  
*is quam diligens stultitia;* & si la fin de ce  
 nous devons faire, qui doit être toujours  
 remière dans nôtre intention, n'est d'a-  
 d examinée comme bonne & louable,  
 is ne devons jamais entreprendre quoi  
 ce soit. Ce voisin que vous avés si bien  
 nmé *magnum Ardektionem*, vous fera mi-  
 comprendre par son exemple l'importan-  
 le ce précepte, que tout ce que je pour-

**rois** vous écrire. Il me suffira de vous exhorter aux honnêtes emplois par la considération du plus solide à mon gout de tous les plaisirs de la vie, qui est celui que nous fournit la mémoire des choses passées. Considérés combien ceux, qui n'ont rien fait que badiner, sont misérables, quand un peu avancés dans l'âge ils n'oseroient entrer dans cette reminiscence, qu'avec confusion & douleur d'avoir si misérablement perdu le tems. C'est tout le contraire des autres, qui l'ont bien & vertueusement employé. Ils ne regardent jamais derriere eux, & ne se replient sur leurs actions précédentes pour les considérer, qu'ils ne retirent de cet entretien interieur des satisfactions d'esprit inconcevables. Les choses présentes passent trop vite pour donner grand contentement; l'esperance des futures est aussi trop incertaine pour cela; il n'y a que le souvenir des passées, si elles sont bonnes, qui est d'autant plus doux, que la Fortune n'a plus de pouvoir sur elles, & qu'autant de fois que nous le voulons, nous pouvons renouveler le contentement, qu'elles nous ont donné, par le seul bienfait de nôtre mémoire







D'UN

## MAUVAIS DECLAMATEUR.

L E T T R E LXXXIII.

M O N S I E U R ,

Voulez-vous que je vous parle franchement du Declamateur, que vous m'avez fait entendre? *Male, καὶ κακῶς*, c'est à dire, selon ce terme d'un Ancien, qu'il a fait très mal en toutes façons. Ce n'est pas qu'il ait été demeuré court, ni qu'il ait failli, pour n'avoir pas cette hardiesse, qui manquoit à Thalybius, & à Eurybate, quand ils perdirent la parole devant Agamemnon. Vous en savez assez d'autres, qui n'ont pas perdu leur reputation pour une semblable disgrâce. Cicéron même y est tombé deux fois par la erreur que lui donna Pompée, l'une, accusant son ami Plancus, & l'autre, defendant Milon. Car Dion Cassius nous assure, que l'Oraison qu'on voit pour ce dernier fut si peu prononcée telle qu'elle est, que quand

Milon la lût dans son exil; il récrivit avec une amere raillerie à Ciceron, qu'il remercioit les Dieux de ce que son véritable plaidoyer avoit été tout autre, parce que s'il eût été defendu de la sorte, il n'eût pas eu le plaisir de manger les excellens Barbeaux que Marseille lui fournissoit. Je suppose que le Barbeau soit le *Mullus* des Anciens. Tant y a qu'à l'égard de vôtre Rhéteur, son front d'airain, & sa courte vuë, avec la bonne opinion qu'il a de lui-même, lui font prononcer sans crainte tout ce qui lui vient dans la bouche: Il a plus besoin de mords que d'épéron: Et il ressemble justement à celui, dont Auguste dit si bien, qu'il falloit l'enraier comme ces chariots, qui roulent trop vite. *Heterius noster sufflaminandus est.* Mais il y a bien de la différence entre un flux de bouche, & la véritable éloquence; *aliud loquentia, aliud eloquentia* & autre chose est le *λαλῆν* des Grecs, & leur *λέγειν*, qui est le propre de l'art oratoire. Car comme la chicane destituée de Jurisprudence est beaucoup plus contentieuse, & fait plus de procès que la parfaite connoissance des Loix, & la véritable science du Droit; la fausse Eloquence a toujours plus de discours que celle qui mérite de porter ce nom, & un Charlatan a bien plus

de peine à se taire qu'un grand Orateur. Si le parler prompt & continu nous rendoit éloquens, les Hironnelles, disoit autrefois le Poëte Nicistrate, auroient un grand avantage sur les mieux difans des hommes.

Que l'applaudissement que reçût celui-ci d'un grand nombre de personnes, dont vous dites, qu'on vous a entreteû, ne vous étonne pas. Vous savés quels sont les suffrages d'une multitude ignorante, & j'ose vous dire au sujet de son auditoire, qu'il se peut vanter d'avoir été un autre Orphée, & de s'être fait entendre de toutes sortes d'animaux. Souvenés-vous, je vous supplie, de ce que Seneque nous apprend dans une de ses *Controverses*, d'un Cestius de son tems, que de jeunes garçons eussent eu l'impudence de préférer à Cicéron, s'ils n'eussent eu peur qu'on leur eût rué des pierres, *Ciceroni Cestium suum præferrent, nisi lapides timerent.* Tant il est vrai, qu'on ne doit jamais deferer au jugement de gens venus pour applaudir, & qui, quand ils le voudroient, ne peuvent prononcer sainement de la beauté ni de la bonté d'un discours, n'ayant pas les connoissances nécessaires ni le discernement requis pour cela. L'Eloquence solide ne met pas seulement les amis & les indifférens de son

côté, elle y range jusqu'à ceux qui lui sont contraires, *etiam in vitis placet*, dit ailleurs ce même Orateur Philosophe, & semblable à un torrent impetueux, elle entraîne tout indifféremment sans que personne lui puisse résister. *Quantam vim esse oportet, quæ inter obstantia erumpat?* En vérité il faut qu'un discours soit bien puissant, pour nous persuader en dépit que nous en aions.

L'on vous a recommandé le sien comme fort pur & fort net; mais je vous puis assurer qu'il l'a été d'une pureté forcée, parce qu'elle manquoit de fonds. Un bouillon d'eau claire n'est pas préférable à un consommé, pour être plus transparent. Et comme il se trouve des femmes chastes par nécessité, & sans mérite, *quibus non animus deest, sed corruptor*, parce que leur laideur les empêche d'être recherchées; si cet homme aussi a paru intelligible, c'est que ses paroles, dont il abonde, n'emploient jamais le moindre trait d'étude, l'Art ne troublant point en lui ce peu qu'il a reçu gratuitement de la Nature, & jamais la Science, dont il ne connoit que le nom, ne le sollicitant de faire paroître quelque erudition. J'estime autant que personne la clarté d'une oraison, & la proximité de σαφῶς à σοφῶς, me la recommande

toute chose. Je préférerois presque un ecisme propre à se faire entendre, à un sigme correct, pour le sens duquel il faut aller au Devin. Mais cela n'empêche, qu'on ne doive mêler les belles choses & les curieuses recherches à la pureté du langage. Themistius proteste dans une de ses Orat. 7. oraisons, qu'il veut toujours conjoindre les Muses avec Venus, comme étant naturellement amies. Et vous sçavez la louange qu'on donnoit à un Ancien Rhéteur, de rendre tous ses discours son Eloquence recommandable par quelque trait qui n'en dépendoit pas, & par certaines choses, qui se faisoient confidésans elle, *semper eloquentiam ejus committat aliqua res extra eloquentiam.* En effet les veilles studieuses sont bien misérables, si elles ne trouvent place & ne se font paroître de semblables occasions. Aussi est-il certain que ceux, qui en ont fait quelques-unes, ont eu de la peine à les supprimer, les belles paroles allant au devant de ces riches pensées pour les produire. *Ipsæ res verba ambiunt*, dit Cicéron, *unde fit cum gravior, tum splendidior oratio*: ce que Seneque a développé dans ses diversifiés en ces termes, *cum rem animus cupavit, verba ambiunt*, les mots propres à paroître en beau jour ce qu'on a heureusement

*De Alphi  
Flavo Sen.  
cons. 1.*

*Lib. 3. de  
fin.  
Præf. 1.3.*

**conçu**, se présentent alors comme en foule pour lui rendre ce service. Cependant faites votre compte, que jamais homme ne parut plus dépourvû d'étude, ni plus sterile en toute sorte de literature, que celui, dont l'on vous a si fort prisé l'éloquence.

Le long tems qu'il a parlé ne vous doit pas non plus faire avoir meilleure opinion de son action. Sa longueur ne venoit pas de la multitude des bonnes choses qu'il disoit, mais de la répétition des superflus. Je pensois entendre un begue réiterant toujours les mêmes syllabes, & sa bouche m'eût paru un Echo heptaphone, s'il n'eût répété souvent plus de sept fois les mêmes conceptions. Encore vous puis-je assurer qu'elles n'étoient pas de lui, & qu'il ignore à tel point l'art de les bien employer; que ceux, qui remarquoient d'où il les prenoit, avoient pitié de les lui voir si mal débiter. Comme il y a des lettres, que les Grammairiens nomment semivocales, parce qu'elles sont moiennes entre les voyelles, qui ont un son d'elles-mêmes, & les muettes ou consonnes, qui n'en ont point: Il se trouve de même de certaines personnes, qui ne parlent jamais de leur chef, mais toujours par l'organe d'autrui; & cet homme a cela de propre, que les choses empruntées, qu'il profere,

profere, perdent ce qu'elles avoient de grace  
 au lieu, où il les a prises, soit par la mauvai-  
 è application, soit parce qu'il ne fait pas,  
 que dans l'art oratoire, aussi bien que dans  
 a Poësie, les vertus d'un siecle deviennent  
 quelquefois les vices d'un autre. Quoiqu'il  
 en soit, la répétition, bien que diversifiée,  
 les meilleures choses, est souvent vicieuse,  
 & presque toujours importune. C'étoit le  
 défaut du Rhéteur Montanus, qui valoit bien  
 mieux que celui, dont nous parlons, puis-  
 qu'on nous dépeint le premier pour avoir été  
*ariffimi etiam si non emendatiffimi ingenii.* Il gê-  
 noit les plus belles pensées en les repetant, & les  
 secondes productions ruinoient les premieres,  
 par une espece de satieté & de dégoût, qui ac-  
 ompagne ce vice. *Habet hoc Montanus viti Sen. cont.*  
*um, sententias suas repetendo corrumpit. Dum*<sup>28. l. 4.</sup>  
*non est contentus unam rem semel bene dicere, effi-*  
*cit ne bene dixerit.* Et ce fut ce qui fit dire de lui  
 un autre de son métier, qu'il étoit l'Ovide des  
 Orateurs, parce qu'Ovide est sujet aussi à dé-  
 guiser un sens, qui lui a plû, dans plusieurs  
 expressions, qui ne disent toutes qu'une seule  
 chose, *nam & Ovidius nescit quod bene cessit*  
*relinquere.* Il n'y a point de corps, tant ac-  
 ompli qu'il soit, où l'on ne puisse toujours  
 observer quelque tache.

Mais afin de reprendre nôtre sujet, jamais conte plaisant ne me donna tant d'impatience d'oûir sa fin, que j'en eu par un motif bien différent d'entendre celle d'une si ennuieuse declamation. J'étois dans une assiette d'esprit bien contraire à celle des auditeurs de Severus Cassius, qui n'apprehendoient rien tant que de le voir achever, *nemo non illo dicente timebat ne desineret*. Et néanmoins le mot de Scaurus est remarqué par Seneque non seulement comme beau, mais encore comme véritable, qu'il n'y a pas moins de vertu à savoir quand il faut finir un discours qu'à savoir comme il le faut faire, *non minus magnam virtutem esse, scire desinere, quam scire dicere*. Surquoy je vous avouë, qu'outre ce que nous venons de toucher des repetitions ennuieuses, les choses prononcées hors de propos & tout à fait inutilement par ce mauvais Declamateur, me font préférer une sentence de Pline le Jeune à celle de Scaurus, lors que celui-là nous assure, qu'il y a un silence d'Orateur, qui vaut bien les plus éloquens discours, *non minus interdum oratorium esse tacere, quam dicere*. En effet, l'on se peut taire éloquemment, s'il faut ainsi parler, & les Poissons consacrés à Mercure dans cette fontaine de Phares, qui lui étoit dediée, vouloient signifier, ce me semble, que pour bien pratiquer

Sen. pref.  
lib. 3.



rt de cé Dieu de l'Eloquence, il étoit besoin  
 uvent d'user du silence, dont ces Poissons  
 it toujous été la figure hieroglyphique.  
 urquoi dans une cause, qui paroissoit assez  
 importante, traiter à plein fond des questi-  
 is superflus? Vous eussies eu compassion  
 voir ce pauvre homme employer à cela  
 ut le tems, qu'il devoit parler, abusant de  
 trop grande facilité des Juges, de la pati-  
 ce de ceux pour qui il étoit, & de la souf-  
 nce du reste de ses auditeurs. Il me fit  
 venir de ce que Ciceron plaidant pour  
 incius dit si plaisamment à sa partie adver-  
 , qu'il étoit prêt de soucrire à tout ce qu'il  
 oit avancé dans son plaidoyer, le pouvant  
 re de courtoisie sans blesser le droit de ce-  
 dont il avoit entrepris la défense; *facile  
 tior id te agere multis verbis, quod ad judici-  
 non pertinet: Et id te accusantem tantum  
 ere, quod ego defensor sine periculo possim  
 ifiteri.* Mais de passer jusques dans le ri-  
 zule, comme il fit, pour ne pas perdre un  
 ot impudent mais qui lui plaisoit, c'est être  
 évaricateur dans une cause serieuse & de  
 nature de celle-là, où tous les préceptes  
 Rhétorique enseignent, qu'on doit éviter  
 raillerie, comme celle qui amolit l'esprit  
 s Juges, qu'on a dessein de porter à l'ani-

Sen. decl.  
2. lib. 1.

mosité & d'exciter à une rigoureuse justice. Les plus grands Avocats ont quelquefois mieux aimé perdre quelque chose, qui pouvoit servir à leur cause, que de renoncer à la pudeur, *quædam satius est causæ detrimento tacere, quam verecundiæ dicere.* Et à moins qu'il soit question de quelque point essentiel dans une affaire, il le faut laisser, s'il blesse l'honnêteté, & s'il choque les bonnes mœurs. C'est ce que montrent clairement ces autres paroles du Pere de l'Eloquence Latine haranguant pour Quinctius, *tametsi causa postulat, tamen quia postulat, non flagitat, præteribo.* Qu'eût-il dit d'un homme, qui de gaieté de cœur & sans besoin eût prononcé, comme celui, dont nous parlons, des termes peu honnêtes, & propres seulement à faire rire des personnes, qu'on ne peut trop jeter dans l'humeur austere, ni trop retenir dans le serieux. L'on peut excuser quelques défauts de ceux, qui parlent en public, mais il est impossible de pardonner des fautes si importantes, & qui vont en même tems contre la probité, contre la pudeur, & contre le sens commun. *Multa donanda ingeniis puto, sed donanda vitia, non portentia sunt.*

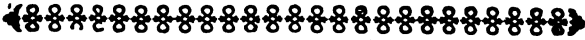
Ne pensés pas d'ailleurs, que tant d'imperfections fussent comme couvertes, ou aucu-

nent récompensées par quelques vertus  
 toires. Jamais homme n'en fut plus dé-  
 ervû, ou n'en fit moins paroître parlant en  
 olic, que celui, qu'on vous a si bien pa-  
 ymphé. Il ne fait ce que c'est que la bel-  
 locution, & n'a pas seulement le langage  
 tems, auquel les Philosophes, les Astro-  
 gues, & Phœbus même se voulurent bien  
 commodér, quand ils quittèrent les vers  
 ar la prose, parce qu'elle étoit en plus  
 nde estime, selon l'observation de Plutar-  
 e dans son traité des Oracles de la Pythie.  
 eine pût-on remarquer parmi une si gran-  
 affluence de paroles, un lieu ou deux, où  
 s parussent accompagnées de quelque or-  
 nent. Les figures, qui doivent être au-  
 t de lumieres d'un discours, & y briller  
 me les étoiles dans leur Ciel, n'y étoient  
 chées qu'en forme de nœuds, obscurs, &  
 oteux, plus capables d'écorcher une oreil-  
 ant soit peu delicate, que de lui donner la  
 indre satisfaction. Ses Allusions furent  
 tes pueriles, ses Antitheses ridicules, &  
 Métaphores Levantines, je veux dire ex-  
 itantes au dernier point, comme le sont  
 tes celles des Langues Orientales. Il vou-  
 employer l'Ironie, mais ce fut si froide-  
 nt, que lui seul y souffrit. Et il usa d'une

ou deux Similitudes, capables de confirmer le proverbe, qui rend toutes comparaisons odieuses. Véritablement il triompha dans l'hyperbole de l'hyperbole, qui passe toutes les bornes de la vraisemblance. Ses Epithetes étoient si frequens, qu'ils occupoient plus de la moitié de son plaidoïé, semblable en cela à une armée plus remplie de goujats que de soldats: Et le Cacozele, dont néanmoins il ne connoit que le nom, s'étendit opiniâtement depuis l'Exorde jusqu'à la Peroration. Pour le surplus figurés - vous une Prononciation siffiante, & destituée de tous les Gestes; avec une *monotonie* perpetuelle, accompagnée de ces cadences de périodes, que *l'homioteleute* rend si insupportables. Et pour dernier lineament de toute cette belle action, *in qua vocis nulla contentio, nulla corporis afferatio, cum verba velut injussa fluere*, soies averti, que tout le Barreau sçût, qu'il avoit plaidé une cause en l'air & apostée, comme n'ayant point de véritables parties, ce qui fit prononcer tout haut à quelqu'un le mot du

l. 9. c. 15. Rhéteur Julien rapporté par Aulu-Gelle, *sive controversia disertus est*. Si est ce qu'il ne fut ni disert, ni éloquent, n'en déplaise à ses Encomiastes. Mais je suis excessif sans y penser, *Hoc satis est, pingui nil mihi cum populo.*

Virg. Ep.  
ad Messalam.



DES

**JOURS REPUTE'S HEUREUX  
OU MALHEUREUX.**

L E T T R E LXXXIV.

*MONSIEUR,*

**J**e n'eusse jamais crû que vous eussiez encore été dans cette erreur populaire, qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres. Ce n'est pas que je ne sache bien, qu'elle regne dans la Cour des plus Grands Monarques, aussi bien que parmi le bas peuple, & qu'une infinité de savans n'y déferent pas moins que les plus vils artisans, & les plus ignorans des hommes. Mais vous vous souviendrés de l'étendue, que nous avons souvent donné à ce mot de peuple, le prenant un peu philosophiquement, & je m'affure, qu'examinant ensuite le fondement de cette créance vulgaire, vous l'ajoutérés bientôt au fameux chapitre *de falso creditis*; si vous ne voulés faire passer pour authenti-

T iiij

que la révélation de l'Écriture  
qui s'imprime à la fin de  
pour désigner les jours  
tunées de chaque mois.

Je vois bien ce que  
de tant de siècles, &  
de différentes nations,  
superstitieuse opinion,  
condanner. Quand  
ces vieux Calendriers  
distingués en jours no  
que les uns comme heu  
que blanche, de même  
condannés par une tac  
ralement tous les lend  
des Nones, & des Ide  
heureux, aussi bien

*L. 9. noff.* qui les précédait, selon  
*Attic. c. 17.* Gelle; vous avés de la  
n'y eût en tout cela qu  
torité des Egyptiens v  
qui ont fait nommer a  
*acos*, ceux, qu'ils app  
*faustos*, *nefundos*, *inae*  
*inominales*. Et quan  
Grecs ont aussi eu des  
à dire malencontreux  
cien a prononcé d'un h

mauvaise rencontre, qu'il étoit semblable à un apophrade, vous vous imaginés, que toutes ces choses ne peuvent pas avoir été dites inconsidérément, ni établies sans fondement. La Religion, qui distingue de même les journées, en aiant de plus lugubres & de plus attachées à la devotion les unes que les autres; la Navigation, qui en a eu de redoutables, *dies nautis suspectos*, où il n'étoit pas permis selon les regles de s'embarquer, & la Médecine, qui se fondant sur l'Astronomie, a si grand égard aux jours Critiques, qu'elle appelle *dies Decretorios*; contribuent peut-être encore quelque chose à vous faire embrasser un si général sentiment.

Cependant il n'y a rien de plus frivole, ni de moins fondé en raison, que de penser, qu'il y ait des jours plus favorisés du Ciel que les autres, ou plus disgraciés. Les Mahométans croient dans cette superstition, qu'à cause que Dieu créa la lumière le Mercredi, les Fideles, ou Muselmans comme ils les appellent, n'entreprennent rien cette journée-là inutilement, & sans qu'il leur réussisse. Il faut se moquer de cela, comme fit Héraclite des bons & des mauvais jours d'Hésiode, soutenant, qu'ils étoient tous de même nature. Et nous devons tenir pour constant,

qu'il n'y en a point, dont on ne puisse dire également, *hæc est dies quam fecit Dominus*, & que le pur hazard, & la rencontre de mille incidens imprévoiables, sont seuls la différence, qui s'y trouve.

Pour ce qui touche les observations historiques, j'avouë, qu'il y en a un nombre infini, qui favorisent cette erreur, aussi bien que beaucoup de semblables. Vous sâvez tout ce que les anciens en ont écrit, & Plutarque entre autres dans la Vie de Camille. Joseph observe, que le Temple de Salomon aiant été brûlé par les Babyloniens le huitième de Septembre, le fut une seconde fois & au même jour & au même mois par Titus. Et vous avés pû voir dans Æmilius Probus, que ce grand Capitaine Timoleon Corinthien gagna toutes les victoires le jour de sa naissance, qui devint par là une grande fête dans toute la Sicile. Mais pour ne me perdre pas dans cet ocean d'exemples, que nous pourroit fournir toute l'Antiquité, j'en ajoûterai seulement trois ou quatre de l'Histoire moderne, afin que vous ne pensés pas, que je combatte une opinion dont je ne sache pas toutes les circonstances. Comme le Sort voulut, que l'Empereur Charles-Quint eût toutes ses prosperités le jour de Saint Matthias en l'evrier, les Alle-



nans ont pris, aussi bien qu'autrefois les A-  
 theniens, ce mois pour le plus heureux de  
 l'année. Nôtre Roi Henry III. se fit accroire  
 depuis, que le jour de la Pentecôte étoit ce-  
 ui de ses bonnes fortunes. En effet il y fut  
 élu Roi de Pologne, puis Roi de France, il  
 y institua ses Chevaliers du Saint Esprit, &  
 c'étoit celui de sa naissance. Les Turcs se  
 vantent d'avoir pour eux le mois d'Août, de-  
 puis la prise de Modon par Bajazet Second,  
 & depuis encore que Selim eût défait au mê-  
 me mois Ismael Sophi, & Campson Calyphe  
 du Caire. Solyman les y a confirmés par la  
 défaite de Louis Roi de Hongrie, & par les  
 prises de Belgrade, de Bude, de Strigonie,  
 & de l'Isle de Rhodes, le propre jour de la  
 decollation de Saint Jean Baptiste s'étant fait  
 signaler presque en toutes ces rencontres.  
 Cela me fait souvenir de ce que porte nôtre *Th. 201.*  
 Histoire, que les Ligueurs se vantoient au- *l. ann.*  
 trefois d'avoir aussi le mois d'Août favorable  
 le prouvant par le meurtre de la Saint Bar-  
 thelemy, par la mort du Roi Henry III, par  
 la venuë du Duc de Parme, & par le bon-  
 heur de Duc de Guise, lors qu'il se sauva du  
 chateau de Tours.

Je vous ai déjà parlé du Mercredi, dont les  
 Musulmans font tant d'état. Leunclavius

assure qu'Ufuncaffan ne combatit contre Mahomet Second, que sur l'esperance de cette journée, dont l'avantage néanmoins fut pour le Turc, le Persan y demeurant vaincu. Le Pape Sixte Cinq aimoit le même jour, & avec quelque apparence de raison: Car outre que c'étoit le jour de sa naissance, il l'étoit de sa profession de Cordelier dans Ascoli, de sa nomination à la charge de Vicaire Général de cet Ordre, de sa promotion au Cardinalat, de son élection au Papat, & huit jours après de son couronnement. Les Espagnols sont partiaux pour le Vendredi, où ils se promettent toute sorte de bons événemens. Le feu Roi Louïs XIII, si nous en croions Bernard son historien, le leur envioit, de sorte, qu'à son dire, tout lui reüssissoit principalement à ce jour-là. Bacon dit que Henry VII. Roi d'Angleterre tenoit, que le Samedi lui étoit le plus heureux de toute la semaine. Et autrefois les Pisans s'estimoient invincibles le jour de Saint Sixte, auquel ils attachoient toute leur bonne fortune. En vérité il n'y a pas moins de vanité en tout cela, qu'à croire l'année bissextile plus malheureuse que les autres, d'où vient peutêtre nôtre proverbe *porter bissestre, pour bissexté, à quelqu'un; sur-quoi je vous supplie de vous souvenir de cet*

endroit d'Ammien Marcellin, où il dit que *Lib. 26.*  
 l'Empereur Valentinien s'empêcha de sortir,  
 pour éviter le jour intercalaire du biffexte de  
 Février comme malheureux aux Romains.  
*nec videri die secundo, nec prodire in medium*  
*volut, biffextum vitans Februarii mensis tunc*  
*illucescens, quod aliquoties rei Romanæ fuisse*  
*rognorat infaustum.* Ce n'est donc pas d'au-  
 jourd'hui que cette erreur a pris créance par-  
 mi les hommes, & qu'ils ont fondé des au-  
 gures sur de certains jours. Cicarella remar-  
 que dans la vie du Pape Gregoire XIII, que  
 ce qui empêcha Vluzalius de combattre les  
 Chrétiens comme il le pouvoit, ce fut la con-  
 sideration du jour, qui étoit l'anniversaire  
 du combat de la Lepante. Il n'étoit pas vrai-  
 semblablement informé de la decision de Var-  
 ron rapportée par Macrobe au premier livre  
 de ses Saturnales chapitre seizième, qui por-  
 te, que la distinction des jours ne regardoit  
 point la guerre, mais seulement les actions  
 privées des particuliers, après avoir observé  
 qu'en tout cas les Romains n'avoient égard à  
 cela qu'aux actions d'attaque, & non pas de  
 defense; tenant pour indubitable, qu'il étoit  
 à propos, & de bonne suite, de repousser en  
 tout tems l'injure qui se présente, ce qui est  
 conforme à la politique des Machabées.

Mais voulés-vous voir des exemples qui détruisent toute cette superstition, & qui prouvent l'indifférence des jours à la bonne ou mauvaise fortune. L'Histoire Sainte nous apprend qu'au même jour, que le temple de Dieu avoit été pollué, qui étoit le vint-cinquième du moi Chasseu, il y reçût depuis la purification sous Judas Machabée. La profane nous fera voir, que la victoire de Lucullus contre Tigranes & les Armeniens fut du même jour auquel les Romains avoient auparavant été defaits par les Cimbres. Pompée est tué en Egypte le même jour, qu'il avoit autrefois triomphé de Mithridate & des Pirates, & l'on dit, que c'étoit encore celui de sa naissance; comme celle de Platon, du Roi Attalus, & de quelques autres, s'est rencontrée au même jour que leur mort. Guichardin fait voir, qu'à celui, auquel le Pape Leon X. fut sacré avec une pompe merveilleuse, un an auparavant il avoit été fait misérablement prisonnier. Le quatorzième de May, célébré par la victoire de Louis XII. & la Giradadda, est infame par la mort de Henry IV. & de son fils Louis XIII. Et il y a des exemples sans fin, qui prouvent le mot d'un Ancien, qu'une même journée nous paroît quelquefois mere, & quelquefois marâtre

Alexandre le Grand bien instruit là dessus par son Précepteur Aristote, se railla plaisamment de quelques Capitaines, qui lui représentoient sur le bord du Granique, que jamais les Rois de Macedoine ne mettoient leur armée en campagne au mois de Juin, & qu'il devoit éviter le mauvais présage, qu'on prendroit, s'il passoit outre, negligéant cet ancien usage. Il faut, dit-il en riant, remédier à cela, & j'ordonne qu'on appelle ce Juin, que vous craignés tant, le second mois de Mai, marchant ensuite sans s'arrêter contre les Perses. Il usa du même mépris de semblables superstitions au temple de Delphes, où la Sibylle refusoit de faire sa charge par quelque jour réputé malheureux. Il la violenta de sorte, qu'elle lui dit, qu'à son avis il vouloit faire paroître jusqu'à elle, qu'il étoit invincible; à quoi Alexandre repartit gentiment, qu'il ne vouloit point d'autre oracle, n'en pouvant recevoir de sa bouche un plus avantageux. C'est ainsi que les hommes de bon sens en doivent user, & ne donner jamais au Destin ce qui est un pur effet de la Fortune. Aussi a-t-on observé que ceux, qui se sont moqués de ce choix superstitieux de certaines journées, ont presque toujours été heureux dans leurs entreprises, & que les autres au

contraire, qui s'y sont assujettis, n'ont gueres eu les succès favorables. Le Sort se plaît quelquefois à produire des événemens, que les simples ou superstitieux prennent pour des decrets précis du Ciel, qui veut, que les choses aillent de la façon; bien qu'il n'y intervienne que comme cause premiere & éloignée, pour des fins fort différentes de celles qu'ils s'imaginent. Ainsi Timée disoit, qu'Euripide étoit mort le jour que nâquit Denis l'ainé, Tyran de Sicile, afin que l'exécuteur des Tragedies succedât à celui, qui les avoit si bien représentées, & comme annoncées sur le Théâtre. On écrit de même, que Pindare n'étoit venu au monde durant la fête des jeux Pythiques, qu'à cause des hymnes propres à cette solemnité, qu'il devoit composer. Les Athéniens imputèrent aussi le mauvais succès de leurs armes en Sicile, à l'embarquement de leurs troupes, durant la fête triste & mortuaire, qu'ils nommoient *Adonia*. Et le retour d'Alcibiade leur parut de mauvais augure, à cause qu'il échût au tems d'une autre fête de Minerve, estimée malheureuse. Ils étoient si foibles & si ridicules tout ensemble de ce côté-là, que long tems depuis, pour témoigner au Sophiste Hérode le déplaisir qu'ils avoient de la perte de sa l

*Plutar. l.  
8. Symp.  
qu. 1.*

Panathenais, ils ordonnèrent, que le jour infortuné de son trépas seroit raié de leur Calendrier, selon que Philostrate le rapporte dans la Vie de ce Déclamateur. Bon Dieu que l'esprit humain s'attache à des choses, qui ont peu de fondement, *quantum est in rebus inane!*

Pour mieux reconnoitre, que tous ces jours heureux ou malheureux n'ont rien de solide, disons un mot de l'incertitude des années, des mois, & des semaines, qu'ils composent, & où ils acquierent ces qualités de bonne ou mauvaise fortune; puisqu'autrement ils n'ont rien de différent en eux-mêmes, & que selon le dire d'un ancien Philosophe, *unus dies par Heraclio omni est.*

La distribution des sept jours de la semaine selon les sept Planetes est si arbitraire, qu'au rapport de Dion Cassius les premiers Grecs *l. 37. hist.* l'ignoroient, ne l'ayant pas encore apprise des Egyptiens; qui vraisemblablement l'ont établie sur la création du Monde, décrite par Moïse en sept journées. Quoiqu'il en soit, on ne peut soutenir raisonnablement, que cet ordre Planetaire leur influé aucune condition bonne ou mauvaise, ni qu'il soit absolument nécessaire, puisque les Mexicains faisoient leurs semaines de treize jours. *Acosta l. 6. c. 2.*

fois la reformation des Calendriers, & les intercalations, ont-elles changé cet ordre mystérieux? Pour ne rien dire de la semaine des trois Ieudis, que fit le Pape Clement V. En vérité, la plupart de nos créances à cet égard, ne sont pas plus recevables, que les fables des Egyptiens, dont nous venons de parler, & de qui les Rois ne dépêchoient aucune affaire le troisième jour, auquel de plus ils s'abstenoient de manger jusqu'à la nuit, à cause que c'étoit celui de la naissance de Typhon. Avec une pareille vanité ils tenoient le dix-septième pour très infortuné, parce que leur grand Osiris étoit trépassé ce jour-là. La naissance d'Apollon au septième, le rend au contraire fort heureux dans Hésiode. Peut-être que nous sommes encore plus ridicules qu'eux.

*Plutar.  
d'Is. &  
Osir.*

Quant aux mois, Joseph Scaliger soutient avec raison, que la division de l'année en douze mois doit être rapportée plutôt à l'institution des hommes, qu'à la Nature qui n'a rien établi de tel. Vous pouvez voir dans Solin, que les années des Arcadiens étoient seulement de trois mois, celles des Egyptiens de quatre, celles des Acarnaniens de six, & que les Lavinien d'Italie avoient composé les leurs de treize. Plutarque le dit un peu

*ch. 1.*



DES JOURS REP. HEUR. OU MALH. 307

autrement dans la Vie de Numa, car il fait l'année des Arcadiens de quatre mois, & celle des Egyptiens d'un seul au commencement. Tant y a que cela fait voir, que la quantité des jours de chaque mois étoit encore moins déterminée, que celle des semaines. L'on Hornius 4. de orig. gen. Am. c. 14. Tichym. roc. Chym. Beguini. a trouvé les Americains de Mexico qui mettoient dans une année jusqu'à dix-huit mois, chacun de vingt jours, avec l'usage de l'intercalation de cinq jours. Et les Chymistes encore aujourd'hui ont leur mois Philosophique de quarante jours.

La certitude des années n'est pas plus grande, ni l'ordre plus précis. Il y en a eu de Lunaires, aussi bien que de Solaires: Et les uns les ont commencées par un mois, les autres par un autre. Ce n'est que depuis mil cinq cens de quatre-vingt deux que nous en avons mis le premier jour en Janvier, qui étoit auparavant à Pâques avec assez d'incommodité, à cause que c'est une fête mobile. Et néanmoins le Grand Seigneur fit pendre le Patriarche de Constantinople, pour avoir voulu recevoir le Calendrier Grégorien, auteur de cette réformation. Les Chinois donnent au mois de Mars l'honneur de commencer leur année: Ceux des Malabares au mois d'Avril: Les Abyssiņs à celui d'Août, où est

la fête de la decollation de Saint Jean ; les Molcovites au mois de Septembre : Et les Tartares à celui de Fevrier, auquel ils s'habillent de blanc, cherchant dans cette couleur un bon augure pour le reste de la même année, qui n'a point d'autre nom que celui de l'animal que le Grand Cam a ce jour-là le premier à la rencontre, & qui fait dire l'an du Rat, l'an du Chien, ou l'an du Chat. Mais je me veux-taire des diverses Epoques, Indictions, Eres, Périodes, ou Hegires, qui ne sont pas moins différentes, ni par consequent moins propres à montrer l'incertitude, qui se trouve en toute cette matiere. Je vous conjure de n'y être plus si superstitieux, & d'excuser une lecture, qui vous fera peut-être dire comme à moi.

*Bergeron  
sr. des  
Tart.*

*Plante.*

*Lumbi sedendo, oculi spectando dolent.*





DES  
HAINES SECRETES.

LETTRE LXXXV.

MONSIEUR,

Comme les amitiés ne se devoient contracter, que sous les loix des anciens Haruspices, qui considéroient avant toute chose les entrailles; la raison voudroit, qu'on ne prit non plus jamais d'aversion pour personne, qui ne fût bien fondée, & qu'on n'eût fort examiné auparavant s'il y a sujet d'en user ainsi. Mais les hommes ne se gouvernent pas de la sorte, & soit par précipitation, soit par quelqu'une de ces causes occultes, dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux sympathies & antipathies naturelles, nos affections & sur tout nos haines n'ont la plupart du tems aucun fondement raisonnable. *Sunt Quint. quidam irracionales impetus animorum, quædam gratuita (ut vulgo vocantur) odia. C'est ce qui fait avouër naïvement à Martial, qu'il*

lui étoit impossible de dire ce qui lui don-  
la mauvaise volonté qu'il portoit à Sabide.

*Non amo, te Sabide, nec possum di-  
quare,*

*Hoc tantum possum dicere, non amo.*

Il semble qu'il y ait des personnes,  
portent quelque caractère de déplaisance  
voir comme elles trouvent des ennemis  
tout, pareilles en cela à cet animal amphibie  
qui se sent poursuivi dans la mer par les p  
sons, & quand il s'éleve dans l'air, par  
oiseaux. Ce sont de vrais Ismaélites  
trouvent la main d'un chacun portée con  
eux, & de qui la main est toujours aux  
ses contre tout le monde. Horace nous  
peint ceux-là d'un fort beau pinçau.

*Non uxor saluum te vult, non filii  
omnes.*

*Vicini oderunt, noti, pueri atque pu-*

Je ne plains pas ceux de qui les mauv  
conditions & les mœurs dépravées atti  
contre eux ces alienations d'esprit unive  
les, parce qu'ils ne souffrent en cela qu  
qu'ils ont en quelque façon mérité. Et n  
moins la Morale même Payenne nous app  
qu'il faut imiter Dieu autant que nous p  
vons, qui témoigne de l'amour par ses b  
faits jusqu'aux sacrilèges & aux imp

Outre qu'on seroit dans de perpetuelles alterations d'ame, si l'on haïssoit tous les vicieux, parce qu'il les faut necessairement admettre dans nos plus fréquentes conversations, ou se voir reduit presque à la solitude d'un Timon. Mais certes ceux-là sont fort à plaindre, qui remplis de mérite éprouvent les mauvaises volontés de gens, qui ne sauroient dire pourquoi il les ont prises. Cela néanmoins se passent tous les jours, & la plupart des inimitiés secretes ne sont appuyées que sur de certains préjugés, où l'équité & le raisonnement n'ont eu nulle part. A la vérité souvent elles sont fomentées par le mauvais genie de quelques personnes, qui n'ont point de plus agréable divertissement, que de faire naître, ou du moins d'attiser cette sorte de mesintelligence. Ce sont des boute-feux qui mettent, s'ils peuvent, l'incendie par tout, & qui pleins de malignité excitent la discorde entre les plus moderés. J'aurois envie de les comparer au Trompette Misene,

— *quo non præstantior alter*

*Virg.*

*Ære ciere vivos, Martemque accendere  
cantu,*

n'étoit, qu'il ne fut jamais si propre à faire combattre des troupes ennemies, que ceux-ci sont volontiers choquer les plus grands amis,

quand ils ont de la vertu. an  
ralement du mal à tous ceux  
gent dans une position au dé  
Et la jalousie, dont ils sont  
puissante, que pour se rendre  
considération, ils disent du mal  
qu'ils désespèrent de pouvoir  
rendent de mauvais offices par  
raison, qu'ils ont de l'avantag  
*rique quorum similitudinem de*  
*affectant similitatem.* Consi  
supplie là dessus l'étrange dépr  
tre humanité, qui nous porte  
mauvaise volonté contre nos se  
l'on ne remarque aucun vestig  
des animaux. Quand a-t-on  
s'entrebate, pour aller mieu  
pour être plus vites à la course

Apul. in  
Flor.

*Sed jam serpentum major concordia, parcit Iuven.  
Cognatis maculis similis fera, quando Leoni sat. 15.  
Fortior eripuit vitam Leo?*

Les hommes seuls persécutent avec animosité ceux de leur espèce, & le mérite, qui devoit leur faire estimer, est le sujet le plus ordinaire de leurs inimitiés mortelles. En vérité c'est en quelque façon être pires que les Diables, qui semblent s'accorder ensemble, & qu'on peut dire vivre en union, du moins lors qu'il est question de nous nuire.

Quand l'intérêt s'y mêle, & qu'on tâche à déprimer la gloire d'un autre; parce qu'on la juge préjudiciable à la sienne, c'est bien une action d'envie, qu'il faut condamner, mais encore reçoit-elle quelque excuse, parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de la Nature. Les animaux n'ont guères d'autres inimitiés que celles, qui leur viennent sur la contestation du vivre & de la nourriture; comme Aristote l'a fort bien remarqué au premier chapitre du neuvième livre de leur histoire. L'aigle & le Dragon, qu'il donne pour un de ses exemples, ne sont en guerre mortelle qu'à cause des serpens leur pasture ordinaire. Et il conjecture même au chapitre onzième du même livre, que la haine, qui est entre le Trochilus & l'Aigle,

nait de ce que celui-ci ne peut souffrir qu'on nomme le premier Sénateur & Roitelet, l'Empire de l'air ne souffrant non plus de partage, ni de compagnie, que ceux de la Terre. Quoiqu'il en soit, si les Bêtes se querellent, c'est qu'elles ont le travail, ou quelque autre chose à départir ensemble, *non arietant inter se nisi in eodem ambulantes.* Les sympathies, ou antipathies des Plantes doivent être considérées comme aiant le même fondement: Et si le Chêne & l'Olivier, aussi bien que la Vigne & le Chou, ne se peuvent souffrir, cela vient de ce qu'ils se portent préjudice l'un à l'autre, & se dérobent la nourriture que chacun désireroit retenir pour soi. C'est donc une chose assez naturelle, que les hommes se veuillent du mal & se fassent tort par ce principe d'intérêt, qui divise tout ce qui a quelque degré de vie dans le monde. Je ne m'étonne pas non plus de voir l'aversion qui se prend aisément de ceux, qui ont des inclinations contraires aux nôtres, parce que la différence d'humeurs, dont nous avons autrefois écrit un traité séparé, est la cause manifeste de cet effet.

Hor. l. 1.  
cp. 18.

*Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosum,  
Sedatum celeres, agilem navumque remissum;*



*Potores bibuli media de nocte Fulcrnt*

*Oderunt porrecta negantem pocula.*

Mais que le seul caprice, pour ne pas dire la seule malignité de nôtre genie, nous fasse prendre en haine des personnes de vertu, qui ne nous ont jamais donné le moindre sujet de nous plaindre d'eux; & que cette haine croisse d'autant plus qu'elle est injuste, *odium quo injusius, eo acrius*; c'est ce qu'on peut soutenir aussi difficile à comprendre, qu'il est ordinaire, & qu'on s'en voit des exemples à toute heure, & en tous lieux.

Ne nous amusons donc pas ici à en rechercher les causes; il vaut bien mieux songer aux remedes, & mêmes aux moiens, s'il y en a, de profiter d'une haine si déraisonnable quand nous en ferons attaqués. Pourquoi non? si les préservatifs de la thériaque sont en partie composés de la chair des Viperes; & si la Morale est une Chymie spirituelle, qui tire le bien du mal, & ses plus rares préceptes des desordres de nôtre entêtement, ou des vices de nôtre volonté. En effet tous ceux, qui nous veulent du mal ne sont pas capables de nous en faire, si nous voulons y penser, & tant soit peu nous aider. Il y a des ennemis semblables aux grenouilles de Ferrare, qui ne peuvent mordre n'ayant

*Pr. Arab.*  
*69. cons. 2.*

point de dents, *Ranocchi da Ferrara non mordono, perche non hanno denti.* Et si nous croions un autre proverbe des Arabes, il s'en trouve même d'utiles, puisqu'il assure qu'un sage ennemi est préférable à un ami impertinent, *inimicitia sapientis præstat amicitie stulti.* C'est ce qui a fait écrire à Plutarque un opuscule des moïens de tirer avantage de nos plus grands adversaires, selon la pensée de David, *salutem ex inimicis nostris, & de manu omnium qui oderunt nos.* Le mépris de ceux-ci qu'on n'a point offensés est un des plus salutaires expédiens, qui se pratiquent pour cela. La seule pensée de se venger d'eux nous feroit plus de mal qu'ils ne nous en veulent. Et il nous arriveroit dans ce dessein comme à Praxitele, qui cassant de colere un miroir à cause qu'il le repréentoit furieux dans cet appetit de vengeance, trouva que toutes ses pieces lui reprochoient par autant de nouvelles images la même alteration d'esprit. Plus on s'engage dans cette miserable passion, plus on se rend hideux en effaçant ce caractère de raison, qui fait toute la beauté de notre ame. Consolons nous plutôt, ces bizarres ne sauroient nous tant haïr, que le Ciel les deteste dans une si méchante procedure. Qu'importe-t-il d'être mal voulus de ceux,

sont l'objet de la haine de Dieu & des hommes? Et que pouvons-nous faire de plus digne que de leur pardonner généreusement? *Semper odiorum honestus occasus est.* Au commencement des plus beaux jours, qui suit une nuit obscure & orageuse, n'a rien de si agréable, qu'est quelquefois le couchant d'une nuit malheureusement contractée de la nuit que nous disons, & qui peut se convertir en une mutuelle bienveillance; que j'ai grâces à Dieu plus d'une fois éprouvées.

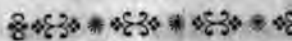
*Quint.  
decl. 9.*

En tout cas laissons la vengeance de ce mal, qu'on nous fait, à celui qui se l'est revêue, parce qu'il n'y a que lui qui sache en profiter. Themistocle & Aristide se reconnoissent bien en faveur de leur République, & ne devons-nous point donner à la consécration d'un Dieu, qui tôt ou tard ne laisse rien d'impuni?

*Est mola tarda Dei, verum molit illa minutim.*

Vous pouvez voir le Grec de ce vers dans le livre de Sextus, au chapitre treizième de son premier livre contre ces prétendus savans & les hommes Mathématiciens.





## D'UN DIEU

## LETTRE

## MONSIEUR

**L**a retraite de cette  
 moins surpris, qu  
 & d'elle, & de son m  
 tonner, si Junon mêm  
 vorce avec Jupiter, se  
 Stymphale, & si la ja  
 bien sa prude Penelop  
 Sparte, d'où elle étoit

*Panfan.* & de là à Mantinée.

*l. 8.* classique pour garand  
 & d'une circonstance,  
 plus considérable, pu  
 te même Junon se lava  
 fontaine Canathe, au

*ibid. l. 2.* aujourd'hui Napoli de

toûjours son premier é  
 voit obliger un Dieu,  
 l'avoir beaucoup plus  
 souvenir de ce que j'ai

histoire des Cherifs de Diego de Torrez, que les Turcs se promettent tous, qu'ils trouveront leurs femmes pucelles en l'autre vie. c. 74

Vous dites que cette belle prend pour excuse les mauvais traitemens de son époux; & véritablement s'ils ont passé jusqu'où elle les fait aller, l'on ne sauroit trop le blâmer. Les Dames de France ne se traitent pas comme les Mahometanes, que l'Alcoran veut, qu'on frappe dans leur desobeïssance; ni comme autrefois les Moscovites, qui ne pensoient pas, qu'on les aimât, si pour les moins elles ne furent quelquefois souffletées. Il faut par force en des païs barbares obeïr à la loi, & s'accommoder à l'usage, faisant à peu près la même chose, que pratiquent les bons navigateurs, qui battent l'eau, afin qu'elle les porte. Mais il n'en est pas de même parmi nous, où le proverbe qu'*à battre faut l'amour* n'est guères moins ancien que nôtre Monarchie.

Je ne veux pas pénétrer si avant que vous faites dans les secrets de ce mariage. Il me suffit de vous dire, qu'il y a long tems que sans être grand Prophete l'on pouvoit prédire cette avanture. Jamais homme n'a fait paroître une amour plus folle pour sa femme, qu'il témoignoît affectionner avec toutes les passions d'un rusien. Or c'est un grand défaut

à un homme sage, qui se doit fort éloigner de ce procédé; *Adulter est uxoris amator acris;* & c'est selon le sens de Laberius mettre soi-même sa femme dans le libertinage, qu'on nomme aujourd'hui coqueterie, de la traiter de la sorte. Aussi ne sauroit-on nier, que la façon de vivre de celle-ci n'ait été telle à la fin, que ce n'est pas lui faire grand tort, ni être fort credule, de croire une partie des gentilleses, dont son mari l'accuse. Et néanmoins, que lui impute-t-il que d'avoir vécu à la mode? En vérité nos mœurs sont arrivées à cet égard à une étrange période, & la prostitution de ce sexe, par ceux mêmes, qui croient, que leur honneur dépend absolument de sa conduite, n'est pas concevable par le raisonnement, n'y aiant que ce que nous voions tous les jours, qui la puisse faire

*Sen. cont.* croire; *eo prolapsi mores jam sunt, ut nemo ad suspicanda adulteria nimium credulus videri possit.* Et jamais la Grammaire Latine ne rendit par ses préceptes la corne si indeclinable, que nôtre conduite, insensée à cet égard, l'a faite inévitable en ce tems par une plaisante synonymie.

Quoiqu'il en soit, je suis trompé, si cet homme ne trouve le remède, qu'il veut appliquer à son infortune, pire que le mal, qu'il a  
 crû

crû intolérable, & s'il n'experimente à la longue, qu'en beaucoup de façons le concubinage a quelque chose encore de plus dur que le mariage. Car il me semble que ce n'est pas assez dire de prononcer simplement avec cet ancien,

*Tam malum est foris amica, quam malum* Laberius.  
*est uxor domi.*

Je ne veux rien exagerer ici davantage, mais pour un homme de la profession de celui, dont nous parlons, il a mal fait son profit de l'épître d'Aristenete, où il nomme si bien cette sorte d'amour *λυκοφιλίαν*: & je m'étonne, ep. 20. l. 2. qu'il n'ait point pensé à cet endroit, où Dion Chrysofome condamne avec tant de raison les orat. 7. affections déréglées, qui visent plus à la corruption, qu'à la génération. Il est bien plaisant, s'il croit trouver plus de correspondance dans le libertinage, & s'il pense être aimé avec plus d'ardeur & de sincérité tout ensemble, où l'on n'emploie que des feux d'artifice. Vous avés connu aussi bien que moi des personnes, plus empêchées à se tirer des embarras, qui viennent d'une vie licentieuse, & telle qu'il se l'imagine, qu'on ne le peut être parmi toutes les disgrâces, qui suivent des nocés infortunées.

Ne pensés pas que je veuille vous paraym-



pher ici un genre de vie, dont je ne conçois peut-être pas moins tous les inconveniens, que ceux, qui en sont les plus dégoutés. J'ai toujours pris ce sommeil, dont Dieu assoupit nôtre premier pere avant que de lui présenter une femme, non seulement pour un avis de nous desier de nôtre vue, comme d'une très mauvaise conseillère là dessus, mais encore pour une instruction morale, que personne vraisemblablement ne s'en chargeroit, si l'on avoit les yeux de l'esprit assez ouverts pour voir dans l'avenir à combien d'infortunes celui-là se soumet, qui accepte une société si perilleuse. Et je n'ai jamais lu le premier vers du dixième livre de la Metamorphose d'Ovide, où il donne au Dieu Hymenée une robe de saffran,

— *croceo velatus amictu,*

sans m'imaginer, que ce Poete nous a peut-être voulu faire une leçon de ce qui est si essentiel au mariage. Les soucis d'une famille, dont vous vous chargés, l'exposition où vous entrés à tant de coups de fortune, la jalousie inévitable, que vous aurés d'une femme, pour peu qu'elle vous agrée, ou que vôtre honneur vous touche, ne sont-ce pas autant de sujets de Jaunisse? Et n'est-ce pas une merveille, si le temperament le plus sanguin,



ou le plus enjoté, ne tombe par là dans une passion Ictérique; Mais après tout, il faut acquiescer à nos destinées, & à ce que les plus sages Législateurs nous ont ordonné pour le mieux sur ce sujet. Nous ne pouvons pas changer leurs decrets, & nous pouvons nous rendre encore plus misérables en prenant une route beaucoup plus perilleuse que celle qu'ils nous ont prescrite.

Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire autant que je pourrai sur les questions, que vous me faites touchant la vie de ce lieu, où vous parlés même de venir faire un tour. Demeurés dans ces termes si vous m'en croiés, & ne songés jamais à y établir une permanente demeure. L'on en peut dire ce qu'Aristippe prononça de la maison d'une Courtisane, que l'entrée qu'on y fait n'a rien de mauvais, tout le défaut venant d'y s'arrêter trop & de ne s'en pouvoir retirer. Sachés d'abord, que ce país a cela de commun avec le terroir Attique, non pas de produire le meilleur miel & la plus mortelle ciguë, mais de nourrir les plus honnêtes gens aussi bien que les plus vicieux des hommes. Un Spartiate, qui avoit vû défendre aux Orateurs d'Athenes toute sorte de méchantes actions, disoit agréablement là dessus, qu'il n'y avoit

rien vû que de beau & de bon: Faites votre compte qu'au sortir d'ici vous pourrés vous railer aussi Laconiquement, je veux dire aussi gentiment, quand vous aurés observé comme l'on y applaudit presque à tout. Ne prenez pas pourtant ce que je vous en écris pour une censure universelle. L'on trouve par deçà des contrariétés de Morale que vous admirés, & sans faire beaucoup de chemin vous y pourrés voir les Antipodes du vice & de la vertu. L'importance est que ceux, qui semblent respecter le plus cette dernière, le font plutôt par des considérations intéressées, que par de bons principes, & plutôt par une impetuosité passagere, que par une véritable habitude. Il me souvient d'une comparaison qui les regarde, & que vous ne trouverés pas plus mauvaise, s'il vous plait, pour être prise de l'Alcoran. Mahomet y dit de leurs semblables, qu'ils sont comme un rocher sur lequel y aiant peu de terre, s'il arrive quelque grande pluie, elle l'emporte & ne laisse rien qu'une pierre sterile: de même que ceux, dont nous parlons, perdent ce peu d'inclination qu'ils ont au bien, dans les premières occasions vicieuses qui se présentent, pour n'avoir pas jetté d'assez profondes racines sur cette roche morale, où Pythagore vouloit

qu'on cultivât la Vertu. Mais que voulés-vous, le bien & le mal ont été toujourns mêlés ou compliqués de la sorte, & l'ancienne Rome après avoir donné le nom de Capitolin à ce Manlius, qui avoit empêché les Gaulois de se rendre maitres de son Capitole, se vit reduite incontinent après à le jeter du même lieu dans un précipice pour avoir affecté la tyrannie dont elle s'étoit depuis peu delivrée.

Si ce n'étoit point trop faire le Philosophe moral, je vous dirois sur ce propos avec le plus célèbre Declamateur de cette Republique, qu'il n'y a point de sexe, ni de condition, qui se puisse dire consciencieusement hors le vice, quelque profession qu'on fasse de ne s'attacher à rien que d'honnête, *Age-Quintil. decl. 19.*  
*dum (si videtur) utrumque sexum, omnem conditionem, omnem scrutemur ætatem, nullum sine conscientia pectus, nulla vita sine causis tæcendi.* Car enfin nous serons perpetuellement contraints d'avouër, qu'à parler correctement & en termes propres il n'y a point de véritable vertu qu'en Dieu, celle des hommes n'en étant qu'un petit écoulement, & une legere émanation, sujette à d'autant plus d'alteration, qu'ils la veulent soumettre à leur raisonnement, & souvent à leurs interêts. Je le dis ainsi, parce que les plus simples, &

ceux qui font le moins les entendus, font souvent les plus vertueux dans la simple conduite de la Nature, qui est le premier ouvrage du Tout-puissant. Justin le montre excellentement où il décrit les mœurs des Scythes, naturellement enclins à exercer la Justice sans qu'aucunes loix les y contraignissent. *Justitia*, dit-il, *gentis ingeniis culta, non legibus*. Et après avoir représenté leur vie innocente, presque entièrement portée au bien, il ne peut s'empêcher d'admirer les dons gratuits, qu'ils ont reçûs de Dieu & de la Nature, *hoc illis Naturam dare, quod Græci longa sapientium doctrina, præceptisque Philosophorum consequi nequeunt: cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari*. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quam in his cognitio virtutis. N'avons-nous pas trouvé la plupart des peuples du nouveau Monde, éclairés de la seule lumière naturelle, dont tous ceux à qui Dieu donne l'être sont illuminés, vivre dans une rectitude morale préférable en beaucoup de façons à la vie, que nous menons tous les jours? Et n'y a-t-il pas lieu de soutenir après cela, qu'il est à peu près des hommes comme des Plantes, dont les sauvages possèdent ordinairement plus de vertu, que celles que nous élevons avec tant de soin dans nos jardins?

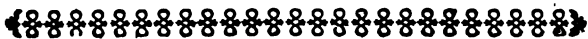
Défiés-vous sur tout du personnage, des mœurs de qui vous desirés si précisément d'être informé. Nous en avons beaucoup ici qui lui ressemblent, ou plutôt au Cameleon, s'il est vrai qu'il prenne toute sorte de couleurs hormis la blanche; comme ces Eutrapels, dont je vous parle, la vie desquels n'ayant point de regle ni de forme arrêtée, est capable de toutes, excepté de celle qui s'accorde avec la Vertu. Il s'en faut tant, que vous leviés vous approcher de ces gens-là, que leur frequentation, ou seulement leur voisinage, seroit ici vôtre perte certaine. Les Arabes ont nommé la Coloquinte, la mort des plantes, quelques-uns l'appellent le fiel de la terre, & il est certain qu'elle tuë toutes les herbes qui se trouvent dans sa sphere d'activité. Prenés cette plante pour la figure hiéroglyphique de ceux, que je vous conseille l'éviter.

Mais pour ne vous pas dégoûter absolument de vôtre voiage, assurés-vous, que vous trouverés ici d'autres personnes, quoiqu'en petit nombre, qui seconderont avec un grand zele toutes vos loüables intentions. Les voyageurs, qui tiennent une même route ne manquent guères à s'affister, & à se prêter la main aux occasions qui le requierent. Il se-

roit bien étrange, que dans une carrière si vertueuse, qu'est celle de vôtre vie, vous ne rencontrassiez pas toute l'aide & tout le support, que peuvent vous donner ceux, qui vous ressemblent; & qu'un même Genie vous rend amis avant même que vous vous soiez vûs. En tout cas vôtre vertu ne sera pas ici oisive, ni vôtre belle Morale sans récompense, puisque vous la recueillez tous les jours & par tout en la cultivant. C'est une partie de la Philosophie, qui tôt ou tard ne manque jamais de paier ses auditeurs. Et comme il y avoit des théâtres dans Athenes, où l'on distribuoit réglément quelque argent aux spectateurs; ceux qui se plaisent aux discours de cette excellente science, sont assurés d'en profiter, & d'être reconnus de leur assistance avant que de quitter son Ecole.

*Plusar. de  
fan, tnen-  
da.*

Je vous prie de trouver bon, que je n'acquiesce pas à tous vos sentimens touchant ce travail historique, que vous voudriés qui vit le jour. Il est de cette sorte d'écrits comme de certains médicamens, qu'on ne doit jamais employer que long-tems depuis qu'ils sont faits; & je me souviens que Mesué ne permet l'usage de son Opiate, que six mois après sa confection. Voux voiez bien ce que je veux dire.



DES  
**QUELQUES CREANCS**  
**MAL FONDEES.**

LETTRE LXXXVII.

*MONSIEUR,*

**A** ce que je puis voir, le bruit de la Bête, qui devore les gens en ces quartiers, est venu jusqu'à vous, & vous avés été informé de ce qui ne se dit pas simplement à Fontainebleau, mais de ce qui s'y voit & aux environs, où beaucoup de femmes & d'enfans ont été tués, & parfois à demi mangés, par des animaux carnaciers qui ont leur retraite dans la forêt. Cependant vous feignés de douter, si ce ne sont point quelques Sorciers ou Loups garoux, qui font tout ce ravage, comme on vous l'a rapporté, & pour rire peutêtre de mes sentimens, vous me priés de vous les communiquer là dessus. Mais vous ne m'imposerés rien pour ce coup, si vous avés changé de poil comme le Renard depuis

que je ne vous ai vû, je suis assuré que vôtre intérieur est toujourns le même, & qu'autant que jamais

*Horat. l. 2.  
ep. 2.*

*Somnia, terrores magicos, miracula, je-  
gas,  
Nocturnos lemures, portentaque Theffala  
rides.*

Croiriez-vous bien, que j'eusse d'autres opinions au sujet de la Lycanthropie, que celles, dont je me suis déjà expliqué, & qui après avoir rapporté ce que Saint Augustin en a dit, & ce qu'Herodote a écrit des Neures, dont il se moque, comme Platon de ce qui se passoit en Arcadie au Temple de Jupiter Lyceus, je pusse déserer à une si grande extravagance qu'est celle de la transmutation d'un Sorcier en Loup. C'est tout ce que la fable a pû permettre au Poète Latin sur le sujet de son Mœris, ou aux anciens Grecs sur celui de leur Roi Lycæon. Je vous prie seulement d'ajouter à cela en forme de Corollaire, que Pausanias, parlant de l'athlète Demarchus, que le même Jupiter Lyceus transformoit en Loup pour dix ans, déclare qu'il tient ce discours pour une pure fable, ou, comme nous disons à présent, pour un vrai conte de Peau d'âne.

*L. 6. & 8.*

Ce n'est pas merveille, que de simples vil-



DES QUELQ. CREANC. MAL FOND. 331

geoisés comme nous en voions ici, & le euple, qui est impertinent par tout, dése-ent à de si vieilles erreurs pour ridicules u'elles soient; mais certes il y a dequoi s'é-onner, que des personnes d'un tout autre iscernement, se dispensent d'écrire des ba- atelles; qui n'ont pas plus de fondement ni lus de vraisemblance. L'Auteur d'un Iti-<sup>L. 2. c. 5.</sup> eraire Oriental assure, que de certains Ara- es, qu'il nomme Cafatares, mangent non eulement le dedans des fruits en les regardant tentivement, mais le cœur même des hom- es de la même façon, & qu'ils ne peuvent re tués. Je pense que les pommes, qui roissent auprès du Lac Asphaltite, ou de So- ome, dont le dedans se trouve ordinaire- ent plein de cendres, ont pû donner lieu à imposture qu'on lui a débitée en ce quartier- à, & que comme un abyme en attire un autre, es inventeurs de ce conte ont fait souffrir au cœur humain la même chose, qu'ils s'étoient ersuadée du fruit. Or pour vous faire com- rendre, comme toute sorte d'esprits sont apables de semblables imaginations, je vous apporterai ce qu'un Médecin Espagnol a écrit lepuis peu. Il dit sur la foi du Jesuite Men-<sup>Gutieri- us de Fa- scimo du- bio 3. p. 39.</sup> losá, que le serviteur du Duc de Bragance (c'est le Roi de Portugal d'aujourd'hui) regar-

40. & 153 dant fixement un Autour ou Faucon, le fait  
 soit tomber à terre tout sur l'heure. Il parle  
 d'un autre homme, qui de son seul regard  
 titoit les enfans & même les chevaux. Et  
 comme en revanche de ces animaux, il ajou  
 te, qu'un cheval caufoit de sa seule vuë une  
 diarrhée mortelle aux hommes, qu'il envi  
 sageoit, c'est pourquoi l'on ne le faisoit sortir  
 que la tête couverte, *al qual nunca sacavan tu  
 publico sino encubierto la cabeça*, ce sont ces  
 propres termes. Je ne vous rapporterai point  
 ce qu'il attribue aux Sorcieres, ou *Moterat*  
 de son país, qui guerissent par le seul attou  
 chement, pour vous faire observer, que tout  
 cela est fondé sur une fausse maxime, dont  
 Pomponace s'est servi après Avicenne, que  
 l'homme peut, comme Microcoline & l'a  
 bregé de l'Univers, posséder toutes les vertus  
 des pierres, des plantes, & de tous les au  
 tres corps de la Nature, quand l'influence des  
 Cieux lui est assez favorable pour cela. C'est  
 ce qui a fait écrire à Langius, que deux en  
 fans jumeaux en Autriche ouvroient toutes  
 les serrures, en approchant seulement de la  
 porte le côté de leur corps, comme s'ils eu  
 sent possédé en cette partie la vertu du Dié  
 me, ou de l'Aimant, qui attirent le fer. S'il  
 y a des Serpens, tels que le Basilic, qui tuent

DES QUELQ. CREANC. MAL FOND. 333

auffitôt de leur vuë; vous venés même de voir un homme, qui fait mourir par son regard les enfans & les chevaux. Si Pline & <sup>L. 28. c. 8.</sup> Aulu-Gelle ont écrit après Democrite, que <sup>L. 10. c. 12.</sup> le Cameleon avoit la vertu de faire tomber l'oifeau de proie, volant par dessus lui; il se trouvera un Portugais ou quelque autre qui possedera la même faculté. Bref parce que l'on a crû de certains animaux, qu'ils voioient à travers les murailles, & que leurs yeux perçoient le corps des arbres; Pausanias l'a <sup>Lib. 4.</sup> écrit d'un Lynceus, aussi bien que du Lynx, & ce Médecin Espagnol représente l'opinion <sup>Dubio 6.</sup> de certaines personnes, qui croient, que ceux, <sup>P. 143.</sup> qui naissent le jour de Vendredi Saint auquel la terre s'ouvrit, pénètrent de leur vuë jusqu'en terre; ce qu'on ne sauroit soutenir sans superstition, &, comme il l'avouë, sans être ridicule.

En vérité ce n'est pas sans sujet qu'on a dit, que l'incrédulité étoit le nerf, & le plus fort soutien de la sagesse des hommes; si tant est, qu'ils en possèdent quelqu'une, qui ne soit point folie non seulement devant Dieu, mais même à l'égard les uns des autres. Il n'y a rien de plus superbe que l'esprit humain enflé de quelque opinion de science, ni rien tout ensemble de plus imbecille & de plus ridicule;

ce que je veux vous faire reconnoître, sans m'écarter de mon propos, par quelques petits traits, dont il me souvient, & que j'ai admirés en des personnages de la plus haute réputation. Auguste n'eut-il pas bonne grace de remarquer qu'une sedition militaire, où il pensa être opprimé, lui avoit été prédite le matin par la faute de celui, qui lui avoit chaussé le soulier gauche ou le premier, ou mal & au rebours, selon que vous voudrés interpréter ces termes, *levo calceo praeposito indulto*? Nôtre grand Clovis avoit-il l'esprit plus serieux, quand il envoioit, pour regler quelque entreprise, observer ce qui se chanteroit dans l'Eglise de Saint Martin de Tours

L. 2. c. 37. en y entrant, comme Gregoire de Tours, & le moine Rorico presque son contemporain le racontent? Et pour venir à nôtre tems, je ne feindrai point de nommer après ceux-là un Tycho Brahé, que la connoissance du Ciel semble avoir élevé par dessus les plus grands

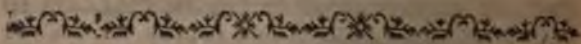
Gessendus  
l. 6. esprits du dernier siècle. Cependant l'excellent Ecrivain de sa vie ne nous apprend-il pas, qu'avec toutes ses lumieres d'enhaut, s'il rencontroit en sortant de chez lui une vieille, il y retournoit au lieu de passer outre; & qu'il prenoit de même à mauvais augure de trouver un Lièvre en son chemin. J'ai bien là

dans l'ancienne Histoire, que ce timide animal épouvanta toute l'armée de Xerxes, sans doute par la huée qu'on lui fit; & dans la moderne, que le Duc de Savoie, qui voulut surprendre Genève reçût par un autre Lièvre le mauvais présage de son entreprise. Mais qu'un Genie tel que celui de Brahé, tout occupé à régler le mouvement de tant de sphères, où il comprenoit même celle de la Terre, ait déferé avec tant de superstition à des choses si frivoles, c'est ce qui me met dans le dernier étonnement.

Je vous puis dire néanmoins en faveur de l'important chapitre *de falso creditis*, qu'on ne parle plus ici ni du grand Veneur, ni de la magie d'Hellequin; & que la prise de deux ou trois Loups a fort diminué la créance, qu'on y avoit des forciens Loupgaroux. Il est vrai qu'aussi bien qu'en Norvége les vents s'y vendent à ceux, qui sont assez simples pour les acheter; mais ce n'est que pendant le séjour de la Cour, à qui ces mêmes vents ont donné le nom de *Aula*, parce qu'ils l'accompagnent par tout. Ils me font souvenir des exciteurs de tempêtes, dont parlent les Capitulaires de Charlemagne, où ils sont nommés *Tempestarii sive immissores tempestatum*. Vous croirés aisément d'un siècle plein

Aubigné  
tom. 3.

d'ignorance, comme le sien, cette folle créance, que Saint Agobart combatit par des écrits faits exprès pour en desabuser le monde. Mais y il restera toujours assez d'autres opinions aussi frivoles & ridicules, pour faire rire ceux, qui les considéreront du bon côté; car de s'en offenser, & de les vouloir toutes corriger, ce n'est pas, dit-on, l'entreprise d'un homme sage.



DES  
LONGUES TABLES.

L E T T R E LXXXVIII.

*MONSIEUR,*

Quoique je ne sois pas ennemi des repas, qui se prennent agréablement avec les amis, je serois bien fâché pourtant de condamner comme faisoit Epicure les tables solitaires, & de nommer comme lui une vie de bête sauvage, l'usage de ceux, qui par nécessité,

cessité, ou par élection, mangent sans compagnie, *sine amico visceratio*, *Leonis ac Lupi* ep. 19. *vita est*, ce sont les termes, dont lui fait user Seneque dans une de ses épîtres. En vérité le premier ne savoit pas ce que pratiquoient heureusement dans la Palestine les Esseniers, que nos Peres Chartreux, & tant de bons anachorettes ont depuis imités. Mais aussi ne pouvoit-il pas ignorer avec quelle satisfaction Diogene nommoit les Souris ses parasites, sa table n'en admettant point d'autres; ce qui me fait trouver plus étrange la proposition que je viens de rapporter. Et certainement celui qui entre volontiers en conversation avec Dieu & les Anges, que ces anciens nommoient des Intelligences, ne se plaindra jamais de la solitude. Une ame philosophique qui a la Nature & tous ses ouvrages devant les yeux, non seulement se peut passer d'un autre entretien, mais seroit même souvent bien fâchée d'être divertie d'une si agréable contemplation. Et il y a peu d'esprits achevés par l'usage & par l'institution, s'ils ne sont d'une naissance tout à fait stupide, qui ne se fournissent à eux mêmes des conversations très plaisantes dans le souvenir de leurs actions passées, & en rappelant à leur mémoire ce qui est venu de plus consi-

dérivable de leur connoissance. Ajoûtés à cela les objets particuliers, que chacun prend journallement pour une matiere, où il veut occuper son raisonnement, & vous m'avoués; qu'il n'est pas impossible, qu'une personne, qui est tant soit peu dans l'usage du discours mental, dont nous nous sommes souvent entretenu ensemble, ne puisse faire de très-doux repas nonobstant la solitude.

Or comme je ne saurois facilement acquiescer au sentiment d'Epicure sur ce sujet, aussi souscrirai-je toujours fort franchement à une de ses pensées, dont Seneque fait grand estime au même endroit. Elle porte, qu'il faut bien plus prendre garde avec qui l'on boit, & l'on mange, qu'à ce que nous devons boire ou manger, parce que les compagnies de la table sont tout autrement importantes, que les alimens, qui s'y prennent ne sont considérables, *ante circumspiciendum cum quibus edas, & bibas, quam quid edas, & bibas.* Vous savés ce que l'on a dit du convive des Lapithes. Figurés-vous quelque chose d'aussi confus dans ce festin où par bonheur vous ne vous êtes pas trouvé, & cela par l'insideration de celui qui avoit appellé à sa table des personnes d'humeurs tout à fait insociables. Le commencement du trouble se



fit sur de petites railleries qui ne furent pas bien prises par quelques-uns de la compagnie, & jamais je ne reconnus mieux l'importance du conseil, que donne Macrobe à un de ses amis, de s'abstenir de toute sorte de mots piquans durant de semblables repas, où la réjouissance dégénere souvent en querelles, si elle ne se convertit en quelque chose de pis; *in conviviis, in quibus lætitiæ infidiatur ira, a 7. Saturn. scommatibus abstinendum esse.* A la vérité l'abondance des vivres, l'excellence des divers breuvages, & la longue demeure à table, contribuèrent beaucoup au desordre. N'est-ce pas une chose étrange, que le Roi, ni les plus grands Princes de la terre n'emploient pas plus d'une demie heure à diner, & que des particuliers croupissent deux heures & plus entre les treteaux à prêcher sur la vendange, comme l'on dit, ou à dévorer chacun au delà de la faim, — *Tribus Urfis quod satis esset,* pour me servir de l'expression d'Horace? Il est constant que les Turcs, quand même ils mangent au Divan y traitant les Ambassadeurs, ne s'y arrêtent pas davantage à table qu'une demie heure, comme je viens de dire, non plus que le Grand Seigneur à la sienne, où il feroit conscience de passer ce terme. Le silence, qu'il y fait observer

turent a autant plus inuportable  
mon averfion naturelle, je me  
parmi tant de mets fuperflus, &  
affure de nôtre fameux Roi & Em  
lemagne, qu'il n'étoit jamais fi  
quatre plats, outre que fon boire  
reglé à trois fois. Bon Dieu,

*Plutar. de  
fan. tuen.*

avoit grande raifon de recomman  
à fes amis, qu'ils fe priſſent gar  
& du manger, qui invitent d'eu  
s'en ſervir ſans faim & ſans ſoiſ!  
me paſſa bien de fois par l'eſprit,  
que celle du Rhéteur Muſa, que  
venoit de celle de tant d'animaux  
enſeveliſſons dans nos ventres, *qu  
volitat, quicquid piſcium natat, q  
rum diſcurrit, noſtris ſepelitur vent  
re nunc cur ſubito moriamur? m*

nous l'avons soigneusement observé pour l'éviter.

Je me doute bien que vous voudrés savoir le sujet de la raillerie, que je ne vous ai pas expliquée. Mais qu'il vous suffise, qu'elle échapa à celui, qui la dit, comme l'on fut tombé sur le propos de l'Amour. C'est une matiere, qu'on ne doit pas absolument condamner en ce lieu-là, puisqu'elle a toujours servi de divertissement dans les plus sérieux convives des anciens. Ceux que Platon & Xenophon ont pris la peine de nous représenter, le font bien voir. Le banquet des sept Sages décrit par Plutarque en est une autre preuve. Et ce même Auteur remarque au troisième livre de ses Questions de table, qu'Epicure, qui avoit aussi dressé de sa main un célèbre festin, y traitoit du tems propre au plaisir amoureux, détournant la jeunesse, autant qu'un Philosophe le devoit faire, des dissolutions, qui s'y peuvent commettre. Souvenés-vous aussi que le treizième livre des Deipnosophistes d'Athenée, est presque tout de cette passion, & qu'un certain Perseus de Cité y est cité, (pardonnés à cette petite allusion tombée de la plume sans y penser) qui soutenoit dans ces commentaires symposiaques, qu'on ne devoit jamais oublier

cette matiere aux tables de bonne chere, à cause que nous y sommes alors naturellement portés par la vertu de l'un & de l'autre aliment. Vous avés vû depuis peu quelque banquet Sceptique, où sur la même raison l'on n'a pas manqué d'insérer des propos Erotiques, examinés selon les regles de l'Époque. Ce n'est donc pas pour s'être engagé dans un mauvais discours, qu'on doit blâmer celui, qui donna lieu à tout le scandale, mais pour avoir abusé de la liberté qu'on prend quelquefois de dire le mot, ce qui ne se doit jamais faire *dente Theonino, neque Bionais sermonibus*, comme furent ceux, dont quelques personnes se trouvèrent ici offensées.

Il faut avouer, que c'est un défaut de ne vouloir souffrir aucune sorte de raillerie; mais c'en est un bien plus grand de ne pouvoir s'abstenir de l'employer avec outrage, contre ceux, qui ne nous ont point donné de sujet de les maltraiter, à plus forte raison contre des amis, & parmi les réjouissances de la bonne chere. Salomon dit expressément que les brocards, pour user de ce terme, sont le dissolvant des plus étroites amitiés, *mitten*

*Ecolof.*  
6. 22.

*lapides in volatilia dejiciet illa, sic & qui conviciatur amico dissolvit amicitiam.* En effet

l'impuissance d'esprit à ne pouvoir retenir un

DES LONGUES TABLES. 343

est piquant, est une dangereuse maladie, on a fort bien nommée *vomicum morbum*, qui est sur tout à craindre lors qu'on ne voit reparer le mal qu'elle fait, que par de nouvelles blessures, encore plus sensibles que premières. *Nihil est crudelius quam sic offere, ut magis sis offensurus si satisfeceris*, comme en parle fort bien Seneque au sujet de l. 2. com. l. 2. com. c. 12. de la réputation d'un homme; ce qui est beaucoup plus constant où il est question de celle de la femme. Aussi n'y a-t-il point de gens, soient plus fuis, ni plus dans l'aversion tout le monde, que ceux, qu'on connoit ins à ce vice. Chacun s'éloigne du Char qui pique, & il n'y a guères que les Anes s'en approchent; le Laurier au contraire dans l'approbation générale, parce qu'il ore sans avoir jamais diffamé personne. Nés à cela, qu'outre le repentir, la peine compagne ordinairement une temerité si lente. Il semble que ceux, qui s'y plaisent, soient nés sous la massue d'Hercule, qui mine leur ascendant, tant ils sont sujets infortunes des coups de bâton, outre qu'ils n'en sont pas quittes souvent à si bonché, quand ils ont affaire à des Antigo-

Car pour nous contenter de ce seul exemple, vous n'ignorés pas, comme il fit mou-

rir un Sophiste diseur de bons mots, pour avoir en contestant demandé à son maître Queux ou principal Cuisinier: s'il vouloit le faire manger tout crud au Cyclope; puis, sur l'esperance qu'on lui donnoit du pardon de ce Prince, aussitôt qu'il se seroit présenté devant ses yeux, il avoit continué sa raillerie, en ajoutant: que cette condition lui ôtoit toute esperance de salut. La premiere de ces reparties se voit dans Plutarque, la seconde est rapportée par Macrobe, elles sont toutes deux fondées sur ce qu'Antigone n'avoit qu'un œil.

Pour reprendre le propos de nôtre festin, il me fit penser à ce qu'a prononcé Seneque il y a si long-tems, *olim mensēm Decembrem fuisse, nunc annum*, parce que les desordres, le libertinage, & les jeux des fêtes de Saturne ne finissoient point. Autrefois la licence des Bacchanales étoit limitée dans une certaine saison; Le Carême & ses débauches durent à présent toute l'année. Tant y a que je ne serai jamais pour les grandes & les longues tables, soit qu'on les nomme ainsi à l'égard de la profusion des vivres, soit qu'on y considère leur importune durée, ou que le nombre excessif des conviés y mette nécessairement la confusion. **Celui des Grecs**

en cela plus à mon grè que la neuvaïne des Muses. Les Pythagoriciens me semblent avoir été trop indulgens, quand ils admettoient dans leurs Refectoires jusqu'à dix commensaux. Et je ne puis souffrir la douzaine de ceux, qui composent les Saturnales de Macrobe, puisque Vectius qui en étoit usé de ces termes, *hoc præsentia vestra nobis præ-* Iambl. c. 12.  
*stabit, ut & Musas impleamus & Gratias.* Si j'avois à traiter une si grande multitude, je pratiquerois volontiers ce que fait toujourns le maitre du festin à la Chine, qui croit être obligé de s'absenter par bienléance. Il y a trop de mortification à se voir parmi tant de génies différens, & qui se rendent quelquefois insupportables. Un gourmand ravit avec insolence dans Athenée une anguille, sur ce prétexte qu'elle étoit l'Helene des meilleures tables, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être son Paris. Quand il ne se passeroit rien de tel, vous ne manqués jamais d'avoir en tête des personnes, dont tout le discernement semble être renfermé dans leur bouche, *qui plus palato sapiunt quam corde*, comme parloit Caton; outre cette sorte d'impertinens, qui mesurent plutôt la bonté des viandes par le coût que par le goût. C'est ce qui fit ajoûter à ce Romain, qu'il s'étonnoit, qu'une ville

I. 1. c. 7.

I. 7.

pût subsister, où un poisson étoit plus prisé & plus chèrement vendu qu'un Bœuf. Certes, tout bien calculé, la bonne chere demande beaucoup plus de satisfaction d'esprit, qu'on n'en reçoit-là;

*Laëlius.*

*Angusta capitur tutior mensa cibus;*

& si l'ame ne trouve pleinement son compte, aussi bien que le corps, ce qui n'arrive guères dans ces grandes compagnies, je ne pense pas, qu'on puisse faire un bon & agréable repas.

*Sal. c. 13.*

Je me trouvai assis de bonne fortune auprès de l'ami, qui vous a le premier informé de ce festin, & qui n'y étoit pas avec moins d'impatience que moi. Considérant une si longue fête, il me recita tout bas le proverbe du sage Hebreu, *justus comedit & replet animam suam, venter autem impiorum insaturabilis.* Et certainement après une plenitude parfaite de nôtre part, & que nous eûmes vû boire & manger les autres au delà, à ce qu'il nous sembloit, des termes raisonnables, nous fûmes fort surpris de les voir de nouveau recommencer de sorte, que celui, qui vendit sa primogeniture pour un plat de lentilles, ne devoit pas être plus affamé, ni Lyfimachus plus alteré quand il donna son Roiaume aux Getes pour une fois ou deux à boire. Tout

*Plusar, de  
sera Dei  
vind.*



de bon je ne saurois croire, que l'estomac des hommes soit uniforme, & il faut qu'ils diffèrent plus par les parties, qui servent au dedans à la digestion, que par le visage, & par toutes celles, qui les distinguent àu dehors. Nous eûmes donc recours à une conversation particuliere, & parce que nous étions apparemment fort éloignés du dernier service, nous dîmes que si le précepteur de Trajan de Sanis. tuen. avoit bien nommé les questions poétiques & les historiques *secundas mensas*, ou des piéces de dessert, les douceurs de la Sceptique nous en pourroient fournir un très agréable dans ce rencontre.

Il me souvient d'abord, que sur une contestation survenuë touchant la bonté d'un mets, nous commençames à faire reflexion sur la variété des goûts. Autrefois, dîmes nous, les Prêtres d'Egypte préferoient le pain sans sel à celui qui en a, *pane infulso vescebantur*. Une infinité de personnes au contraire le demandent salé, & ils ont pour eux la moralité qu'on tire de ce que les Anciens mirent Ceres & Neptune dans un même temple. Quelques-uns trouvent le poisson plus délicieux que la viande; des Médecins même l'ont quelquefois ordonné comme plus léger aux malades; & les Philosophes soutiennent, qu'on

s'en nourrit plus à propos & avec moins d'in-  
 humanité que de la chair, à cause qu'il est  
 d'un autre élément, & que nous n'avons nul  
 commerce avec lui. Si est-ce que l'usage  
 ordinaire va tout à fait contre cela, & l'on  
 reçoit pour une maxime constante, que la  
 chair est celle, qui nourrit la chair mieux que  
 toute autre chose. N'a-t-on pas dit de l'un  
 & de l'autre aliment, que la meilleure viande  
 étoit celle, qui sentoit le moins la viande,  
 & le plus friand poisson celui qui approchoit  
 le moins du goût du poisson? Cependant on  
 ne sauroit rien prononcer, qui découvre mi-  
 eux la dépravation de nos bouches, qui ne  
 savent ce qu'elles demandent, puisqu'il sem-  
 ble qu'elles cherchent & rejettent en même  
 tems une même nourriture. Nous remarquâ-  
 mes là dessus comme Varron avoit soutenu  
 conformément à cela, qu'il ne se trouve point  
 de dessert mieux sucré, que celui qui sent le  
 moins le sucre, *bellaria ea esse maxime mellita,*  
*quæ mellita non sunt*; mais c'est qu'il condan-  
 noit par cette façon de parler, qu'on achevoit  
 les repas avec des délicatesses, qu'on rendoit  
 douces alors par le miel, comme à présent  
 par le sucre. Tant y a que la vie Pythagori-  
 que, & que Platon nomme Orphique au sixi-  
 ème livre de ses Loix, est encore aujourd'hui

DES LONGUES TABLES. 349

usage parmi une infinité de gens tant Pa-  
 is que Chrétiens, qui s'abstiennent de man-  
 : des viandes. Aussi a-t-on écrit, il y a  
 ig tems, que l'homme n'avoit pas été créé  
 ec les instrumens propres à se nourrir de  
 ur; ce que Plutarque montre clairement  
 is son petit traité de la Sarcophagie, par  
 onformation, & par toutes les parties de  
 corps, que la Nature emploie à cet effet.  
 est peut être pourquoi l'Alcoran defend de  
 nger d'aucun animal qui ait été tué, sans  
 noncer le nom de Dieu, comme s'il étoit  
 oin de lui demander pardon auparavant  
 ne action, qui d'elle-même paroît un cri-  
 :. L'un des deux freres Hollandois, qui <sup>Lac. Bon-</sup>  
 t traité de la Médecine des Indiens Orien- <sup>rius.</sup>  
 x, assure, que vers Surate & Coromandel  
 e espece de Pythagoriciens ne voudroient  
 ur rien du monde s'alimenter de fèves rou-  
 s, ni de toutes les herbes, qui ont cette  
 leur approchante de celle du sang. Car  
 n'ont vraisemblablement jamais ouï parler  
 la raison que donne Porphyre de cette ab- <sup>Malchas</sup>  
 ience Pythagorique, *quod caput pueruli,* <sup>de vita</sup>  
*pidendum muliebri ex fabis nascatur, si in* <sup>Pyth.</sup>  
*ficile humi per nonaginta dies conservetur.*  
 ioiqu'il en soit, c'est être bien Antipodes  
 mœurs comme en situation à ces Caribes

350 LETTRE LXXXVIII.

anthropophages, & à tant d'autres nations, à qui toute sorte de viandes sont bonnes. *hif. des Indes l. 6. c. 10.* Garcilasso de la Vega dit, que les Huancas préfèrent la chair de chien à toute autre viande, & nos Relations des peuples de Canada *3. Part.* portent, qu'ils les y engraisent pour cela soigneusement. Le Pere Pelleprat assure dans la sienne, qu'il y a des Tigres dans l'Amérique, dont l'on trouve la chair fort délicate, & qu'on y mange aussi les Singes & les Guenons. Enfin ce qui est estimé le plus immonde en un lieu, passe pour un mets délicieux en un autre; & Maffée observe, que les Portugais assiegés dans une de leurs conquêtes du Levant, trouvèrent excellentes des Sauterelles, qui leur étoient venues tout à propos pour les préserver de la famine. Nous fimes là dessus reflexions sur l'innocente nourriture de ce Sostrate, qui se contenta de lait *Plutar. l. 4. Symp. qu. 1.* durant toute sa vie, sans prendre aucune autre boisson ou pâture. Et pour preuve, qu'on se pourroit fort bien sustenter sans être cannibier, nous rapportâmes, comme les Sauvages Hurons, à ce que nous en disent les Peres Jesuites dans leurs lettres de l'année 1636, qu'ils apprêtent leur bled en plus de vingt façons différentes, ne se servant pour cela que du feu & de l'eau. Tant il est aisé, diroit Seneca,

d'appaiser la faim d'un homme sain, & que de mauvaises habitudes n'ont point dépravé. Le voiage de Perse fait par Olearius nous assure, qu'on y trouve fort bon le Chenevis cuit & rôti dans les cendres, outre que ceux de ces quartiers-là croient, qu'il réveille leur nature en les empêchant néanmoins d'engendrer. Voulés-vous trouver des œufs excellens sans sauce, & les faire cuire sans feu, mettés les dans le creux d'une fronde, que vous tournerés promptement, & avec l'appetit des chasseurs de Babylone, qui ne les préparent point autrement, Suidas vous est garand sur le mot *περιδινούντες* qu'ils seront très bien cuits & de très bon goût. Il en est de même du boire que du manger. L'opinion & la coutume y font presque tout. Ceux qui ne boivent qu'à la glace font rafraichir en plein hiver leur boisson; & nous lisons même dans Plutarque ce mystere pour rendre plus froide l'eau que bûvoient les Empereurs, qu'on la l. 6. symp. faisoit devant chauffer au feu, afin que la nei- qu. 4. ge, dont on l'environnoit après, agît avec plus d'action. La plûpart des animaux nous font voir, que l'eau la plus claire n'est pas la meilleure à boire; En effet, l'Histoire des Incas nous apprend, que par tout le Perou celle qui étoit un peu trouble passoit pour la

l. 6. c. 4. plus saine. Ils observoient aussi de ne boire  
 jamais en mangeant ; mais seulement après le  
 repas. Nous en dîmes bien d'autres sur ce  
 sujet, & sur celui du Tabac, dont quelqu'un  
 de la troupe nous eût insolemment infectés,  
 s'il n'en eût été empêché. Je soutins alors,  
 que si Raleigh étoit le premier qui eût apporté  
 dans l'Europe l'usage de cette plante & de ses  
 fumées, après la prise de la Virginie en mil  
 cinq cens quatre-vingt cinq, il avoit très mal  
 mérité de cette partie du Monde, où sa mé-  
 moire devoit être en abomination. Mais  
 enfin le tumulte s'étant fait grand, à cause des  
 paroles aussi mal prises, qu'elles avoient été  
 témérairement proférées, nous nous séparâ-  
 mes & primes congé en demeurant d'accord  
 ensemble de deux maximes, la première,  
 Prov. Sal. que *melior est buccella sicca cum gaudio, quam*  
 c. 17. *domus plena victimis cum jurgio* ; peu & paix.  
 La seconde, qu'on ne se repent presque ja-  
 mais de s'être abstenu de manger, non plus  
 que de parler, mais qu'au contraire l'on a  
 souvent sujet d'être fâché de l'un ou de l'autre.  
 Nous reconnûmes aussi, que les va-  
 peurs des viandes avoient fait en quelques  
 uns de la compagnie ce qu'on impute au vin,  
 & que sans lui l'on se peut enyvrer par cette  
*αἰνως μέθη*, que les Latins nomment *absque*

*vino ebrietatem, ou, citra vinum temulentiam.*  
L'homme n'est pas si heureux, que son cer-  
veau ne puisse être attaqué que d'une façon.



## REMARQUES GEOGRA- PHIQUES.

### L E T T R E LXXXIX.

*M O N S I E U R,*

**I**l est vrai qu'il se trouve beaucoup de Rélati-  
ons Géographiques pleines d'impostures,  
& je serois bien fâché de cautionner celles de  
Mendez Pinto, & de Vincent le Blanc entre  
les modernes. Ce dernier, qui étoit Marseil-  
lois, me fait souvenir de l'ancien Pytheas du  
même país, qui assuroit qu'au dessus de Thu-  
lé l'on ne trouvoit plus ni mer, ni terre, mais  
je ne sai quel corps composé de ces deux éle-  
mens, & de consistance semblable à celle du  
Zoophyte Spongieux qu'on appelle Poumon  
de mer, les Italiens lui ayant donné un autre  
nom beaucoup plus sale. Il soutenoit que

cette matiere étoit le lien de l'Univers, comme Strabon le rapporte au second livre de sa Géographie, & il avoit l'impudence d'en parler comme d'une chose qu'il avoit vûe. Ce bon Anachorete, qui se vançoit d'avoir été jusqu'au bout du Monde, disoit de même, qu'il s'étoit vû contraint, d'y ploier fort les épaules, à cause de l'union du Ciel & de la Terre dans cette extrémité. Mais comme l'on trouve beaucoup de contes fabuleux dans cette sorte de lecture, aussi faut-il avouer, qu'il n'y en a point de plus instructive, ni de plus digne de nous, puisque nous ne sommes au monde, que pour en contempler les merveilles, qui ne se voient nulle part ni en si grand nombre, ni si bien expliquées que dans ces livres de voyages, dont il me semble, que vous parlés avec un peu trop de mépris. J'avouë, qu'il les faut voir avec précaution, & se souvenir de ce qui se dit ordinairement des discours de ceux, qui viennent de loin, pour ne croire pas légèrement, & afin de discerner le vraisemblable d'avec ce qui ne l'est pas. Ce doit être néanmoins sans cette rude incrédulité de ceux, qui n'étant jamais sortis de leurs païs, se moquent de tout ce qui s'écrit des autres, *qui poco vede, poco crede.* Parce qu'ils sont accoûtumés à de certaines façons de vi-



REMARQUES GEOGRAPHIQUES. 355

vre, ils ne peuvent s'imaginer, qu'on en pratique de contraires ailleurs, ou que la Nature agisse autrement quelque part, qu'elle ne fait chez eux.

Cependant cette même nature n'est pas dans l'uniformité qu'ils se figurent. Et d'autant que rien ne nous découvre si à nud les différentes faces, que les Itinéraires dont vous faites si peu d'état, je veux vous entretenir de quelques observations, que j'ai faites dans deux ou trois, qui m'ont depuis peu passé par les mains.

N'est-ce pas une chose étrange, que la longueur & la largeur de la mer Caspie nous ait été exposée jusqu'ici avec tant d'erreur, que toutes les Cartes donnoient l'une pour l'autre? Olearius les a rectifiées depuis peu, dans sa Relation de Moscovie & de Perse, nous faisant connoître, que l'étendue de cette mer du Septentrion au Midi par six-vints lieuës d'Allemagne, fait sa vraie longueur, comme ce qu'elle a du Levant au Couchant par autres quatre-vint lieuës semblables, constitué sa juste largeur; ce qui est absolument contraire aux descriptions de toutes les tables Géographiques. Il donne aussi fort à propos le démenti à ce Petreius, qui dans son Histoire de Moscovie faisoit l'eau de la même mer

noire comme de l'ancre, avec une infinité d'Isles pleines de villes & de villages; affirmant que tout cela est faux; & que son eau est de la même couleur que l'eau des autres mers. Si vous y ajoutez l'observation qu'il fait des deux fleuves, portant le nom d'Araxes, dont l'un se trouve en Médie, & l'autre dans la Perse, vous jugerez assez, combien la lecture de tels voyages peut être utile à l'Histoire, où l'on se trouve quelquefois bien embarrassé, si l'on ignore la distinction, qu'il faut faire de ces noms semblables ou homonymes. Ainsi Pausanias a remarqué, qu'à cause que les premiers Grecs nommoient *Idas* les lieux couverts de haute futaie, l'on s'équivoquoit souvent en la situation du mont Ida, y en ayant de ce nom en diverses provinces. Et vous n'ignorez pas comme l'on a même confondu *Rodanum* & *Eridanum*, aussi bien que les Alpes & les Pyrenées, surquoy je vous renvoie aux traités qu'on a faits de telles beuvés.

Certainement le profit est joint agréablement au plaisir, quand vous voiez sans sortir de votre cabinet, comme une nouvelle Nature, qui se présente à vos yeux par la découverte de certains païs, dont les anciens n'eurent jamais de connoissance. L'on y voit tant de merveilles, & l'esprit en est quelquefois si

*Lib. 10.*

*Lipf. com.  
ad Pl. pa-  
neg.*

*Jof. Scal.  
lect. Anf.  
l. 2. c. 16.*

*Suar.  
diarr. 2.  
ad Naud.*

agréablement surpris, que pour ne les pouvoir comprendre, Théophraste Paracelse s'imagina la création d'un second Adam pour l'Amérique. C'est ce qui a fait mettre aussi depuis peu sur le tapis des Prédamites, pour accorder beaucoup d'histoires profanes avec notre Sainte Chronologie & pour se démêler des difficultés qui naissent de ce qui se voit dans de nouveaux mondes. L'on remarque encore fort utilement les fautes que ces mêmes anciens ont faites dans des contrées, dont ils ont écrit sans être suffisamment informés. Vous sâvez, qu'on avoit toujours fait la ville d'Alep plus Orientale que celle de Marseille de trois heures, ou de quarante-cinq degrés. *Gassen. vit. Peir. lib. 5.* Cependant les observations recentes obligent au retranchement d'une heure, & à ne mettre que trente degrés de distance entre ces deux lieux. L'erreur n'est pas moins importante que d'environ trois cens lieuës Provençales; tant l'estimation du chemin qui se fait par mer est sujette à de grands mécomptes. L'on tenoit pour constant, que les deux Poles se découvroient par ceux, qui étoient sous la Ligne équinoctiale. La lettre de Mandeslo, rapportée par le même Olearius, dont j'ai déjà parlé, porte, qu'il perdit l'Arctique à six degrés de la Ligne, & qu'il ne vit l'Antarti-

que qu'à huit; ce que la Relation des guerres, faites au Bresil entre les Portugais & les Hollandois, confirme, celui, qui en est l'auteur, assurant, qu'en cette position l'on ne voit ni l'un ni l'autre Pole, tant s'en faut, qu'on les découvre tous deux. Ce dernier ajoute une chose de la difficulté des vaisseaux à passer cette Ligne, parce qu'il faut monter en l'approchant; & de la facilité qu'ils trouvent à voguer quand ils sont au delà, à cause qu'ils descendent; qui mérite bien d'être examinée, dans le peu d'apparence d'établir le haut & bas à une chose liquide sur un globe tel que la terre & l'eau le constituent. *Altum mare* parmi les Latins se prend toujours pour *profundum*, & l'exemple du flux des rivières coulantes, ne fait rien dans ce fait des eaux de l'Océan précisément sous la Ligne. Mais n'y a-t-il pas plaisir à être desabusé du faux Détroit d'Anjan, qui est une pure chimere; & de tant d'erreurs Géographiques, qui se justifient tous les jours, par les travaux de ceux, qui font voir si commodément toute la terre après l'avoir courue avec mille perils?

*Horn. de  
or. gent.  
Act. 4. 3.  
c. 9.*

Un des plus grands fruits qui s'en tire, c'est d'y considérer les grands changemens, que les Grecs ont nommés *μετασχηματισμοὺς*, & dont Strabon décrit si bien les causes au pre-

mier livre de la Géographie. La Sainte Ecriture se contente de dire que la face d'un siècle passe & disparoit; mais celles de tant de siècles passés, & de tant d'autres qui se conçoivent dans la vaste étendue de l'éternité, fournissent bien à l'esprit d'autres mutations, qu'il ne comprend jamais mieux, que par les Itinéraires recens, comparés à ceux des anciens, & par la confrontation de leur Mappemonde à la nôtre. Vous sçavez comme Eratosthene soutenoit autrefois, que l'Isthme d'Egypte, qui est le détroit de Suez, ne s'étoit fait que depuis que la mer se fut ouvert le passage de celui des Gades ou de Gibraltar. Avant cela non seulement l'Egypte, mais le mont Cassin même, & les arenes infertiles de Jupiter Ammon, si éloignées de la mer, étoient couvertes de ses eaux. Plutarque dit dans son traité de la Déesse Isis, que c'est pourquoi de son tems l'on trouvoit assez souvent des conques, & plusieurs petites sortes de coquillage dans les montagnes de toute cette région. Et il rapporte à ce propos au même lieu, que ce Phare célèbre pour avoir donné le nom à tous les autres, & qui étoit éloigné du continent de l'Egypte au tems d'Homere d'une journée, se trouvoit attaché sous celui de Trajan à la terre ferme de la même province. Peut-être

*Strab. l. 1.  
Geo. § 17.*

cap. 32.

que de si notables changemens, qu'on y remarquoit, portèrent les sacrificateurs, les plus sçavans de tout le Paganisme, à soutenir ce que nous lisons dans Solin, qu'ou étoit alors le couchant du Soleil, son lever y avoit paru autrefois. Pensée, qu'on peut voir encore dans la seconde Muse d'Herodote, qui dit, qu'en dix mille ans selon leurs regitres cela étoit arrivé diverses fois. Quoi qu'il en soit, Aristote a soutenu depuis eux au premier livre de ses Météores, chapitre quatorzième, pour expliquer, comme toutes choses sont dans un perpetuel mouvement, qu'on labouroit autrefois le terrain que la Mer couvre présentement, & qu'il recevra encore quelque jour la même culture. Mais ce, qui nous empêche, dit-il, de bien concevoir ces grands changemens, c'est que nous ne portons pas nôtre vuë assez loin, ne regardant que peu d'années, *βλέποντες ἐπὶ μικρον*, ce qui n'est pas capable de nous découvrir les grands effets d'un tems immemorial, pour ne pas dire de l'Eternité, qu'il présupposoit. Si est-ce qu'il observe une chose fort sensible, arrivée dans son pais, par un espace d'années assez court pour un si grand effet: C'est, que du tems auquel Troye subsistoit encore, *Trojanis temporibus*, la contrée des

REMARQUES GEOGRAPHIQUES. 361

Argives étoit entièrement marécageuse, & celle des Myceniens fort aride, tout le contraire se voiant lors qu'il écrivoit. Je laisse à part les *cataclismes* ou deluges, & les *ecpyroses* ou embrasemens; qui font l'Hiver & l'Été de cette grande année ou revolution céleste, dont parle Censorin. Tertullien veut, que <sup>l. de die</sup> les premiers soient comme une lexive générale <sup>nat. c. 18.</sup> aux crimes des hommes, & l'on peut dire par une semblable figure, que le feu des derniers acheve de purifier, ce que l'eau n'avoit pas suffisamment nettoié. Mais puisque les causes du flux & reflux journalier de l'Océan, n'ont pas excité de moindres mouvemens que les siens dans nos écoles, l'émotion des esprits sur ce sujet aiant égalé les plus violentes marées; je ne croi pas, qu'on puisse faire de raisonnables fondemens sur des périodes si longues, & par là si incertaines & si peu connues que sont celles, qui ne s'achèvent qu'en quarante-neuf mille ans. J'aime mieux pour appuier tout ce discours, vous faire souvenir de ce païs conquêté par la mer de Hollande, où vous avés pû voir la pointe des clochers de trois villes, Bucha, Harles, & Exclusa, qui servent aujourd'hui de Palais aux Tritons & aux Nereides. Si vous n'aimez mieux, sans sortir de France, prendre

*lib. 2. de  
bell. civ.*

souffrir le seul nom de Roi; & on le vit quel-  
ques siècles après consacrer ses Empereurs  
selon la remarque d'Appien Alexandrin; Ro-  
me devenant le lieu du monde de la plus basse  
& infame servitude.

C'est tout ce que vous aurés de ma Scepti-  
que. Mais je veux ajoûter ici, pour confir-  
mation de ce que je vous ai écrit dès le com-  
mencement, que je m'empêche bien de rece-  
voir indifféremment pour bon tout ce que j'  
lis dans beaucoup de Relations. Qui ne r-  
roit de voir soutenir, que les Géorgiens, hab-  
tans de l'ancienne Iberie, dite aujourdhu  
Gurgistan, sont ainsi nommés à cause de leur  
dévotion à Saint George, après avoir vû leur

*Pl. l. 6. c. 13.*

*Mela l. 1.*

*c. 2. Str.*

*l. 3.*

nom *Georgi* dans Pline & dans Pomponiu  
Mela? Qui ne se fût moqué de Posidoniu  
quand il assuroit, si Strabon ne lui a rien im-  
posé, que le Soleil se plongeant le soir dans  
l'Océan occidental, lui causoit une ébullition  
semblable à celle de l'eau où l'on éteint un  
barre de fer bien rouge? Ce qui est causé  
peut être que Florus s'est licentié d'écrire

*l. 1. c. 17.*

que Decimus Brutus étant en Portugal, en-  
tendit avec une horreur religieuse ce bruit de  
l'extinction du Soleil dans la mer Atlantique.  
Nous lisons une infinité d'impertinences & de  
rêveries semblables, dans beaucoup de voia-



REMARQUES GEOGRAPHIQUES. 363

ussi qu'en Moscovie les grands & les petits ont habillés d'une même façon, ce qui se pratiquoit aucunement à Venise: Et que depuis le grand Knees jusqu'au dernier de ses sujets ils dorment tous après le diner, faisant *la fiesta* l'Espagnole, de sorte, qu'alors toutes les boutiques de Moscow sont fermées. Le faux Demetrius, si nous en croions cet Auteur, fut en partie reconnu pour étranger, parce qu'il ne dormoit pas comme les autres à cette heure accoutumée. La seconde partie des Relations du Pere Pelleprat m'a fait savoir, que les danses, qui sont un témoignage de joie & d'allegresse presque à toutes les autres Nations, sont un signe de deuil & de tristesse aux Americains méridionaux, qui emploient aussi les pleurs & les gémissemens aux occasions gaies, comme à l'arrivée de leurs amis, où les larmes sont prises pour des remarques de réjouissance. En vérité l'homme est un bizarre animal, & que les différentes coutumes maitrisent d'une étrange façon. Elles sont si puissantes sur lui, qu'en un même lieu elles font approuver pour quelque tems ce qui avoit été auparavant detesté. Le peuple Romain, après s'être plû au gouvernement despotique, témoignoit ensuite tant d'aversion pour la Roiauté, qu'il ne pouvoit

*lib. 2. de  
bell. civ.*

souffrir le seul nom de Roi; & on le vit quelques siècles après consacrer ses Empereurs, selon la remarque d'Appien Alexandrin; Rome devenant le lieu du monde de la plus basse & infame servitude.

*Pl. l. 6. c. 13.  
Mela l. 1.  
c. 2. Str.  
l. 3.*

C'est tout ce que vous aurés de ma Sceptique. Mais je veux ajoûter ici, pour confirmation de ce que je vous ai écrit dès le commencement, que je m'empêche bien de recevoir indifféremment pour bon tout ce que je lis dans beaucoup de Relations. Qui ne ri- roit de voir soutenir, que les Géorgiens, habi- tans de l'ancienne Iberie, dite aujourd'hui Gurgistan, sont ainsi nommés à cause de leur dévotion à Saint George, après avoir vû leur nom *Georgi* dans Plinc & dans Pomponius Mela? Qui ne se fût moqué de Posidonius, quand il assuroit, si Strabon ne lui a rien im- posé, que le Soleil se plongeant le soir dans l'Ocean occidental, lui causoit une ébullition semblable à celle de l'eau où l'on éteint une barre de fer bien rouge? Ce qui est cause peut être que Florus s'est licentié d'écrire, *l. 1. c. 17.* que Decimus Brutus étant en Portugal, en- tendit avec une horreur religieuse ce bruit de l'extinction du Soleil dans la mer Atlantique. Nous lisons une infinité d'impertinences & de rêveries semblables, dans beaucoup de voir-

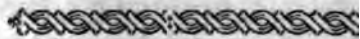
û, de ses caprices amoureux, & des  
 lions que vous me ferez de dévotion, & de  
 breues, que j'ai bien de la peine à me  
 udre de vous y répondre, & de vous  
 ocincement, que je ne puis en écrire  
 plus de lignes pour satisfaire à  
 vos demandes.

es tous de soupçonner que vous devriez  
 ner, quoique d'ailleurs il est de la nature  
 subtils. L'amour est le plus aveugle  
 les Dieux, & Mars en même temps  
 été avec son foudre, & Jupiter avec  
 upidon l'a ébranlé. L'amour est le  
 ere de ce genre d'illusions, & de  
 irés par un amour, & de la nature  
 au facinoré, il n'y a rien qui soit plus  
 ble de nous faire tomber dans  
 e mot de révélation, & de nous  
 employé avec une si grande  
 de sa maîtresse, & de nous  
 leur usage adroit. Mais il est de  
 les Latins ont de la peine à se  
 cere, & que l'on ne peut pas  
 de ce qu'il y a de plus secret  
 ent par des vers de la nature

Cela ne vous paraît pas  
 dire, quand vous voyez  
 les jours de la semaine.

*Rel. Inf. de  
l'an 1645.*

Et néanmoins c'est une che-  
verfes personnes, qui ont  
velle France. Certes un  
un souverain & merueilleu  
contre la trop grande faci  
soit contre cette présomtu  
façon de nier tout ce qui  
bord sous nôtre sens.



D'UN

AMOUR ILI

LETTR E

*MONSIEUR,*

**T**a Lettre de votre ami

prévû, de ses caprices amoureux, mais les questions que vous me faites là dessus sont si nombreuses, que j'ai bien de la peine à me résoudre de vous y répondre, encore sera-ce si succinctement, que je ne prétends pas employer plus de lignes pour cela qu'en contiennent vos demandes.

Ses tours de souplesse ne vous doivent pas étonner, quoique d'ailleurs il ne soit pas des plus subtils. L'amour est le plus inventif de tous les Dieux, & Mercure même ne l'a jamais été avec tant d'adresse, que quand le feu le Cupidon l'a éclairé. Souvenés-vous, que la mere de ce petit Dieu fut surnommée par les Grecs μηχανίτις, *machinatrix*, parce que, dit Pausanias, il n'y a rien que Venus ne soit capable de nous faire machiner ou inventer. Lib. 8.

Le mot de vénération, que vous trouvez qu'il emploie avec trop de profanation à l'égard de sa maitresse, est véritablement de meilleur usage ailleurs. Mais souvenés-vous que les Latins ont dit *venerari* pour *Venerem exercere*, & que leurs Grammairiens l'ont dérivé de ce qu'autrefois les femmes se prostituoient par devotion dans les Temples de Venus. Cela ne vous paroitra pas fort difficile à croire, quand vous considérés qu'encore tous les jours aux Indes Orientales, des plus

les rages sur tout de la jalousie, sont encore plus sensibles. De là vient cet appetit de vengeance, qui travaille, dites-vous, si cruellement vôtre ami. N'est-ce pas l'interprétation du tableau des Smyrnéens, qui donnoit *à leur Nemesis des ailes de Cupidon, pour nous apprendre, qu'il n'y a point de personnes plus vindicatives, que celles, qui sont dans les transports de l'amour?*

Cette peinture me porte à vous en représenter une autre, pour répondre à l'étonnement, que vous donnent les inclinations mal placées de cette créature, qui excite tant de troubles. L'on voioit dans la ville d'Egire *auprès de la statuë de Cupidon celle de la Fortune, qui tenoit une corne d'abondance; ce qui fut pris par les anciens pour un avertissement, que cette aveugle & inconstante Déesse étoit plus puissante en amour, que toutes les graces ni toutes les gentilleses, qui sont souvent contraintes de lui ceder. Le mot de Quintilien est notable là dessus, proprium est profanæ libidinis nescire quo cadat.* Et nous en avons vû des preuves depuis peu en la personne d'un Prince d'Ethiopie, dont vous n'ignorés pas l'histoire divertissante. Tenés pour assuré, que jamais barque de passage, ni bateau public, ne fut si libre d'en-

jours de l'amer dans l'amour, aussi bien que de l'allusion entre le *ἠγάγεω*, & le *ἠέγεω* des Grecs, l'aimer & le souffrir, qui ne diffèrent que d'une lettre seulement selon la moralité de Plutarque. Les mêmes yeux, qui coulent si doucement dans l'ame la passion d'amour, ne manquent guères à se remplir de larmes bientôt après, *iisdem oculis quibus amatur, & fletur*. Et la plûpart des femmes se plaisent au jeu de cette Phryné, qui lui acquit le surnom de *Claufigelotos*, parce qu'elle faisoit rire & pleurer quand il lui en prenoit phantaisie. Je me souviens d'avoir lû, que cette Venus, dont nous avons déjà tant parlé, étoit l'ainée des Parques, comme pour dire, ce me semble, que c'est l'amour, qui fait toutes nos bonnes & nos mauvaises destinées. Le lit, qui commence les unes, souvent les renverse, ou le tombeau les termine; ce qui a donné lieu à cette vieille épigramme, qu'une femme n'étoit bonne qu'en l'un ou en l'autre de ces deux lieux, *vel in thalamo, vel in tumulo*. L'Ourse est dans le Ciel une des plus belles constellations, qui s'y remarquent, quoiqu'on ne voie guères de plus fâcheux ni de plus cruel animal qu'elle sur la terre. Tant y a que si les plaisirs d'une jouissance paisible sont fort doux, les dilgraces du contraire, &

*Athen.  
lib. 13.*

*Pausan.  
l. 1.*

plus dissoluës & les plus abandonnées à qu'en veut. *Miraris si aliquis non sapienter amare cum incipere amare non sit sapientis?*

Mais pourquoi me voulés-vous obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que Jupiter ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tiresias, s'il n'eût éprouvé ce que l'un & l'autre sexe a de plus particulier comme ayant été de tous les deux? Je vous renvoie là dessus à la solution dont Phlegon Trallien nous a voulu faire part dans ses curiosités admirables.

*Cap. 4. de rebus mirab.*

Elle porte qu'en divisant en dix portions égales la volupté qu'on proposoit à Tiresias, il avoua pour l'avoir expérimenté qu'il n'en venoit qu'une seule portion au partage de l'homme, les neuf autres étant de celui de la femme. En vérité vous êtes un peu trop licentieux sur cette matiere, & je vous supplie de considérer que les Philosophes Cyrenaiques, qui mettoient le souverain bien dans une volupté beaucoup plus sensuelle que les Epicuriens, defendoient néanmoins, qu'on fit l'amour à la lumiere, de crainte que les images du plaisir demeurant dans la phantaisie, n'en renouvelassent trop souvent l'appetit. Tant il est vrai, qu'on n'en sauroit assez éloigner son esprit de la considération des choses, où la pudeur & le devoi

*Plutarg. contr. Epic.*



trée à tous venans, que le sont des personnes de l'humeur, & de la condition de celle, dont nous nous entretenons.

Je ne prétens pas vous faire rien perdre pour cela de la bonne opinion que vous avés de sa complaisance. Je sai qu'elle a eu la même curiosité qu'Athenée attribué à ces Courtisanes Grecques, qui joignoient la connoissance des Mathematiques à celle de toutes les autres belles lettres, pour n'être pas moins estimées par la gentillesse de l'esprit, qu'elles l'étoient par les graces du corps, capables toutes seules de les faire rechercher. Et le ménagement de ses faveurs, que vous assurés qu'elle a eu l'artifice de si bien distribuer, mérite qu'on la compare à celle qui fut surnommée *la clepsydre*, c'est à dire *l'horloge*, pour ne se laisser jamais posséder par ses amans, qu'autant de tems qu'elle leur en marquoit sur ces anciennes horloges d'eau, qui couloient toujours trop vite à leur gré. Si est-il difficile d'excuser vôtres ami, de s'être embarqué si avant dans une affection, qui a des suites si perilleuses; si ce n'est, qu'il préfere à toutes nos coutumes celle d'une province du Perou, où l'Histoire des Incas nous apprend, qu'il n'y a point de filles qui trouvent mieux ni L. 2. c. 19. plutôt à se marier, que celles, qui sont les

plus dissoluës & les plus abandonnées à qui en veut. *Miraris si aliquis non sapienter amat, cum incipere amare non fit sapientis?*

Cap. 4 de  
rebus mi-  
rab.

Plutarg.  
contr. E-  
pic.

Mais pourquoi me voulés-vous obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que Jupiter ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tiresias, s'il n'eût éprouvé ce que l'un & l'autre sexe a de plus particulier comme ayant été de tous les deux? Je vous renvoie là dessus à la solution dont Phlegon Trallien nous a voulu faire part dans ses curiosités admirables. Elle porte qu'en divisant en dix portions égales la volupté qu'on proposoit à Tiresias, il avoïa pour l'avoir expérimenté, qu'il n'en venoit qu'une seule portion au partage de l'homme, les neuf autres étant de celui de la femme. En vérité vous êtes un peu trop licentieux sur cette matiere, & je vous supplie de considérer que les Philosophes Cyrenaiques, qui mettoient le souverain bien dans une volupté beaucoup plus sensuelle que les Epicuriens, defendoient néanmoins, qu'on fit l'amour à la lumiere, de crainte que les images du plaisir demeurant dans la phantaisie, n'en renouvelassent trop souvent l'appetit. Tant il est vrai, qu'on ne sauroit assez éloigner son esprit de la considération des choses, où la pudeur & le devoir

ne veulent pas que nous arrêtions nôtre attention.

Laiſſons donc là toutes ces prouèſſes voluptueuſes de vôtre ami, avec celles qui vous font préférer une des nuits d'Hercule à ſes douze labeurs. Il doit être ſelon que vous le décrivés, du naturel des Perdrix mâles, qui s'engraiſſent à couvrir les femelles, ſi nous en croions Plutarque dans la vie de Solon. Si eſt-ce qu'il a prodigué une choſe *De ſtud.* dont la proportion eſt telle avec le ſang ſelon *ſanis.* Marcile Ficin, qu'il vaudroit mieux perdre quarante fois autant du dernier. Tant y a que c'eût été un excellent homme pour les feſtins d'Heliogabale, où Lampride aſſure qu'il y avoit vingt-deux ſervices, & qu'à chacun cet infame Empereur faiſoit jurer ſes convives, qu'ils avoient contenté leur volupté avec des femmes dont la prostitution faiſoit une partie de ſa bonne chere. Vopiſque rapporte une lettre de Proculus, qui n'eſt guères plus honnête, quand il aſſure Metianus, qu'ayant pris cent filles Sarmates ou Polonnoïſes, il en avoit dormi avec dix en une nuit, faiſant mériter dans la quinzaine le nom de femmes à toutes les autres. Et j'ai bonne memoire d'avoir lû dans Belon, que Mahomet avoit aſ- *Lib. 3. c. 9.* faire en une heure à onze femmes qu'il avoit.

374 LETT. XC. D'UN AMOUR ILLICITE.

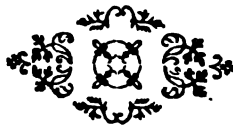
Mais c'est trop s'arrêter en un si vilain endroit,

*Maxim.  
eleg. 5.*

*Contrectata diu crimina crimen habent.*

Et puisque de tous les animaux l'homme seul est capable de pudeur, ne perdons pas notre avantage en nous en éloignant par des propos qu'elle ne peut souffrir. Il n'y a que ces tems de Saturnales, que vous puiffiés prendre pour excuse de ceux de votre lettre, qui m'ont comme extorqué cette réponse.

Ce que vous ajoûtés en apostille du ravissement de cette autre mignonne, me fait croire que l'on sera bientôt d'accord. En effet pour une Lucrece, & une Virginie, inflexibles & acariâtres, il y a toujours une infinité de Sabines qui s'accomodent doucement avec leurs ravisseurs.



---

DES  
VILLES REMARQUABLES.

## LETTRE XCI.

MONSIEUR,

Je ne pensois pas que ce que je vous écrivois du séjour d'une ville, où la Cour vient assez souvent, me dût obliger à vous dire mon sentiment de beaucoup d'autres comme vous le desirés. Mai par où commencerai-je? S'il faut suivre l'ordre du tems, & parler premierement des plus anciennes, l'on ne doit point douter que par le texte sacré celle que Caïn bâtit à l'Orient de la terre d'Edem, & qu'il nomma Henochie à l'honneur de son fils Henoeh, ne mérite le premier rang. Si est-ce que Thèbes Egyptienne, autrement dite Diospolis, & Hecatonpyle, pour la distinguer de la Bœotique nommée seulement par Pindare Heptapyle de ses sept portes; cette premiere Thèbes, dis-je, s'attribuë l'honneur de l'antiquité dans l'Hi-

*Menander l. 1. de*

*gen. dem.*  
*c. 15.* stoire profane: Et si les Grecs en sont crûs, les Athéniens étant nés avec le Soleil, la ville d'Athènes prendra le même avantage; ou bien celle des Arcades, qui se disoient un peu plus anciens que la Lune. Je pense que cette derniere se nommoit Lycosura, car Pausanias, qui la met en Arcadie, assure que c'étoit la plus vieille qui fût au monde, comme celle que le Soleil avoit vuë la premiere de toutes, & à l'exemple de laquelle toutes les autres furent depuis bâties. Je ne dis rien de Delphes, parce que ces mêmes Grecs se sont contentés d'assurer, qu'elle étoit fondée aussitôt après le Déluge. Il semble qu'à parler sans autorité, & sur la seule vraisemblance, puisque les Philosophes ont cru, que les premieres maisons des hommes ont été les antres & les cavernes, on peut s'imaginer que les premieres villes se formèrent en des lieux souterrains, où la nature de la place permit qu'on cavât diverses demeures. Il s'en voit encore aujourd'hui en quelques endroits de l'Ethiopie, qui sont peut-être les mêmes dont Hérodote a parlé dans sa troisième Muse. Quoiqu'il en soit, François Alvarez nous décrit une ville au païs des Gorages Troglodytes de Nubie, toute caverneuse & taillée dans le roc; Ramusio disant le même

des Volges dans un autre discours. Et *Lib. 2. de  
vita. Apoll.  
c. 6. 9. § 11.*  
ate représente celle de Taxille pour  
grande de l'Inde Orientale, où de  
le Roi Phraotes, & dont toutes les  
étoient sous terre. Ceux, qui ont  
é des villages de cette même stru-  
long de la riviere de Loire & ailleurs,  
pas de peine à se figurer de sembla-  
es. Il est bien plus étrange d'en voir,  
ai pas au milieu des eaux comme Ve-  
hemistitan, Borneo, & tant d'autres  
vées au sommet des arbres, comme  
nous en décrit dans son sommaire des *Cap. 10.*  
ccidentales & Herrera de même vers  
qu'il nomme Maracaybo. On ne *Cap. 18.*  
s dire sans impropriété que celles-ci  
é fondées, & il faut trouver un autre  
e celui de fondateurs pour parler de  
qui les ont édifiées.

nt au mérite des villes, j'apprens de *Orat. de  
lege Agr.*  
que les Romains n'en reconnurent  
is dans le monde, capables de souûte-  
ix d'un grand Empire, & de s'en ren-  
tales, Carthage, Capouë, & la four-  
Corinthe, puisque Strabon nous ap-  
que c'étoit l'épithete ordinaire de cet-  
ere, & que la situation de son Acro-  
e la rendoit comme une forteresse de

*gen. dem.* *c. 15.* *Lib. 8.* **stoire profane: Et si les Grecs en font crûs, les Athéniens étant nés avec le Soleil, la ville d'Athènes prendra le même avantage; ou bien celle des Arcades, qui se disoient un peu plus anciens que la Lune. Je pense que cette dernière se nommoit Lycosura, car Pausanias, qui la met en Arcadie, assure que c'étoit la plus vieille qui fût au monde, comme celle que le Soleil avoit vuë la première de toutes, & à l'exemple de laquelle toutes les autres furent depuis bâties. Je ne dis rien de Delphes, parce que ces mêmes Grecs se sont contentés d'assurer, qu'elle étoit fondée aussitôt après le Déluge. Il semble qu'à parler sans autorité, & sur la seule vraisemblance, puisque les Philosophes ont cru, que les premières maisons des hommes ont été les antres & les cavernes, on peut s'imaginer que les premières villes se formèrent en des lieux souterrains, où la nature de la place permit qu'on cavât diverses demeures. Il s'en voit encore aujourd'hui en quelques endroits de l'Ethiopie, qui sont peut-être les mêmes dont Hérodote a parlé dans sa troisième Muse. Quoiqu'il en soit, François Alviat nous décrit une ville au païs des Gorgas Troglodytes de Nubie, toute caverneuse & taillée dans le roc; Ramusio disant le même**



DES VILLES REMARQUABLES. 377

d'une des Volges dans un autre discours. Et *Lib. 2. de Philostrate* représente celle de Taxille pour *visa Apoll. c. 6. 9. & 11.* la plus grande de l'Inde Orientale, où demeuroit le Roi Phraotes, & dont toutes les maisons étoient sous terre. Ceux, qui ont considéré des villages de cette même structure le long de la riviere de Loire & ailleurs, n'auront pas de peine à se figurer de semblables villes. Il est bien plus étrange d'en voir, je ne dirai pas au milieu des eaux comme Venise, Themistitan, Borneo, & tant d'autres mais élevées au sommet des arbres, comme Oviedo nous en décrit dans son sommaire des Indes Occidentales & Herrera de même vers le lac, qu'il nomme Maracaybo. On ne peut pas dire sans impropriété que celles-ci aient été fondées, & il faut trouver un autre mot que celui de fondateurs pour parler de ceux, qui les ont édifiées. *Cap. 10. Cap. 18.*

Quant au mérite des villes, j'apprens de Ciceron que les Romains n'en reconnurent que trois dans le monde, capables de soutenir le faix d'un grand Empire, & de s'en rendre capitales, Carthage, Capouë, & la sourceuse Corinthe, puisque Strabon nous apprend, que c'étoit l'épithete ordinaire de cette dernière, & que la situation de son Acrocorinthe la rendoit comme une forteresse de *Orat. de lege Agr. Lib. 8. Geogr.*

vent faire des voïages de long cours sans sortir de l'enclos de leurs murailles, *istic solum incolæ intra mania peregrinantur.* Quelques-

*L. 2. c. 67.* uns la prennent pour celle de Quinsai, à qui *Lib. 4. de Marc* Polo donne cent milles de circuit; & *orig.*

*Genet. A. Hornius* assure, que c'est la fameuse Cambrerie. *L. 3. lu.* Rome, qui se disoit la maîtresse de l'Univers, n'a jamais eu tant d'étendue. Aussi n'étoit-il pas permis de l'accroître, ni son *pomerium*, qui regloit son enceinte, même du tems de sa Monarchie, qu'après en avoir amplifié les Provinces. *Pomerio nemini Principum licet addere*, dit Vopiscus dans la vie de l'Empereur Aurelien, *nisi ei qui agri barbarici aliqua parte Romanam Reipublicam locupletaverit.*

Le nom secret de l'ancienne Rome, que sa Religion defendoit de reveler, & qui étoit vraisemblablement celui de Valence, me porte à vous parler de ceux de quelques autres villes, dont il me souvient; & vôtre amour pour les lettres me fera commencer par la plus lettrée, je veux dire par la plus savante de toutes. Elle fut nommée Athènes à cause de la pluralité de ses femmes, y en eut beaucoup plus grand nombre que d'hommes, comme cela s'est trouvé depuis à Venise, & ailleurs, selon l'observation de Boetius.

Mais outre ce nom, changé aujourd'hui en celui de Setine, le Rhéteur Menandre nous apprend, qu'elle eût encore ceux de *Carthmie*, de *Cecropie*, de *Atté*, & de *Attique*, comme Paris a eu celui de *Lutece*. Je ne m'amuserai pas à vous rapporter les différentes appellations de plusieurs autres villes, pour vous remarquer seulement que Jerusalem est celle de toutes qui en a le plus eu, puisqu'il s'en trouve neuf comprises en ce distique,

*Solyma, Lusa, Bethel, Ierosolyma, Iebus,  
Elia,*

*Urbs sacra, Ierusalem dicitur, atque Salem.*

Samarie sa competitor fut ainsi nommée, si nous en croions Severe Sulpice, depuis *Lib. 1. hist.* que Salmanasser ayant transporté tous ses habitans dont il se défioit, y eût mis une colonie d'Assyriens pour la lui garder, parce qu'en leur langue des gardiens sont appelés Samarites. Alep, qui n'est pas fort éloignée de là, reçoit une étymologie selon Belon, que je ne voudrois pas garantir. Il veut, qu'à *L. 2. c. 102.* cause qu'elle est la premiere ville de sa région, comme l'Aleph des Hebreux & des Arabes est la premiere lettre de leur Alphabet, on l'ait ainsi nommée par allusion. La beauté de Sufe lui a donné le nom de Lis dans Athenée, *σῆσον, lilium.* Et quoique Constan- *Lib. 12.*

tinople porte celui de Constantin, qui s'est peut-être corrompu en cet autre de *Stamboul*; feu Demitien d'Athènes me soutenoit, qu'il venoit de la contraction de ces trois paroles *εις την πόλιν*, dont se servent les Grecs d'aujourd'hui, quand on leur demande, où ils vont *Des heyes.* lors qu'ils s'y acheminent. D'autres le derivent de *Istambol*, qui signifie abondance de fidelles; Mahomet Second aiant ainsi nommé cette ville, quand il y transporta d'Andrinople le *L. 8. Afr.* siège de l'Empire des Ottomans. Jean Leon derive l'appellation du Caire du mot Arabe *Chaira*, qui signifie poule couvante; Bergeron plus noblement du verbe *cahar*, qui veut *Exerc. 260.* dire vaincre; & Jules Scaliger de *Cairoam*, qu'il traduit concile ou assemblée. Il y en a qui l'ont nommée Babylone & Bagdad, non pas de la confusion des langues comme celle de Mesopotamie, mais à ce que dit l'Histoire Saracénique, traduite par Erpenius, du nom d'un Hermite, qui demouroit là auprès, lors que le grand Almanfor la fonda par l'avis de ses Astrologues l'an de nôtre supputation Chrétienne sept cens soixante-douze. *Hernius* m'apprend, que Carthage veut dire la *De Orig.* ville des Jardins. Fez dans le même *Jean* *gent. A.* *mer. lib. 2.* *c. 4.* Leon denote en Arabe, l'or, qu'on trouve, quand Idris jetta les fondemens de cette gran-

DES VILLES REMARQUABLES. 383

de ville, à qui l'on attribué six cens fontaines d'eau vive. Tripoli, dit Strabon, a son nom des trois villes qui la composèrent, Tyr, Sydon, & Arade. Tricala, ou Triocala de Sicile a cette étymologie Grecque selon Diodore, des trois choses remarquables qu'elle avoit, *τρία καλά*: comme le siècle, précédant le nôtre, en remarquoit, quatre, qui rendoient Thouloufe considérable, 16. Geog.

*Le Basacle, Saint Sernin,*

*La belle Paule, & Mathelin.*

Famagouste de Cypre publie en Latin la renommée d'Auguste, depuis qu'il eut défait Antoinc, *Fama Augusti*. Et l'exaltation des Isles & villes de Samos se juge parce que les Grecs nommoient les choses élevées *σάμμοι*, c'est encore la pensée de Strabon. Nous L. 8. & 10. Geogr. avons de même le mot de *Dun*, en Chateaudun & autres semblables, qui marque en vieil Gaulois une parcelle hauteur. Le savant & curieux P. Borel les a mis par ordre alphabétique, dans ses Recherches Gauloises. *Lugdunum* qui en est, signifie ou montagne des Corbeaux, si le mot est tout Gaulois selon Clitophon Rhodien, ou montagne de lumiere, si la première syllabe est Latine, ce que le docte Vossius n'a pas voulu déterminer. C'est la même chose des villes appellées *Ver-*

*rues*, qu'on voit toutes sur des montagnes, à quoi se rapporte le septième Chapitre du troisième Livre de Aulu-Gelle, où il observe, que Marc Caton nommoit dès son tems les lieux élevés *Verrucas*. D'ailleurs comme les Grecs ont eu leurs Neapolis, Palaiopolis, & autres, finissant de même, nous apprenons de Nicolas Damascene dans les extraits de l'Empereur Constantin, que les Thraciens avoient leurs Mesembries, Selymbries, Polthymbries, & assez de semblables, le mot *brie* signifiant ville, aussi bien que celui de *polis* des Grecs, & celui de *medine* des Arabes. Vous sçavez mieux que moi les origines tirées de la langue Allemande des villes de Bruges, Inspruc, Berghe, & plusieurs encore de même analogie. Pour celle de Terrouënne, son mauvais territoire l'a fait ainsi nommer en Latin, *Terra vana*, si nous en croions Chifflet. Et pour passer d'une extrémité de la terre à l'autre, Marc Polo explique le nom de cette grande Quinsai, dont nous avons déjà parlé, *ville du Ciel*, comme celui de *Singui*, *ville de terre*. Celle de Saint Thomas, qui est en ce quartier-là, presque sur le golphe de Bengala, s'appelle *Calaminas*, & *Maliapur*, c'est à dire *ville des Paons*, à cause de la multitude de ces animaux qu'on y voit.

*De portu  
Iccin*

voit. *Malaca* la plus traficante & la plus riche ville du monde au rapport de Barbarosa (aussi la prend-on pour être dans la Chersonèse dorée des anciens) signifie *Exil* dans la langue qui s'y parle, comme étant la ville du monde, qui hors le commerce, eu égard à son ciel & à son terroir, est le lieu le plus propre pour un fâcheux bannissement.

Mais laissons les étymologies, qui ne sont quelquefois que de simples allusions, pour observer, avant que de finir, quelques particularités, qui rendent des villes considérables. Celles d'Ambrun & de Briançon sont estimées les deux plus hautes de l'Europe, la première sous le nom de cité, & la seconde sous celui de ville, car il y a des personnes, qui usent de cette distinction. J'ai de la peine à croire que cette ville *Dioscurias* de la Colchide ait été fréquentée, comme dit Pline sous la foi de Timosthene, par trois cens nations de langues différentes, & que les Romains y tinssent pour cela cent interpretes nécessaires au commerce qu'ils y exerçoient. Le raisonnement de Bodin ne me satisfait pas non plus, quand il veut, que les villes, qui sont de situation haute & basse, soient plus sujettes aux séditions que les autres, nonobstant ses réflexions sur Athènes, & sur les sept

L. 6. c. 5.

Lib. 5. de  
Rep. c. 1.

montagnes de Rome. Gand n'a rien de tel, quoiqu'elle ait été autrefois très-tumultueuse, lors qu'on remarquoit son amour ordinaire pour le fils de son Prince & son aversion perpétuelle à l'égard de son Prince même. Cardan avec Scaliger son antagoniste donnent trop à la Judiciaire, ce me semble, quand ils tombent d'accord, que *Astra conduunt urbes, non homines*, sur quoi d'autres fondent l'éternité de Rome après Vegece, qui l'a nommée *urbem eternam*. Le Pere Alexandre de Rhodes, qui passa par Tauris en mil six cens quarante-huit, dit, que c'est la ville du monde, où tout est à meilleur marché. Il la fait très grande & très peuplée, comme capitale de Medie, assurant pour y avoir sejourné quinze jours, qu'il avoit là plus de pain pour un sol, qu'un homme n'en peut manger en une semaine. Un autre voiageur aussi recent que lui donne Amsterdam, pour la plus belle ville, qu'il ait vûë, Paris, pour la plus peuplée, Constantinople, pour la mieux située, Rome, pour la plus libre, Hispaam, pour la plus saine, Londres, pour la mieux polie, Somet, pour la plus marchande, Venise, pour la plus noble, Hambourg, pour la mieux fortifiée, le Caire, pour la plus chaude, Babylone, pour la plus ancienne, Dantzic, pour la plus

3. part.  
cap. 61.

Le Geux.

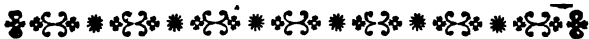


ourgeoise, Arzerum, pour la plus froide,  
 : Goa, pour avoir le plus beau havre ou port.  
 : suis fâché, qu'il ne nous a désigné celle, où  
 ont leur demeure les plus gens de bien & les  
 us vertueux, qui prévaudroit sans doute à  
 ntes les autres. Demosthene allant en exil *Plutar. in*  
 t visité par ceux même d'Athènes, qui lui a- *Dem.*  
 oient été le plus contraires; ce qui lui fit  
 doubler ses plaintes & son affliction. Quel-  
 ville je quitte, dit-il en soupirant, où  
 vois des ennemis tels, qu'à peine me  
 ais-je promettre de trouver ailleurs des amis  
 mblables & aussi officieux. Quoiqu'il en  
 it, tous ces avantages n'empêchent pas que  
 Roi des Arabes ne jure encore à présent à,  
 n élection de ne habiter jamais en ville,  
 ais toujours au desert sous des tentes; ce  
 ie me confirme un Itineraire moderne, a- *Isin. Ork.*  
 ès l'avoir lû dans beaucoup d'autres plus an- *Carm.*  
 nnes Relations. Vincent le Blanc assure *part. c. 11.*  
 : même que le Negus d'Ethiopie fait ser-  
 ent, en prenant sa couronne, de ne s'arrêter  
 mais plus de trois jours en aucune de ses vil-  
 s. Ce qui montre bien, que tous les hom-  
 es n'estiment pas également le séjour des vil-  
 s, pour belles qu'elles soient; que doit-ce ê-  
 e à plus forte raison de la demeure des au-  
 es, qui ressemblent à celle, d'où je vous

écrit; En effet elle est telle, qu'à la réserve de ses eaux mal-saines, dont elle abonde, n'ayant d'ailleurs ni halles, ni cloîtres, ni places publiques, qui recompenfent la rigueur de ses mauvais logemens, ou qui puissent servir d'abri soit contre le Soleil, soit contre la pluie, on ne la sauroit mieux comparer, qu'à cette Panopée, que Pausanias décrit de la sorte: *Panopæum urbs Phocensium, si urbs vocanda in qua cives non prætorium, non gymnasium, non theatrum, non forum ullum habent, non denique ullum perennis aquæ receptaculum.* Je sai bien qu'il s'en trouve de plus disgraciées encore, & de plus à craindre qu'elle, *in quibus etiam mortui ambulat*, comme dit autre fois Stratonicus de celle de Caune. Strabon, qui fait ce conte, parle d'une autre ville qu'il nomme aussi *Necropolis*, parce qu'elle seroit de receptacle aux cadavres des Egyptiens, qui devoit être sans doute d'un plus fâcheux & plus desagréable sejour. Mais tant y a qu'on ne croit pas, que la Cour puisse s'arrêter dans un lieu moins commode ni moins plaisant, que celui-ci. Aussi, n'y sommes nous que par maxime d'Etat, & pour mieux réussir dans ces grandes actions, qui vous font chanter si souvent le *Te Deum*, & mettant de lanternes à vos fenêtres, que ceux

Strab. 14.  
Et 17. Ge-  
ograph.

*Lychnopolis* dont parle Lucien dans ses véritables histoires, n'en eût jamais davantage. Lib. 1.  
 Qui nous empêchera donc de nommer celle-ci une autre *Poneropolis*, ou ville de travail, opposée & comme Antipode à celle qu'Auguste appelle dans Suetone par dérision à cause de sa faineantise *ἀπαιροπέπολις*. Art. 91.  
 Vous me pouvez accuser néanmoins de n'être pas ici fort occupé, quand je vous écris de si longues lettres. Mais que peut-on refuser à un ami tel que vous, & qui semble les exiger encore plus grandes?



DE

## LA PRIVATION DE L'ODORAT.

L E T T R E X C I I .

MONSIEUR,

**S**i nos sens ont été bien nommés les faubourgs de nôtre ame, *animæ nostræ velut*

B b iij

*suburbia*, parce que rien ne peut pénétrer jusqu'à elle qu'après avoir passé ces deshors; je puis vous assurer, que la mienne a souffert depuis deux mois la ruine d'une avenue par où elle avoit accoutumé de recevoir de grandes satisfactions. En effet une de ces destitutions du cerveau, qu'on appelle rhumes, m'avoit tellement gâté par ses humidités gluantes & continuelles, ou l'os Ethmoïde, ou les caruncules mammillaires, ou le nerf, qu'on veut, qui soit l'organe de l'Odorat, qu'il ne me servoit plus, que pour remarquer que j'étois destitué de cet agréable sentiment. Je parle ainsi avec ceux, qui croient, que tous les sens jugent non seulement de leurs objets, mais encore de leurs privations; la Vue de la lumière, & des tenebres; l'Ouïe des sons, & du silence; le Goût du savoureux, & de l'insipide; l'Attouchement du tactile & de l'itactile, ou du palpable & de l'impalpable; & par conséquent l'Odorat de ce qui a de l'odeur, & de ce qui n'en a point; quoique plusieurs veuillent, que le sens commun soit le seul & vrai juge de toutes ces privations.

Ne pensés pas pourtant, que je m'affligeasse beaucoup là dessus. J'appliquois à mon défaut ce lenitif pris de la Morale, *qui minus gaudet, minus dolet.* Et si l'odeur des roses

& des œillets ne m'étoit plus rien, je m'imaginois que la puanteur des bouës de Paris, ni celle de tant de lieux, qu'il faut traverser même dans un Louvre, ne me causeroit plus les dégoûts qu'elles donnent, ni les averfions que j'en ai euës. Je me confolois d'ailleurs par la confideration de ce que l'homme, étant de tous les animaux celui, qui a le moins d'odorat, à cause qu'à proportion de sa grandeur il a plus de cerveau, & par lui plus de raisonnement qu'aucun autre; l'on peut dire, que c'est une faculté peu considérable, & dont l'excellence tient plus du brutal, que de l'humain ou du spirituel. C'est de là que beaucoup donnent pour une marque certaine d'esprit tardif, la promptitude & sagacité à distinguer les odeurs; ce qui procede vraisemblablement de ce que le chaud & le sec font la perfection de cet organe, qui par conséquent n'a rien de plus contraire que la froideur & l'humidité du cerveau; d'où l'on voit, que ceux qui l'ont plus sec que l'ordinaire, se trouvent avoir aussi plus de disposition à flairer que les autres. L'on a même observé pour cela, que les personnes de courte & mauvaise vuë, ont presque toujours le nés excellent à sentir de loin & à discerner les odeurs, d'autant que l'operation de l'œil

*Arist. l. 2.  
de an. c. 9.  
& de sen.  
cap. 4.*

se faisant par l'entremise d'un froid humide, il y a une espee d'antipathie entre la vue & l'odorat, qui fait que le défaut de la premiere est ordinairement recompensé par la bonté & l'excellence du dernier. Mais que dirés-vous si je vous ajoûte, que pour flatter davantage ma disgrâce, je me faisois accroire, qu'il m'étoit glorieux d'avoir cela de commun avec le Lion, qui n'ayant pas assez d'odorat pour bien chasser seul, s'associe du Chat de Syrie, qui l'a excellent, & partage en suite avec lui la proie plus legalement que ne porte le proverbe de la société Leonine? Je passois même jusqu'à me représenter, que les plus précieuses choses étant sans odeur, les perles, les diamans, & l'or même entre les métaux, il n'y avoit pas grand sujet de regretter un Sens, dont la privation ne nous ôte pas l'usage ni la réjouissance de ce qui est le plus estimable, & nous exemte néanmoins du déplaisir de mille choses fâcheuses par leur puanteur. On met l'Abeille entre les animaux, qui donnent le plus d'instruction aux hommes, cependant toute amie qu'elle est des belles fleurs, elle ne peut souffrir les parfums où nôtre seul luxe a mis le prix, & si quelqu'une en contracte la moindre odeur, Aristote observe, que toutes les autres l'en

*Isin. Ori-  
ent. Carm.  
l. 2. c. 4.*

*De mira-  
culis.*

punissent comme d'un crime. Voilà de quelle façon je tâchois de me rendre moins sensible la perte, que j'avois faite, dans laquelle tout bien balancé, & *si bene calculum ponas*, il n'y a pas plus de dommage que de profit. Je ne vous tromperai point, quand je vous assurerai y avoir éprouvé celui-ci depuis peu, que m'étant purgé par précaution je n'eus point ce soulèvement de cœur, qu'avoit accoutumé de me causer l'odeur du Sené & de la Rhubarbe, dont étoit composée ma médecine, qui ne me fut pénible qu'au Goût en l'avalant.

L'on n'en peut pas dire autant des autres portes de l'ame, puisqu'on appelle encore ainsi ces organes. La Vuë nous fait remarquer tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau. L'Ouïe est le sens des disciplines, qui communique à l'esprit ce qui nous met au dessus du reste des animaux. Le Goût, & l'Attouchement, pour ne rien exagérer davantage, ne se peuvent absolument perdre qu'avec la vie. Mais quant à l'Odorat, c'est si peu de chose, & les contentemens, qu'il nous donne sont si peu considérables, qu'encore un coup comparés à ce qu'il nous fait journellement souffrir, à peine jugerés-vous qu'on en doive regretter la privation. Ne

penfés pas me dire là deffus que le nés eft une partie tellement confidérable, qu'on dit par figure des chofes impertinentes, ou qui font deftituées de tout agrément, qu'elles n'ont point de nés. Je fai bien, que Salomon en a donné un à l'Epoufe dans fon Cantique, qui témoigne fon importance, *Nafus tuus ficut turris Libani quæ respicit contra Damofcum*: Et que Moïfe aiant attribué à Dieu même des narines bien fenduës & ouvertes, Saint Cyrille penfa être lapidé par fes moines, quand il voulut foutenir contre les Anthropomorphites, qu'à le bien prendre Dieu n'avoit point de nés. Mais l'on peut vous répondre à cela, que la dépravation ni même la perte de l'Odorat, ne font pas celle du nés, qui a beaucoup d'autres ufages. Je ne l'ai jamais trouvé moins commode aux autres chofes pour le défaut de fa fenfation. L'on ne laiffe pas de flairer au contraire après en être privé, comme le fut par le Roi de Perfe ce peuple de Syrie, qui fit nommer Rhinocolure le lieu, où il reçut cette mutilation. Et fouvenés-vous des raifons, que donne le Guazzo dans fa civile converfation, pourquoy Petraque n'a jamais loué fa belle Laure de la ftructure ni de l'excellence de fon nés.

*Diod.  
Strabo. Se-  
neca 3. de  
ira cap. 20.  
Lib. 4.*

Tant y a qu'on peut fort commodement



vivre & sans disgrâce dans la privation de ce sens, comme nous faisons peut-être dans celle de quelques autres, dont jouissent apparemment de certains animaux. Car n'y a-t-il pas raison de croire, que ceux d'entre eux, qui connoissent, pour s'en prévaloir, la force des Simples, en s'en approchant, le font par un sixième Sens, qui nous manque, & qui leur fait pénétrer jusques dans les qualités occultes, formelles & spécifiques, où nous ne voions goutte? Et pourquoi limiter au nombre de cinq, ce qui peut être restreint au seul Attouchement, sans lequel il ne se fait aucune sensation? Ou qui peut être amplifié de cet autre Sens, qui nous donne le plaisir des Voluptés Veneriennes, qui ne sont pas moins différentes du Tact ordinaire, que le goût, & qui ont aussi leur partie, où elles résident, comme les saveurs se goûtent par la langue ou par le palais de la bouche? En vérité la doctrine reçüe, plus qu'elle n'est examinée, de l'Ecole, exerce quelquefois de grandes tyrannies sur nos esprits.

Il ne faut pas perdre une si belle occasion de faire valoir la Sceptique. Qui pourroit <sup>adv. Ma-</sup> accorder ici, dit nôtre Sextus, le Persan & <sup>shc. 446.</sup> l'Ethiopien? Le premier demande un nés blanc & long; l'autre n'estime que le noir &

le camus. D'ailleurs les bonnes odeurs semblent être recherchées de tout le monde; les Temples pour cela en sont souvent remplis; & Dieu même souffrit, que la Magdelene mit des parfums à ses pieds, pour un sujet bien différent de celui, qui portoit Diogene à en user de même. Socrate d'un autre côté les condamne dans le convive de Xenophon. Vespasien refuse une charge à un jeune homme parfumé, protestant, que s'il eût senti l'ail, il lui eût été plus agréable. Plin nous nomme les parfums des voluptés étrangères, parce que ceux, qui les portent, ne les sentent presque pas, & comme il parle d'un Proscrit, qui ne fut attrapé qu'à la piste de leur odeur, dont il étoit rempli, Paul Jove dit, que ce Roi de Tunis Muleasses, qui mangeoit tous ses mets parfumés; fut pris de la même façon par ses ennemis. Mais comment définirons-nous une bonne odeur, si la Panthere, qui porte ce nom de ce qu'elle attire par son agréable exhalaison toute sorte de bêtes, ne fait rien de tel à l'égard de l'homme; ce qu'Aristote a observé dans ses problèmes. Plutarque assure dans ses préceptes du mariage que les parfums font enrager les Chats. Et il n'y a que l'homme seul, qui fasse cas des plus douces fleurs de nos parterres, indiffé-

*Laertius  
in vita  
Diog.  
Suet. in  
Vesp.*

*Lib. 13. c. 3.*

*Lib. 44.*

*Señ. 13.  
9<sup>o</sup>. 4.*

rentes au reste des animaux. • Comme je m'assure, que ces quatre colombes saupoudrées de parfums, & frottées de liqueurs précieuses, qu'Athenée dit, que les anciens faisoient voler dans des lieux, qu'ils vouloient remplir de bonnes odeurs, n'étoient nullement touchées quant à elles de l'agréable senteur, qu'elles distribuient. Nous ne nous accordons pas même entre nous à cet égard. Le Musque passe pour un poison dans Babylone. L'encens des Arabes Sabéens leur devient à la longue plus importun qu'à nous le *Nasturtium*, ou Crésson alenois, qui n'est ainsi appelé, dit Pline, que du tourment, qu'il donne aux nés, qui s'en approchent, à *narium tormento*; comme il est dit Cardame en Grec, du déplaisir, dont il afflige le cœur. Et Cicéron assure que Verres trouvoit l'odeur d'un Apronius fort à son goût, quoiqu'il fut l'averfion du reste des hommes, & des bêtes mêmes, qui ne pouvoient souffrir la puanteur de sa bouche, non plus que de toutes les autres parties de son corps, *odor Apronii teterimus oris, & corporis, quem, ut aiunt, ne bestia quidem ferre possunt, uni Verri suavis est.* En voilà assez pour un homme, qui n'est que depuis peu de jours *emuncta naris.*

Lib. 5.

L. 19. c. 8.

Lib. 3.




 RAPPORTS DE L'HISTOIRE  
 PROFANE A LA SAINTE.

## LETTRE XCIII.

MONSIEUR,

L'on ne sauroit trop détester les impiétés non seulement par le motif d'une vraie religion, mais encore par ce principe de Morale, que ceux, qui manquent de foi à Dieu ne se soucient guères de la garder aux hommes; & ne rendant pas au premier, ce qui lui est dû ne s'acquittent jamais volontiers de ce qu'ils doivent aux autres. Mais en vérité la superstition & le faux culte, qui sert de couverture aux crimes, *ubi Deorum numina prætenditur sceleribus*, selon les termes de Tite-Live, ne mérite guères moins d'aveu-

*Adv.  
Gent.*

sion. C'est pour cela, dit Clement Alexandrin, que Moïse défendit l'entrée du Temple aussi bien aux Bâtards, qu'aux Eunuques entendant par ceux-ci les francs Athées, par les autres ceux, qui sous le prétexte d'un zèle extraordinaire, tâchent de mettre les



**RAPP. DE L'HIST. PROF. A LA SAINTE. 399**

vie licentieufe à l'abri des autels. Il y a bien du mal à fe moquer de toute sorte de Temples, comme faisoit Zenon, & la raillerie de Diogene n'étoit pas tolerable de sacrifier un Pou sur l'autel de Diane. Ceux néanmoins, qui ne frequentent ces mêmes Temples qu'à mauvais dessein, & qui ne s'approchent de l'autel, que pour tromper le monde, doivent être & les plus haïs de Dieu, & les plus odieux aux hommes. En effet, ce qu'on remarque dans la fausse religion de fort semblable à la bonne, est ce qui la rend plus re-jettable & plus criminelle; comme le Singe n'a rien, qui le rende plus laid & plus ridicule, que d'approcher, comme il fait, de la figure humaine, sans la posséder. Vous voyés bien par là, que je ne suis pas moins ennemi que vous de la superstition; mais permettés-moi de vous dire, que le zèle inconsidéré de ceux, dont vous vous plaignés, ne doit pas être traité de même, & que leur erreur ne méritoit pas toute l'animosité, que vous employés contre eux.

Ils ont eu tort, je l'avoué, de scandaliser les paralleles que vous tirés innocemment entre quelques actions de nos Patriarches sains, & celles des Héros profanes du Paganisme. Une infinité de Peres Grecs & Latins

ont fait sans scrupule la même chose, en des tems beaucoup plus à craindre que le nôtre. Et vous savés que dans la seconde partie du Traité de la vertu des Payens, il y en a assez d'exemples au chapitre, qui examine la Philosophie de Platon. Mais prétendés-vous réduire tout le monde à des sentimens, que vous jugés raisonnables. Vous ne le sciez plus vous même; si vous éties capable d'un semblable dessein. Et soiés sûr qu'un homme ne sauroit faire de plus folle entreprise, que celle de rendre sages tous les autres. Quoiqu'il en soit, afin que vous n'aies pas suiet de m'accuser d'être peu déferant à vos prières, j'ajouterais ici à ce que vous avez déjà de moi, quelques rapports de l'Histoire Sainte avec la Profane, dont je me pourrais souvenir.

Déjà quant à la ressemblance d'Elie à Phaton, qui donna lieu, dites-vous, à votre plus grande contestation, il y a plus de mille ans, que Sedulius l'a jugée d'autant plus recevable, que le nom Grec du Soleil *Hæus*, est si conforme à celui de ce grand Prophète. Je pense vous avoir autrefois écrit, comme il y avoit un tel rapport entre les Bacchantes des Gentils, & de certaines cérémonies des Juifs, que Plutarque, mal informé des der-



**RAPP. DE L'HIST. PROF. A LA SAINTE. 401**

niers, soutient au quatrième livre de ses propos de Table, que leur religion n'étoit qu'une imitation du culte rendu à Bacchus, ignorant l'antiquité de la nation Hébraïque. Dans son traité de la pointe d'esprit, qui paroît en de certains animaux, il fait sortir une Colombe de l'arche de Deucalion, qui l'instruisit par son retour de la continuation du Déluge, & quand elle ne revint plus, l'avertit, que la terre commençoit à se découvrir. N'est-ce pas une pure transcription du texte de la Génése? Et ce même Auteur, comparant des événemens de l'Histoire Grecque à d'autres de la Romaine, en rapporte deux, qui ont une troisième conformité avec ce que nous lisons dans Moïse de Loth, qui abusa de ses filles étant yvre. Il dit sous la foi d'un Dosithee, que Cyanippe Syracusain, pris de vin, viola sa fille, & qu'au rapport d'Aristide un Aruntius Romain, étant au même état força la sienne qui se nommoit Medulline. Toutes deux néanmoins se vengèrent depuis, en faisant mourir leurs peres; ce qui n'est pas écrit des filles de Loth, qui au contraire portèrent le leur à commettre l'inceste. Mais tant y a que le vin fut la cause d'une même faute en ces trois personnes. Voiés sur

la fin du cinquième livre de Pausanias, comme par des prieres magiques le bois s'allumoit sans feu sur un autel de Lydie; & vous jugerés aussitôt que le Diable a voulu copier ce que nous avons approchant de cela dans le vieil Testament. Il représente au livre suivant un Polydamas qui tout nud à l'exemple d'Hercule, pour ne pas dire de David ou de Samson, attaque & tuë un des plus grands & des plus fiers Lions du mont Olympe; car la Grece en a eu autrefois, ce qui n'est plus aujourd'hui. Un autre Athlete nommé Euthymus combat contre un génie noir & affreux, qu'il contraint de se jeter dans la mer; ne croirés-vous pas voir Jacob aux prises contre l'Ange qui le rendit boiteux? Et Cleomedes, aussi Athlete arrache de force une colombe, qui soutenoit le lieu où s'exerçoit la jeunesse d'Astypale, pour se venger comme il fit de ceux de la ville, par la mort de soixante jeunes garçons, qui demeurèrent écrasés sous cette ruine; les Philistins ne furent pas mieux traités par Samson, n'y ayant eu que la mort des deux champions, qui est diversement rapportée. Vous vous souvenés des sacrifices d'Abel & de son frere Caïn. Ceux, qui se faisoient dans Thebes, aux deux fils d'Oe-



dipe, avoient cela de singulier, que tant la flamme que la fumée qui sortoit du sacrifice se partageoient toujours en deux, comme pour marque de la division de ces freres. C'est encore Pausanias qui l'écrit au neuvième livre, qui est des raretés de la Bœotie.

En vérité tant s'en faut, que toutes ces ressemblances, & une infinité d'autres, qu'on pourroit ajoûter, doivent causer du scandale entre des Chrétiens, qu'elles leur font reconnoître manifestement, comme le plus malin de tous les esprits, & le plus jaloux de la gloire du Toutpuissant, s'est toujours appliqué à contrefaire ses ouvrages, ou à faire supposer des fables pour des vérités, par quelques écrivains infideles & idolatres. Si Moïse approche d'un buisson ardent, & s'il descend tout lumineux de la montagne apportant les tables de la Loi; Dion Chrysostome est suscité pour assurer, que Zoroastre fut vû sur une autre *Orat. 36.* montagne au milieu des flammes, d'où il sortit pour instruire les Perses. Si Dieu se plait aux vœux de Chasteté, & si la bonne Religion a ses lieux destinés pour cela, où il n'est pas permis à l'un des sexes d'entrer où l'autre a fait sa retraite : Le Diable fait aussitôt ériger

*Pausan.*  
*lib. 7.*

des Temples à Cérés, d'où, non seulement les hommes, mais encore les chiens même sont chassés. Et si les Israelites sont conduits la nuit par une colonne de feu. L'Histoire Grecque débite, qu'un Thraçien, conducteur de quelques troupes, les mena heureusement pendant les ténèbres d'une nuit obscure, éclairé d'une semblable lumière.

*Lib. 1.*  
*Scrom.*

Mais Clement Alexandrin, qui rapporte ce dernier exemple, ne le retorque-t-il pas directement contre le Paganisme, lui soutenant, qu'il n'y a point d'apparence d'ajouter foi à tout ce que disent les Auteurs profanes & ne vouloir rien croire de tout ce que rapporte l'Histoire Hébraïque écrite par Moïse.

*Lib. 3.*

Cet apostat s'étoit moqué de la création d'Eve pour servir d'aide & de compagnie au premier des hommes, vû que c'étoit elle, qui le devoit perdre par ses mauvais conseils. Le Pere non content de représenter, qu'on ne doit jamais contredire les actions de Dieu, & qu'Eve ne fut pas faite pour servir de conseillère à son mari, mais pour contribuer avec lui à la génération; joute fort à propos, He quoi, n'admettez-vous pas bien avec Platon dans vôtre Th

logie Paienne cette célèbre Pandore, qu'He-  
siode fait descendre du Ciel exprès pour y  
distribuer tous les maux, dont nôtre huma-  
nité a depuis été travaillée? Et dans un autre  
endroit, il rejette de même une raillerie  
aussi impertinente de Julien, qui demandoit  
avec quels organes & en quel langage le Ser-  
pent avoit entretenu Eve. Detestant son im-  
piété dans laquelle il ne considéroit pas que  
le Diable fait parler & organise ce qu'il veut,  
vous souffrés bien, lui dit-il, que l'un des  
chevaux d'Achille parle dans Homere à son  
maitre; & hors de la fable même, Porphyre  
donne pour certain, que le fleuve Caucafe  
salua Pythagore, qui le traversoit: Com-  
me Philostrate assure, qu'un Orme, vraisem-  
blablement femelle, fit la même chose au  
grand Apollonius, d'une voix de femme  
mais articulée; pour ne rien dire, ajôûte  
ce Pere, des Chênes de Dodone, & du  
Bœuf de Rhode consacré à Jupiter, qui pro-  
nonçoient nôtre langage.

Voilà pour montrer, que les Peres de  
l'Eglise ont été bien éloignés de censurer  
les rapports, qui se trouvent quelquefois en-  
tre l'Histoire Sainte & celle des Gentils; puis-

qu'ils les faisoient souvent eux mêmes pour le bien de la Religion. En effet Saint Augustin n'a point feint dans son grand ouvrage de la Cité de Dieu, parlant du meurtre d'Abel, commis par son frere Caïn fondateur d'Enochie la premiere ville du monde, de nommer ce fratricide *l'archetype* & l'expresse figure de celui de Romulus, quand il répandit le sang de son frere Remus sur les fondemens de Rome la plus renommée de toutes les Cités. Et Lactance a trouvé une si grande ressemblance entre le Veau d'or des Israélites, & celui, que nourrissoient avec tant de superstition les Egyptiens, qu'il nomme hardiment le premier *Apim*. Mais la superstition trouve à redire à tout, comme il y en a de toutes les façons. Il se trouve des superstitieux ignorans & indiscrets, d'autres le sont par ambition, quelques-uns par avarice, & les pires de tous sont ceux, qui cherchent dans ce zèle hypocrite l'impunité à toute sorte de licence. Souvenés-vous de ces méchans, qui aiant occupé le Temple de Jerusalem, furent cause de sa destruction. Joseph dit, qu'ils prenoient la qualité de grands Zélés, *se Zelotas vocabant*. Et vous n'ignorez pas, qu'une partie de ceux, qui remplissoient autre-



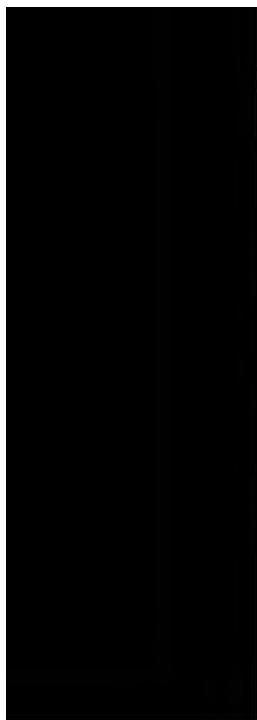
PP. DE L'HIST. PROF. A LA SAINTE. 407

s nos Croisades, étoient les plus scelerats<sup>c. 5. & l. 7.</sup>  
entre nous ; comme la *Gazua* des Musul-<sup>c. 11.</sup>  
mans, qui est leur Croisade ou assemblée  
entre les Chrétiens, est d'ordinaire compo-  
sée des plus méchans de tous les Sectateurs  
de Mahomet. Ceux, qui vous ont fâché,  
de vous user de comparaison, ne valent peut-être  
rien mieux parmi nous. Ils font mine de  
scandaliser sur les moindres termes du Paga-  
nisme, & veulent, que tout leur soit permis  
de mener une vie plus criminelle, que ne fut jamais  
celle des Infideles. Riez-vous sans émotion  
sur tout cela, & considérez, que la vallée  
des Titans est bien nommée dans le livre des  
Jésus ; que les mots de Sirenes, & d'Onocen-  
tore, se trouvent dans le Prophete Isaïe ;  
que les Pleïades, Arcturus, & Orion, se  
trouvent sans scandale parmi les saintes morali-  
tés de Job. Et certainement si nous ne lais-  
sons pas de parer nos Eglises de tapis de Tur-  
quie, fabriqués par des mains impies, &  
si même le plus auguste de nos Sacremens  
peut voir souvent profané. Si nous emploions  
même à l'embellissement des Autels Chré-  
tiens quelques étoffes du Japon ou de la Chi-  
ne, que nous savons avoir été tissées & tra-  
vaillées par des mains idolâtres: Pourquoi

ferions-nous difficulté de nous servir des é  
 ctions ou des pensées de ceux, qu'une diffé  
 rente religion a séparés de nous, & rend  
 même ennemis de nos vérités Evangeliques  
 Les Israélites se prévalurent sans scrupule de  
 ce qu'ils pûrent enlever aux Egyptiens.













7 1836

